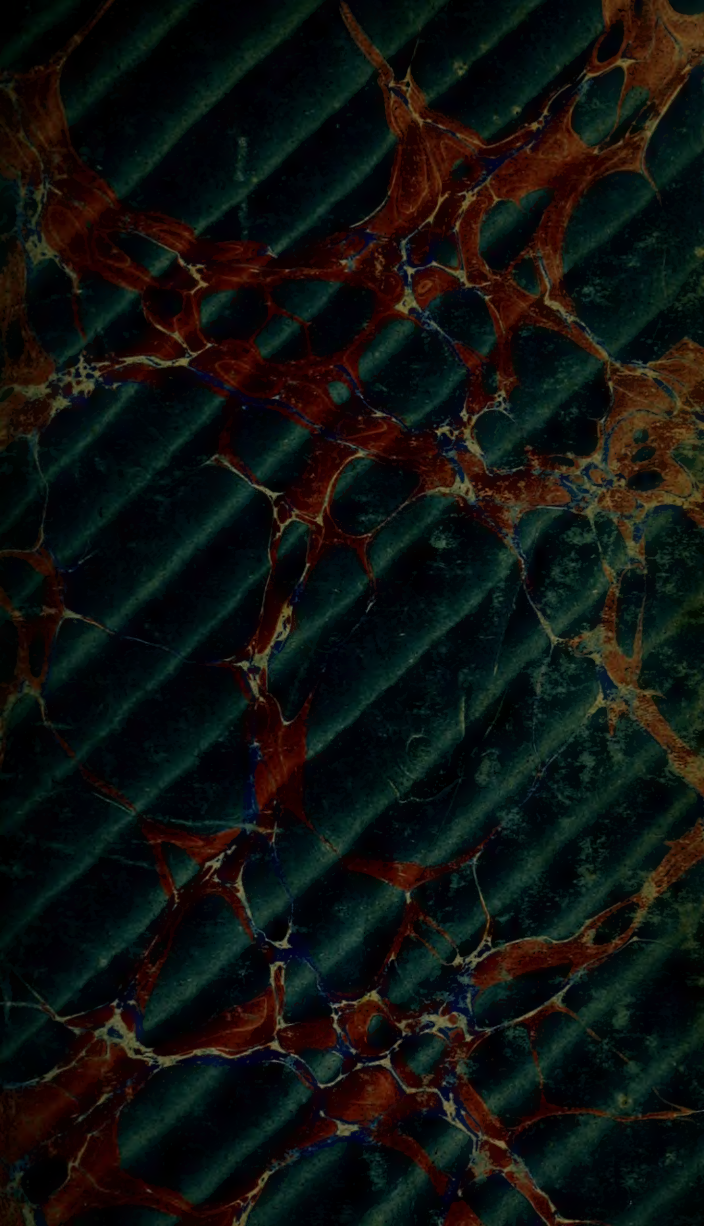
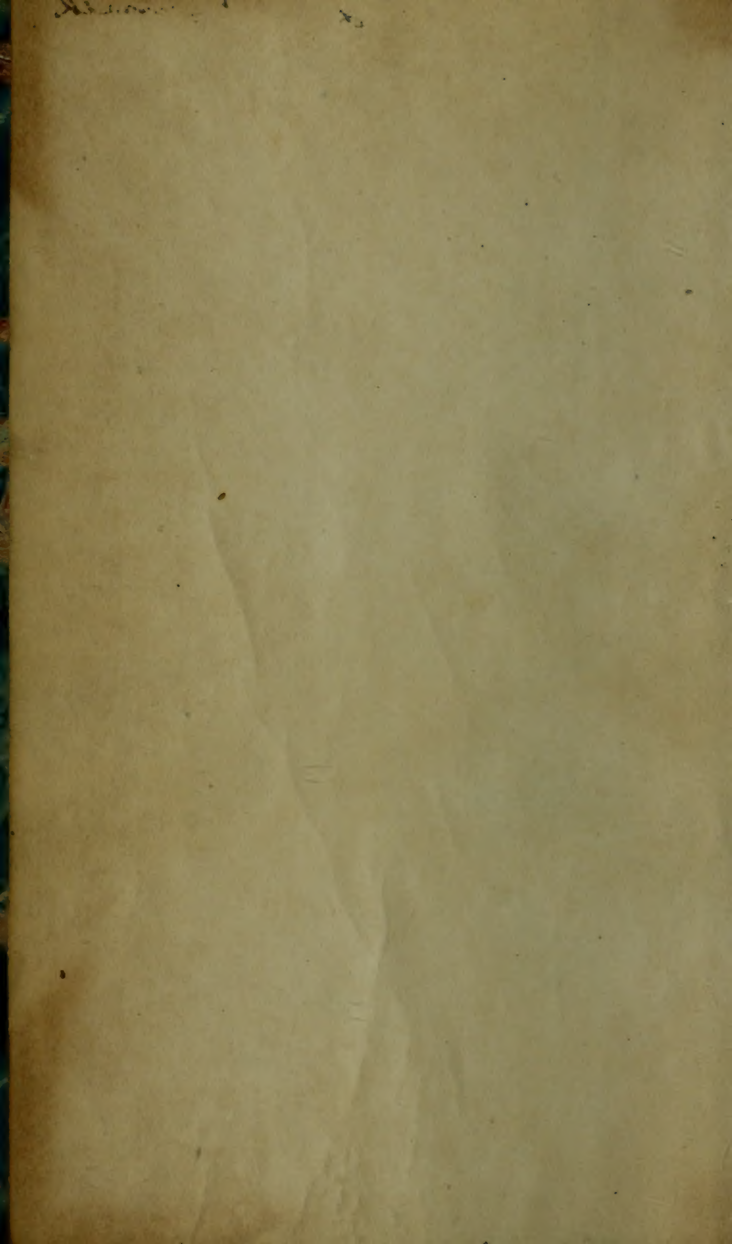
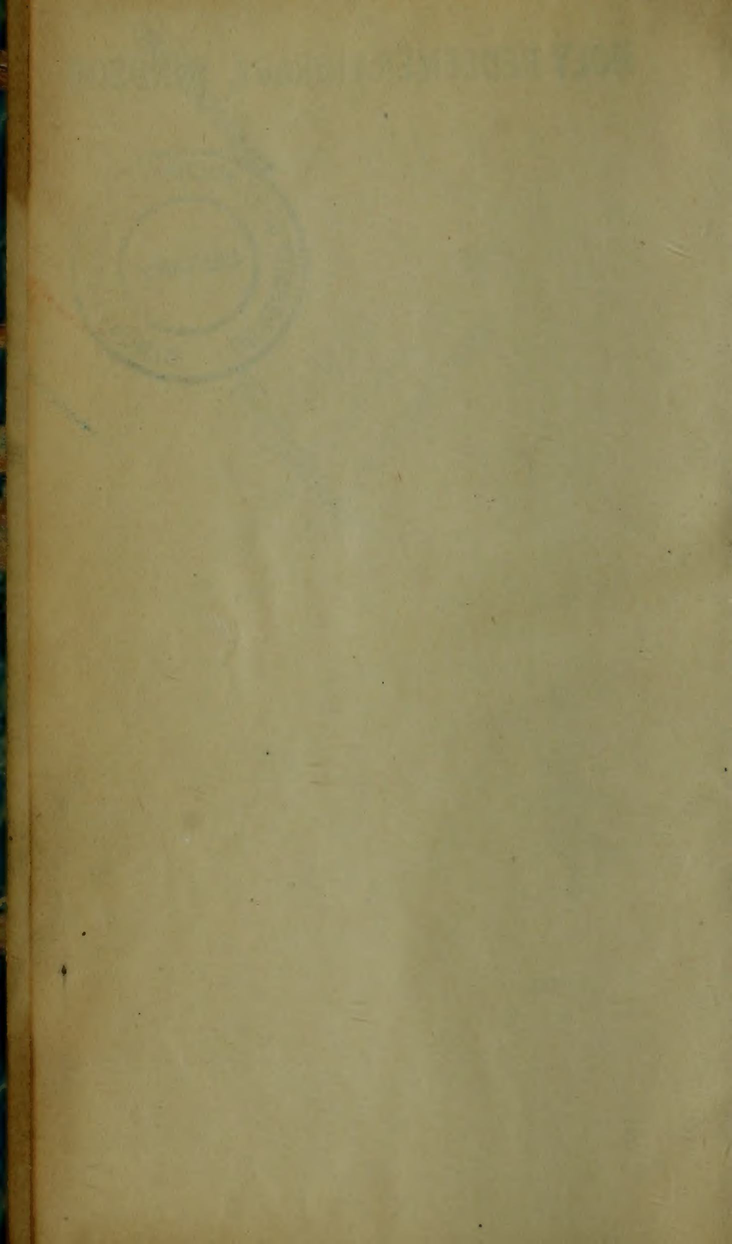

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0687







EXERCICES

SPIRITUELS.

IMPRIMATUR.

Tornaci, 20 Maii 1860.

A.-P.-V. DESCAMPS, vic.-gen.

EXERCICES SPIRITUELS

SUIVIES

DES INSTRUCTIONS ET RÈGLEMENT
POUR LA CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE ;

PAR LE BIENHEUREUX

LÉONARD DE PORT-MAURICE,
Missionnaire apostolique de l'Ordre des Frères Mineurs Récollets,

Ouvrage faisant partie des OEUVRES COMPLÈTES,
publiées d'après les originaux conservés dans les archives du couvent
de Saint-Bonaventure, à Rome,

ET PRÉCÉDÉES DE SA VIE,

Par le R. P. Salvator d'Orméa,
du même Ordre,

TRADUITES DE L'ITALIEN,

PAR F.-I.-J. LABIS,
Docteur en théologie, chanoine honoraire de la cathédrale de Tournai,
et professeur de théologie.

PARIS
LIBRAIRIE DE P. LETHIELLEUX,
Rue Bonaparte, 66.

TOURNAI
LIBRAIRIE DE H. CASTERMAN,
Rue aux Rats, 11.

H. CASTERMAN
ÉDITEUR.
1860

PROPRIÉTÉ.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

I.

Les *Exercices spirituels* du bienheureux Léonard sont un de ses écrits les plus importants, un des plus utiles aux prédicateurs et aux directeurs des consciences, un des plus propres à produire de grands fruits dans les âmes qui les liront et les méditeront attentivement. Et qu'on ne se figure pas que ces Exercices soient spécialement destinés aux personnes déjà avancées dans la vie intérieure ; au contraire, et c'est ce qui les caractérise et les distingue des autres ouvrages du même genre, ce sont les Méditations et les Conférences que le saint missionnaire donnait publiquement aux personnes de toute condition, dans les villes où il venait de terminer la mission.

La raison pour laquelle il donnait les Exercices spirituels en cette circonstance plutôt qu'en d'autres temps est indiquée dans une lettre qu'il écrivait, en 1746, à son ami le cardinal Crescenzi, archevêque

[1] *OEuvres,* t. I, lettre 56, page 580.

de Ferrare[1] : « Il est certain, lui disait-il, que ces Exercices donnés à une réunion d'hommes en retraite, ayant tout le loisir de faire les méditations, avec les examens, les réflexions et les lectures spirituelles, sont très-salutaires en tout temps;... mais les Exercices qui se donnent à tout un peuple, ne pouvant se faire avec le recueillement et les autres dispositions voulues, laissent tout le monde froid et produisent peu d'effet, comme l'expérience nous l'enseigne, à moins qu'ils ne se fassent immédiatement après la mission, alors que le peuple est déjà touché et plein de ferveur, de manière que chaque parole porte coup. »

C'était donc afin de trouver son auditoire plus recueilli et mieux disposé qu'il le prenait au sortir de la mission. Du reste, il voulait par là étendre et consolider le bien déjà produit par les prédications précédentes, et initier aux pratiques d'une vie vraiment chrétienne ceux qu'il avait retirés du vice ou de la tiédeur. « Voici, mes bien-aimés frères, leur disait-il[1], que notre Dieu dans sa bonté veut vous renouveler sa visite. Après vous avoir visités avec fracas pendant la mission en faisant retentir à vos oreilles les grandes vérités du salut et en portant l'épouvante dans vos âmes, il vient vous visiter maintenant d'une manière plus douce et plus attrayante au moyen des saints Exercices. L'eau qui roule avec impétuosité n'imbibe pas le sol ; mais la pluie qui tombe goutte à goutte et coule lentement, pénètre dans son sein et le fertilise. »

Dans sa conférence préliminaire, le Bienheureux

[1] Ci-après, *Confér. prél.*, n. 1.

fait connaître l'ordre qu'il suivait. Il ne réunissait ses auditeurs que deux fois par jour, afin de ne pas trop déranger leurs occupations. Avant midi, il commençait par une conférence, dont il indique fort bien la nature en l'intitulant : *Examen de Réforme;* ensuite il exposait assez en détail le sujet de la méditation, et les fidèles continuaient de méditer pendant qu'on célébrait la sainte messe. Le soir, il ne se contentait pas de développer le sujet à méditer, il faisait lui-même toute la méditation à haute voix, et confirmait les résolutions pratiques par quelques réflexions très-solides et un trait d'histoire.

Ce sont ces Conférences et ces Méditations qui vont être imprimées pour la première fois en français.

II.

Outre les Exercices spirituels, notre zélé missionnaire employait encore un autre moyen pour perpétuer le fruit de ses missions, c'était l'établissement de Congrégations tant pour les hommes que pour les femmes. A l'aide de ces associations, qu'il s'efforçait d'établir dans tous les lieux qu'il avait évangélisés, il familiarisait le peuple avec les pratiques les plus substantielles de la vie chrétienne, la prière, l'oraison mentale, les lectures spirituelles, l'exercice du Chemin de la Croix et la fréquentation des sacrements. C'est dans ce but qu'il institua sa *Congrégation de l'Immaculée Conception,* dite aussi *La Petite Couronne,* dont les règles ont été publiées dans le second volume de la présente édition de ses Œuvres.

Plus tard, il développa cette institution, et, de

concert avec le savant Pontife Benoît XIV, comme on peut le voir par une lettre de ce dernier[1], il donna à sa nouvelle association le titre de *Congrégation des Amants de Jésus et de Marie.* Il en traça les Règles dans un opuscule dédié au même Pape en 1749, et que nous reproduirons à la suite des Exercices. On comprend que cet écrit vient naturellement se placer ici, d'autant plus que les instructions qu'il renferme sur l'Oraison mentale, la Lecture spirituelle, le choix d'un Confesseur et la fréquentation des Sacrements le rendent extrêmement utile à tous ceux qui veulent sérieusement travailler à leur salut et à leur sanctification.

Moyennant quelques modifications indiquées par le Bienheureux lui-même, les Règles s'approprient aisément à une association de femmes, et la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie devient alors la *Congrégation des Filles de Marie.*

[1] *OEuvres,* t. I. lettre 76, page 602.

EXERCICES SPIRITUELS.

EXERCICES SPIRITUELS.

PREMIER JOUR.

CONFÉRENCE PRÉLIMINAIRE

SUR LES EXERCICES SPIRITUELS.

En quoi consistent les Exercices spirituels. — La Méditation. — L'Examen. — La Lecture spirituelle. — Le choix d'un bon Confesseur. — Autres pratiques, dispositions et moyens utiles pour faire les Exercices avec fruit.

I. Un des événements les plus terribles dont il soit fait mention dans les saintes Ecritures, c'est l'abandon de Jérusalem et la réprobation du peuple Juif. Cette auguste cité, illustrée par tant de patriarches et de prophètes, et jadis la maîtresse du monde, se voit maintenant plongée dans une désolation complète; cette nation comblée autrefois des bienfaits de Dieu, lequel opéra en sa faveur une infinité de prodiges, est aujourd'hui réduite à un état si déplorable, que si nous n'avions pas le fait sous les yeux nous aurions peine à croire qu'un peuple qui fut si longtemps l'objet des prédilections du Seigneur, son Benjamin, pour ainsi dire, pût jamais se voir réprouvé de la

sorte. Condamné à errer par toute la terre, sans sceptre, sans sacerdoce, sans gloire d'aucune espèce, il est devenu l'opprobre de toutes les nations et le rebut du monde. Quelle a donc été la cause de cette épouvantable réprobation? La voici : *Eo quod non cognoveris tempus visitationis tuæ*[1] ; il n'a point connu le temps précieux de la visite de Dieu. Les trente-trois ans que Jésus passa sur la terre furent trente-trois ans de grâce et de miséricorde pour cette nation ; mais elle ne sut pas en profiter, et c'est pourquoi elle fut abandonnée. Il en est de même d'une âme qui est visitée de Dieu ; les visites de Dieu, ce sont les missions, les exercices spirituels. Si elle n'en profite pas, si elle ne se convertit pas pendant le temps de ces amoureuses visites, ah ! elle est en bien grand danger de se perdre et de se voir totalement abandonnée de Dieu.

Voici donc, mes bien-aimés frères, que notre Dieu, dans sa bonté, veut vous renouveler sa visite. Après vous avoir visités avec fracas pendant la mission, en faisant retentir à vos oreilles les grandes vérités du salut et en portant l'épouvante dans vos âmes, il vient vous visiter maintenant d'une manière plus douce et plus attrayante au moyen des saints exercices. L'eau qui roule avec impétuosité n'imbibe pas le sol ; mais la pluie qui tombe goutte à goutte et lentement, pénètre dans son sein et le fertilise. Aussi j'ose espérer que ce que n'a pu obtenir de plusieurs d'entre vous le fracas de la mission sera le résultat des procédés plus suaves et plus persuasifs de nos saints exercices. Dans cette conférence, qui sert d'introduction, j'ai à vous tracer quelques avis pour vous donner une idée nette de ce que nous devons faire et du but que nous prétendons atteindre.

[1] Luc. 19, 44.

II. Que sont donc ces Exercices qui ont rendu de si grands services à l'Eglise, et que les souverains pontifes ont si souvent recommandés, et enrichis de tant d'indulgences, afin d'en inspirer la plus haute estime à tous les fidèles? Pour répondre en peu de mots, je vous dirai que ce n'est autre chose qu'une méthode merveilleuse de guérir les blessures faites à l'âme par le péché, en la détachant de toutes les affections désordonnées pour l'unir à Dieu pendant cette vie et après la mort. Ainsi dans les exercices spirituels on n'a autre chose en vue que d'apprendre à bien vivre pour savoir bien mourir. En un mot, pendant ces saints jours nous avons à nous exercer à l'art tout divin d'assurer la grande, l'importante affaire de notre salut. Et comme cet art précieux a été inspiré de Dieu au glorieux fondateur de l'illustre Compagnie de Jésus, saint Ignace de Loyola, nous nous conformerons à la méthode qu'il a tracée dans son livre admirable des Exercices. Il ne suffit pas, en effet, pour faire les exercices avec fruit, d'entasser une foule de méditations pêle-mêle, pour ainsi dire, les unes sur les autres; il faut au contraire les disposer dans un ordre tel que la seconde confirme la première, et ainsi de suite, de manière qu'elles tendent graduellement vers le même but, savoir : détacher l'âme de toutes ses affections déréglées. Le père Pinamonti, religieux distingué de la même Compagnie, compare les exercices à une machine. Pour construire une machine, il ne suffit pas d'accumuler une multitude de rouages et d'engins; il est nécessaire d'assembler toutes les pièces de telle façon que les roues s'engrènent les unes dans les autres et se prêtent un mutuel secours, si bien que leur mouvement soit le résultat de l'assemblage même des diverses parties. Tel est le mécanisme des exercices. On commence par la méditation de la fin pour

laquelle nous avons été créés, du bon usage des moyens pour y arriver, et du mal que nous fait le péché en nous en détournant. Ces méditations ont pour effet de faire rentrer l'âme dans le bon chemin. Viennent ensuite les méditations sur la vie, la passion et la mort de notre divin Rédempteur, qui dirigent l'âme vers l'union avec Dieu ; cette heureuse union est le résultat des méditations sur la gloire, sur les bienfaits de Dieu et sur son saint amour, par lesquelles se terminent les exercices. Oh ! que cet admirable assemblage de méditations est d'une efficacité merveilleuse pour éclairer les esprits et détacher les cœurs de leurs passions déréglées ! Il est bien vrai que pour rendre le travail parfait il faudrait le concours de beaucoup d'autres exercices de piété, qui rempliraient toute la journée ; mais ici je ne m'adresse pas à une réunion d'hommes vivant dans la retraite, et n'ayant autre chose à faire que de se laisser diriger dans l'emploi de tous leurs moments ; je m'adresse au contraire à toute une population qu'on ne peut assujettir à un règlement uniforme, et beaucoup moins encore à une retraite absolue. En effet, parmi vous les uns sont mariés, les autres sont libres, ceux-ci exercent une profession, ceux-là ont leurs affaires, d'autres disposent de leur temps comme bon leur semble ; il est donc nécessaire, si je veux être utile à tous, que je m'en tienne à un système général qui puisse s'accommoder à toutes les conditions. Néanmoins, si vous voulez recueillir les fruits de ces saints exercices, il est indispensable que vous vous teniez en retraite autant que possible. Je n'entends point par là que vous négligiez toutes vos affaires, les devoirs essentiels et propres de votre état, nullement ; mais bien que vous retranchiez toutes les occupations inutiles, les réunions propres à vous dissiper, la perte du temps, les conversations frivo-

les, les divertissements de nature à vous distraire. Retranchez tout cela ; car s'il est vrai que la Sagesse divine peut se faire entendre même au milieu des places publiques, il n'est pas moins certain qu'elle a coutume de nous retirer dans la solitude pour parler à nos cœurs : *Ducam eam in solitudinem, et ibi loquar ad cor ejus.* Tel est donc le principal avis que j'ai à vous donner pour bien passer le temps des exercices : solitude et retraite, autant que faire se peut. Que chacun se règle selon les exigences de sa condition, et tâche de se débarrasser autant que possible de toute préoccupation étrangère, pour mener pendant ces jours-ci une vie bien régulière et bien retirée. C'est ainsi qu'en usaient les saints, et spécialement saint François d'Assises, qui, retiré dans sa grotte de l'Alverne, avait coutume de dire : « Me voici seul avec Dieu ; nous ne sommes que deux : Dieu et moi. » Dites-en autant vous-mêmes : *Dieu et moi.* Au moins lorsque vous serez ici à l'église pendant la méditation, fabriquez-vous une sainte solitude dans votre cœur, en répétant à plusieurs reprises : *Dieu et moi.* Loin donc les pensées du monde, les préoccupations politiques, les soucis de famille : *Dieu et moi.* Oh ! quelle heureuse disposition pour recueillir des fruits abondants de ces saints exercices !

III. Les œuvres principales, et, pour ainsi dire, les maîtresses-roues qui composent cette admirable machine sont au nombre de quatre, savoir : l'oraison mentale, l'examen de réforme, la lecture spirituelle, et l'ouverture de son cœur à un bon confesseur. Je vais vous dire quelques mots sur chacune d'elles, en commençant par l'oraison mentale.

Je m'aperçois que plusieurs d'entre vous s'épouvantent au seul nom d'ORAISON MENTALE. Mais quoi ! ne réfléchissez-vous donc jamais à votre négoce, à vos affaires domes-

tiques? — Oh ! sans doute, et du matin au soir. — Ainsi donc du matin au soir vous faites l'oraison mentale ou la méditation sur les choses du monde ; puisque vous méditez, et Dieu sait avec quelle sollicitude, sur les besoins de votre famille et les dangers qu'elle court, afin de trouver les moyens les plus opportuns de pourvoir aux uns et d'écarter les autres. N'est-ce pas ainsi? Or, c'est là l'oraison mentale à la façon du siècle. Pourquoi donc ne pourriez-vous pas, avec la grâce de Dieu, réfléchir pendant une demi-heure à la grande affaire de votre salut éternel, en peser l'importance, et baser sur ces réflexions un propos efficace, une résolution ferme de mettre en œuvre tous les moyens propres à en assurer le succès? Voilà l'oraison mentale des Saints. Que vous figurez-vous donc que ce soit? La méditation est tout simplement un exercice des trois puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté, sur une vérité de la foi, dans le but de nous corriger de quelque vice ou d'acquérir quelque vertu. Et comme je veux être compris même des personnes simples, ou tout au moins inexpérimentées dans l'art important de méditer, sachez que je n'ai pas l'intention de vous embrouiller l'esprit avec toutes les règles que les maîtres de la vie spirituelle ont coutume de tracer à ceux qui s'appliquent à la méditation des vérités éternelles ; oh ! non ; je veux vous conduire par la main, et laissant de côté la théorie, je me propose de vous enseigner la pratique de ce saint exercice. En conséquence, je me figure être au milieu de mes confrères réunis en chœur pour vaquer à l'oraison mentale, et ce que je ferais là en silence, dans le secret le plus intime de mon âme, je l'exprimerai ici en paroles ; vous n'aurez qu'à produire dans votre cœur les sentiments que je formulerai à haute voix, et, sans vous en douter, vous apprendrez de la sorte

à méditer ; peut-être même ferez-vous mieux l'oraison mentale pendant ces saints jours que beaucoup de religieux dans leurs retraites.

IV. En premier lieu, on exerce la *mémoire* en se remettant devant les yeux le mystère ou la vérité qui doit être l'objet de la méditation. Telle est la règle, en voici la pratique : après avoir fait le signe de la croix, on fait la préparation prochaine, qu'on nomme l'oraison préparatoire. Elle comprend trois actes : premièrement, un acte de foi vive, par lequel vous croyez fermement que vous êtes en la présence de Dieu, qu'il vous écoute et vous voit plus clairement que vous ne vous voyez et ne vous écoutez vous-même ; par suite vous vous excitez à faire l'oraison dans une attitude extérieure modeste, et avec une grande attention à la présence de la majesté divine : — en second lieu, un acte d'adoration, vous prosternant jusqu'à terre, en témoignage d'une humble dépendance, devant ce Dieu réellement présent qui vous considère ; — troisièmement, une invocation par laquelle vous priez Dieu de vous accorder la grâce de bien faire votre oraison. Et afin que cette prière soit plus efficace, choisissez quelques saints pour protecteurs de vos exercices spirituels, par exemple, votre Ange gardien, saint Joseph, et surtout la sainte Vierge, et récitez en leur honneur un *Pater* et *Ave*, afin qu'ils vous obtiennent les lumières et les grâces qu'ils jugent nécessaires pour que votre oraison soit profitable et salutaire. Or, tous ces actes je les ferai à haute voix, et vous n'aurez qu'à me suivre, en les faisant de cœur. Est-il rien de plus facile ?

Après cela, on lit le sujet de la méditation ; je ferai encore cela moi-même, en exposant les points sur lesquels vous aurez à méditer.

Ensuite commence l'exercice de l'*entendement*, exer-

cice qui consiste à peser mûrement tout ce qui peut concourir à nous convaincre et à nous persuader de la vérité méditée. Il ne suffit pas d'y penser superficiellement, il faut l'approfondir et la scruter, selon l'expression du Sauveur : *Scrutamini Scripturas*[1]. Les pierres précieuses ne se trouvent pas à la surface de la terre, mais bien avant dans ses entrailles. Le travail de l'entendement a pour but de déduire d'une vérité générale bien approfondie, une vérité plus pratique, plus particulière, relative à notre avancement spirituel ; celle-ci étant proposée à la *volonté* met aussitôt cette faculté en mouvement. Je prends un exemple : Voulez-vous faire une méditation sur l'enfer? Représentez-vous en premier lieu cette sombre prison remplie de feu ; tâchez ensuite de pénétrer cette terrible vérité de l'enfer, en considérant d'abord que c'est une vérité enseignée par la foi : *Ibunt hi in supplicium æternum*[2] ; que c'est une vérité qui est admise aussi par les Juifs, par les hérétiques et même par beaucoup d'autres peuples infidèles ; une vérité que nous devons croire à bien plus forte raison, nous qui sommes les véritables disciples de l'Evangile. Puis vous réfléchissez attentivement à la grandeur des tourments de l'enfer qui sont affreux, et à leur durée qui est éternelle. Enfin de cette vérité universelle vous déduirez une vérité plus spéciale et qui vous concerne personnellement : puisque l'enfer est préparé pour celui qui vit et meurt dans le péché, vous vous demanderez combien de fois vous avez mérité l'enfer depuis tant d'années que vous vivez dans le désordre, et quelle serait votre folie si vous ne preniez pas tous les moyens d'y échapper. Ici vous examinerez ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, si vous avez employé

[1] Joan. 5, 39. [2] Matth. 25, 46.

ces moyens, oui ou non. Et voilà que votre volonté entrera en exercice pour produire des actes de douleur d'avoir suivi une si mauvaise voie par le passé et d'avoir tant de fois mérité l'enfer ; des actes de bon propos de mieux vivre à l'avenir, et autres semblables. Ces actes de la volonté sont la moelle de l'oraison ; bien plus, si dès le principe la volonté se porte à détester le péché, et à produire de pareils actes de remerciement et d'amour, il n'y a pas lieu de faire de plus amples réflexions, vu que le but de l'oraison est atteint.

Il faut avoir soin toutefois de couronner ces actes par des résolutions efficaces de s'amender. C'est pourquoi nous ferons, à la fin de chaque méditation, un colloque qui contiendra tous ces actes de la volonté avec les résolutions à prendre.

Voilà tout le mécanisme de l'oraison mentale. Elle se fait sans bruit et sans paroles, dans le secret du cœur, sans autre témoin que Dieu seul, qui voit toutes nos pensées. Afin que cet exercice vous soit aussi doux que facile, je vous donnerai le pain, non-seulement broyé, mais pour ainsi dire mâché. Ainsi que je vous l'ai insinué, je vous conduirai par la main depuis le commencement jusqu'à la fin, exprimant de vive voix les réflexions de l'entendement et les actes de la volonté, de telle sorte que vous n'ayez qu'à me suivre et à produire dans votre cœur les sentiments que j'énoncerai tout haut. Et afin que les vérités méditées vous laissent une impression plus profonde, la méditation terminée, vous vous assiérez de nouveau, je ferai une réflexion pratique qui en sera comme l'abrégé, et je confirmerai le tout par un exemple approprié au sujet. Vous voyez par là avec quelle facilité et quel charme vous allez pratiquer l'oraison mentale pendant ces saints jours, qui seront pour vous un temps de grâces et de bénédictions.

V. Parlons de l'EXAMEN de réforme spirituelle, qui est la seconde roue du mécanisme des exercices spirituels. Sans doute, vous devez, pendant ces saints jours, examiner votre conscience sur les péchés ou les manquements que vous pouvez avoir commis ; je vous conseille même de le faire deux fois le jour, savoir. à midi et au soir, en accompagnant chacun de ces examens d'un acte de contrition et de bon propos. Mais ce n'est pas cela seulement que j'ai en vue ici ; ce que je désire surtout, c'est que vous consacriez tous les jours une demi-heure de temps à faire l'anatomie de l'intérieur de votre âme, afin de voir comment vous vous comportez dans l'affaire importante de votre salut éternel. Cet exercice, en d'autres termes, s'appelle *considération.* Il diffère de la méditation qui a pour but d'exciter des affections dans le cœur, et se fait d'ordinaire à genoux, de la manière indiquée précédemment. Il n'en est pas de même de cet examen ou considération ; je voudrais que vous le fissiez soit assis, soit en vous promenant dans votre chambre. Vous prendrez pour sujet les vérités mêmes que vous avez méditées dans l'oraison, celles que vous avez lues ou que vous avez entendues en chaire, ou bien celles que vous entendrez dans les *Réformes spirituelles,* et que vous vous appliquerez à vous-même. Vous pourrez procéder par voie d'examen, en vous interrogeant vous-même, comme le faisait saint Bernard : *Bernarde, ad quid venisti?* Ainsi tout en vous promenant dans votre chambre, et en vous faisant l'application des maximes éternelles méditées ou entendues, vous considérez où vous en êtes dans la pratique par rapport à ces vérités, en vous demandant à vous-même : Qu'est-ce que je fais? A quoi pensé-je? Comment est-ce que je vis? Qu'en sera-t-il de moi si je ne prends une sérieuse résolution?... Est-ce vrai tout ce que j'ai entendu ce soir?... Ici vous

réfléchirez aux moyens les plus propres d'opérer un changement de vie complet. Ce retour que vous ferez tous les jours sur vous-même, pour traiter pendant une demi-heure des intérêts de votre âme, sans passion et pour ainsi dire de sang-froid, sera lui-même le principal moyen de vous déterminer à de généreuses résolutions. « L'esprit de réflexion, dit saint Augustin, est le principe de tout bien » : *Intellectus cogitabundus est principium omnis boni.* Ne vous dispensez donc jamais d'un moyen si puissant, si efficace, pour arriver à une réforme totale de votre conduite.

VI. La Lecture spirituelle, qui est aussi un des exercices les plus indispensables de ces saints jours, peut être regardée comme la sœur de l'oraison. Elle fournira pareillement matière à la considération ou examen dont je viens de parler. Les Saints en faisaient leurs délices. Saint Bernard avoue qu'il trouvait tant de charmes dans la lecture que, lorsqu'il vaquait à l'oraison, il passait quelquefois un temps si considérable à lire, qu'il ne lui en restait guère pour méditer. Je ne crois pas que la lecture des livres de piété aura le même attrait pour vous ; mais je voudrais au moins que vous en fissiez tous les jours votre récréation spirituelle pendant une demi-heure. Si vous avez un enfant qui sache lire, faites-lui faire la lecture en présence de toute la famille ; sinon, faites-la vous-même. Avant de commencer, invoquez les lumières de l'Esprit-Saint, en récitant le *Veni Creator ;* puis lisez sans précipitation, sans vaine curiosité, et arrêtez-vous de temps en temps pour réfléchir sur ce qui vous frappe. Vous reconnaîtrez bientôt les grands avantages que votre âme retirera de cette pratique. Que de saints nous vénérons sur nos autels, qui ont dû leur conversion et leur sanctification à la lecture d'un bon livre ! et que de pécheurs se converti-

ront pendant ces saints exercices, ou embrasseront une vie plus parfaite et plus régulière s'ils usent de ce salutaire moyen ! Soyez de ce nombre ; ne laissez passer aucun jour sans consacrer une demi-heure et plus, si vous en avez le temps, à faire une lecture soit sur les maximes éternelles, soit dans la vie des Saints, selon le conseil de votre directeur.

VII. Mais le point capital des exercices spirituels consiste, sachez-le bien, à découvrir ingénument votre cœur à un BON CONFESSEUR. Ce moyen supplée à tout ce qui pourrait vous manquer d'ailleurs. Ah ! mes bien-aimés frères, que je désire que pendant ces saints exercices vous fassiez choix d'un bon confesseur ! Choisissez un prêtre savant, zélé, charitable, qui prenne à cœur l'affaire de votre salut éternel. Si vous avez un procès d'où dépende une partie de votre fortune, vous cherchez l'avocat le plus habile, le plus expérimenté, afin d'en assurer le succès, n'est-il pas vrai ? Et pour gagner ce grand procès où votre éternité est en jeu, vous ne vous mettriez pas en peine ! Quant à moi, dites-vous, tous les confesseurs me sont bons. Il est vrai que tous les confesseurs sont bons, mais entre les bons il y en a de meilleurs, et saint François de Sales voudrait qu'on en choisît un entre mille. Et puis, tous les confesseurs n'ont pas le don particulier de Dieu de guider les âmes dans la voie la plus sûre. Sainte Térèse se plaignait que certains confesseurs lui eussent causé un grand dommage spirituel.

Je vous recommande donc instamment le choix d'un bon confesseur, et lorsque vous l'aurez trouvé, ouvrez-lui votre cœur sans détour : *Effunde sicut aquam cor tuum,* vous dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie[1] : de même que lorsqu'on épanche par terre l'eau

[1] Jerem. 2, 19.

contenue dans un vase, il n'en reste plus rien sur les parois du vase ; ainsi, en rendant compte de votre conscience à votre père spirituel, vous devez tout lui déclarer nettement, le bien comme le mal. — Mais, mon père, je ne sais que dire. — Je vais vous indiquer la matière. Déclarez en premier lieu tous les péchés que vous connaissez ; s'il s'agissait de péchés graves, un seul que vous cacheriez volontairement serait cause de votre perte éternelle, parce que vous commettriez un grand sacrilége ; déclarez aussi les péchés véniels que vous commettez avec le plus d'advertance, et particulièrement ceux dans lesquels vous tombez par habitude, les tentations qui vous assaillent, les passions qui vous agitent, et surtout votre passion dominante. Faites connaître, en second lieu, les occasions et les dangers qui résultent soit de vos occupations, soit des lieux et des personnes que vous fréquentez. Découvrez, troisièmement, votre désir de changer de vie, ou de faire choix d'un état si vous ne l'avez pas encore fait ; car ce choix est de la plus grande importance, et il ne doit pas s'effectuer sans le conseil d'un confesseur instruit. Quatrièmement, manifestez-lui les bonnes œuvres que vous pratiquez, les bons désirs que vous nourrissez au fond du cœur, vos oraisons, vos mortifications, les salutaires inspirations que le Seigneur daigne vous envoyer de temps en temps. Cinquièmement, exposez-lui la vie que vous menez journalièrement, en lui demandant de vous prescrire ce que vous devez faire tous les ans, tous les mois, tous les jours, pour vivre en bon chrétien. Enfin lorsque vous ne trouvez pas autre chose à dire, priez-le, en qualité de directeur de votre âme, de vous parler clairement et de vous dire ce que

[1] Luc 10, 29.

vous avez à faire pour vous sauver : *Magister, quid faciendo vitam æternam possidebo*[1] ? Soyez assurés que si vous employez fidèlement ce moyen, vous retirerez de grands fruits des saints exercices.

VIII. Voilà les quatre roues de cet admirable mécanisme, ou les œuvres principales qui composent les exercices spirituels. Il importe cependant que, pour bien employer tout le cours de la journée, vous vous appliquiez encore à d'autres pratiques de piété ou de pénitence, comme seraient, par exemple, d'entendre une ou plusieurs messes, de réciter l'office de la sainte Vierge, de faire le Chemin de la Croix, ou de réciter le rosaire et d'autres prières vocales ; de pratiquer quelque jeûne ou au moins une légère abstinence, et, si vous en avez la commodité, de vous donner la discipline, ou de vous imposer quelque autre pénitence ; de visiter plusieurs fois le Saint-Sacrement, de faire de fréquentes oraisons jaculatoires, telles que cette précieuse invocation : *O mon Jésus, miséricorde,* et autres semblables. Mais tout cela est laissé à votre discrétion et au jugement d'un bon directeur. Comme je m'adresse à un auditoire nombreux et varié, il est impossible d'astreindre tout le monde à la même règle, ainsi que je l'ai dit en commençant. C'est donc à votre confesseur qu'il appartiendra de décider, dans l'intérêt de votre âme, ce qu'il convient de vous permettre et de vous interdire.

IX. En dernier lieu, il est bon de remarquer que tout le fruit des saints exercices dépend particulièrement de deux chefs, c'est-à-dire, du secours de la grâce et de votre coopération. Pour obtenir le secours d'en haut, il importe souverainement de recourir à Dieu par une hum-

[1] Luc. 10, 29.

ble prière, en répétant souvent : *Deus, in adjutorium meum intende. Mon Dieu, aidez-moi; Seigneur, hâtez-vous de me secourir*. Ce qui revient à dire : *O mon Jésus, miséricorde! Mon Jésus, ayez pitié de moi!* Mais comme nos prières sont si misérables, je vous ai recommandé déjà de choisir pour protecteurs votre ange gardien, le glorieux patriarche saint Joseph, et la bienheureuse Vierge Marie, et de réciter au commencement de chaque méditation un *Pater* et un *Ave*, en les conjurant de cœur, mais du fond du cœur, de vous obtenir de Dieu ces vives lumières sur les maximes éternelles, ces saintes pensées, ces salutaires remords de conscience qui vous portent à agir, en un mot, tous les secours que Dieu sait vous être nécessaires pour remporter la victoire sur vos passions et faire les exercices avec fruit, en correspondant fidèlement à la grâce.

Pour cette coopération à la grâce, j'estime que deux dispositions sont nécessaires, l'une d'esprit, l'autre de cœur. La disposition d'esprit consiste dans l'intention, et l'intention regarde la fin. Ainsi vous ne devez avoir d'autre fin, dans le cours des exercices, que d'obéir à Dieu, qui vous invite par un moyen si efficace à une réforme de vie complète, à l'extirpation de tous les vices que vous reconnaîtrez être un obstacle à la grande affaire de votre salut. Ce qui vous serait d'un grand secours à cet effet, c'est la réflexion suivante que vous pourriez faire : Si dans dix jours je devais mourir, dans quel état me trouvé-je pour paraître au tribunal de Dieu, et y rendre compte d'une vie aussi déréglée que celle que j'ai menée? — Si vous reconnaissez que vous n'êtes pas en bon état, voici que Dieu, dans sa bonté, vous offre la conjoncture favorable des exercices, qui seront peut-être les derniers pour vous, afin que vous vous disposiez, et que vous vous met-

tiez dans l'état où vous voudriez être au moment de la mort.

Quant à la disposition du cœur, ce que j'ai à vous recommander, c'est d'avoir un cœur large et prêt à exécuter tout ce que Dieu demandera de vous. Dites-lui : *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum.* Seigneur, je dépose mon cœur à vos pieds comme une table rase; inscrivez-y tout ce qu'il vous plaît; je proteste d'avance qu'avec l'aide de votre grâce je ne me refuserai à aucune chose. Oh! quelle belle disposition!

Le fruit principal que vous devez retirer des exercices spirituels, c'est de faire une confession générale de toute votre vie, si vous n'en avez jamais fait, ou au moins une confession extraordinaire qui remonte jusqu'à votre dernière confession générale. Pour la faire avec toute l'exactitude désirable, remettez-vous bien devant les yeux la pensée que j'ai insinuée il n'y a qu'un instant : Si je devais mourir immédiatement après ces exercices, que voudrais-je avoir fait?...

Un autre fruit non moins important, c'est que, dans toutes les méditations, vous preniez de généreuses résolutions de changer de vie, en descendant jusqu'aux moindres détails de votre conduite. Je vous conseille même d'écrire ces résolutions sur un petit cahier pour les relire fréquemment après les exercices. Vous écririez, par exemple : dans telle méditation, j'ai pris la résolution de faire tous les jours une demi-heure d'oraison mentale; dans telle autre, de m'approcher des sacrements tous les huit jours, et autres semblables. — A quoi bon cette attention? me direz-vous. Je pourrais vous répondre, comme les disciples de Pythagore : *Ipse dixit;* saint Ignace l'a dit, lui à qui Dieu a inspiré l'admirable méthode des exercices spirituels. Il ne l'aurait pas dit si, à l'aide des

lumières extraordinaires dont il était doué, il n'eût reconnu qu'il devait en résulter un grand bien. Et en effet, un gentilhomme, au rapport du père Cattani, ayant suivi dans sa jeunesse les exercices de saint Ignace, avait eu soin de faire, par ordre de son directeur, un petit cahier de résolutions. Après bien des années passées dans le désordre, il lui arriva un jour, en fouillant dans une armoire pour y retrouver un billet égaré, de mettre la main sur ce cahier. Il l'ouvrit sans savoir ce que c'était, et tomba sur ces lignes : *Je me propose de faire tous les jours une demi-heure d'oraison mentale.* Hélas ! se dit-il en lui-même, et à présent je n'en fais jamais plus ! *Je me propose de donner tant aux pauvres.* Hélas ! reprend-il, et maintenant je les repousse avec mépris. Il poursuivit sa lecture et ses réflexions jusqu'au bout. Eh bien ! le croiriez-vous? cette heureuse rencontre le fit changer de mœurs ; il s'adonna à la dévotion, et couronna une vie pleine de bonnes œuvres par une mort digne d'un excellent chrétien. Préparez donc aussi votre petit cahier, et, de mon côté, je ne manquerai pas de vous suggérer de temps en temps ce que vous devez y inscrire. Si vous avez soin de le relire quelquefois dans le cours de l'année, il vous servira de réveil pour vous exciter à mettre en pratique les résolutions prises dans le temps des exercices.

Courage donc, mes bien-aimés, appliquez-vous sérieusement à la grande affaire qui doit vous occuper. Faites-vous remarquer durant ces saints jours par un extérieur modeste, un religieux silence, une véritable retraite; aimez la solitude de votre chambre, évitant, autant que faire se peut, tout ce qui pourrait vous porter à une joie bruyante et immodérée, ou vous dissiper inutilement. Que votre première pensée, à votre réveil, soit pour

Dieu, et roule sur la méditation qui a été faite ou celle qui doit se faire. Que chacun s'attache à mortifier ses sens et particulièrement ses yeux, les tenant modestement baissés, sans les arrêter sur personne. En un mot, que tous soient exacts et diligents à s'acquitter de toutes les œuvres prescrites; qu'on prenne garde surtout de perdre une seule méditation. Ces méditations jointes à la demi-heure d'examen ou de considération que vous ferez en vous promenant dans votre chambre, et aux lectures spirituelles que vous prolongerez autant que vos loisirs vous le permettront, formeront un enchaînement de vérités et de motifs si efficaces, qu'il faudra, bon gré, mal gré, que votre cœur se rende.

Quant à nous, nous vous entretiendrons pendant une heure et demie environ le matin, et une heure et demie le soir. On fera une lecture spirituelle d'un quart d'heure, pendant un quart d'heure environ on expliquera le sujet de la méditation, on méditera pendant une demi-heure à genoux, ceux toutefois qui en seraient incommodés resteront assis ; on emploiera encore un quart d'heure à faire la réflexion pratique ou à résumer les résolutions ; pendant ce temps on allumera les cierges, et la réflexion terminée on exposera le Saint-Sacrement; on récitera trois *Pater*, *Ave* et *Gloria*, pour la conversion des pécheurs les plus endurcis, puis on chantera le *Tantum ergo* et on donnera la bénédiction.

Prosternons-nous maintenant pour invoquer les lumières de l'Esprit-Saint, en chantant le *Veni Creator* avec les prières accoutumées.

MÉDITATION.

LA FIN DE L'HOMME.

EXPLICATION DU SUJET.

I. La première méditation des saints exercices que nous commençons ce soir, au nom de Dieu, notre adorable Créateur, et au nom de Jésus, notre aimable Sauveur, s'appelle le principe ou le fondement. Le *principe*, parce qu'elle a pour objet la fin de l'homme, et que c'est de la juste idée qu'on se forme de cette fin et du désir efficace d'y atteindre que découle la règle de toutes nos actions ; de même précisément que dans les choses spéculatives toute la science dérive des principes bien compris. On l'appelle aussi le *fondement*, parce que la considération de la fin pour laquelle nous sommes créés est la base de tout l'édifice des exercices spirituels; c'est à elle qu'ils empruntent toute leur solidité, on peut dire qu'elle en est comme la pierre fondamentale ; c'est cette pierre qu'ont posée comme fondement de leur sainteté tant d'illustres saints qui sont maintenant en paradis, c'est la méditation des méditations, parce qu'elle est le point de départ de toutes les autres.

Le fruit que nous devons en retirer consiste dans une connaissance plus claire de l'importance de notre fin dernière, et une ferme résolution d'y tendre de toutes nos forces, coûte que coûte. Quiconque désire profiter des saints exercices doit donc réveiller toute son attention et s'appliquer à bien faire cette méditation.

II. Mais avant de nous mettre à méditer, exposons

d'abord le sujet; lorsqu'il aura été en quelque sorte mâché, on le digèrera plus aisément par la méditation. C'est ainsi que nous en userions dans toutes les autres méditations. Recueillez-vous bien et suivez-moi.

Quelle est cette fin dernière pour laquelle nous avons été mis au monde? En quoi consiste-t-elle?... Il y a cent ans, quelqu'un de nous existait-il? — Non. La terre existait, le ciel aussi, les autres créatures existaient; mais pas un seul d'entre nous n'était formé et n'avait reçu l'existence. Et d'ici à cent ans existera-t-il encore quelqu'un de nous en ce bas monde? — Non; nous aurons tous délogé, tous disparu de la scène. Or, pourquoi Dieu nous a-t-il mis ici-bas pendant ce court espace de temps qui sépare la naissance de la mort et forme la durée de notre vie? Ah! chrétiens mes bien-aimés frères, la raison et la foi nous répondent de concert que Dieu ne nous a créés que pour l'aimer, le servir et lui obéir en cette vie, et puis, après la mort, aller le posséder éternellement dans le ciel. Telle est la fin sublime qu'il s'est proposée; voilà pourquoi il nous a mis au monde : *Creatus est homo ad hunc finem, ut Dominum suum laudet et revereatur, eique serviens tandem salvus fiat.* Dieu nous a donc mis sur la terre comme en dépôt, pour nous transporter un peu plus tard en paradis si nous vivons bien, ou nous précipiter en enfer si nous vivons mal. Nous n'avons pas ici une demeure permanente : *Non habemus hic manentem civitatem*[1]. Nous sommes tous plus ou moins étrangers dans ce lieu-ci : je suis étranger parce que je n'ai que quelques jours à y passer; et vous qui devez y demeurer quelques jours de plus, n'y êtes-vous pas également étrangers? Ah! mes bien-aimés frères, plus haut, plus haut est notre patrie et le séjour où nous devons habiter à jamais.

[1] Heb. 13, 14.

Elevons donc la tête hors de cette fange où nous sommes plongés, et s'il en est ainsi, comme on ne peut en douter, gravons-nous dans l'esprit cette réflexion : Je ne suis au monde que pour servir Dieu et sauver mon âme. Je ne suis pas au monde pour jouir des plaisirs sensuels, puisque cette chair, d'ici à peu de temps, sera réduite à une poignée de cendre au fond d'un tombeau. Je ne suis pas au monde pour ces intérêts temporels qui me préoccupent, puisque mon âme devra bientôt les jeter à la mer en s'embarquant pour l'éternité, et sortira de ce corps dépouillée de tout. Je ne suis pas au monde pour me repaître d'honneur, de fumée, de vanité, puisque tous tant que nous sommes, grands et petits, savants et ignorants, d'ici à soixante-dix ou quatre-vingts ans, nous serons étendus dans la tombe, l'un par-ci, l'autre par-là, et pêle-mêle nous comparaîtrons au tribunal de Dieu ; heureux qui se trouvera avoir fait le bien, et malheur à celui qui aura fait le mal ! — En un mot, chacun doit bien se pénétrer de cette pensée : je ne suis pas au monde pour ce monde ; je ne suis au monde que pour servir Dieu et l'aimer ici-bas, afin de le posséder ensuite éternellement : telle est ma fin. Cette vérité, gravons-la profondément dans notre esprit et considérons d'abord combien notre fin est sublime, ensuite combien il importe d'y atteindre et quel serait notre malheur si nous venions à la perdre. Ce seront là les deux points de la méditation : — Sublimité de la fin pour laquelle nous sommes créés, *premier point ;* — malheur de celui qui n'arrive pas à sa fin, *second point.*

III. Quelle grande vérité nous avons là devant les yeux ! Nous sommes créés pour servir Dieu. . Voyez à quelle dignité il a plu à notre Créateur de nous élever !... Eh quoi ! on regarde en ce monde comme un honneur extraor-

dinaire d'être au service d'un roi, d'un prince puissant; mais que sera-ce donc d'être né tout exprès pour servir le Roi des rois, le Monarque suprême? Pesez de grâce la dignité d'une fin si sublime. Il n'y a ni ange, ni archange, ni bienheureux dans le ciel qui l'emporte sur nous sous ce rapport. Nous sommes appelés à servir le Dieu qu'ils servent, à posséder le Dieu qu'ils possèdent. Bien plus, nous sommes nés pour jouir de la béatitude même dont jouit la bienheureuse Vierge, dont jouit l'humanité sainte de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Plus encore que tout cela, nous sommes nés pour partager la félicité de Dieu même. Ah! hommes insensés, comment ne nous réveillerions-nous pas ce soir? Comment un tel désordre est-il possible : être créés pour servir Dieu et descendre au rang des bêtes! Les saints donnaient dans des excès lorsqu'ils se mettaient à approfondir cette vérité. Saint François de Sales disait : si je savais qu'une seule pensée de mon esprit, une seule affection de mon cœur, un seul mouvement de ma main ne tendît pas au service de Dieu, et ne fût pas selon son bon plaisir, j'aimerais mieux n'avoir ni main, ni cœur, ni esprit. — Et vous, quels sentiments avez-vous par rapport à cette grande vérité?...

Nous pouvons déjà de ce qui a été dit déduire deux conséquences : la première, c'est que si je suis né pour servir Dieu, je suis obligé de faire tout ce qui plaît à Dieu, et non pas ce qui me plaît. Je ne dois user des biens de ce monde, du sommeil, de la nourriture, des plaisirs et de tant d'autres choses, qu'avec mesure, c'est-à-dire autant qu'il le faut pour servir Dieu et pas davantage. La seconde conséquence, c'est que si je n'agis pas de la sorte, j'agis comme une personne de peu de jugement et qui manque de vue, puisque je ne fais pas ce pourquoi je suis venu au monde. Et pourtant, mes chers auditeurs, combien et

combien de personnages, même des plus distingués, vivent ici-bas comme s'ils n'avaient autre chose à faire qu'à se donner du bon temps et à satisfaire leurs caprices! Ils savent et ils croient que leur âme est immortelle, qu'elle n'est ici que de passage, et qu'elle n'est pas faite pour contenter toutes ses fantaisies, mais qu'elle est destinée à une autre patrie, où elle doit habiter éternellement pour servir un Dieu éternel. Et cependant ils vivent comme si cette âme était destinée à servir le corps et à mourir avec le corps. Qui croirait jamais à un pareil désordre, de la part de personnes persuadées d'ailleurs de leur propre sagesse, si l'on n'en avait tous les jours des exemples sous les yeux? Dans ce nombreux auditoire n'en est-il aucun de cette catégorie? Y avez-vous jamais pensé? Il est temps d'y réfléchir sérieusement, afin de remplir notre cœur de saintes affections, que nous répandrons ensuite dans la méditation. Détrompés sur les choses de ce monde par la considération de notre sublime destinée, comprenons enfin une bonne fois que tout ce qui ne concourt pas au service de Dieu n'est qu'égarement et folie.

IV. Nous venons de voir la sublimité et l'importance de notre fin en elle-même; mais qui pourrait jamais comprendre combien il nous importe à nous, d'atteindre à une destinée telle que la possession éternelle de Dieu même? Ah! mes bien-aimés frères, c'est là l'affaire des affaires, la charge et l'occupation par excellence, à laquelle toutes les affaires, toutes les charges, toutes les occupations doivent être subordonnées comme autant de moyens à leur fin. C'est là le but auquel doivent tendre toutes vos pensées du matin au soir. Pour bien comprendre cette vérité, faisons ce raisonnement-ci. Si j'avais un procès d'où dépendît, non-seulement ma fortune, mais encore ma vie

et mon honneur, à quels soucis ne serais-je pas en proie? Et quels soucis ne dois-je pas avoir dans la crainte de perdre une félicité éternelle, la jouissance éternelle du bien suprême? Que ne fait-on point parfois pour conquérir un trône périssable! Que de peines, que de délibérations, que de projets! Si vous pouviez pénétrer dans le conseil de ces grands capitaines, comme vous les trouveriez soucieux, inquiets, agités! et pourquoi? Uniquement pour étendre quelque peu les limites de l'Etat au profit de leur souverain. Mais, grand Dieu! n'en ferons-nous donc pas autant et plus pour conquérir le paradis? Il s'agit de bien autre chose que d'un royaume terrestre, borné et passager. C'est pour arriver là-haut, mes frères, que nous avons été tirés du néant; ce doit être la grande affaire de toute notre vie; celle-là perdue, tout est perdu; celle-là une fois assurée, tout est assuré; par conséquent on ne doit s'épargner aucune peine. Afin de donner l'impulsion à votre cœur dans la méditation, comparez un instant votre vie avec celle qu'ont menée les saints pour arriver à leur fin dernière? Mon Dieu! que n'ont-ils pas fait! Et vous, que faites-vous? Avez-vous suivi la voie dans laquelle ils ont marché? Vous êtes-vous guidés d'après les mêmes maximes? Avez-vous mis la même ardeur à dompter vos passions? Avez-vous été aussi vigilants et aussi attentifs à fuir le péché et toutes les occasions d'y succomber?... Oh! quelle différence entre la vie des saints et la vôtre! Que reste-t-il donc à faire? Ah! nous avons à faire dans cette méditation ce que fait un pauvre voyageur, qui, après avoir marché pendant tout le jour par des chemins désastreux, reconnaît vers le soir qu'il s'est trompé de route. Quel regret n'en éprouve-t-il pas! et avec quel empressement il tâche de se remettre dans la bonne voie! Ainsi devons-nous tâcher de rentrer au plus tôt dans le

bon chemin, si jusqu'ici nous n'avons fait que nous écarter de la route. Notre grande résolution sera donc de remédier à tous les désordres passés, pour commencer une vie parfaitement réglée, une vie nouvelle sous tous les rapports.

V. Si après cela quelqu'un d'entre vous, malgré les saints exercices, ne voulait pas changer de route, s'il s'obstinait à s'éloigner du but et à perdre de vue la fin pour laquelle Dieu l'a créé, oh ! quel affreux malheur ! Après les cuisants chagrins de cette vie, un gouffre de feu dans l'autre, tel serait son partage. Mes chers frères, pour tirer profit de la méditation de ce soir, il suffit de consulter un peu les lumières de la raison, et de bien comprendre cette vérité, savoir, que notre contentement, notre repos, notre félicité, même temporelle, consiste à correspondre à notre fin, laquelle n'est autre que servir et aimer Dieu en cette vie pour le posséder en l'autre ; que hors de là nous ne trouverons jamais la paix, mais que nous serons perpétuellement en proie aux inquiétudes, aux amertumes, aux remords, aux angoisses. La raison en est claire : c'est que notre cœur est fait pour jouir du souverain bien et qu'il ne saurait se rassasier des biens d'un ordre inférieur, comme le dit saint Augustin : *Fecisti nos ad te, et inquietum est cor nostrum donec requiescat in te.* Dieu a fait notre cœur pour lui-même, et ce cœur est dans l'agitation tant qu'il ne se repose pas en Dieu. Un os hors de sa place ne cause-t-il pas les plus vives douleurs à tout le corps ? et un petit oiseau enfermé dans une cage, quoique nourri délicatement, ne cherche-t-il pas toujours à s'échapper, à s'envoler ? C'est qu'il est né pour voler, pour jouir de la liberté des champs : *Homo nascitur ad laborem, et avis ad volatum*[1]. Ainsi notre cœur est fait

[1] Job 5, 7.

pour jouir de Dieu. Donnez-lui tous les plaisirs que vous voudrez. richesses, divertissements, commodités, festins, jouissances de tout genre; faites-le nager dans un océan de voluptés ; sera-t-il content avec tout cela? Non, non. L'expérience ne vous l'apprend que trop. Et pourquoi? Parce qu'il est hors de sa fin ; c'est en Dieu seul, pour qui il a été créé, qu'il trouvera la paix.

Par conséquent une vie conforme à notre fin dernière est avantageuse même dans l'intérêt de notre bonheur ici-bas, puisqu'elle nous délivre de mille inquiétudes et nous fait jouir d'un paradis anticipité. N'en avez-vous pas fait l'aveu plus d'une fois vous-mêmes? Avez-vous jamais trouvé la paix et le bonheur en vous abandonnant à vos passions? Que de troubles! que d'agitations! que de déboires! que de mauvais jours! que de nuits cruelles!... Faut-il donc s'étonner après cela de voir tant de misères dans vos familles? Voilà la racine de tous les désordres, tant de ceux qui sont cachés dans votre cœur, que de ceux qui règnent dans vos maisons. Vous ne vivez pas selon la fin pour laquelle Dieu vous a créés; eh bien! Dieu lui-même, par la bouche de saint Augustin, vous dit en face à chacun de vous : Va, âme infidèle, va où il te plaît ; et si tu peux trouver la paix dans les créatures, je consens à ce que tu en fasses ton dieu, et que tu me tournes le dos, à moi qui suis ton Créateur. — Mais, non, vous n'y réussirez pas; car un cœur sans Dieu est un feu hors de sa sphère, une pierre hors de son centre ; il est toujours inquiet, toujours agité.

VI. Mais allons plus avant : supposé que pour arriver à notre fin il dût nous en coûter une vie toute tissue de peines et d'afflictions, est-ce qu'il ne faudrait pas encore tout souffrir? Ah! mes bien-aimés frères, c'est une chose bien terrible que de se trouver entre deux éternités : ou

toujours en paradis avec les bienheureux, ou toujours en enfer avec les réprouvés. Votre âme en quittant votre corps ne va pas rester suspendue en l'air ; non, non. De deux choses l'une : ou toujours en paradis, si elle a servi Dieu qui est sa fin dernière ; ou toujours en enfer, si elle a dévié de la fin dernière pour laquelle elle a été créée. Cette vérité bien comprise fut le puissant levier qui détacha un Charles Borromée, un François Xavier, un Philippe de Néri et tant d'autres, des vanités du monde, pour en faire des saints... Ah ! j'espère, oui, j'espère qu'elle en détrompera plus d'un parmi vous. Je voudrais qu'elle fît sur vous l'impression qu'elle fit un jour sur une dame très-spirituelle, mais non selon l'esprit de Dieu. Tandis qu'elle se trouvait dans un couvent, on y donna les exercices spirituels. Elle refusa d'y prendre part, mais par curiosité elle voulut entendre un bout de la présente méditation. Elle fut frappée de l'importance de notre fin, elle comprit cette vérité, et courut, pénétrée de douleur, se jeter aux pieds d'un confesseur, en lui disant : Mon père, je veux me sauver, je veux me sanctifier, et tout de suite. Elle tint parole, car dès ce moment elle s'adonna à la pratique de la plus haute perfection. Je voudrais que chacun de vous en fît autant, et qu'après la méditation on allât se jeter aux pieds d'un bon confesseur pour pleurer ses péchés.

Mettons-nous à considérer ces grandes vérités plus à l'aise dans la méditation, et, je vous en supplie, n'apportez pas d'obstacle aux inspirations divines ; mais tous, dans un parfait silence, suivez de cœur et les yeux baissés les pensées et les sentiments que j'exprimerai à haute voix. (*Mettez-vous à genoux.*)

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VII. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent en ce lieu et dans tout l'univers.* — Adorez-le ensuite du fond du cœur, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier PRÉLUDE. Figurez-vous que vous êtes seul au monde et que Dieu vous a formé de ses mains comme il a formé Adam, à cette condition toutefois qu'étant sorti de lui comme de votre principe, vous retourniez à lui comme à votre dernière fin.

IIe PRÉLUDE. Implorez les lumières de Dieu pour connaître la grandeur et l'importance de votre fin, et la grâce de concevoir une ferme résolution d'y parvenir. Invoquez à cet effet l'assistance de la très-sainte Vierge, de saint Joseph et de votre Ange Gardien, les protecteurs de nos saints exercices, en récitant tout bas un *Pater* et un *Ave*.

PREMIER POINT.

Interrogez-vous vous-même : Qui est-ce qui m'a créé et m'a fait à l'image et à la ressemblance de Dieu? — Dieu même... non pas à raison de mes mérites, mais par un pur effet de sa bonté... Interrogez-vous de nouveau : Pourquoi m'a-t-il créé ? — Pour que je l'aime et que je le serve pendant cette vie, et qu'ainsi je me sauve éternellement...

Approfondissez maintenant cette vérité, et souvenez-

vous que c'est un article de foi. Vous n'êtes pas venu au monde par un effet du hasard, mais vous y avez été mis par un Dieu d'une sagesse infinie, qui ne pouvait vous tirer du néant où vous seriez demeuré éternellement que pour une fin digne de cette même sagesse. Il n'était pas nécessaire que vous vinssiez au monde, nullement ; mais dès que vous y êtes, il est nécessaire que vous fassiez la volonté de Dieu, et que vous vous efforciez d'arriver à votre fin... Or, cette fin, quelle est-elle? — La voici : servir ce grand Dieu pendant la vie présente, et le posséder éternellement dans l'autre... Quelle importante vérité!... Pouvez-vous rien entendre de plus relevé, de plus sublime? Pesez donc la dignité de cette fin, et pour la bien comprendre, élevez vos regards jusqu'au ciel, et sachez que ni les anges, ni les bienheureux, ni même la très-sainte Vierge, n'ont une fin plus noble que la vôtre. Vous avez été créé pour la même fin que tous les bienheureux qui sont en paradis, savoir pour glorifier dans le temps votre Créateur et pour en être glorifié à votre tour pendant toute l'éternité.

Or, dites-moi, avez-vous eu soin de diriger toutes vos affections vers un but si noble? Ne les avez-vous pas traînées dans la fange? Hélas! *Homo cum in honore esset, non intellexit ; comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis.*[1] L'homme que Dieu a élevé à une destinée si sublime, n'a pas connu sa dignité, il s'est ravalé au rang des bêtes par ses œuvres... Cet homme-là, quel est-il?... C'est vous-même : ce n'est pas un autre en votre nom ; c'est vous qui, créé de Dieu pour le plus noble emploi, n'avez pas apprécié la dignité de votre fin, et au lieu de vivre de la vie des anges avez vécu comme

[1] Ps. 48, 13.

une brute, et comme la brute la plus stupide ; c'est vous, dis-je, qui vous dressant un piédestal à vous-même, avez prétendu, au lieu de servir Dieu, que Dieu lui-même vous servît et qu'il vous servît jusque dans vos passions criminelles, par l'abus que vous avez fait de ses bienfaits pour vivre au gré de vos caprices, comme si vous étiez venu au monde pour satisfaire vos sens et flatter votre chair. Ah ! quel désordre effroyable !... Courbez le front jusqu'à terre et rougissez de honte. — Admirez l'infinie bonté de Dieu, qui a daigné jeter les yeux sur une créature aussi vile que vous l'êtes, vous tirer du néant, et vous assigner une fin si noble... Remerciez-le donc d'une telle faveur... Et puis frappez-vous la poitrine en signe de douleur d'avoir fait tout l'opposé de ce que cette fin réclamait de vous.

Ah ! le cœur devrait se briser à la vue d'un si grand désordre. O bonté infinie de Dieu , bonté immense, vous m'avez comblé de biens , et en retour je ne vous ai payé que d'ingratitude... Hélas ! quelle vie déréglée j'ai menée ! Oui, répétez-le avec les larmes aux yeux : Quelle vie déréglée que celle que j'ai menée ! Toutes les actions que j'ai faites jusqu'ici ont donc été jetées au vent, toutes en pure perte, parce qu'elles n'ont pas été rapportées à la fin sublime pour laquelle j'ai été créé ! Ah ! quel sujet de douleur !... O mon Dieu ! comment avez-vous eu la patience de me supporter ? Pourquoi n'avez-vous pas précipité au plus profond de l'enfer cet insolent qui a osé monter sur votre trône, pour vous rendre l'esclave de ses passions ? O Dieu infiniment aimable, je reconnais que vous ne voulez pas ma perte, je vois que vous daignez encore m'attendre : voici, ô miséricorde ineffable, que je me jette entre vos bras et vous demande pardon de tant de péchés commis pendant ces longues années d'égarement. Pardon, mon Dieu, pardon ! Il n'en sera

plus ainsi à l'avenir.. Je me réjouis même, ô mon Dieu, de ce que l'obligation de vous servir est tellement gravée dans mon être que, malgré votre toute-puissance, vous ne pourriez m'en dispenser. Je me réjouis d'être votre esclave, et comme les actions d'un esclave appartiennent toutes à son maître, je me complais dans le souverain domaine que vous exercez sur toutes mes actions, de telle sorte que je n'aie pas même le droit de faire un clin-d'œil contre votre sainte volonté. — Mais, ô mon Dieu, si par le passé j'ai été dans des dispositions tout opposées, qu'ai-je à faire maintenant?... Hélas! je ne suis pas capable de faire autre chose que de pleurer un si grave désordre... Je confesse, ô mon Dieu, que je ne mérite pas que les créatures me servent, puisque j'ai refusé de vous servir, vous mon Créateur ; je confesse que je mérite que la terre s'ouvre sous mes pieds, puisque tant de fois je me suis révolté contre vous, ô mon aimable Maître!

Ah! mes bien-aimés frères, si nous avions été au service d'un maître d'ici-bas, et que nous l'eussions traité de la sorte, nous aurait-il supportés aussi longtemps? Non, certes, non; Dieu seul est si bon... Que nous reste-t-il donc à faire? — Ah! fondons en larmes et disons tous, en nous frappant la poitrine : O mes années passées dans l'iniquité, que je vous déplore! combien je devrais vous regretter. — Oh! si je pouvais recommencer le cours de ma vie... Mon Dieu, mon Dieu; que je me repens d'avoir mené une vie si dissolue! que je m'en repens, ô mon Dieu, que je m'en repens!... Consolez-vous cependant, mes chers frères; il en est temps encore : Dieu vous accorde encore le temps de faire pénitence, il ne cesse de vous attendre. Vous n'avez qu'à prendre, aux pieds de Jésus-Christ, une généreuse résolution de changer complètement de vie; dites-lui

avec le cœur sur les lèvres : Mon doux Jésus, me voici fermement décidé à commencer une vie nouvelle, nouvelle en tout ; je le dis sincèrement et du fond du cœur, oui, une vie nouvelle en tout... Prenez vos résolutions en silence.

VIII. Mais ce changement de vie, cette règle de conduite conforme à la fin pour laquelle vous avez été créé n'est peut-être après tout qu'une affaire de peu d'importance? — Oh ! puissiez-vous comprendre le dessein que Dieu a eu en vous créant!... Faites-y attention : si vous y correspondez, vous jouirez en cette vie de cette douce et ineffable paix qui naît de la tranquillité d'une bonne conscience, et vous nagerez en l'autre dans un océan de délices, au sein d'une béatitude éternelle que vous vous assurerez. Est-ce peu de chose que cela? .. Ah! c'est un bien si grand que si un damné avait les chances que vous avez, il marcherait sur le tranchant des rasoirs pour arriver à sa fin dernière, ne dût-il jouir du paradis que l'espace d'un clin-d'œil. Et vous qui pouvez y demeurer éternellement, vous ne voudriez vous gêner en rien? Où est donc votre foi? où avez-vous le sens commun? Pour gagner un royaume temporel, qui après tout n'est qu'une brillante servitude, que ne feriez-vous point? Et pour gagner un royaume éternel, un royaume qui n'aura jamais de fin, vous ne voudriez pas souffrir la plus légère incommodité? Car enfin, qu'est-ce que Dieu demande de vous pour vous donner son paradis? Vous demande-t-il autre chose que de mener une vie raisonnable, de vivre en chrétien, d'obéir à ses commandements, si faciles avec le secours de la grâce? En somme, il requiert tout simplement que vous lui portiez le respect que vous exigez vous-même de tous vos inférieurs; et plutôt que de vous y astreindre vous renonceriez à une immense

félicité ? Encore une fois où est votre foi ? où avez-vous le sens commun ?... Ah ! quelle honte ! quelle honte !...

Voici ce que nous devons faire ce soir : imaginons-nous tous que nous sommes en présence des bienheureux et des saints du paradis, lesquels ont tant fait pour se sauver, et, la corde au cou, demandons-leur pardon d'avoir déshonoré le nom chrétien par une vie si sensuelle. Demandons surtout pardon à Dieu d'avoir fait si peu de cas d'une faveur si précieuse. Hélas ! nous voici arrivés à un terme avancé de notre carrière sans avoir fait un seul pas vers notre fin dernière ; sortirons-nous donc de ce monde sans même savoir ce que nous y sommes venus faire ? Ah ! que non ! Nous ne l'avons su que trop, et nous n'avons pas l'ignorance pour excuse ; nous avons péché par mépris de la loi de Dieu, nous avons péché par malice comme les démons, et avec une volonté plus perverse que la leur. Frappons-nous donc la poitrine, et tâchons de satisfaire à la justice divine par nos larmes. Ah ! mon Dieu, mon souverain bien, ma vie, mon tout, j'adore votre très-sainte volonté, et je m'abandonne entièrement à votre direction. Hélas ! avec quelle négligence j'ai traité jusqu'ici une affaire si essentielle !... Combien de fois je me suis exposé au danger de me perdre pour toujours !... Je ne le reconnais que trop, ô mon Dieu, chaque pas que j'ai fait a été un égarement de plus, chaque parole un délit, chaque action une révolte contre votre autorité. Mais voici que pénétré de douleur et de contrition je me repens du passé, ô mon Dieu, je m'en repens sincèrement. O vous qui aimez les cœurs contrits et humiliés autant que vous détestez les cœurs superbes, accueillez favorablement le mien. — Ah ! que je voudrais qu'il se fondît en larmes, et en larmes du plus vif repentir ! — Mais les larmes ne suffisent pas ; ce

sont des résolutions qu'il faut, mes bien-aimés frères, et des résolutions fermes de réformer toute votre conduite, de commencer une vie nouvelle. Et les sentiments ne suffisent pas pour cela, non plus que les paroles ; il faut des actes... Prenez vos résolutions dans un religieux silence entre vous et Dieu...

SECOND POINT.

IX. Oh ! quel serait votre malheur si vous veniez à perdre votre fin dernière ! Que vous seriez à plaindre si vous n'arriviez pas au salut ! Pendant cette vie votre cœur serait en proie aux chagrins et aux remords, et durant l'éternité vous seriez précipité dans un étang de feu. Malheur dans ce cas au père qui vous a engendré ! car il a engendré un réprouvé. Malheur à la mère qui vous a porté dans son sein ! car elle a porté un avorton destiné à l'enfer. Maudit soit le jour qui vous a accueilli sur la terre ! car il a accueilli un ennemi éternel de Dieu. Combien il vaudrait mieux pour vous que vous fussiez demeuré dans le sein du néant, plutôt que de naître au milieu des hommes pour aboutir par votre faute à n'être qu'un tison d'enfer ! Que vous servira-t-il alors d'avoir arraché à grand'peine aux créatures quelque indigne jouissance ? Que vous servira-t-il d'avoir amassé quelque peu d'argent injustement ? Que vous servira-t-il d'avoir été honoré dans un petit coin de la terre, pour aller ensuite vous damner ? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[1] ? Pesez bien cette sentence : *Quid prodest?* Si vous sentez dans votre cœur une soif démesurée des richesses,

[1] Matth. 16, 26.

dites-vous : Si j'avais des montagnes d'or et d'argent, et puis que je vinsse à me damner, à quoi me serviraient-elles? *Quid prodest?* Si la passion des plaisirs vous entraîne, dites : Plaisirs des sens, concerts, banquets, amis, voluptés, délices de tout genre, supposé que j'aie tout cela et puis que je vinsse à me damner, que m'en resterait-il? *Quid prodest?* Si l'ambition vous tyrannise, dites : Si je possédais les dignités les plus éminentes, mîtres, sceptres et couronnes, et qu'ensuite je vinsse à me damner, que m'en resterait-il? *Quid prodest?* Que sert tout un monde de biens si l'on perd son âme? *Quid prodest? quid prodest?* Mais avancez d'un pas : si avec tous ces biens, sans que vous vous damniez, vous n'avez cependant ni paix, ni repos, si vous êtes condamné à vivre dans des transes et des inquiétudes perpétuelles, de quoi vous servent-ils? *Quid prodest?* Hélas! en perdant votre fin, vous perdez tous les biens pour cette vie et pour l'autre, et vous ne trouvez en retour que des maux affreux en ce monde et dans l'autre.

N'êtes-vous pas encore désillusionné? Eh bien! dites-moi : si l'on vous proposait la jouissance, pendant l'espace de cent ans consécutifs, de toutes les satisfactions, de tous les plaisirs du monde, mais à condition qu'il fallût l'acheter en demeurant un jour entier dans le feu, accepteriez-vous la proposition? Non, certes, non. Comment donc, pour une ombre de plaisir, vous condamnez-vous à brûler dans un étang de feu pendant toute une éternité? — En revanche, si après que vous auriez servi Dieu l'espace de cinquante ans, il vous offrît en récompense de vos services cinquante millions d'années de gloire, c'est-à-dire un million d'années de gloire pour chaque année de service, ne trouveriez-vous pas la récompense magnifique? Oh!

certes, oui. Mais, grand Dieu! où est donc votre foi? Pour quelques biens faux et passagers vous vous livrez en proie à des déboires sans fin, et pour une récompense immense vous ne voudriez pas même remuer le petit doigt? vous reculeriez devant la plus légère incommodité? Où est votre foi? je le répète; où avez-vous le sens commun? Ah! quel étrange aveuglement!... Brisez une bonne fois ce cœur endurci, frappez-vous la poitrine, demandez pardon d'une telle opiniâtreté. Est-il possible qu'à la lumière de vérités si éclatantes vous ne soyez pas encore touché? Vous mériteriez que Dieu vous tournât le dos, comme vous le lui avez tourné à lui-même. Mais non; Jésus est bon, il ne cesse de vous attendre et de vous appeler. Que cherchez-vous en ce monde? La paix du cœur. Vous ne la trouverez qu'en Dieu ; retournez donc à votre Dieu, mais retournez, les yeux pleins de larmes, retournez en demandant pardon et en vous frappant la poitrine, et dites-lui en pleurant : La paix, ô mon Dieu, la paix. Je reconnais bien que je suis fait pour vous; car je ne trouve de repos qu'en vous. La paix donc, ô mon Dieu, la paix. Je le jure, je prends la résolution d'en finir avec le monde pour vous être fidèle désormais... O Esprit-Saint, touchez les cœurs!...

X. Pour en finir tout de bon, réveillez-vous avant de terminer cette méditation, et considérez-vous comme placé en face de deux éternités, entre lesquelles il n'y a pas de milieu : ou toujours en paradis au sein des délices, ou toujours en enfer en proie au plus affreux désespoir. Comprenez-le bien, ici pas de milieu. Rentrez chez vous avec cette vérité profondément gravée dans l'esprit : Ou toujours avec les bienheureux au ciel, ou toujours avec les damnés en enfer. Qu'en dites-vous maintenant? Vous semble-t-il que ce soit une affaire de si mince impor-

tance que cette alternative où vous vous trouvez ? Et pourtant de toutes les affaires celle que vous avez le plus négligée, c'est précisément cet unique nécessaire, cette affaire capitale, le salut de votre âme. Hélas! vous avez vécu jusqu'ici comme s'il n'y avait pour vous ni enfer, ni paradis. Continuerez-vous à vivre de la sorte? Ah! non, non; ce serait faire une trop grande injure à la miséricorde divine, qui vous invite encore et qui vous presse. Ne l'entendez-vous pas cette voie intérieure, pénétrante, persuasive qui vous amollit le cœur et fait couler vos larmes? C'est là un trait d'amour de ce Dieu si bon, qui veut votre salut. Ah! ne repoussez pas une si douce invitation ; si jamais c'était la dernière, qu'en serait-il de vous si vous vous obstiniez?

Courage donc, prosternez-vous la face contre terre, et détestez les désordres d'une vie si mal employée ; pleurez aux pieds de Jésus tant d'années consumées dans la débauche, dans la crapule et dans le péché, et frappez-vous la poitrine en lui disant avec un cœur contrit : O Dieu de mon âme, qu'ai-je fait? Comment ai-je vécu jusqu'ici? Hélas! je dois l'avouer, j'ai vécu bien plus en brute qu'en chrétien ; j'ai passé ma vie dans les ténèbres, je n'ai point pensé à ces grandes vérités. Oh! bénis soient ces saints exercices qui m'ont éclairé l'esprit et touché le cœur! Mon doux Jésus, ne méprisez pas mes larmes, me voici pénétré de douleur et de componction, vous demandant pardon du fond du cœur ; je déteste à vos pieds toutes mes iniquités; je prends la résolution dès ce moment de mettre ordre à ma conduite avec l'aide d'un bon confesseur. Oui, mon Dieu, je veux commencer une vie nouvelle, et nouvelle en tout ; je le dis dans toute la sincérité de mon âme. Dès maintenant, ô mon doux Jésus, dès maintenant j'en prends la résolution, dès

maintenant je veux mettre la main à l'œuvre. Me voici ; disposez de moi.

Si vous parlez sincèrement, si votre résolution part du cœur, pas de détours, allez droit au but. Le rocher qui se détache du sommet de la montagne et se précipite dans la vallée, brise, renverse, écrase tout ce qui se rencontre sur son passage et l'empêche d'arriver à son centre. Telle doit être votre conduite. Examinez quel est l'obstacle qui s'oppose à votre fin. Peut-être est-ce ce péché qui n'a pas été confessé? confessez-le aussitôt. Peut-être est-ce cette liaison? brisez-la sur-le-champ. Peut-être est-ce ce bien mal acquis? hâtez-vous de le restituer. Peut-être est-ce cette passion indomptée, cette inclination mauvaise? comprimez-la vigoureusement. Tout perdre, tout sacrifier plutôt que de perdre son âme.

Un *Pater* et un *Ave*. (*Asseyez-vous*).

RÉFLEXION.

XI. C'est une vérité bien importante que celle que nous avons méditée ce soir. Combien d'âmes ont été ramenées à Dieu par cette grande maxime, qui est un article de notre foi! Le cardinal Sforza Pallavicini, historien du Concile de Trente, la médita tous les jours pendant l'espace de vingt-deux ans.

Faisons maintenant une courte réflexion, qui sera comme le résumé de la méditation et nous aidera à en retirer un fruit pratique et durable. Que chacun se demande encore une fois à soi-même : Pour quelle fin suis-je venu au monde?... Qu'est-ce que Dieu a eu en vue en me mettant sur la terre? Quel est mon but?... La vie présente est-elle le terme, ou la voie? Si c'est la voie, où aboutit la vie que je mène présentement? Est-ce

à la bienheureuse fin pour laquelle Dieu m'a créé, ou bien à un malheur éternel? Il ne pouvait, certes, m'être proposé de question plus relevée, plus importante que celle-là. Que vais-je donc faire? à quoi suis-je déterminé?

Que chacun écoute ensuite ce que lui dit sa conscience éclairée par la foi. La foi ne manquera pas de lui crier avec force qu'il faut en finir, qu'il est temps d'opérer un véritable changement de vie. — Mais comment en venir à la pratique? me direz-vous. — Le voici : Qu'avez-vous fait jusqu'à présent? Vous vous êtes servi des créatures pour satisfaire vos sens, n'est-il pas vrai? Eh bien! désormais faites tout l'opposé : servez-vous des créatures pour l'unique fin pour laquelle Dieu les a créées, c'est-à-dire pour vous aider à l'aimer et à le servir, et rien de plus. Voilà le moyen de vous rendre heureux. C'est de la violation de cette règle que naissent tous les troubles. Eh! bon Dieu! vous renversez la fin des choses, et vous prétendriez vivre en paix au milieu d'un tel désordre? Une comparaison assez palpable vous fera toucher au doigt cette inconséquence. Une clef, par exemple, est faite pour ouvrir et un couteau pour trancher, n'est-ce pas? Essayez de changer l'usage naturel de ces instruments, et servez-vous du couteau pour ouvrir la porte et de la clef pour couper le pain, atteindrez-vous votre but? Certainement non. Or de même, toutes les créatures ont été faites pour vous aider à aimer et à servir Dieu, et contribuer ainsi à votre bonheur en ce monde et dans l'autre; mais si vous changez leur destination, si vous vous en servez pour offenser Dieu, quelle paix pourriez-vous trouver dans un pareil désordre? Etes-vous enfin convaincus? Un exemple achèvera de produire cette conviction, après quoi on donnera la bénédiction.

XII. Un gentilhomme de Bologne, nommé Roland, menait la vie la plus voluptueuse, et ne trouvait cependant pas, dans les divertissements et les plaisirs auxquels il se livrait sans frein, les douceurs qu'il y cherchait. Il prit le parti de consacrer une fois une journée entière à contenter toutes ses passions, résolu de ne se refuser aucune des jouissances qu'il pourrait imaginer. Les concerts et les mélodies les plus délicieuses, les festins les plus somptueux, les réunions brillantes, les jeux, les bals, les spectacles se succédèrent sans interruption. Il n'y eut sorte de volupté dont il ne voulût se rassasier ce jour-là. Rentré dans sa chambre et tout en déposant ses riches vêtements, il sentit un frisson parcourir tous ses membres, et une noire mélancolie s'empara de son cœur. (Combien de fois n'avez-vous pas peut-être éprouvé la même chose!) Hélas! s'écria Roland, à quoi donc ont abouti tous les plaisirs d'une journée si splendide? Voilà que je me sens mourir de tristesse. Et que me reste-t-il de cette monstrueuse orgie? Ah! monde maudit! monde trompeur! qu'il faut être insensé pour attendre de toi le bonheur! Mon Dieu, je le reconnais maintenant : c'est en vous seul qu'on trouve la paix ; mon cœur est fait pour vous, je vous le consacre sans partage. — Il se présenta dans un couvent de saint Dominique pour y être reçu, et après avoir revêtu l'habit religieux il avoua (ce qui confirme tout ce que nous avons dit), qu'il avait trouvé un paradis sur la terre, attendu qu'il dormait d'un sommeil plus tranquille sur la paille qu'auparavant sur une couche moelleuse, que les jeûnes lui étaient plus délicieux que les mets les plus exquis, et les pénitences plus douces que toutes les voluptés de sa vie passée. Aussi s'écriait-il souvent : O mon Dieu, s'il est si doux de souffrir pour vous, que sera-ce de jouir de vous?...

Mes chers frères, qu'en dites-vous? Voilà les fruits d'une vie conforme à la fin pour laquelle Dieu nous a créés : la paix et la tranquillité ici-bas, et là-haut une béatitude éternelle. Courage donc! et en retournant chez vous, répétez à plusieurs reprises, chemin faisant, cette résolution : Réforme complète, vie entièrement neuve... Pour mettre la main à l'œuvre sans retard, tâchez avec l'aide d'un bon confesseur de déraciner de votre cœur ce qui pourrait mettre obstacle à votre fin : cette liaison, cet intérêt, cette passion; retranchez tout cela sur-le-champ, et dès lors vous commencerez votre paradis. Enfin, pour terminer, si vous voulez une preuve manifeste et palpable de cette vérité, tandis qu'on donnera la bénédiction du Saint-Sacrement, faites un acte de générosité et que chacun de vous prenne dans son cœur, mais du fond du cœur, la résolution de se dévouer désormais sans réserve au service de Dieu, et il sentira une consolation céleste inonder son âme. Que si la simple résolution de servir Dieu vous procure tant de bien, que sera-ce d'y persévérer pendant tout le temps de votre vie?... O quel doux paradis! quel doux paradis!... Faites-en l'essai, de grâce, faites-en l'essai...

DEUXIÈME JOUR

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LE DÉSIR EFFICACE ET PRATIQUE DE SAUVER SON AME.

I. Si quelqu'un avait un procès où toute sa fortune, son honneur et sa vie même fussent en jeu, et que la sentence dût être sans appel, il est indubitable qu'une affaire aussi grave absorberait toutes ses pensées, et qu'il ne négligerait aucun moyen, si difficile qu'il fût, pour s'en rendre l'issue favorable et s'assurer la victoire. Cependant un procès de cette nature ne serait après tout qu'un jeu d'enfant en comparaison de ce grand procès qui tient tout chrétien en suspens, aussi longtemps que, placé entre deux éternités, il est incertain de l'issue de sa cause, et ne sait s'il sera un jour précipité en enfer pour y grincer des dents avec les damnés, ou élevé au ciel pour y partager la félicité des élus. Malgré cela, on ne remarque guère parmi les chrétiens une bien vive sollicitude pour triompher dans cette affaire capitale; on les voit, au contraire, pour la plupart, pleins d'insouciance par rapport au succès, et y opposer même sans cesse de nouveaux obstacles, au point qu'il en est qui semblent n'avoir à cœur que de se perdre éternellement.

C'est pourquoi, comme il s'agit dans les Exercices d'assurer autant que possible son salut éternel, on fait,

vers le milieu du jour, une Réforme spirituelle ou Examen pratique qui a pour but de découvrir les dangers auxquels notre salut est exposé, et d'assigner les moyens les plus propres à le mettre en sûreté. Ces Réformes sont quelquefois plus profitables que les sermons eux-mêmes, parce qu'elles descendent à la pratique et ne fatiguent pas autant l'esprit des auditeurs, vu qu'elles sont divisées en plusieurs points, sur lesquels on s'examine successivement.

La première Réforme spirituelle roulera sur le désir efficace de se sauver. Nous assignerons ensuite le sujet de la méditation, que chacun fera en particulier pendant qu'on célèbrera la sainte messe. On observera la même chose les jours suivants.

II. Vous voulez vous sauver? fort bien! mais examinez un peu si votre désir a toutes les conditions requises pour mener à bonne fin une affaire aussi importante que le salut éternel de votre âme.

En premier lieu, quel cas faites-vous de votre âme? car il est incontestable que votre désir de la sauver pourra se mesurer sur l'estime que vous en avez. Prenez-y garde : il ne s'agit pas ici d'accroître votre crédit, d'avancer vos intérêts, d'acquérir un peu plus de fumée, un peu plus d'honneur; non, il s'agit de votre âme, et la question est de la sauver pour toute l'éternité. Or, attachez-vous à ce point capital toute l'importance qu'il mérite, oui ou non?...

Ajoutez que ce désir doit être *efficace*, c'est-à-dire, tel qu'il vous porte à agir; car pour ce qui est d'une certaine velléité sans aucun effet, elle est commune à tous les pécheurs, même les plus dissolus. Donnez-moi un de ces hommes plongés dans le vice, et vous verrez que, malgré ses excès, il conserve toujours au fond du cœur je ne sais

quelle envie de se sauver, mais c'est une envie inefficace, une de ces envies auxquelles on fait allusion, lorsqu'on dit que l'enfer est plein de bons désirs. Jusqu'ici votre désir de vous sauver n'a-t-il pas été de cette sorte, je veux dire un peu de velléité, et rien de plus? Ah! examinez-vous bien, et puis prenez la résolution d'exciter dans votre cœur un désir efficace qui embrasse tous les moyens et retranche tous les obstacles. Imitez ce brave jeune homme qui, s'étant présenté dans un monastère, se jeta aux pieds de l'abbé en lui demandant l'habit religieux. L'abbé remarquant la délicatesse de ses manières, ne le jugea pas capable de porter un pareil fardeau, et pour le congédier poliment, lui dit : Allez, mon fils, ce lieu n'est pas fait pour vous : vous êtes habitué à être servi, et ici il faut servir ; vous êtes habitué à vous accorder toutes les aises possibles, et ici on ne parle que de pénitence et de mortification. — A tout cela le bon jeune homme ne répondit que ces mots : *Volo salvari :* « Je veux me sauver. » — Vous avez raison, reprit l'abbé ; mais comment ferez-vous pour dormir sur la dure, tandis que jusqu'à présent vous avez été si mollement couché? — Eh! mon père, je veux me sauver : *Volo salvari.* — Votre désir me plaît beaucoup ; mais il faut que vous preniez mesure sur vos forces. Comment ferez-vous pour veiller des nuits entières, jeûner tous les jours, et observer un silence perpétuel? — Mon père, je veux me sauver, je le veux absolument : *Volo salvari, volo salvari.* — Et avec ce désir efficace de se sauver il renversa toutes les objections, et fut admis dans ce couvent, où il vécut et mourut comme un ange dans un corps mortel. Oh! si Dieu, dans sa bonté, daignait vous inspirer quelque chose de ce désir efficace de vous sauver, que de pratiques qui maintenant vous paraissent dures et impossibles, vous sembleraient

alors douces et aisées! Que le Seigneur vous accorde cette grâce pendant ces saints Exercices...

III. De plus, votre désir doit être *souverain*. Qu'y a-t-il de plus important que de se sauver? Le désir du salut doit donc être le premier de tous vos désirs. Examinez-vous un peu sur ce point. Quelle doit être votre confusion si vous découvrez que vous n'avez traité qu'avec indifférence la plus importante de toutes les affaires possibles! Chose étrange! Ces biens éphémères qui passent avec la rapidité de l'éclair, vous les poursuivez avec une ardeur sans pareille, et les biens de l'éternité, qui après tout sont les seuls biens véritables, vous les dédaignez; à peine sont-ils l'objet d'un regard fugitif, d'un désir languissant. Voyez d'où procède cette insouciance; peut-être trouverez-vous qu'elle provient d'une maudite sécurité fomentée par le démon, qui, au dire d'Eusèbe, ménage par là votre perte : *Immittit securitatem, ut immittat perditionem.* Vous réputez l'affaire de votre salut une affaire dont la réussite est facile; il vous semble que vous teniez le paradis en main, et que malgré ce libertinage à la mode dans lequel vous vivez, Dieu aura des égards pour vous, comme s'il avait besoin de vous. Ne réfléchissez-vous donc jamais aux paroles et à la vie des Saints, et surtout aux paroles et à la vie de Jésus-Christ? Est-ce qu'ils ne vous dépeignent pas le salut comme très-difficile? Ne vous disent-ils pas que, pour l'assurer, il faut un zèle, une sollicitude à toute épreuve, jusqu'à compter tout le reste pour rien? Il est bien étrange que vous craigniez si peu, tandis que le Seigneur vous dit en termes formels qu'à peine le juste sera-t-il sauvé : *Vix justus salvabitur*[1]; qu'il y a peu d'élus : *Pauci electi*[2]; que la

[1] I Petri 4. 5.

[2] Matth. 22, 14.

voie du ciel est étroite, et qu'il y en a peu qui la suivent : *Arcta via est quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam*[1]. Or, votre effrayante intrépidité en présence d'un danger si formidable, d'où peut-elle venir? — Il faut le dire : d'un effrayant aveuglement. Ah! daigne le Seigneur vous éclairer, oui, qu'il daigne vous éclairer!...

IV. En outre ce désir doit être *unique*, c'est-à-dire que nous ne devons rien désirer qui soit contraire à notre salut éternel; bien plus, que nous ne devons désirer toute autre chose que pour autant qu'elle nous conduise au salut. Faites-vous ainsi?... Dieu sait combien de mauvais désirs s'élèvent à chaque instant de votre cœur, désirs qui ne tendent qu'à vous perdre et à vous damner éternellement. N'est-il pas vrai que s'il y a dans l'endroit une jeune personne qui ait la réputation d'être plus libre et plus éhontée que les autres, aussitôt vous concevez le désir de contracter liaison avec elle pour arriver à vos fins? S'il existe un compagnon qui l'emporte sur ses semblables dans l'art diabolique de tourner la dévotion en ridicule, et qui pousse l'effronterie jusqu'à se faire gloire de ses désordres, n'êtes-vous pas empressé de l'avoir pour confident, pour ami? Si l'on parle d'un confesseur qui distribue les absolutions en l'air, sans remontrance, ni interrogation, n'est-ce pas celui-là précisément que vous choisissez pour guide?... Or, je vous le demande, n'est-ce pas là le moyen de précipiter votre âme à sa perte?...

Et puis, ces mille préoccupations dans lesquelles vous vous engouffrez tous les jours de plus en plus, sans avoir, du matin au soir, un seul instant pour respirer, et trop souvent, hélas! à pure perte, comment s'harmonisent-

[1] Matt. 7, 17.

elles avec les sentiments d'un chrétien, qui doit dominer toutes les affaires temporelles pour les coordonner à l'unique nécessaire, l'*unum necessarium,* si fortement recommandé par l'évangile? Et ces attaches nombreuses, ces frivoles désirs de plaire, ces empressements pour des bagatelles, pour des riens, ne sont-ce pas autant de chaînes qui vous tiennent d'autant plus attachés à la terre qu'elles vous détachent davantage de Dieu, en vous faisant perdre de vue l'affaire capitale de votre salut éternel?...

Ah! que vous vous souciez peu de sauver votre âme! que vous vous en souciez peu! Non, ce n'est pas vous qui pourriez faire la sage réponse que fit un jour le cardinal Bellarmin à un personnage auquel il recommandait une affaire : L'avez-vous fortement à cœur? lui demandait ce dernier. — Eh! Seigneur, répondit le vertueux cardinal, une seule affaire m'est fortement à cœur, c'est la grande affaire de mon salut. — Examinez combien vous êtes loin d'avoir ces beaux sentiments.

V. Pour apprécier quel est le caractère du désir que vous avez de votre salut, il faut voir si vous ne vous exposez pas au danger de vous perdre. Examinez donc si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui sont, pour ainsi dire, en quête des occasions de faire bon marché de leur âme et de leur paradis, qui cherchent les assemblées les plus libres, les lieux de réunion les plus scandaleux, les liaisons les plus infâmes, et qui se lamentent ensuite de ne pouvoir se retenir sur la pente de tant de précipices. Mais de tous ces dangers quel est cependant le plus terrible? Ecoutez bien : c'est de s'endormir pendant des années et des années dans l'état du péché mortel, sans jamais se secouer; c'est de vivre continuellement comme si votre âme était l'âme d'une brute, ou l'âme du plus grand ennemi que vous ayez au monde. Pendant les révolu-

tions de Naples, on trouva parmi les blessés qui jonchaient la rue un des rebelles réduit presque à l'extrémité à cause du sang qu'il avait perdu en quantité. On lui amena un confesseur qui l'exhorta avec un saint zèle à sauver son âme prête à s'échapper. Eh ! mon âme! reprit le malheureux ; je veux me damner ; que voulez-vous ? Qu'on me tranche la tête, qu'on m'attache au gibet ; je veux me damner. — Et en proférant ces affreuses paroles il expira, remettant en quelque sorte son âme entre les mains du démon. Vous voyez à quel point on en vient une fois qu'on s'est endurci dans l'iniquité ; on ne fait plus aucun cas de son âme, ni plus ni moins que si on n'en avait pas. Examinez si vous n'avez pas vécu dans ce déplorable état, et si jamais vous vous étiez endormis tranquillement dans le péché, hâtez-vous de sortir de votre sommeil.

VI. Mais ce réveil salutaire n'aura pas lieu, si vous ne mettez la main à l'œuvre pour faire disparaître tous les obstacles qui s'opposent à votre salut. Examinez votre conduite pour voir si vous n'y découvrirez présentement aucun de ces obstacles. Voyez si vous n'entretenez pas quelque liaison, quelque fréquentation coupable, ou quelque correspondance clandestine, avec échange de missives et de cadeaux ; s'il n'y a pas déjà des années et des années que vous suivez ce chemin glissant, qui aboutira un jour ou l'autre à l'enfer ; si vous ne remplissez pas quelque emploi que, moralement parlant, vous ne pouvez exercer sans offenser Dieu ; si votre porte ne s'ouvre pas à toute sorte de personnes ; si vous ne donnez pas des soirées, des bals et d'autres divertissements scandaleux ; si l'on ne tolère pas chez vous le blasphème et d'autres désordres. Surtout rentrez en vous-même et examinez si au fond de votre cœur ne règne pas une certaine ambition de l'emporter sur les autres, d'en savoir plus que les

autres, de ne vouloir vous soumettre à personne C'est là, à vous dire vrai, l'obstacle le plus redoutable à la grâce, et d'un autre côté votre vie molle et délicate, toute adonnée aux plaisirs, est une chaîne qui vous empêche de coopérer à cette grâce.

Voyez d'après cela combien vous êtes exposé à vous perdre! surtout si vous aviez laissé prendre racine dans votre cœur à quelqu'une de ces maximes soufflées par l'enfer pour propager le relâchement, comme, par exemple, que Dieu est bon et que par conséquent on peut pécher sans tant de crainte; que le paradis est fait pour les chrétiens, que par conséquent on peut vivre à sa guise, sauf à se confesser ensuite; que si vous ne savez pas vous venger, on ne vous respectera pas; qu'il faut que jeunesse se passe, que si vous ne vous donnez pas des jouissances tandis que vous êtes jeune, vous n'aurez plus le moyen de vous satisfaire plus tard, et d'autres adages non moins opposés à l'Evangile. Examinez-vous attentivement, et si vous trouvez que votre cœur est imbu de ces maximes infernales, sachez que vous entretenez là un grand obstacle à votre salut. En effet, si la volonté est gâtée par quelque affection mauvaise, l'entendement peut la redresser; mais si l'entendement lui-même est dépravé, quel en sera le remède? Arrêtez, dans une horloge, la maîtresse-roue, quelle autre pourra encore fonctionner? Le désordre est patent...

VII. Mais il ne suffirait pas de fuir les dangers, et d'enlever les obstacles, si vous n'aviez soin en même temps d'employer les moyens, et des moyens pratiques de vous sauver. Je ne voudrais pas que vous fussiez du nombre de ceux à qui on entend dire : Pourquoi tant de sermons, tant d'exercices, tant de dévotions? Ce n'est pas peu de chose pour moi d'entendre la messe les jours d'obligation.

— C'est-à-dire que vous ne voudriez pas dépasser d'une ligne les limites de ce qui est strictement prescrit ; qu'y a-t-il d'étonnant après cela que vous n'observiez guère les prescriptions elles-mêmes ? Prenez un peu les saints pour miroir : que n'ont-ils pas fait pour assurer la grande affaire d'où dépend l'éternité?... Vous n'en trouverez pas un seul qui n'ait donné dans des excès, dirai-je, non-seulement pour sauver son âme, mais encore pour sauver celles des autres. Sainte Catherine de Sienne aurait voulu être placée vive à la bouche de l'enfer pour empêcher qu'aucune âme n'y tombât. Saint Paul ne se souciait pas d'être effacé du livre de vie, pourvu que ses frères fussent sauvés. Or, si les saints en faisaient tant pour les autres, que n'ont-ils pas dû faire, pensez-vous, pour leur propre salut ? Que de rigueurs, que d'austérités, que de pénitences ne pratiquaient-ils pas ? Ils ne disaient jamais c'est assez, dans la voie du salut ; et vous, qu'avez-vous jamais fait, je ne dis pas pour sauver les autres, mais pour sauver votre pauvre âme ? pourtant cette âme est unique, et une fois perdue, elle l'est pour toujours ; si vous vous trompez une seule fois, l'erreur est irréparable et sans remède ; c'en est fait pour toute une éternité. Examinez-vous bien, et prenez la résolution de faire un bon choix de moyens, non-seulement efficaces, mais pratiques, pour assurer l'affaire capitale de votre salut éternel.

VIII. Un des moyens les plus efficaces et les plus pratiques pour atteindre cette fin, c'est de sanctifier chaque jour de notre vie et d'en faire un bon emploi, le regardant comme un don de Dieu ; à cet effet il faut régler et déterminer les exercices de piété qu'on veut pratiquer le matin, pendant le jour et le soir. Le mondain en se levant pense aisément au monde qui le captive ; mais celui qui sait qu'il est ici-bas pour servir Dieu, qu'il n'a été créé de Dieu qu'à

cette fin, n'éprouve pas non plus de peine à se souvenir de son Créateur dès son réveil. Il y a certains démons qui ont pour office de nous dérober les prémices de la journée, en nous fourrant dans la tête, dès le matin, quelque pensée mauvaise ou déréglée. C'est à nous à obvier à ce désordre, en nous emparant, aussitôt que nous sommes éveillés, de quelque pensée salutaire, en disant, par exemple : *Mon Dieu, aidez-moi, préservez-moi du péché,* ou bien : *Dignare, Domine, die isto sine peccato nos custodire.* Considérez un petit enfant ; à peine éveillé, il cherche le sein de sa mère, il demande son aliment et n'est tranquille que lorsqu'il l'a obtenu. Imitez-le. Puis, tandis que vous vous habillez, ne perdez pas le temps en vaines préoccupations, mais habituez-vous à réciter quelques prières ; celles que vous savez par cœur, ou d'autres que vous pourriez choisir, soit par vous-même, soit avec l'aide de votre directeur spirituel. Vous n'aurez pas peu gagné pour le paradis à la fin de l'année si vous observez cette pratique tous les jours. Voyez cette pauvre femme qui va chercher de l'eau à la source voisine ; elle tricote en faisant le trajet, et pourquoi ? Parce qu'elle est pauvre et n'a pas de temps à perdre...

Aussitôt que vous êtes habillé, mettez-vous à genoux pour adorer la très-sainte Trinité, et dans cette attitude faites, non pas à la hâte, mais posément, les cinq actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition et d'offrande[1] ; attachez-vous à réciter avec une attention spéciale l'acte d'offrande, par lequel vous offrirez à Dieu toutes vos pensées, vos paroles et vos actions de la journée. Dieu,

[1] L'auteur veut parler d'un acte qu'il a composé et fait imprimer, qu'il recommandait et propageait dans ses missions et en toutes circonstances. Cet acte, qui commence par les mots : *O Dieu éternel*, se trouve dans la *Voie du Paradis*, OEuvres, t. II, p. 278.

mes bien-aimés frères, est notre fin dernière : nous devons tout rapporter à lui, tout lui consacrer. S'il était possible, nous devrions, dans chacune de nos actions, avoir constamment le cœur et les yeux tournés vers lui. Si nous ne sommes pas assez parfaits pour cela, ne manquons pas du moins, au commencement de nos actions, de former l'intention pure et droite de lui plaire en toutes choses. Que le courtisan obligé par état de faire antichambre, que la mère de famille obligée par devoir de veiller sur ses enfants, que l'étudiant contraint par ses parents de passer tant d'heures chaque jour au travail, que chacun en un mot ait la ferme intention de tout faire par amour pour Dieu. Ces œuvres, qui de leur nature n'ont aucun caractère religieux, étant rapportées à Dieu deviendront des prières véritables et fort méritoires. La sainteté ordinaire ne consiste pas à faire pour Dieu des actions d'éclat, mais à bien faire ce que Dieu exige de nous. Par conséquent, cette vieille qui passe ses jours à filer, si elle le fait avec l'intention de plaire à Dieu, peut mériter davantage que celui qui ferait des choses incroyables pour gagner des âmes à Dieu, mais qui n'agirait pas avec cette intention pure. Voilà une bien grande consolation pour une multitude de chrétiens qui, à raison de la condition où il a plu à Dieu de les placer et qui les oblige de vivre du travail de leurs mains, ou pour d'autres motifs, ne peuvent guère vaquer à des exercices de piété. Ils acquerront beaucoup de mérites devant Dieu, s'ils s'appliquent à remplir les devoirs de leur état avec l'intention, si non actuelle, du moins virtuelle de lui plaire en tout. Ainsi, tous les jours au matin, adressez-vous au souverain Maître, en récitant la prière : *O Dieu éternel,* qui est imprimée. Tenez d'autant plus à cet acte-là, qu'en en faisant usage vous multiplierez vos mérites ; en effet, il y a un mérite distinct

correspondant à chaque intention bonne et distincte, et comme l'acte que je vous indique contient dix intentions formelles et distinctes, il s'ensuit que vous gagnerez plus en un jour qu'en dix jours, plus en un an qu'en dix ans : voilà un moyen ingénieux de mériter beaucoup à peu de frais... Après que vous aurez offert et rapporté toutes vos actions à Dieu, continuez à réciter vos prières ordinaires, puis avant toute autre chose allez entendre la messe, dont je vous parlerai spécialement dans une autre Réforme spirituelle.

IX. Il ne suffit pas de bien commencer la journée, il faut encore la passer et la terminer saintement. Il conviendrait que tous les jours de votre vie fussent entrecoupés de bonnes œuvres et de pratiques de piété, telles que les visites au Saint-Sacrement, surtout dans les églises où il est exposé, diverses dévotions envers la Mère de Dieu, un souvenir fréquent des âmes du purgatoire, et autres semblables. Mais j'ai surtout à cœur que vous ne négligiez pas les moyens qui sont les plus propres à contribuer à votre sanctification, comme serait une bonne lecture spirituelle tous les jours. Saint Dominique prenait ses livres spirituels et les pressait sur son cœur, en disant : Voilà ceux qui me donnent le lait, c'est en eux que mon esprit puise de nouvelles forces. En réalité, les mauvaises herbes croissent toutes seules, mais les bonnes ont besoin d'être semées et cultivées. Ainsi les mauvaises pensées germent d'elles-mêmes ; les bonnes proviennent de la lecture des bons livres. L'expérience le démontre : dans les premiers siècles du christianisme il y avait beaucoup de sainteté et peu de sermons ; mais aussi alors on était continuellement occupé à écrire et à lire les actes des saints, et cette lecture formait de nouveaux saints. On sait que la lecture de quelque bon livre a été le principe de la sainteté pour

plusieurs, comme saint Ignace, sainte Térèse et autres. Parfois même une lecture faite par hasard et avec un cœur mal disposé a produit d'admirables effets. Le bienheureux Jean Colombino s'impatientait un jour de ne pouvoir se mettre à table; sa femme lui conseille de lire quelque chose; il saisit de mauvaise humeur un livre spirituel, et se convertit.

Vous me direz que vous n'avez pas le temps. — Ce n'est pas cela. Vous trouvez du temps pour lire les feuilles et les gazettes, et vous ne pourriez pas en trouver pour la lecture d'un bon livre ? On accorde tant à une vaine curiosité, et si peu à l'âme ! Est-ce une charge après tout que la lecture d'un livre de piété pendant une demi-heure chaque jour, l'été après le dîner, l'hiver dans la soirée ? Vous pourriez même la prolonger un peu les jours de fête. Si vous me demandez quels livres vous conviendraient le mieux, je vous conseillerai les vies des saints et les livres écrits par des auteurs d'une vertu consommée. Quant aux prédicateurs, si nous avons l'avantage d'en trouver de bons, tant mieux ; si non, il faut prendre patience, nous ne pouvons pas les changer. Il n'en est pas de même des livres ; si l'on ne se trouve pas bien de l'un, on en prend un autre. Certes, nous serions heureux de pouvoir nous entretenir avec des saints ; en lisant leurs livres, nous conversons avec eux. Procurez-vous donc les ouvrages de Thomas a Kempis, ceux de saint François de Sales, et ceux encore du père Louis de Grenade, lesquels, au témoignage de sainte Térèse, ont converti à Dieu une multitude incroyable de pécheurs. Faites cela, et vous verrez que la lecture spirituelle de chaque jour est un des plus puissants moyens de vous sauver.

X. Pour sanctifier complètement la journée, il convient de faire tous les jours un examen de conscience le soir

avant de prendre son repos. Saint François de Sales donne pour avis, que chacun doit se préparer à prendre son repos comme s'il se préparait à aller à confesse. La pratique de cet examen consiste à parcourir en esprit les quatre points, que voici : Premièrement, vous demandez les lumières et les grâces de l'Esprit-Saint pour connaître les péchés et les manquements que vous avez pu commettre pendant la journée, et vous en corriger. En second lieu, vous vous remettez en mémoire les fautes commises en passant en revue toutes les actions de la journée les unes après les autres. Troisièmement, vous faites un acte de contrition, et quatrièmement, un ferme propos de vous amender avec le secours de Dieu. On peut dire que l'examen de conscience est le miroir de l'âme. Telle personne passe tant d'heures du jour à orner son corps, et pour entretenir la beauté de son âme que fait-elle ?...

Votre examen terminé, récitez vos autres prières accoutumées. Saint Pierre d'Alcantara récitait tous les soirs un *De profundis* pour son âme, comme s'il avait dû mourir la nuit même. Il arrive que vous êtes tourmenté par des insomnies; voulez-vous un bon remède? repassez en esprit quelque trait de la passion du Sauveur, et le démon lui-même vous rendra le service de vous endormir au plus tôt.

Si vous aviez sanctifié de la sorte tous les jours de votre vie, quel contentement n'en éprouveriez-vous pas maintenant? Ne pourriez-vous pas dire avec assurance : le paradis est à moi?...

XI. Mais quel est le canal par où découle sur nous la grâce de sanctifier tous les jours de notre vie? Le savez-vous? c'est l'exercice de la méditation ou l'oraison mentale. Il en est qui se chargent de prières vocales, et pour ce motif ne font pas d'examen de conscience, pas de lec-

ture spirituelle, jamais d'oraison mentale ; toute leur dévotion consiste à remuer les lèvres. Fi donc ! on n'est pas bon maçon pour avoir fait beaucoup de murailles, mais pour les avoir bien faites. La surcharge de prières vocales fait, la plupart du temps, qu'on les récite au galop, comme dit sainte Térèse, sans s'inquiéter si on les dit bien ou mal, pourvu qu'on arrive à la fin. Lorsque le cœur n'accompagne pas la voix, la dévotion aussi bien que la voix s'évanouit en l'air. En outre, se borner à des prières vocales c'est comme se nourrir de pain seulement ; le pain est sans contredit une nourriture solide, mais qui fatigue bientôt l'estomac et n'excite pas l'appétit ; ne manger que du pain, c'est jeûner. Il convient donc de sacrifier chaque jour au moins, au moins une demi-heure de temps au saint exercice de l'oraison mentale. Quant à la manière de la faire, je m'en rapporte à ce que j'ai dit hier dans la conférence d'ouverture de nos saints exercices.

Mais, mon père, quand je me mets à méditer, je suis froid comme le marbre ; je ne sais que dire ni que faire. — N'importe ; les aridités, les difficultés, les tentations, ne doivent pas vous détourner de la méditation. Un saint solitaire, nommé Pallade, ne trouvait pas moyen un jour de faire oraison, et de se recueillir en lui-même ; cependant il demeurait patiemment à genoux. Le démon voulut se moquer de lui : Que fais-tu, lui dit-il, sinon perdre le temps en restant là comme une borne ? — Sais-tu ce que je fais? reprit le saint, par une inspiration divine ; je compte ces pierres pour l'amour de mon maître, si je ne fais pas autre chose. Offrez-vous souvent à Dieu avec la disposition de faire ce que sa bonté daignera vous inspirer pendant ces instants que vous passerez à converser avec lui dans l'oraison ; tournez-vous donc de temps en temps vers lui, en disant : *Loquere, Domine, quia audit servus*

tuus ; parlez, Seigneur ; votre serviteur écoute. Enseignez-moi ce que je dois faire pour me sauver. Mes bien-aimés frères, si nous n'apprenons pas l'art de nous sauver maintenant que nous en avons le temps, voudrions-nous le faire lorsqu'il n'en sera plus temps ?

XII. Nous terminons. L'erreur la plus grossière dans une affaire aussi grave, quelle est-elle ? La voici : c'est de se persuader que le salut est une affaire dont la réussite est facile, ainsi que je l'ai indiqué précédemment. — Il suffit que je me sauve, dit-on. — Fort bien ; mais précisément pour vous sauver, il faut vous préserver du péché, il faut fuir les dangers, surmonter les obstacles, et embrasser tous les moyens les plus efficaces, les plus pratiques ; en un mot on ne parvient à éviter le mal qu'en faisant beaucoup de bien. De grâce, ne visons pas trop bas, car nous n'atteindrions pas le but. Comprenons-le une bonne fois : pour arriver en paradis et suivre constamment la bonne route, il faut du travail et de l'énergie ; sans cela nous nous trouverons un jour dans un pays où nul de nous n'a jamais pensé arriver. Il faut donc de la résolution, mes chers frères, oui, il en faut. Chacun de nous doit faire, pendant ces saints exercices, ce que font des matelots dans une violente tempête : afin de sauver leur vie ils jettent à la mer tout ce qui surcharge le vaisseau, même les choses les plus précieuses ; ballots, caisses, marchandises, trésors, tout est sacrifié au désir de la conservation personnelle. L'âme n'est-elle pas plus précieuse que cent vies ? Par conséquent, ne faut-il pas aussi pour sauver son âme faire le sacrifice de tout le reste ? Certes, mes chers frères, rien de plus raisonnable. Adieu donc fortune, vie, honneurs, parents, amis, plaisirs, adieu, si le salut de notre âme l'exige.

Pour mettre le sceau à cette réforme spirituelle ou

examen pratique, permettez que je vous place devant les yeux l'exemple mémorable de Thomas More, grand chancelier d'Angleterre. Cet illustre personnage enfermé dans une étroite prison, sans autre crime que d'avoir obéi à Dieu et à son Eglise, pouvait recouvrer sa liberté par une simple adhésion aux décrets du roi Henri VIII, décrets contraires à la loi de Dieu et à la conscience d'un ministre catholique. Non, dit Thomas; le roi veut ma signature, mais Dieu s'y oppose; je ne la donnerai jamais. — Mais tu pourriras dans une prison. — Soit. — Et tes biens seront confisqués. — Soit. — Et tes enfants, réduits à l'indigence, seront condamnés à errer sans asile par toute l'Angleterre. — La vie, les dignités, la famille, les honneurs, ce sont-là des biens éphémères qui ne font que passer; mais l'amitié de Dieu ne passe pas comme l'éclair, c'est un bien qui ne finira jamais. — Son plus rude combat cependant fut celui qu'il eut à soutenir contre sa tendresse naturelle et la voix du sang. Toutes les autres tentatives ayant échoué contre la constance de l'intrépide captif, on introduisit Alice, sa femme, dans la prison. Alice entre les cheveux épars et couverte d'habits de deuil. Elle pleure et se lamente : elle adjure More de ne pas persévérer dans son opiniâtre refus. Jusqu'à quand, lui dit-elle, serez-vous cause de mes calamités et des vôtres? déjà notre habitation est envahie par les officiers de justice, notre mobilier inventorié, tous nos biens mis sous le séquestre : voilà que nous allons être exilés du royaume, et grâce à vous, il nous faudra traîner, le reste de nos jours, une pénible existence en pays étrangers. Comme elle le presse de se rendre à sa bruyante prière, s'efforçant de lui faire envisager l'espoir d'une longue et glorieuse carrière, More lui répond : « Combien d'années, ma chère Alice,

croyez-vous, que je puisse encore jouir ici-bas des voluptés terrestres que vous me dépeignez avec une éloquence si persuasive? » — « Vingt ans au moins, s'il plaît à Dieu, mon cher époux. » — « Vingt ans! En vérité, Alice, vous n'êtes pas une habile marchande; que ne parlez-vous de quelques milliers d'années? et encore que seraient quelques milliers d'années comparées à l'éternité! » *Quam stulta mercatrix es, o Aloysia!* La douleur dans laquelle Thomas More voyait sa femme, ses enfants, ses amis plongés à cause de lui, les témoignages d'affection qu'il en recevait, les maux innombrables qu'il prévoyait pour sa famille, lui firent bien verser des larmes; mais la nécessité de sauver son âme et l'espérance de la vie éternelle le rendirent inébranlable dans sa fidélité à Dieu et à l'Eglise. Oh! quelle belle âme! et comme il comprenait bien la vanité des choses d'ici-bas et l'importance du salut! Apprenez, mes chers frères, de cet illustre confesseur de la foi à faire cas de votre âme, et toutes les fois qu'il s'agit de perdre ou votre âme ou votre honneur, ou votre âme où votre fortune, ou votre âme ou la vie, n'hésitez pas : sacrifiez tout plutôt que de perdre votre âme; car votre âme perdue, tout est perdu, et perdu pour l'éternité. *Perdidimus omnia* : « Nous avons tout perdu, » dit le même Henri VIII à l'article de la mort; et en effet, avec son âme il perdait aussi son royaume, son honneur et sa vie, tandis qne Thomas More, en sauvant son âme, a tout gagné et jouit maintenant du paradis.

A la suite de cette Réforme spirituelle, rendez-vous auprès d'un bon confesseur, priez-le de vous assigner les pratiques de piété que vous devez pratiquer tous les jours, tous les mois, tous les ans; de déterminer à quels intervalles vous devez vous approcher des sacrements, en un mot de vous enseigner l'art de sauver votre âme.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

LA FIN DES AUTRES CRÉATURES.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent, et ici, et dans tout l'univers.* — Adorez-le ensuite du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Si Dieu a tiré toutes les créatures du néant, ce n'est pas pour ses besoins personnels, ni pour faire du bien aux anges, ni pour en faire à des animaux et à des êtres dépourvus de raison ou de sentiment. Pour quelle fin les a-t-il donc créées? Il les a créées pour l'homme, pour l'usage et le service de l'homme en tout et partout. Et admirez avec quelle sagesse il a disposé toutes choses dans ce but. Certaines créatures sont destinées à notre entretien : qui pourrait dire la variété infinie de celles qui concourent à notre alimentation, la prodigieuse diversité des médicaments qui servent, soit à nous conserver la santé, soit à nous guérir de nos infirmités? D'autres sont faites pour orner et embellir notre séjour, ou pour nous protéger contre les incommodités de la chaleur et du froid, tels que le lin, la laine, la soie, l'or,

l'argent et autres choses semblables. Celles-ci ont pour but de récréer les sens, comme les couleurs et tout ce qui flatte les yeux, les voix et les harmonies, les odeurs et les parfums suaves. Celles-là servent à nous instruire, telles sont les fourmis qui font pendant l'été leurs provisions d'hiver. Enfin il en est que Dieu a créées pour nous châtier en père : ce sont, par exemple, les diverses espèces d'animaux nuisibles et ennemis de l'homme. Or cette multitude de créatures, Dieu ne les a pas seulement tirées du néant pour l'homme, mais il les conserve perpétuellement pour l'homme ; autant elles ont dépendu de l'acte de sa volonté pour recevoir l'existence, autant elles dépendent de cet acte qui les conserve et sans lequel elles rentreraient dans le néant. De sorte que Dieu en conservant à chaque instant pour l'homme tout ce monde de créatures, lui fait aussi à chaque instant un nouveau don.

Faites un acte de foi bien vive sur cette vérité incontestable, et puis excitez en vous les affections suivantes.

1. Sentiments de reconnaissance envers Dieu, qui a fait tant de choses pour vous, et qui les conserve pour vous.

2. Sentiments de douleur et de confusion de n'avoir pas correspondu à l'amour de Dieu en le payant de retour, tandis que vous y avez été stimulé autant de fois qu'il existe de créatures faites pour votre usage.

3. Bon propos et résolution ferme de l'aimer généreusement et de ne plus vivre en ingrat.

SECOND POINT.

Dieu a fait toutes les créatures pour l'homme, afin

qu'elles l'aident à atteindre la fin pour laquelle il a été créé lui-même. Si vous considérez attentivement pourquoi Dieu a mis toutes les créatures qui sont au monde au service de l'homme, vous trouverez que c'est uniquement pour l'aider à servir son Créateur sur la terre, et en le servant mériter d'être admis à jouir de la gloire éternelle. Mais de quelle manière les créatures peuvent-elles nous aider à parvenir à notre fin dernière? De trois manières : — premièrement, en tant que toute créature, par son existence même, nous démontre l'existence de son Créateur. Tous les éléments sont comme une chaire, et les êtres même dépourvus de raisons nous enseignent ce dogme. Bien plus, jusque dans les moindres créatures on voit briller, comme en abrégé, les sublimes perfections de Dieu : prenez en main une fleur des champs, ne vous fait-elle pas admirer la puissance du Créateur, qui, depuis le commencement du monde, veille à la conservation de son espèce? Si vous observez cette variété incalculable de fruits, d'herbes, d'arbres, de productions de tout genre, n'y reconnaissez-vous pas sa sagesse infinie? Si vous réfléchissez à la manière dont tant d'animaux sont pourvus des aliments qui conviennent à chacun, ne découvrez-vous pas son admirable providence? Voilà comment chaque créature nous offre comme un reflet éclatant de la majesté de son Créateur.

En second lieu, non-seulement les créatures nous prouvent l'existence et la grandeur de Dieu, mais elles nous excitent à l'aimer. Que nous dit le ciel avec ses myriades d'étoiles, l'air avec ses peuplades ailées, la terre avec ses productions si variées? La terre, l'air, le ciel, tout nous crie : aime ton Dieu. Et si nous ne les entendons pas, c'est que nous ne leur prêtons pas l'oreille.

En troisième lieu, presque toutes les créatures concourent à notre conservation, à notre vie, et en concourant à notre conservation, elles nous aident à servir Dieu, et à mériter par là d'arriver à la béatitude éternelle pour laquelle nous avons été créés. Or, faites ici une réflexion et voyez un peu si vous avez fait usage des créatures pour connaître, aimer et servir Dieu, en un mot, pour atteindre votre fin dernière. Hélas! au lieu de demander aux créatures la connaissance et l'amour de Dieu, vous n'y avez cherché autre chose que votre satisfaction; au lieu de les faire servir à la gloire de Dieu et à votre salut, ce sont elles qui vous ont poussé à votre damnation, comme si vous aviez été créé pour elles, et non pas elles pour vous. Quelle a été en effet la source de tant de péchés que vous avez commis, si ce n'est l'abus des créatures? C'est-à-dire que vous avez pris les moyens pour la fin, au grand détriment de votre âme.

Excitez maintenant en vous les affections suivantes :

1. Un grand repentir du mal commis, en faisant beaucoup d'actes de contrition.

2. Une ferme résolution de n'estimer et de n'aimer à l'avenir les créatures que pour autant qu'elles peuvent vous aider à servir Dieu et à sauver votre âme.

3. Formez un bon propos de n'en faire usage que dans cette vue.

Terminez la méditation par le colloque suivant, ou tout autre semblable.

COLLOQUE.

O Dieu infiniment aimable, me voici humblement prosterné devant votre souveraine Majesté, et dans les sentiments d'une adoration profonde, je vous rends grâce,

en premier lieu, de m'avoir accordé tant de moyens de vous aimer et de vous servir. Hélas ! que j'ai été aveugle par le passé ! Je n'ai ni su, ni voulu user des créatures comme d'un échelon pour m'élever à la connaissance de vos perfections, ô monadorable Créateur ! et bien loin de m'en servir pour vous aimer, vous qui êtes le souverain Bien, j'en ai fait des instruments pour vous offenser. Je le confesse à ma honte et à ma confusion : je me suis servi de toutes les puissances de mon âme, de ma mémoire, de mon entendement, de ma volonté ; je me suis servi des cinq sens de mon corps, de mes yeux, de mes oreilles, du goût, de l'odorat, du tact ; je me suis servi en un mot de toutes mes facultés pour pécher, pour vous outrager, vous mon aimable Créateur. Pardon, ô mon Dieu, pardon ! Autant je reconnais mes égarements passés, autant je m'en repens sincèrement et me propose, avec le secours de votre grâce, de m'en amender complètement. A cette fin, je renonce à toute réunion, à toute amitié, à toute liberté, à toute satisfaction, en un mot, qui pourrait d'une manière quelconque me détourner de ma fin dernière ; et je ne veux plus me servir des créatures qu'en tant qu'elles m'aideront à aimer le Créateur. Bénissez ma bonne volonté, ô mon Dieu, et donnez-moi la force de la mettre à exécution, uniquement pour votre bon plaisir, ô mon tout et mon souverain bien.

ORAISON JACULATOIRE.

Répétez souvent : *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram, nisi tu, Deus meus?* Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que désiré-je sur la terre, si ce n'est vous, ô mon Dieu ?

MÉDITATION DU SOIR.

CHATIMENT QUE LA JUSTICE DIVINE A TIRÉ DU PÉCHÉ DANS LES ANGES REBELLES ET DANS LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

EXPLICATION DU SUJET.

I. La reine d'Angleterre Elisabeth, appelée par les protestants l'apôtre de l'Eglise anglicane, voulait se saisir de la personne du père Pearson, zélé missionnaire de la compagnie de Jésus. Quoique banni du territoire de la Grande-Bretagne, sous les peines les plus rigoureuses, ce digne religieux s'y tenait caché dans le but d'y maintenir un reste de foi, et afin de dépister cette meute d'espions qu'on avait lancée à sa poursuite, il se déguisait tantôt en Arménien, tantôt en Maure, tantôt en matelot, changeant d'aspect chaque jour comme le Protée de la fable. Que fit la reine schismatique? S'étant procuré un portrait de l'intrépide missionnnaire elle en fit tirer une multitude d'exemplaires, qu'elle fit afficher sur les ponts, dans les auberges, sur les places publiques, en tous lieux, afin que sa physionomie étant bien connue de tout le monde, le premier qui le rencontrerait pût, sans crainte de s'y méprendre, s'emparer de sa personne et le remettre aux mains de la justice.

Renversons maintenant les rôles, et appliquons-nous ce fait par manière de comparaison.

Il y a au milieu de nous un traître véritable, mes chers frères, mais comme ce traître a soin de se travestir, moins il est connu et plus il cause dommage. Permettez-moi donc de vous en faire le portrait, afin que le monstre étant parfaitement connu de tous, il soit banni

de cette contrée, et ne trouve point asile dans vos maisons, surtout dans vos cœurs. Je veux parler du péché mortel, traître infâme, la ruine du genre humain, et dont le nom seul devrait nous remplir d'épouvante! Voilà l'ennemi cruel qui nous fait dévier de la fin pour laquelle Dieu nous a créés, et qui est aussi pour cette raison l'objet de la haine de Dieu. Ah! si ce perfide était bien connu, on n'en verrait pas tant le prendre pour guide et suivre ses maximes. Afin donc que vous puissiez le reconnaître et l'éviter, je vous en tracerai deux portraits dans cette méditation. Je vous le montrerai — banni du ciel dans les anges rebelles, et — condamné aux plus affreux tourments dans la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Ce sont les deux points que nous aurons à méditer.

II. Dieu tient si fortement à ce que ses créatures ne s'écartent pas de la fin pour laquelle il les a créées, que dès l'origine du monde il a voulu punir selon toute la rigueur de sa justice les premiers prévaricateurs. Ce châtiment exemplaire fut infligé aux anges rebelles; faites donc attention.

Dieu en créant les anges les combla de grâces et de félicité, les enrichit de dons ineffables et leur donna pour un temps le libre arbitre, afin que, se tournant volontairement vers leur auteur, ils lui rendissent, comme à leur fin dernière, honneur, amour et gloire. Et de fait on avait droit d'attendre d'intelligences aussi parfaites une soumission pleine et entière. Il n'en fut cependant pas ainsi. Lucifer leva l'étendard de la révolte, et refusant de reconnaître Dieu pour son souverain, il infecta du venin de son orgueil une portion considérable de ces esprits sublimes. Qu'arriva-t-il? — Dieu les précipita tous dans un abîme de maux, et les y précipita pour toujours. —

Mais, grand Dieu (pardonnez à ma faiblesse si je raisonne de la sorte), il semble pourtant que des œuvres sorties si belles de vos mains méritaient quelques égards, un peu d'indulgence; après tout ces malheureux n'avaient commis qu'un seul péché, et encore un péché de pensée, et c'était la première fois qu'ils se rendaient coupables, ils n'avaient donc jamais été témoins d'un châtiment avant le leur. — Il n'en faut pas davantage : ils ont péché mortellement ; cela suffit. — Terrible exécution ! méditez-la bien. Les anges prévaricateurs étaient en nombre presque incalculable, puisque saint Thomas est d'avis qu'ils étaient plus nombreux que les grains de sable sur le bord de la mer ; de plus, ils étaient d'une beauté ravissante, puisque c'était le chef-d'œuvre des mains de Dieu ; enfin, s'ils avaient trouvé grâce, ils auraient pu compenser cette simple offense par des hommages infinis. Malgré toutes ces considérations, pas de miséricorde ; la justice divine les saisissant en flagrant délit, les précipite en masse au fond des abîmes, sans leur laisser le temps de rentrer en eux-mêmes. Appelez encore après cela le péché une faiblesse ; la justice divine ne l'envisage pas de même, elle qui nous peint en caractères si effrayants l'énormité de cette offense commise contre la majesté suprême.

Juste ciel ! que ce châtiment est épouvantable ! Si Dieu avait condamné Lucifer seulement, comme chef de la révolte, ou si encore, à l'instar de l'empereur Maximin qui fit décimer ses légions rebelles, pour inspirer aux autres de la terreur, il avait précipité en enfer un ange sur dix, dites-moi de grâce, n'y aurait-il pas déjà de quoi nous effrayer? Et comment donc ne pas trembler en pensant que de tant de millions d'anges qui se sont révoltés, pas un seul n'a été épargné. Pesez bien ces mots : pas un seul, pas un n'a été épargné. Oh ! quel affreux por-

trait du péché mortel! Contemplez-le, envisagez-le sous tous les aspects, et apprenons de là une bonne fois, vous et moi, que Dieu veut être craint; oui, il veut être craint et respecté, et c'est pourquoi il châtie si sévèrement le péché, même dans les sujets qui lui sont les plus chers.

III. Vous connaissez peut-être le stratagème dont usa Pierre, roi d'Aragon, pour réprimer l'insolence des grands du royaume, qui tramaient secrètement contre lui. Il les convoqua un jour en conseil, et leur demanda le moyen de faire une cloche qui pût être entendue par tout le pays afin d'effrayer les rebelles. Tous se regardèrent en haussant les épaules, et lui répondirent qu'ils trouvaient la chose impossible. Eh bien! je vous l'apprendrai, moi, dit le roi. Il les appela tous l'un après l'autre en particulier, et leur fit trancher la tête; puis il exposa toutes ces têtes aux regards du public, après les avoir fait disposer en forme de cloche. La terreur s'empara de tous les esprits et ainsi le son de cette cloche sinistre fit rentrer tout le monde dans les limites de l'obéissance et du devoir. Dieu en a agi à peu près de même : *Intonuit de cœlo Dominus, et Altissimus dedit vocem suam.* Le Seigneur a fait retentir sa voix du haut des cieux, et par l'épouvantable catastrophe de la chute des anges rebelles, il a voulu frapper les hommes de terreur et d'effroi. Tremblez, pécheurs, vous qui êtes chargés de tant de crimes, à la vue d'un tel châtiment infligé aux anges, pour un seul péché; tremblez aussi, justes, puisque vous vivez au milieu de mille dangers, de mille occasions de pécher. O Dieu! les anges sont tombés, eux qui étaient environnés de tant de lumières, qui n'étaient pas courbés sous le poids d'un corps mortel, et n'avaient ni tentations, ni ennemis à combattre; comment donc ne tremblerions-nous pas, nous avec tant de passions, tant de mauvais exemples,

tant de tentations qui nous poussent au mal? Si les plus fermes colonnes du ciel ont été ébranlées, comment ne craindrions-nous pas de tomber, nous faibles roseaux de la terre?

Mon sang se glace et une sueur froide s'échappe par tous mes pores quand je pense à ces terribles vérités. Je voudrais, mes chers frères, que tout le monde en faisant la méditation de ce soir se pénétrât des mêmes sentiments que saint Louis Bertrand; ce saint, après avoir médité cette vérité, tremblait de tous ses membres et versait des larmes amères : je puis pécher, se disait-il, je puis me damner; les anges ont péché, les anges se sont damnés : je puis donc aussi pécher, moi, ver de terre, je puis me damner; et il ne cessait de pleurer. Que chacun de vous emporte dans son cœur cette salutaire pensée : je puis pécher, je puis me damner.

IV. Le second portrait du péché, plus épouvantable encore que le premier, c'est le châtiment que la justice divine en a tiré sur la personne adorable de notre Seigneur Jésus-Christ; mais que dis-je, du péché? C'est bien plutôt de l'ombre seule du péché. Le Sauveur innocent avait pris sur lui nos iniquités, et vous le voyez par suite garrotté comme un malfaiteur, traîné de tribunal en tribunal, flagellé, conspué, méprisé, outragé, en un mot, plongé dans un déluge de maux. Sur ce, je demande quelle a été la fin première pour laquelle la justice divine condamna notre divin Sauveur à des tourments qui surpassent tout ce qu'on peut imaginer. Est-ce le salut du genre humain? Non ; la fin première a été de satisfaire à la justice divine : *Ad ostensionem justitiæ suæ*[1], dit l'Apôtre. Le salut du monde a été le moyen, mais la gloire de Dieu, l'apaisement

[1] Rom. 3, 25.

de sa justice a été la fin au moins la plus relevée. Dieu a voulu, en infligeant ce terrible châtiment à son Fils, faire connaître au monde l'énormité du péché et de la dette qu'il entraîne à sa suite, puisqu'il n'y avait pas de miséricorde dans le ciel même à l'égard de Celui qui s'était chargé de l'acquitter en qualité de caution. Faites ici une réflexion. Si Dieu a châtié avec tant de sévérité l'ombre seule du péché dans son divin Fils, l'innocence même, qu'en sera-t-il de nous, qui sommes de véritables pécheurs ?... Lorsque le roi Philippe II prononça la sentence contre son propre fils Charles, toute l'Espagne fut frappée de terreur : *Nec quisquam reorum ausus est veniam sperare, quam pater denegaverat filio ;* il n'y eut plus un coupable qui osât compter sur l'indulgence du monarque, en voyant qu'il n'épargnait pas son fils aîné. Je ne prétends point inférer de là que nous devions nous défier de la miséricorde de Dieu en voyant la rigueur dont il use pour punir le péché, ne pardonnant pas même à son Fils unique. Non ; mais j'entends que nous concevions une juste idée de ce mal souverain qu'on nomme le péché mortel, puisque Dieu a frappé des coups si terribles sur son propre Fils, à cause que celui-ci en avait pris l'ombre sur lui. J'entends qu'après la méditation chacun de nous sorte de l'église couvert de honte et de confusion pour avoir osé donner asile dans son cœur au péché, c'est-à-dire à cet ennemi cruel, à ce traître, pour la destruction duquel Dieu s'est résigné à ôter la vie à son Fils unique, une vie d'un prix infini, une vie qui vaut toutes les vies possibles, supposé qu'elles fussent toutes réunies dans un seul homme. O péché ! maudit péché, si l'on te connaissait !...

V. Je comprends maintenant, mes chers frères, pourquoi les saints ne cessaient de pleurer leurs péchés : c'est qu'éclairés d'une lumière surnaturelle, ils savaient que le

péché est le mal par excellence, l'unique mal, le mal suprême. *Nolite flere,* disait notre Seigneur à ces femmes qui l'accompagnaient au Calvaire en pleurant, *Nolite flere super me, sed super vos ipsas flete* : Ah ! ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos péchés. Ce n'est pas qu'il ne soit très-sensible, ce bon Sauveur, à la tendre compassion que nous lui témoignons par nos pleurs; mais c'est qu'il aime que nous réservions principalement nos larmes pour pleurer le péché, la cause unique de ses tourments. C'est là la plus importante leçon que nous ait donnée notre divin Maître. Le mathématicien après avoir tracé ses calculs sur la planche, monte en chaire pour en donner l'explication ; ainsi Jésus-Christ après avoir enseigné aux hommes, en conversant avec eux sur la terre, à mettre Dieu au-dessus de tous les biens, et à envisager le péché comme le plus grand de tous les maux, est monté sur la croix, comme dans une chaire, pour rendre sensible à tout le monde cette vérité capitale, que la seule chose ici-bas qui soit digne d'être pleurée c'est le péché. A quoi donc réserveriez-vous vos larmes si vous ne les répandiez point ce soir sur vos péchés? Ah ! mes bien-aimés frères, nous n'avons que trop sujet de pleurer nos péchés, ces péchés pour lesquels Jésus a versé tant de sang, répandu tant de sueurs, souffert tant d'opprobres, enduré une mort si ignominieuse. Plût au ciel qu'il arrivât à chacun de nous dans cette méditation ce qui arriva à sainte Catherine de Gènes! Après qu'elle eut fait sa confession générale, Notre-Seigneur lui apparut, portant sa croix sur ses épaules, et le corps couvert de tant de blessures, que le sang en ruisselait de toutes parts par torrents. Un spectacle si lamentable toucha vivement le cœur de l'humble pénitente ; elle en conçut une douleur si vive, un amour si ardent, que, comme hors d'elle-même, elle cou-

rait partout en criant : O mon amour, plus de péchés ! O mon amour, plus de péchés ! Et elle s'adonna dès lors à une vie plus sainte et plus parfaite. Je voudrais, dis-je, que tel fût le fruit de notre méditation ; c'est-à-dire que chacun de nous prît une ferme résolution de se convertir à Dieu sincèrement, et sortît de l'église en versant des larmes amères et en répétant du fond du cœur : O mon Jésus, plus de péchés ! O mon Jésus, plus de péchés ! non, jamais plus ! J'espère qu'il en sera ainsi, si nous avons soin de ne pas mettre obstacle aux inspirations divines. Ah ! ne résistez pas, mes frères, aux impulsions de la grâce, et tous, animés d'une sainte ferveur, mettons fin une bonne fois au péché. *Mettez-vous à genoux.*

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le ensuite du fond du cœur, et dites-lui en inclinant la tête, avec un profond sentiment de respect : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de ma vie.*

PREMIER PRÉLUDE.

L'unique obstacle à notre fin dernière, c'est le péché. Cet obstacle, les anges l'ont posé et c'est pourquoi ils furent précipités dans l'abîme. Représentez-vous ces millions d'anges lancés, comme la foudre, au plus profond de l'enfer.

SECOND PRÉLUDE.

Demandez à Dieu la grâce de connaître la gravité du péché mortel, et de parvenir à apprécier l'énormité de la faute d'après la grandeur du châtiment, de même qu'on mesure l'étendue d'un corps sur l'ombre qu'il projette. Pour cela récitons comme de coutume le *Pater* et l'*Ave*.

PREMIER POINT.

Considérez le premier châtiment qui fut celui des anges rebelles. Examinez comment Dieu les a traités avant leur péché et comment il les a traités après.

Dieu a placé les anges dans le ciel, il les a ornés des dons les plus excellents de la nature et de la grâce ; il en a fait de purs esprits, indépendants d'un corps, immortels et non sujets à la corruption, doués d'une intelligence sublime et d'une vaste science ; il les a élevés à une éminente sainteté et enrichis d'une charité merveilleuse, et pour mettre le comble à tant de faveurs, il les a destinés à une gloire éternelle, pourvu que, en fils obéissants, ils persévérassent dans leur devoir. Mais comme ils étaient libres, ils pouvaient pécher, et en effet un bon nombre, épris de leur propre beauté et fiers de leurs précieuses qualités, suivirent l'exemple de Lucifer, se révoltèrent contre Dieu et refusèrent de lui obéir. Ils péchèrent. Or, voyez quel mal c'est que de dévier de sa fin dernière et de commettre un péché mortel. Dieu, offensé de cette ingrate désobéissance, les précipita tous ensemble dans l'abîme; d'anges qu'ils étaient il en fit des démons ; de créatures ravissantes de beauté il en fit des monstres abominables ; d'amis de Dieu ils devinrent ses plus mortels ennemis, et chassés du séjour des bienheu-

reux, ils furent enfermés dans des cachots affreux, attachés avec des chaînes de feu et condamnés à des tourments éternels.

Terrible châtiment! méditez-le de grâce, méditez-le, et remarquez-y trois circonstances qui sont bien propres à nous inspirer de la terreur : il fut subit, il fut universel, et il fut souverain. — Il fut subit; car il saisit les coupables les armes à la main, en quelque sorte, et, sans qu'ils eussent ni le temps, ni les moyens de se repentir, ils tombèrent comme la foudre dans les feux éternels. — Il fut universel; car de cette multitude d'anges plus nombreuse que les feuilles des arbres, aucun ne fut épargné; pas un seul, pas un ne trouva grâce. — Enfin, il fut souverain; car par ce châtiment ils furent dépouillés de tous les dons surnaturels, et plongés en outre dans des maux incalculables, sans espoir d'en voir jamais la fin. O ciel! quelle haine immense que celle que Dieu porte au péché! Vous en étiez-vous jamais fait une idée?

Réfléchissez en outre, d'une part, que Dieu punit toujours moins qu'on ne le mérite, d'autre part, qu'il aimait tendrement les anges, comme son ouvrage de prédilection; et cependant un Dieu si bon, si aimant, exécute un châtiment si épouvantable contre des créatures qui lui sont si chères. Grand Dieu! que vous haïssez donc le péché, et qui ne tremblerait, ô Roi suprême de toutes les nations!

Que dites-vous à présent, vous qui buvez l'iniquité comme l'eau? vous qui ne passez pas un jour sans charger votre âme de nouveaux péchés? Vous qui êtes pires que les démons par la multitude de vos crimes, comment ne frémissez-vous pas en entendant ces vérités? Comment ne tombez-vous pas la face contre terre en versant un torrent de larmes et en déplorant tant de trahisons dont

vous vous êtes rendus coupables envers Dieu? Ah! frappez-vous la poitrine, demandez pardon, conjurez le Seigneur d'en agir envers vous selon sa miséricorde, c'est-à-dire de vous rendre le bien pour le mal, de vous arracher de la poitrine ce cœur pervers ou de l'amollir et d'en faire couler des larmes de componction. Ou plutôt, pleurant amèrement vos ingratitudes passées, dites-vous en vous-même : Oh! quel mal affreux que le péché! Si un seul péché de pensée a causé un tel désastre parmi les anges, que devrait-il en être de moi, misérable que je suis, après tant de péchés commis en pensées, en paroles et en œuvres de tout genre? — Ce qui devrait en être de vous? je vous l'apprendrai : vous auriez dû être précipité dans autant d'enfers que vous avez commis de crimes. — Pourquoi donc Dieu ne l'a-t-il pas fait? — Parce qu'il est bon, parce qu'il vous aime, et qu'il vous aime même plus que ses anges, à ceux-ci il n'a pas accordé un seul instant pour faire pénitence, tandis que vous, non-seulement il vous a attendu pendant des années, mais il ne cesse de vous attendre et de vous tenir ouverte la porte de sa miséricorde. Que pensez-vous donc faire? pourriez-vous résister davantage? Ah! non. Jetez-vous entre les bras d'un Dieu si bon, et les yeux mouilles de larmes, dites-lui du fond du cœur : O amour, amour immense de mon Dieu! pourquoi tant de bonté pour une créature si vile? Non, mille fois non, je ne le mérite pas. Je devrais être refoulé parmi les démons, et vous daignez encore me souffrir!... Au moins, Seigneur, accordez-moi une grâce : donnez-moi un cœur généreux, un cœur qui ne haïsse qu'une seule chose au monde, et laquelle? — Le péché, ô mon Dieu, le péché. Cette haine au péché, je vous la demande prosterné la bouche contre terre. Oui, je le déteste, et je prends la ferme résolution de perdre cent fois, mille fois

la vie plutôt que de pécher. — Pesez ces vérités en silence....

VII. Pour qu'une si belle résolution de perdre cent fois, mille fois la vie plutôt que de pécher, soit bien sincère, comparez un instant vos péchés avec celui des anges rebelles, et admirez la conduite si différente que Dieu a tenue à leur égard et au vôtre.

Les démons ont péché une seule fois, et vous l'avez fait une multitude de fois; les démons n'ont commis qu'un péché de pensée, et vous avez exécuté vos attentats criminels contre Dieu; les démons en péchant ne se sont pas assujettis à des créatures plus viles qu'eux, mais vous par vos débordements vous vous êtes ravalé au-dessous des brutes; les démons n'eurent pas la grâce de pouvoir se relever, et vous, vous en avez abusé tant de fois, de cette grâce. Les démons n'ont pas fait injure au sang de Jésus-Christ lequel n'a pas été répandu pour eux, et vous l'avez tant de fois foulé aux pieds. Et cependant on leur a refusé le plus petit espace de temps pour rentrer en eux-mêmes, tandis qu'on vous en a tant accordé. Comment donc ne fondez-vous pas en larmes? comment votre cœur peut-il être si dur? Ah! il faut bien l'avouer, c'est que vous êtes pire que les démons, et s'ils furent chassés du ciel, vous mériteriez à bien plus forte raison d'être banni de la terre ou plutôt de voir l'enfer s'ouvrir sous vos pieds pour vous engloutir tout vivant. Mais non, Dieu est trop bon à mon égard comme au vôtre. Oh! si jamais il nous fût arrivé, à vous ou à moi, de faire en enfer l'essai de la haine que Dieu porte au péché, que nous serions malheureux pour toute l'éternité! Adressons-nous donc, mes chers frères, à ce Dieu si bon, et prosternés dans la poussière, disons-lui les larmes aux yeux :

J'adore votre infinie majesté, ô grand Dieu , si juste et si sévère à l'égard des anges, si miséricordieux au contraire envers moi. Je reconnais que je devrais être maintenant du nombre des damnés et apprendre à mes dépens ce qu'il en coûte d'irriter le Tout-Puissant. Oui, mon Dieu, je le confesse, je devrais être au fond des abîmes avec les démons condamné à blasphémer votre saint nom. Et grâce à un excès de bonté de votre part, me voici, je suis encore en vie, j'assiste aux exercices... ; mais dans quel but? Pour pleurer, et pleurer du fond du cœur tant d'iniquités que j'ai commises. Que ma langue fasse donc retentir des accents de remerciement et de louange, que mon cœur éclate en sentiments de tendresse et de componction, que mes yeux se changent en deux fontaines de larmes pour vous demander ce soir, ô mon Dieu, le pardon général de tous mes péchés.

Oui, frappons-nous tous la poitrine et tous du fond du cœur implorons grâce : Pardon , mon Dieu, pardon. Ah ! Dieu miséricordieux, si j'ai imité les démons dans leur prévarication, ne permettez pas que je les imite dans leur obstination. Je déteste mes péchés, je les déteste sincèrement et comme le plus grand de tous les maux. Pardon, mon Dieu, pardon !

Arrêtez-vous ici, et écoutez ce que Dieu vous dit au fond du cœur... Ah ! oui, j'entends votre voix, ô mon Dieu, je l'entends. Vous voulez que je me convertisse tout de bon, que je m'applique enfin à ce que j'aurais dû faire du moment où j'acquis l'usage de la raison, c'est-à-dire à vous aimer, à vous servir, et à vous glorifier par mes œuvres. M'y voici bien résolu, et résolu pour toujours. Non, ni le monde, ni l'enfer, ni les créatures ne pourront plus m'arracher de votre sein, et j'espère, ô

mon Dieu, j'espère avec le secours de votre grâce, vous aimer autant que j'ai eu la témérité et la folie de vous offenser par le passé.

Est-ce à dire, mes chers frères, que vous serez toujours aussi bien disposés? — Hélas! craignez et tremblez à cause du danger où vous êtes de retomber dans le péché, et sortez de l'église le front baissé, en disant avec saint Louis Bertrand : je puis pécher et je puis me damner. Je puis pécher : les anges si purs, si saints ont péché; à plus forte raison puis-je le faire, moi si faible et si misérable. Je puis donc pécher et je puis me damner! Paroles affligeantes! répétez-les cependant plusieurs et plusieurs fois en silence : je puis pécher et je puis me damner!

SECOND POINT.

VIII. Considérez le châtiment que la justice divine a exercé sur la personne adorable de notre Seigneur Jésus-Christ, châtiment en comparaison duquel on peut regarder comme bagatelle la vengeance qu'elle a tirée du péché soit dans le ciel, soit sur la terre, soit en enfer. Considérez donc quelle est la personne qui souffre, quels sont les tourments qu'elle souffre, et quelle est la faute pour laquelle elle se condamne à souffrir.

La faute pour laquelle souffre le Sauveur ne lui est point personnelle, car il est l'innocence même; seulement il s'est constitué caution pour le coupable. Ses tourments sont une mer de douleurs : maux extérieurs de la part de ses ennemis, souffrances intérieures causées par son amour; et ce ne sont pas seulement des peines inouïes, mais des outrages et des opprobres tels qu'on ne vit jamais rien de semblable sur la terre. La personne qui les endure est d'une dignité infinie, Dieu et homme tout ensemble;

partant la moindre blessure faite à son corps adorable doit être réputée comme un mal plus grand que tous les tourments des damnés, que le mal de toutes les créatures ensemble. Et pourtant, quoique ce souverain Seigneur s'humilie, et expose à son Père la répugnance qu'il a de mourir, la justice divine n'en décide pas moins qu'il mourra ; et quoique une seule goutte de son précieux sang soit plus que suffisante pour expier tous nos péchés, elle exige qu'il le verse jusqu'à la dernière goutte ; ce que pourrait faire une seule larme ne s'obtiendra que par un déluge de maux. Qu'est-ce qu'un pécheur veut de plus, pour comprendre l'énormité et la malice extrême du péché, que de savoir la haine immense que lui porte la justice de Dieu? S'agit-il de le punir? il faut une éternité de supplices? S'agit-il de le pardonner? il faut la mort d'un Dieu. Grand Dieu! Dieu terrible! Si cette haine que vous montrez pour le péché, si cette rigueur avec laquelle vous le punissez dans l'humanité sacrée de votre divin Fils ne suffit pas pour nous faire impression, il faut convenir que nous avons perdu la raison ou la foi. Est-il possible que nous trouvions des charmes là où la sagesse d'un Dieu voit un mal plus grand que le sacrifice même de sa vie? Ah! rougissez de l'aveuglement dans lequel vous avez vécu jusqu'ici, et tout confus de vous voir chargé de tant de péchés, embrassez le crucifix, arrosez-le de vos larmes, et dites avec les sentiments d'un vif repentir : Cette croix est l'ouvrage de mes mains, c'est moi qui l'ai fabriquée par mes péchés ; ces clous, c'est moi qui les ai enfoncés dans les mains de mon Sauveur : ce sang, c'est moi qui l'ai fait couler de ses membres. C'est moi, oui, c'est moi qui par tant de crimes ai crucifié mon Dieu. Mais aussi j'en demande pardon, pénétré de la plus amère douleur.

Ah! frappons-nous tous la poitrine, en disant : Pardon,

mon Dieu, pardon! Héles! c'est sur moi qu'il fallait décharger les coups de votre colère; je suis le pécheur véritable, ce n'est pas Jésus, c'est moi, oui, moi-même. Pardon, mon Dieu, pardon!

Ajoutez que si la justice divine ne s'était pas appesantie sur notre divin Sauveur, c'en était fait de nous, pauvres pécheurs. Adieu le paradis! il n'y aurait pas eu de paradis pour nous, pas de baptême, pas de confession, pas de sacrements ; si Jésus n'avait pas souffert pour nous, c'en était fait de nous, et chacun de nous pourrait dire à son compagnon : au revoir en enfer ; oui nous pourrions dire à nos amis : nous nous reverrons en enfer. Tandis que, grâce aux souffrances que Jésus a endurées pour nous, encore que nous ayons commis des péchés sans nombre, si nous en avons du repentir nous pouvons espérer en vertu de ses mérites que l'enfer ne sera pas pour nous. Par conséquent, mes chers frères, nous devons désormais envisager le crucifix d'un autre œil, nous devons le serrer avec tendresse sur notre cœur, et en faire souvent le sujet de nos méditations; mais surtout nous devons, pendant ces saints exercices, exprimer nos regrets d'avoir armé contre le Sauveur le bras de la justice divine.

Ingratitude diabolique! Jésus a tant fait et tant souffert pour nous, et nous faisons si peu pour lui! Que dis-je? nous avons tant fait contre lui! Oh! quelle affreuse malice! — Pardonnez-nous, Seigneur, pardonnez-nous. Voici que toutes les puissances de notre âme vous crient et vous protestent que nous sommes résolus d'être vos serviteurs fidèles, vos enfants dévoués, que nous voulons vous aimer, vous servir, que nous renonçons aux plaisirs et aux vanités du monde, et à toute attache déréglée pour ce corps périssable. Non, nous ne vous offenserons plus, ô mon Dieu ; nous le répétons avec la bienheureuse Cathe-

rine de Gènes : Plus de péchés, jamais plus ! — Répétez ces mots plusieurs fois en silence : Plus de péchés, mon Dieu, plus de péchés !

IX. Mais pour prononcer ces paroles du fond du cœur, réfléchissez à qui vous devez la patience ineffable dont Dieu a usé à votre égard ; c'est que la justice divine au lieu de vous infliger le châtiment de vos crimes l'a déchargé sur ce bon Sauveur. Or, dites-moi, si le Fils unique du Père éternel était descendu du ciel en terre pour vous seul, s'il était né pauvre, s'il avait embrassé les humiliations de la crèche pour vous seul, s'il avait souffert et s'il était mort du supplice le plus ignominieux pour vous seul, que devraient penser les anges en vous voyant si ingrat et si indifférent à l'égard d'un amour si généreux ? Eh bien ! sachez que cet aimable Sauveur a enduré des tourments et les a endurés avec tant d'amour réellement pour vous seul, comme si vous étiez seul au monde à devoir jouir du fruit de sa Passion. Et vous, comment y avez-vous correspondu ? Que penserons-nous donc de vous, sinon que vous êtes un monstre d'ingratitude ? Quoi de plus horrible ! Un Dieu est mort pour vous donner la vie, et vous, bien loin de donner votre vie pour lui, vous avez renouvelé et multiplié ses blessures ; bien loin de l'aimer plus que vous-même, vous l'avez moins aimé que l'ombre d'un bien, vous lui avez même préféré votre corps qui n'est que pourriture. Ah ! rougissez de vous-même devant Dieu, devant les anges et les saints du paradis qui l'ont servi si fidèlement, renouvelez le cours de vos larmes, et vous adressant à la justice divine, dites-lui que c'est vous qui méritez châtiment ; oui, oui, vous méritez que toutes les créatures se révoltent contre vous, que la terre refuse de vous porter, que l'air vous suffoque, que le soleil vous consume de ses feux, et qu'un enfer soit créé tout exprès

pour vous, avec des flammes plus dévorantes, des démons plus cruels, puisque vous avez surpassé les démons eux-mêmes par une si monstrueuse ingratitude.

Que si la justice divine daigne encore vous supporter, dans quel but vous supporte-t-elle? C'est qu'elle attend de vous un repentir sincère et des larmes du cœur. Et vous lui refuseriez une si faible satisfaction? Ah! non. Jetez-vous entre les bras d'un Dieu si aimant, et pleurez, pleurez vos péchés; frappez-vous la poitrine, demandez humblement pardon :

Pardon, mon Dieu, pardon! Hélas! un seul péché a précipité tant d'anges dans l'abîme, l'ombre seule du péché a fait condamner Jésus aux tourments et à la mort; et moi après tant de péchés je vis encore! Je suis encore ici! Et pourquoi donc le Seigneur me supporte-t-il? — Pour me donner le temps de faire pénitence. O bonté infinie de mon Dieu, donnez-moi des larmes ce soir, des larmes de repentir. Puisque vous daignez encore me souffrir, et que vous me rendez si généreusement le bien pour tout le mal que je vous ai fait, mettez le comble à tant de bienfaits en y ajoutant encore celui de me pardonner mes énormes péchés. Oui, pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi. Ah! que le poids de mes iniquités m'accable! Je les déteste souverainement, je les ai en horreur. Oubliez, ô mon Dieu, tous ces égarements de ma vie passée. — Que demandez-vous de moi? — Un cœur fermement résolu de ne plus pécher? — Le voici, ô mon aimable Rédempteur, le voici. J'en ai pris la résolution coûte que coûte : plutôt perdre la vie, la fortune, l'honneur, tout, en un mot, que de commettre encore un seul péché. Non, plus de péchés, mon Dieu, plus de péchés!

En retournant chez vous répétez le long de la route cette salutaire résolution : Plus de péchés, mon Dieu, plus de péchés. *Pater* et *Ave*.

RÉFLEXION.

X. Dieu n'a pas pardonné aux anges pour un seul péché; Dieu n'a pas pardonné à son propre Fils pour l'ombre seule du péché. Pouvons-nous vous promettre qu'il vous pardonnera à vous qui avez multiplié vos iniquités outre mesure? Qu'en sera-t-il de vous? — Seriez-vous plus chers au cœur de Dieu que ne l'étaient les anges? Seriez-vous plus en grâce que son Fils unique?... Quelle pensée effrayante! — Réfléchissez-y sérieusement, et puis écoutez-moi. Tout péché mérite châtiment. Ce châtiment vous devez vous l'infliger vous-même par une véritable pénitence, ou Dieu vous l'infligera par une sentence de réprobation. Que préférez-vous? — Mais pourquoi tant de sévérité? me direz-vous. — En voici la raison. Le péché mortel constitue une inimitié formelle, mais des plus formelles entre Dieu et l'homme : *Iniquitates vestræ diviserunt inter vos et Deum vestrum*[1] ! Et Dieu ne fera jamais la paix avec l'homme, si l'homme ne satisfait pas pour le péché qu'il a commis contre Dieu.

Faites ici un retour sur vous-même. N'avez-vous jamais encouru l'inimitié de Dieu? Oh! oui, bien des fois, et plaise à Dieu qu'au moment même où je vous parle vous ne soyez pas encore un ennemi juré de Dieu! Comment donc ne redoutez-vous pas le châtiment? Ne vous suffit-il pas de savoir qu'en péchant vous vous êtes attaqué à Dieu même? — Un jour Dieu fit dire à certaines femmes pécheresses par la bouche du prophète Ezéchiel : *Hoc fecerunt mihi*[1] : dites-leur que c'est à moi-même qu'elles ont affaire. — Ah! mon cher frère, c'est à Dieu que vous vous en êtes pris par ce débordement des passions déréglées,

[1] Isaiæ 59, 2. [2] Ezech. 23, 38.

par ces péchés déshonnêtes, par ces haines, par ces désirs de vengeance. Vous avez affaire à Dieu même; comment donc ne trembleriez-vous pas? Comment ne prendriez-vous pas la résolution, dans ces saints exercices, de faire la paix avec un Dieu si redoutable, qui peut et qui veut châtier le péché?...

XI. Concluons donc; voici le fruit de la méditation. Vous sortirez d'ici ce soir avec cette grande pensée dans l'esprit, qu'il importe souverainement de n'avoir pas pour ennemi un Dieu qui châtie si impitoyablement le péché. Ainsi, lorsque le démon vous proposera quelque occasion de pécher, de rompre alliance avec Dieu: Non, lui direz-vous, non, je ne veux pas pour ennemi un Dieu si terrible dans ses vengeances contre quiconque ose l'outrager. Imitez ce jeune débauché dont je vais vous parler. Véritable vautour, il était parvenu par ses manéges à fasciner une innocente colombe qu'il avait déterminée à s'évader furtivement de son monastère. Déjà l'échelle était appliquée à la muraille, la vierge sacrilége guidée par son séducteur allait franchir la clôture, lorsque pensant faire une plaisanterie, elle dit au jeune homme : Félicitez-vous de votre bonne fortune, car vous avez en votre pouvoir une épouse de Jésus-Christ. Le criminel séducteur frémit à cette pensée, et rentrant en lui-même, il répondit à la malheureuse : « Non, madame, non; retournez sur vos pas; je ne veux pas avoir Jésus-Christ pour rival; je ne veux pas pour ennemi un Dieu. » — Voilà ce que vous avez à répondre vous-même au démon quand il vous tente : Non, dites-lui, non; je ne veux pas pour ennemi un Dieu. Et en effet, il est certain et incontestable qu'un péché mortel vous rend l'ennemi mortel de Dieu, et que celui qui vit dans l'état du péché est sûr du châtiment en cette vie ou en l'autre. — Ne vous faites

pas illusion en disant : Dieu aura compassion de moi, il aura égard à ma faiblesse. — Il n'a pas eu compassion des anges, il n'a pas eu égard à son propre Fils! Comment donc aurait-il des égards pour un misérable ver de terre? — C'est votre orgueil qui vous fait penser et parler de la sorte. Vous n'avez que trop sujet de craindre et de trembler, et que ce bon sentiment soit le résultat de notre méditation. Le plus grand malheur qui puisse vous arriver c'est d'encourir la disgrâce de Dieu, c'est pourquoi vous ne sauriez trop vous tenir en garde par une sainte crainte . *Je puis pécher et je puis me damner*; oh! que cette pensée est amère mais salutaire! Je puis pécher et je puis me damner!

Descendez maintenant aux cas particuliers; examinez si vous n'avez pas eu déjà le malheur d'offenser Dieu, mettez la main sur la conscience et voyez si le péché n'habite pas dans votre cœur; si vous vous trouvez en état d'inimitié avec Dieu, allez au plus tôt vous jeter aux pieds d'un bon confesseur ; renoncez sur-le-champ à cette mauvaise habitude, restituez ce bien mal acquis, réconciliez-vous avec cet ennemi : hâtez-vous , de grâce , hâtez-vous : dès ce soir même le châtiment pourrait éclater sur votre tête. Faites promptement une bonne confession, et après avoir échappé à un si grand danger, dites à Dieu avec un cœur bien résolu : Plus de péchés, Seigneur, plus de péchés. — Mais ne vous contentez pas de le dire, songez sérieusement à employer les moyens d'éviter le péché : ces moyens sont une demi-heure de méditation tous les jours; prenez-en l'engagement tous : puis, la fuite de toutes les occasions. Soyez assurés que si vous avez fréquemment recours à Dieu par la prière, et si vous fuyez avec soin les occasions, vous ne pècherez point. Et pour ne point vous renvoyer sans

consolation, sachez que si Dieu est terrible, et extrêmement terrible à l'égard de ceux qui l'offensent, il n'est pas moins bon, ni moins miséricordieux envers quiconque s'humilie et lui demande pardon. S'il n'a point pardonné aux anges, c'est qu'ils ne voulurent ni s'humilier, ni se repentir. Humiliez-vous, repentez-vous, et soyez sûrs du pardon. *Pater* et *Ave*.

TROISIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR L'AVARICE CONTRAIRE A LA JUSTICE.

I. Un des principaux obstacles qui s'opposent à notre salut, c'est, je crois, l'attachement déréglé aux biens de ce monde. L'idole de nos jours, c'est l'argent. Oh! que d'adorateurs toujours prosternés devant elle et courbés jusqu'à terre, pour lui rendre leurs hommages en tout temps et en tous lieux! Et tel est le respect qu'on porte à cette idole que parfois les prédicateurs et les confesseurs n'osent pas trop le contrarier. On tonne bien du haut de la chaire contre l'impudicité, contre le blasphème, contre la médisance, mais contre l'avarice, qui est cependant la racine de tous les maux : *Radix omnium malorum cupiditas*, on n'ouvre pas la bouche, ou du moins on ne le fait qu'avec ménagement et de loin, d'une manière confuse et générale. Le confesseur, de son côté, ne redoute rien tant que d'avoir affaire à ces pénitents dont la conscience est chargée du bien d'autrui, et qui viennent lui débiter une série de péchés à queue, comme je les appellerais volontiers, c'est-à-dire de ces péchés qui entraînent à leur suite l'obligation de restituer; il aimerait mieux entendre cent autres pécheurs livrés à tous les désordres. De là vient que pour s'en débarrasser au plus tôt, ou l'on

s'abstient tout à fait d'interroger, ou bien, au grand détriment des pénitents, on ne le fait que vaguement, sans entrer dans le détail des restitutions graves qu'il y aurait à faire. Trouvez bon par conséquent que dans cette réforme spirituelle je renverse cette idole de son piédestal, que je lui arrache son masque et que je vous la montre telle qu'elle est.

Le docteur angélique distingue deux sortes d'avarice : l'une, contraire à la justice, consiste à ravir le bien d'autrui ; l'autre, opposée à la libéralité, consiste à conserver trop d'attache à son propre bien. Nous nous examinerons aujourd'hui sur la première.

II. Examinez, en premier lieu, si vous ne vous êtes jamais permis de vous approprier ouvertement le bien d'autrui.

Vous savez assez que le vol est un péché mortel, non pas lorsqu'il ne s'agit que d'une bagatelle, comme le prétendait le législateur athénien Dracon, mais lorsque la chose volée constitue une matière grave. Or, quelle valeur faut-il pour cela? c'est ce qu'on ne saurait déterminer par une règle générale ; car, dans bien des cas, l'appréciation dépend des circonstances. Ainsi, par exemple, voler le salaire d'une journée à un pauvre ouvrier, qui vit péniblement de son travail, ce serait un péché mortel, à cause du dommage grave qui en résulterait pour lui. Du reste, une valeur de deux francs environ constitue régulièrement une matière grave en soi[1]. Si la valeur consti-

[1] C'est ce qu'enseignaient assez communément les anciens théologiens. « Mais aujourd'hui, dit le cardinal Gousset, vu la dépréciation de l'argent, il faudrait évidemment une valeur numérique plus forte, savoir une valeur de cinq ou six francs ; et nous pensons qu'on doit généralement regarder comme mortel le vol de cette somme, ou d'un objet d'une valeur équivalente. » *Théol. mor., tr. du décal.*, part. VII. ch. 27, art. 1.

tuant matière grave a été dérobée, non pas d'un seul coup, mais un peu à la fois, il faut voir si ces petits vols ont une connexion morale entre eux, oui ou non : *an coalescunt in unum*. Supposé un marchand qui, usant de faux poids et de fausses mesures, dérobe par là un sou à l'un, un sou à l'autre, de manière à se faire un bénéfice illicite de cinq à dix francs au bout du mois : si dès la première petite fraude de ce genre il eut l'intention d'arriver à une matière grave, il a commis dès lors un péché mortel ; si au contraire il n'avait nullement cette intention dans le principe, il n'est coupable de péché mortel que du moment où il a atteint une matière grave. J'ajoute que pour former une matière grave au moyen de ces petits vols successifs, il faut une somme un peu plus considérable que si elle était dérobée d'un seul coup. — Si ces petits vols n'ont aucune connexion entre eux, soit par défaut d'intention, soit parce qu'il s'est écoulé un temps trop considérable de l'un à l'autre, et que par suite ils ne sont pas moralement unis, *non coalescunt in unum*, ils ne constituent pas régulièrement parlant, un péché grave ; tel serait le cas, par exemple, de celui qui dérobe, par-ci par-là, quelques fruits dans les champs, une fois par mois.

Le vol est d'ailleurs un péché si grand, que « ni les voleurs ni les ravisseurs n'entreront dans le royaume des cieux, » dit saint Paul : *Neque fures, neque rapaces regnum Dei possidebunt*[1]. Il n'y a point de paradis pour celui qui ravit le bien d'autrui en matière grave, et ne restitue point. Un soldat avait volé une génisse à une pauvre veuve, qui se plaignait de cette injustice en lui disant : « Pourquoi me prends-tu ma génisse? » Celui-là répondit en se moquant d'elle : « Eh ! si je ne la prends

[1] I Corinth. 6, 10.

pas, un autre la prendra. » Ce soldat périt dans une bataille et fut damné. Un serviteur de Dieu le vit en enfer cruellement tourmenté par un démon, et il l'entendit se lamenter, en disant : « Pourquoi me tourmentes-tu ? » Et le démon, à l'instar de la réplique qu'il avait faite lui-même à la pauvre veuve, lui répondait : « Si ce n'est pas moi, ce sera un autre qui te tourmentera. »

Examinez bien si, en présence de la mort, votre conscience ne vous reprocherait pas le bien mal acquis, soit par de petites fraudes, soit par des vols considérables, et venez-en au remède maintenant que vous en avez le temps.

III. Mais ce n'est pas le fait de tout le monde de voler sans pudeur ; il y a diverses manières de voler à main sauve, même sous prétexte d'exercer la charité et de secourir le prochain. Une de ces manières, c'est de prêter à usure. Examinez-vous pour voir si vous n'avez pas donné dans cette erreur. Vous saurez donc qu'il y a usure lorsque celui qui prête certaines choses qui se consument par l'usage, comme l'huile, le blé, l'argent monnayé, etc., exige qu'on lui rende plus qu'il n'a prêté, à raison même du prêt et sans autre titre ; ce qui est illicite, la raison en est claire : lorsque vous prêtez ces sortes de choses, vous en transférez la propriété à l'emprunteur ; or, il n'est pas juste que vous retiriez un profit de ce qui ne vous appartient plus. Il en est autrement lorsqu'il s'agit de choses qui ne se consument pas par l'usage, comme lorsque vous prêtez un cheval, une maison ; car alors vous demeurez propriétaire de la chose prêtée ; c'est pourquoi vous pouvez en exiger un intérêt, pourvu qu'il ne soit pas excessif.

L'usure[1] est de trois sortes, mentale, réelle ou palliée.

[1] La manière dont l'auteur s'exprime dans ce paragraphe et le

Elle est *mentale*, lorsqu'en prêtant vous avez l'intention d'exiger de l'emprunteur qu'il vous rende plus que vous ne lui donnez. Elle est *réelle*, lorsque vous en faites l'objet d'une convention soit par écrit, soit de vive voix, quand même vous ne feriez qu'obliger celui à qui vous prêtez de l'argent de toujours s'approvisionner à votre magasin ou de toujours faire moudre à votre moulin ; il y

suivant, touchant l'usure, pourrait inspirer des inquiétudes à ceux qui ne sont pas au courant de la question du prêt à intérêt. C'est en leur faveur que nous ferons ici quelques observations.

Il faut savoir que les Pères, les Conciles, les Papes, et avec eux la généralité des Théologiens, se sont toujours fortement élevés contre tout intérêt du prêt, sans excepter l'intérêt qui était autorisé par les lois civiles. Notre auteur suit la même doctrine.

Cependant depuis un certain temps, depuis que l'industrie et le commerce ont pris un accroissement considérable, et que les conditions de leur existence, comme celles de la société en général, se sont profondément modifiées, les esprits se sont partagés sur la question de savoir si la loi civile qui permet l'intérêt du prêt est un titre légitime, même pour le for intérieur. La question étant devenue douteuse et problématique, on s'est adressé au Souverain-Pontife, et il résulte de plusieurs réponses, approuvées par les papes Léon XII, Pie VIII et Grégoire XVI, qu'*on ne doit point inquiéter* ceux qui enseignent que la loi civile, sans autre titre extrinsèque au prêt, suffit pour légitimer le prêt à intérêt, ni ceux qui dans la pratique suivent ce sentiment.

Il est bon d'ajouter que, de l'aveu de tous les docteurs et aux termes de la loi civile, l'intérêt conventionnel, lors même qu'il est fondé sur le dommage naissant ou le lucre cessant, ou sur un autre titre légitime, ne peut, *généralement*, dépasser cinq pour cent en matière civile, ni six pour cent en matière de commerce. L'excédant serait illicite, injuste, usuraire. — On ne peut pas ignorer non plus que s'il y a un précepte pour l'aumône en faveur des pauvres, il y en a un aussi pour le prêt en faveur de ceux qui, sans être pauvres, sont indigents et éprouvent un besoin relatif à leur position, comme l'observe Benoît XIV.

Voyez Gousset, *Théol. mor., tr. du décal,* part. VII, ch. 11. et les *Réponses du Saint-Siége*, ibid.

aurait là un contrat usuraire, parce qu'en vertu du prêt même vous privez l'emprunteur de sa liberté qui est un grand trésor.

Cela m'étonne, dit l'usurier; suis-je donc obligé de prêter? Ainsi, on ne pourra plus aider ceux qui sont dans le besoin? — Ne vous avais-je pas dit que ces gens-là dérobent à main sauve, et pressurent les pauvres sous prétexte de charité? Je ne répondrai point à leurs plaintes; on peut aisément comprendre, d'après ce qui a été exposé, tout ce qu'il y a d'inique dans une pareille objection. Mais j'ajoute qu'à la vérité on peut, en certains cas, retirer quelque intérêt du prêt, savoir, à raison du lucre cessant ou du dommage naissant. Je m'explique par un exemple. Vous devez, je suppose, retirer du commerce les cent écus qu'un ami vous demande, ou bien cette somme doit avoir sous peu une destination lucrative; vous la lui prêtez par complaisance, mais à la condition qu'il vous tienne compte du bénéfice que vous feriez en l'employant dans votre commerce; ce n'est que juste. J'en dis autant si ce prêt vous occasionnait quelque dommage; il serait obligé de vous indemniser. Mais ici encore, pour procéder légitimement, certaines conditions sont requises : il faut, premièrement, que ces cent écus soient réellement utilisés dans votre négoce, ou que vous ayez occasion de les utiliser bientôt, et que tout cela soit notifié à celui à qui vous prêtez. Deuxièmement, que vous n'ayez pas d'autre argent reposant en caisse, qui puisse y suppléer. Troisièmement, que vous ne receviez qu'un intérêt proportionné à l'espérance du lucre, eu égard aux frais, aux dangers que court le capital, etc; en cela, conformez-vous à la pratique des négociants les plus timorés.

Examinez-vous maintenant et voyez si, dans le cas où

vous ayez jamais prêté de l'argent, vous qui ne faites pas de commerce, vous ne vous êtes pas trop empressé d'en retirer cinq, six et même sept pour cent, au grand détriment du prochain et de votre âme, sans songer seulement au titre qui pourrait légitimer cet intérêt, tel que le lucre cessant ou le dommage naissant. Examinez-vous bien.

IV. L'usure *palliée* est celle qu'on s'efforce de pallier ou de voiler sous des contrats injustes et illicites. Cette sorte d'usure se commet de diverses manières ; je ne vous en indiquerai que quelques-unes, pour vous éclairer sur certains cas et vous apprendre à douter dans les autres; vous irez ensuite exposer vos difficultés à un confesseur éclairé et prudent, qui vous donnera une instruction plus détaillée sur cette matière si vaste et si compliquée. L'usure palliée se commet, premièrement, dans certains contrats de société, où il n'y a point entre les associés, une répartition équitable des charges et des profits et où l'on assure son capital avec l'intérêt, en s'affranchissant de toute perte, risque et péril. Ce sont là de véritables sociétés *léonines*, justement condamnées par Sixte-Quint, comme autant d'usures palliées.

Deuxièmement, on commet aussi cette usure en prenant des gages pour assurer le capital, lorsque ces gages étant productifs, on en retient le produit ou les fruits qui de droit appartiennent au propriétaire.

Troisièmement, on la commet parfois sous le nom de change réel, tandis qu'il n'y a que change fictif ; contrat également contraire à la charité et à la justice, dans lequel, sans qu'il y ait transfert d'argent d'un lieu à un autre, on fait payer un intérêt à raison uniquement du laps de temps. Toutefois les modernes ayant trouvé moyen de représenter les contrats de ce genre comme

licites et honnêtes, je laisse à chacun la faculté de suivre son opinion.

Quatrièmement, on la commet dans certaines permutations, comme, par exemple, si l'on donne en temps d'hiver à de pauvres paysans du vin gâté, du froment germé, à la condition qu'ils restitueront des denrées de bonne qualité à l'époque de la récolte; ou bien si l'on prête à mesure rase, pour reprendre à mesure comble : deux gains injustes et illicites, l'un sur la qualité, l'autre sur la quantité.

Cinquièmement, c'est encore une usure palliée que de vendre plus cher à raison du crédit qu'on accorde à l'acheteur; n'est-ce pas là en quelque sorte vendre le temps qui est un bien commun? Vous allégueriez vainement pour excuse le lucre cessant; car le plus souvent il est compensé par un accroissement dans le débit de vos marchandises, que par ce moyen vous écoulez plus rapidement, au lieu de les voir dépérir en magasin.

Enfin on se rend coupable d'usure palliée de plusieurs autres manières encore; mais sans m'étendre davantage permettez que je vous demande si vous avez toujours tenu la balance bien juste, sans l'incliner ni d'un côté ni de l'autre. Vous êtes heureux s'il en est ainsi; c'est le prophète qui le dit : *Qui pecuniam suam non dedit ad usuram,... non movebitur in æternum*[1]. Mais s'il en était autrement, écoutez le trait suivant, et profitez-en.

Un jeune homme ne pouvant empêcher son père et son frère de pratiquer l'usure, entra dans un couvent. Après leur mort, un jour qu'il priait pour le repos de leurs âmes, un ange le conduisit au sommet d'une montagne, d'où il aperçut un gouffre profond, semblable à un étang de feu,

[1] Ps. 14, 5-6.

au milieu duquel brûlaient son père et son frère, en se maudissant l'un l'autre. Touché de compassion, il leur demanda s'il pouvait les secourir, et les malheureux répondirent : *In inferno nulla est redemptio :* Il n'y a plus de salut en enfer. Et à ces mots, ils disparurent dans l'abîme. Que sert, mes chers frères, de gagner un million d'écus, si l'on vient à perdre son âme? *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur?* Examinez-vous de grâce pour voir si vous ne vous êtes pas rendu esclave de l'avarice par l'un ou l'autre des contrats que nous avons signalés.

V. Au sujet de cette cupidité sordide, nous lisons, au chapitre sixième du prophète Jérémie, une sentence d'un grand poids et fort générale : *A minori usque ad majorem omnes avaritiæ student*[1] : « Tous depuis le plus grand jusqu'au plus petit sont adonnés à l'avarice. » Ce vice maudit, de l'avis du prophète, est comme un second péché originel, dont tout le monde est infecté, plus ou moins. — Mais tous, *omnes,* n'est-ce pas trop dire? Tous seraient donc pris à cette glu perfide? — Oui, tous. — Mais les petits enfants, ces innocentes créatures qui n'ont pas encore l'usage de raison? mais les femmes qui sont étrangères au trafic et au commerce? — Je répète encore une fois que le prophète en disant tous, ne fait pas d'exception : hommes et femmes, riches et pauvres, maîtres et serviteurs, marchands et négociants, ecclésiastiques et séculiers, tous sont plus ou moins livrés à l'avarice : *Omnes avaritiæ student.* Et pour juger de la vérité de cette proposition, commençons par ceux qui n'ont pas encore l'usage de raison. Observez un petit enfant au berceau, et commençant à mouvoir les mains; voulez-

[1] Jerem. 6, 13.

vous le mettre à l'épreuve? montrez-lui une pomme, ou faites briller à ses yeux un morceau de cristal ; vous remarquerez qu'il suit l'objet du regard, étend ses bras pour le saisir, et une fois qu'il le tient, il le serre dans ses petites mains de toutes ses forces et semble triompher ; s'il ne l'obtient pas, il pousse les hauts cris ; c'est la vengeance de cet âge. Vous voyez donc que la cupidité, cette maudite passion de posséder, se suce avec le lait.

Quant aux femmes, excepté quelques-unes qui sont vraiment douées d'un esprit supérieur, tout le monde ne sait-il pas qu'elles sont les plus portées à l'avarice? Il n'y a pas de maison où l'on file plus fin que celles où les femmes surveillent la dépense. Prenez d'ailleurs une femme qui ait un mari âgé ou infirme, auquel elle compte survivre ; elle commence longtemps d'avance à faire son nid en cachette, elle le soustrait à tous les regards, et tout ce qu'il y a de beau et de bon dans la maison y entre ; de quel droit? nul ne saurait le dire. Ainsi certaines veuves, au préjudice de leurs enfants, et en vertu de cette peur instinctive que la terre ne vienne à manquer sous leurs pieds, se font aussi leur cachette où les rayons même du soleil ne peuvent pénétrer. De même on voit des femmes mariées se permettre de donner fort librement à des parents pauvres, à l'insu de leur mari, tantôt une chose, tantôt l'autre. Je sais bien que la femme a aussi le droit de faire l'aumône proportionnellement à sa condition ; mais ses aumônes ne peuvent dépasser, pour la quantité ou la fréquence, les limites que sa fortune autorise. — Il en est d'autres ensuite qui volent leur mari pour satisfaire leur vanité, se procurer une mode nouvelle, une parure bizarre. Le peuvent-elles? Non, certes, elles ne le peuvent pas en bonne conscience. — Mais, mon père, j'ai un mari si ladre qu'il ne fait pas d'aumône et ne veut pas que

j'en fasse; il laisse sa famille manquer des choses nécessaires, et ne pourvoit pas à l'entretien de ses enfants; que fais-je, moi? je prends à la dérobée ce qu'il faut pour faire face aux dépenses indispensables. Est-ce que je fais mal? — Non, sans doute, jusque-là vous ne faites pas mal; prenez ce qu'il faut pour faire les aumônes convenables et subvenir aux besoins du ménage et de la famille; et si un mari avare se récrie en pareil cas, laissez-le crier.

VI. Afin de mieux comprendre combien le prophète a eu raison d'employer cette formule générale : *Omnes avaritiæ student,* il ne sera pas mal de faire, dans cette conférence spirituelle, une espèce de relevé de tous les avares.

Les plus avares, pour l'ordinaire, ce sont les négociants, les marchands en détail, et les trafiquants de toute espèce; ils fraudent en vendant et en achetant, ils débitent de la mauvaise denrée pour de la bonne, et n'en découvrent pas les défauts cachés, ce qui arrive surtout dans la vente des animaux et autres marchandises semblables: ou bien, ce qui est plus fort, ils mélangent de l'eau avec le vin, du seigle avec le froment, et puis vendent cette marchandise frelatée au même prix que si elle était de première qualité; ou bien encore, ils dépassent les limites du prix légitime, déterminé par la loi, limites qu'on ne peut enfreindre en aucune manière : si le prix n'est point fixé par la loi, il faut se conformer à celui qui a cours sur la place et qui est déterminé par l'estimation commune. On distingue le prix infime, moyen et suprême : il faut se renfermer entre les deux extrêmes.

C'est ce que n'observent pas les marchands qui établissent un monopole à leur profit en s'accordant ensemble, par exemple, pour accaparer certaines denrées, afin d'en élever le prix, au détriment du public et des pauvres.

Ceux-là se rendent beaucoup plus coupables encore qui, soit en achetant, soit en vendant, font usage de faux poids et de fausses mesures, de balances inégales et trompeuses, de façon à prendre toujours trop et à donner trop peu. Ces fraudes sont si communes, qu'il n'y a rien de plus déplorable que de voir avec quelle facilité l'enfer se peuple par là d'hôteliers, de bouchers et de détaillants de toute espèce, hommes et femmes ; car le Seigneur condamne expressément ceux qui ont double poids et double mesure, l'un plus grand, l'autre plus petit, l'un pour acheter, l'autre pour vendre : *Non habebis in sacculo diversa pondera, majus et minus*[1]. — Mais, mon père, vous ne savez pas tout : il y en a qui marchandent tellement qu'il faudrait bien leur vendre pour rien; ils n'ont pas honte d'offrir dix écus pour ce qui en vaut vingt. Que fait-on? on se contente du prix qu'ils veulent bien y mettre ; mais on use secrètement de compensation en modifiant le poids ou la mesure. — Vous ne faites pas bien ; puisque vous convenez d'un prix, vous devez vous en tenir à la convention faite ; autrement vous ouvririez la porte à cent, à mille fraudes ; laissez plutôt aller ces acheteurs importuns, et pour vous, soyez droits et sincères ; car « le Seigneur a en abomination la balance fausse, et il exige que le poids soit toujours juste : » *Statera dolosa abominatio est apud Dominum, et pondus æquum voluntas ejus*[2].

VII. Il faut ranger aussi dans la catégorie des avares beaucoup de domestiques, d'artisans, d'ouvriers, et autres personnes d'une condition inférieure. La pauvreté et le besoin peuvent bien atténuer leurs fautes, mais ne sauraient pas excuser la multitude des injustices qu'ils commettent journellement.

[1] Deut. 25, 13. [2] Prov. 11, 1.

En premier lieu se présentent les domestiques qui ne prennent pas soin des intérêts de leurs maîtres, ou qui, sous prétexte d'un surcroît de fatigue indû, croient pouvoir user de compensation, en prenant certaines choses, par exemple, sans leur consentement. Ils ne le peuvent pas, car en agissant de la sorte ils s'établissent juges dans leur propre cause, et il y a à cet égard une proposition condamnée par les Souverains Pontifes. C'est bien pis encore de ceux qui sont chargés de faire les emplètes de détail pour le ménage. Que d'altérations dans ces notes qu'ils enflent à plaisir, dans ces comptes chargés, ragoûts bien épicés, non pour le palais, mais pour la bourse du maître! Payé autant pour telle chose, autant pour telle autre, autant pour ceci, autant pour cela; et moi j'ajouterais volontiers en marge : de plus volé autant, et fait un profit d'autant; mais on profite si bien qu'on finit par gagner l'enfer. — Eh! mais, vous disent-ils, ce boutiquier, ce marchand me fait une gratification; certes, ce qui m'est donné, je puis bien le retenir en bonne conscience. — Croyez-vous, franchement, que ce boutiquier vous fasse cette courtoisie à cause de vos beaux yeux? Ne la fait-il pas du moins au détriment de votre maître? S'il en était ainsi, vous ne pourriez l'accepter.

Raisonnons de même à propos de certains ouvriers, artisans et gens de profession, qui, sous divers prétextes, usurpent le bien d'autrui. Tel paysan, chaque année, dérobe au cultivateur quelques gerbes, et même jusqu'à la valeur d'un sac de grain ; s'il ne répare ce dommage, au moins par un redoublement de travail, comment s'en tirera-t-il au tribunal de Dieu? — Cette couturière, ce tisserand reçoit la matière à travailler, l'étoffe, la laine, le fil, mais avant de se mettre à l'œuvre, il en prélève la dîme. C'est peu de chose chaque fois, mais à la fin de

l'année ces petits vols ne montent-ils pas à une somme notable? — Ce maçon, ce serrurier, ce boucher dresse la note de ce qui lui est dû ; mais il y insère des articles qui font double emploi, il enfle les chiffres, il trompe. Et s'il arrive que par erreur on lui donne plus que son compte, autant il est avide de recevoir, autant il a soin de fermer la bouche et la main pour n'en rien dire et tout retenir. — Et ce pharmacien qui, voulant gagner cent pour un, fait payer comme médicaments précieux des drogues de mauvaise qualité, altère les recettes du médecin au préjudice du malade ainsi que du docteur, comment règlera-t-il ses comptes au dernier jour? — Et ce menuisier qui fait payer du bois, des clous qu'il n'a pas livrés; — et ce tailleur d'habits qui a coutume de retenir les morceaux de drap qui restent, au lieu de les remettre à qui de droit, comment s'arrangeront-ils à l'article de la mort? Je connais un tailleur qui avait l'art de se ménager ce profit illicite sur la coupe des habits. Comme il était réduit à l'extrémité et sur le point d'expirer, le démon lui apparut dans sa chambre, agitant une bannière composée de morceaux de draps de toutes couleurs, blancs, rouges, noirs. Ce spectacle le jeta dans de mortelles angoisses. Il guérit heureusement, et il eut soin d'ordonner à un de ses garçons de lui dire, toutes les fois qu'il le verrait prendre en main les ciseaux pour tailler un habit : « Maître, souvenez-vous de la bannière. » Vous ne doutez pas qu'à partir de ce moment, il fût d'une exactitude scrupuleuse à rendre à ses clients les moindres restes d'étoffe.

Examinez-vous donc, vous tous qui exercez une profession quelconque, examinez quelle a été votre pratique jusqu'à ce jour, et voyez si dans tout ce qui a été dit jusqu'ici il n'y a pas quelque chose qui vous concerne. Dans le cas que votre nom fût inscrit sur le rôle des avares, mettez la main à l'œuvre sans tarder, pour y remédier.

VIII. N'allez pas croire toutefois qu'il n'y ait que les pauvres artisans et les gens de la basse classe qui soient dominés par l'avarice ; les riches ne sont pas moins esclaves que les autres de cette tyrannique passion. L'avarice des riches est même beaucoup plus préjudiciable que celle des pauvres. Voulez-vous savoir toute la différence qui existe entre l'une et l'autre? Supposez qu'au mois d'octobre, alors que la vigne est chargée d'un raisin mûr et vermeil, un loup, d'une part, pénètre dans le vignoble pour assouvir sa faim, et que de l'autre un petit oiseau s'abatte sur une grappe pour se rassasier du raisin le plus vermeil; le loup en quelques coups de dents aura dépouillé un cep et laissera dans le vignoble des traces de son passage, tandis que le petit oiseau, et dix de ses semblables, mangeraient toute une journée qu'on y verrait à peine la place. Pauvres familles dépouillées par les extorsions injustes des riches avares, vous pourriez nous dire les traces qui restent de leur rapacité. Marchands en faillite avec des livres pleins de crédits; procès prolongés à dessein pour empêcher le bon droit de triompher ; orphelins, pupilles, veuves, réduits à la misère et à l'indigence, parlez et dites si l'avarice des puissants n'a pas la rapacité du loup, plutôt que l'inoffensive avidité du petit oiseau.

Mais ceux qui pourraient nous le dire mieux encore, ce sont ces juges, procureurs et avocats qui trafiquent de la justice, qui éternisent les différends pour accroître leurs profits, qui reçoivent des présents pour donner une entorse au droit, qui portent des jugements iniques par complaisance ou à cause d'une recommandation, ou bien encore qui ont sous la main certains truchemans chargés de négocier d'infâmes conventions avec l'une ou l'autre partie. Les Thébains représentaient les juges sans mains, pour signifier qu'ils ne doivent pas en avoir pour

recevoir des présents. Mais aujourd'hui on pourrait représenter certains juges sous la forme de monstres à cent bras et à cent mains. Ce n'est pas ainsi qu'en agissait l'illustre Thomas More; une veuve, à qui il avait fait gagner un procès, vint un jour lui offrir un riche gobelet d'or; ce grand homme le reçut d'un air joyeux, puis ayant appelé sa famille, il fit devant elle un pompeux éloge du cadeau, demanda qu'on lui apportât de son meilleur vin, et ayant rempli le gobelet il invita la veuve à le vider à sa santé, après quoi il la contraignit à le reporter. Lorsqu'il remplissait la charge de juge, il avait coutume de dire qu'il ne mettait aucune différence entre un ami et un ennemi[1].

Ils vous apprendront aussi quelle est la rapacité de l'avarice chez les riches, ces procureurs ou avocats qui dissimulent les raisons de leurs clients et négligent de les faire valoir, tout en pactisant avec la partie adverse; ou bien qui mettent en avant mille calomnies, embrassent des causes désespérées, suivent des opinions hasardées et sans fondement. Je voudrais qu'ils sussent au moins combien ils compromettent par là le salut de leurs âmes.

Je ne pénètrerai point plus avant dans le sanctuaire de la justice pour vous montrer ces magistrats, ces hommes de robe se traînant derrière les orphelins et les veuves, sans souci de leur dignité, et poussés par une sordide avarice; vous verriez clairement alors que les votes déposés dans l'urne ne sont pas tous dictés par la justice, mais trop souvent vendus par la cupidité. Je ne puis cependant me dispenser de signaler tant de notaires, d'archivistes, de secrétaires, qui font gémir de pauvres gens par d'injustes délais, qui cachent des écritures importan-

[1] TH. STAPLETON, *hist. de Th. More,* ch. 6.

tes, suscitent de faux procès et des difficultés de tout genre pour extorquer de l'argent.

Enfin je condamne absolument ces esprits inquiets qu soulèvent à tout propos des différends, en exhumant des actessuran nés ou autrement, ayant soin de circonvenir de pauvres veuves, des enfants orphelins, pour les rançonner à discrétion, et les contraindre à accepter des transactions aussi injustes que désastreuses pour ces malheureux. Ceux qui ne réussissent point à assouvir leur cupidité par ces indignes moyens, tentent la fortune dans les jeux de hasard ; ils y entraînent des jeunes gens sans expérience, des fils de famille, et à l'aide de fausses cartes, de faux dés, ou d'autres fraudes, s'enrichissent aux dépens de ces imprudents.

Examinez-vous et voyez si par d'injustes procès ou des jeux immoraux vous n'avez pas mis votre âme elle-même en jeu.

IX. Notons cependant que les genres d'avarice dont nous avons parlé jusqu'ici ne sont pas encore les plus exécrables ; il y a une avarice plus rapace que celle du loup, c'est celle de ces maîtres qui fraudent le salaire de l'ouvrier, ou qui, sans motif légitime, diffèrent de jour en jour de payer ce qu'ils lui doivent : *Qui aufert in sudore panem quasi qui occidit*[1]. L'Esprit-Saint met sur la même ligne ces deux crimes : enlever le pain à l'ouvrier et enlever la vie à son ennemi. Le pain gagné à la sueur de son front est la vie du pauvre ; si vous lui enlevez ce pain, vous lui ôtez la vie ; or, voici qu'un pauvre artisan, un serviteur, une servante qui a usé sa vie pour vous dans les travaux les plus pénibles, vous demande son salaire et vous le lui refusez, ou du moins vous le rognez ; quelle

[1] Eccli. 34. 26.

cruauté! Un domestique, par exemple, vous apporte sa note, elle porte en total cinquante livres : vous lui en présentez vingt-cinq, et vous dites : « Si tu veux cette somme, prends-la ; si tu ne t'en contentes pas, laisse-la » — Le pauvre homme baisse la tête et se résigne. Et vous, lorsque vous vous présentez au confesseur, vous lui dites : « Mon père, il s'en est contenté. » — Il s'en est contenté ! savez-vous pourquoi? Parce que vous l'avez menacé, s'il ouvrait la bouche, de le faire sauter par la fenêtre. Oh! cruelle avarice!. . Ce pauvre cordonnier, ce tailleur, ce maçon, ce petit débitant ont déjà usé plusieurs paires de souliers à venir inutilement chez vous réclamer leur créance, et vous les remettez toujours; vous leur refusez le prix de leurs sueurs, et vous repoussez ces mains qui se sont durcies à travailler pour vous. Entre temps, vous êtes bien nourris, bien vêtus, bien logés anx dépens des pauvres qui endurent la faim, la nudité et la fatigue. C'est là une injustice criante, digne de l'exécration de Dieu et des hommes.

Saint François de Paule en donna un jour en présence d'Alphonse, roi de Naples, une preuve palpable et qui mérite d être rapportée. Une grande quantité d'or et d'argent ayant été déposée dans le trésor du gouvernement, le Saint en prit une poignée, et, la pressant, il en fit couler du sang en abondance, pour faire comprendre à ce prince que tout cet argent était acquis injustement, que c'était le sang du pauvre. Oh! si ce grand Saint descendait du ciel et que dans certaines maisons (je ne dis point partout, il ne serait pas juste de le dire), il touchât, de cette main puissante, les splendides livrées, les bijoux précieux, les robes à la mode, les magnifiques ameublements, les tapisseries, les riches équipages, pensez-vous qu'on ne verrait pas aussi dégoutter de toutes parts le sang de ces

pauvres marchands, qui n'ont pas encore été payés, le sang de pauvres marchands qu'on n'a pas équitablement satisfaits, et un sang qui crie vengeance au ciel ?

Que de péchés en effet sont la suite de cette première iniquité! Un marchand qui n'a pas été satisfait, n'ayant pas son argent, est obligé parfois de suspendre ou de laisser languir son commerce, et comme ce commerce fournit le pain avec le travail à beaucoup de veuves, d'orphelins, de familles ouvrières qui vivent au jour le jour, ce sont autant de malheureux privés de pain, autant de maisons où se fait sentir la famine, et quelquefois un besoin extrême qui peut porter aux derniers excès. Dieu sait les imprécations et les malédictions qu'ils profèrent contre les auteurs de leur misère... Or tous ces péchés retombent sur ces riches avares qui refusent de payer, et d'acquitter leurs obligations. Qu'on se plaigne après cela de n'avoir point d'héritier, de voir la santé et le bonheur exilés de chez soi. Comment voulez-vous que Dieu vous exauce tandis que vous élevez vers lui des mains teintes du sang des pauvres? Examinez de grâce si votre nom n'est point inscrit au nombre de ces avares impitoyables.

X. Ce serait peu encore si l'avarice ne dépouillait que les vivants, le pis c'est qu'elle prive les défunts eux-mêmes des secours auxquels ils ont droit. Elle ne se contente pas de spéculer sur la fièvre, sur les blessures, les emplâtres, les maladies, comme le font beaucoup de médecins et de chirurgiens, qui prolongent le traitement afin de grossir leurs émoluments; mais elle fait son profit même des revenus affectés au saint sacrifice qu'elle ne fait point célébrer, des legs pieux auxquels elle ne satisfait point, des dots fondées qu'elle néglige de conférer; en un mot elle pénètre partout et jusque dans le sanctuaire. Pauvres testateurs,

si vous voyiez avec quelle impiété d'avares héritiers foulent aux pieds vos religieuses intentions, vous en pleureriez à double titre, tant à cause du dommage qui en résulte pour les morts, qu'à raison de la ruine que s'attirent les vivants. Du reste, la faute vient-elle toujours des légataires qui ne paient pas, ou d'administrations négligentes à faire acquitter les charges religieuses, c'est ce que je ne sais pas. Ce que je sais, c'est que l'avarice met sa main rapace sur tout, fait argent de tout, même des choses les plus saintes de l'Eglise. Son insolence n'a-t-elle pas été jusqu'à vouloir faire une marchandise de l'Esprit-Saint, lorsqu'elle porta Simon le Magicien à offrir de l'argent à saint Pierre, pour qu'il le lui vendît ? Si elle n'a pas réussi à acheter la troisième personne de la Sainte Trinité, elle est au moins parvenue à faire vendre la seconde pour trente deniers, comme l'a fait l'infâme Judas.

XI. Nous terminerons cette Réforme spirituelle en rappelant à tous, que quiconque s'engraisse du bien d'autrui, au moyen d'usures, de vols, de fraudes, de contrats illicites, de simonies et autres injustices semblables, et ne restitue pas au plus tôt, peut être certain qu'il perdra même ce qui lui appartient avec les richesses mal acquises, à l'instar du malade qui vomit les aliments bienfaisants comme le reste : *Divitias quas devoravit, evomet*[1]. Que chacun donc en s'en retournant emporte avec lui l'avis si salutaire de l'Esprit-Saint : *Melius est parum cum timore Domini, quam thesauri magni et insatiabiles*[2] : « Il vaut mieux peu avec la crainte de Dieu, que d'immenses trésors avec des désirs insatiables. » Peu, mais avec la grâce de Dieu ; peu, mais avec justice ; peu, mais avec le bon témoignage de la conscience ; parce que ce peu avec la

[1] Job. 20, 15   [2] Prov. 15, 16.

crainte de Dieu vous satisfera le cœur et laissera régner la paix dans votre maison; tandis que les trésors acquis par injustice réveilleraient en vous une passion avide que vous ne parviendriez jamais à rassasier. La raison en est claire : la cupidité de l'avare est en quelque sorte infinie ; ses richesses, au contraire, qu'il en accumule tant qu'on voudra, seront toujours finies : comment donc voudriez-vous contenter et assouvir avec un bien fini des désirs qui n'ont point de bornes? — Je le répète donc : *Parum cum timore Domini* : Il vaut mieux un gain médiocre avec la crainte de Dieu que de vastes trésors avec une avarice insatiable et sans limites, que rien ne satisfait et qui est toujours inquiète. Gravez bien dans votre esprit ces trois mots : *Parum cum timore Domini.* Contentez-vous de peu avec la crainte du Seigneur, et vous serez heureux.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

MOTIFS QUI DOIVENT NOUS EXCITER A LA DOULEUR DE NOS PÉCHÉS.

ORAISON PRÉPARATOIRE

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici, et dans tout l'univers.* — Adorez-le ensuite du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Je considérerai en premier lieu que tous les péchés que j'ai commis sont opposés, non-seulement à la majesté infinie de Dieu, mais encore à toutes ses perfections, de telle sorte qu'en péchant j'ai ravi à chacune d'elles l'honneur, la gloire et l'amour qui leur sont dus, je les ai toutes méprisées. J'ai méprisé sa sainteté, en la contraignant de contempler le péché qu'elle a en abomination. J'ai méprisé sa miséricorde, en me prévalant de l'espoir du pardon pour pécher plus librement. J'ai méprisé sa toute-puissance, en la faisant servir à des actions qu'elle condamne. J'ai méprisé sa justice, en péchant encore après tant d'exemples de châtiments universels qu'elle a mis sous mes yeux. En un mot, il n'est aucun des attributs divins que je n'ai outragé, misérable créature que je suis, et cela pour la plus vile satisfaction. Ah ! que je devrais pleurer en réfléchissant que ce Dieu que j'ai offensé de la sorte est mon Créateur, sans lequel je n'existerais pas, mon Conservateur, sans lequel je ne pourrais subsister un instant, ma Providence, sans laquelle je ne puis vivre, mon Rédempteur, sans lequel je serais perdu pour toute l'éternité, mon Glorificateur, sans lequel je ne pourrais parvenir à la félicité éternelle, pour laquelle il m'a créé. Et j'ai été assez impie, assez ingrat, pour ne pas craindre de l'offenser, après qu'il m'a donné l'existence, qu'il me l'a conservée, qu'il m'a racheté et qu'il m'a préparé une gloire éternelle. Le chaste Joseph regardait comme une chose presque impossible de consentir aux infâmes propositions de la femme de son maître, de qui il avait été traité avec bonté ; c'est ce qu'il lui répondit : *Quomodo possum hoc malum facere, et peccare in Deum meum*[1] ?

[1] Gen. 39, 9.

Et moi, comment ai-je pu pécher contre mon Dieu de qui j'ai reçu tout ce que je possède de biens, et de qui seul je puis attendre les biens futurs que j'espère?

Pesez attentivement ces vérités, et de cette considération passez aux affections qu'elle fait naître.

1. Admirez comment un Dieu si outragé par vos ingratitudes a eu la patience de vous supporter si longtemps sans vous punir.

2. Repentez-vous sincèrement d'avoir offensé un Dieu qui vous a comblé de tant de bienfaits.

3. Enfin implorez son assistance pour ne plus recommencer à outrager une majesté, une bonté qui mérite l'amour de tous les cœurs.

SECOND POINT.

Considérez que ce ne sont pas seulement les bienfaits communs à toutes les créatures qui doivent vous exciter à déplorer votre ingratitude, mais que vous avez bien plus sujet encore de vous reprocher d'avoir été ingrat en présence de tant de bienfaits particuliers que Dieu vous a accordés. Repassez-les donc en esprit avec un sentiment d'humilité, et dites-vous en vous-même : Il est pourtant vrai qu'avant que je ne fusse, et que je vinsse au monde, le Seigneur, sans aucun mérite de ma part, m'a choisi entre tant d'autres qui périssent uniquement pour n'avoir pas eu le don de la foi, qu'il a voulu que je fusse au nombre des siens, de ceux qui étaient appelés à naître au sein de l'Eglise catholique et que je fusse lavé dans le sang précieux de Jésus-Christ, en recevant le sacrement de baptême. Et depuis que je suis au monde, quelle bonté, quel amour de père Dieu ne m'a-t-il pas témoigné! Relativement aux corps et aux biens temporels non-seulement

il m'a fourni des choses nécessaires à l'entretien de la vie, mais encore de ce qui en fait l'agrément. Quant à l'âme et aux biens éternels, aurais-je pu désirer des secours et des moyens plus efficaces que ceux que j'ai reçus dans le cours de ma vie, afin d'arriver à la béatitude pour laquelle j'ai été créé ? Que de saintes pensées, que de bons sentiments Dieu ne m'a-t-il pas suggérés depuis que j'ai atteint l'âge de raison ! Que de fois ne m'a-t-il pas nourri du pain des anges, c'est-à-dire de sa propre chair et de son précieux sang ! Que de fois ne m'a-t-il pas fait entendre sa voix au fond du cœur ! Que de lumières surnaturelles ne m'a-t-il pas communiquées ! Que d'inspirations salutaires ne m'a-t-il pas envoyées dans les retraites, dans les communions, dans le temps de la maladie, à l'annonce de telle mort prématurée, à la vue de tel accident ! Et quoique j'aie mérité la mort aussi souvent que j'ai eu le malheur de pécher, il m'a cependant épargné, et n'a cessé de me supporter, en employant pour m'attirer à lui, tantôt la sévérité, tantôt la douceur. Que ferai-je donc enfin ? Ah ! le front dans la poussière, je dirai à mon Dieu ce que Saül dit à David : *Justior tu es quam ego : tu enim tribuisti mihi bona, ego autem reddidi tibi mala*[1] : Oh ! que vous êtes juste, que vous êtes bon, mon Dieu ! tandis que vous ne cessiez d'user de miséricorde envers moi, je ne cessais de vous offenser. — Pleurez amèrement une si monstrueuse ingratitude et tirez de cette considération les affections suivantes :

1. En premier lieu, confessez à Dieu que vous n'êtes pas digne de sa protection, que vous ne méritez pas qu'il daigne seulement se souvenir d'un ingrat tel que vous.

2. Ensuite, protestez que vous voulez profiter, moyen-

[1] I Reg. 24, 18.

nant le secours de sa grâce, de ces saints exercices, qui sont peut-être la dernière occasion favorable que vous aurez de vous convertir avant la mort.

3. En troisième lieu, demandez-lui sincèrement pardon, et en montrant Jésus crucifié au Père éternel, dites-lui par vos larmes : *Respice in faciem Christi tui, et miserere mei:* Jetez les yeux sur votre divin Fils et ayez pitié de moi.

Puis terminez la méditation par un colloque comme celui-ci :

COLLOQUE.

Océan immense de bonté! Dieu infiniment saint, infiniment juste, infiniment ennemi du péché! je viens me jeter à vos pieds, tout couvert de confusion à la vue de mon ingratitude. Hélas! qu'ai-je fait en m'attaquant à vous-même, en osant outrager votre infinie majesté! Ce n'était donc pas assez d'avoir poussé la malice jusqu'à vous offenser sous vos yeux, si je ne faisais tourner vos faveurs même contre vous! Par la foi, vous m'avez fait connaître votre miséricorde, vous m'avez appris que vous avez versé tout le sang qui coulait dans vos veines pour m'en faire un bain facile et salutaire dans le sacrement de pénitence ; et moi, malheureux que je suis, j'ai abusé de cette connaissance pour vous offenser avec plus de sécurité, plus vous avez été généreux envers moi, plus j'ai été méchant à votre égard. Hélas! qu'est-ce donc qui m'a poussé à un tel excès que de me révolter contre vous, mon souverain Bienfaiteur? Rien, absolument rien, si ce n'est un plaisir qui s'est évanoui comme l'ombre, un plaisir si vil que les ténèbres mêmes en ont eu honte. Et c'est pour si peu de chose que je vous ai offensé, ô mon Dieu! *Propter quid irritavit impius Deum*[1]*? propter*

[1] Psalm. 10, 13.

quid? Qu'avais-je à me promettre de mon péché? Pas autre chose que le repentir, la honte, la confusion, les remords de conscience. — Ah! mon Dieu, je me confonds, je ne sais comment vous adresser la parole, sinon pour vous supplier de me pardonner encore cette fois, de m'exaucer encore présentement que j'implore avec humilité votre assistance pour ne jamais plus vous offenser.

MÉDITATION DU SOIR.

LA MORT.

EXPLICATION DU SUJET.

I. Un des effets du péché c'est la mort, vérité bien propre à faire tomber nos illusions. Avant de nous mettre à méditer cette importante vérité, je voudrais que chacun fît en soi-même le raisonnement du grand Chrysostôme. Je vous présenterai réunies ensemble les réflexions qu'on trouve éparses en différents endroits de ses écrits. Attention.

Me voici au monde... J'y suis entré telle année, tel jour... Dois-je y demeurer toujours? — Non; je dois au contraire en sortir, et je ne sais ni quand, ni comment. Et cette grande vérité, ni la foi, ni la raison, ni l'expérience de chaque jour ne me permettent d'en douter. Tous nous devons déloger un jour et quitter ce monde, tous nous devons mourir : les simples et les ignorants meurent, les sages et les savants meurent, les grands et les petits meurent, les sujets meurent, les princes, les rois, les empe-

reurs meurent ; et comme tous les hommes naissent de la même manière, ainsi Dieu a décrété que tous les hommes mourront également : *Statutum est hominibus semel mori*[1].

Or, en quoi consiste cette mort? — Elle consiste dans la dissolution de ce composé de l'âme et du corps; la mort, c'est le dépouillement complet de tout ce que l'homme possède en ce monde; mourir c'est être réduit à une vile poignée de cendre.

Continuons à nous interroger nous-mêmes. De ces biens que je poursuis avec tant d'ardeur, combien en emporterai-je avec moi en mourant? — Pas plus que je n'en ai apporté en naissant : je suis sorti nu du sein de ma mère, nu je rentrerai dans le sein de la terre : *Nudus egressus sum de utero matris meæ, nudus revertar*[1].

Et ce corps, quel sera son partage? — Une tombe fétide, où il deviendra la proie des vers, et sera réduit en pourriture et en poussière. — Et de l'âme, qu'en sera-t-il? ira-t-elle se réjouir au séjour des bienheureux, ou souffrir dans le lieu des tourments? — On ne le sait pas; on sait seulement que là où elle ira, elle y demeurera éternellement. Vérité terrible! — Et quand donc arrivera ce moment redoutable? — On ne le sait pas, on ne peut le savoir; car la mort vient tard pour l'un et tôt pour l'autre, elle prévient celui-ci et surprend celui-là à l'improviste.

Si la mort me surprenait aujourd'hui, cette nuit même, à quoi devrais-je m'attendre? Dans quel état me trouvé-je? Comment est-ce que je vis?... Est-ce que je ne vis pas de manière à avoir sujet de redouter la damnation éternelle?... Et je n'y pense pas?... Et je vis tranquille? — Funeste illusion! Mes chers frères, nous voici en retraite pour nous désabuser; et afin de nous rendre la

[1] Hebr. 9, 28. [2] Job 1, 21.

mort plus sensible, nous considérerons dans cette méditation ce qui advient à notre corps avant la mort, ce sera le premier point; — puis ce qui lui advient après la mort, ce sera le second. Entrons dans les détails de cette double considération.

II. Pour bien comprendre ce qui adviendra à votre corps avant la mort, représentez-vous un moribond déjà condamné par les médecins; figurez-vous le mauvais riche de l'Evangile. Il vivait dans l'opulence : *Erat quidam dives;* honoré et respecté de tout le monde, parce qu'il était élevé en dignité : *induebatur purpura*[1] ; tout adonné à ses plaisirs et ne songeant qu'à satisfaire ses sens, il s'asseyait tous les jours à une table splendide : *epulabatur quotidie splendide.* Si vous jetez un coup d'œil sur cette vie, rien ne paraît plus digne d'envie : être craint et honoré, dominer sur ses égaux, voir la foule à ses pieds, commander en public, et nager au sein des délices, tout cela est séduisant, n'est-il pas vrai? — Mais, hélas! comme la scène change en un instant! Le voilà étendu sur un lit doré ; contemplez-le, le cœur tourmenté par des tristesses insupportables, et le corps en proie à d'atroces douleurs ; observez les angoisses qu'il éprouve, sa respiration haletante, des maux d'entrailles affreux, une fièvre ardente qui croît d'heure en heure ; et surtout voyez-le tremblant d'effroi dans l'attente de son dernier soupir. Oh! quelle salutaire leçon! — Faites ici vos réflexions, mes pauvres pécheurs, et puis dites-moi, à quoi servent les richesses dans cet état, sinon à tourmenter davantage l'esprit? A quoi servent les honneurs, les plaisirs, les désordres passés, sinon à accabler de plus en plus un pauvre moribond?

Enfin après une cruelle agonie, il est mort : *mortuus est*

[1] Luc. 16, 19.

dives. Où sont maintenant les serviteurs, la pourpre, les festins, les assemblées joyeuses, les fêtes, le luxe et le faste? — Tout s'est évanoui. *O mors, bonum est judicium tuum*[1] ! O mort! que tes conseils sont salutaires!

Oui, consultez la mort, mes chers frères, si vous voulez détacher votre cœur des jouissances viles et méprisables d'ici-bas. Et sachez que dans vos derniers moments vous éprouverez comme une mort anticipée; vous serez à charge à vos parents, à charge à vous-mêmes; votre corps, comme le corps de Job, sera en proie à la souffrance des pieds à la tête. L'Ecriture rapporte de l'impie Antiochus que son corps, avant sa mort, exhalait une puanteur si insupportable, que l'armée tout entière en était incommodée. S'il n'en est pas toujours ainsi de celui qui a vécu dans le désordre, au moins il n'est que trop vrai qu'à l'approche de la mort il éprouve, dans le corps et dans l'âme, un enfer anticipé. Etes-vous convaincu que vous vous trouverez un jour dans ce misérable état si vous ne changez de vie? Vous le croyez et vous n'y pensez pas? — Que dis-je? vous vivez comme si vous ne deviez jamais mourir? Quel aveuglement effroyable!...

III. Je le sais, si l'on se représente un autre que soi-même assiégé par les douleurs de la mort, on n'en est guère impressionné. Mais faisons autrement. Pour vous rendre la mort plus sensible, figurez-vous, dans cette méditation, que c'est vous qui êtes l'agonisant étendu sur ce lit de mort, couvert d'une sueur froide, dénué de forces, avec une respiration qui devient pénible, un pouls qui s'éteint, une voix qu'on n'entend plus. Oh! quel saisissement, lorsque le prêtre vous présentera le crucifix et prononcera ces paroles solennelles : *Proficiscere, anima*

[1] Eccli. 41, 3.

christiana, de hoc mundo. Partez, âme chrétienne ; il faut quitter ce monde, abandonner ce corps ; il est temps de dire un dernier adieu à tout ce qui vous entoure. Il y a une autre région, un autre monde qui vous attend. Songez à partir, pour vous rendre au tribunal de Dieu.... Oh ! alors, certes, vous croirez ces grandes vérités de l'autre vie, qui, dans la fougue des passions, ne vous apparaissaient que comme des ombres lointaines. Alors, certes, à la clarté de ce cierge bénit, vous reconnaîtrez clairement la folie de votre vie passée, et vous serez effrayé du présent en vous trouvant dans la nécessité de franchir ce redoutable passage sans personne au monde pour vous aider. Les médecins seront impuissants pour vous, vos amis se retireront inconsolables ; vos parents, vos domestiques affligés, muets de douleur, au lieu de vous soulager, ne feront qu'accroître votre trouble et votre chagrin.

Venez ici, jeune homme ambitieux, qui ne parliez que de passe-temps et de plaisirs : voilà où vous en serez réduit un jour. Venez ici, femme vaine, qui vous glorifiez tant de vos charmes éphémères ; pauvre créature, voyez ce qu'il adviendra de vous. Tous ceux qui vous visiteront sur ce lit de douleurs diront : voilà cette personne si belle, si spirituelle ; elle est méconnaissable déjà et bientôt elle ne sera plus. Venez tous enfin, grands et petits, savants et ignorants, princes et sujets ; voilà la dure conjoncture dans laquelle nous nous trouverons sous peu. Qu'allons-nous donc faire?... Nous recommander aux médecins? Ah! leur art a épuisé ses ressources. Espérer des miracles par l'intercession des Saints ? Mais les Saints désirent que la volonté de Dieu se fasse plutôt que la nôtre. Demander au moins un délai pour faire pénitence, et mettre ordre aux affaires

de notre conscience? Mais nous avons eu tant de temps, peut-être même trop. Il fallait y penser plus tôt. Retourner en arrière, cela ne se peut : aller en avant, c'est par trop pénible. — Ah! monde infidèle, monde perfide, voilà comment un jour tu nous manqueras sous les pieds, et cela une seule fois, et une fois pour toujours !

Qu'avons-nous donc à faire? — Mes chers frères, il faut que nos illusions s'évanouissent; et voulez-vous savoir ce que nous devons faire pour cela? Nous devons faire dans cette méditation ce que font ceux qui ont à franchir un large fossé, ils reculent de plusieurs pas en arrière pour s'élancer avec plus de force. Ainsi, nous devons prévoir avec soin ce qui arrivera infailliblement un jour, et pourvoir à tout comme si nous touchions à l'événement. Tel sera le fruit de notre méditation : nous mettre à l'œuvre dès à présent, et prendre une résolution immédiate, une détermination énergique de régler notre vie comme si elle n'était qu'un acheminement vers la mort, une préparation au grand passage· et afin d'y réussir pénétrons-nous bien de ces trois vérités : un seul Dieu, une seule âme, une seule mort.

IV. Quant à ce qui advient au corps après la mort, voici une vérité claire et manifeste : dès que l'âme l'a abandonné, le corps reste là froid, pâle, immobile ; il ne tarde pas à exhaler une odeur infecte, on le met dans un cercueil pour le porter à l'église, où l'on chante ses obsèques, et devenu un objet d'horreur pour tout le monde, il est jeté dans une fosse. Pouvez-vous nier ce fait? — Non. — Eh bien! descendez maintenant en esprit dans cette fosse; voyez ce misérable cadavre tout au fond, considérez les phases qui se succèdent pour lui. Etendu sur cette couche de la mort dans un sombre tombeau, il n'a, comme dit Isaïe, pour matelas, pour couverture,

pour entourage que la pourriture, les vers et les ossements décharnés d'autres cadavres. En un court espace de temps, il est réduit à une poignée de poussière, à un consommé de pourriture. — Arrêtez-vous ici et dites, en poussant un profond soupir : *O mors, quam amara est memoria tua*[1] ! Que ton souvenir est amer, ô mort! Voilà donc ce corps que nous avons tant aimé, tant caressé, ce corps qui réclamait chaque jour des plaisirs, des satisfactions, des divertissements? Combien de fois l'Eglise n'a-t-elle pas fait retentir à nos oreilles ces paroles : Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que tu retourneras en poussière? Le son de ces lugubres paroles aurait bien dû abattre notre orgueil, il aurait dû nous dégoûter de tant de vanités, de tant d'attaches aux biens de la terre, de tant de désirs impurs; et cependant il n'en fut rien. Insensés que nous sommes, nous avons continué à vivre comme si nous ne devions jamais mourir. Voici enfin le moment de nous désabuser, et afin que nous ne tardions pas trop à revenir de nos illusions, appliquons-nous ce soir à nous graver profondément dans l'esprit cette vérité, savoir, que notre corps est un véritable fumier, et que nous devons le traiter comme tel si nous ne voulons pas qu'il entraîne notre âme à sa perte. C'est ainsi qu'en ont agi les Saints; je suis certain que vous les imiterez, si vous vous mettez devant les yeux ce tas d'ossements et de chairs putrides que la mort laisse au fond du cercueil, en vous répétant souvent à vous-mêmes : Voilà en quel état je dois être réduit un jour... Pensée salutaire, qui sera pour votre âme la source de tous les biens.

V. Ne voyons-nous pas tous les jours que pour vivre saintement le moyen le plus efficace, c'est de penser con-

[1] Eccli. 41, 11.

tinuellement à la mort? Oh! combien sont devenus des saints à la seule vue d'un cadavre! Nous en avons un exemple frappant dans la sœur Marianne de Jésus, religieuse de notre Ordre, morte en réputation de sainteté. Cette grande âme fut convertie à Dieu d'une singulière façon. Elle était jeune encore et vivait au milieu du monde, tout adonnée à la vanité, lorsqu'un jour lui apparut une personne qui lui ressemblait entièrement sous tous les rapports, portant les mêmes vêtements, la même parure, et qui lui dit : Me reconnais-tu? — Mais quoi! vous me ressemblez tout à fait. — Bien mieux, reprit celle-là, je suis une autre toi-même : vois donc ce que tu es. Et en disant ces mots, elle tourna le dos et laissa apercevoir un affreux squelette, et rien de plus. A partir de ce moment et durant l'espace de quatre ans consécutifs, Marianne n'aperçut plus que des os de mort; de toutes les personnes avec qui elle était en rapport, elle ne voyait que les ossements; les vêtements, la peau disparaissaient à ses yeux pour laisser le squelette à nu, elle ne reconnaissait plus personne qu'à la voix. Entrait-elle dans une église pleine de monde, cette église lui paraissait un tombeau; passait-elle sur les places publiques, ces places étaient pour elle comme des cimetières. Si quelqu'un l'approchait, elle entendait le bruit des ossements s'entrechoquant; bien plus elle ne voyait pas même son propre corps, mais seulement des os décharnés. Ce spectacle continuel de la mort opéra dans cette âme un changement incroyable; elle vécut et mourut en réputation de sainteté par toute l'Espagne.

Jetez un coup d'œil sur cette tête de mort : ce sera là l'objet de notre méditation. Voilà ce qui adviendra de vous après le trépas. Votre tête à chacun, dans quelques années, sera semblable à celle que vous voyez ici ; elles

seront toutes égales, toutes dépouillées de leurs vains ornements ; plus de parures, plus d'ajustements : un ossement hideux et difforme, comme celui que vous avez devant les yeux. N'y a-t-il pas là de quoi faire évanouir vos illusions? *O mors, bonum est judicium tuum*[1] ! Consultez, mes chers frères, consultez la mort. Et si vous voulez retirer un fruit solide de la présente méditation, représentez-vous, mais de la manière la plus vive, que vos amis, vos compagnons, que tous ceux qui vous entourent dans cette église sont autant de squelettes décharnés. — Oh! vous frémissez d'horreur!... Est-ce qu'il n'en sera pas ainsi dans peu? — Très-certainement ; car de même que vous vous trouvez ensemble dans cette église, vous vous trouverez ensemble, pour la plupart, dans un cimetière commun. Or, que voudriez-vous avoir fait, chacun en particulier, avant de vous voir réduit à cet état?... La réponse à cette question vous suggère en peu de mots le fruit à retirer de cette méditation : ce que je voudrais avoir fait alors, je prends la résolution de le faire maintenant ; oui c'est maintenant le temps de faire le bien, d'en venir à une bonne confession, à un véritable changement de vie. Maintenant, je le répète, maintenant ...

O Esprit-Saint, opérez vous-même ce changement dans les cœurs ; et vous, mes chers frères, ne résistez point aux suaves impulsions de la grâce, mais rendez-vous enfin, rendez-vous. (*A genoux.*)

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon*

[1] Eccli. 44, 3.

Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici, et dans tout l'univers. — Faites ensuite un acte d'adoration profonde, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Figurez-vous que vous êtes étendu sur un lit, condamné par les médecins, un cierge à la main, et qu'on vous intime cette lugubre sentence que le prophète Isaïe notifia au roi Ezéchias : Mettez ordre aux affaires de votre maison, car vous allez mourir : *Dispone domui tuæ quia morieris tu et non vives*[1].

IIe Prélude. Demandez la grâce de bien comprendre ce que signifie mourir, et quelles sont les propriétés de la mort, afin de vous déterminer à faire dès maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Récitez un *Pater* et un *Ave*.

PREMIER POINT.

Considérez ce qui arrivera à votre corps avant de mourir. D'ordinaire la mort est précédée de la maladie. Figurez-vous donc que vous tenez le lit depuis quelque temps, que le mal va en s'aggravant peu à peu, et que divers accidents viennent, comme toujours, ajouter à vos souffrances, tels que la fièvre, des nausées, des douleurs de tête, des frayeurs de la mort, des visites d'amis, et de médecins lesquels en voulant vous soulager ne font souvent que redoubler le mal. Entre temps, les sens s'affaiblissent, l'imagination s'obscurcit, vous prenez du dégoût pour tout, vous vous livrez à l'abattement, vous n'avez plus le courage de penser à autre chose qu'à votre dou-

[1] Isaiæ 38, 1.

leur. Voilà quel sera alors votre état, pourvu toutefois que vous ne soyez point surpris par une mort subite qui vous abatte sans vous prévenir. Or, dites-moi, est-ce bien au milieu de tant d'accidents et de déboires que vous trouverez le moment convenable de mettre ordre aux affaires de votre conscience?... Et c'est à une pareille époque que vous renvoyez l'affaire la plus sérieuse, celle de votre salut et de votre éternité?... Avez-vous jamais réfléchi combien il importe de bien mourir?... Ah! c'est une chose si importante que, supposé que vous fussiez *ab æterno,* et que durant toute une éternité déjà écoulée vous n'eussiez été occupé qu'à vous préparer à bien mourir, vous n'auriez pas trop fait. Et vous, après avoir dissipé en vanités et en folles joies tout le temps de votre vie, vous vous flatteriez d'être suffisamment disposé par une préparation faite en hâte, à la dernière extrémité?... Et puis si ce moment même vous était refusé, comme il l'a été à tant d'autres?... Et dans la supposition qu'il vous fût accordé, s'il n'était pas suffisant pour détacher votre cœur de cette liaison, de cette mauvaise habitude, de cette occasion dangereuse?... Et si cette confession faite à la dernière heure n'était pas bonne, faute de contrition et de bon propos, ou parce que Dieu, en punition de votre négligence, ne voudrait plus vous accorder la grâce de la persévérance finale, que vous avez si souvent déméritée?...

Ah! mon pauvre pécheur, ne vous apercevez-vous donc pas que vous courez au-devant de la mort, comme le bœuf qu'on mène à la boucherie, sans y penser? Est-il possible qu'un homme aussi clairvoyant que vous dans les affaires qui ne sont d'aucune conséquence, se montre si stupide dans une affaire qui est d'une importance capitale? .. Jetez-vous aussitôt aux pieds de Jésus crucifié,

et, versant un torrent de larmes remerciez-le du temps qu'il veut bien encore vous accorder pour remédier à un si grand désordre, et demandez-lui pardon de cette déplorable insouciance qui a été la source de tous vos péchés. Oh! si vous étiez mort dans le cours de ces années passées, malheureux, où seriez-vous maintenant? aux exercices ou en enfer?... D'où vient donc que vous ne pleurez pas votre aveuglement?... que vous ne regrettez pas tant de belles années si mal employées?... N'est-il pas vrai qu'au lieu de vous préparer à bien mourir, vous vous êtes fabriqué tous les jours de nouvelles entraves?...

Pleurez donc, et pleurez du fond du cœur; frappez-vous la poitrine en disant : O mon Dieu, mon Dieu, quelle n'a pas été votre miséricorde! Plus j'ai multiplié mes offenses et mes prévarications, plus votre amour a multiplié les grâces. Je me repens, ô mon Dieu, de tant d'ingratitude, je m'en repens de tout mon cœur, et je prends la résolution de réparer les désordres d'une vie si criminelle.

Que dites-vous donc?... Ah! il ne suffit pas d'une résolution flottante, il faut une résolution vigoureuse. Dites-moi de grâce : si le mauvais riche recouvrait maintenant la chance que vous avez de pouvoir pleurer ses péchés et se préparer à une bonne mort, que ferait-il? — Oh! comme il fondrait en larmes, avec quelle ferveur il se condamnerait aux macérations et à tous les exercices de la plus rude pénitence. Mais pour lui, il n'en est plus temps, tandis qu'il l'est encore pour vous; puissiez-vous apprendre aux dépens d'autrui. Courage! embrassez les pieds du Sauveur, et pleurez sur votre égarement passé; déplorez tant d'années perdues, et demandez-lui pardon d'une vie si criminelle, en lui promettant d'en

venir à une réforme de mœurs complète, et en harmonie avec les lumières qu'il vous donne. C'est être vraiment sage, mon cher frère, que de prévoir les événements avant qu'ils n'arrivent ; car une fois qu'ils sont passés, les moins sensés les connaissent et les déplorent sans fruit. Méditez bien ces vérités, médites-les en silence...

VII. Imaginez de plus que votre maladie, déjà reconnue mortelle, vous a réduit à l'extrémité. Les médecins vous ont abandonné ; le prêtre debout au chevet de votre lit, vous présente la chandelle bénite et vous aide à la tenir en main, parce que vous n'en avez plus la force. Vos yeux se voilent, votre langue s'épaissit, votre poitrine se gonfle, votre respiration devient saccadée, le pouls s'éteint, vous mourez... Et voilà que votre âme est séparée du corps ; en un moment tout a disparu pour vous ; il n'y a plus pour vous ni monde, ni ciel, ni soleil, ni champs, ni habitation magnifique et si bien garnie; plus de dignités, ni de richesses, plus de pompes, ni d'honneurs, ni de famille, plus rien de temporel ; vous êtes dépouillé de tout. Oh ! situation épouvantable ! *O mors, quam amara est memoria tua !* Quel coup terrible pour votre pauvre cœur, lorsque, sur le point de rendre le dernier soupir, vous représenterez votre bannissement perpétuel de ce monde, et l'abandon de tous les biens que vous y possédez, sans espoir de les recouvrer jamais ! Quelle frayeur quand vous vous trouverez à ce moment fatal où la mort va mettre la main sur tous les objets les plus chers auxquels vous teniez ici-bas !...

Qu'en dites-vous, vous qui avez constamment prostitué toutes vos affections aux choses de la terre ? vous qui avez toujours eu votre cœur enseveli dans la fange ?... Or, dites-moi, si le souvenir seul de la mort vous est déjà si amer, que sera-ce de sa présence, alors que vous la

verrez en face, et sur le point de vous arracher de vive force à toutes les personnes qui vous sont chères? Ah! quelles transes! quelles angoisses!... Pensez-y un instant en silence, pensez-y sérieusement... Y avez-vous pensé? Eh bien! dites-moi maintenant, à quelle distance êtes-vous de ce moment si formidable? Remontez en esprit le cours de vos années, et considérez si le temps écoulé jusqu'ici n'a pas été bien court; que vous en semble-t-il?... Très-court, n'est-il pas vrai?... Or, sachez que le temps qui vous reste sera beaucoup plus court encore; oui, il viendra bientôt ce jour dont vous verrez le matin et dont vous ne verrez plus le soir. Et si ce jour était celui où je vous parle, que voudriez-vous avoir fait?... Voudriez-vous avoir outragé Dieu dans ses églises, blasphémé son saint nom, repoussé les pauvres rudement? Voudriez-vous avoir croupi dans les désordres les plus honteux, propagé les médisances les plus malignes, nourri les inimitiés les plus acharnées? — Non, mon cher frère, non; vous voudriez au contraire avoir vécu comme un saint. D'où vient donc que vous ne vous stimulez pas davantage ce soir?... Ne s'agit-il pas de vous en ce moment? Ne traite-t-on pas de vos plus grands intérêts. Ne devez-vous pas vous trouver incessamment dans cette conjoncture décisive? — Allons donc; jetez-vous aux pieds de la très-sainte Vierge. Ah! elle saura bien, elle, exciter la componction dans votre cœur, elle saura faire éclater vos gémissements et vos sanglots. O puissante Vierge, auguste Mère, gagnez ce soir tous les cœurs à Dieu. — Nous devons répandre ce soir, dans cette sainte méditation, les larmes que nous voudrions avoir répandues à l'article de la mort. Demandez donc pardon à Dieu de tant d'attaches criminelles aux créatures, de tant d'excès commis; mais demandez pardon à Dieu pour l'amour de

la très-sainte Vierge, et, en vous frappant la poitrine, dites-lui du fond du cœur :

Pardon, mon Dieu, pardon. Pardonnez-moi pour l'amour de votre Mère bien-aimée. Et vous, auguste Vierge, soyez une Mère aussi pour moi, et une mère compatissante : assistez-moi à ce moment redoutable, obtenez-moi une bonne et sainte mort. *Maria, Mater gratiæ* (prononcez ces paroles les larmes aux yeux), *Maria, Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et hora mortis suscipe.* O Marie, je vous en conjure, procurez-moi une bonne, une sainte mort ; c'est la grâce que je vous demande, et pour l'obtenir, je prends la résolution de changer de vie tout de bon. A cette fin, plus jamais dans telle maison, plus jamais avec tel compagnon, plus jamais. . Ah! tendez-moi la main, ô Vierge puissante! convertissez mon cœur, détachez-moi de toutes les créatures, et obtenez-moi la grâce de sortir de ce lit d'iniquités par une bonne et sincère confession, afin qu'en vivant chrétiennement à l'avenir, je puisse espérer de faire un jour une bonne et sainte mort...

SECOND POINT.

VIII. Considérez ce qui survient après la mort. Voilà que l'âme est séparée du corps ; celui-ci prend un aspect repoussant, hideux ; privé de mouvement, de sentiment, de vie, il exhale une puanteur qui éloigne tout le monde. Ceux qui le servaient l'abandonnent, ceux qui le respectaient lui tournent le dos. On l'enveloppe dans le linceul le plus vil qu'il y ait dans la maison, on le renferme dans la bière et on le porte à l'église, et après que chacun l'a considéré avec un sentiment d'horreur, on le descend dans une fosse. Entrez dans cette chambre funèbre de la

mort, et figurez-vous que c'est votre propre corps que vous y voyez jeté sur un tas d'ossements desséchés : remarquez comment, après avoir été quelque temps la pâture des vers, il se réduit bientôt à un peu de pourriture. Que si le dégoût vous prend à ce spectacle, et si vous n'avez pas le cœur de le supporter plus longtemps, rentrez en vous-même, et ouvrez les yeux en présence d'une si grande vérité. Puis dites-moi de grâce, n'est-ce pas là ce corps en faveur duquel vous en êtes venu au point de fouler aux pieds la loi de Dieu? Oui, c'est bien lui. Mais, grand Dieu! le plus vil animal dans sa peau, n'est-il pas plus estimable que ce corps en putréfaction? Comment donc avez-vous pu vous laisser séduire par une apparence si trompeuse? Ah! malheureux monde! qui est-ce qui ne prendrait pas la résolution ce soir de détester tes maximes?... Est-ce que nous ne devons pas être tous réduits à cette misérable condition? — Hélas! infailliblement, mes chers frères ; tous, tant que vous êtes, jeunes et vieux, riches et pauvres, grands et petits, dans peu vous ne serez plus que cendre et poussière ; et vous aussi, savants ; vous aussi, marchands ; vous aussi, soldats, vous serez réduits en poussière ; les rois eux-mêmes, les empereurs, les papes, tous sans en excepter un seul, descendront dans la tombe pour y être réduits à une vile poignée de poussière. Oh Dieu! quelle écrasante vérité!...

Voilà donc comment passent les choses de ce monde : aujourd'hui elles brillent sur la scène, et puis elles s'évanouissent sans laisser de trace : *Præterit figura hujus mundi*[1] ; la figure de ce monde passe vite, dit l'Apôtre, elle disparaît rapidement : *præterit*. Pénétrez donc bien, mon cher frère, une vérité si pratique et si solide ; et à la

[1] I Cor. 7, 31.

vue de ce corps tombant en pourriture, concluez avec l'Esprit-Saint que tout n'est que vanité. Et le cœur saisi d'effroi, pénétré d'un saint mépris du monde, écriez-vous avec force : *Vanitas vanitatum*. Vanité que les empires, vanité que la science, vanité que les dignités, vanité que la beauté, vanité que les honneurs, les pompes, les plaisirs, vanité que ce corps même que vous choyez tant, vanité, vanité! Mais pourquoi toutes ces choses ne sont-elles que vanité? — Parce qu'elles ne servent de rien pour cette chose précieuse qui seule demeure et dure éternellement. Et quelle est-elle? c'est l'âme, oui, l'âme. Avez-vous jamais pensé tant soit peu sérieusement à l'âme? Quelle folie cependant de perdre votre âme qui est éternelle pour un peu de vanité?... Pour un plaisir d'un moment, un plaisir vain et frivole, un plaisir vil et indigne, sacrifier votre âme qui est unique, immortelle, et doit vivre éternellement.

Ah! jetez-vous aux pieds de Jésus crucifié, et dites-lui que vous êtes un aveugle, que vous avez les yeux de la foi obscurcis, et par conséquent demandez-lui la lumière : *Domine, ut videam*[2]; Seigneur, éclairez-moi, éclairez-moi. Si par le passé j'ai aimé mon aveuglement, si je me suis même aveuglé tout exprès pour ne pas voir, pour ne pas connaître, ah! maintenant je m'en repens, et je vous en demande pardon. O Dieu infiniment bon, à la vue d'une si éclatante vérité, je m'abandonne entre vos mains, afin que vous me traitiez comme il vous plaira en cette vie, pourvu que vous me fassiez la grâce d'une bonne et sainte mort. Je sais que vous m'aimez et que vous voulez mon bien. Je suis au contraire un ingrat qui, au lieu de vous aimer vous qui êtes le souverain bien, me suis atta-

[1] Luc. 18, 41.

ché à un peu de fumée et de vanité. Ah ! mon Dieu, que je suis désolé de vous avoir causé tant de déplaisir! Daignez cependant agir envers moi en père miséricordieux, et me pardonner ; pardon, mon Dieu, pardon... Mais il ne me suffit pas d'obtenir le pardon de tant de désordres : changez aussi ce cœur, ô divin Sauveur, et détachez-le de toutes les vanités si frivoles du siècle, de sorte que j'emploie un peu mieux désormais mes affections, et que j'aime mon âme, cette âme que vous avez tant aimée, cette âme pour laquelle vous avez versé votre précieux sang. Ah! faites, ô mon Dieu, qu'avec le secours de votre grâce, je consacre toutes mes affections, toute ma sollicitude à sauver mon âme, à l'enrichir de mérites par la pratique des bonnes œuvres, et à lui assurer une éternité bienheureuse. Je vous en conjure par l'amour dont vous m'avez aimé sur la croix, je vous en conjure par les souffrances énormes que vous avez endurées pour mon âme, changez mon cœur, redressez mon amour. J'ai une âme immortelle, un paradis éternel, un Dieu éternel à aimer : voilà ce que je veux aimer et rien de plus... Pensez-y bien.

IX. En dernier lieu, figurez-vous que votre âme est conduite sur le bord de la tombe pour voir votre corps déjà rongé par les vers et tombant en décomposition. Que dirait la malheureuse en le voyant réduit à un état si hideux, et en se rappelant tant de péchés commis par amour pour lui? — Pour lui, elle a repoussé la grâce; pour lui, elle a méprisé l'amitié de Dieu ; pour lui, elle a perdu tant d'âmes qu'elle a entraînées au péché. Quelle horreur ne concevrait-elle pas alors d'une pareille indignité! Comme elle désirerait de pouvoir animer de nouveau ces membres décharnés afin de les affliger par la mortification, de les mâter par la pénitence! Mais alors ce désir sera vain ; il sera trop tard. Ouvrez donc les yeux

à la lumière de ces éclatantes vérités, et prenez la résolution de porter de dignes fruits de pénitence. A cet effet, adressez-vous à la bonté de votre Dieu, et demandez-lui, avec soupirs et avec larmes, un peu de temps.

Oui, mon Dieu, c'est du temps que je vous demande, le temps de faire pénitence. Malheureux que je suis ! si j'étais mort avant cette retraite, qu'en serait-il de ma pauvre âme?... Ah ! mon Dieu, accordez-moi un peu de temps, le temps de faire pénitence...

Vous avez raison de demander du temps ; car l'Esprit-Saint vous fait entendre que la mort viendra comme un voleur de nuit vous surprendre à l'improviste, au moment où vous y penserez le moins : *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet*[1]. Et quand est-ce que l'homme y pense le moins, si ce n'est quand il croupit dans l'état du péché?... Par conséquent, l'Esprit-Saint en vous prévenant que vous mourrez lorsque vous vous y attendrez le moins, veut dire que la mort vous enlèvera après que vous vous serez abandonné à quelque grand péché. Mais comme ce serait là le comble du malheur, vous ne sauriez trop insister pour obtenir le temps de faire pénitence.

Ah ! mon Dieu, châtiez-moi, punissez-moi, j'y consens : mais que ce ne soit pas de ce dernier châtiment, que ce ne soit pas dans le temps où je me trouve en péché mortel. Hélas! si la mort venait me surprendre à l'improviste dans un pareil moment, je serais infailliblement damné. Ayez donc compassion de moi, ô mon Dieu, je vous demande du temps, le temps de faire pénitence.

Fort bien ; mais que celui qui a le temps n'en attende pas davantage. Le temps, vous l'avez ; quel temps plus propice que celui de ces saints exercices? — Pourquoi donc

[1] Luc. 12, 40.

n'en usez-vous pas? — Pourquoi, en face de ces vérités si frappantes, ne mettez-vous pas toutes vos affections déréglées en déroute? Pourquoi ne pas pleurer, ne pas détester votre vie passée, qui mérite une mort éternelle? Ah! embrassez, mon pauvre pécheur, les pieds de Jésus crucifié, et pénétré de repentir, frappez-vous la poitrine, demandez-lui pardon de tant de jours et d'années perdus en bagatelles ou passés dans le déréglement et le péché.

O temps si mal employé, que tu me pèses sur le cœur!... Ah! mon Dieu, pardonnez-moi tant d'impiétés. Pardon, Seigneur, pardon. Vous n'avez que trop sujet de condamner ce corps à être dévoré par les vers, et ces os à être réduits en poussière; mais voici la grâce que j'implore humblement : puisque je dois perdre le corps, faites qu'au moins je ne perde point l'âme; puisque je ne puis soustraire ce corps à la corruption, qu'au moins je sauve mon âme de la damnation. Hélas! si je continue à vivre comme je l'ai fait, si je continue à contenter ce corps si indigne, à la fin je perdrai le corps et l'âme. O mon Dieu, ayez compassion de moi, et faites-moi la grâce d'appliquer le remède au mal.

Le remède, vous l'avez, il est entre vos mains : il consiste à faire maintenant ce que vous voudriez avoir fait à l'article de la mort. Ce sera là tout le fruit de cette méditation. Livrez-vous donc aux réflexions suivantes, au pied du crucifix.

Je dois mourir, c'est immanquable c'est indubitable... Eh bien! ne voudrais-je pas mourir détaché de telle créature qui m'a empoisonné le cœur et tant fait offenser Dieu? — Certainement que je le voudrais. Voici donc, mon Dieu, que je m'en détache tout à fait et que j'y renonce par amour pour vous; jamais plus je ne mettrai les pieds dans cette maison, jamais plus. — Ne voudrais-je pas

mourir sans avoir à me reprocher ni fraude, ni injustice, ni bien mal acquis? — Oui, certes; je prends donc la résolution d'opérer telle restitution, d'acquitter ces dettes, de mettre ordre à tant d'intrigues par un bon testament, où tout sera réglé selon la justice et la charité, et par lequel je donnerai à Dieu ce qui revient à Dieu, en faisant le plus possible pour les pauvres de Jésus-Christ. — Ne voudrais-je pas mourir en paix avec tout le monde, après avoir pardonné toutes les injures qui m'ont été faites? — Oui, certainement; en conséquence, je fais la paix avec tous ceux qui m'ont offensé, afin de remettre tranquillement mon âme à Dieu. — Ne voudrais-je pas mourir en détestant mes péchés, et avec une vive douleur d'avoir tant offensé mon aimable Sauveur? — Eh bien! mon divin Jésus, je les déteste à vos pieds et de toutes les forces de mon âme. — Ne voudrais-je pas mourir après m'être confessé dans de bonnes dispositions? — Je me propose donc de faire aussitôt une bonne et sainte confession. — En un mot, ne voudrais-je pas mourir dans l'état auquel il vous plaît de m'appeler, ô mon Dieu? — Eh bien! me voici prêt à tout. Voulez-vous que je quitte le monde, voulez-vous que je me fasse religieux dans l'Ordre même le plus austère? Je suis disposé à tout ce qui vous plaira, pourvu que vous m'accordiez la grâce d'une bonne et sainte mort : c'est là tout ce que j'ai à cœur. Oui, mon Dieu, je vous prie de m'accorder une bonne mort, une sainte mort; pour l'obtenir je suis décidé à ne plus tenir aucun compte de ce qui passe, et à ne faire cas que de ce qui dure et durera éternellement : *Quod æternum non est, nihil est.* — *Pater* et *Ave.*

RÉFLEXION.

X. La mort n'est pas le plus terrible de tous les maux, comme l'a prétendu Aristote, en disant : *Omnium terribilium, terribillissima mors est;* c'est la mauvaise mort qui doit épouvanter par-dessus tout quiconque porte le caractère de chrétien gravé sur son front. Mourir est un sort qui nous est commun avec les bêtes, mais bien mourir, oh ! que c'est une chose rare de nos jours, où l'on voit l'iniquité abonder partout. Votre corps, comme vous venez de le méditer, se réduira à un peu de boue ; mais votre âme, qu'en sera-t-il?... Que vous en dit votre conscience? Vous semble-t-il que vous mourrez de la mort des justes et des saints, ou bien de la mort des réprouvés? — Jetez un regard sur votre vie et vous reconnaîtrez aussitôt quelle sera votre mort : si vous vivez bien, vous mourrez bien : si vous vivez mal, vous mourrez mal. Ah! mes bien-aimés frères, à Dieu ne plaise que vous soyez du nombre de ceux qui pendant tout le cours de leur vie prétendent suivre la voie large, la voie battue par le grand nombre, pour réserver à Dieu les derniers moments qui précèdent la mort. Non, mes chers frères, non, ce calcul ne vous réussirait pas; c'est là suivre la voie de la perdition : *Spatiosa via est, quæ ducit ad perditionem*[1]. Et ne vous laissez pas séduire par de belles apparences, n'allez pas croire que mourir avec le nom de Jésus en bouche est un gage suffisant que l'âme a pris son essor vers le ciel. Au lieu de dire : un tel est mort, vous avez coutume vous autres de dire : un tel est allé en paradis ; comme si pour aller en paradis il n'y avait autre chose à faire que de fermer les yeux et rendre l'âme.

[1] Matth. 7, 13.

Oh! non, non, il n'en est pas ainsi : telle vie, telle mort. Vivre habituellement dans l'état du péché, se confesser rarement, et nonobstant cela espérer une bonne mort, c'est une folle présomption, et une véritable témérité; c'est courir les yeux fermés à sa perte. C'est de ceux-là que parle l'Ecriture, quand elle dit qu'ils mourront dans leurs péchés. Pensez-y donc et pensez-y constamment; car l'erreur en ce cas-ci serait sans remède, et entraînerait à sa suite une éternité de maux.

XI. Le trait suivant arrivé à un gentilhomme anglais servira à exciter votre vigilance. C'était un hérétique qui, après avoir été instruit de la vérité catholique par un fervent religieux, avait abjuré l'hérésie et ne voulait plus entendre parler de Luther ni de Calvin. Mais il était fort riche, et il avait tout sujet de craindre, s'il venait, contrairement aux édits de l'impie Elisabeth, à se déclarer catholique, qu'il se verrait dépouillé de sa fortune. Il songea donc à prendre un parti qui lui parut habile : c'était de paraître extérieurement protestant, afin de conserver ses biens temporels, et de professer intérieurement la foi catholique pour gagner les biens éternels. Ce moyen terme, dis-je, lui paraissait tout concilier le mieux du monde; car voici comment il raisonnait : pour sauver son âme il n'est pas nécessaire de vivre saintement, il suffit de faire une bonne mort; par conséquent, dès lors que je m'assure une bonne mort, je n'ai pas à m'inquiéter d'autre chose. Or, pour s'assurer une bonne mort, que fit-il? Comme il passait la plus grande partie de sa vie en ville ou dans une maison de campagne à peu de distance de Londres, il entretenait un confesseur catholique dans chacune de ses deux habitations, pour que l'un ou l'autre fût toujours prêt à lui donner l'absolution, en cas d'accident, et qu'ainsi il ne pût manquer de se sauver. Un

vertueux directeur l'avertit que ce n'était là qu'une illusion du démon et qu'il n'y a point de prudence contre les desseins du Seigneur : *Non est consilium contra Dominum*[1]; que c'était une insigne folie de faire dépendre d'une chance si incertaine la plus importante de toutes les affaires, celle du salut. Mais rien ne put lui faire ouvrir les yeux. Un jour, comme il se rendait d'une maison à l'autre, il est subitement frappé d'une apoplexie foudroyante qui l'étend par terre. Les domestiques qui l'accompagnaient coururent à bride abattue pour lui amener celui des deux prêtres qui était le plus proche ; mais Dieu avait mesuré la violence du coup de telle sorte que le malheureux, transporté aussitôt dans une auberge, y expira, sans donner aucun signe de pénitence, avant l'arrivée du confesseur. Quelle mort affreuse! Voilà un homme qui tenait deux confesseurs à sa disposition pour avoir la faculté de vivre mal, et qui n'en put avoir un seul pour bien mourir.

Quels sont maintenant vos sentiments? Auriez-vous encore la hardiesse de faire dépendre votre salut éternel d'un moment aussi incertain que celui de la mort? Non ; ce serait une imprudence... Quelle est donc votre résolution? Vous croyez être doué d'un bon jugement, et moi je vous dis que si vous n'avez pas soin de vous assurer une bonne mort, vous ne montrez ni jugement ni raison. — Mais que faut-il faire? — Le voici : faites maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors. Maintenant donc, mes chers frères, oui, dès maintenant mettez-vous à fréquenter les sacrements, dès maintenant renoncez à toutes les occasions qui vous exposent au danger d'offenser Dieu, dès maintenant, avec les conseils d'un directeur spirituel,

[1] Prov. 21, 30.

dressez un plan de vie chrétienne, religieuse, en rapport avec les lumières et les bonnes inspirations dont Dieu vous a favorisés dans cette retraite. Et ne vous faites pas illusion au point de croire, mes bien-aimés frères, que pour se sauver il suffise de mourir un crucifix à la main, après avoir reçu les sacrements à la hâte, et tout hors de soi. S'il en était ainsi, les Saints n'auraient pas fait une si longue préparation, et l'Evangile ne nous recommanderait pas tant de nous tenir toujours prêts. Ah! il est bien dangereux de ne vouloir commencer à vivre chrétiennement que quand il faudra cesser de vivre! Déterminez-vous-y donc maintenant, je le répète, déterminez-vous-y maintenant; et tandis qu'on donnera la bénédiction du Saint-Sacrement, demandez à Dieu un peu de temps pour vivre aussi bien désormais que vous avez mal vécu par le passé. *Pater* et *Ave*.

QUATRIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR L'AVARICE OPPOSÉE A LA LIBÉRALITÉ.

I. Nous avons suffisamment expliqué dans l'examen précédent la première espèce d'avarice, celle qui est contraire à la justice ; il nous reste à expliquer aujourd'hui la seconde, qui est opposée à la libéralité.

Il n'est pas de vice plus détesté dans l'Evangile que cette maudite avarice. Notre-Seigneur Jésus-Christ ne blâma autre chose dans les Pharisiens que l'orgueil et l'avarice ; mais quelle avarice ? Non pas celle qui ravit le bien d'autrui, mais celle qui consiste à posséder les biens de ce monde avec trop d'attache, à les désirer et à les rechercher avec trop de sollicitude. C'est pourquoi dans les instructions qu'il donnait à ses apôtres, il leur recommandait de se garder soigneusement de toute sorte d'avarice : *Videte et cavete ab omni avaritia*[1], c'est-à-dire, tant de celle qui est injuste, que de celle qui est trop tenace. Et pour nous découvrir la force des obstacles que les biens temporels opposent à notre entrée dans le ciel, il laisse échapper cette épouvantable sentence : *Quam difficile qui pecunias habent, in regnum Dei introibunt*[2] ! Qu'il est difficile que ceux qui possèdent beaucoup

[1] Luc. 12, 15. [2] Marc. 10, 23.

de richesses et qui en sont possédés en même temps, puissent se sauver.

Examinons-nous attentivement dans la présente réforme, pour voir si malheureusement il n'y aurait point ici quelque misérable esclave de cette avarice contraire à la libéralité.

II. Examinez d'abord si votre avarice arrive au point de détacher votre cœur de Dieu. — Il est certain que l'avarice est une passion si violente, qu'elle détache le cœur et de Dieu et du prochain, pour l'assujettir à tous les vices. Voyez-en la preuve dans certains avares, que le prophète représente comme enveloppés dans l'argent : *involuti argento*[1], toujours plongés dans l'argent, ne faisant que manier de l'argent, vendant, achetant, prêtant à intérêt, accumulant ou traitant d'affaires financières ; ils sont tellement identifiés avec l'argent qu'ils ressemblent à ces polypes attachés au rocher : à moins de les mettre en pièces, vous ne parviendrez pas à les en arracher. Les autres affections déréglées s'affaiblissent et disparaissent avec l'âge ; il en est tout autrement de celle-ci, et c'est là le pis. De même que le faîte des pyramides ou des clochers, à mesure qu'il s'élève davantage, devient plus aigu, ainsi l'avare en vieillissant ne fait que raffiner en cupidité et en désir d'accumuler. Et cependant cette maudite passion, la plupart du temps, reste cachée au fond du cœur sans qu'on s'en doute, parce qu'elle a l'art de se travestir habilement ; elle se drape sous les apparences de la prudence qui enseigne à prévoir les éventualités de l'avenir ; sous les apparences de la charité, qui veut que l'on songe à ses enfants ; sous les apparences de la nécessité : il faut tenir son rang ; en un mot, elle est

[1] Soph. 1, 11.

comme le serpent que l'on reconnaît d'autant plus difficilement, qu'il imite mieux la couleur de la terre.

Pour parler clairement, cette passion est le plus grand ennemi de la profession du christianisme, parce qu'elle étouffe tout à fait l'amour de Dieu. La première pensée d'un chrétien doit être de sauver son âme, n'est-il pas vrai? *Quærite primum regnum Dei*[1]. Mais là où pénètre l'avarice, la première pensée quelle est-elle? — Entasser des richesses. On ne distingue plus les jours de fêtes, ou si on les distingue, c'est comme occasions de gagner davantage, en étalant ses marchandises sur les foires, en faisant travailler des ouvriers à moitié pour rien. De telle sorte que les jours les plus solennels, ces jours où l'Eglise désire que les fidèles se rappellent les bienfaits de Dieu et lui en témoignent leur reconnaissance, en s'approchant des sacrements, sont précisément, pour une classe de personnes, ceux où l'on est le plus absorbé par les questions d'intérêt, et où l'on songe le moins à s'occuper de bonnes œuvres. Proposez-leur d'entendre une messe de plus, impossible ; il faut conférer avec tel procureur. — Le soir, un bout de chapelet : la tête n'y est pas, il faut répondre à tant de lettres. — Le dimanche matin, un peu de recueillement, dans un oratoire ; on a bien autre chose à penser ; tant de procès en train ! En un mot, pour l'avare il semble qu'il n'y ait ni Dieu, ni paradis, ni saints. Ai-je dit la vérité, oui ou non ?

Examinez-vous bien pour voir si vous n'êtes pas de ce nombre.

III. Que l'avarice vous détache le cœur de Dieu, c'est un grand mal ; mais qu'en outre elle vous mette dans l'impossibilité, pour ainsi dire, de vous appliquer à la

[1] Matth. 6, 33.

grande affaire de votre salut et vous en ôte en quelque sorte la liberté, oh! voilà ce qui est beaucoup pis. Je m'explique par une comparaison tirée de l'Ecriture et que j'appliquerai à ma manière. Samson, comme vous le savez tous, se laissa lier d'abord avec des nerfs de bœufs, puis avec de grosses cordes neuves qui n'avaient pas encore servi ; et il les rompit comme on romprait un fil. Mais à la fin, vaincu par les obsessions de Dalila, sa femme, il lui découvrit que le secret de sa force résidait dans ses cheveux, de sorte qu'ayant eu la tête rasée, il devint faible comme les autres hommes, et tomba au pouvoir des Philistins, qui lui crevèrent les yeux, et le condamnèrent à tourner la meule d'un moulin. Or, je demande quelle fut la faute de Samson. Est-ce de s'être laissé lier de tant de façons ? Non, là ne fut pas sa faute ; il savait très-bien que tous les liens cèderaient à ses efforts et qu'il n'y avait pas de filet capable de le retenir. Le grand tort qu'il eut, ce fut de révéler le secret véritable de sa force et de laisser couper sa chevelure, sans laquelle Samson n'était plus un Samson. De même, dis-je, supposé qu'un négociant, qu'un industriel se laisse enchaîner par mille préoccupations de trafic, d'industrie, d'entreprises de toute espèce ; est-ce en cela que consiste le vice funeste de l'avarice? Non, là n'est pas l'avarice ; le mal est de se laisser couper les cheveux. Je m'explique : tel commerçant est accablé d'affaires ; cependant le matin de bonne heure, dès qu'il entend sonner la cloche, il se dit : trève de soucis ; la messe avant tout. Voilà un Samson qui est lié, si l'on veut, mais qui n'est pas rasé. Tel autre encore est retenu par sept entraves et plus ; ce sont des expéditions à faire, des ouvriers à payer, des comptes à régler, des lettres à écrire, des dettes à acquitter, des créances à recouvrer, oh ! que de

liens et quel labyrinthe! Vienne cependant le premier dimanche du mois ou quelque grand jour de fête, il se dégage de tous ces embarras, et se rend pieusement à l'église pour faire ses dévotions. Voilà encore un Samson qui est lié, mais non rasé, parce qu'au milieu de ses nombreuses affaires, il ne perd pas de vue la grande affaire de son éternité. Mais (faites bien attention à ce *mais*), mais lorsque vous êtes comme garrotté par mille liens d'intérêts, et que vous n'avez plus la force de les briser, pour vous en dégager de temps en temps, et vous approcher régulièrement des sacrements ; hélas ! dès lors vous n'êtes plus que de pauvres Samsons, liés et rasés tout à la fois ; dès lors l'avarice commence à vous dominer, et bien que vos bénéfices soient légitimes, ce qui ne l'est certainement pas, c'est cette fureur d'acquérir qui vous absorbe ; c'est là une avarice impitoyable qui vous traitera comme l'a été Samson, c'est-à-dire que, comme lui, vous serez écrasés sous les ruines de votre maison, et alors, pour qui seront tous ces trésors que vous amassez ? *Quæ parasti, cujus erunt*[1].

C'est ce qui arriva à un négociant, homme à grandes entreprises et sur terre et sur mer. On ne sache pas qu'il y ait commis des injustices dans son commerce ; mais il était tellement accablé sous la masse des affaires, que pour lui les jours de fêtes étaient plutôt des jours de foire, étant constamment de cœur au milieu de ses magasins, ou la plume en main, occupé à calculer et à dresser des notes. Arriva enfin le moment d'aller rendre ses comptes au souverain Juge, et comme il ne trouvait de consolation ni en Dieu, ni dans la très-sainte Vierge ou les autres saints. — Hélas ! dit-il, puisque ni Dieu, ni

[1] Luc. 12, 20.

les saints ne viennent à mon secours, apportez-moi ici une bourse pleine d'or. — On l'apporte. — Appliquez-la sur mon cœur oppressé. — On la lui applique : Monsieur sent-il quelque soulagement? — Du soulagement! s'écrie-t-il, ah! comme cet or au contraire me brûle et me dévore, quand je songe qu'il me faudra tout quitter, sans rien emporter avec moi. Mais non, il n'en sera pas ainsi. Je veux que cette bourse pleine d'or repose sur mon cœur quand je serai mort, et qu'on m'ensevelisse avec elle. — Ses ordres furent exécutés. Quelques jours après, un fossoyeur, instruit du fait, se rendit la nuit au cimetière pour emporter la bourse. Mais ayant ouvert la tombe et enfoncé le cercueil, il fut saisi d'horreur à la vue d'un affreux crapaud, qui retirait les pièces d'or de la bourse, et, les convertissant en poignards, les enfonçait dans le cœur de l'avare. Je vous le demande maintenant : de quels poignants remords doit être percée l'âme de ce misérable dans l'autre monde, à en juger par l'idée que Dieu a voulu nous en donner par ce trait? Aussi saint Thomas dit-il que lorsque l'avarice est portée au point de faire oublier et omettre les moyens nécessaires au salut, elle devient péché mortel ; car en effet celui qui se laisse absorber aussi complètement par la cupidité, montre évidemment qu'il fait plus de cas de quatre sols que de son Dieu, qu'il attache plus de prix aux choses temporelles qu'aux biens éternels.

Examinez-vous et voyez si votre cœur ne s'est pas laissé enduire de cette glu tenace qu'on nomme l'avarice.

IV. L'avarice enchaîne le cœur humain de toutes les manières, et pour le réduire parfaitement en esclavage, non-seulement elle le détourne de Dieu et le met dans l'impossibilité, en un sens, de travailler à l'affaire importante de son salut, mais elle le détache aussi du prochain.

Le mot latin qui signifie richesse vient, d'après plusieurs, du verbe diviser, *divitiæ a dividendo*. Donnez-moi deux frères qui aient sucé le même lait, qui aient vécu longtemps sous le même toit, si l'intérêt se jette au milieu d'eux, les voilà divisés comme les deux plus mortels ennemis; c'est que l'esprit d'avarice est un esprit de dissension, diamétralement opposé à l'esprit de Jésus-Christ qui est un esprit de charité. Voyez ce marchand : il voudrait absorber tout le commerce à lui seul; il porte envie à son concurrent, et ne manque aucune occasion de lui couper l'herbe sous les pieds. Ce riche ne s'inquiète pas que les pauvres meurent de faim, quand il s'agit de vendre son grain à un prix exorbitant; pourvu que sa table soit abondamment servie et qu'il ne manque de rien, peu lui importe s'il a négligé de satisfaire aux dernières volontés de ses parents défunts en ce qui concerne les legs pieux, ou si ses livranciers ne sont pas payés; que de pauvres ouvriers gémissent dans l'indigence, que les âmes des trépassés brûlent en purgatoire, il ne s'en soucie aucunement. Il ne songe qu'à une seule chose, à entasser; c'est dans ce but que vous le voyez feuilleter ses registres, rechercher des pièces pour susciter des difficultés à l'un, intenter des procès à l'autre. Et dans ces chicanes, qui pourrait compter les péchés que fait commettre l'avarice : les haines, les ressentiments, les médisances? qui pourrait dire les inquiétudes, qui les accompagnent, les nuits traversées par de noirs projets, les jours passés en querelles, les impatiences contre l'avocat qui n'étudie pas la cause, les malédictions contre le procureur qui ne s'en met pas en peine, les blasphèmes contre les juges qui refusent audience... En un mot, un avare s'en prend à tout le monde et n'est en paix avec personne. Aussi, croyez-moi, ceux qui s'abandonnent à d'autres vices engagent

bien leur âme au démon, mais avec l'espoir de la recouvrer un jour, tandis que les avares la lui vendent absolument, et il arrive fréquemment qu'ils ne la reprennent plus de toute leur vie.

Examinez-vous pour voir si vous n'avez pas fait cet infâme contrat avec le démon, en vous livrant à une sordide avarice, et finissez-en à partir de cette sainte retraite, en remettant votre cœur en liberté...

V. Ce n'est pas sans raison que je vous dis de tâcher de remettre votre cœur en liberté ; sans cela l'avarice vous donnera un choc qui vous fera rouler dans un abîme d'iniquités. Celui qui voudrait établir le bilan de cette maudite passion n'en finirait jamais ; il aurait à raconter presque tous les crimes qui se commettent dans le monde, car tous la reconnaissent ou pour mère ou pour nourrice. Demandez au saint homme Job la raison générale pour laquelle il y a tant de pécheurs dans le monde : *Quare impii vivunt ?* Il vous répondra que cela vient des richesses qu'il y a dans le monde : *Sublevatique sunt confortatique divitiis*[1] ; grâce aux commodités que procurent les richesses, et à l'avidité excessive qu'ont les hommes de les posséder, ils se précipitent dans tous les désordres. Et en effet, les plus affreux parjures, les plus exécrables blasphèmes contre Dieu et les saints, blasphèmes qu'on n'entendrait pas même sortir de la bouche des démons, qui est-ce qui les a enseignés, sinon l'avarice? Approchez-vous d'une table de joueurs, lorsqu'ils sont avides de récupérer ce qu'ils ont perdu, ou furieux de leurs pertes, et vous verrez avec quelle rage ils insultent à la majesté de Dieu. Entrez dans certains magasins, je ne dis pas tous, mais dans plusieurs, et vous verrez quelle

[1] Job 21, 7.

moisson de péchés y fait l'avarice : mensonges, jurements, altération de la marchandise, faux poids, fausses mesures, envie contre le voisin qui a une clientèle plus nombreuse, médisances pour le discréditer lui et sa marchandise ; il s'y fait plus de péchés que d'achats et de ventes. Et si nous descendons dans les maisons particulières, qu'y verrons-nous? Pourquoi les enfants de commerçants et d'industriels sont-ils généralement si mal élevés, ou plutôt, élevés pour l'enfer? Parce que le père, tout absorbé par les intérêts matériels, ne pense pas plus à ses enfants que s'il n'en avait pas. Pourquoi tant de jeunes filles donnent-elles occasion de jaser sur leur compte? Parce que la mère, désireuse de les marier sans leur donner une dot suffisante, leur laisse toute liberté de nouer des relations dangereuses avec le premier venu. Et tant de personnes mariées, pourquoi sont-elles si malheureuses dans leur état? Parce que l'intérêt a été l'unique mobile de leur union, et qu'elles n'ont eu en vue que la dot; grâce à une riche dot, des personnes très-différentes d'âge et d'inclination ont contracté ensemble des nœuds indissolubles, et de cette disproportion est née la désaffection, avec tous les péchés qu'elle entraîne à sa suite.

Jugez d'après cela si l'Apôtre n'a pas raison de dire que l'avarice est la racine de toutes les iniquités? *Radix omnium malorum est cupiditas*[1]. Mais quoi donc! mes chers frères, croyez-vous avoir été mis au monde pour vous enrichir? Non, mes frères, non, le roi n'a pas été créé pour être roi, ni le pape pour être pape, ni le noble pour être noble, ni le marchand pour se faire riche : mais tous nous avons été créés pour servir Dieu en ce monde et le posséder en l'autre. Par conséquent la préoc-

[1] I Tim. 6, 10.

cupation de notre salut éternel doit être comme l'huile qui revient au-dessus de tous les liquides, et non pas comme le plomb qui descend au fond. Et pourtant ces habiles financiers, vous les appelez des hommes à grandes vues, des hommes de capacité et de jugement. Eh! pour l'amour de Dieu, n'abusez pas ainsi des termes. Qu'entendez-vous par un bon jugement? Le bon jugement consiste à juger sainement des choses, précisément comme une bonne vue consiste à bien discerner les couleurs. Or, trouveriez-vous qu'un cultivateur ferait preuve d'un excellent jugement s'il se mettait à recueillir les feuilles et négligeait les fruits? Comment donc pouvez-vous dire que celui-là est doué d'un bon jugement qui s'occupe tout entier à moissonner les feuilles qui tombent avec les premiers jours d'automne, et ne pense jamais ou presque jamais aux biens solides et véritables. Je vous en conjure, vous dit saint Bernard en joignant les mains, si vous mettez tant de soin à conserver votre paille, n'oubliez pas le bon grain : *Quæso te, si tam prudenter servas paleas tuas, etiam horreum tuum servare memento;* si vous tenez tant aux biens temporels, comment ne tiendriez-vous pas aux biens supérieurs et seuls importants, aux biens éternels? Pourquoi ne consacreriez-vous pas au moins une heure sur vingt-quatre, et un jour sur sept à la grande affaire de votre salut? Pensez-y bien, pensez-y.

VI. L'avarice est un grand mal, et un mal qui s'envenime facilement, si le remède n'est promptement appliqué. Lorsqu'un jeune homme est sujet à des inflammations à cause de la trop grande abondance de sang, les médecins ont la recette toute tracée d'avance, c'est de lui tirer du sang. Telle est aussi la première recette proposée par l'Esprit-Saint lui-même, pour guérir un avare de la fièvre de l'or : c'est de faire l'aumône, et de la faire largement.

Je ne conteste pas qu'il y ait d'autres remèdes applicables à cette maladie, comme, par exemple, de méditer sur la frivolité et le néant des richesses de la terre, sur leur inutilité par rapport à la vie future, sur l'abandon qu'il faudra en faire au moment de la mort, sur les inquiétudes qu'il en coûte pour les acquérir, pour les défendre et pour les conserver, sur l'exemple frappant de Notre-Seigneur qui a voulu naître, vivre et mourir dans une extrême pauvreté. Ces remèdes et d'autres semblables ont leur valeur, je ne le nie pas; mais croyez-moi, ils ne sont guère que spéculatifs. Le remède le plus propre et le plus efficace, celui qui a été proposé comme tel par les maîtres de la vie spirituelle, c'est la pratique de l'aumône; ces biens terrestres, qui sont les véritables ennemis de votre salut, deviendront les instruments de votre prédestination si vous les employez au soulagement des pauvres. Et gardez-vous bien, quand on parle d'aumône, de n'y voir qu'une œuvre de surérogation : c'est un précepte formel de Dieu qui oblige tous ceux qui ont la possibilité de l'observer; et ce précepte est si rigoureux, qu'au jour du jugement dernier le juge suprême fera un crime à la multitude des réprouvés de l'avoir omis; et en effet, à moins de ne plus ajouter foi à l'Evangile, il faut avouer que beaucoup se damneront pour manquer de charité envers les pauvres en négligeant de faire l'aumône.

Par conséquent, si vous êtes vraiment sage, si vous n'aimez pas vos richesses plus que votre âme, mettez-vous en sûreté de ce côté; examinez soigneusement à quelle somme s'élèvent annuellement vos aumônes, surtout dans les années de pénurie, et voyez si vos libéralités envers les pauvres sont proportionnées à leurs besoins et à vos revenus. Prenez l'avis d'un bon confesseur, priez-le de vous dire combien vous êtes obligé de donner chaque

année pour être sûr de remplir fidèlement ce précepte si important. Si vous méditez les motifs de la sentence portée contre le mauvais riche de l'Evangile, vous verriez que l'unique, ou au moins la principale cause de sa damnation fut de s'être traité lui-même avec une excessive délicatesse, tandis qu'il traitait les pauvres avec une extrême cruauté. Examinez-vous donc sur la manière dont vous vous êtes comporté jusqu'ici envers les pauvres; voyez si non-seulement vous ne leur avez pas trop souvent fermé votre bourse, mais si de plus vous ne les avez pas repoussés avec quelque dureté, et peut-être même en les injuriant ; hâtez-vous de remédier à ce désordre.

VII. L'aumône, pour être agréable à Dieu et mériter la vie éternelle, doit être faite avec ordre, c'est-à-dire selon les règles de la charité et de la justice. Pour se restreindre dans une matière où il y aurait tant à dire, il faut faire remarquer qu'on distingue, relativement aux indigents, trois sortes de nécessités : la nécessité extrême, la nécessité grave et la nécessité commune.

Il y aurait nécessité extrême si un pauvre, faute de pain ou de médicaments ordinaires, était dans un danger évident de succomber, de mourir. Dans ce cas vous êtes obligé de le secourir, non-seulement des biens superflus à votre état, mais même des biens superflus à la vie, quoique nécessaires à votre condition ; et cela est vrai en tout temps, mais principalement dans les calamités publiques, lorsque, par exemple, la disette se fait sentir, ou que le pays est ravagé par la guerre, par des inondations, par des incendies ou par d'autres fléaux, et généralement lorsque le pauvre manque d'asile pour se mettre à couvert et d'aliments pour se nourrir. Ne vous êtes-vous jamais trouvé en présence de pareilles circonstances? Comment vous êtes-vous comporté à l'égard des pauvres

mourant de faim? Plaise à Dieu qu'il n'y ait point ici de ces riches qui, aux premiers symptômes d'une disette imminente, s'accordent entre eux pour accaparer les denrées alimentaires, afin de les revendre à un prix exorbitant, ou de les expédier à l'étranger, au grand détriment du menu peuple! De quel œil le pauvre peut-il voir la famine entrer chez lui, et le grain s'expatrier pour enrichir d'avides spéculateurs?

Le bienheureux Charles, comte de Flandre, est révéré à Bruges comme martyr; ce vertueux prince a-t-il donc souffert la mort pour la foi? Non, messieurs; il est mort martyr de sa charité envers les pauvres. Dans une année de grande disette, il y eut de ces hommes avides qui n'eurent pas honte d'aggraver le mal en accaparant le grain pour le tenir caché, ou l'exporter, et ainsi le faire monter à un prix fabuleux. Le comte usa de mesures rigoureuses pour faire baisser le prix du blé dans tous les lieux de son obéissance; il en prohiba la sortie et ordonna à tous ceux qui le détenaient de le mettre en vente. Des mesures si justes lui méritèrent le titre de père des pauvres, mais elles lui firent des ennemis de ceux qu'il empêchait de s'enrichir aux dépens du peuple. Ceux-ci formèrent des complots contre sa vie, et l'assassinèrent au moment où il assistait à la messe. On remarqua qu'en très peu de temps les familles qui avaient spéculé sur la famine tombèrent en ruine, tandis que la sainteté du comte éclatait par des miracles. Ce qui confirme admirablement une parole de l'Esprit-Saint : *Qui abscondit frumenta, maledicetur in populis, benedictio autem super caput vendentis*[1]. Celui qui dans des années de disette cache le froment, et en fait augmenter le prix, pour dessécher la bourse du pauvre,

[1] Prov. 11, 26.

encourt les malédictions de Dieu, tandis que celui qui vend à un prix raisonnable pour le riche et pour le pauvre s'attire ses bénédictions. Quelle cruauté n'y a-t-il pas à spéculer sur la misère excessive des nécessiteux pour s'enrichir! Il est certain qu'en cas de nécessité extrême vous êtes obligé de secourir les indigents gratuitement, même avec quelque détriment pour votre rang; par conséquent, quel crime ne serait-ce pas d'élever le prix du pain à un taux qui condamne les malheureux à mourir de faim? A quelle vengeance ces riches impitoyables ne doivent-ils pas s'attendre de la part de la justice divine? Pensez-y, de grâce, pensez-y.

VIII. De l'extrême nécessité passons aux deux autres, c'est-à-dire à la nécessité grave et à la nécessité commune. La nécessité grave ou pressante est celle qui met un homme en danger de tomber malade, ou de déchoir de sa condition, ou de souffrir notablement dans son honneur. La nécessité commune est celle où se trouvent ordinairement les pauvres qui n'ont pas les choses nécessaires à la vie. Or, tenez pour règle que là où vous remarquez une nécessité plus grande, là aussi votre aumône sera le mieux employée. Ainsi, si l'étranger est plus nécessiteux que votre concitoyen, faites l'aumône à l'étranger; si un inconnu éprouve un besoin plus pressant qu'un ami, secourez l'inconnu, et de même dans tous les cas analogues; en effet, si la mesure de l'aumône est le besoin du pauvre et la compassion qui lui est due, là où le besoin est plus grand, là aussi il y a une raison plus puissante d'exercer sa compassion et de faire l'aumône. A nécessités égales, le père, la mère, les enfants, et les proches doivent être préférés aux étrangers; et à la suite des parents, je mettrais volontiers en première ligne les personnes déchues d'une condition honorable. Ah! ces mots :

Secourez-moi, pour l'amour de Dieu, sont biens durs à prononcer pour une langue accoutumée à commander ! Saint Charles Borromée allait, pour ainsi dire, à la chasse de ces familles intéressantes, et quand il lui arrivait d'en découvrir une, il avait coutume de dire : J'ai fait aujourd'hui une bonne trouvaille. Saint Philippe de Néri était ingénieux dans ses moyens de secourir la pauvreté cachée et honteuse; quelquefois en visitant un infirme il faisait semblant de remettre son lit en ordre, et il lui fourrait une bourse pleine d'écus sous l'oreiller; ou bien il se servait de l'entremise des petits enfants, et, leur remettant une pièce de monnaie enveloppée dans du papier : Tiens, leur disait-il, porte cela à ta mère, et dis-lui de prier pour ses bienfaiteurs. Et de cette façon il subvenait aux besoins d'une famille indigente tout en lui épargnant la honte de demander.

Et vous, comment vous êtes-vous comporté jusqu'ici? J'entends : vous avez peur que la terre se dérobe sous vos pieds, comme si notre Dieu si libéral, était un Dieu en faillite qui n'eût plus le moyen de vous récompenser. Ce n'est pas ainsi que l'entendait le grand Cosme de Médicis. Au rapport de Pontanus, ce prince magnanime tenait note de toutes les familles déchues qui existaient dans ses Etats, et les faisait secourir en secret, tantôt par une main, tantôt par l'autre, sans qu'elles sussent jamais d'où leur venait le bienfait. Un jour l'intendant de ses revenus lui fit observer qu'il ferait bien de modérer sa générosité, attendu que ses aumônes privées s'étaient accrues en quelques années outre mesure. Cosme lui fit une bien belle réponse : J'ai un grand livre, lui dit-il, où j'enregistre d'un côté tout ce que je dois à Dieu, et en face, tout ce que je reçois de Dieu, et je me trouve toujours arriéré, toujours en dette envers Dieu. Lorsque mon avoir et ma

dette parviendront à s'équilibrer, alors je diminuerai mes aumônes. — Et vos comptes avec Dieu, dans quel état sont-ils? Voyez quel côté l'emporte, si c'est ce que vous donnez à Dieu ou ce que vous en recevez ; et rougissez d'être si arriéré vis-à-vis de Dieu, pour avoir été si peu libéral envers les pauvres.

Il y aurait lieu de vous insinuer de faire l'aumône aux religieux pauvres, qui ont volontairement renoncé aux biens de ce monde, pour consacrer leur vie au bien de vos âmes. Ils prêchent, ils confessent, ils vous assistent par leurs prières et pendant votre vie et après votre mort; ils s'appliquent à réconcilier les ennemis, à consoler les affligés, à donner de bons conseils à ceux qui en ont besoin, et à tranquilliser les consciences troublées par les scrupules. La charité exercée envers cette classe de pauvres, quand il s'agit de religieux qui ne vivent que d'aumônes, est plus louable en soi que celle qui est exercée envers les mendiants ordinaires. D'abord la condition des premiers est plus méritoire, plus utile au public, plus honorable pour l'Eglise ; ensuite leurs vertus morales atteignent incontestablement un degré bien supérieur à celles de la plupart des mendiants de profession ; or, si l'Esprit-Saint prescrit de faire l'aumône au juste plutôt qu'au pécheur : *Da bono, et non receperis peccatorem*[1], tirez vous-mêmes la conclusion. — Mais nous faisons l'aumône à d'honnêtes gens. — Soit ; vous aurez donc la récompense promise au juste : *Qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet*[2], vous dit Notre-Seigneur Jésus-Christ. Mais celui qui fait l'aumône aux pauvres volontaires, à ceux qui vivent en apôtres et en prophètes, partagera la récompense propre d'un apôtre et d'un prophète : *Qui recipit*

[1] Eccli. 12, 5. [2] Matth. 10, 41.

prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet[1]. Notre-Seigneur veut dire que le séculier, la femme même, qui ne peuvent avoir le mérite du prédicateur, du confesseur, du missionnaire, parce qu'ils ne prêchent, ni ne confessent, ni ne donnent des missions, participeront cependant au mérite de toutes ces œuvres, comme s'ils enseignaient par eux-mêmes l'évangile, remettaient les péchés et gagnaient des âmes à Dieu, pourvu que par leurs aumônes ils aident à vivre ces pauvres religieux qui, n'ayant que la charité pour ressource, se dévouent à ce saint ministère : *Qui recipit prophetam in nomine prophetæ, mercedem prophetæ accipiet.* Je regrette d'en avoir trop dit sur un point où il y aurait cependant tant de choses à dire en faveur d'une multitude d'excellents religieux que vous avez dans votre contrée ; mais comme je suis juge et partie dans cette affaire, si je m'étendais davantage mes paroles pourraient sentir l'intérêt, c'est pourquoi je m'abstiens.

IX. Pour en finir sur une matière si importante, je vous conseille, non-seulement d'accomplir le précepte de l'aumône et de l'accomplir avec ordre ; mais même de dépasser les limites prescrites, pour vous mettre du nombre de ces âmes charitables et bienfaisantes auxquelles le Seigneur, dans les divines Ecritures, promet toute sorte de biens : biens temporels : *Qui dat pauperi, non indigebit*[2] ; biens spirituels : *Qui sequitur misericordiam..., inveniet vitam*[3] ; pardon des péchés : *Eleemosyna ab omni peccato et a morte liberat*[4] ; enfin la vie éternelle en paradis : *Eleemosyna est... quæ facit invenire misericordiam et vitam æternam*[5]. Voyez d'après cela quelle est la folie

[1] Matth. 10, 41. [2] Prov. 28, 27. [3] Ibid. 21, 21.
[4] Tobiæ 4, 11. [5] Ibid. 12, 9.

des riches avares qui, pouvant pour si peu de chose acquérir tant de trésors temporels et éternels, aiment mieux être cruels envers eux-mêmes que charitables envers les pauvres. Ils vous disent qu'ils conservent leurs ressources pour les besoins éventuels; mais quel plus grand besoin que de se délivrer de tous les maux de cette vie et de la vie future, et de gagner une récompense éternelle pour le ciel?

Un noble gentilhomme, pour avoir donné une maison à sainte Térèse afin d'y fonder un monastère, étant mort deux mois après sans pouvoir se confesser, obtint, en récompense de cette libéralité, la grâce d'une contrition parfaite, grâce que l'on peut dire miraculeuse, eu égard à la vie qu'il avait menée, et il se sauva. Un soldat, pour avoir fait l'aumône à notre père saint François, en reçut l'avis d'aller promptement se confesser, parce qu'il mourrait bientôt et de mort subite, ce qui arriva en effet. Or, je vous le demande, ce soldat, ce gentilhomme auraient-ils pu conserver leurs ressources pour un besoin plus grave? Au moyen de l'aumône ils ont donné du prix à ce qui n'en avait aucun, et ils ont échangé contre un trésor éternel ce que, d'une façon comme d'une autre, la mort leur eût bientôt ravi ici-bas.

Que si vous ne vous faites pas une assez haute idée de ces biens éternels, jetez un coup-d'œil sur toutes les maisons de cette contrée, et dites-moi quelles sont les plus heureuses, celles où d'ordinaire abondent les biens de toute espèce? Si vous êtes sincères, vous avouerez que ce sont les plus bienfaisantes. Là où l'on fait le plus d'aumônes, là aussi est la plus grande somme de prospérité. Saint Grégoire-le-Grand avant d'être pape était abbé d'un monastère situé à Rome, et il lui arriva un jour de faire jusqu'à trois fois le même jour l'aumône à un pauvre

qui la lui demandait, et par trois fois il lui fit donner jusqu'à douze écus. Etant monté sur le trône pontifical, il ordonna à son majordome de faire asseoir tous les jours douze pauvres à sa table ; un jour il en vit treize, et il les accueillit tous sans rien dire ; mais le repas terminé, il interrogea le treizième convive avec bonté, et lui demanda comment il s'était présenté pour dîner avec le pape sans y avoir été invité. Ce convive répondit : Je suis celui-là même auquel, étant abbé, vous avez fait donner douze écus ; j'ai été établi votre ange gardien, et j'ai voulu mettre votre charité à ces diverses épreuves. Vous saurez en outre que c'est en récompense de vos aumônes que Dieu vous a élevé au comble des honneurs sur la terre, en vous élevant au souverain pontificat, et en vertu de ces mêmes aumônes il vous prépare encore de plus grands honneurs dans le ciel[1]. Cela dit, il disparut. Qui sait si ce pauvre qui vous tend la main n'est pas quelquefois votre ange gardien, qui veut faire l'essai de votre charité ? Qui sait si ce n'est pas même Jésus-Christ en personne, qui s'est montré plusieurs et plusieurs fois sous la forme d'un pauvre demandant l'aumône ? Apprenez donc à respecter les pauvres et à les secourir avec libéralité ; parce que d'une aumône faite pour l'amour de Dieu peut dépendre votre bonheur temporel et éternel. Faites l'aumône, mes chers frères, faites l'aumône ; car en fin de compte vous devez avouer que vous ne possédez véritablement que ce que vous avez donné aux pauvres : *Hæc habeo quæcumque dedi :* du reste, tout ce que vous laisserez à des parents qui ne sont pas dans le besoin sera perdu pour vous à jamais. Pensez-y bien et prenez vos résolutions.

[1] *Vita auct. Joanne diac.* lib. 2, n. 23.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

MOTIFS QUE NOUS AVONS DE NE PAS DIFFÉRER DE NOUS PRÉPARER A LA MORT.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez, en premier lieu, qu'il peut très-bien se faire qu'à la mort vous n'ayez pas le temps de vous y préparer. — Lorsqu'il vous arrive de penser à la mort qui vous attend, vous avez coutume de vous représenter vous-même étendu sur un lit, atteint d'une maladie qui, en s'aggravant peu à peu, donne le temps au médecin de la prévoir et de vous en avertir, et à vous de vous y préparer. Vous ne vous faites jamais d'autre idée de la mort; mais ce sont là de belles imaginations, et des espérances dénuées de fondement certain. Qui vous assure que vous mourrez sur un lit, après une maladie de plusieurs jours? Ne pouvez-vous pas mourir subitement, soit asphyxié dans l'eau, soit blessé dans une chute, soit frappé par la foudre, soit écrasé sous des ruines? Croyez-vous qu'il soit

rare ou difficile d'être emporté de la sorte par une mort tout à fait imprévue? Et ne voyez-vous pas tous les jours combien il y en a qui meurent sans avoir été malades même pendant un quart d'heure? L'un est surpris au jeu, l'autre à table, celui-ci au milieu d'un divertissement, celui-là dans une conversation, et plusieurs enfin tout en commettant l'iniquité. Et quand même vous seriez sûr de mourir dans votre lit, après une maladie de plusieurs jours, savez-vous de quel mal vous mourrez? *Nescit homo finem suum*[1]. Ne sera-ce pas peut-être d'une léthargie qui vous privera de l'usage de vos sens? ou d'une suffocation, ou d'une oppression, ou d'une fièvre si violente qu'elle troublera votre raison? Et dans un cas pareil, où trouveriez-vous le temps de vous préparer à la mort, de détacher votre cœur des choses du monde, de faire ces restitutions, de réparer ces scandales donnés, de concevoir un véritable repentir des offenses faites à Dieu, de régler les affaires de votre conscience avec un bon confesseur, en un mot de vous mettre dans les dispositions où vous devez être pour mourir?

Humiliez-vous donc, frappez-vous la poitrine, et de cette considération puisez les affections suivantes :

Premièrement, un sentiment de frayeur; chacun tremble quand il se voit en danger de perdre sa fortune ou sa vie; et vous, à la vue du péril de perdre une éternité de bonheur, vous ne frémissez pas?

Deuxièmement, un sentiment de crainte : combien se sont damnés pour avoir différé jusqu'à la mort de s'y préparer? Ne pourriez-vous pas vous damner aussi, en différant comme eux?

Troisièmement, résolution ferme de ne pas différer

[1] Eccle. 9, 12.

jusqu'à la dernière heure de vous préparer à la mort, mais de le faire promptement, ou plutôt de vous tenir prêt à chaque instant, comme si à chaque instant vous deviez mourir.

SECOND POINT.

Considérez qu'encore que vous ayez à la mort le temps de vous y préparer, il peut aisément se faire que vous n'en profitiez pas. — Supposons que vous deviez mourir à la suite d'une maladie de plusieurs jours, laquelle en s'aggravant peu à peu, donne le temps, et au médecin de prévoir la mort et de vous en prévenir, et à vous-même de vous y préparer? Croyez-vous que ce soit chose si facile de bien employer ce temps-là à faire cette préparation? Ce qui serait au moins nécessaire pour cela, c'est une bonne confession. Mais n'est-ce pas la chose la plus difficile? Pour une bonne confession il faut un diligent examen. Mais si même en santé vous avez tant de peine à le faire, que sera-ce quand vous serez accablé par la maladie? Maintenant que vous jouissez d'une santé parfaite, que vous possédez toute votre liberté d'esprit, que vous avez la tranquillité du cœur, que vous pouvez vous servir à votre aise de tous les moyens, l'examen préalable à la confession vous embarrasse; la pensée qu'il faudra expliquer tant de circonstances, entrer dans des détails si embrouillés pour les restitutions à faire, éclaircir tant de doutes, cette seule pensée, dis-je, vous met dans les transes; et après y avoir pensé et repensé que d'inquiétudes, que de remords vous reviennent encore éternellement à l'esprit! Et à cette heure suprême où vous serez presque sans force, où vous aurez la tête affaiblie, le cœur troublé et plein d'épouvante, où vous serez dénué de secours et abandonné à vous-même,

vous seriez en état de mettre votre conscience en règle et de lui procurer la tranquillité par un examen exact et diligent?

Encore si la difficulté se bornait à cela, ce ne serait rien; mais le pis c'est que pour faire une bonne confession, il faut la douleur et le bon propos, en d'autres termes, il faut ce changement du cœur qui ne dépend pas totalement de vous, mais de vous et de Dieu en même temps. Or de part et d'autre cette disposition sera très-difficile à obtenir. De votre part d'abord : le vice, en effet, n'aura-t-il pas acquis encore plus d'empire sur votre cœur alors qu'aujourd'hui? ne sera-t-il pas plus robuste, plus enraciné? Et comment donc vous promettez-vous de pouvoir en triompher alors plutôt que maintenant? — Et de la part de Dieu, à quel titre osez-vous espérer de le trouver propice alors que vous aurez encore d'autant plus provoqué sa colère? Il est infiniment miséricordieux, c'est vrai; mais quoique infiniment miséricordieux, ne laisse-t-il point tomber tous les jours en enfer une multitude d'infidèles, d'hérétiques et de mauvais catholiques de toute espèce? Et parmi tant d'âmes qui se damnent, n'y a-t-il pas lieu de craindre qu'il n'abandonne aussi la vôtre, en vous refusant cette grâce efficace qui est requise dans une confession parfaite, pour se repentir sincèrement et former un ferme propos, c'est-à-dire pour faire ce qui ne se fait pas si aisément par qui s'est longtemps habitué à regarder le péché comme une bagatelle?

De la difficulté de mettre ordre, à la mort, aux affaires de sa conscience, par une bonne confession, inférez

En premier lieu, quelle imprudence grave il y aurait à faire dépendre l'affaire la plus capitale d'une chance si incertaine.

En second lieu, proposez-vous généreusement de faire

maintenant ce que vous voudriez avoir fait alors, et terminez par le colloque suivant ou tout autre semblable.

COLLOQUE.

O Dieu infiniment aimable, je tremble à la seule pensée de ma mort; que sera-ce donc lorsque je me trouverai réellement en face du moment redoutable? Dans votre sagesse, ô mon Dieu, vous m'avez caché le jour de ma mort, afin que je vive dans une continuelle sollicitude, comme si chaque jour devait être le dernier de ma vie. C'est pour cela que vous avez fait retentir cette menace solennelle : *Qua hora non putatis, Filius hominis veniet :* le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous y penserez le moins. Et vous me répétez que la mort viendra comme un voleur de nuit et m'emportera à l'improviste. Or, quand est-ce que l'homme est surpris plus à l'improviste que quand il pèche et qu'il croupit dans le péché mortel? Ah! ce serait bien là le plus grand de tous les malheurs qui pourraient m'arriver. O mon Dieu, si vous voulez me punir, punissez-moi, mais jamais de ce châtiment terrible d'une mort subite et inattendue; et puisque vous avez patienté jusqu'ici avec tant de bonté, ne me refusez pas un peu de temps encore pour me préparer. C'est du temps que je vous demande, du temps pour faire pénitence et me disposer à mourir saintement. Me voici prêt, avec le secours de votre grâce, à bien profiter de ce temps que vous daignerez m'accorder. Je proteste que je veux faire dès maintenant tout ce que je voudrais avoir fait à l'heure de la mort; je vous supplie même, dès ce moment, de recevoir mon âme entre vos mains, comme si je devais mourir dans un instant : je la dépose dans vos plaies sacrées : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum.*

MÉDITATION DU SOIR.

LE JUGEMENT PARTICULIER.

EXPLICATION DU SUJET.

I. La mort fera d'étranges ravages dans nos corps, mais le jugement en fera bien d'autres dans nos âmes. Mourir est un sort qui nous est commun avec les animaux, et il n'y a pas là de quoi abattre totalement celui qui porte sur son front le caractère de chrétien ; ce qui doit surtout nous épouvanter c'est ce qui succède à la mort. Telle est aussi la pensée de l'Apôtre : *Statutum est hominibus semel mori ;* nous mourrons tous, la sentence en est portée ; mais ce n'est pas tout : *Post hoc autem judicium*[1] : Voilà ce qu'il y a de plus terrible, le jugement ! le jugement d'où dépend la sentence décisive de vie ou de mort éternelle. C'est là un motif bien capable de nous effrayer. Je ne parle point, remarquez-le bien, du jugement général, qui fait d'ordinaire peu d'impression sur le cœur des libertins, parce qu'ils ne se le figurent que dans un avenir très-éloigné ; ils l'envisagent comme une scène tragique, à la vérité, mais peinte en clair-obscur et placée à une trop grande distance. Et après tout, se disent-ils, dans la vallée de Josaphat je ne serai pas seul ; si j'y suis couvert de confusion, bien d'autres ne le seront pas moins que moi ; d'autant plus qu'alors et bien avant la sentence, je serai déjà sûr de mon sort. — Mais pour le jugement particulier on ne saurait tenir le même langage. Avant la fin même

[1] Hebr. 9, 27.

de cette méditation il pourrait se faire que quelqu'un tombât mort au milieu de cette assemblée, et fût cité au tribunal de Dieu pour apprendre à ses dépens l'inflexible rigueur de ce redoutable jugement. C'est pourtant terrible de penser que chacun de nous devra comparaître devant un tribunal qui se dressera dans le lieu même où l'âme aura quitté le corps, et que notre âme seule, sans autre compagnie que celle de son ange gardien et du démon, l'un son accusateur, l'autre son défenseur, sera constituée en présence du souverain Juge, pour entendre prononcer sur-le-champ la sentence de vie ou de damnation éternelle. Ce n'est pas là une fable, mais une vérité révélée, et l'une des plus importantes maximes que la foi nous enseigne. Si elle ne fait pas d'impression sur vous, que peut-on espérer de vous?

Soyez attentifs, de grâce, à la présente méditation, et afin que vous puissiez la suivre avec plus de fruit, nous la diviserons, comme d'habitude, en deux points : — dans le premier nous considèrerons le procès qui sera fait de toutes nos actions bonnes et mauvaises ; — et dans le second, la sentence qui s'exécutera sur le théâtre même de notre mort.

II. Quant au premier point, il est certain que l'âme, à l'instant même où elle sera séparée du corps, dans le lieu même, et peut-être dans la chambre, dans le lit où elle aura tant de fois offensé Dieu, verra se dresser ce redoutable tribunal, dont l'aspect seul, quoique vu de loin, a porté tant de Saints à aller s'ensevelir tout vivants dans des cavernes ; que là elle sera investie soudain d'une connaissance claire de la grandeur incompréhensible de Dieu, qu'on appréhende si peu maintenant, et que, tremblante de frayeur, sans avocat qui la protège, n'ayant que son ange gardien d'un côté, comme témoin, et de l'autre le

démon comme accusateur, elle sera constituée devant le Juge suprême. Où seront alors ces parents, auxquels vous aurez laissé au prix de tant de sueurs un opulent héritage à gaspiller? Où seront ces amis avec qui vous vous êtes livrés à tant de parties de plaisir? Où seront ces grands, dont vous avez si longtemps recherché la protection? Qu'ils se lèvent : *Surgant et opitulentur vobis et in necessitate vos protegant*[1] ; qu'ils viennent vous prêter aide et secours dans vos nécessités présentes!... Mais quoi! nul ne paraît. — Au moins si vos saints Patrons, si l'auguste Vierge, la Mère de miséricorde, venait à votre secours. — Ah! le temps des intercesseurs est passé; le souverain Juge est sourd à toutes les supplications. Jésus-Christ viendra à votre rencontre, sans doute, non plus toutefois en père des miséricordes, *pater misericordiarum*, mais en Dieu des vengeances, *Deus ultionum*, pour se venger de tous les outrages que vous lui avez faits. O ciel! avec quel tremblement et quel abattement de cœur cette pauvre âme ne paraîtra-t-elle pas en présence de son Dieu irrité! *Ante faciem indignationis ejus quis stabit?*[2] Si l'image seule du Crucifix lançant un regard de colère contre des malfaiteurs qui se trouvaient en face, a suffi pour en renverser trois cents par terre, sans qu'ils pussent recouvrer leur présence d'esprit pendant plusieurs heures, quelle frayeur ne causera pas la majesté du Dieu vivant en personne, lorsqu'il paraîtra armé de sa foudre et prêt à tirer vengeance de ses ennemis?....

III. Mais l'épouvante sera bien plus grande lorsque, l'âme étant constituée devant ce terrible tribunal, Dieu lui communiquera la vue nette et distincte de toutes les pensées, paroles et actions de sa vie passée. En un instant

[1] Deuter. 32, 38. [2] Nahum 1, 6.

elle contemplera, la malheureuse, cette multitude de péchés commis par elle, elle en connaîtra la laideur et l'énormité, et verra qu'un seul eût suffi pour changer des anges en démons. A ce spectacle, l'âme commencera à trembler, et saisie d'effroi elle voudra s'y soustraire ; mais elle ne le pourra pas : tous ses crimes se tourneront contre elle, et comme autant de bouches, ils lui diront : Nous sommes les œuvres de tes mains ; souviens-toi de tel jour, de tel lieu, de telles personnes ; voici enfin venir l'heure du châtiment. — Et pour qu'il n'y ait point d'excuse possible, le démon se présentera tenant en mains un énorme procès, où toutes vos iniquités seront reprises une à une, et s'adressant au souverain Juge il lui dira : Seigneur infiniment juste, le temps d'une sévère justice est enfin venu, et conformément aux règles de la justice vous devez condamner ce criminel à l'enfer avec moi, puisqu'il n'a voulu suivre que mes perfides conseils et mes mauvaises suggestions. Vous avez beaucoup fait pour lui, vous avez enduré des peines et des douleurs étonnantes et enfin la mort la plus cruelle ; vous ne lui avez demandé en revanche que des choses faciles, conformes à l'honnêteté et à la loi naturelle ; vous lui avez prodigué les secours extérieurs et intérieurs, les commodités de faire le bien, les bons mouvements et les inspirations salutaires, et de plus vous lui avez promis pour récompense une éternité de délices. Moi, au contraire, je n'ai rien fait, rien souffert pour lui ; loin de là, j'ai mis tout en œuvre pour le perdre ; je ne lui ai persuadé que des choses difficiles, contraires à l'honnêteté et à la loi naturelle, et pour lesquelles il savait qu'un châtiment éternel lui était préparé en enfer. Et pourtant ce monstre d'iniquité vous a abandonné, vous, son souverain Seigneur, et il m'a suivi ; il a méprisé vos commandements adorables et

il a embrassé mes criminelles suggestions, et pour preuve de la vérité de ce que j'avance, voici le procès de ses prévarications. Voyez, dès sa tendre enfance et avant de connaître la vertu, il s'est initié au vice, il a fait le supplice de ses parents par ses désobéissances, et scandalisé ses compagnons par sa malice; il a été dissolu dans les écoles, sans respect dans le lieu saint, corrupteur dans ses conversations; sa jeunesse, il l'a consumée en se livrant au jeu, à la débauche, à l'impudicité, à la lecture des romans et des poésies lascives, à la poursuite de folles amours; c'est lui qui a tourné la piété en dérision, détourné tel compagnon de la fréquentation des sacrements, et tel autre des bonnes lectures. Mais il y a plus encore; arrivé à un âge plus avancé, il a contracté des inimitiés mortelles, il s'est engagé dans des entreprises illicites pour s'enrichir, il s'est rendu arrogant avec ses égaux et insupportable à ses inférieurs, libre dans ses discours, licencieux dans sa conduite; s'il a assisté à la messe, ç'a été sans dévotion; s'il a entendu un sermon, ç'a été sans profit; s'il a reçu des avis d'un pasteur charitable, ç'a été pour les tourner en ridicule; s'il s'est confessé, ç'a été sans propos de s'amender; s'il a communié, ç'a été d'une manière sacrilége et sans aucun sentiment de dévotion; en un mot, il n'y a sorte d'iniquité dont ce scélérat n'ait souillé son âme. Par conséquent, Dieu tout-puissant, vous devez, par une juste sentence, le bannir de votre paradis et le remettre en mon pouvoir, auquel il s'est soumis si souvent en péchant, afin que, l'entraînant avec moi en enfer, je lui fasse porter la peine de tant de crimes. Voilà ce que requiert votre justice et ce que je vous demande. — O Dieu! quel effroi!... Et que dira notre ange gardien pour notre décharge? — Hélas! n'ayant à opposer que quelques bonnes œuvres faites au plus mal et en état de

péché mortel, il n'aura pas même le courage de les présenter, et il ne sera là que pour rendre témoignage de notre malice.

Mes bien-aimés frères, est-ce là une invention poétique ou bien une vérité de foi? Est-il vrai que nous devons être jugés par un Dieu infiniment juste? — Est-il vrai que ce jugement particulier est proche autant que la mort est proche de chacun de nous? — Or si tout cela est aussi incontestable que la foi elle-même, comment pouvons-nous vivre dans une telle insouciance?... Un prévenu qui, du fond de son cachot, attend de jour en jour sa sentence, ne peut goûter aucun repos : notre corps est une prison pour notre âme; elle doit en sortir bientôt pour être jugée, et l'on n'y pense pas? et l'on vit comme on vit? Réveillez votre foi, mes chers frères, et réfléchissez que dans cette méditation nous avons deux choses à faire : la première, c'est de pleurer amèrement tous nos désordres passés; la seconde, c'est de former une ferme résolution de mener une vie nouvelle, afin d'oser paraître devant le Juge suprême, sans crainte de reproches...

IV. Le procès achevé, et tous les délits étant mis à découvert, le souverain Juge en viendra à la sentence, et pour tout dire en un mot, cette sentence décidera de son bonheur ou de son malheur éternel. O grand Dieu! comment est-il possible que je ne vous craigne pas, tout en croyant que vous êtes un maître si redoutable et si puissant, qui, d'un seul mot, pouvez ou me perdre, ou me combler de gloire pour toujours? Nous entendrons donc l'une ou l'autre de ces deux sentences, en paradis ou en enfer pour toujours. Mais, ô mon Jésus; laquelle des deux sera la mienne? — Ah! qu'il est bon que chacun s'adresse à soi-même cette question au fond de sa conscience. Mon âme, dis-moi, laquelle des deux as-tu méri-

tée?... Baissons la tête et réfléchissons-y... Celui qui mourra en état de péché mortel, entendra retentir ces effrayantes paroles : *Discede a me, maledicte, in ignem æternum.* Retire-toi de moi, âme détestable, car tu n'es pas digne de rester en ma présence ni de contempler ma gloire; va, maudite par ma justice dont tu as transgressé les lois, maudite par ma miséricorde dont tu as méprisé les grâces, maudite dans toutes tes puissances que tu as fait servir à m'offenser; tu as aimé la malédiction, et la malédiction est venue sur toi. Retire-toi de moi, qui suis ton créateur, ton rédempteur, ton Dieu; loin de la céleste patrie, de l'assemblée des bienheureux, du séjour de délices; sois précipitée au feu éternel, qu'ont mérité tes iniquités; va-t'en dans la compagnie des démons recevoir la digne récompense de l'esclavage que tu leur as voué. Au feu, au feu, à l'enfer, maudite! ensevelis-toi dans ces sombres demeures, aux murailles de feu, au pavement de feu, au toit de feu, à l'atmosphère de feu, qui te serviront de cachots pour tous les siècles : *Discede a me, maledicte, in ignem æternum!*

Hélas! mes bien-aimés frères, s'il est vrai, comme le rapportent les annales de nos tribunaux, qu'on a vu des criminels, à la nouvelle de leur condamnation, s'évanouir et tomber par terre à moitié morts, d'autres devenir tout blancs dans l'espace d'une nuit, d'autres encore se couvrir d'une sueur de sang, tandis qu'il ne s'agissait que d'une mort temporelle, que sera-ce lorsqu'il s'agira d'une mort éternelle? Qu'il faut être dépourvu de sens pour ne pas redouter l'éclat de vos foudres vengeresses, ô Justice infinie!...

V. Que dites-vous maintenant, mes chers frères? Vous étonnerez-vous encore de la frayeur dont les Saints étaient saisis? N'y a-t-il donc pas sujet de craindre et

de trembler? Saint Cyprien, ce grand évêque, ce glorieux martyr, en courbant la tête sous le fer du bourreau, prêt à verser son sang peur la foi, s'écria cependant en poussant un profond soupir : *Væ mihi, cum veniam ad judicium!* Malheur à moi, quand je paraîtrai au tribunal de Dieu! — Le père Louis Du Pont, religieux d'une éminente sainteté, quand il se mettait à méditer sur cette terrible sentence, suait, frissonnait, et tremblait de tous ses membres avec une telle violence, qu'il ébranlait les murailles de sa cellule, et effrayait tous ceux qui l'environnaient. — Or, si les saints craignaient si fort, que devrait-il en être de nous, pécheurs? — Que devons-nous donc faire? — Remarquez, mes chers frères, qu'il ne s'agit pas ici d'un vil intérêt, d'un vain titre, d'un peu de fumée; il s'agit ou d'une éternité de peines, ou d'une éternité de gloire. Par conséquent nous devons faire tous nos efforts, durant ces saints exercices, pour régler notre vie de telle sorte que nous méritions d'entendre la sentence de bénédiction, cette sentence qui réjouira une âme juste : *Veni, benedicta Patris mei.* Et pour arrriver à ce bonheur, sachons au besoin tout sacrifier, sacrifions la fortune, sacrifions l'honneur, sacrifions la santé, sacrifions la vie, sacrifions tout; pourvu que nous entendions cette sentence de bénédiction, qui sera le principe de toutes les bénédictions, pourvu que nous ne perdions pas notre âme et que nous n'encourions pas la malédiction éternelle de Dieu, qu'importe tout le reste? Attachez-vous donc dans la présente méditation à établir solidement ce point, savoir, que le reste de vie qu'il plaira à Dieu de vous accorder, ne vous est donné qu'afin que vous l'employiez à éviter la sentence de malédiction, et à vous assurer sa bénédiction éternelle. Il vous sera utile, à cet effet, de vous mettre devant les yeux la vision du

saint évêque Conrad : comme il était dans sa chambre, occupé à préparer une instruction sur la grande vérité du jugement particulier, il vit entrer un personnage d'une majesté imposante, suivi d'un nombreux cortége, et en même temps un trône en forme de tribunal se dressa au milieu de la chambre ; puis un coupable, les yeux bandés, fut amené par les démons, et accusé d'une multitude de délits ; le Juge lui demanda ce qu'il avait à dire pour sa justification, et le malheureux répondit : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum*[1], et il ajouta qu'il se reconnaissait digne de tous les châtiments. Alors fut lancée la sentence qui le condamnait à être précipité en enfer, ce qui s'exécuta sur-le-champ par le ministère des démons. Après cela le Juge suprême se retira, et tous ceux qui l'accompagnaient, en passant devant le saint évêque répétaient : *Reliquum est, dum tempus habemus, operemur bonum*[2]: Vous direz à vos auditeurs : faisons le bien pendant que nous en avons le temps. Cette vision ayant été racontée au peuple avec beaucoup de feu et d'éloquence par le Saint, elle produisit la plus vive impression sur tout le monde. Ce sera aussi le fruit de notre méditation : *Dum tempus habemus, operemur bonum :* Faisons-le bien, tandis que nous en avons le temps. (*Mettez-vous à genoux*).

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent, et ici, et dans tout l'univers.* — Adorez-le ensuite du fond du

[1] Psal. 118, 137. [2] Galat. 6, 10.

cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Figurez-vous que Jésus-Christ est assis sur son tribunal et que vous êtes devant lui comme un criminel, avec les mains liées derrière le dos, ayant à vos côtés, d'une part, le démon, de l'autre, votre ange gardien, et que le Juge suprême vous fait rendre un compte rigoureux de toutes les actions de votre vie.

IIe Prélude. Demandez à Dieu la grâce de mettre ordre à vos affaires dès maintenant, de telle sorte qu'il n'ait plus rien à reprendre en vous au dernier jour. Récitez comme de coutume un *Pater* et un *Ave*.

PREMIER POINT.

Considérez le procès qui se fera en ce moment de toutes vos actions bonnes et mauvaises. Figurez-vous donc que dans le lieu même où votre âme se séparera du corps, là où peut-être elle a le plus librement offensé Dieu, se dressera le formidable tribunal, et là aussi elle sera jugée en un instant. Vous êtes-vous jamais trouvé au lit d'un mourant qui rendait le dernier soupir? Vous avez entendu toute la famille éclater en sanglots et s'écrier : *Il est mort!* Elle aurait pu pleurer sur un événement bien autrement grave, et dire : *Il est jugé!*... Le soir en allant prendre votre repos, avez-vous jamais songé à vous dire : c'est dans ce lit même que je serai peut-être jugé ; c'est dans cette chambre que se dressera pour moi le tribunal de Dieu, c'est ici que j'aurai à rendre compte de tout le bien et de tout le mal que j'ai fait, comme aussi de tout ce que j'ai omis de faire, sans que la moindre chose puisse pas-

ser inaperçue : *Capillus de capite vestro non peribit*[1]. Ah! dans quelle insouciance nous vivons ! Nous passons d'un jour à l'autre, d'une affaire à une autre affaire, et nous ne prenons garde qu'au présent, et puis nous n'y pensons plus; mais il y a quelqu'un qui y pense pour nous, il y a quelqu'un qui tient un compte détaillé de tout. C'est au jugement, mon pauvre pécheur, que je vous attends. Oh! comme alors nous nous verrons remettre tous nos faits et gestes sous les yeux. Dieu enregistre tout avec la dernière exactitude, même un soupir, un regard, une bonne intention de la part des justes, comme aussi toutes les actions coupables des méchants. Or, réfléchissez-y bien, ce redoutable jugement mettra subitement en lumière tout ce qu'on aura fait de mal depuis le premier usage de la raison; il n'y aura pas si petit manquement qui passera inaperçu ; non, rien, absolument rien ne demeurera caché, pas une parole inutile, pas un regard indiscret, pas une parole trop libre. Jugez d'après cela ce qui en sera des excès plus considérables commis par unpécheur dans tout le cours de sa vie, de ces impudicités dont il aura souillé sa jeunesse, de ces haines invétérées contractées dans un âge plus mûr, de tant d'iniquités continuées jusque dans la vieillesse, où le péché l'a abandonné sans qu'il pût se résoudre à abandonner le péché. Hélas! quelle confusion de voir cet énorme procès chargé de tant de forfaits publics et secrets, et même des péchés d'autrui devenus les nôtres, soit pour y avoir coopéré par nos conseils ou par nos exemples, soit pour ne les avoir pas empêchés comme nous aurions dû le faire par devoir. Que sera-ce de celui qui, non-seulement n'aura pas empêché l'offense de Dieu, mais en aura

[1] Luc. 21. 18.

même porté tant d'autres au péché par ses scandales, ses séductions, et ses piéges tendus à l'innocence? Que sera-ce de celui qui aura précipité quantité d'âmes en enfer en leur enseignant le mal et en les engageant dans la voie de la damnation éternelle?... O Dieu! quelle confusion!... Si jamais nous avons fait une confession générale, le poids de nos péchés nous a paru bien lourd; mais combien plus lourd ne le trouverons-nous pas à ce moment suprême!...

Que ferez-vous donc, mon pauvre pécheur, en vous voyant chargé d'autant de chaînes que vous avez commis de péchés? — Oh! qu'alors, certes, vous éclaterez en sanglots! mais alors aussi à quoi serviront vos pleurs si ce n'est à vous abattre de plus en plus? C'est maintenant, mon cher frère, le moment de vous jeter aux pieds de votre juge, qui est encore votre avocat, et de lui demander humblement pardon en vous frappant la poitrine : O mon Dieu, me voici prosterné à vos pieds ; comment pourrai-je jamais supporter après cette vie la vue de tant de méfaits, si un seul suffit pour me rendre souverainement abominable? Que sera-ce de tant et de tant de crimes de tout genre que j'ai déjà commis? Hélas! quelle vie j'ai menée jusqu'ici!... Pardon, mon Dieu, pardon! Donnez-moi de pouvoir effacer par mes larmes la liste de tant d'iniquités. Je m'en repens, ô mon Dieu, je m'en repens pour l'amour que je vous porte comme à mon Bien suprême; je m'en repens pour l'amour que je porte à mon âme que j'ai si indignement dégradée. Pardon, mon Dieu, pardon!... Oh! quel livre fatal que celui qui s'ouvrira devant mes yeux à l'article de la mort!... Aussi me voici fermement résolu de commencer une vie toute nouvelle, un livre neuf. Imprimez au milieu de mon cœur, ô mon Dieu, l'importante maxime de faire dès maintenant ce que je

voudrais avoir fait alors. — Pensez-y sérieusement et en silence.

VII. Mais le procès ne se bornera pas au mal que nous avons fait; ce qui ne sera pas moins accablant, ce sera le bien qu'on aura omis de faire. — Combien d'infidèles comparaîtront à ce tribunal qui auront commis moins de péchés que nous?... Et nous qui sommes nés dans le sein de l'Eglise catholique, nous avons abusé de tant de lumières! Nous avons porté gravé sur le front le glorieux titre de chrétien, c'est vrai; mais nos œuvres ont été pires que celles des infidèles. Quelle ne sera donc pas notre confusion en voyant tant de communions faites au plus mal, tant de sacrements reçus avec mépris!... Une seule communion, au dire de l'illustre sainte Marie Madeleine de Pazzi, suffit pour faire un saint, et nous, quel profit avons-nous retiré de toutes celles que nous avons faites?... Comment avons-nous pris cette nourriture de vie éternelle? Avec quelle indifférence, quelle dissipation!... Ah! j'ai honte de le dire : en jetant un morceau de pain à un chien, on attire après soi cet animal qui est toujours prêt à nous accabler de ses caresses, et notre divin Jésus, en nous donnant son corps et son sang adorables, ne parvient pas encore à se faire aimer de nous... Ah! quel compte terrible n'aurons-nous pas à rendre à ce formidable tribunal pour tant de sacrements dont nous aurons abusé! Et, en effet, si Dieu exige que nous rendions compte des moindres talents que nous aurons tenus cachés; quel compte ne nous demandera-t-il pas de son bien-aimé Fils, qu'il nous a consigné à la messe, dans la communion, et dans la divine Eucharistie, par laquelle il a fixé sa demeure au milieu de nous? Oh! comme cet adorable sacrement tant de fois profané par nous fera pencher la balance, lorsqu'il s'ajoutera à tout le mal que nous avons fait et à tout le bien que nous avons négligé de faire!

Que ferons-nous donc, mes chers frères? quelle est notre résolution?... Si même les bonnes œuvres mal faites ne pourront qu'aggraver notre situation devant cet inexorable tribunal, il n'y aura, comprenons-le bien, que les bonnes œuvres bien faites qui nous consoleront. Le pape ne trouvera point une consolation dans la dignité pontificale, ni l'empereur dans sa suprême puissance, ni les rois et les princes dans leurs anciennes grandeurs; non, non : les bonnes œuvres et les bonnes œuvres bien faites nous rendront seules agréables à Dieu. — Que ferons-nous donc? — Ah! si le monde est insensé, je ne veux pas l'être avec lui. Me voici, ô mon doux Jésus, prosterné à vos pieds; je reconnais mon aveuglement, je le confesse, je le déplore, et je voudrais le pleurer avec des larmes de sang. Hélas! j'ai songé à toute autre chose qu'à faire le bien, et le peu de bien que j'ai fait, je l'ai fait au plus mal et à rebours. Pardonnez-moi, ô mon Jésus, pardonnez-moi. — Tous ensemble, mes chers frères, frappons-nous la poitrine en signe de componction, vous particulièrement, pauvre pécheur, qui craignez si peu où il y a tant à craindre. Les saints, les justes ont vécu dans une si grande crainte du jugement, et vous, vous l'envisageriez avec insouciance?... Comment donc ce qui a fait trembler l'innocence ne vous ferait-il pas trembler, vous qui êtes si coupable et chargé de tant d'iniquités?... Compteriez-vous échapper au jugement?... N'avez-vous pas à rendre compte de tant de mal que vous avez fait, et de tant de bien que vous avez omis de faire, ou que vous avez fait au plus mal?... Et que répondrez-vous à tant d'accusations qui seront portées contre vous au tribunal de Dieu?... Ah! mon pauvre pécheur, répondez-y maintenant par vos larmes, par les larmes d'un cœur contrit, et frappez-vous la poitrine en répétant plusieurs et plusieurs fois : Pardon,

mon Dieu, pardon! — De votre côté, Seigneur, ne négligez aucun moyen de vaincre l'obstination de ce pécheur, ne lui laissez de paix ni le jour, ni la nuit; et, par de salutaires remords de conscience, par la crainte de votre justice irritée, par les menaces de votre colère, combattez cette âme endurcie, jusqu'à ce qu'elle embrasse les pratiques d'une véritable pénitence et qu'elle efface tant d'iniquités par ses larmes. Mais ce n'est pas une seule âme, ce sont toutes celles qui sont ici que je voudrais voir ce soir arrachées au vice. Pour qu'il en soit ainsi, attachons-nous tous avec une sainte ferveur à l'avis important qui fut donné au saint évêque Conrad : *Dum tempus habemus, operemur bonum :* Faisons le bien, maintenant que nous en avons le temps : oui, faisons-le, mes frères, tandis que nous en avons le temps. Pensez-y en silence...

SECOND POINT.

VIII. Le procès terminé, on en viendra enfin à la sentence, qui sera juste, définitive et prononcée par la bouche même du Sauveur, de manière à être entendue au fond de l'âme. — Le chrétien qui sera trouvé, en ce moment, en état de péché mortel, entendra retentir à ses oreilles ces effrayantes paroles : Retire-toi de moi, maudit; tu n'es pas digne de rester en ma présence; va-t'en au feu éternel, où t'entraîne le poids de tes péchés; va-t'en dans la compagnie des démons, auxquels tu as préféré obéir plutôt qu'à moi; c'est le partage que tu t'es choisi, tu l'auras à jamais; et que ce sang dont tu n'as pas voulu user pour t'assurer un bonheur éternel, serve à ton éternelle damnation. — Sentence épouvantable!... Que dira l'âme d'un pécheur en l'entendant?... Quelle ne sera pas sa confusion, son désespoir, en voyant qu'elle est sans appel, et

trop justement méritée !... Qui pourrait concevoir avec quelle rage il maudira alors ses plaisirs, comme il détestera ses iniquités, qui l'effraient si peu maintenant! Comme il se dira mille et mille fois insensé pour n'avoir pas écouté son confesseur, les missionnaires, son ange gardien, les inspirations divines !... Comme il se reprochera mille et mille fois la folie d'avoir rejeté un bien infini pour une vile satisfaction !

Au contraire, le chrétien qui aura été obéissant à son Dieu, en entendant la sentence de bénédiction par laquelle le Juge suprême l'invitera au ciel, ne saura assez bénir sa fidélité, sa pénitence, sa charité. Est-il possible, s'écriera-t-il, que mes faibles efforts soient récompensés avec tant de largesse !... Une peine si légère va donc se changer en un poids de gloire! quelques pleurs en une éternité d'allégresse !... O mon Dieu, que vous êtes bon, généreux, aimable envers ceux qui vous aiment !

Mes chers frères, l'une ou l'autre de ces deux sentences doit être portée sur moi, comme elle doit être portée sur vous. Laquelle des deux sera la vôtre?... Encore une fois : baissons la tête, et réfléchissons-y sérieusement... Avez-vous fait vos réflexions? — Levez la tête, et écoutez la bonne nouvelle que j'ai à vous annoncer : Mon pauvre pécheur, il est encore temps de décliner la sentence de malédiction et de vous assurer une bénédiction éternelle ; oui, il en est encore temps. Ah! rendez grâce à ce bon Jésus de ce qu'il vous en accorde encore le temps. Temps précieux, temps béni! comment l'avez-vous employé jusqu'ici? — Hélas! vous l'avez consumé à accumuler sur votre tête les malédictions de Dieu pour votre dernier jour. Humiliez-vous s'il en est ainsi, et le front dans la poussière, demandez pardon à Jésus ; ou plutôt, frappez-vous la poitrine et dites-lui que vous n'êtes pas digne de

pardon, mais bien de châtiment : Ah! mon Dieu! quelle vie j'ai menée!... Que pourriez-vous trouver en moi que matière à me condamner au feu éternel? Je le mérite, ô mon Dieu, je le mérite. Mais pourtant considérez les larmes que je répands ce soir, considérez le précieux sang de votre divin Fils, considérez ses mérites infinis, et par un effet de votre bonté pardonnez-moi, ô mon Dieu, pardonnez-moi... Que voulez-vous de moi? Que j'emploie mieux mon temps à l'avenir? — Eh bien! j'en prends la résolution sincère, tout ce que vous m'accorderez encore de vie je veux le consacrer entièrement aux bonnes œuvres, afin de m'assurer cette sentence de bénédiction qui sera pour moi le principe de tous les biens. — Ainsi donc, soyons tous fermement résolus de profiter du grand avis : *Dum tempus habemus, operemur bonum:* Faisons le bien, tandis que nous en avons le temps. Pensez-y...

IX. La sentence prononcée, on procèdera à l'exécution, et la pauvre âme, dépouillée de toute vertu, dégradée, abandonnée parles anges, sera consignée entre les mains des démons, qui, à l'instant même, l'entraîneront au fond des abîmes ; là, sans jamais mourir, elle ne vivra que pour être en proie à tous les maux, enfermée dans un cachot de feu qu'elle aura choisi, la malheureuse, de préférence au paradis... Quel tourment que d'habiter éternellement dans ce lieu de misères, puisque déjà ce serait un supplice affreux d'y être seulement pour quelques minutes!... A quelles pénitences ne se condamnerait pas alors cette âme infortunée si elle pouvait réparer sa faute!... Quelles humiliations n'accepterait-elle pas?... De quels plaisirs ne se priverait-elle pas de bon cœur?... Ah! elle accepterait comme une insigne faveur de servir pendantmille ans de seuil à la porte de la ville, et d'être foulée aux pieds par les passants ; elle se soumettrait volontiers à toutes les

austérités qu'ont pratiquées les plus fervents anachorètes; elle voudrait se couvrir de cilices, meurtrir ses chairs par les disciplines, et faire à elle seule tout le bien qu'ont jamais fait tous les saints ensemble... Comment donc se fait-il que maintenant vous avez tant de répugnance pour la peine, tandis qu'il en faudrait bien moins pour vous préserver d'un si grand malheur?... Car après tout, qu'est-ce que Dieu exige de vous pour vous mettre ce jour-là au nombre de ses élus? — Il veut que vous observiez ses divins commandements, que vous résistiez plus généreusement aux tentations, que vous traitiez votre corps avec moins de délicatesse, que vous fassiez au prochain ce que vous voudriez qu'on vous fît à vous-même, et voilà tout; et vous refusez de faire si peu de chose?... Comment donc votre conduite s'accorde-t-elle avec votre croyance? et cette froideur, cette insouciance pratique, avec la gravité du danger auquel vous exposez votre âme? En un mot où est votre foi? où est votre bon sens? où est votre prudence? — Malheur à vous, mon pauvre pécheur, si vous ne vous rendez pas ce soir! L'heure est venue où vous avez à commencer résolument une vie digne du nom chrétien que vous portez; c'est à cette fin que votre ange gardien vous a amené à cette méditation. Malheur à vous, si vous sortez de l'église sans obéir à cette douce et suave inspiration que Jésus en ce moment même fait sentir à votre cœur! Ah! non, non; ne résistez pas à une si salutaire impulsion, et tout en larmes jetez-vous aux pieds de Jésus, rougissez de la folle sécurité dans laquelle vous vous êtes entretenu jusqu'ici, comme si vous n'aviez rien eu à craindre, ni aucun compte à rendre au tribunal de Dieu; frappez-vous la poitrine et demandez-lui pardon du fond du cœur: Hélas! qu'en serait-il de moi, mon Dieu, si vous aviez laissé aller le cours de votre justice?... Mal-

heureux que je suis, je serais déjà au nombre des réprouvés, déjà je serais un tison d'enfer. Mais non, Seigneur, ne le permettez pas; envoyez-moi, je vous en supplie avec larmes, envoyez-moi tous les châtiments, tous les maux qu'il vous plaira en cette vie, pourvu que je n'encoure pas votre éternelle malédiction. Non, je ne veux pas être maudit de vous, et maudit à jamais. J'embrasse votre croix pour mêler mes larmes à votre sang; pardonnez-moi, ô mon aimable Sauveur, pardonnez-moi. Oui, j'espère et j'attends mon pardon, par la vertu de ce sang que vous avez répandu pour moi : pardon, mon Dieu, pardon! Il est vrai, ô Jésus, que vous êtes juste sur votre tribunal, mais il n'est pas moins vrai que vous êtes miséricordieux sur votre croix. Je vous en conjure donc par cette croix sur laquelle vous avez tant souffert, pardonnez-moi, ô mon Dieu! pardonnez-moi. Tant de sang, tant de larmes que vous avez versées ne suffiraient-elles pas pour effacer la multitude de mes iniquités? Ah! souvenez-vous, ô bon Jésus! que j'ai été la cause de vos souffrances, ne me perdez pas en ce jour redoutable : *Recordare, Jesu pie, quod sum causa tuæ viæ, ne me perdas illa die.* Rappelez-moi souvent, ô mon Dieu, que quiconque vous offense, mérite votre malédiction. Rappelez-moi souvent qu'un seul péché suffit pour me séparer éternellement de vous. Remplissez mon âme d'une sainte crainte, pour que je mette un frein à la fougue de mes passions, que je fuie les occasions et que je sorte de l'église fermement résolu de plutôt mourir cent fois, mille fois que de vous offenser une seule fois. — Ce n'est pas assez, mes bien-aimés frères, ce n'est pas assez de fuir le mal, si nous n'avons hâte en même temps de faire beaucoup de bien pour obtenir une bénédiction abondante. Concluons donc cette méditation par l'avis important de saint Conrad : *Dum tempus habemus, opere-*

mur bonum : Faisons le bien tandis que nous en avons le temps. *Pater* et *Ave*.

RÉFLEXION.

X. Quelle résolution prendrons-nous donc, mes chers frères, pour fruit durable de cette méditation? La maxime du jugement particulier est-elle bien une vérité de foi? Sommes-nous obligés de la défendre, au besoin, au péril de notre vie? — Il ne s'agit pas ici d'un pouce de terrain, non; il s'agit de l'acquisition d'un paradis ou d'un enfer. Ce que j'ai dit jusqu'ici n'est pas seulement pour les autres; tout cela doit nous arriver à nous-mêmes, et nul ne pourra s'y soustraire; c'est-à-dire qu'il y aura un moment pour vous, pour moi, pour tous, où un mot du juge suprême devra décider de notre sort; il viendra un jour où nous nous trouverons suspendus entre le paradis et l'enfer. Passage terrible! car si on en vient à le manquer une seule fois, il n'y a plus de remède; notre demeure fixée, elle l'est pour toujours. Et ce ne sont pas là des choses qui ne doivent arriver que d'ici à cent ans; peut-être cette année-ci, ou au plus tard dans vingt ou trente ans, nous saurons par notre propre expérience comment se fait le jugement de Dieu. Quelle sera donc notre résolution? — Si je vous disais : Allons! prenons tous la résolution de vivre au plus mal; marchons en avant à tout hasard, comme nous l'avons fait jusqu'ici; tous vous jetteriez les hauts cris et vous diriez que je vous débite des absurdités, et pourtant plusieurs d'entre vous mettront peut-être tranquillement en pratique ces énormes absurdités. Grand Dieu! si ce soir même nous devions comparaître à cet inflexible tribunal, comment nous en trouverions-nous? Si les personnes même les plus vertueuses

ont tremblé et ont laissé parfois des doutes sur leur salut, qu'en serait-il de nous?... Faites attention à l'exemple que je vais rapporter.

XI. Saint Jean Climaque nous prend ce soir par la main et nous conduit à la grotte d'un solitaire mourant. Il y a quarante ans que déjà mort au monde il vit enseveli au fond des forêts ; son innocence lui donne un tel empire sur la nature que les bêtes féroces même viennent se prosterner à ses pieds et recevoir la nourriture de ses mains. Son nom est Etienne, sa perfection est celle d'un saint. Or, voici que consumé par les austérités de la pénitence il est sur le point de rendre le dernier soupir ; pour vaincre plus sûrement l'ennemi il se fait étendre par terre sur la cendre. Oh ! celui-ci sans doute se rendra avec joie, avec bonheur au tribunal de Dieu, et n'aura pas tant d'appréhension du redoutable jugement. Mes chers auditeurs, si vous ne frissonnez pas d'effroi à ce que je vais vous dire, je ne sais quand vous aurez sujet de le faire. Voyez avec quelles angoisses il tourne de côté et d'autre ses yeux égarés ; tout à coup il fait un pénible effort, se soulève et s'écrie : Au secours, mes frères ! au secours ! puis il retomba de nouveau en soupirant et en gémissant. Tout troublé et hors de lui-même, il laisse échapper des paroles entrecoupées, comme s'il était en présence d'un juge : C'est vrai, ce péché je l'ai commis ; mais aussi, j'ai jeûné pendant autant d'années... Oui, celui-là aussi ; mais je l'ai confessé... Non, cela n'est pas, je ne l'ai jamais commis... C'est vrai, je l'ai fait ; mais j'en ai fait telle pénitence... Hélas ! oui, je suis coupable de ce péché et je n'ai rien à répliquer... Ah ! mon Dieu, mon Dieu, que vous êtes juste !... Ah ! mon Dieu, que j'ai été ingrat envers vous... Ah !... mon Dieu... mon Dieu... vous ne voulez donc pas me sauver !... Et au milieu de ces san-

glots il rendit l'âme, laissant tous les solitaires plongés dans la consternation, se regardant l'un l'autre dans un morne silence, sans savoir s'ils devaient le fêter comme un élu ou le pleurer comme un réprouvé.

XII. Vous l'avez entendu, mes chers frères ; eh bien! si les justes tremblent, si les justes pleurent, si les justes laissent des doutes sur leur salut, qu'en sera-t-il de vous? Etes-vous plus forts, êtes-vous plus innocents, êtes-vous plus assurés qu'eux ?... Si un vertueux solitaire tel qu'Étienne ne sait que répondre au démon qui l'accuse devant le tribunal de Dieu, que répondrez-vous vous-mêmes lorsqu'il vous accusera de tant de forfaits que vous savez ? Ah ! quelle déception, quel chagrin, quel accablement alors, mes frères! — Mais, me direz-vous, qu'avons-nous donc à faire pour nous assurer une sentence favorable? La réponse à cette question renferme le fruit de cette méditation : vous voulez donc savoir ce que vous avez à faire? Faites bien attention : deux livres s'ouvriront sous vos yeux devant cet imposant tribunal : l'évangile, et le livre des consciences. Dans l'évangile vous lirez le bien que vous deviez faire, et dans le livre des consciences vous lirez à votre confusion tout le mal que vous avez fait. Or, si vous voulez entendre une sentence de salut, le moyen consiste tout simplement à conformer votre conscience aux prescriptions de l'Evangile. Si quelqu'un d'entre vous venait à être cité cette nuit même devant cet inexorable tribunal, que ne voudrait-il pas avoir fait de bien?... Pourquoi donc ne le fait-il pas présentement?... Une affaire de cette importance ne mérite-t-elle pas qu'on y pense?... Rien alors ne pourra plus nous rassurer, si ce n'est nos bonnes œuvres, nos pénitences, nos oraisons, nos jeûnes, la fréquentation des offices et des sacrements, les aumônes, l'assiduité aux exercices

d'une pieuse congrégation. Eh bien! pourquoi ne faisons-nous pas le plus que nous pouvons de ces œuvres méritoires? Mon pauvre pécheur, vous avez la plume en main, votre sentence sera telle que vous l'aurez écrite en ce monde. Pardonnez et on vous pardonnera; soyez miséricordieux et on le sera envers vous; accusez vos péchés aux pieds d'un confesseur, et vous serez excusé devant Dieu; en un mot, faites beaucoup de bien, et faites-le bien, et vous serez sauvé : *Dum tempus habemus, operemur bonum. Pater* et *Ave.*

CINQUIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LES MOYENS DE CONSERVER LA TRANQUILLITÉ ET LA PAIX DU COEUR.

I. Qui de vous, fidèles chrétiens, pourrait redire les troubles, les angoisses et les chagrins qui s'élèvent chaque jour dans son cœur durant le cours de cette misérable vie? On peut dire en toute vérité : *In medio languorum ambulamus;* nous cheminons par des routes semées de piéges et d'embûches, selon une vision de saint Antoine; cet illustre abbé vit deux démons dont l'un portait sur ses épaules un énorme filet, tandis que l'autre le suivait pour l'étendre sur toutes les voies ; après eux venait une foule de gens de tout sexe, de tout âge, de toute condition, de tout rang, qui s'engageaient dans ce réseau, et peu, très-peu parvenaient à s'en tirer sans faire des chutes mortelles. Ce filet signifiait les intrigues, les occasions dangereuses, les soucis et les sollicitudes dans lesquels les mondains se trouvent comme enlacés, et je ne crois pas qu'il y en ait un seul parmi vous qui, en parcourant les sentiers si épineux de la vie, ne désire ardemment posséder un appui bien sûr pour se préserver des chutes les plus lamentables. Or, cet appui, d'après les maîtres de la vie spirituelle, n'est autre que la paix inaltérable du cœur, la tranquillité intérieure dans toutes les rencontres, dans

toutes les épreuves; cette paix que souhaitait pour lui-même le saint roi David et qu'il nous exhorte à poursuivre sans relache : *Inquire pacem, et persequere eam*[1]. Plus, en effet, l'âme jouit de la paix et de la tranquillité, mieux aussi elle est disposée à obéir à la raison et à se soumettre aux desseins de la divine Providence, sans se troubler; à supporter les insultes des uns, les fraudes des autres avec magnanimité et avec courage; à nourrir et à entretenir une douce amitié avec Dieu et avec le prochain. C'est pourquoi l'esprit doué de force et maître de lui-même est réputé par l'Esprit-Saint plus glorieux, plus méritant et plus valeureux qu'un guerrier qui renverse les forteresses, et prend les villes d'assaut : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium*[2]; c'est encore de cette fermeté et de cette constance qu'il fait l'éloge, lorsqu'il dit que la femme revêtue de force et douée d'un caractère imperturbable rira au dernier jour et entrera dans un repos et une joie éternelle : *Fortitudo et decor indumentum ejus, et ridebit in die novissimo*[1].

II. En somme, si vous voulez méditer sur la nature et la nécessité de la paix du cœur, vous verrez à l'évidence que les plus belles prérogatives de l'esprit sont l'apanage de cette paix, et en dérivent comme le ruisseau dérive de sa source, ou comme un fruit précieux et délicat sort de sa tige; tandis qu'au contraire il serait impossible d'énumérer les funestes conséquences qui résultent pour l'âme de la privation d'une vertu si excellente; chacun donc parmi vous doit s'appliquer soigneusement à l'acquérir. En voici les moyens.

Le premier et le principal consiste à se faire une idée juste et précieuse de notre condition mortelle; elle est

[1] Psal. 33, 15. [2] Prov. 16, 22. [3] Ib. 31, 25.

naturellement sujette à toute sorte d'accidents de malheurs et de misère, qu'entraîne après elle, en vertu d'une disposition de la divine providence, la caducité même de notre être à partir du premier moment de son existence, ainsi que l'a si bien exprimé le saint homme Job : *Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis...., et nunquam in eodem statu permanet*[1]. Cette vérité étant une fois bien établie dans votre esprit, vous ne trouveriez plus étrange de voir de temps en temps les douceurs de la vie vous échapper, vos projets échouer, ou de nouvelles contrariétés survenir, même de la part de vos meilleurs amis et lorsque vous vous y attendiez le moins. En vous rappelant, dis-je, que telle est la loi sous laquelle vous êtes entré dans le monde, et qui gouverne le reste des hommes, vous supporteriez, si non avec joie, du moins avec indifférence la somme de maux qui vous échoit en partage ; car, comme le dit saint Grégoire-le-Grand, le coup qu'on prévoit s'évite plus facilement et fait moins de mal : *Minus jacula feriunt quæ prævidentur.* Vous souffririez aussi avec plus d'égalité d'âme si vous jetiez les yeux sur tant d'autres qui gémissent sous un joug plus pesant et plus douloureux que le vôtre, selon le mot du philosophe : *Socios habere in pœnis solatium est.* Et puis vous voudrez bien remarquer que nul d'entre vous n'a ni ne peut avoir le droit spécial d'être épargné plutôt qu'un autre, que tout ce qui arrive chaque jour de fâcheux ou d'agréable dans les vicissitudes de la vie, est ordonné ou permis par une Providence souveraine qui dispose toutes choses avec force et avec douceur, *fortiter et suaviter*. Le cœur muni de ces éclatantes vérités, le fidèle chrétien ne se laissera ébranler par aucune des

[1] Job. 14, 1 et 2.

catastrophes qui peuvent l'atteindre : *Non contristabit justum quidquid ei acciderit*[1].

III. Prenez modèle à ce sujet sur cet illustre prince de la terre de Us; homme de Dieu et cependant le jouet de toute la rage du démon; homme juste et innocent, et cependant couvert des pieds à la tête de vers et d'ulcères: un jour assis à une table splendide, servi par de nombreux domestiques, et puis se voyant étendu sur un fumier, exposé aux dérisions de la plus vile populace, abandonné, méprisé par ses proches et ses amis; un jour nageant dans l'opulence, et le lendemain réduit à la pauvreté, à la misère la plus extrême; d'abord père heureux d'une nombreuse famille, et tout à coup père infortuné voyant tous ses enfants victimes d'un accident tragique : Malgré tout cela, nous savons par les divines Ecritures que jamais le saint homme Job ne se laissa aller à l'impatience, mais qu'au contraire il conserva un calme parfait, une tranquillité d'esprit, une paix inaltérable en face des plus terribles catastrophes : *In omnibus his non peccavit Job labiis suis, neque stultum quid contra Deum locutus est*[2]; et qu'il alla même jusqu'à conformer sa volonté au bon plaisir de Dieu, en bénissant son saint nom au milieu de ses adversités : *Dominus dedit, Dominus abstulit; sicut Domino placuit, ita factum est, sit nomen Domini benedictum*[3]: Le Seigneur m'a tout donné, le Seigneur m'a tout ôté; il n'est arrivé que ce qu'il lui a plu. Que son saint nom soit béni.

Voilà cette précieuse tranquillité que je voudrais voir régner dans vos âmes, afin de vous préserver de tout emportement, de tout dessein coupable lorsque vous êtes surpris par des accidents imprévus. Que chacun réflé-

[1] Prov. 12, 21. [2] Job. 1, 22. [3] Ib. 1, 21.

chisse donc aux chutes déplorables qu'il a faites par le passé en pareille circonstance, aux excès auxquels il s'est laissé entraîner, aux désordres dans lesquels il s'est plongé, au grand détriment du corps et de l'âme, et sans aucun profit ; tout cela, pour n'avoir pas su se conformer aux dispositions de la divine Providence, ni conserver la constance et la tranquillité d'esprit. Que dis-je ? pour la moindre contrariété, vous vous emportez aussitôt, et par là vous multipliez vos déboires, de sorte qu'en perdant la paix du cœur vous êtes perpétuellement en guerre avec vous-même et avec le prochain. Riches et pauvres, grands et petits, pères de famille et jeunes gens, que tous méditent l'exemple que nous avons cité, qu'ils aillent puiser à l'école du saint homme Job cette constance héroïque dans les plus grands revers et la conformité à la volonté de Dieu, qu'ils y apprennent à ne se plaindre ni de Dieu, ni des hommes, mais à répéter avec lui : *Sicut Domino placuit, ita factum est ; sit nomen Domini benedictum* : Il n'est arrivé que ce qu'il a plu au Seigneur, que son saint nom soit béni ; ou bien à se tourner vers le Seigneur, comme le saint roi David, avec un enthousiasme plein d'amour, pour lui protester que nous avons mis en lui toutes nos espérances, qu'il est lui-même notre richesse et notre héritage : *Clamavi ad te, Domine, et dixi : tu es spes mea, portio mea in terra viventium*[1].

IV. Le second moyen, très-propre à vous aider à acquérir la paix intérieure, c'est de faire fort peu de cas des choses temporelles et terrestres, de ne les compter pour rien à côté des biens et des maux de l'autre vie, de juger les richesses indignes de votre sollicitude, et de ne pas tenir à voir arriver tel événement plutôt que tel autre.

[1] Ps. 141, 6.

Sans contredit si vous vous accoutumez à envisager les choses de cette façon, quoi qu'il arrive en bien ou en mal, rien ne pourra altérer la sérénité de votre âme. Ainsi donc, quelques avantages que vous puissiez vous promettre de votre position ou de votre industrie, n'estimez les biens de ce monde ni plus ni moins que ne l'ont fait tous les sages de la terre, et par-dessus tout le roi Salomon qui fut tout à la fois le plus magnifique des monarques et le plus sage des mortels; il ne leur a point trouvé d'autre qualification que celle de vanité : *Vanitas vanitatum*[1]; de boue : *tanquam lutum estimabitur argentum*[2]; et enfin de pur néant en comparaison des biens éternels : *et divitias nihil esse duxi in comparatione illius*[3]. Mais pour entretenir en nous la paix du cœur, le prophète royal nous exhorte plus clairement encore à ne point nous attacher aux richesses de la terre : *Divitiæ si affluant nolite cor apponere*[4]; parce qu'elles éloignent le cœur de Dieu et qu'elles périssent tôt ou tard en ne laissant après elles qu'affliction et remords : *pereunt in afflictione pessima*. C'est ce qui est arrivé à tant et tant de misérables qui maintenant, comme le riche de l'Evangile, gémissent, mais en vain, au fond des enfers; de là vient que l'Esprit-Saint proclame bienheureux celui qui ne se laisse point entraîner par l'amour de l'argent, et ne met point son espérance dans des trésors périssables : *Beatus vir qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris*[5]. Afin donc de n'être point tourmenté par cet esprit de cupidité, nous devons demander à Dieu, à l'exemple de Salomon, qu'il nous préserve d'une trop grande opulence et de l'extrême pauvreté, qu'il nous

[1] Eccle. 1, 2. [2] Sap. 7, 1. [3] Sap. 7, 8.
[4] Ps. 61, 11. [5] Eccli. 31, 8.

donne la nourriture et l'habit et rien de plus : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi, tribue tantum victui meo necessarium*[1]. Saint Jérôme dans sa 14e lettre à Paulin nous rapporte un trait mémorable : un certain philosophe nommé Cratès, étant fort riche, se dépouilla d'une grande quantité d'or, afin d'avoir l'esprit plus libre pour vaquer à l'étude des sciences humaines ; tout païen qu'il était, il avait compris l'importance du détachement. Considérez de grâce combien d'excès vous avez commis jusqu'ici, à combien de dangers vous vous êtes exposés pour un vil intérêt ; que de soucis, que de peines vous vous êtes donnés pour un misérable profit, et tandis que vous espériez trouver dans la fortune votre félicité et votre contentement, vous n'y avez rencontré qu'une source de chagrins, de troubles, d'anxiétés et d'inquiétudes.

V. De là une troisième règle qui pourra vous aider à acquérir la paix intérieure, c'est de vous faire une maxime invariable, dans vos projets et vos entreprises quelconques, de ne jamais présupposer que tout réussira aisément et au gré de vos désirs, mais de vous attendre plutôt à voir les choses tourner au plus mal. Dans cette prévision, préparez votre cœur à toutes les difficultés et à tous les obstacles qui peuvent traverser vos desseins de mille manières, et établissez-vous dans un tel état d'indifférence que, quelle qu'en soit l'issue, heureuse ou malheureuse, rien ne puisse altérer la sérénité de votre âme, ni intérieurement, ni extérieurement. Une fois votre affaire en train, dites au Seigneur, en empruntant les paroles du saint roi David : *In manibus tuis sortes meæ :* Seigneur, je remets mon sort entre vos mains, j'abandonne à votre divine Providence l'issue de toutes mes affaires, prêt à l'accueillir avec recon-

[1] Prov. 30, 8.

naissance si elle m'est favorable, avec résignation et patience en cas contraire. Si vous vous comportez de la sorte, rien ne pourra jamais vous ôter la liberté d'esprit, ni ébranler votre courage; car quoi qu'il arrive, ce sera toujours ce qu'il y aura pour vous de plus avantageux, selon l'assurance que Dieu même vous en a donnée par la bouche du prophète : *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet*[1] ; le Seigneur promet de nourrir l'âme qui se confie en lui. Avez-vous jamais rencontré dans le monde un ami assez généreux pour se charger d'entretenir à ses dépens une famille aussi nombreuse que celle d'Adam? Dieu seul est cet ami libéral et désintéressé, envers celui toutefois qui lui reste fidèle au milieu de cet océan de soucis terrestres et superflus, où la plupart des hommes vont s'engloutir. Les riches dans la direction de leur fortune, les chefs de famille dans l'établissement de leurs enfants, ceux-ci en cherchant à se faire une position conforme à leurs goûts, à leurs caprices, les ouvriers et les domestiques en travaillant à accroître leur salaire, les personnes même attachées au service de Dieu, chacun en un mot songe à toute autre chose qu'à bien administrer l'héritage que le Seigneur lui a confié; on ne pense qu'à engraisser son patrimoine, ou son avoir, même au mépris de la justice; en sorte que, entièrement absorbé par les affaires du siècle, on perd toute paix intérieure, toute tranquillité, tout goût même pour s'occuper des choses de Dieu. L'âme est comme hors de son centre, et de même qu'un os disloqué ou déboîté cause, au moindre choc, de cuisantes douleurs à tout le corps, ainsi l'âme dans cet état, à la plus petite occasion, pour le motif le plus léger, se livre à un trouble, à une agitation excessive.

[1] Psal. 54, 23.

Examinez-vous sur ce point, que chacun voie s'il se trouve dans ce cas, et qu'il prenne la résolution de ne plus faire à l'avenir autant de fonds sur les événements si incertains de ce monde, afin de maintenir la paix de l'âme.

VI. Je n'entends point cependant, qu'en vue d'acquérir la joie du cœur et la tranquillité intérieure, vous viviez dans la paresse et la nonchalance, et que semblables à un prisonnier dans son cachot vous passiez vos jours assis avec les mains dans les poches, ou que, à l'instar des anachorètes dans leurs déserts, vous ne vous mêliez plus des choses de ce monde ni de vos affaires domestiques ; non, ce n'est pas cela que je veux, chrétiens mes frères. Je dis au contraire que vous devez vous occuper de tout cela, mais avec cette élévation d'esprit, et ce détachement de cœur que nous enseigne l'Esprit-Saint par la bouche de saint Paul, quand il dit : *Tempus breve est ; reliquum est ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint ; et qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes ; et qui emunt, tanquam non possidentes, et qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur ; prœterit enim figura hujus mundi. Volo autem vos sine sollicitudine esse*[1]. Voici mot à mot l'explication de ce passage. L'apôtre s'adresse aux chrétiens primitifs de la ville de Corinthe, et leur trace des règles de conduite pour vivre dans le monde, mais selon l'esprit de l'Evangile. Il leur dit donc : Je ne veux pas vous voir tant de sollicitude pour les choses passagères de ce monde ; car le temps est court : ainsi que ceux mêmes qui sont mariés usent de leurs femmes avec une tempérance et une discrétion telles qu'ils soient comme n'en n'ayant point; que ceux qui sont tristes pleurent comme ne pleurant point ; que ceux qui sont gais

[1] I Cor. 7, 29-32.

se réjouissent comme ne se réjouissant point; que ceux qui vendent ou achètent le fassent comme ne possédant rien; enfin que tous ceux qui sont au monde et en usent, soient comme des étrangers dans le monde et n'en usant point; car la figure de ce monde passe. Le grand Apôtre veut nous dire par là, non pas de sortir du monde pour chercher ailleurs la paix intérieure, la joie de l'esprit, mais de ne pas nous préoccuper outre mesure des choses du monde. Quels que soient votre état ou votre emploi, vos affaires ou votre commerce; que vous soyez dans la prospérité et au comble des honneurs, ou dans une humble et misérable condition, vivant de la sueur de votre front; que vous soyez mariés ou non, jeunes ou vieux, malades ou en santé, innocents ou coupables : tant que vous voguez sur cette mer orageuse, il veut que rien ici-bas ne puisse vous troubler, que rien ne puisse absorber l'attention de votre esprit et les affections de votre cœur : *Volo autem vos sine sollicitudine esse.* Quelle est donc la sollicitude que proscrit l'Apôtre? Le voici : la multiplicité des soins et des affaires terrestres engendre les passions dans l'âme, et surexcite la cupidité des appétits désordonnés qui ravissent à la volonté sa droiture, à la vertu son mérite, et finalement à la conscience le calme et la tranquillité; c'est pourquoi il inculque fortement à tous les chrétiens la modération, la tempérance, tant dans l'action que dans l'usage des choses que Dieu a faites pour les besoins de l'homme. De là il suit que celui qui est engagé dans les liens du mariage, doit prendre garde à n'y point commettre d'excès, soit en dépassant les limites prescrites par la sainteté du sacrement, soit en pervertissant l'ordre établi de Dieu, mais à se renfermer dans le devoir conjugal; que celui qui pleure ne doit point se laisser abattre par la douleur, ni se laisser aller au désespoir; que celui qui se

réjouit ne doit point lâcher la bride à l'impétuosité de sa joie, mais la contenir dans les bornes de la discrétion et de la prudence, parce que bien souvent les pleurs accompagnent les ris : *risus dolore miscetur;* que celui qui vend ou achète doit le faire sans fraude, sans tromperie, sans usure. Telles sont les sollicitudes vicieuses que l'âme doit éviter si elle veut demeurer en paix avec Dieu. L'apôtre termine par cette proposition générale : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur:* Que ceux qui usent de ce monde, soient comme n'en usant point ; il veut dire, selon notre manière d'entendre, que comme l'épée est faite pour se défendre et non pour tuer, le vêtement pour se couvrir et non pour servir le luxe ou la vanité, le vin pour se désaltérer et non pour s'enivrer, les sens pour diriger le corps et non pour trahir l'âme ; ainsi devons-nous faire usage de ces choses et de toutes les autres semblables, selon leur destination et les besoins de notre nature, mais sans attachement et sans passion : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur.* Heureux ! trop heureux, si nous savions régler toute notre vie sur ces maximes. Oh ! quelle paix, quelle tranquillité !

VII. Je voudrais vous conduire à l'école des saints pour vous apprendre à conserver la tranquillité au milieu même du tourbillon des affaires. Un saint Philippe de Néri, au sein de la ville de Rome, malgré les charges et les entreprises qu'il avait sur les bras, malgré l'affluence de monde qui avait recours à lui et venait l'entretenir de mille difficultés du matin au soir, malgré la construction de plusieurs hospices ou asiles pour les pauvres et les pèlerins, était toujours gai et serein, jamais on ne le voyait troublé ni inquiet. — Saint François de Sales entreprit de convertir les hérétiques du Chablais; entreprise courageuse et fatigante qui l'obligeait jour et nuit à une étude ardue et à de

fréquentes controverses, et l'exposait à des épreuves et à des dangers où il y allait souvent de sa vie même ; et cependant au milieu de ses travaux et des embûches qu'on lui tendait, en face même des orages suscités contre lui, il montrait un visage ferme et gai ; comme ses amis eux-mêmes lui en témoignaient de l'étonnement : « La paix, leur répondait-il, est une sainte marchandise qui mérite d'être achetée à tout prix. » Et une autre fois il dit : « N'est-elle pas justement acquise la paix qui est le prix des travaux supportés pour la gloire de Dieu ? » Vos embarras, vos affaires, vos emplois, acceptés de la main de Dieu, comme moyens que la divine Providence vous destine pour vivre honorablement ici-bas, serviront aussi à sa gloire, si vous en portez paisiblement le poids, sans rien perdre de la sérénité de votre âme. Les parents de sainte Catherine de Sienne, voyant que cette excellente enfant ne voulait pas prendre goût aux choses du siècle, aux divertissements, à la vanité, aux conversations mondaines, mais s'adonnait de préférence à la dévotion et à la retraite, cherchaient à la tenir constamment occupée, afin de la distraire par les soins domestiques. La sainte enfant, sans se troubler ni s'inquiéter en aucune façon de ces mesures, forma au dedans d'elle-même un oratoire, où elle se retirait de temps en temps pour s'entretenir sans bruit avec l'Epoux de son âme ; et tandis qu'extérieurement elle se livrait à mille occupations de nature à la distraire, elle était entièrement unie d'esprit et de cœur avec son Seigneur et son Dieu, sans s'inquiéter ni se dissiper, quoi qu'il arrivât. — Saint François de Sales dont nous avons déjà parlé faisait un jour la visite d'un monastère de religieuses ; on lui en signala une comme étant d'un caractère revêche et fort difficile, et on invita le saint à la réprimander et même à lui infliger une pénitence sévère, comme elle paraissait

le mériter. Le serviteur de Dieu, qui était la douceur et la suavité même, répondit aux religieuses que le zèle de la discipline faisait parler de la sorte : « Il y a vingt-quatre ans que je combats pour obtenir la paix du cœur ; et maintenant vous voudriez, mes filles, qu'en un instant je perdisse le fruit de tant de peines ? » Je termine ce paragraphe par une sentence de ce grand saint, et je vous dis à tous : « Soyez doux et affables dans les affaires que vous avez à traiter ; parce que tout le monde attend ce bon exemple de vous. »

VIII. Faites maintenant en vous-mêmes les réflexions suivantes : Il est donc vrai qu'au milieu du tumulte des affaires qui pèsent sur vous, vous pouvez jouir de la paix intérieure, de la liberté d'esprit et de la joie du cœur ; qu'il ne tient qu'à vous de vous tenir en garde contre l'inquiétude et l'impatience, lorsque vos entreprises ne réussissent pas à votre gré ; lorsque le prochain, vos amis, vos parents, vos serviteurs ne secondent pas vos desseins ; lorsque vos vignes, vos champs, vos troupeaux ne vous rapportent pas ce que vous vous promettiez pour prix de vos sueurs et de votre industrie. Je sais fort bien que vous ne pourrez ni tôt ni tard atteindre par vos propres forces à ce degré de perfection ; mais demandez instamment à Dieu son assistance à cet effet le matin quand vous vous levez, et le soir quand vous vous couchez, et pour emprunter le langage et l'esprit de saint François de Sales : « Préparez dès le matin votre âme à la paix ; ayez une grande attention à vous y conformer fréquemment dans le cours de la journée, et à la reprendre en main. S'il vous échappe quelque accès de tristesse ou d'impatience, ne vous en étonnez pas et ne vous en mettez pas en peine ; humiliez-vous-en doucement devant Dieu et tâchez de remettre votre esprit en air de suavité, et toutes les fois

qu'il vous arrivera de faire une nouvelle chute, usez-en de même, vous remettant aussitôt à l'œuvre, ni plus ni moins que si vous n'étiez pas tombé. » En agissant de la sorte, je suis certain que vous parviendrez à jouir d'une paix et d'un contentement parfaits.

A cette coopération de votre part, et à ce recours à Dieu joignez aussi l'intercession des saints, spécialement de ceux que je vous ai proposés pour modèles, et surtout de la très-sainte Vierge, cette mère de douceur et de suavité, qui, dans le temps de ses plus vives angoisses, et au moment de la perte si douloureuse de son divin Fils sur le Calvaire, sut maintenir son âme dans un tel état de conformité à la volonté de Dieu, que l'historien sacré n'a pu s'empêcher d'en marquer son étonnement et son admiration en disant : *Maria autem stabat;* Marie se tenait debout, debout au milieu d'un océan de peines, d'affliction et d'amertume ; debout en face de la mort cruelle d'un Fils, qui était son bien suprême; montrant par là une force, une intrépidité, une constance inébranlables : *Maria autem stabat*[1]. Oh ! si vous saviez opposer cette force d'âme et cette calme énergie aux adversités qui vous surviennent!... Mais hélas! n'éclatez-vous pas plutôt en malédictions, en imprécations?... Votre orgueil froissé ne se révolte-t-il pas aussitôt?... Le quatrième et le cinquième moyen pour obtenir la paix intérieure et la tranquillité du cœur, sont donc une sainte indifférence à l'égard des événements prospères ou malheureux de la vie, et en même temps le recours aux saints par la prière.

Voyons, en outre, de quelles sources peuvent provenir les inquiétudes de l'esprit, afin de prémunir notre âme contre le danger, ou de la rétablir dans le calme et de la

[1] Joan. 19, 25.

rendre de plus en plus maîtresse d'elle-même. Je vous le dirai en peu de mots. Première source: la curiosité de savoir ce qui ne vous regarde en aucune façon, et de vous mêler des faits et gestes du prochain, ainsi que la démangeaison de critiquer ce qui est bien ou mal. Dispensez-vous de cette sollicitude, et dites-vous : *Quid ad me?* Suis-je établi juge des actions des autres? Ai-je à en rendre compte, par hasard? — Seconde source : trop parler, spécialement sur le compte des supérieurs et de ceux qui sont au-dessus de vous, ou bien même fomenter contre eux la malveillance et l'esprit de parti, surtout si vous y mêliez la calomnie et les faux rapports ; c'est pourquoi l'Esprit-Saint vous recommande de mettre vos paroles dans une balance : *Verbis tuis facito stateram*[1]. — Troisième source : se réputer plus que les autres, et surtout user de hauteur et d'arrogance. Estimez-vous plutôt le dernier de tous, le plus incapable et le plus inhabile ; c'est le conseil de l'Esprit-Saint : *Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam*[2]. Par l'humilité on obtient tout de Dieu et des hommes; par elle vous vous rendez cher à Dieu et à vos semblables. Si vous réglez votre conduite de la sorte, vous aurez le cœur toujours tranquille, toujours calme ; vous serez à l'abri des bourrasques et des tempêtes. Ajoutez que par là vous aurez l'esprit mieux disposé aux choses de Dieu, à la pratique de la vertu et à tout ce qui intéresse le salut de votre âme. Réfléchissez-y avec attention.

IX. Un autre écueil contre lequel une âme peut échouer, et le plus fâcheux de tous même, parce que, non-seulement il lui ravit la joie et la paix intérieure, mais qu'il est de nature à la bouleverser complètement et à la rendre

[1] Eccli. 28, 29. [2] Ib. 3. 20.

incapable de repos, c'est le péché. Le prophète royal parlant de ceux qui ont la conscience en mauvais état dit qu'ils ne connaissent pas même le sentier de la paix : *Et viam pacis non cognoverunt*[1] ; parce qu'ils n'ont pas devant les yeux la crainte salutaire de Dieu : *Non est timor Dei ante oculos eorum*[2]. Les malheureux qui ont la conscience chargée de péchés sont constamment agités par le remords, comme un vaisseau battu par les flots au milieu de la tempête ; on les voit sans cesse excités au mal par tous leurs sens, par la langue, par les yeux, par les mains, par les pieds ; le lion n'est pas plus altéré de sang humain qu'ils ne le sont d'iniquités : *Quorum os maledictione et amaritudine plenum est ; veloces pedes eorum ad effundendum sanguinem*[3]. Que celui-là qui entretient de criminelles habitudes s'examine et qu'il dise s'il n'est pas tourmenté jour et nuit par les désirs impurs, sans cesse porté aux regards déshonnêtes, aux occasions dangereuses. Passe-t-il jamais une heure sans combat? Passe-t-il une semaine sans doubler le nombre de ses chutes honteuses ? Donnez-moi un jeune homme, une jeune fille engagé dans des liaisons profanes ; plongez au fond de son cœur, et vous le verrez toujours en proie à l'anxiété, et à des désirs inquiets au sujet de l'objet aimé, accablé tantôt de tristesse, tantôt de chagrin, tantôt de jalousie, tantôt de soupçons ; aujourd'hui dominé par un fol amour, et le lendemain transporté de fureur. Quant aux pensées lascives, elles outrepassent en nombre les instants du jour ; et les intrigues, les démarches, les conventions clandestines, les contretemps, les perfidies, les artifices, les tromperies, les fraudes, les mensonges, les larcins, les désobéissances, les prétextes et les arguties imaginés

[1] Ps. 13, 3. [2] Ibid. [3] Ibid.

pour se maintenir dans la mauvaise voie, tous ces dérèglements sont plus nombreux que les grains de sable de la mer et que les étoiles du ciel... Et vous croyez que la paix pourrait exister là où règne l'esprit d'impureté? Ils n'appliqueront point leurs pensées à revenir à leur Dieu, dit le prophète Osée, parce qu'ils sont possédés de l'esprit de fornication : *Non dabunt cogitationes suas ut revertantur ad Deum suum, quia spiritus fornicationum in medio eorum*[1]. Que ceux-là donc fassent disparaître de leur cœur ces abominations, s'ils veulent rentrer en paix avec Dieu et jouir du repos de l'âme; car aussi longtemps qu'ils persévèreront dans ce misérable état, ils seront indignes de la visite du Seigneur : *Non visitabo super filias vestras, cum fuerint fornicatæ.*

Ceux qui sont possédés par l'esprit d'avarice ne sont pas en butte à moins de tristesses et d'angoisses. Ce vice leur ôte tout sentiment d'humanité : *Avaro autem nihil est scelestius*[2] : Rien de plus criminel que l'avare, dit l'Esprit-Saint. Il est le tyran du pauvre et l'oppresseur de l'ouvrier; injuste et rapace dans les moyens de s'enrichir, il porte envie à la prospérité des autres, et se réjouit au contraire des calamités publiques s'il y voit une occasion de grossir sa fortune; sombre et misanthrope, il fuit le commerce des hommes; d'ordinaire fier et arrogant dans ses procédés, il est hypocrite et joue le dévot, s'il le faut pour tromper plus facilement le public et supplanter ses rivaux. Ce serait pis encore si ce vice détestable se logeait dans le cœur d'une femme; celle-là seule pourrait nous dépeindre la grandeur du mal, qui y est malheureusement assujettie. En un mot, un esprit intéressé ne contracte amitié ni avec les hommes, ni avec ses proches, ni avec

[1] Ose. 5, 4. [2] Eccli. 10, 9.

Dieu ; l'idole de l'avarice est son unique trésor, et peu lui importe de se retrancher même sur la nourriture, pourvu qu'il remplisse sa bourse. Or, je vous le demande, quel contentement, quelle tranquillité les avares pourraient-ils avoir au fond du cœur, si, même pendant leur sommeil, ils ne rêvent que trafic, chicanes et chiffres? Oh! les malheureux! Ceux-là, dit l'Esprit-Saint, vont jusqu'à exposer leur âme à l'encan, comme une vile marchandise. Après avoir dit qu'il n'y a rien de plus scélérat qu'un avare : *Avaro nihil est scelestius,* il ajoute qu'il n'y a rien de plus inique, parce qu'il vendrait jusqu'à son âme : *Nihil est iniquius quam amare pecuniam ; hic enim et animam suam venalem habet*[1]. Si vous voulez reconquérir la paix et la joie du cœur, en voici le moyen : *Peccata tua eleemosynis redime*[2] ; rachetez par l'aumône les péchés que vous avez commis en suçant le sang du pauvre et de l'ouvrier ; sinon, écoutez votre sentence de damnation éternelle portée par la bouche de saint Pierre : *Pecunia tua tecum sit in perditionem*[3] ; que votre argent périsse avec vous.

X. Et les scandaleux, les adultères, les incestueux, les médisants, les blasphémateurs, les mères inconsidérées qui favorisent le libertinage de leurs filles par leur vanité et leur mauvais exemple, tous ceux-là jouiront-ils du calme et de la tranquillité? En jouiront-elles ces femmes querelleuses, colères, vindicatives, superstitieuses, médisantes, ennemies de la paix, envieuses, menteuses, orgueilleuses, vaines, altières, indévotes, et désobéissantes, toutes pétries de soufre, de fiel et de poison, pires que des aspics? Ces femmes qui, pour la moindre contrariété, font la croix et le martyre des familles? ces femmes feintes

[1] Eccli. 10, 10. [2] Dan. 4, 25. [3] Act. 8, 20.

et perfides, qui, à chaque regard, à chaque parole, lancent des traits perçants à quiconque les approche, ou essaie de les corriger, bien qu'elles soient incapables d'amendement? Jouiront-elles de la paix et de la sérénité de conscience celles qui font métier d'entraîner les âmes en enfer, en servant d'entremetteuses auprès de la jeunesse, pour l'engager dans un abîme d'iniquités, de mésaventures, de malheurs et de misères sans fin! — Ah! non, non; là où règne le péché, où le ver du remords ronge la conscience, il n'y aura ni paix, ni repos, ni contentement, ni joie : *Non est pax impiis, dicit Dominus*[1] : Point de paix pour l'impie; c'est Dieu qui le dit, mes chers auditeurs, cela suffit : *Non est pax;* point de paix, si ce n'est peut-être cette paix, ou plutôt cet étourdissement d'une conscience dépravée qui s'endort dans le crime, après avoir bouché toutes ses issues à la grâce, et étouffé jusqu'à la dernière étincelle du feu sacré au fond de l'âme, afin que rien ne puisse la réveiller de sa funeste léthargie; cet état, en effet, est appelé par le saint roi David, la paix des pécheurs : *Zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns*[2]. Quiconque par conséquent aspire à la paix véritable avec soi-même et avec Dieu, et veut en recueillir les fruits abondants et précieux, doit s'éloigner du péché, et former dès aujourd'hui, ou plutôt dès ce moment même une ferme et généreuse résolution d'observer exactement la loi de Dieu; car la paix, et une paix ineffable, comme nous l'atteste encore le prophète royal, sera le partage de ceux qui observeront avec amour et avec fidélité les divins préceptes : *Pax multa diligentibus legem tuam, et non est illis scandalum*[3].

[1] Isaiæ 48, 22. [2] Psal. 72, 3. [3] Psal. 118, 165.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

LA MISÉRICORDE INFINIE DE DIEU ENVERS LES PÉCHEURS, MOTIF POUR NOUS DE L'AIMER DE TOUT NOTRE COEUR.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez que la miséricorde de Dieu brille comme une perle précieuse entre toutes ses perfections, et contribue spécialement à le rendre digne de tout notre amour. C'est aussi la perfection dont Dieu se plaît à se glorifier et qui lui est tout à fait propre, comme l'atteste saint Paul : *Pater misericordiarum et Deus totius consolationis.* Il en est sans doute parmi les hommes qui ont de la miséricorde, mais elle est toujours mélangée de quelque misère. En Dieu, il n'y a ni imperfection, ni misère, il jouit d'une félicité parfaite ; et cependant il a pitié de toutes les créatures, il les soutient toutes et chacune en particulier. Le monde étant le théâtre de toutes les misères est aussi le théâtre de la miséricorde de Dieu : c'est lui qui pourvoit à la conservation de tous les êtres, soit en les préservant d'une multitude de misères auxquelles ils sont entraînés

par leur condition naturelle, soit en les relevant lorsqu'ils y sont tombés. Mais où la miséricorde divine paraît surtout avec éclat c'est dans la conduite qu'elle tient à l'égard de nos âmes. Aussi n'est-il pas appelé simplement miséricordieux et compatissant, mais infiniment miséricordieux, infiniment compatissant. Il a pitié de nous selon sa grande miséricorde, et il efface nos iniquités selon la multitude de ses miséricordes, comme s'exprimait le saint roi David : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam, et secundum multitudinem miserationum tuarum dele iniquitatem meam*[1].

La misère la plus abominable c'est le péché, misère irrémédiable, misère irréparable, non-seulement par nos propres forces, mais encore par les efforts réunis des anges et de toutes les autres créatures ensemble. Or, considérez combien de fois déjà la miséricorde divine vous a retiré de cet abîme de misères, et réfléchissez au mode ineffable qu'il a suivi et qu'il suit encore pour vous délivrer d'un mal qui tient de l'infini, c'est-à-dire qu'il se contente d'un acte de repentir et d'humiliation aux pieds de son ministre. Ce remède si aisé est en même temps si efficace qu'il efface toutes vos souillures et vous restitue la qualité d'enfant et d'ami de Dieu, avec tous les privilèges qui y sont attachés. Et ce remède vous est préparé, non pas pour une seule fois, mais pour un millier de fois, pour autant de fois que vous en aurez besoin : *In quacumque die egerit peccator pœnitentiam a viis suis pessimis, vita vivet*[1].

Or, en méditant sur cette miséricorde si grande, si ineffable de notre Dieu envers nous, pourrions-nous nous contenter d'une vague émotion, et ne pas nous repentir

[1] Psal. 50, 3.

de notre vie passée, ne pas détester tous les moments que nous avons employés à aimer autre chose que lui? Ah! couvrons-nous de confusion et demandons-lui pardon, en nous proposant désormais de l'aimer de plus en plus et sans fin, comme sa miséricorde elle-même est sans bornes.

SECOND POINT.

Considérez que de vous-même vous n'êtes qu'un composé d'ignorance, d'erreur, de malice, une source de péchés et une mine de vices; car vous êtes né tel, et il est à craindre que vous ne soyez demeuré tel, et qu'à ces misères vous n'en ayez même ajouté de nouvelles et de plus grandes par vos péchés : mais considérez aussi que la divine miséricorde vous a fait naître dans un pays catholique, dans un lieu où vous pouvez connaître Dieu et être parfaitement instruit des vérités à croire et des vertus à pratiquer... Que d'enseignements en effet ne vous a-t-il pas prodigués pour vous désabuser des fausses maximes du monde et vous maintenir dans la voie du ciel! que de saintes pensées répandues dans votre esprit! que d'impulsions vertueuses pour vous porter au bien! Le nombre en est incroyable... C'est la miséricorde divine qui éloigna de vous tant et tant de tentations, en défendant au démon de vous molester; c'est elle qui vous donna la force et l'énergie nécessaires pour en repousser tant d'autres. Elle vous a fait reprendre goût à la pratique des bonnes œuvres et des exercices de piété; elle vous a inculqué l'horreur des vices auxquels vous vous étiez livré pendant quelque temps, et vous en a facilité l'amendement parfait, en vous ôtant la dureté du cœur, et en vous communiquant la constance et la force nécessaires pour ne point retomber. Elle ne vous a point abandonné quand vous

péchiez ; elle vous a suivi au contraire lorsque vous erriez à la poursuite des créatures ; elle n'a cessé de vous rappeler, et de vous inviter avec une patience et une bonté ineffables à rentrer en grâce avec Dieu, excitant dans votre esprit la connaissance de votre triste état, et réveillant dans votre cœur le remords des fautes commises, et cela aussi souvent que vous avez renouvelé vos prévarications. Il y a peut-être beaucoup de Saints envers lesquels Dieu n'a pas usé d'autant de miséricorde qu'envers vous, et cependant leurs louanges et leurs actions de grâces ne tariront point pendant toute l'éternité.

Ah ! si vous pensiez sérieusement à cet abîme de miséricorde ! si vous réfléchissiez bien à cette patience avec laquelle il supporte les pécheurs, ses mortels ennemis, et les attend à la pénitence ; à cette générosité avec laquelle il dissimule les offenses énormes et sans nombre par lesquelles on ose l'outrager en face, votre cœur se répandrait en actes de charité fervente et de douloureuse compassion envers un Dieu si indignement traité. Les hommes dissimulent les injures reçues, en partie parce qu'ils les ignorent, en partie par impuissance de se venger. Mais Dieu voit tout et sait tout clairement, il peut tirer la plus terrible vengeance des pécheurs ; et cependant il dissimule et se tait ; il résiste durant des années et des années à sa divine justice, qui porte au péché une haine implacable, et voudrait le voir exterminé de la face de la terre et enseveli avec le pécheur dans les flammes éternelles. Si vous considériez attentivement toutes ces choses, vous vous embraseriez de son amour, et vous vous efforceriez de lui plaire en tout.

Confondez-vous à la vue de votre indifférence, repentez-vous du fond du cœur, et demandez pardon à sa divine majesté, en vous proposant de méditer souvent sur ses

étonnantes miséricordes, spécialement à votre égard, afin de vous exciter à l'aimer souverainement.

COLLOQUE.

Je ne pourrais, ô Dieu tout aimable, non, je ne pourrais me rendre compte de mon impiété en présence de votre infinie miséricorde ; mais écoutez-moi, Seigneur, tandis que du fond de ma misère j'élève ma voix vers le trône de votre miséricorde. Je ne vous cache point mes péchés ; non ; je les remets au contraire devant les yeux de votre clémence, et au lieu de les excuser, je m'en accuse avec une profonde confusion. Je suis tout à la fois, ô mon Dieu, et le coupable et l'accusateur ; mais où trouverez-vous, ô Dieu infiniment miséricordieux, des châtiments suffisants pour tant d'infidélités et de forfaits? Précipitez-moi dans l'abîme de la tristesse, puisque je me suis précipité dans l'abîme de la malice ; plongez-moi dans le deuil et la douleur, puisque je me suis roulé dans la fange du vice et souillé de toutes sortes d'abominations. Frayeurs épouvantables, tristesses inconsolables, peines, amertumes, angoisses, douleurs de tous genres, réunissez-vous et éclatez sur moi, créature ingrate que je suis envers un Dieu si clément, si bon, si miséricordieux à mon égard ; oui, affligez, tourmentez le coupable, le rebelle ; vengez les injures qu'il a faites à votre Maître ; que je ressente, pécheur misérable, les peines de l'enfer, que j'ai tant de fois méritées, et que je boive à ce calice amer que j'ai recherché par tant de déréglements. Consolations, santé, joie, je ne veux plus de vous, tant que la contrition et le repentir ne m'auront pas fait rentrer en moi-même ; éloignez-vous jusqu'à ce que la miséricorde divine m'ait accordé le pardon de tant de déboires que je

lui ai causés. Accordez-moi donc, ô mon Dieu, cette sainte componction; je la désire de toute l'étendue de mon cœur. Aidez-moi, ô bien suprême, ajoutez miséricorde sur miséricorde, faites qu'à l'avenir je vous respecte pour ce que vous êtes, pour un bien infini, inestimable, incomparable, immuable, et que je corresponde à vos grâces innombrables par un amour immense et continuel, qui m'empêche de jamais plus vous causer de déplaisir à l'avenir. Soutenez ma faiblesse, éclairez mon ignorance, dissipez mes erreurs, et communiquez-moi la force et la constance dans votre service. Je l'espère ainsi, parce que j'ai en vous un Dieu, un père dont les miséricordes sont infinies, en qui je puis et je veux espérer toujours, en dépit de mon indignité. N'avez-vous pas, en effet, ô mon Dieu, des entrailles d'amour telles que tous les jours vous me pardonnez, tous les jours vous dissimulez mes fautes, et tous les jours vous me comblez de bienfaits, malgré la multitude de mes offenses? Je me confie donc, et toujours je me confierai en vous; j'espère que vous m'aimerez comme un bon père, que vous aurez soin de moi, que vous me défendrez, que vous m'accorderez des grâces étonnantes, parce que vous êtes riche en miséricorde : *Dives es in misericordia*[1] ; celles surtout qui sont utiles à mon salut, je vous les demande selon toute la grandeur de votre miséricorde, et à l'ombre de cet ineffable attribut, je vivrai et je me reposerai tranquillement en cette misérable vie et dans la bienheureuse qui doit suivre.

[1] Ephes. 2, 4.

MÉDITATION DU SOIR.

LES SENTIMENTS D'UNE AME RÉPROUVÉE.

EXPLICATION DU SUJET.

I. L'illustre patriarche des moines d'Orient, saint Macaire se promenant un jour dans les vastes solitudes de l'Egypte, appuya par hasard son bâton sur une tête de mort, et il en entendit sortir une voix lamentable; il s'arrêta, et s'adressant à l'âme qui se plaignait, il lui demanda qui elle était, si elle était damnée ou sauvée. — Je suis l'âme, répondit-elle, d'un prêtre des faux dieux; j'animais, il y a grand nombre d'années, le crâne que tu viens de frapper. — S'il en est ainsi, tu es donc damnée, reprit le saint? — Hélas! ce n'est que trop vrai, ma malice m'a précipitée dans cet abîme affreux de tourments. — Donne-moi donc quelque notion de l'enfer. — Je ne puis t'apprendre autre chose de l'enfer, répondit le damné, si ce n'est que l'âme réprouvée y endure les plus horribles supplices, mais sans comprendre ce que c'est que l'enfer... O terrible enfer qui n'est pas même compris de ses malheureux habitants! Puis donc que l'enfer est incompréhensible dans ses peines, je n'entends point faire la méditation sur tous les tourments qu'on y endure, mais seulement sur les sentiments d'une âme réprouvée. Denys, tyran de Syracuse, pour assouvir ses instincts cruels, avait fait construire des cachots de telle sorte que, de son appartement, il entendait toutes les lamentations, les blasphèmes, les malédictions de ses victimes; il faudrait, pour que notre méditation fît une vive impression sur nos

cœurs, que nous fussions pareillement en communication avec l'enfer. Oh! si nous pouvions appliquer l'oreille à la bouche de ce gouffre et entendre les hurlements, les grincements de dents, les cris de désespoir des malheureux damnés, quelles salutaires réflexions ne ferions-nous point ce soir!

Nous rapporterons toutes les plaintes d'une âme réprouvée, sur laquelle s'appesantit le bras du Tout-Puissant, à deux points : — le souvenir du passé, source de peine pour le présent, ce sera le premier point ; et — la pensée de l'avenir, cause d'un désespoir éternel, ce sera le second. Attention.

II. Le ver le plus cruel qui ronge le cœur d'un damné, sans contredit, c'est la pensée qui lui roule continuellement dans l'esprit, savoir : je pouvais me sauver, et je me suis damné!... Oh! quelle rage en pensant à tant de belles occasions qu'il a eues de se donner à Dieu, de consulter un confesseur zélé, de se remettre dans la bonne voie! C'est là ce qui double tous ses tourments, comme le déclara un jeune homme dissolu, qui avait fait ses délices de musiques et de chants lascifs. Il mourut et fut précipité dans l'abîme de la colère de Dieu, et voici l'accueil que lui firent les démons : ils l'étendirent sur un pavement de feu, et lui donnèrent à boire du soufre enflammé, en l'invitant à chanter. Le malheureux s'en défendit en disant qu'ayant le gosier tout en feu, il était plus disposé à gémir et à se plaindre qu'à chanter. — Gémis donc, lui dirent les démons, gémis et plains-toi comme tu peux. Le malheureux éclata alors en ces termes : Ah! maudit que je suis! pour un peu de fumée, je me suis condamné à ce feu dévorant; pour une goutte de volupté, faut-il tant souffrir! Maudite l'heure qui m'a vu naître! maudits soient les parents qui m'ont engendré!

maudits les compagnons qui m'ont séduit, et les plaisirs qui m'ont alléché! — Bien, bien, dirent les démons: poursuis sur ce ton. — Maudit soit le Père éternel qui m'a créé! maudit le Fils qui m'a racheté! maudit le Saint-Esprit qui ne m'a pas assisté! — A merveille! reprirent les démons, aux applaudissements de l'enfer tout entier, à merveille! Mais qu'est-ce donc qui te tourmente le plus en enfer! — Ah! ce qui me déchire les entrailles bien plus que tous vos supplices, c'est de penser qne je pouvais me sauver, et que je me suis damné; que je pouvais à si peu de frais gagner le paradis, et que pour un rien je me suis précipité en enfer. — L'avez-vous entendu?... Oh! quelle affreuse pensée pour ces malheureux!... Qu'en dites-vous, pécheurs, vous qui traitez si mollement la grande affaire de votre salut?... Oh! qu'il vous sera poignant de repasser en esprit la série des années que vous avez consumées à vous fabriquer un enfer plus douloureux, tandis que vous pouviez si aisément en faire un bon usage et vous assurer pour récompense une gloire éternelle. Préparez-vous donc à verser pendant cette méditation une grande abondance de larmes aux pieds du Sauveur, afin qu'usant envers vous de sa grande miséricorde, il vous accorde encore le temps de faire pénitence, et que vous ne soyez plus assez aveugle pour continuer à en abuser, de façon à être obligé d'en déplorer ensuite inutilement la perte pendant toute une éternité en enfer.

III. Réfléchissez que cet amer souvenir du passé afflige une âme en proportion et du mal qu'elle s'est attiré, et du bien qu'elle a perdu. Grand Dieu! de quel chagrin ne doit-elle pas être accablée en se voyant confinée dans un sombre cachot où ses regards ne rencontrent que des objets affreux!... Mais comme le feu sera en quelque

sorte la quintessence de toutes les souffrances des réprouvés, ainsi que le dit saint Jérôme, et que le feu leur fera éprouver à lui seul tous les tourments à la fois : *In uno igne peccatores omnia supplicia sentiunt in inferno ;* nous allons restreindre nos réflexions à la seule peine du feu, pour comprendre l'immense désespoir auquel ils sont en proie.

Figurez-vous un damné plongé corps et âme dans cette fournaise dévorante ; sa face, ses yeux, toutes les parties les plus sensibles de son corps sont dévorés par les flammes ; le feu pénètre dans sa gorge, dans son cerveau, dans ses entrailles ; il brûle la moelle de ses os, et fait bouillir le sang dans ses veines ; il n'a pour séjour qu'une prison de feu, pour vêtement que le feu; sa couche est un lit de feu, et il ne respire qu'une atmosphère de feu. Que dirai-je de plus? il est tellement identifié avec le feu, qu'il est devenu comme un fer rougi, lequel ne ressemble plus au fer, mais plutôt à un corps, à une masse de feu. Les instruments de son supplice sont tous de feu, tenailles de feu, traits de feu, chaînes de feu, serpents de feu, en un mot, tout ce qu'on peut imaginer dans ces abîmes de tourments, sans même en excepter cette haleine putride que le malheureux exhale, tout sera de feu : *Spiritus vester ut ignis vorabit vos*[1]. S'il en est ainsi, le prophète a bien raison de nous faire entendre que, comme le sel préserve les viandes de la corruption en les pénétrant en tout sens, ainsi les damnés seront pour ainsi dire salés par le feu : *Igne salietur*[2] ; attendu que cet élément dévorant ne s'attachera pas seulement aux parties extérieures, mais s'insinuera jusqu'au fond des entrailles, et non-seulement dans les sens du corps, mais même dans les puissances de

[1] Isaiæ 33, 11. [2] Marc. 9, 48.

l'âme ; car c'est un feu attisé par le bras du Tout-Puissant à l'effet de venger les outrages qui lui sont faits par sa créature.

Permettez donc que je vous demande avec Isaïe : *Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante*[1] : Qui de vous, pauvres pécheurs, serait capable d'endurer ce feu terrible?... Et cependant qu'est-ce qui excitera surtout l'activité impétueuse, dévorante de ces flammes? — Ce sera la pensée amère, qui sans cesse roulera dans l'esprit du réprouvé, savoir, qu'avec une seule larme il pouvait amortir ce vaste incendie, tandis que présentement des pleurs versés par torrents ne sauraient plus en éteindre une seule étincelle.

Où êtes-vous donc, pécheurs qui n'avez jamais pleuré vos péchés, qui jamais n'en avez fait pénitence? A quand remettez-vous de les pleurer? A quand?... Vous qui, habitués à la mollesse, repoussez comme insupportable le jeûne, le cilice, la discipline, toute pénitence imposée par le confesseur en satisfaction de vos péchés, qui trouvez si pénible de passer une demi-heure à genoux, en prières, comment pourrez-vous demeurer renfermés pendant tous les siècles dans ces cachots de feu?...

Or, dites-moi cependant, chrétiens, mes bien-aimés frères, cette grande maxime la croyez-vous? Est-ce bien un article de notre foi? Est-ce bien une vérité infaillible, en tant qu'elle est sortie de la bouche de celui qui ne peut se tromper?... Comment donc aurions-nous jamais la hardiesse de faire un seul pas qui pût offenser celui qui, à l'instant même, peut nous précipiter dans cet abîme de misère?... Où est notre foi? Où est notre bon sens?... C'en est fait; préparez-vous dans cette méditation à pren-

[1] Isai. 33, 14.

dre une généreuse résolution ; cette résolution sera celle-ci : de même que vous vous êtes appliqués jusqu'ici à damner votre pauvre âme, ainsi désormais vous ferez tous vos efforts pour la sauver, vous sortirez de l'Eglise bien décidés à la sauver à tout prix, et vous répéterez en marchant : O mon Jésus, je veux sauver mon âme.

IV. Ce qui ne sera pas moins douloureux que le souvenir du passé, ce sera la pensée de l'avenir, qui sera une cause de désespoir éternel. Faites attention au trait suivant. Un saint prêtre exorcisait à Rome une personne possédée du démon ; il lui vint à l'idée de faire donner une salutaire leçon aux assistants par la bouche même de l'esprit malin. Il l'interrogea et lui demanda où il était ; le démon lui répondit : En enfer. — Et combien de temps, reprit l'exorciste, dois-tu y demeurer? — Il répugnait à l'esprit malin de répondre ; mais vaincu par l'injonction qui lui était faite, il laissa échapper ces mots : *Toujours, toujours !* en poussant un cri effroyable, et en se roulant par terre dans un accès de rage impossible à décrire. Il ne proféra que ces mots, mais avec tant de force, tant d'énergie que l'on comprit qu'il parlait de l'éternité comme la connaissant par expérience. La curiosité avait attiré sur les lieux une foule de personnes de toute condition ; l'épouvante les saisit à tel point qu'elles étaient muettes de stupeur. C'est assez dire que plusieurs s'empressèrent de faire une confession générale et de changer de vie, ébranlés et convertis qu'ils étaient par l'éloquente prédication que le démon venait de leur faire en deux mots : *Toujours, toujours !*

O Esprit-Saint ! je voudrais, pour représenter plus vivement l'éternité, et mettre dans tout son jour le point le plus fort de cette méditation, je voudrais moi aussi pouvoir faire retentir ce terrible *toujours* jusqu'au fond

des consciences les plus endurcies; mais s'il n'a pas cette puissance dans ma bouche, suppléez-y par l'influence efficace de votre grâce.

Ecoutez-moi bien, mes chers frères; si vous vous damnez, vous brûlerez dans cette affreuse fournaise *toujours*, *toujours*, non pas cent ans, mille ans, mais *toujours;* non pas un million d'années, mais *toujours;* au milieu du feu, toujours nuit et jour, pendant des siècles infinis, pendant toute une éternité, *toujours*. Il y a près de deux mille ans que Néron y subit la peine de ses crimes. A quel terme se trouve-t-il de son enfer?... Que dites-vous: à quel terme? Parlez autrement. Néron ne fait que commencer, précisément comme le damné qui est entré en enfer au commencement de cette méditation. Il y sera *toujours*, et avec lui tous les impies, tous les hommes cruels, tous les impudiques, en un mot, tous ceux qui, foulant aux pieds la loi de Dieu, sans craindre l'enfer pendant leur vie, se sont conduits de manière à le mériter après leur mort. Voilà donc l'enfer de l'enfer pour un réprouvé : c'est de savoir qu'il faudra demeurer toujours renfermé dans cette prison infecte, sans en sortir de toute l'éternité, tant que Dieu sera Dieu : *In ignem æternum*.

V. Faisons ici quelques réflexions. Si par un soupirail quelconque un souffle d'espérance amie venait à descendre dans ces sombres demeures, en faisant entendre aux réprouvés qu'ils pourraient voir un jour le terme de leur expiation; que ne feraient point les malheureux pour obtenir cette faveur? — Ah! que dites-vous? Ils se condamneraient corps et âme à de nouveaux supplices pendant des millions et des millions de siècles; chacun d'eux voudrait endurer à lui seul tous les tourments des autres damnés ensemble pour voir luire ce rayon d'espérance. Mais non; il n'y pénétrera jamais.

Dieu qui tient dans ses mains les clefs de la mort et de l'enfer, *claves mortis et inferni*[1], en a fermé les portes; et l'affreux désespoir de n'en sortir jamais, de toute l'éternité, est ce qui met le comble à leurs tourments. Ils ne cesseront de désirer d'avoir une heure seulement pour mettre ordre, s'il était possible, à l'affaire de leur salut, et s'écrieront : *Ah! si daretur hora!* Soupirs superflus! cette heure ne leur est point accordée et ne le sera jamais. Mais elle vous est accordée à vous, mon pauvre pécheur; que dis-je? une heure! Ah! il vous en est accordé un si grand nombre, surtout pendant ces saints exercices, pour que vous régliez vos comptes et que vous remettiez votre conscience en bon état; et vous continueriez à en abuser?... Prenez garde que Dieu ne se lasse, pour ainsi dire, avec vous, et qu'après vous avoir appelé et attendu si longtemps, il ne vous abandonne enfin pour toujours en voyant votre obstination, et n'inscrive votre nom sur le livre des réprouvés. C'est ce qui arriva à un jeune homme qui menait une vie criminelle. Dieu, pour le convertir, lui fit voir son nom écrit en enfer : il lui découvrit l'enfer sous la forme d'un vaste cimetière, où il y avait une multitude de tombeaux remplis de feu, de serpents, de basilics, de furies et de démons; mais chacun avait sa pierre, et sur chaque pierre était le nom du réprouvé qui devait y être enseveli pour toute l'éternité. Il vit sa tombe infernale, et y lut son nom. Etant revenu à lui-même, il se dévoua à la plus rude pénitence, répondant à ceux qui la trouvaient excessive : Mon nom est écrit en enfer. Mon pauvre pécheur, votre nom n'est-il pas aussi écrit en enfer peut-être? — Ah! effacez-le à force de larmes pendant cette méditation, et ne sortez de

[1] Apoc. 1, 18.

cette église que fermement résolu d'embrasser la pratique d'une fervente pénitence. Après tout, combien de temps durera votre pénitence? Dix, vingt, trente ans?... Mais qu'est-ce que cela en comparaison de l'éternité? Excitez donc dans votre cœur un ardent désir de vous sauver, et répétez en vous-même : O mon Jésus, je veux me sauver, oui, oui, je veux sauver mon âme; et soyez assuré que ce seul désir, vif et efficace, de vous sauver, vous adoucira toutes les souffrances. (*A genoux*).

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Représentez-vous une caverne souterraine, selon l'opinion de saint Augustin, ayant cinq milles de long et trois de large, mais très-profonde, et capable de contenir huit cent mille millions de damnés, d'après le calcul du père Rho de la compagnie de Jésus. Cette caverne pleine de feu sera votre demeure pour toute l'éternité, si vous ne vous convertissez pas durant ces saints exercices.

IIe. Prélude. Demandez à Dieu la grâce 'de vous pénétrer vivement de la grande maxime que nous allons méditer, afin que descendant vivants en enfer par la pensée, nous n'y soyons point précipités après notre mort : *Descendamus in infernum viventes ne descendamus morientes. Pater* et *Ave.*

PREMIER POINT.

Le spectacle le plus horrible qu'on puisse imaginer, c'est celui d'un chrétien damné après que Dieu a tant fait pour le sauver. Figurez-vous que vous le voyez plongé dans cette caverne de feu, et demandez-vous quels doivent être les sentiments de ce malheureux. Ils se réduisent à deux réflexions bien amères : le souvenir du passé qui l'accable, et le désespoir au sujet de l'avenir, qui sera la cause d'un éternel tourment, comme l'exprime si énergiquement le Sage : *Turbabuntur timore horribili et mirabuntur in subitatione insperatæ salutis..., pœnitentiam agentes, et præ angustia spiritus gementes*[1]. Les méchants seront saisis de trouble et d'une horrible frayeur. Le premier sentiment est donc le souvenir du passé qui leur cause tant de peine dans le présent.

Considérez en effet à quoi se réduisent finalement les faux biens pour lesquels ce malheureux a transgressé la loi de Dieu. Tout se réduit à un peu de fumée, à une vaine gloire, à un vil intérêt, à un plaisir infâme et empoisonné d'un moment, on peut le dire, à un songe. Le démon l'a gagné pour un rien, et cependant ce rien si vil, si court, si honteux, si loin de contenter le cœur, quel funeste souvenir ne réveille-t-il pas, lorsqu'on songe qu'il faudra le payer par un supplice sans fin?... Grand Dieu! Une heure seulement de ce supplice suffirait à faire oublier mille siècles de plaisirs; or, jugez quelle impression fera sur l'esprit d'un réprouvé, un moment de volupté, un jour de liberté, une satisfaction d'un instant, comparé à une éternité de tourments. Qui donc pourrait jamais concevoir quelle sera la rage de ce malheureux, lorsqu'il se

[1] Sap. 5, 2.

verra précipité dans un gouffre de maux pour une goutte de miel empoisonné? Comme il maudira alors les damnés pour l'avoir trompé, et lui-même pour s'être laissé tromper, et le jour qui l'a vu naître, et le père qui l'a engendré, et la mère qui l'a pressé sur son sein, et la foi et le baptême, qui l'ont rendu chrétien! Vous faites-vous une vive idée de cet amer et inutile repentir que le souvenir du passé causera à ce malheureux ?. . Eh bien! sachez que ce sera là le ver qui rongera aussi votre cœur pendant toute l'éternité, si vous ne vous décidez pas ce soir même à en finir avec une vie toute tissue d'iniquités, telle que la vôtre. Ah! jetez-vous aux pieds du Sauveur, déplorez vos années perdues, et en vous frappant la poitrine, détestez cette vie païenne que vous avez menée, tout en faisant profession de christianisme, et prenez la résolution de consacrer à la pénitence le reste de vos jours. Et en effet, dites-moi, mon pauvre pécheur, qu'aimez-vous mieux ou de pleurer ici-bas utilement avec les pénitents, ou de pleurer sans fruit avec les damnés? — Pleurez donc maintenant, détestez aux pieds de Jésus vos désordres passés.

O mon Dieu, Dieu de bonté, me voici humblement prosterné à vos pieds, pour vous demander pardon de tant de forfaits. Pardon, mon Dieu, pardon! Je confesse que j'ai mérité par mes péchés de brûler dans cette fournaise ardente; déjà j'y serais condamné pour toute l'éternité, si votre infinie bonté ne m'en avait préservé Je vous en remercie donc, ô mon Dieu! je vous bénis, je vous loue, je vous rends des millions d'actions de grâce pour cet ineffable bienfait. Hélas! comment m'a-t-il été possible de vivre des heures, des jours et des années entières dans le péché, sachant qu'aussi longtemps que j'étais dans cet état, j'avais l'enfer ouvert sous mes pas,

tout prêt à m'engloutir!... Ah! pardonnez-moi, ô mon Dieu, tant d'aveuglement, et faites-moi bien comprendre toute l'atrocité de ces affreux tourments, afin qu'une crainte salutaire pénètre mon cœur, le retienne et l'empêche de pécher; et puisque j'ai vécu en aveugle par le passé, je vous conjure, ô mon Dieu, de m'accorder la grâce de pleurer maintenant si amèrement mes péchés, que je ne recommence jamais plus à vous offenser...

VII. Le regret qu'éprouve un damné au souvenir du passé est accru sans mesure par les maux immenses qu'il a encourus, et les biens infinis qu'il a perdus. Quel tourment pour ce malheureux de devoir habiter à jamais dans une prison de feu, où il ne rencontre que feu de toutes parts, murailles de feu, pavement de feu, voûte de feu, atmosphère de feu, chaînes de feu, fouets de feu; ses infortunés compagnons eux-mêmes sont tout pénétrés de feu, et d'un feu dont la violence répond à la toute-puissance d'un Dieu qui l'a allumé dans sa colère, pour faire sentir sa grandeur et sa force à des rebelles. Quant aux biens perdus, quel regret pour une âme damnée de penser qu'elle les a sacrifiés pour un rien, et qui plus est, sans remède! Quel séjour malheureux pour une âme qui a si longtemps habité dans la maison de Dieu, je veux dire la sainte Eglise!... Maudit péché, qui contrains un Dieu si bon de traiter si durement une âme, qui fut jadis son épouse!... Or, dites-moi, si Dieu renvoyait ici-bas quelqu'une de ces âmes réprouvées, à quelle pénitence ne se condamnerait-elle pas volontiers? Quelle pénitence n'est-il pas juste, par conséquent, que vous fassiez vous-même pour vous assurer de ne pas tomber dans cet abîme? pouvez-vous en trop faire?... Ah! si vous avez à cœur de vous sauver, recommencez à pleurer vos péchés, et en baisant les pieds de votre divin Rédempteur, dites-lui

avec un cœur contrit : *Hic ure, hic seca, hic non parcas, modo in æternum parcas.*

O mon Dieu, châtiez-moi ici-bas, pourvu que vous me pardonniez là-haut. Que voulez-vous? des larmes, des regrets, du repentir, du sang, la vie même? — Me voici prêt à tout, pourvu que vous m'accordiez le pardon. Ah! pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi. Malheureux que je suis! que de fois j'ai frappé à la porte de l'enfer et j'en ai presque forcé l'entrée! et cependant, ô mon Dieu, tandis que vous y en avez laissé tomber tant d'autres qui vous ont offensé moins que moi, vous m'avez retenu, vous avez patienté jusqu'à ce jour avec moi. Je vous en remercie, ô mon Jésus! je vous en remercie. Hélas! en ce moment même où je vous parle, je devrais être en enfer, et vous, mon Dieu, vous m'en avez délivré; je devrais y être pour toute l'éternité, et vous m'en avez préservé : soyez-en béni, mon Dieu! Quelle insolence de ma part! au moment même où je commettais ce vilain péché, vous pouviez me précipiter dans ces brasiers éternels, et vous ne l'avez pas fait : soyez-en béni, mon Dieu; car sans votre clémence infinie, je serais condamné maintenant à vous haïr et à vous blasphémer au fond des abîmes; soyez-en béni, mille et mille fois béni, ô mon Dieu! — Et vous, mes chers frères, et vous aussi, n'avez-vous pas sujet de bénir Dieu de vous avoir bien des fois préservé de l'enfer? Bénissez-le donc en silence, bénissez-le...

SECOND POINT.

VIII. Considérez qu'un autre sentiment non moins douloureux pour un chrétien damné, c'est le désespoir qu'il éprouvera à la pensée de l'avenir : *Turbabuntur timore horribili in subitatione insperatæ salutis.* C'est ce

désespoir qui, joint au poids immense de l'éternité, achèvera d'accabler ces âmes malheureuses. Si un seul rayon d'espérance pouvait jamais luire au milieu des ténèbres de l'enfer, et laisser entrevoir le jour de la délivrance, dût-il n'arriver qu'après autant de millions d'années qu'il est tombé de gouttes d'eau pendant le déluge, c'en serait assez pour essuyer toutes les larmes, et adoucir ces flammes dévorantes. Mais non, cette lueur d'espérance n'y pénétrera jamais : la prison est éternelle, les bourreaux sont éternels, le feu est éternel, la sentence est éternelle; il ne reste donc qu'à souhaiter la mort, et la mort ne viendra point. Au moins s'ils pouvaient se bercer d'illusions et se figurer une fin, quoique à tort; s'ils pouvaient au moins perdre de vue l'éternité pendant quelque temps!... Mais non, ils n'auront pas même cette consolation : la justice divine maintiendra constamment devant leurs yeux ce *jamais*, ce *toujours*, sur lesquels roule leur malheureuse éternité.

Que dites-vous en entendant ces vérités irréfragables? Les avez-vous jamais profondément méditées? *Intellexistis hæc omnia*[1]?... Mais si vous les avez comprises, comment peut-il se faire que vous retourniez au péché, au risque de combler la mesure de vos iniquités, de lasser la patience de Dieu et de donner le signal de votre condamnation à une éternité de tourments?... Y pensez-vous, mon pauvre pécheur?... Vous avez puisé dans vos saints exercices quelque idée de ces supplices impossibles à décrire; pourquoi donc négligez-vous les moyens de les éviter?... Pourquoi ne pas conjurer sans cesse le Seigneur de vous sauver?... Pourquoi ne pas fréquenter les sacrements, qui sont d'un si puissant se-

[1] Matth. 13, 51.

cours pour persévérer dans la grâce de Dieu?... Pourquoi ne pas faire quelques efforts pour résister aux mauvaises pensées? pour briser cette liaison dangereuse?... La pensée de l'éternité ne suffit donc pas pour vous décider à changer de vie et à user de quelque diligence, afin de ne pas vous damner?... O insensibilité, ô dureté impénétrable de votre cœur!

Dieu de mon âme! ne m'abandonnez pas tant que je vis; faites-moi la grâce de détester souvent mes énormes péchés et de m'en repentir sincèrement. Oh! quelle patience vous avez eue avec moi, malgré mon ingratitude!... Je m'en repens, ô mon Dieu, je me repens de tout mon cœur de mon obstination. Hélas! malgré vous et en dépit de votre bonté, je n'ai fait que courir à ma perte par le passé; mais il n'en sera plus ainsi à l'avenir : pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi. — Ah! mes frères, frappons-nous la poitrine et prions Jésus de nous sauver : *Tuus sum ego, salvum me fac :* Je suis à vous, Seigneur, sauvez-moi et je serai sauvé. Me voici tout en larmes devant vous, bien résolu de changer de vie : je le proteste du fond du cœur. De deux choses l'une : ou je change de vie, ou vous trancherez le fil de mes jours. Il n'est pas juste que je poursuive une vie si déréglée. Oui, mon Jésus : ou changez-moi, ou faites-moi mourir; il vaut mieux que je meure touché par la grâce, et que je me sauve, que de prolonger mon existence pour me damner. — Pensez-y bien, pensez-y.

IX. Réfléchissez en outre que ce qui aggrave immensément le désespoir des réprouvés, c'est d'avoir à supporter non-seulement le poids de tous les maux pendant une éternité tout entière, mais encore le fardeau de l'éternité elle-même, qui, constamment présente à leur esprit, les accablera d'un poids en quelque sorte infini. Tant que

durera la toute-puissance de Dieu, son bras irrité ne cessera de s'appesantir sur eux ; et comme la toute-puissance de Dieu ne finira jamais, ainsi jamais, jamais, jamais ne finira leur éternité de tourments... Hommes voluptueux qui hésitez encore, savoir si vous changerez de vie, et si vous embrasserez la pénitence, oui ou non, consultez un peu votre délicatesse, et voyez si vous aurez la force de résister à un tel fardeau. — Grand Dieu ! si la peine d'un seul damné était répartie entre tous les hommes qui sont sur la terre, elle suffirait pour les faire tous mourir ; et vous ne craignez point de la prendre tout entière sur vous, et cela pour toute la durée des siècles?... Vous vous lamentez quelquefois maintenant au sujet de votre pauvreté, au sujet des pénitences qui vous sont enjointes, au sujet des injures qui vous sont faites. Mais quelle pauvreté que celle où vous n'aurez plus rien que du feu! Quelle pénitence que celle d'être éternellement couché sur un lit de feu ! Quelle humiliation que d'être foulé aux pieds des démons!... Avez-vous donc un cœur de bronze?... Ou bien prenez-vous toutes ces vérités pour des fables? Ne sont-elles pas aussi vraies que l'Evangile? aussi certaines que la foi? plus certaines même que l'existence de la terre qui vous porte?... Comment donc ne tremblez-vous pas?... Ah ! que je voudrais vous inspirer la crainte des jugements de Dieu à vous tous qui êtes présents à cette méditation ; non pas une crainte qui vous afflige sans fruit, mais une crainte qui vous excite au bien ; une crainte qui vous fasse fuir le péché, pour lequel l'enfer a été créé ; une crainte qui vous fasse déplorer amèrement votre vie passée, vie si mal employée, vie criminelle! Arrosez encore une fois de vos larmes les pieds du Sauveur, frappez-vous la poitrine et demandez-lui pardon de nouveau.

O Jésus! mon doux Jésus, qui êtes tout amour pour mon âme, ne me damnez pas, je vous en prie, je vous en conjure par le sang que vous avez répandu pour me sauver; ne me damnez pas, ô mon doux Jésus! ne me damnez pas. Hélas! quel profit auriez-vous à me damner, moi votre créature, l'ouvrage de vos mains, racheté par votre mort, et tant de fois nourri de votre chair adorable?... J'ai mérité cent fois, mille fois l'enfer, je l'avoue; je l'ai mérité; mais vous avez satisfait pour moi au prix de votre sang, et voici que je mêle les larmes d'un cœur contrit à votre sang précieux : pardonnez-moi, mon Dieu, pardonnez-moi. Gravez profondément dans mon esprit le souvenir de l'enfer et de son éternité; que dans toutes mes tentations, dans mes travaux, dans mes entreprises, j'aie sans cesse devant les yeux l'enfer, et l'enfer éternel. Faites-le-moi apparaître sous un aspect si épouvantable, qu'il ôte au péché tous ses charmes, et me mette dans l'impossibilité de le commettre désormais.

Toutefois, mes bien-aimés frères, nous ne réussirons pas à nous établir fermement dans la résolution de ne plus pécher, si nous n'avons recours à Marie; adressez-vous donc à cette auguste protectrice, et suppliez-la d'offrir au Père éternel le sang de son divin Fils en votre faveur, de telle sorte que si votre nom était déjà écrit en enfer, il en fût effacé par la vertu de ce précieux sang. C'est donc à vous que nous avons recours, auguste Vierge, Mère de Dieu et notre Souveraine; nous voici tout en larmes, tout pénétrés de douleur à vos pieds; ah! très-sainte Mère, délivrez-nous de l'enfer; obtenez-nous la grâce de ne jamais plus commettre ce maudit péché, pour lequel l'enfer a été créé. Cette grâce précieuse, nous vous la demandons les larmes aux yeux, et en nous frappant la poitrine; écoutez la prière que nous vous adres-

sons de concert. Sauvez-nous, ô Marie, sauvez-nous, sauvez notre âme, nous vous en supplions, mettez-la en sûreté, et ne permettez pas qu'elle soit précipitée dans le gouffre épouvantable de cette éternité de maux. *Pater* et *Ave*.

RÉFLEXION.

X. Pour que vous retiriez un fruit durable de cette terrible méditation, permettez que je promène un regard sur cette religieuse et imposante assemblée, et puis que, saisi de frayeur et la douleur dans l'âme, je vous annonce une triste nouvelle. — Mes chers frères, ne nous exagérons pas la facilité d'aller en paradis. Quant à moi, je voudrais pouvoir vous dire que pour échapper à l'enfer, et mettre votre âme en sûreté, il suffit de faire un signe de croix et de prendre de l'eau bénite. Malheureusement cette grande facilité du salut ne s'accorde pas avec l'évangile, auquel nous sommes obligés d'ajouter foi : dans ce livre infaillible, écrit sous la dictée de Dieu, nous lisons que la voie qui conduit au ciel est étroite, et que la voie de l'enfer au contraire est la voie large ; que le grand nombre suit celle-ci, et le petit nombre celle-là. Or, si cela est vrai, comme on n'en peut douter : s'il faut accorder quelque autorité à l'opinion des saints Pères qui disent que la plupart des chrétiens adultes se damnent, voici la mauvaise nouvelle dont j'ai à vous faire part : quelques-uns, peut-être même plusieurs de ceux qui sont ici présents, probablement n'arriveront pas au salut. — Parole terrible !... Ah ! mes chers et bien-aimés auditeurs, il m'est extrêmement pénible de terminer ma méditation, déjà si lugubre en elle-même, par une pensée plus lugubre encore. Et pourtant il en est ainsi : quelques-uns, peut-être beaucoup d'entre nous, ne se sauveront point, ils ne

verront point la face de Dieu. — Mais pourquoi, me direz-vous, pourquoi nous attrister par une si sombre prédiction? — Le pourquoi, vous allez le comprendre au moyen de l'exemple suivant. Attention.

XI. Le bienheureux Humbert, de l'Ordre de Saint-Dominique, était un jour retiré dans sa cellule et tout absorbé dans une pieuse contemplation, quand tout à coup il entendit une voix lamentable, comme d'une âme qui se désole : Ah! ah! ah!... Il regarde autour de lui, au-dessus, au-dessous, et ne voit rien ; il juge que c'est un effet de l'imagination ou une illusion de l'ennemi, et se remet en oraison. Mais la voix reprend avec un accent plus épouvantable et plus lugubre : Ah! ah! ah!... Le Saint se lève, fait à plusieurs reprises le signe de la croix, et s'approchant de l'endroit d'où semblait venir la voix, il lui ordonne de la part de Dieu de dire qui est là. Aussitôt une âme lui apparaît, toute environnée de fumée, de feu et de flammes. Il lui demande qui elle est. — Je suis un damné, répond-elle. — Et pourquoi te lamentes-tu de la sorte? — Hélas! je me lamente pour le même sujet que tous les damnés en enfer ; c'est-à-dire à cause du temps de la vie mal employé. Malheureux que nous sommes! au moyen de quelques instants bien employés, nous pouvions éviter l'enfer et gagner le paradis ; et trompés en comptant follement sur l'avenir, nous avons perdu le temps et l'éternité bienheureuse! — A ces mots, il disparut.

XII. Or, voici pourquoi je vous ai contristés par cette fâcheuse nouvelle, savoir, que quelques-uns, peut-être même beaucoup parmi vous, ne se sauveront point : dites-moi, de grâce : comment emploie-t-on le temps que Dieu nous accorde pour assurer notre éternité? Combien d'heures consacre-t-on au sommeil? combien aux vaines con-

versations? combien au jeu? combien à l'oisiveté? combien aux procès, aux charges et aux affaires de la terre?... Et pour l'âme combien en réserve-t-on?... Et avec cela nous croirions nous envoler tout d'un trait en paradis... Que vous dirai-je, mes frères? Je vois que les Saints vivaient dans une crainte continuelle. Le séraphique saint Bonaventure avait coutume de dire que quand même Dieu aurait révélé qu'un seul des enfants d'Adam dût se damner, pour lui il n'en aurait pas moins continué sa vie austère et toute en Dieu, dans la crainte d'être cet unique réprouvé destiné au feu éternel. Que dirons-nous donc, nous autres pauvres pécheurs? Tenant pour certain que l'enfer a dilaté sa gueule béante jusqu'à l'infini : *Dilatavit infernus animam suam, et aperuit os suum absque ullo termino*[1], et que les âmes y tombent aussi serrées que les flocons de neige sur la terre pendant un mauvais jour d'hiver, n'avons-nous pas raison de trembler? N'avons-nous pas raison de croire que beaucoup parmi nous ne se sauveront pas? — Mais nous savons, mon père, que Dieu est patient, qu'il est miséricordieux. — Il l'est, sans doute; mais combien n'en est-il pas à l'égard desquels il a usé de patience, et qui ont voulu se damner malgré tout? Combien d'années y a-t-il déjà qu'il use de patience envers vous? A quoi sa grande patience a-t-elle servi jusqu'ici, si ce n'est à vous encourager à l'outrager plus librement?... Réveillez-vous donc ce soir, ou soyez certains que la divine justice se réveillera de son sommeil et déchargera sur vous les foudres de sa colère. Et le ciel, et la terre, et l'enfer même crieront tout d'une voix qu'il y a nécessité de vous châtier, parce que Dieu est juste et infiniment juste : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

[1] Isa. 5, 14.

Mais qu'avons-nous donc à faire? — Voici tout le fruit de notre méditation : voulez-vous vous sauver et éviter l'enfer? Premier moyen : de péché mortel jamais, jamais de péché mortel ; c'est s'endormir sur le bord de l'enfer que de vivre en état de péché mortel ; donc jamais, jamais de péché mortel. Que chacun de vous examine quel est le péché qui domine en lui, qui lui est le plus familier, et qu'il lui déclare une guerre particulière. Proposons-nous aussi d'éviter toutes les occasions de retomber dans le péché; que chacun voie quelle est celle à laquelle il est exposé. Renoncez à ces soirées, à cette liaison, à ce jeu, à cette inclination, à ce livre, si vous voulez vous sauver.

En outre, faisons-nous une règle de nous adonner aux bonnes œuvres, à la fréquentation des sacrements, à l'exercice de l'oraison mentale, aux lectures spirituelles. Y en a-t-il un parmi vous qui, en sortant d'ici, irait tout droit commettre un péché mortel? Certainement non ; et cependant je ne vous ai appris aucune vérité que vous ne connussiez déjà. N'importe, on vous a remis devant les yeux ce que vous connaissiez fort bien auparavant, et de là vient votre disposition à ne plus pécher pour le moment. Il ne suffit donc pas de savoir ; il faut encore se rappeler vivement ce que l'on sait : et c'est ce qui se fait par la méditation et la lecture spirituelle. Par conséquent, chaque jour un peu de méditation, une courte lecture spirituelle, et nous ne pècherons plus.

En dernier lieu, pour échapper sûrement à l'enfer, tandis que le saint Sacrement sera exposé, prenez la résolution au fond du cœur, mais de tout votre cœur, de vous appliquer uniquement à la grande affaire du salut de votre âme, en faisant un saint emploi de votre temps. Adressez-vous donc à Jésus, et dites-lui à plusieurs

reprises et les larmes aux yeux : O Jésus, je veux sauver mon âme ; ô mon Jésus, je veux sauver mon âme !

Que s'il est quelqu'un parmi vous qui ne se sente point touché de ces terribles vérités, qu'il tremble, de grâce, qu'il tremble que son nom ne soit déjà écrit en enfer, et qu'il n'aille bientôt apprendre à ses dépens ce qu'il a peine à croire maintenant. *Pater et Ave.*

SIXIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LA SANCTIFICATION DES DIMANCHES ET FÊTES ET L'ASSISTANCE A LA SAINTE MESSE.

I. Dieu qui domine tous les lieux par son immensité, et tous les temps par son éternité, a jugé bon, pour montrer son empire sur toutes choses, de se réserver quelques portions de l'espace et du temps; ainsi de même qu'il a voulu que certains lieux lui fussent consacrés, les églises, il s'est aussi choisi certains jours, en établissant les fêtes, et il nous a fait un précepte de les sanctifier. Ce précepte renferme deux parties, savoir : — l'obligation de s'abstenir de toute œuvre servile ou quasi-servile, et — l'obligation de vaquer à des exercices de piété, au culte divin, surtout en assistant à la sainte messe. Cette réforme spirituelle roulera donc sur l'obligation que nous avons de sanctifier les dimanches et fêtes, afin de voir si réellement nous les avons sanctifiés comme nous le devons.

II. En premier lieu, examinez si vous n'avez pas travaillé ou fait travailler un dimanche ou jour de fête, sans motif légitime qui vous excusât, ou sans dispense des supérieurs qui vous y autorisât. Il est certain que travailler ou faire travailler les jours de précepte, sans nécessité, et pendant plus de deux heures, serait une faute grave, et d'autant plus grave que ce péché tient du

sacrilége, attendu que par le travail on profane une chose consacrée à Dieu, savoir, le saint jour qu'il s'est réservé. Vous qui m'écoutez, n'avez-vous jamais vaqué à des œuvres serviles ou quasi-serviles, pendant plus de deux heures, un jour de dimanche ou de fête? Je vous plains; car vous avez fait un bien triste bénéfice.

Si vous ne savez pas ce qu'on entend par œuvres serviles, je vais vous l'expliquer. Les œuvres serviles sont celles qui de leur nature sont propres aux gens de service, ou aux hommes de peine, telles que labourer la terre, bêcher, tisser, coudre, maçonner et autres semblables; généralement tous les arts mécaniques appartiennent à cette catégorie. Les œuvres quasi-serviles sont celles qui distraient tellement l'esprit qu'elles ne lui permettent pas de s'appliquer aux exercices du culte divin, comme les opérations de banque, les achats et ventes de choses non nécessaires, les procédures qui se font avec solennité et contention, et autres semblables, d'où vous pouvez conclure que lire, écrire, chanter, faire de la musique, dessiner pour se récréer ou autrement, ne sont pas des œuvres serviles.

Or, je dis que si vous travaillez pendant plus de deux heures, sans dispense de l'évêque ou du curé, ou sans motif légitime, vous péchez gravement.

Une cause légitime qui excuse le travail du dimanche, c'est la nécessité corporelle; qu'elle soit personnelle ou non, peu importe. On peut dire en général qu'il y a nécessité personnelle pour cette classe de misérables qui n'ont point d'autres ressources pour subsister que le travail : s'ils chôment, ils ne mangent pas. Il faut, bien entendu, que la nécessité soit urgente, de telle sorte qu'à moins de travailler ce jour-là, on n'aurait pas de quoi vivre, que d'ailleurs on le fasse sans scandale, et que l'on ait soin d'assister à la messe.

La nécessité du prochain ou la charité permet, par exemple, de préparer les remèdes nécessaires à un malade, de faire cuire le pain quand les besoins de la population le demandent, et autres choses semblables.

Remarquez cependant que tout cela doit s'entendre en ce sens qu'il n'y ait pas de fraude, c'est-à-dire qu'on ne remette pas à dessein au dimanche ce qu'on aurait pu faire pendant la semaine.

On convient aussi que la crainte fondée d'éprouver une perte ou un dommage plus ou moins considérable, serait une excuse suffisante; ainsi il serait permis de moissonner, de renfermer le grain, de vendanger, à l'approche d'un orage ou lorsqu'on est menacé de pluies désastreuses; de faire des digues pour se préserver d'une inondation, de ferrer des chevaux à l'occasion d'un voyage nécessaire et pressant. Il en est de même de bien d'autres conjonctures où il y aurait un péril réel et notable à différer.

Une autre raison suffisante, ce serait sa nécessité spirituelle propre ou celle du prochain, par exemple, travailler pour ne pas succomber au péché ou ne pas faire succomber autrui. Ce cas toutefois ne peut guère se présenter dans la pratique, parce qu'on peut toujours trouver des moyens de ne pas pécher, sans profaner les saints jours par le travail.

Examinez maintenant si vous n'êtes pas du nombre de ceux qui, semblables à l'araignée, s'épuisent les entrailles pour ourdir une vile toile, c'est-à-dire, pour gagner quatre sols, ou plutôt qui n'y épuisent pas seulement leurs entrailles, mais qui y sacrifient même leur âme, à cause de la colère de Dieu qu'ils s'attirent en profanant les jours qui lui sont consacrés.

III. Il ne vous servirait guère de vous abstenir des

œuvres serviles ou quasi-serviles les jours fériés, si d'un autre côté vous permettiez ou vous ordonniez à ceux qui dépendent de vous de travailler. Lorsque Dieu interdit aux juifs le travail le jour du sabbat, il ne limita point sa défense aux chefs de famille, mais il l'étendit à tous les membres de la famille : *Non facies in eo (sabbato) quidquam operis tu, et filius tuus, et filia, servus, et ancilla, et bos, et asinus, et omne jumentum tuum...*[1] Voyez s'il n'a pas compris tout le monde : « Vous ne ferez aucune œuvre servile en ce jour-là, ni vous, ni votre fils ou votre fille, ni votre serviteur ou votre servante, ni même aucun de vos bestiaux. »

Il est certain que sous la loi nouvelle le dimanche a succédé au sabbat qui était sanctifié par les juifs et que toutes les autres fêtes prescrites par l'Eglise tombent sous la même loi. Or, vous voyez avec quelle rigueur Dieu exige qu'on sanctifie les saints jours, puisqu'il ne permet pas même de faire travailler ces jours-là les bêtes de somme.

Il est bien vrai que tel chef de famille, ouvrier ou maître, se promène tout le dimanche, à moins qu'il ne passe toute la journée dans un lieu de réunion à boire et à jouer, mais d'autre part sa femme et ses filles sont condamnées à passer le même temps à coudre ou à laver, le fils à bêcher la terre, et la misérable servante à s'épuiser de fatigue beaucoup plus que pendant tout le reste de la semaine. Qu'un bon confesseur interroge ce maître sur le travail du dimanche, il répondra hardiment qu'il n'a pas travaillé. Il ne s'aperçoit pas qu'il l'a fait, non pas avec deux mains seulement, mais avec autant de mains qu'il y en a dans sa maison.

[1] Deuter. 5, 14.

Pères et mères, maîtres et maîtresses, examinez si vous n'avez pas obligé ceux qui vous sont assujettis à profaner par le travail les jours consacrés à Dieu, et sachez que vous ne gagnerez pas plus à ce travail-là que la scie à scier la pierre; elle se détruit et n'avance guère.

IV. S'employer à des œuvres serviles les dimanches et fêtes de commandement, c'est déshonorer Dieu; que sera-ce donc de s'employer à des œuvres plus que serviles, telles que le péché? Saint Thomas avance que celui qui pèche contrevient davantage au précepte de la sanctification du dimanche que celui qui travaille; attendu que le travail dans bien des cas peut être légitimé par la piété, par la charité, ou par la nécessité, tandis que le péché répugne toujours à la sainteté du temps consacré au culte divin; par conséquent, quoique le troisième précepte du décalogue défende seulement les péchés contraires à la vertu de religion, ou au culte extérieur dû à Dieu, on peut dire cependant, en un sens, qu'il interdit aussi tous les autres péchés, en tant qu'ils sont opposés, plus que toute autre œuvre servile, à la sanctification des dimanches. Oh! si les premiers chrétiens sortaient de leurs tombeaux et venaient contempler nos fêtes, quel ne serait pas leur étonnement! Eux qui avaient pour coutume de se préparer aux solennités de l'Eglise par tant de pénitences, et de les célébrer avec tant de piété et d'innocence! Quel ne serait pas leur étonnement! Il me semble qu'ils verseraient des larmes de sang en voyant ce que sont devenues les fêtes dans le temps où nous vivons. Les saints jours ressemblent à des jours de carnaval, et les fêtes du Seigneur à des fêtes de Satan. Il se commet bien des péchés dans les jours ouvriers, j'en conviens, mais comme chacun est plus occupé de ses affaires, le mal est moins grand; quelques mensonges, quel-

ques paroles trop libres, quelques médisances, quelques légèretés, voilà tout. Mais vienne le dimanche, oh! alors, comme si l'on n'avait plus autre chose à faire, on se lance bride abattue dans tous les dérèglements; on tend des piéges à l'innocence, on entretient des liaisons criminelles, on enlève au prochain son crédit et sa réputation, on se gorge de boisson, on expose au jeu ce qui devrait servir à l'entretien d'une famille qui meurt de faim, à l'établissement d'un enfant qui se désespère; et puis que de blasphèmes, que de parjures, que de scandales! Est-ce donc pour cela que Dieu a institué les fêtes? Est-ce pour cela qu'il a interdit le travail?... Ah! mes frères, plutôt que de passer les saints jours de la sorte, rendez-vous à vos occupations, à vos affaires, à votre commerce; fermons les églises et ouvrons les magasins à deux battants. Supposé que nous fussions des idolâtres qui adorassent le démon pour leur dieu, que ferions-nous pour célébrer les fêtes de Satan? Précisément ce que nous faisons pour célébrer les nôtres, c'est-à-dire que pour plaire au démon, on multiplierait prodigieusement ses iniquités. Mais, grand Dieu! (qu'on me pardonne ce sentiment d'indignation), il faut avouer, que ces impies, ces sacriléges, ces insolents usurpateurs du jour du Seigneur sont beaucoup pires que les juifs eux-mêmes : ceux-ci, lorsqu'il s'agit de s'emparer de la personne du Sauveur, empêchèrent de le faire un jour de fête : *Non in die festo*[1]. Vous manque-t-il d'autres jours, malheureux, leur dirais-je volontiers, pour donner libre cours à vos désordres? faut-il que vous preniez précisément les jours consacrés à Dieu, pour l'offenser? Vous voulez déchaîner vos passions, jeunes gens débauchés? Eh bien! faites-le puis-

[1] Marc 14, 1.

que vous le voulez ; mais au moins que ce ne soit pas un jour de fête : *non in die festo!* Vous voulez déployer la bannière de l'impudicité, femmes vaines et voluptueuses, déployez-la en d'autres temps, à la bonne heure ; mais au moins que ce ne soit pas un jour de fête : *non in die festo!* Vous voulez ouvrir une école d'immoralité par vos spectacles, vos bals dissolus, votre langage et vos manières libres et pétulantes ; ouvrez-la, soit ; mais pas un jour de fête : *non in die festo!* En un mot, vous voulez vous abandonner à vos mauvais instincts ; faites-le, tant pis ; mais au moins ne soyez point impies, sacriléges, en profanant le jour du Seigneur : *Festivitates ne dehonestetis*, ainsi que l'écrivait l'illustre martyr saint Ignace aux fidèles de son temps. Je vous en dis autant à vous-mêmes : Vous ne vous sentez pas disposés à sanctifier les fêtes, soit ; mais au moins ne les déshonorez pas par vos danses, vos divertissements dangereux, vos soirées, vos festins, vos intempérances, vos immodesties, vos licences criminelles. Béni soit le zèle du saint archevêque de Milan, Charles Borromée, qui par des édits sévères bannit de son diocèse ces profanations sacriléges ! et malheur à celui qui s'en fait le promoteur, qui les tolère, ou ne les empêche pas quand il le peut !

V. Le plus grand mal que commettent ces profanateurs des saints jours ne consiste pas seulement dans l'abus qu'ils en font pour eux-mêmes ; ce qu'il y a de plus déplorable, ce sont les ravages qu'ils causent en profitant de ces jours de repos pour entraîner une multitude d'âmes innocentes à leur ruine. Apollonius, général du roi Antiochus, entra dans la ville de Jérusalem en ami ; et feignant de ne chercher que la paix, il y demeura en repos jusqu'au saint jour du sabbat. Mais tandis que les juifs observaient le repos auquel le sabbat les obligeait, il

commanda à ses gens de prendre les armes, et courant par toute la ville avec ses soldats, il remplit les rues de sang et de carnage[1]. Ce massacre des corps opéré le jour du sabbat par les soldats d'Apollonius, est la figure d'une autre espèce de massacre, celui des âmes qui se fait les jours de fêtes par les scandaleux de notre temps. Je ne dirai rien de leur insouciance touchant l'assistance à la messe, et de la facilité avec laquelle ils y manquent, lorsque, par exemple, entreprenant un voyage pour un motif d'intérêt, pour visiter une propriété, se rendre à une foire, ils se disent : en passant près de telle église, j'y entendrai la messe, au risque de n'y arriver souvent que quand toutes les messes sont dites ; mais remettons cette observation à un autre point. Ce qui m'afflige le plus, c'est de voir ces scandaleux, jeunes gens ou jeunes filles, hommes ou femmes, personnes de tout rang, de toute condition, profaner le jour du Seigneur, en courant ce jour-là par bandes joyeuses à la recherche des plaisirs les plus désordonnés, et en se donnant les uns aux autres mille occasions de pécher : *Occasio luxuriæ pietas deputatur*, dit Tertullien. N'en est-il pas ainsi ? N'est-il pas vrai que c'est surtout dans les jours de fêtes qu'on s'abandonne à la licence des fréquentations criminelles, des bals, des divertissements dangereux, des scandales de tout genre? Quand voit-on les femmes étaler publiquement leur luxe, leur faste et leur indécence, si ce n'est dans les jours de fêtes ? C'est alors qu'ornées avec plus de magnificence que nos temples : *Circumornatæ ut similitudo templi*[2], elles apparaissent comme autant d'idoles avides de ravir au vrai Dieu les hommages qu'il attend des fidèles les jours de dimanches et de fêtes. Mais malheur à ces idoles et à

[1] I Mach. 5, 25. [2] Ps. 143, 12.

leurs idolâtres! malheur à ces femmes qui se pavanent ces jours-là pour fixer sur elles l'attention! et malheur aux jeunes gens qui les poursuivent de leurs regards lascifs! *Maledictum idolum, et qui fecit illud*[1] : Maudit soit, non-seulement celui qui crée l'idole en l'adorant, mais encore l'idole elle-même qui se laisse adorer; et la raison en est donnée : *Quia cum esset fragile, deus cognominatus est;* parce que n'étant que fragilité, elle a consenti à être tenue par les hommes pour une divinité. Cette femme, qu'est-ce donc après tout? Un peu de fumier recouvert de neige, n'est-il pas vrai? Pourquoi donc, avec ses vanités, se fait-elle adorer aux jours de fêtes comme une déesse? Mais cette arrogance féminine serait encore tolérable, s'il ne s'y rencontrait que de la vanité; le pis c'est que l'indécence marche de pair avec la vanité, et que par là elle devient une arme dégaînée entre les mains du démon. Durant la semaine, cette dame, cette jeune fille vit tranquillement retirée dans sa maison, c'est pour ainsi dire une arme dans le fourreau; mais le dimanche arrive, elle se produit en public, les bras, les épaules, la poitrine découverts ou à peine voilés : voilà ce que j'appelle une épée nue et aiguisée, faisant la roue en tout sens, et répandant la mort autour d'elle, car chacun de ses coups ruine des centaines d'âmes.

Jugez d'après cela si je n'ai pas raison de dire que ces sacriléges profanateurs des saints jours sont pires que les démons eux-mêmes. Ceux-ci, au témoignage de plusieurs rabbins, en voyant la ferveur avec laquelle on sanctifiait le sabbat sous la loi ancienne, abandonnaient ce jour-là, en frémissant de rage et en poussant des cris en l'air, et la ville sainte et les corps mêmes qu'ils possédaient, pour

[1] Sap. 14, 8.

se retirer précipitamment dans le désert et s'enfoncer dans de sombres cavernes. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi dans nos jours de dimanches qui ont succédé au sabbat ancien. Hélas! c'est dans ces jours-là que le démon fait le mieux ses affaires; c'est alors qu'avec l'aide de ses suppôts, il remplit tous les lieux d'obscénités; car il est incontestable qu'en aucun autre temps Dieu n'est offensé ni avec autant d'insolence, ni par autant de monde, ni en autant de manières que les dimanches et jours de fêtes; de telle sorte que les saints jours semblent être l'égoût et comme le cloaque de toute la semaine. Si un mauvais sujet prémédite quelque infâme projet, il attend le dimanche ou un jour de fête pour le mettre à exécution. Pauvres fêtes! il est évident qu'on ne peut plus vous appeler les jours du Seigneur, mais bien plutôt les festins du démon. — Examinez si vous n'êtes pas du nombre de ces profanateurs.

VI. Ne vous étonnez donc pas que Dieu ait si souvent fait éclater sa colère contre les profanateurs des saints jours. Parcourez l'histoire et vous trouverez qu'il n'est point de désordre que Dieu ait plus souvent châtié par le feu, qui est le grand châtiment, réservé en quelque sorte aux délits qui tiennent du sacrilége. Une femme faisait son pain un jour de fête, sa main prit feu et se consuma comme si elle avait été de bois. — Une autre bêchait la terre, sa main et sa bêche brûlèrent en même temps. — Un paysan charriait je ne sais quoi; le feu tomba du ciel et consuma le chariot et les bœufs. — Un autre faisait moudre, le grain s'embrasa entre les meules, et il n'eut que des cendres au lieu de farine. — Un seigneur faisait travailler un jour de fête, le feu prit à son château et le réduisit en cendres, puis la flamme victorieuse s'élevant en l'air, se divisa en plusieurs flammes qui allèrent s'abattre sur ses diverses propriétés et y répandirent la désola-

tion et la mort. — Une femme qui avait voulu se faire une chemise un dimanche, la trouva toute teinte de sang; un accident semblable arriva à des moissonneurs, qui ayant travaillé à la récolte un jour de fête, sans nécessité, trouvèrent tous les épis de froment imprégnés de sang.

Réfléchissez à ces châtiments dont Dieu a puni les profanateurs des saints jours, et jugez par là du triste bénéfice que vous procurerait le travail du dimanche. Il est certain qu'ici-bas vous n'y gagneriez guère; car de même que le bois coupé par une mauvaise lune, à ce qu'on prétend, ne vaut rien, ainsi est-il certain que les jours fériés sont des jours funestes pour les œuvres serviles. Celui qui travaille le dimanche ne travaille qu'à s'appauvrir; parce que Dieu y veille.

Quant aux châtiments infligés d'en-haut aux œuvres plus que serviles, je veux dire les péchés commis le dimanche, les histoires en sont pleines. Combien de fois la foudre du ciel n'a-t-elle pas éclaté pour venger l'outrage fait à Dieu dans son saint jour! Je connais un de ces sacriléges profanateurs qui, dans le moment même où il se livrait à ses débauches, fut subitement frappé de mort. — Pendant que j'étais à Rome, un bal y fut donné un jour de fête; or, tandis qu'on foulait aux pieds toutes les lois de la décence, le plancher sur lequel on dansait s'affaissa tout-à-coup, et presque tout le monde fut écrasé sous les ruines. Ne vous étonnez pas de ces exemples, je vous en prie; quel pronostic, en effet, tirez-vous d'un malade qui, même dans ses bons jours, dépérit sensiblement? vous dites qu'il est perdu, n'est-ce pas? Or, de même, si quelqu'un ne fait que devenir plus criminel les jours où il devrait se sanctifier, dites sans crainte que les démons ne tarderont pas à venir le chercher avec cette terrible civière qui sert à emporter, non pas les corps au tombeau, mais

les âmes en enfer. Réfléchissez à tout cela, et puis travaillez, livrez-vous au désordre durant les saints jours, si vous en avez le cœur.

VII. Nul doute que, comme la ruine de beaucoup de maisons provient du mépris qu'on y fait des jours consacrés à Dieu, ainsi la prospérité de beaucoup d'autres est la récompense du zèle religieux avec lequel on s'applique à les sanctifier. C'est la parole de Dieu qui ne peut manquer d'avoir son effet : *Domino Deo tuo festa celebrabis,... benedicetque tibi Dominus Deus tuus in cunctis frugibus tuis, et in omni opere manuum tuarum, erisque in lætitia*[1] : « Si vous célébrez avec dévotion les fêtes en l'honneur du Seigneur votre Dieu, le Seigneur de son côté vous bénira dans tous les fruits de vos champs, dans les travaux de vos mains, dans votre négoce, dans toutes vos entreprises, et vous serez dans la joie et le contentement tous les jours de votre vie. » Vous vous émerveillez de voir comme certaines maisons prospèrent et s'agrandissent tous les jours. Ah ! si vous y faisiez bien attention, vous trouveriez que cela vient de ce que, non content d'y cesser tout travail le dimanche, on s'y occupe encore beaucoup de bonnes œuvres. Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité : quelqu'un est-il fidèle à lui consacrer le temps qu'il s'est réservé ? lui, en revanche, répandra sur sa maison un déluge de bénédictions. *Cibabo te* dit-il, *hæreditate Jacob patris tuis*[2] : « Je vous donnerai, pour vous nourrir, l'héritage de Jacob, votre père. » Quel est donc cet héritage de Jacob, cet héritage précieux dont Dieu veut investir quiconque observera religieusement ses fêtes ? Le voici : *De rore cœli et de pinguedine terræ*[3] : *La rosée du ciel*, parce qu'il remplira leur âme de mérites et

[1] Deuter. 16, 15. [2] Is. 58, 14. [3] Gen. 27, 28.

de consolations spirituelles ; et *la graisse de la terre,* parce qu'il enrichira de toute sorte de biens temporels ceux qui observeront ses fêtes.

Un soldat portait si loin le respect dû aux saints jours, qu'il s'abstenait même ces jours-là de fourrager pour son cheval, et ne s'occupait que d'exercices de piété ; ses camarades se moquaient de lui et le taxaient de scrupuleux ; mais comme il s'en allait faucher de l'herbe le lundi, il trouva dans un buisson une belle pièce d'or, sur laquelle on lisait ces mots : « La main de Dieu m'a créé, et me donne en présent au pauvre qui observe le saint jour. » Observez-le aussi, et vous verrez marcher à merveille votre négoce, vos affaires, vos récoltes, toutes vos entreprises ; et l'on n'entendra plus ces doléances perpétuelles au sujet des calamités qui accablent votre famille. Examinez-vous bien sur ce point, et je suis certain qu'il y aura là un stimulant qui vous excitera puissamment à observer religieusement les saints jours.

VIII. Entre toutes les œuvres de piété qui peuvent concourir à la sanctification des dimanches et fêtes, la plus importante est l'assistance à la sainte messe, parce que la messe est un véritable sacrifice offert à Dieu.

Le sacrifice est une protestation, une reconnaissance du droit absolu de vie et de mort que Dieu a sur toutes ses créatures. Anciennement, les hommes exprimaient leur dépendance à l'égard du Créateur par l'immolation de taureaux, d'agneaux, et d'autres victimes de cette espèce ; vint ensuite le Fils de Dieu qui, par l'effusion de son sang adorable, s'offrit lui-même en sacrifice sur la croix, pour rendre hommage au souverain domaine de son Père céleste sur tous les hommes. Or, c'est le sacrifice du Calvaire, c'est-à-dire l'immolation du Sauveur, qui se répète sur l'autel ; le mode seul diffère. Ici comme sur la croix, le

ministre principal qui offre à Dieu l'adorable victime, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même ; le prêtre visible est le ministre secondaire, et après lui viennent tous les assistants. Souvenez-vous donc, lorsque vous entrez à l'église pour entendre la sainte Messe, que vous allez offrir au Père éternel le corps et le sang de son bien-aimé Fils, et que sur l'autel se renouvelle tout ce qui s'est opéré sur la croix. Si vous vous étiez trouvés présents sur le Calvaire au moment solennel où Jésus y rendit le dernier soupir, de quels sentiments d'amour et de douleur n'auriez-vous pas été pénétrés ? Or, sachez que le même mystère s'accomplit encore à la sainte Messe de la part de notre divin Rédempteur. Avec quelle piété ne devriez-vous donc pas assister à ce redoutable sacrifice ?

Que si vous désirez savoir quelle est la meilleure manière d'entendre la sainte Messe, je vous dirai qu'elle consiste à s'appliquer, avec une religieuse attention, à offrir au Père éternel ce sacrifice non-sanglant pour les quatre fins, pour lesquelles il a été institué et ne cesse d'être offert par Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ces fins sont : premièrement, de satisfaire pour nos péchés ; deuxièmement, de rendre à Dieu son Père les hommages qu'il mérite ; troisièmement, de le remercier ; quatrièmement, de demander ses grâces.

Quant à la première, chacun sait les péchés qu'il a commis, et Dieu le sait bien mieux encore. Mais comment espérer apaiser la colère de Dieu et satisfaire dignement à sa justice, apres l'avoir tant offensé ? Pas d'autre moyen (et c'est un article de foi) que de lui offrir, avec notre repentir, les mérites infinis de Jésus-Christ, notre Sauveur. Il est l'agneau sans tache qui peut seul, par son précieux sang, calmer le Père céleste et acquitter la dette que nous avons contractée envers lui par nos péchés. En

conséquence, que celui qui a beaucoup péché entende beaucoup de messes, afin de s'assurer qu'il aura pleinement satisfait à la justice divine; et lorsque le prêtre, au moment de la consécration, élève la sainte Hostie, frappez-vous la poitrine et offrez conjointement avec lui au Père éternel le corps et le sang de son divin Fils pour l'expiation de vos péchés.

La seconde fin est d'honorer Dieu. Toutes nos bonnes œuvres réunies ensemble ne suffiraient pas pour honorer dignement la majesté divine; hélas! nous aurions plutôt sujet de craindre de le déshonorer même par nos meilleures actions, à cause des négligences et des imperfections dont elles sont entachées. Cette crainte ne saurait avoir lieu lorsque nous lui offrons son Fils bien-aimé, l'objet de ses éternelles complaisances, de qui il reçoit un honneur infini.

Il faut en dire autant de la troisième fin : impossible à nous de remercier Dieu convenablement des bienfaits dont il nous a comblés; mais au saint sacrifice de la Messe, Jésus-Christ lui-même le remercie pour nous.

Quant à la dernière fin, qui est de demander les grâces dont nous avons besoin, évidemment, si nous nous présentions seuls et sans recommandation au pied du trône de Dieu, nos démérites sont tels, nos péchés sont si énormes, que loin d'avoir droit d'espérer quelque faveur, nous aurions tout sujet de redouter les derniers châtiments. Mais grâce à Dieu, nous possédons un moyen sûr d'obtenir de lui tout ce que nous désirons pour nos âmes : *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis*[1]; c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : « Si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera : » sur-

[1] Joan. 16, 23.

tout si vous demandez pendant le temps de la messe, qui est l'action la plus précieuse, la plus agréable aux yeux de Dieu. J'ai été touché de la vive confiance d'un bon prêtre dans l'efficacité du saint sacrifice ; toutes les fois qu'il célébrait, il demandait beaucoup de grâces, et il avait coutume de dire que ce qu'il offrait après tout valait plus que ce qu'il demandait, et que Dieu restait en dette à son égard plutôt que lui à l'égard de Dieu. Je voudrais vous voir animés de cette sainte hardiesse quand vous entendez la messe : demandez des grâces importantes, et sachez que si vous ne demandez pas beaucoup, si vous n'espérez pas beaucoup dans cette conjoncture, c'est que vous ne vous aimez guère vous-mêmes, et que votre foi est languissante.

IX. Que serait-ce si, parmi tant de personnes qui m'écoutent, il y en eût d'assez oublieuses des besoins de leur âme, pour ne pas même entendre la messe les dimanches et fêtes, ou pour se contenter d'en entendre une partie, et de l'entendre au plus mal ? Sachez donc que tous ceux qui ont l'usage de raison sont obligés d'entendre une messe au moins les dimanches et fêtes de commandement ; celui qui aurait la dévotion d'en entendre plus d'une acquerrait d'autant plus de grâces et de mérites. Mais au moins, il faut en entendre une en entier ; il ne suffirait pas d'assister à deux bouts de messes dites en même temps par des prêtres différents. Celui qui en omet une partie notable ne satisfait pas au précepte et pèche mortellement. Ce serait manquer à une partie notable que d'arriver quand l'évangile est fini, ou de sortir à la communion du prêtre. Une femme avait pour coutume de sortir de l'église avant la fin de la messe, parfois elle n'attendait pas même la consécration ; un jour qu'elle se levait pour sortir selon son habitude, les démons s'emparèrent visiblement de sa personne et l'entraînèrent en enfer. Que sera-ce de celui

qui omet la messe tout entière? — Un individu profitait souvent des jours de fêtes pour visiter ses propriétés, et sous ce prétexte se dispensait d'assister à la messe : un jour le démon se présenta à sa rencontre, et l'arrachant violemment de son cheval : Puisque tu ne veux pas entendre la messe dans la maison de Dieu, lui dit-il, tu l'entendras en enfer; et en disant ces mots, il le précipita dans un gouffre.

Il faut apporter au saint sacrifice de la messe une attention au moins virtuelle, et y être moralement présent; ainsi celui qui se laisse aller au sommeil, ou qui cause pendant une partie notable de la messe, ne satisfait pas. Il y a là matière d'examen pour ces femmes qui passent le temps de la messe à se raconter toutes les anecdotes de la semaine, pour ces jeunes personnes volages, ces jeunes gens pétulants et irréligieux, qui ne viennent à l'église que pour voir et être vus, qui rient, qui jasent, qui promènent sans cesse à droite et à gauche leurs regards curieux et lascifs. Qui oserait dire que ces personnes-là satisfont à l'obligation d'entendre la messe? Une dame hérétique entra un jour dans une église pour être témoin de nos cérémonies sacrées, et avec l'inspiration de se faire catholique; mais quand elle eut vu le peu de respect avec lequel les catholiques entendaient la sainte messe, elle en fut tellement scandalisée qu'elle sortit de l'église plus affermie que jamais dans sa secte. Les anges n'assistent qu'en tremblant à cet adorable sacrifice, et vous oseriez y apporter un esprit dissipé et tout occupé de pensées étrangères? Qu'il n'en soit plus ainsi. Prenez la résolution d'entendre la sainte messe tous les jours, et de l'entendre avec toute la piété possible. Ne me dites pas : J'ai trop d'affaires. L'affaire la plus importante que vous avez sur la terre, c'est d'entendre la messe, pour engager le Seigneur, non-seu-

lement à faire descendre sur vous une pluie de grâces spirituelles, mais encore à faire prospérer vos intérêts temporels.

X. Toutefois cela ne me suffit pas encore ; voulant vous porter à sanctifier les dimanches et fêtes, je croirais faire trop peu si je me bornais à vous exhorter à entendre la messe ces jours-là ; je voudrais, pour mettre le sceau à cette réforme spirituelle, vous déterminer à imiter, sinon en tout, du moins en partie, les chrétiens primitifs, qui, comme on le lit dans les Actes des Apôtres[1], persévéraient dans la doctrine qui leur était enseignée, dans la communion de la fraction du pain et dans les prières : *Erant perseverantes in doctrina Apostolorum, et communicatione fractionis panis, et orationibus.* Ce qu'ils faisaient tous les jours, je souhaite que vous le fassiez au moins les saints jours, c'est-à-dire que vous consacriez quelque temps à entendre la parole de Dieu, en assistant aux sermons et aux instructions qui se font à l'église. La répugnance que quelqu'un éprouverait pour cette sainte pratique, serait un signe de réprobation. Ce qui fait que vous ne voulez pas écouter la parole de Dieu, a dit Jésus-Christ, c'est que vous n'êtes point de Dieu : *Propterea vos non auditis, quia ex Deo non estis*[2].

En outre, il convient, les jours de fêtes, de s'approcher des sacrements, et si vous me dites que vous craignez d'être remarqués en allant aussi souvent à confesse, je vous réponds que c'est là un indice bien manifeste de tiédeur et de paresse spirituelle ; vu que pour un peu de respect humain vous vous privez du plus grand bien que vous puissiez vous procurer sur la terre. Une seule communion suffirait pour vous rendre saints ; que serait-ce

[1] Act. 2, 42. [2] Joan. 8, 47.

donc si vous communiiez saintement tous les dimanches? Oh! alors, vous n'auriez plus tant de peine pour vaquer à l'oraison; vous feriez au contraire vos délices des exercices de piété, comme cela doit être, du reste, dans les jours consacrés à Dieu.

L'empereur Constantin appelait le dimanche, le jour de la prière; la prière est, en effet, l'acte le plus essentiel de la religion, l'acte par lequel nous rendons à Dieu l'honneur qui lui est dû. Bien entendu, ce n'est point prier que de réciter un chapelet, par exemple, du bout des lèvres, avec mille distractions, mille irrévérences, et en estropiant la moitié des mots; il faut appliquer l'esprit au sens des paroles que la langue profère, et de temps en temps vous recueillir un instant pour mieux réfléchir aux besoins de votre âme, et voir si vous travaillez sérieusement à vous assurer l'éternité.

Choisissez-vous donc un bon confesseur qui vous dirige dans la pratique de l'oraison mentale; consacrez-y quelque temps au moins les dimanches et fêtes, et faites-la avec application de cœur et d'esprit. On dit que les fourmis prennent un jour chaque mois, le dernier jour de la lune, pour se mettre en fête; c'est-à-dire que ce jour-là elles interrompent leurs travaux et passent le temps à visiter leurs magasins et leurs habitations, pour voir si tout est en ordre. S'il en est ainsi, je vous enverrais volontiers à l'école de la fourmi : *Vade ad formicam, ô piger!* dit l'Esprit-Saint, *et disce sapientiam*[1]. Apprenez de la fourmi à vous choisir un jour par semaine, savoir le jour du repos, pour méditer attentivement sur l'affaire importante de votre salut; soyez bien décidés à rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et gardez-vous de lui dérober les jours qui lui

[1] Prov. 6, 6.

sont consacrés, en les profanant par des œuvres serviles. Sanctifiez-les plutôt par l'exercice des vertus et les œuvres de la piété chrétienne. Ainsi soit-il.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

LA DAMNATION D'UN CHRÉTIEN, BIEN PLUS TERRIBLE QUE CELLE D'UN INFIDÈLE.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* Adorez-le du fond du cœur, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité Sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez que si les tourments de tous les damnés seront affreux et inexplicables ; cependant les tourments d'un chrétien en enfer seront incomparablement plus atroces que ceux de tous les infidèles. En effet, les péchés d'un chrétien sont bien plus graves que ceux des gentils, attendu que ceux-ci sont dépourvus de ces lumières et de ces secours particuliers dont surabondent les chrétiens. Si un Musulman pèche, c'est à peine s'il sait en quoi consiste le péché ; tandis qu'un catholique pèche avec une parfaite connaissance, et en dépit des remords de sa con-

science. Il sait qu'il fait un tort manifeste, une injure expresse à la majesté infinie de son Créateur ; il le sait très-bien. Il comprend qu'il profane les mystères de sa rédemption, qu'il crucifie de nouveau son Sauveur, dont il croit et confesse la divinité. Malgré cela il ose, par une insolente témérité, commettre tous ces maux à la fois en péchant. Or, si la grandeur de la peine doit répondre à la malice et à la monstruosité de la faute, qui pourrait jamais concevoir les supplices cruels auxquels un chrétien réprouvé sera condamné en enfer?

Ajoutez qu'un chrétien sera reconnu de tous par le caractère de son baptême ; ce caractère sera pour lui une marque funeste qui invitera tous les autres damnés à l'insulter, et tous les démons à l'accabler d'outrages. Quelle joie maligne Lucifer ne fera-t-il pas éclater en voyant entre ses mains ce chrétien, qui, par sa qualité d'enfant adoptif de Dieu, pouvait être l'émule des anges, en le voyant, dis-je, devenu son esclave, avec pouvoir de le maltraiter, de le tourmenter à son gré ! quelle réjouissance dans tout l'enfer !

Rentrez ici en vous-même et faites les réflexions suivantes. Quelle ignominie pour moi de me voir ravalé sous les pieds de ces monstres infernaux ; pour moi, jadis respecté par les anges, honoré comme un temple du Saint-Esprit, déclaré héritier du royaume des cieux ! Ah ! quel désespoir lorsque je me verrai plus malheureux, plus méprisé qu'un païen, accablé par le poids d'une damnation sans comparaison plus horrible que celle d'un infidèle quelconque ! Quel désespoir, quelle rage me déchirera le sein ! — Que fais-je donc? pourquoi ne pensé-je pas plus souvent à l'enfer? pourquoi ne prends-je pas la résolution de changer de vie ? — Que chacun y réfléchisse attentivement et excite dans son cœur beaucoup d'affections semblables.

SECOND POINT.

Considérez que Dieu punira dans un chrétien réprouvé, non-seulement la gravité de la faute en elle-même, mais surtout l'ingratitude à correspondre à ses bienfaits. Cette ingratitude aggravera immensément la culpabilité d'un chrétien. Or, cela étant, qui pourrait jamais se faire une idée de ses peines? Ici-bas un chrétien est le bien-aimé, le favori du Très-Haut ; mais s'il se damne, il sera en enfer son plus mortel ennemi, il sera l'objet de sa haine la plus formidable. Que le Créateur ait à béatifier dans le ciel un de ses fidèles serviteurs, il n'épargne rien pour le combler de toutes les félicités imaginables; mais s'il est dans le cas de le traiter en réprouvé, il aura recours à tous les supplices pour le rendre malheureux au plus haut degré. Sa justice seule châtiera les autres coupables au fond des abîmes, mais s'il s'agit d'un chrétien, c'est l'amour outragé d'un Dieu tout-puissant qui exécutera la sentence de damnation. Il est bien vrai que les tourments de tout réprouvé quelconque seront indicibles et en quelque sorte infinis; toutefois ceux des gentils pourront être envisagés comme légers auprès de ceux d'un chrétien, sur lequel le Seigneur fera éclater toutes les foudres de sa colère, jusqu'à ce que ses vengeances en viennent à égaler ses anciennes miséricordes.

O grand Dieu! qui pourra jamais comprendre le supplice auquel sera condamné un chrétien en enfer? Ah! rentrons une bonne fois en nous-mêmes, et que chacun fasse en soupirant cette réflexion : Qu'ai-je à faire, ô mon Dieu, pour me soustraire au danger d'une si épouvantable damnation? — Voici ce qu'il y a à faire : c'est de mettre fidèlement en usage les moyens que Notre-Seigneur nous a préparés à cet effet ; c'est-à-dire pleurer amèrement ses

péchés passés, et s'entretenir dans des sentiments de componction ; s'approcher fréquemment des sacrements, pour prévenir de nouvelles chutes; entendre la messe aussi souvent que possible, faire l'aumône, pratiquer la pénitence et la mortification. Tout ce qu'on peut faire est peu de chose, mes chers frères, quand il s'agit d'échapper à l'enfer. Courage donc ! plus de délais ! que chacun proteste aux pieds de Jésus de son repentir et de ses bonnes dispositions.

COLLOQUE.

Me voici prosterné à vos pieds, ô mon aimable Sauveur; je suis un chrétien qui ai mérité l'enfer, quoique vous m'ayez choisi pour le ciel. Je suis ce malheureux toujours si ingrat envers vous, après que vous m'avez fait la grâce de me compter au nombre de vos fidèles, et de me nourrir dans le sein de votre Eglise. Oui, je suis coupable envers vous de la plus noire ingratitude : je n'ai répondu à votre amour et à vos bienfaits que par des péchés abominables et sans nombre. J'en suis tout couvert de confusion, j'en rougis de honte. Il n'y a sorte de mal que je n'aie commis; je mérite l'enfer, hélas ! à mille titres. J'admire votre infinie miséricorde qui me supporte encore, tout indigne que j'en suis et malgré mes outrages contre votre divine majesté. Ne méprisez donc pas mes larmes en ce moment, et puisque vous m'avez supporté avec tant de bonté dans mes égarements, permettez que prosterné à vos pieds je vous en demande humblement pardon. Oui, je me repens, ô mon Dieu ! je me repens de tout le mal que j'ai fait : je m'en repens par amour pour vous; j'ai un extrême regret de vous avoir déplu, ô mon souverain bien ! Me voici fermement résolu de vivre en véritable chrétien et de suivre les maximes de votre saint évangile. Bénissez

ma bonne volonté; donnez-moi la grâce d'effectuer ces saints désirs, ces salutaires résolutions que vous-même m'avez suggérés, afin qu'après avoir vécu en bon chrétien je meure d'une sainte mort, d'une mort digne d'un vrai fidèle.

MÉDITATION DU SOIR.

LES DEUX ÉTENDARDS.

EXPLICATION DU SUJET.

I. S'il est encore des cœurs chancelants qui hésitent à entreprendre une réforme générale de leur conduite, la méditation de ce soir, qu'on nomme la méditation des deux étendards, a pour but de les déterminer à se rendre. Nous allons considérer deux chefs, Jésus-Christ d'une part et Lucifer de l'autre, tous les deux cherchant à l'envi à se faire des partisans, et ayant soin d'exposer à quelles conditions et pour quelle fin on doit combattre sous leurs bannières. Chacun fait valoir les avantages qu'il offre à ceux qui le suivent. Lucifer offre des biens présents, il est vrai, mais faux, trompeurs et fugitifs... Jésus offre des biens quelque peu éloignés, mais certains autant que la promesse d'un Dieu, et durables autant que la durée de Dieu même. Avant donc de tendre la main pour saisir les uns ou les autres; avant de vous livrer pieds et poings liés à Lucifer, ou de courber la tête sous le joug suave de Jésus-Christ, considérez attentivement ces deux chefs, mettez-les en comparaison l'un avec l'autre, faites vos réflexions dans le calme de la médita-

tion, et après avoir tout mûrement pesé, tirez vos conclusions.

Il n'y a pas à dire que vous demeurerez neutres, sans embrasser ni l'un ni l'autre des deux partis ; non, c'est impossible, car le genre humain tout entier est divisé en deux vastes camps. Les uns, armés de toutes les forces de l'amour-propre, combattent contre Dieu : ce sont les partisans de Lucifer. Les autres par l'abnégation d'eux-mêmes servent Dieu en cette vie pour le posséder en l'autre : ce sont les partisans de Jésus-Christ. Celui qui n'est pas d'un parti est nécessairement de l'autre.

Afin de vous aider à faire un choix prudent et sage, je diviserai cette méditation en deux points. — Dans le premier, nous considérerons Lucifer, capitaine des réprouvés, et la solde qu'il promet à ses partisans, tant en cette vie que dans l'autre ; — dans le second, nous considérerons Jésus-Christ, le chef des prédestinés, ainsi que les promesses qu'il fait à ses disciples tant pour la vie présente que pour la vie future. Chacun de vous prendra ensuite la détermination qu'il jugera bon.

II. Représentez-vous donc, d'une part, Lucifer, le prince des ténèbres et le tyran de ce monde, au milieu de Babylone, qui figure dans les divines Ecritures la cité des méchants : il est assis sur un trône de feu, autour de lui est un affreux cortége de démons conjurés pour la ruine du genre humain et l'extinction du règne de Jésus-Christ. Voyez cet aspect horrible, ce front altier où se peint l'orgueil, ces yeux enflammés qui lancent des éclairs, cette bouche écumant de rage et ne respirant que menaces et carnages. Quoique ce soit un pur esprit et qu'il n'ait point de corps, c'est sous cet extérieur effroyable cependant qu'il a coutume d'apparaître quand il veut faire parade de son arrogance. Remarquez comme il déploie sa ban-

nière, où sont représentés des figures obscènes et hideuses, d'abominables plaisirs ; d'un ton de voix formidable et séduisant tout à la fois, il appelle les misérables mortels à sa suite : *Venite, fruamur bonis* : Venez, vous crie-t-il, venez avec moi ; jouissons des plaisirs et des délices de la vie : *Nullum pratum sit, quod non pertranseat luxuria nostra*[1] : Enivrez-vous, parfumez-vous, couronnez-vous de roses, satisfaites votre intempérance, lâchez la bride à toutes vos convoitises, volez à la poursuite des honneurs, des richesses, des divertissements ; je ne vous prescris point d'autre loi que d'obéir à vos passions ; secondez-les sans crainte, et secouez le joug de la loi de Dieu, qui est trop dur, trop pesant pour vous, voire même insupportable ; donnez-vous la satisfaction de vivre en liberté, fiez-vous à moi et ne craignez rien : je vous ferai nager dans un océan de délices, et mener une vie si heureuse, si douce, si prospère, que votre sort sera vraiment digne d'envie.

Voilà les maximes dont Lucifer se sert pour attirer les hommes à son parti et les priver de la bienheureuse éternité ; maximes fondées sur l'amour des plaisirs, l'amour des richesses et l'amour des honneurs : c'est à l'aide de ces trois indignes amours, qui forment la triple devise tracée sur son étendard et correspondent aux trois concupiscences dont parle saint Jean, qu'il gagne presque tout le monde : il séduit les hommes sensuels par l'espoir des voluptés, les avares par l'espoir des richesses, et les ambitieux par l'espoir des honneurs. Il envoie donc ses satellites dresser partout des filets, selon la vision qu'eut saint Antoine abbé ; il y a des piéges et des embûches dans les cours, il y en a dans les plus modestes habita-

[1] Sap. 2, 6-8.

tions, il y en a dans les fréquentations, il y en a dans les bals, il y en a dans les soirées, il y en a dans les trafics et dans les négoces, il y en a partout. Et qui donc pourrait marcher sans crainte au milieu de tant de dangers?.. D'autant plus que les démons ont l'astuce de voiler le mal sous les apparences du bien, et de cacher l'hameçon perfide sous l'amorce du plaisir. Oh! que de pauvres âmes trompées par ces fallacieuses promesses courent en foule s'enrôler sous les étendards de Lucifer, et tournent le dos au Sauveur!

Ah! je vous en conjure, ouvrez les yeux pendant cette méditation, mes bien-aimés frères; reconnaissez les illusions qui vous éblouissent, et voyez d'où procèdent ces pensées qui vous inspirent une si haute estime des biens terrestres, ces attraits violents qui vous poussent à la recherche des plaisirs, des richesses et des honneurs. Ce sont autant d'insinuations par lesquelles le démon tâche de vous porter à offenser Dieu et de vous rendre ses esclaves. Au fond ce n'est qu'un charlatan; car en fin de compte, tout ce qu'il promet se réduit à un peu de fumée. Croyez-en Salomon, qui, après avoir été rassasié de tous ces biens que vante Lucifer, finit par confesser que tout n'était que vanité et affliction d'esprit : *Vanitas vanitatum, et omnia vanitas... et afflictio spiritus*[1]. Mais pourquoi vous renvoyer à Salomon? consultez plutôt votre propre expérience : oui, vous-mêmes, qu'avez-vous fait jusqu'ici? Vous vous êtes livrés corps et âme aux plaisirs des sens et à la fougue de vos passions; vous vous êtes consumés dans les affaires et les projets de fortune, n'est-il pas vrai? Et qu'en avez-vous retiré, si ce n'est des inquiétudes, des chagrins, des déceptions,

[1] Eccl. 1, 2-14.

une sorte d'enfer anticipé? Comment donc n'êtes-vous pas encore détrompés? Ah! disposez-vous à en finir une bonne fois et avec le monde, et avec le démon, et avec la chair, pour vous attacher à Jésus-Christ notre Seigneur.

III. Mais passons plus avant. Supposé que les biens que promet Lucifer fussent véritables, combien de temps dureront-ils?... Voyez-vous la duperie? Ecoutez ce qui arrive aux partisans de cet habile séducteur : *Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt*[1] : « Ils jouissent de ces biens pendant quelques jours, et tout à coup ils sont précipités dans les enfers. » — Et vous seriez assez insensés, assez ennemis de vous-mêmes, pour vous mettre au service d'un cruel tyran qui ne vous promet quelques gouttes de miel qu'afin de vous plonger dans une mer de fiel, et vous y plonger pour une éternité! Apprenez quelle est en réalité la récompense que vous pouvez espérer de Lucifer : c'est précisément celle que reçut de Mahomet premier un capitaine renégat. Celui-ci, après la prise de Constantinople, passa du camp des chrétiens dans celui des turcs, et jeta la croix pour prendre le turban. Mahomet, qui lui avait promis une fille en mariage pour prix de sa félonie, lui déclara que comme sa chair avait été souillée par les eaux du baptême, contrairement à la loi du Prophète, il fallait qu'avant la célébration des noces il fût écorché vif, afin de déposer cette peau baptisée, et que quand il en aurait revêtu une nouvelle, lui-même exécuterait sa promesse. Comme fut dit fut fait, et le malheureux expira en subissant ce barbare supplice. Vous pouvez vous attendre au même traitement, vous qui, après avoir été enrôlés par le baptême sous les éten-

[1] Job 21, 14.

dards de Jésus-Christ, avez osé vous révolter contre Dieu, et passer sous la bannière de son plus mortel ennemi. Ah! les pauvres dupes, reconnaissez les fraudes et les fourberies de ce maudit séducteur; il promet et ne donne rien, ou s'il a l'air de vous donner quelque chose, c'est un poison qui vous tue. C'est pourquoi, si vous n'avez pas encore pris la résolution de changer de vie, prenez-la tout de bon aujourd'hui, protestez à la face du monde entier que vous voulez être disciple de Jésus-Christ, embrassez généreusement son parti et soumettez-vous au joug suave de sa sainte loi.

IV. Après avoir examiné les conditions du parti de Lucifer, représentez-vous d'un autre côté Jésus-Christ, le Fils de Dieu, le véritable monarque de l'univers, qui a fixé son siége à Jérusalem, symbole de la cité des élus, suivant les saintes Ecritures. Il est assis sur un trône modeste, et son extérieur est plein de douceur et de dignité; il est entouré d'une troupe ravissante d'anges et d'hommes apostoliques, qu'il envoie dans toutes les directions, pour engager tous les hommes à son service, et leur persuader de s'enrôler sous les bannières du vrai Dieu; il leur suggère, comme moyens propres à attirer le monde à son parti, d'insinuer dans tous les cœurs un vif et puissant désir de leur salut, et l'amour de leur Créateur; de leur faire comprendre la vanité des biens terrestres, la grandeur et le prix inestimable des biens célestes. Lui-même adresse à tous les plus douces invitations : *Venite ad me omnes :* Venez à moi, dit-il, vous tous qui vous fatiguez pour mon amour, et je vous soulagerai, je vous réconforterai; prenez mon joug sur vous, car mon joug est doux et léger; embrassez ma croix, elle est la source de la vie et du salut : oui, c'est dans ma croix que vous trouverez la force du cœur, la joie de l'esprit, la perfection de la vertu,

l'espérance de la béatitude éternelle. et les consolations les plus vraies et les plus intimes. — C'est en effet une vérité bien frappante, mes chers frères. que tandis que Jésus nous appelle à souffrir, il fortifie tellement le cœur, que la souffrance en pratique devient une véritable jouissance. Demandez-le à ces saintes âmes qui ont suivi de plus près le Sauveur, et toutes lui rendront ce témoignage. Saint Louis, fils du roi Charles, de Naples, après avoir revêtu l'humble habit de Saint-François, avait coutume de dire qu'il savourait plus délicieusement un morceau de pain obtenu en mendiant, que les mets exquis de la table du roi. Saint Augustin, après avoir goûté tous les plaisirs des sens, confessa enfin qu'il trouvait incomparablement plus de charmes dans la chasteté parfaite que dans la satisfaction de ses appétits rebelles : *Voluptates quas amittere metus fuerat, jam dimittere gaudium erat*[1]. Et l'apôtre saint Paul nous assure qu'il surabonde de joie au milieu de toutes les tribulations qu'il a à supporter pour l'amour de son Dieu : *Superabundo gaudio in omni tribulatione mea*[2]. Vous croyez peut-être que la vertu n'a pas ses délices! Oh! combien elles sont plus douces, plus suaves que toutes celles que vous promet le démon! Faites-en l'essai, mes chers frères, faites-en l'essai ; et je suis certain que du moment où vous aurez pris la ferme résolution de suivre Jésus-Christ, la terre deviendra pour vous un avant-goût du paradis.

V. Mais prenons même que Jésus voulût que, pendant les quelques jours que vous avez à passer ici-bas, vous ne fissiez que gémir sous le poids de la croix ; figurons-nous qu'il nous dît : *Plorabitis et flebitis vos ; mundus autem gaudebit*[3] : «Vous pleurerez, vous serez dans la peine, et le

[1] Aug. Conf. [2] II Cor. 7, 4. [3] Joan. 16, 20.

monde se réjouira ; » mais qu'il ajoutât ensuite : *Tristitia vestra convertetur in gaudium*[1] : « Il est vrai toutefois que vos souffrances passagères se convertiront en une joie qui ne finira point, et que votre combat d'un moment sera suivi d'un éternel triomphe » : *Estote fortes in bello, et accipietis regnum æternum*[2]. Tandis qu'au contraire les joies éphémères du monde se changeront en pleurs éternels, et leurs plaisirs insensés seront punis par les supplices les plus atroces. Supposé, dis-je, que le Sauveur tînt ce langage, ne devrions-nous pas encore nous animer à le suivre, afin de nous assurer la bienheureuse éternité ? — Oui, certainement, et nous n'aurions pas le droit de trouver étrange que ce paradis, qui a coûté aux vierges tant de mortifications, aux confesseurs tant de pénitences, aux martyrs tant de sang, nous coûtât aussi quelque chose à nous-mêmes. Et pourtant il n'en est rien ; car Jésus-Christ mêle aux souffrances tant de contentement, de paix et de consolation, que souffrir pour lui, je le répète, c'est jouir. Comment donc ne nous déterminons-nous pas tous à suivre ce bon Sauveur ?

Oh ! vous tous qui êtes ici, levez les yeux au ciel, et promenez un regard sur la gloire des bienheureux ; considérez les fêtes perpétuelles, les triomphes sans fin qu'ils célèbrent, au sein d'une immense félicité, en se voyant à l'abri de tous les maux, et en possession assurée de tous les biens ; et puis dites-vous : Voilà la magnifique récompense que réserve Jésus-Christ à quiconque repousse les offres du démon et se range sous son étendard. Demandez même à ces heureux habitants du ciel combien ils se félicitent maintenant d'avoir été les disciples de la croix du Sauveur ; vous entendrez comme ils béniront mille et mille

[1] Joan. 16, 20. [2] Liturg.

fois et la patience dans les travaux, et la mortification des sens, et la modestie, et la retraite, et la pénitence ; ils vous diront que les plus rudes austérités leur semblent bagatelle à côté de cet océan de contentement où ils nagent. — Qu'attendez-vous donc ? Mettez tous la main sur le cœur et préparez-vous à en exprimer, dans cette méditation, la résolution la plus efficace que vous ayez formée de votre vie, en protestant ouvertement que vous voulez être les disciples de Jésus-Christ. Advienne que pourra, en dépit des frémissements du monde et de l'enfer, je veux être tout à Jésus : telle doit être en somme la conclusion de cette méditation : Je veux être tout à Jésus, je veux être à lui sans réserve et sans partage. (*A genoux.*)

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Premier prélude. Représentez-vous, comme nous l'avons expliqué, d'une part Jésus-Christ, comme chef des prédestinés, et de l'autre Lucifer, comme chef des réprouvés.

Deuxième prélude. Demandez à Dieu la grâce de faire ce soir un bon choix, c'est-à-dire, de repousser les sollicitations de Lucifer et de vous rendre aux douces invitations du Sauveur.

PREMIER POINT.

Considérez qu'il y a dans le monde deux maîtres qui

s'en disputent l'empire, un maître légitime qui est Jésus-Christ Notre-Seigneur, et un tyran, qui est Lucifer. Tous les deux arborent leur étendard, et font des recrues en tâchant d'en attirer le plus possible à leur parti. Représentez-vous en premier lieu Lucifer, le prince des ténèbres, sur un trône de feu, avec cet aspect épouvantable et monstrueux, sous lequel il s'est fait voir en certaines circonstances. Voyez-le commander, avec des transports de rage, à une troupe innombrable de démons qui l'entourent, de se répandre par toute la terre, pour exciter tous les hommes à se révolter contre leur Seigneur. Les armes qu'il assigne à ses soldats, pour faire la guerre contre Dieu, sont les passions déréglées, les convoitises de l'amour-propre, en d'autres termes, ce monstre à trois têtes décrites par saint Jean : la concupiscence de la chair, la concupiscence des yeux et l'orgueil de la vie : *Concupiscentia carnis, concupiscentia oculorum et superbia vitæ*[1]. Il invite donc tout le monde à se procurer plaisirs, richesses et honneurs, même en dépit de la volonté de Dieu.

Arrêtez-vous ici. N'avez-vous jamais combattu sous les enseignes de Lucifer?... N'avez-vous jamais suivi ses maximes?... Ah! plaise à Dieu que, non content d'être son disciple, vous n'ayez point arboré son drapeau, en vous faisant le promoteur de ses intérêts, par exemple, en tournant en ridicule celui qui s'adonne plus spécialement aux exercices de piété, qui fuit avec plus de soin les occasions dangereuses, et fréquente régulièrement les sacrements. Plaise à Dieu que dans les conversations vous n'ayez point cherché à insinuer que vouloir changer de vie, c'est se remplir de scrupules; que Dieu est bon, qu'il compatit à nos faiblesses, qu'il est toujours temps de

[1] Joan. 2, 16.

s'amender, qu'il faut bien que la jeunesse se passe. Plaise à Dieu que vous n'ayez point disséminé partout ces maximes funestes, remplissant ainsi l'office d'un véritable démon incarné! Et jusques à quand ferez-vous la guerre à votre Dieu ?... Ah! rentrez en vous-même, et frappez-vous la poitrine en détestant des sentiments si pervers. Oh! quel tort effroyable vous avez fait à votre divin Rédempteur, lorsque, non content de perdre votre âme, vous en avez encore ruiné tant d'autres. Demandez-en pardon à Jésus-Christ, et promettez-lui de renoncer à ce langage impie.

Ah! mon Dieu, comment ai-je vécu!... Ma vie a été celle d'un démon, et pire encore; je ne me suis pas contenté de souiller mon âme par tous les vices, j'ai encore perverti les autres. Je m'en repens, ô mon Dieu! je me repens de tout mon cœur de tant de malice. Mon aimable Sauveur, me voici prosterné à vos pieds, pour vous faire l'aveu de ma perversité : je confesse que j'ai suivi le parti de Lucifer, votre adversaire, tant en paroles qu'en désirs; trop souvent, hélas! je me suis rendu aux insinuations de ce perfide séducteur, j'en gémis maintenant, et je voudrais en verser des larmes de sang. Considérez mes pleurs, ô mon Dieu! et augmentez ma douleur de plus en plus. Vous voyez le fond de mon cœur, et vous savez que je hais, que je déteste ces déréglements et ces scandales par lesquels j'ai causé la ruine de tant d'âmes. Oui, je m'en repens, ô mon Dieu! et je vous prie et vous conjure de me recevoir au nombre de vos soldats. Augmentez en moi l'estime et la vénération pour vos saintes maximes; car, je le reconnais, je n'ai été jusqu'ici que le fauteur des maximes de Lucifer. Désormais, à la face du monde entier, je professerai ouvertement les maximes de l'évangile; parce que je veux être enfin tout à vous, ô mon doux Jésus! Oui,

je le dis du fond du cœur : je veux être tout à Jésus, je veux être à lui sans réserve et sans partage.

VII. Mais pour augmenter votre douleur, dites-moi quel motif vous a poussé à combattre sous les enseignes de Lucifer. — Ne vous apercevez-vous pas que c'est un traître qui promet ce qu'il ne peut donner, ce qu'il ne donnerait même pas s'il le pouvait. Il promet des plaisirs, et il ne donne que des angoisses. Les biens apparents qu'il vous donne sont ou vains, ou vils, ou honteux, et en outre mélangés de tant d'amertumes, que mille contentements ne compenseraient pas le moindre des tourments qu'ils occasionnent : *Et ecce universa vanitas et afflictio spiritus*[1]. En douteriez-vous, par hasard ? — Réfléchissez au passé, et croyez-en du moins votre propre expérience : quand avez-vous trouvé le bonheur en vous éloignant de Dieu ? — Pesez bien cette question : quand avez-vous jamais trouvé le bonheur en vous éloignant de Dieu ? — N'est-ce point une vérité palpable pour vous qu'il n'y a point de paix pour l'impie : *Non est pax impiis*[2] ? Non, il n'y a point, et il n'y aura jamais de paix pour vous, aussi longtemps que vous ne vous donnerez point entièrement au Seigneur. Que tardez-vous donc à vous y déterminer ? — Ne fût-ce que dans votre propre intérêt, et pour votre tranquillité vous devriez faire ce choix ; et vous hésiteriez à le faire tandis qu'il y a tant d'autres avantages à suivre le parti de Jésus-Christ ? Rougissez de vous être laissé tromper par un traître, qui n'a jamais payé vos peines que de faux plaisirs et de véritables misères. Et puis ne voyez-vous pas que cet infernal séducteur ne se contente pas de si peu ? Non-seulement il veut vous ravir la paix du cœur, mais encore vous précipiter dans l'abîme pour toute l'éter-

[1] Eccl. 1, 14. [2] Isai. 48, 22.

nité : *Fur non venit nisi ut furetur, et mactet, et perdat*[1]. Le voleur ne vient pas seulement pour voler, *ut furetur,* il ne prétend pas seulement vous dérober le trésor de la vertu ; mais aussi donner la mort à votre âme par le péché : *ut mactet;* et puis vous précipiter corps et âme pour toute une éternité en enfer, en vous frustrant de cette gloire immense dont il a été privé lui-même par sa faute : *ut perdat.*

A quoi pensez-vous donc? Vous hésitez encore savoir si vous tournerez le dos, oui ou non, à un monstre si abominable? — Ah! imitez le petit enfant qui, se voyant sur le bord d'un précipice, recule épouvanté, et court en poussant des cris se jeter entre les bras de sa mère. Vous n'avez que trop longtemps marché sur le bord de l'abîme, il est temps de briser les chaînes de ce barbare esclavage dans lequel vous avez vécu et d'aller vous jeter en soupirant aux pieds de Jésus, pour les couvrir de vos baisers et de vos larmes; demandez-lui pardon d'avoir reconnu si tard votre erreur, et en vous frappant la poitrine, dites-lui que vous n'êtes pas digne d'être admis à son service, mais que vous méritez d'être précipité au fond des abîmes comme un rebelle et un renégat.

Hélas! qu'ai-je fait, ô mon Dieu, en me révoltant contre vous! je m'en repens, Dieu de mon âme ; grande a été ma malice, mais plus grande encore est votre miséricorde : pardonnez-moi donc la témérité avec laquelle j'ai prêté l'oreille pendant tant d'années aux suggestions perverses de Lucifer. Oh! quel aveuglement! je cherchais le bonheur dans le bourbier de l'iniquité, qui n'est qu'une source d'inquiétudes. Bonté infinie, ayez pitié de moi! Pardon, mon Dieu, pardon. Me voici fermement résolu de m'adon-

[1] Joan. 10, 10.

ner tout entier à votre service. C'est pourquoi, en présence du ciel et de la terre, je proteste que je renonce de bon cœur à toutes les illusions du démon, et que je veux à tout prix vous appartenir sans réserve, mon Dieu. Ah! c'est bien du fond du cœur que je le dis! oui, j'y suis bien décidé; je ne me suis que trop laissé séduire jusqu'ici. Adieu désormais, pompes mondaines, luxe frivole! adieu, fréquentations, bals et soirées! adieu, plaisirs et intrigues criminelles! Je veux être tout à Jésus; je le dis et je le répète du fond du cœur : Je veux être entièrement à Jésus...

SECOND POINT.

VIII. Pour affermir cette sainte résolution d'être tout à Jésus, figurez-vous ce divin chef tenant en main l'étendard de la croix, et entouré d'une troupe nombreuse d'anges et de saints, tous brûlant de zèle pour la gloire de Dieu. Avec un extérieur humble, à la vérité, mais infiniment attrayant, il leur ordonne de parcourir toute la terre en son nom, pour tâcher de porter tous les hommes à le suivre, en foulant aux pieds les honneurs, les richesses et les plaisirs, et leur promettre de sa part la paix en cette vie et la gloire éternelle en l'autre. — Que dites-vous, que pensez-vous de cette aimable invitation? Vous frémissez peut-être à la vue de la croix?... Oh! rassurez-vous; il est bien vrai que Jésus ne parle que de croix, de pauvreté, d'humiliation, d'abnégation de soi-même; mais cette humiliation est une véritable exaltation, cette pauvreté une véritable abondance, cette abnégation un véritable amour, cette croix enfin une source de paix. Non-seulement il vous donne le secours intérieur de sa grâce pour surmonter les difficultés de la vie chrétienne, mais il les adoucit à tel point, que les larmes mêmes de la pénitence

ont plus de charmes que les folles joies du théâtre. — Vous avez peine à le croire, peut-être?... Ah! faites-en l'essai, de grâce, faites-le, et vous toucherez au doigt combien Dieu est bon pour ceux qui l'aiment : *Quam suavis est Dominus diligentibus se.*

O mon Dieu! je n'en puis douter; tous les jours vous me faites éprouver ces célestes douceurs. C'est pourquoi, prosterné la face contre terre, je vous adore pour mon Seigneur et mon unique maître ; je me donne et me consacre entièrement à votre service; je déclare que je ne veux plus combattre que pour vous, et ne me laisser gouverner que par vous. Je vous remercie de cette excessive bonté qui vous a porté à prendre sur vous les travaux, les fatigues et les souffrances de la guerre que j'ai à soutenir contre mes ennemis; sans vous, ô mon divin chef, ils me fermeraient la voie qui conduit au ciel et m'entraîneraient vers l'enfer; je vous rends grâce, ô mon roi! je vous rends grâce. Ah! que je suis désolé d'avoir suivi pendant tant d'années le parti de Lucifer. Malheureux que je suis! qu'espérais-je en obéissant à la fougue de mes passions et en vous préférant un si cruel tyran?... Oui, j'ai été cent fois pire qu'un démon, je mériterais autant d'enfers que je me suis de fois révolté contre vous. Pardonnez-moi, ô Dieu miséricordieux! me voici abîmé en présence de votre adorable majesté, pénétré de douleur et fermement résolu d'être tout à vous. Oui, que les anges et les hommes l'entendent, que les démons et toutes les créatures le sachent : Je veux être tout à Jésus.

Répétez-le vous-mêmes, mes frères; répétez-le les larmes aux yeux et en vous frappant la poitrine : Je veux être tout à Jésus... Je veux être à lui sans réserve... Heureux si vous le dites du fond du cœur!

IX. Mais allons plus avant; supposons que pour sui-

vre Jésus il dût vous en coûter des fatigues, des peines et des privations... N'entendez-vous pas la magnifique promesse que vous fait le divin Maître : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant*[1] : « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et une vie plus abondante. » Il vous promet une félicité telle que, pour vous la procurer, le Père éternel a donné son Fils unique, le Fils unique du Père s'est donné lui-même, et le Saint-Esprit a concouru à cette donation avec un amour infini. En un mot, votre récompense, si vous vous déterminez à suivre Jésus-Christ, sera la vie éternelle, c'est-à-dire une vie dont quelques instants ne seraient pas achetés trop cher par les tourments de tous les martyrs ensemble, une vie qui vous fera vivre plus en Dieu qu'en vous-mêmes et qui vous plongera dans un océan de délices pour toujours. . Qu'en dites-vous maintenant? Quoi! vous entendez des promesses si magnifiques, et vous hésitez encore à vous décider?... Votre cœur ne bondit pas de joie?... Vous ne vous précipitez pas dans les bras de Jésus, pour vous donner à lui sans réserve?... Remarquez que le temps est court, mais que l'éternité ne finira jamais, et que si vous ne prenez pas votre parti ce soir, votre sort est peut-être fixé éternellement.

Ah! je me rends enfin, ô mon Dieu! que pourrais-je exiger de plus pour me décider à suivre votre étendard? Que pourriez-vous m'offrir de mieux pour m'attacher inviolablement à votre parti jusqu'à la mort?... Une vie éternelle, un paradis, un état de béatitude qui surpasse tous mes désirs, et qui ne laisse pas sans récompense la moindre pensée employée pour vous, tout cela ne suffirait pas pour captiver mon cœur?... Une si brillante

[1] Joan. 10, 10.

perspective ne devrait-elle pas nous rendre infatigables dans la pratique de la vertu?... Ne devrait-elle pas nous enflammer d'une noble ardeur pour les souffrances, pour les humiliations, pour la mortification de nos convoitises?... Ne devrait-elle pas allumer dans nos cœurs un désir insatiable de procurer la gloire de Dieu et son bon plaisir en toutes choses, en foulant aux pieds tous les divertissements du siècle?... Et pourquoi ne le fais-je pas?... Pourquoi ni pensé-je pas?... Ah! si j'ai été aveugle par le passé, il n'en sera plus de même à l'avenir. Voici, mon Dieu, que par amour pour vous, à la face du monde entier, je dis un éternel adieu à toutes les vanités : adieu, plaisirs et pompes du monde; adieu, divertissements; adieu, passe-temps frivoles! je veux être entièrement à Jésus.

Et vous, mes frères, vous qui par le passé avez été tout au démon, en suivant ses maximes infernales, avec quels sentiments pouvez-vous proférer ces protestations, si vous n'avez pas encore pleuré le malheur que vous avez eu d'adhérer si longtemps au parti de Lucifer? Pleurez donc l'injure énorme que vous avez faite au divin Maître en lui tournant le dos pour vous donner à un traître; frappez-vous la poitrine et demandez-lui-en pardon. — Pardon, mon Dieu, pardon. Ah! pardonnez-nous à tous, aimable Jésus, pardonnez-nous. Nous voici bien résolus de nous consacrer tous à votre service; nous ne reconnaissons que vous seul pour notre Maître, pour notre Capitaine, pour notre Sauveur, pour notre Jésus. Tous nous sommes déterminés à marcher sous vos bannières, à professer vos maximes, à vous imiter. Ah! donnez-nous la grâce de briser les liens du démon, savoir, toutes les attaches aux vanités de la terre. Nous ne voulons pas nous exposer au péril de la damnation; nous embrassons avec

joie votre croix. Nous voulons souffrir avec vous en ce monde, être humiliés avec vous, supporter les adversités et les tribulations avec vous, pour être admis à nous réjouir avec vous en paradis. Et si vous prévoyiez que nous dussions à l'avenir rentrer dans la mauvaise voie, semez-la de tant d'épines que nous soyons contraints de gré ou de force, à retourner sur nos pas. Mais non ; la résolution que nous prenons ce soir, nous la prenons par pur amour, et c'est du fond du cœur que chacun de nous proteste qu'il veut être tout à vous, mais à vous sans réserve et sans partage.

Répétons-le donc tous avec une sainte joie : Je veux être tout à Jésus... Je veux être à Jésus sans réserve. *Pater* et *Ave*.

RÉFLEXION.

X. Pour être tout à Jésus, il ne suffit pas de le dire, il faut en venir efficacement à la pratique ; c'est pourquoi je ne voudrais pas que le démon vous induisît en erreur en vous donnant à entendre que vous pouvez faire l'un et l'autre, c'est-à-dire, être à son service et au service de Dieu. Il n'en est rien, mes chers frères : nul ne peut servir deux maîtres à la fois : *Nemo potest duobus dominis servire*[1]. Ne cherchez pas des tempéraments et des accommodements impossibles ; car votre divin Sauveur a dit : *Qui non est mecum, contra me est* : « Qui n'est pas pour moi, est contre moi. » Il veut tout ou rien. Le démon, qui n'est que l'usurpateur de votre cœur, se contenterait bien d'un partage ; mais Jésus, qui en est le maître véritable et légitime, proteste ouvertement qu'il lui faut tout ou rien. Qu'en dites-vous? A-t-il raison?... Eh bien

[1] Matth. 6, 24.

donc ! si vous voulez faire don de votre cœur à Jésus, débarrassez-le de tout ce qui lui déplaît. Voyez s'il ne s'y cache point quelque affection déréglée pour une créature ou l'autre, quelque attache à des intérêts et des gains illicites; s'il n'est pas adonné, enclin à des plaisirs déshonnêtes, si par suite il n'entretient pas des amitiés et des commerces dangereux, des fréquentations et des conversations scandaleuses. Observez s'il n'y règne pas une certaine hauteur qui le porte à mépriser les autres. Si votre cœur est engagé dans ces filets, à quoi servent toutes les belles protestations que vous avez faites? Les communions, l'assiduité aux exercices de piété, et tant d'autres petites dévotions que vous pratiquez sont belles et bonnes : mais si le cœur n'est pas libre et vide de toute attache aux créatures, à quoi bon? .. Illusion funeste de beaucoup de chrétiens de nos jours! Ils voudraient accorder ensemble l'idole de Bélial et l'arche du Testament, Dieu et le démon. Vain projet ! Si vous voulez être partisan de Lucifer, soyez-le, à la bonne heure! mais alors pourquoi masquer votre dessein sous les apparences de la dévotion? Pourquoi profaner les sacrements en ne les recevant que d'une manière sacrilége? — Que si vous voulez être tout à Jésus, comme j'espère qu'il vous en aura inspiré la résolution dans cette méditation , il ne faut pas tergiverser : il faut du cœur, et un grand cœur, afin de renoncer au péché, et savoir même briser complètement avec le monde, s'il en est besoin et si votre condition le comporte. L'exemple que je vais vous rapporter servira à stimuler votre courage.

XI. Une des premières dames d'Espagne, dona Catherine Sandoval, balança quelque temps pour savoir si elle s'adonnerait à la piété ou à la vanité, si elle serait tout à Jésus, ou bien tout au monde. Enfin prévalut l'esprit du monde, qui est l'esprit de Lucifer, et de fait elle s'enor-

gueillit à un tel point de ses rares qualités, qu'étant recherchée en mariage par plusieurs partis honorables, elle répondait avec dédain qu'elle ne s'unirait jamais qu'à une tête couronnée, ou à un prince de sang royal. Un gentilhomme qui en était épris, promit une magnifique récompense à une de ses femmes de chambre, si elle pouvait la porter à accepter ses propositions. Celle-ci étant entrée un matin dans la chambre de sa maîtresse, et voulant entamer une conversation qui l'amenât à faire l'éloge de ce chevalier, lui dit : Ô signora, quel beau songe j'ai fait cette nuit ! il m'a semblé voir le palais superbement décoré, et toute la famille en fête, à l'occasion de vos noces qui se célébraient avec tel gentilhomme, — et elle allait s'étendre en louanges sur le compte de ce dernier, lorsque Catherine, gravement indignée, la mit brusquement à la porte, en lui répliquant : Ne t'ai-je pas dit plusieurs fois que je ne donnerai mon cœur à personne, si ce n'est à un roi ou à un prince de race royale?... S'étant levée ensuite, elle se mit à se promener dans sa chambre, en roulant dans son esprit mille rêves de grandeur et de pompes royales. Mais tandis qu'elle se laissait aller à ces ambitieuses pensées, son regard tomba sur un crucifix qui se trouvait suspendu à la muraille ; en voyant son Sauveur couronné d'épines, et en lisant le titre de la croix : *Jesus Nazarenus, Rex Judæorum,* elle se sentit touchée, et en même temps elle entendit une voix qui lui dit intérieurement : Je suis le roi que tu cherches ; tu m'auras dans cet état. Catherine se jeta par terre, et s'avouant vaincue elle répondit sur-le-champ à l'invitation amoureuse de Jésus : Oui, mon Jésus, dit-elle ; je vous accepte pour époux, et tel que vous voulez bien vous donner à moi, avec votre couronne d'épines. Puis comprenant qu'un membre délicat ne convient pas sous un chef couronné d'épines : *Non decet*

sub capite spinoso membrum esse delicatum, elle commença à macérer son corps par les plus rudes pénitences, et après avoir mené assez longtemps dans le siècle la vie d'une religieuse, elle entra dans un monastère de sainte Térèse pour y mourir en sainte.

XII. Mon cœur me dit que Jésus veut faire quelques conquêtes parmi ceux ou celles qui m'écoutent. Ah! s'il en est ainsi, vous qui sentez l'appel intérieur de la grâce, qui que vous soyez pourquoi n'y correspondriez-vous pas? Je vous en supplie, ne repoussez point l'invitation de Jésus, ne résistez point à une si douce inspiration. Souvenez-vous que de la résolution que vous allez prendre ce soir dépend peut-être votre salut éternel. Ainsi donc, tandis que le très-saint Sacrement sera exposé, recommandez-vous à Jésus-Christ dans la divine Eucharistie, afin que, s'il vous appelle, il vous donne la force de le suivre; puis, après avoir pris votre résolution agissez de telle sorte que chacun puisse voir que vous êtes changé en un autre homme, et dire de vous : *Hæc mutatio dexteræ Excelsi :* Ce changement est vraiment l'œuvre du Très-Haut. » *Pater* et *Ave.*

SEPTIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LE PÉCHÉ VÉNIEL.

I. De deux choses l'une : ou les Saints se sont trompés, ou nous nous trompons nous-mêmes. Les Saints vivaient dans une vigilance continuelle, et nous nous laissons aller à la plus grande liberté ; les Saints faisaient cas des plus petits obstacles qui les empêchaient de tendre directement au salut, et nous marchons à l'aventure par les sentiers qui aboutissent à la perdition éternelle; les Saints tâchaient d'éviter les moindres défauts et jusqu'à l'apparence d'un danger. et nous, nous méprisons avec une souveraine témérité les petites chutes, nous nous jouons sur le bord du précipice. Qui est-ce qui se trompe ou qui l'entend le mieux, de nous ou des Saints? Sans aucun doute, c'est nous qui sommes dans l'erreur. Trouvez bon par conséquent que dans cette réforme spirituelle je vous fasse comprendre que certains péchés véniels, que vous traitez si légèrement et dont vous ne tenez aucun compte, sont aux péchés mortels comme les fièvres à la mort : si on les néglige, ils produisent des effets non moins pernicieux que les maladies les plus désespérées et réputées incurables. Tel est le but du présent examen. N'appelez donc plus le péché véniel un mal léger ; mais dites que tout péché véniel, quoique léger en tant que péché, n'est

point léger en tant que mal, attendu que c'est un mal très-grave et par sa nature, et dans ses effets, et dans ses châtiments. Pénétrez-vous une bonne fois de cette doctrine incontestable, qu'envisagé comme mal moral il n'y a point de péché qu'on puisse dire positivement léger, mais que tous sont plus ou moins graves, et que tous doivent être évités avec le plus grand soin : tous sont détestés de Dieu, détestés des Saints, et doivent être aussi détestés de nous ; parce que toute fièvre, si l'on n'y prend garde, finit par occasionner la mort.

II. Mon dessein n'est point d'engendrer des scrupules dans les âmes : c'est pourquoi je vous dirai que je n'entends point parler de certaines imperfections, qui sont comme inhérentes à notre faiblesse, et dont, au sentiment des théologiens, nous ne pouvons que difficilement nous préserver aussi longtemps que nous habitons cette prison de boue ; mais j'entends vous entretenir de ces péchés véniels qui préparent la voie à des péchés plus graves ; de ceux dont la matière est la même que pour les péchés mortels ; de ceux qui se commettent de propos délibéré et, pour ainsi dire, avec les yeux ouverts.

Or, je dis que ces péchés véniels commis volontairement et avec pleine advertance, quoique appelés légers par rapport au péché mortel, cependant, considérés en eux-mêmes, c'est-à-dire comme mal, et non pas comme péchés, sont réellement un mal très-grave de leur nature, qu'ils souillent étrangement une âme, et la rendent difforme aux yeux de Dieu. Ecoutez sainte Catherine de Gênes qui vous dira l'effet que produisit sur elle l'ombre seule d'un péché véniel, qu'elle ne fit qu'entrevoir : « Ah ! quel spectacle affreux ! s'écrie-t-elle ; peu s'en est fallu que je ne mourusse d'effroi. Il est certain que si cette vision durait un peu plus, je n'aurais pu demeurer en vie un

seul instant, fussé-je même de roche ou de diamant. » Contemplez-vous maintenant, mes bonnes âmes, vous qui êtes si fières de vous-mêmes, et qui croyez être grand'-chose devant Dieu, contemplez-vous, dis-je, couvertes des pieds à la tête de péchés véniels, et puis faites vos réflexions. Si l'ombre seule d'un péché véniel rend une âme tellement hideuse, qu'elle ne peut supporter la vue d'elle-même sans être saisie d'horreur, quel aspect ne présenterait pas votre âme, coupable non pas d'un seul péché véniel, mais d'une multitude de péchés de cette espèce, si enracinés et si importants par leur qualité et par leur malice? Puis comptez-les : petites colères, aversions légères, louanges de soi-même, pertes de temps, irrévérences dans les églises, distractions dans la prière, vanités, immodesties, luxe dans les habits, sensualité dans le boire et le manger, omissions plus ou moins notables par rapport à l'instruction des domestiques, à l'éducation des enfants, à l'édification du prochain, à l'administration de votre charge, à l exercice de la vertu, impatiences, contestations, vaines gloires, mensonges, petites médisances, et toutes ces fautes par centaines et par milliers, et enracinées depuis de longues années, et toujours accumulées les unes sur les autres. Est-il un lépreux, si dégoûtant qu'il soit, comparable à une âme chargée de tant de souillures? Ne vous étonnez donc pas quand je vous dis que le péché véniel est un mal très-grave de sa nature, et n'appelez plus désormais léger un mal qu'il ne serait pas permis de commettre, quand même il s'agirait de sauver un monde.

III. Il vous semble peut-être que j'aie été trop loin en disant que l'on ne pourrait licitement adhérer à un péché véniel, quand même il s'agirait de sauver un monde; et cependant il en est ainsi. Figurez-vous la terre tout en-

tière engloutie sous les eaux du déluge, et les hommes nageant à la surface et cherchant un refuge dans l'arche ; supposez en même temps que Noé ait reçu l'ordre de n'y admettre personne, bien que la défense ne soit ni rigoureuse, ni obligatoire sous peine de péché mortel, mais simplement sous peine d'une transgression légère, n'excédant pas les limites du péché véniel. Dans cette supposition donc, qu'est-ce que Noé devrait répondre aux malheureux qui le supplient de leur tendre la main et de les mettre en sûreté? Il devrait leur crier sans hésiter : Retirez-vous, je ne puis vous recevoir ; je compatis à votre malheur, il est immense ; mais le mien serait encore plus grand si je me rendais coupable d'un péché véniel : votre mal est le mal de la peine, le mien serait un mal moral, une faute ; périsse donc le monde avec tous ses habitants : ce désastre immense est un moindre mal que le serait mon péché, quoique léger. — Telle devrait être la réponse du patriarche, et telle devrait être aussi la nôtre, lorsque nous sommes en présence d'un gain, d'une satisfaction, d'un avantage, d'un bien quelconque à obtenir, ou d'un mal à éviter, moyennant un péché véniel. Comment avez-vous fait en pareille occurrence? N'êtes-vous point effrayés d'entendre que même pour sauver le genre humain du déluge, il n'est point permis de commettre un seul péché véniel ?

Elevons encore plus haut nos regards, et supposons que Dieu fît tomber un déluge de feu sur le séjour des bienheureux, et que tous les anges, tous les saints, sans même en excepter la Mère de Dieu, fussent sur le point de périr au milieu des flammes, et que par un léger mensonge vous pussiez éteindre ce vaste incendie ; vous serait-il permis de proférer ce mensonge ? Non, mes frères, non. Que le paradis, devriez-vous dire, devienne la

proie des flammes ; que les anges, et les saints et l'auguste Vierge elle-même rentrent dans le néant d'où ils sont sortis : ce sera toujours un moindre mal que le mal d'un péché véniel ; parce que le péché véniel est un mal d'un ordre supérieur, et ne saurait être comparé à un mal d'une nature moins élevée, telle que la destruction d'un monde, la destruction du paradis, et l'anéantissement de toutes les créatures. Il vaut bien mieux, dit saint Dorothée, que tous les corps périssent, que de faire à l'âme la moindre blessure : *Longe melius est omnia corpora perire simul, quam lædi animam in re minima.* O péché véniel, trop peu connu des hommes ! O péché véniel, mal affreux, mal plus grand que l'anéantissement de l'univers tout entier !

IV. Je m'adresse présentement à vous, pécheurs, qui ne voyez dans le péché véniel qu'une légèreté, une bagatelle, un rien. Supposez-vous coupables d'une seule de ces fautes que vous appelez légères, et puis invitez le Sauveur à suspendre l'effet de ses mérites, à retirer le prix de son sang versé pour l'expiation de vos péchés, et essayez de satisfaire par vous seul à la justice divine : y réussirez-vous ? L'opinion la plus probable soutient que non. En effet, l'offense croît en proportion de la dignité plus ou moins éminente de la personne outragée ; ainsi, qu'un simple sujet commette contre son prince un acte d'irrévérence, l'offense qui passerait peut-être inaperçue si elle était faite à un de ses semblables, revêt, par cela seul qu'elle s'adresse au prince, un caractère particulier de gravité, et vous ne trouverez personne qui osât soutenir que ce malheureux fût en état de donner par lui-même une satisfaction équivalente à la personne outragée de son souverain. De même le péché véniel, quoique léger de sa nature, est cependant une injure faite

en quelque sorte à la majesté infinie de Dieu par le dernier de ses serviteurs, l'homme, et par là elle acquiert un tel degré de gravité que nul ne pourrait se prétendre capable de la réparer par une satisfaction proportionnée ; d'où il suit qu'il faut l'intervention du sang infiniment précieux de Jésus-Christ. O péché véniel ! il a donc fallu pour l'effacer qu'un Homme-Dieu versât des flots de sang.

Un déluge même de feu en enfer est un moindre mal qu'un péché véniel. Aussi Dieu a pu vouloir l'enfer et le créer, au moins dans l'hypothèse d'un péché mortel non réparé ; mais peut-il vouloir un léger défaut, un péché véniel? Non, il ne le peut point, et dire le contraire ce serait la plus grave erreur. Ici je reste confondu et je me tais à la pensée d'une si grande vérité, et j'en médite les terribles conséquences. Je mets l'enfer en regard d'une impatience, et une impatience est un plus grand mal que l'enfer ; je mets l'enfer en regard d'une parole oiseuse, trop libre, et cette parole trop libre est un plus grand mal que l'enfer ; je mets l'enfer en regard d'un mensonge, et le mensonge est un plus grand mal que l'enfer, et un mal beaucoup plus à craindre que l'enfer même, si l'on n'envisage l'enfer que comme peine, ou mal du sens ; puisqu'en effet on peut supposer le cas que Dieu veuille l'enfer, qui est le mal de la peine ; mais on ne peut supposer dans aucun cas qu'il veuille le péché véniel, qui est le mal de la faute. Appelez maintenant léger ce mal qui imprime dans l'âme une tache si hideuse que pour l'effacer il faut le sang d'un Dieu rédempteur ; ce mal qui est plus grand que l'enfer même. Quoi ! vous traiteriez de bagatelle un mal si affreux !... Péché léger, soit : mais en tant que mal, c'est un mal très-grave, et des plus graves. C'est ce qu'inculqua Notre-Seigneur à sainte Brigitte : « Garde-toi, ma fille, lui dit-il, de ne voir qu'un mal léger même dans le

plus petit péché véniel. » De là vient que saint Basile s'écrie : Quel est celui qui oserait l'appeler léger? *Quis est qui levem audeat appellare?...*

V. Le péché véniel est un mal très-grave de sa nature ; mais il est beaucoup plus grave encore dans ses effets. Oh! quel trésor de mérites nous dérobent continuellement sous nos yeux ces petits voleurs domestiques! Soyez l'homme le plus libéral en aumônes, et que vos largesses surpassent celles d'un Charles Borromée ; soyez homme d'oraison, et que vos contemplations soient plus sublimes que celles d'un Antoine dans son désert ; soyez un anachorète, et que vos pénitences ne le cèdent point à celles d'un Pierre d'Alcantara ; soyez un martyr, soyez un apôtre et faites des prodiges : si tout le bien que vous faites a pour motif la vaine gloire, le respect humain ou toute autre fin pareille qui regarde la terre et non le ciel, vous en perdez tout le mérite. — Comment! un péché véniel peut faire tant de mal? — Oui, un péché véniel. Le docteur angélique vous le dit ouvertement : *Nullus peccando meretur vitam æternam ; unde opus virtuosum amittit vim merendi, si propter inanem gloriam fiat, etiamsi illa inanis gloria non sit peccatum mortale* : « Nul ne mérite la vie éternelle en péchant ; par conséquent une œuvre vertueuse perd tout son mérite si elle est faite par un motif de vaine gloire, quand même cette vaine gloire n'irait pas jusqu'au péché mortel. » Pouvait-il s'exprimer plus clairement? Jetez maintenant un coup-d'œil sur toutes vos bonnes œuvres, et voyez quel ravage le péché véniel a fait parmi elles : vous trouverez l'une rognée par l'orgueil, l'autre par la sensualité ou l'amour-propre, en un mot, vous vous convaincrez à l'évidence que vous ne faites à Dieu aucune offrande qui soit nette, et qui n'offense pas la pureté de ses regards. Oh! que de

communions le péché véniel rend infructueuses ! car c'est une opinion d'un assez bon nombre de docteurs que si, dans l'acte même de la communion, vous vous laissez aller à quelque affection déréglée, quoiqu'il n'y ait que péché véniel, ou si votre cœur est agité de quelque passion coupable, sans faute grave cependant, c'en est assez pour en empêcher l'effet principal, savoir l'augmentation de la grâce, ou au moins pour vous priver de cette douceur, de cette consolation spirituelle que laisse après elle cette manne céleste. Vous comptez sur la multitude des indulgences que vous offre notre Mère la sainte Eglise; mais le cardinal Bellarmin vous enseigne que si les œuvres prescrites pour gagner les indulgences sont entachées de quelque faute, même vénielle, vous demeurez les mains vides, sans en gagner une seule : *Non enim per peccatum veniale placatur Deus, neque satisfit Deo :* On ne satisfait point à la juste divine par un acte qui est un péché véniel. La raison en est simple, dit saint Jean Chrysostôme : c'est qu'on ne peut point par un même acte mériter et démériter tout à la fois, satisfaire pour d'anciens péchés en même temps qu'on accroît sa dette, en commettant de nouveaux péchés; quoique légers en tant que péchés, ils ne le sont nullement sous un autre rapport, puisqu'ils causent une si grande perte. Oh ! péchés véniels, trop peu connus des hommes ! Serait-il possible que tout cela ne suffît pas encore pour vous faire prendre toutes les précautions possibles, à l'effet de ne plus y retomber volontairement à l'avenir ?...

VI. Mais, mon père, vous nous exagérez un peu trop, dans cette réforme spirituelle, la grandeur des péchés véniels : comme le remède en est si facile, nous ne saurions jamais en concevoir tant de crainte. N'est-il pas

vrai qu'il suffit de se frapper la poitrine, de faire le signe de la croix avec de l'eau bénite, de baiser la terre en poussant un soupir, pour effacer tous les péchés véniels? A quoi bon par conséquent tant exagérer un mal de rien? — Ah! que cette objection me fait peine! Encore une fois, quoi qu'il en soit de ces fautes vénielles les plus légères, de ces imperfections inévitables à raison de notre faiblesse, et dont je ne parle point; je dis que pour ce qui concerne les péchés qui se commettent volontairement et de propos délibéré, bien que Dieu en accorde facilement le pardon, néanmoins il veut qu'on l'en prie comme il faut, il exige que nous en concevions une véritable douleur, il exige que nous formions le ferme propos de ne plus les commettre à l'avenir. Et il est certain que sans ce repentir et cette rétractation intérieure, il n'y a ni eau bénite, ni prière, ni sacrement même qui puisse les effacer. Combien de fois au contraire n'est-il pas arrivé que tel individu qui n'avait à confesser que des péchés véniels, pour s'être contenté d'exposer ces péchés comme matière de sacrement, sans y ajouter quelque péché grave de la vie passée dont il eût certainement la contrition, est entré au confessionnal avec des fautes légères seulement sur la conscience, et en est sorti, non pas absous, mais souillé d'un sacrilége; ou bien, si l'on suppose qu'il ait agi de bonne foi, a rendu le sacrement invalide, pour n'avoir eu ni douleur, ni repentir des péchés véniels qu'il a déclarés au prêtre? Or, je vous le demande, est-il donc si facile d'avoir la douleur de ces péchés véniels? — Ah! voilà le motif de ma peine : car je regarde, moi, comme indubitable que pour un chrétien relâché il est peut-être plus difficile de se repentir de ses péchés véniels que des mortels : la malice du péché mortel est si énorme qu'elle saute aux yeux, et inspire facilement de l'horreur à tout le monde; mais quant au

péché véniel, la plupart des chrétiens n'y voient qu'un mal insignifiant ; comment voulez-vous donc que celui qui a une pareille idée de ces sortes de péchés puisse s'en repentir sincèrement ?

Vous vivez dans l'illusion, chrétiens mes frères ; il est bien vrai que vous craignez les fautes graves, et vous avez raison ; mais ce n'est pas tout : il est nécessaire, si vous voulez vivre en sûreté, de craindre aussi les fautes moins graves, les péchés véniels : car si vous n'en tenez pas compte, dit saint Augustin, ils se multiplient, en se multipliant ils s'aggravent, en s'aggravant ils disposent au péché mortel, et finissent par donner la mort à l'âme : *Dum homines despiciunt peccata quæ parva sunt, crescentibus minutis adduntur etiam crimina, et cumulum faciunt, et mergunt.* Examinez-vous bien ; car ce sont là des vérités pratiques de la plus haute importance.

VII. Pour réveiller de plus en plus cette crainte salutaire dans vos âmes, j'en viens à dire que les péchés véniels, en un sens, peuvent s'appeler mortels. Mais comment ? — Le voici : c'est qu'ils conduisent en quelque sorte l'âme à la mort, et disposent le pécheur à se précipiter dans les péchés mortels les plus graves, précisément comme la fièvre dispose le malade à l'agonie et à la mort ; et cela de deux manières, dit saint Thomas d'Aquin, savoir directement et indirectement :

Directement, parce que le péché véniel renforce les passions, et rend le démon plus hardi à nous tenter ; accordez-lui un cheveu, il en fera une corde pour vous entraîner à l'abîme : *Nostris tantum initiis opus habet.* Vous vous faites bien illusion quand vous dites : quel si grand mal y a-t-il dans un regard curieux sur un objet avenant ? quel si grand mal dans une parole facétieuse, une plaisanterie un peu libre ? quel si grand mal dans une poli-

tesse, une courtoisie de mode? — Oui, il y a du mal, et un grand mal. — Mais pourquoi? — Parce que le démon qui sait beaucoup de choses, sait parfaitement entre autres qu'on passe aisément du peu à l'excès, du petit au grand, du léger au grave, et que, suivant le proverbe italien, pour un clou on perd un fer, et pour un fer on gâte un cheval. Chacun de vous, s'il veut mettre la main sur la conscience, devra m'avouer que le début de ses misères a été un coup d'œil trop tendre dans telle veillée, une marque d'amitié trop sensible dans tel banquet, une affection trop naturelle, un badinage, une inclination manifestée, une petite faute enfin ; et vous-même vous ne pouvez revenir de votre étonnement en voyant à quel point vous vous êtes enfoncé dans le gouffre, pour avoir dévié du droit chemin de quelques pas; mais saint Augustin ne s'en étonne pas, lui qui, appuyé sur la sentence de l'Esprit-Saint : *Qui spernit modica paulatim decidet*[1] : « Celui qui méprise les petites choses, ne tardera pas à déchoir, » sait très-bien que tous les pécheurs commencent par s'accorder un peu trop de liberté, puis en viennent à la licence et finissent par tomber dans la dissolution. Examinez en vous-même si tout ce que je vous dis n'est pas l'exacte vérité.

VIII. L'autre mode, encore plus funeste, dont le péché véniel dispose au péché mortel, c'est le mode indirect, en tant qu'il dessèche la source des largesses divines, et contraint le Seignenr à permettre d'horribles chutes. Considérez une âme qui est dans la grâce de son Dieu : elle est ferme aussi longtemps que Dieu lui tend la main, et elle marche en toute assurance ; mais qu'elle abandonne la main qui la soutient et donne dans les péchés véniels, alors Dieu aussi lui retire son secours, en punition de son

[1] Eccli. 19, 1.

infidélité à y correspondre; s'il ne s'irrite pas contre elle, au moins son amour se refroidit, et il ne l'assiste plus qu'autant qu'il faut pour la maintenir sur pieds. Ces grâces extraordinaires qui la faisaient avancer avec tant de sécurité et courir même dans le chemin de la vertu, il les lui refuse en punition de mille petites fautes non réparées; et ces grâces venant à manquer, qu'arrivera-t-il? O Dieu! que de chutes!...

De là vient que le Seigneur, qui est souverainement jaloux de certaines âmes, montre tant de ressentiment lorsqu'il les voit négliger de se purifier des fautes vénielles, et s'attacher trop facilement aux créatures. Nous en avons un exemple frappant dans sainte Rose de Lima. Cette jeune vierge était tout amour pour Jésus, son divin Epoux; mais, je ne sais trop comment, elle s'affectionna à une plante. Son basilic, c'est le nom de sa plante favorite, semblait devenu l'objet principal de sa sollicitude et de ses soins. Dès que l'aube commençait à poindre, Rose s'empressait de mettre sa plante à l'air, pour la faire jouir de la rosée du matin et des premiers feux du jour; lorsque le soleil à son midi dardait des rayons trop ardents, Rose la renfermait aussitôt; le soleil inclinait-il vers son couchant, la plante était exposée de nouveau pour être rafraîchie par les dernières brises du jour, jusqu'à ce que la nuit arrivant, elle était mise à l'abri des frimats. Le ciel faisait-il présager quelque orage, Rose volait à sa plante favorite pour la garantir contre la grêle et les vents; en un mot, toutes les pensées de Rose étaient partagées entre Dieu et son basilic, et allaient sans cesse de l'un à l'autre. Ce partage déplut à son divin Epoux, et en amant jaloux, par une belle nuit il arracha la plante et la jeta par terre pour la faner. Au lever du soleil, Rose se rend à son parterre et voit sa plante chérie dans cet état.

Oh douleur! elle ne put retenir ses larmes : Ma pauvre plante, s'écria-t-elle, je t'ai préservée des injures de l'air; mais je n'ai pu te mettre à l'abri de l'envie. — De quelle envie? lui demanda Jésus, qui lui apparut sur-le-champ; ce n'est pas l'envie qui a tué ta plante, c'est l'amour, et l'amour de mon cœur; oui, c'est moi qui l'ai arrachée, pour arracher en même temps de ton cœur l'affection que tu lui portais. Ah! ma fille, tu ne sais pas à quel précipice pouvait te conduire cet attachement passionné pour une chose si vile! Aime, Rose, celui qui t'aime, et désormais cultive avec plus de sollicitude les inclinations de ton cœur. — Or, je vous le demande, Rose pouvait-elle laisser aller son cœur à un attachement plus honnête que celui-là? Et cependant cette légère infidélité fit peur au céleste Epoux, qui prévoyant qu'elle aurait été entraînée à des manquements plus graves voulut l'en punir de ses propres mains.

Mais ce ne fut là que le traitement plein de délicatesse de l'amour d'un Dieu pour une âme privilégiée. Ce qui doit le plus nous effrayer, c'est que, comme je l'ai déjà dit, la justice divine ne se borne pas toujours à punir ces sortes d'infidélités par des corrections ordinaires, il arrive que ne voyant pas d'amendement, elle en vient au plus redoutable des châtiments, qui consiste à retirer ses grâces, et à laisser l'âme rouler d'abîme en abîme : *Propter iniquitatem avaritiæ ejus iratus sum, et percussi eum*[1] ; cette avarice d'une âme si peu généreuse envers Dieu qu'elle ne craint pas de lui déplaire par les péchés véniels, finit par provoquer la colère de Dieu, resserre son cœur, et tarit la source de ses secours les plus efficaces. La chute épouvantable de Judas eut pour principe, croit-on, un

[1] Isa. 57, 17.

léger manquement, comme de tenir un peu trop à l'argent dont il était dépositaire, et d'en faire, sans permission, quelques aumônes à ses parents pauvres : défaut léger en soi, mais des plus funestes dans ses effets, puisqu'il le porta à vendre son divin Maître. Voilà où aboutit une faute sans importance, semble-t-il, dans le principe : elle mène au fond de l'abîme, et jusqu'à l'abandon de Dieu; tant est vraie cette maxime de l'Esprit-Saint qu'on ne saurait trop répéter : *Qui spernit modica paulatim decidet* : Celui qui méprise les petites choses, ne tardera pas à déchoir, c'est-à-dire à déchoir de la piété, à déchoir de la probité, à déchoir de l'état de grâce, pour tomber dans l'état de perdition : *Decidet a pietate, decidet a probitate, decidet a statu gratiæ in statum perditionis*. C'est ainsi que l'entendaient tous les Saints. Examinez-vous un peu pour voir si c'est ainsi que vous l'entendez pareillement.

IX. Mon père, me dites-vous, voilà une Réforme spirituelle à bouleverser toutes les consciences. En effet, d'une part, c'est un fait qu'il est moralement impossible de se préserver de tous les péchés véniels; et de l'autre, vous nous les représentez comme excessivement graves sous plusieurs rapports. Il y a là de quoi se décourager, s'il faut sortir de l'église avec l'effrayante pensée que, tout en espérant nous trouver dans la grâce de Dieu, nous sommes néanmoins coupables d'une multitude de péchés véniels, si considérables à plusieurs égards. — C'est pourquoi vous ne devez pas perdre de vue la déclaration que j'ai faite en commençant, savoir, que je n'entendais point parler ici des fautes vénielles qui échappent, pour ainsi dire, naturellement à notre faiblesse ; mais seulement de celles qui se commettent avec les yeux ouverts. Qu'un ordre important vienne à être exécuté de travers, l'homme même très-vertueux peut donner dans un mouvement

d'impatience, et il en mérite facilement le pardon ; mais il n'en est pas de même s'il se livre à des altercations et ne veut pas entendre raison. De même, autre chose est de lâcher un mensonge dans l'entraînement du discours, autre chose est de le méditer de sang-froid, de le tenir tout prêt. et puis de n'en faire aucun cas, jusqu'à dire : quel mal y a-t-il à un petit mensonge? Si vous êtes du nombre de ceux qui tiennent un pareil langage, je dis que vous ne craignez pas suffisamment, et je répète que de semblables péchés véniels, non-seulement sont très-graves en eux-mêmes et dans leurs effets, mais qu'ils le sont beaucoup plus encore dans leurs châtiments.

Le prophète Gad se présente au roi David, et de la part de Dieu lui intime ses vengeances : ce sera ou une famine de sept ans, ou une guerre de trois mois, ou une peste de trois jours. L'infortuné roi incline la tête et choisit le châtiment le plus prompt, savoir la peste pendant trois jours ; et voilà qu'au bout de trois jours, soixante mille de ses sujets avaient succombé au terrible fléau. Mais, grand Dieu ! quel crime a donc commis David pour mériter un pareil châtiment? C'est un péché véniel, un mouvement de vaine complaisance qui l'a porté à faire faire le dénombrement de ses Etats. — Et pour une faute si légère, un si grand désastre? — C'est ainsi. O justice de Dieu, que tu es rigoureuse à châtier le péché véniel !

Ah ! si je ne craignais de trop m'étendre, je vous ferais voir un saint Gérard privé de ses deux yeux uniquement pour avoir fixé un regard sur une enfant d'un bel aspect, un prophète dévoré par un lion en punition d'une légère désobéissance ; Saphire et Ananie comme frappés de la foudre et tombant morts aux pieds du chef des apôtres, pour un mensonge, et cent et mille autres

exemples pareils ; puis je vous dirais : Qu'avez-vous donc à vous plaindre en voyant vos maisons pleines de malheurs? Un seul péché véniel peut être la cause de toutes vos calamités ; oui c'est peut-être un péché véniel qui vous attire toutes les disgrâces et la mort même que vous voyez fondre sur vous, sur vos enfants, sur toute votre famille. Car rien n'est plus vrai que ce que Dieu a dit à sainte Catherine de Sienne, savoir, que toutes les peines que peut souffrir une âme en ce monde, ne sont pas capables d'acquitter la dette contractée par un seul péché véniel, si petit qu'il soit.

X. Vous êtes épouvanté de cette sévérité exercée par la justice divine contre le péché véniel : et cependant ce n'est pas tout : elle ne le poursuit pas seulement sur la terre, mais bien plus encore dans le lieu d'expiation. Si votre regard pouvait pénétrer en purgatoire, vous verriez que beaucoup de saintes âmes pour des fautes vénielles très-légères furent condamnées à y passer plusieurs et plusieurs années. C'est ce qui arriva à un Sévérin, homme à miracles, pour avoir récité hors du temps prescrit ses heures canoniales ; à une sœur de Pierre Damien, pour s'être un peu complu dans le chant ; à un Durand évêque, pour avoir proféré quelques propos burlesques ; à l'époux de sainte Brigitte, pour avoir simplement regardé avec plaisir les extravagances d'un fou ; à un enfant de neuf ans, pour n'avoir pas restitué neuf sous qui lui avaient été prêtés ; à un religieux de notre Ordre, pour n'avoir pas incliné profondément la tête au *Gloria Patri*.

Oh! justice de Dieu que vous êtes sévère contre les péchés véniels! Mais il y a plus fort que tout cela. Ecoutez ce que je vais dire et tremblez. Il peut y avoir des cas où Dieu se trouve obligé de châtier le péché véniel pendant toute l'éternité en enfer. — O Dieu! que dites-

vous-là? — C'est ainsi. Je vous l'explique d'après les enseignements de la théologie. Vous devez savoir que la peine que Dieu inflige au péché véniel n'est pas éternelle, mais temporelle, pas de doute; si cependant, remarquez bien, quelqu'un était coupable d'un péché véniel et en même temps d'un péché mortel, et qu'il vînt à mourir dans cet état, non-seulement la peine du péché mortel, mais aussi celle du péché véniel serait éternelle. En effet, le péché véniel ne peut être remis sans le péché mortel, et d'un autre côté, il doit être châtié aussi longtemps qu'il n'est pas remis : d'où il suit qu'il est irrémissible et que conséquemment son châtiment devra durer éternellement. L'éternité du châtiment, comme le remarque fort bien saint Thomas, correspond, non à la gravité, mais à l'irrémissibilité du péché. Cela veut dire que si vous tombiez en enfer avec un mensonge, entre autres péchés sur la conscience, ce mensonge serait puni de Dieu pendant toute la durée de l'éternité. Allez demander après cela quel mal il y a dans un petit mensonge, quel mal dans une impatience, quel mal dans un regard! Aveugles que vous êtes! Est-il possible qu'avec tant de souillures sur la conscience, vous ne frissonniez pas des pieds à la tête, en voyant avec quelle rigueur Dieu poursuit le péché véniel tant en cette vie que dans l'autre?

XI. Mais qu'avons-nous donc à faire? me dites-vous. — Permettez qu'ici je vous répète de nouveau ce que j'ai dit en commençant cette réforme. Ou bien les saints se sont trompés, ou bien nous nous trompons nous-mêmes. Je vois que les Saints, s'armant, pour ainsi parler, de la justice divine, châtièrent sévèrement sur eux-mêmes les plus légères fautes vénielles. Un saint Eusèbe, solitaire, pour un seul regard curieux, se condamna à demeu-

rer renfermé dans sa cellule, avec une chaîne du poids de cent-cinquante livres au cou; un Evagrius, prêtre, pour une très-légère médisance contre le prochain, s'exposa pendant quarante jours et quarante nuits à toutes les injures de l'air; un Paul, solitaire, pour une question tant soit peu indiscrète, qui lui échappa dans la conversation, condamna sa langue au silence pendant trois ans; une Catherine de Sienne, une Agnès Auguste, une Marie d'Oignies, fondirent en larmes pendant de longues années pour les fautes les plus légères, un rire immodéré, une petite parole oiseuse, un peu de curiosité.

Le premier remède à employer est donc de pleurer les péchés véniels qui se commettent tous les jours, et de les pleurer du cœur, d'en faire tous les soirs l'objet d'un examen général et de s'imposer quelque pénitence quand on s'aperçoit qu'on y est retombé plus souvent. — Mais il n'est pas si facile, me direz-vous, de découvrir dans un examen tous les péchés véniels qui échappent dans le cours d'une journée. — Savez-vous pourquoi? C'est parce qu'il nous importe peu d'offenser Dieu. Je vous donnerai un moyen de vous en souvenir aisément : quand vous aurez le malheur de tomber dans quelque faute vénielle délibérée, faites-en aussitôt un acte de contrition; ce sera comme une épine que vous enfoncerez dans votre cœur èt qui, au moment de l'examen, vous rappellera le souvenir de la faute commise, et vous excitera à un repentir plus efficace.

Un autre remède très-salutaire, c'est de prendre cette noble et généreuse résolution qui fut celle de tous les Saints : Je ne veux à aucun prix causer le moindre déplaisir à mon Dieu; je veux au contraire faire tous mes efforts pour lui plaire, autant qu'il sera en mon pouvoir, parce qu'il en est infiniment digne. — Si ces maximes et ces

résolutions restent gravées dans votre cœur, vous éviterez sans peine les péchés véniels.

Scellons cette réforme par une détermination ferme et énergique de ne jamais commettre un péché véniel avec advertance et de propos délibéré ; et prions Dieu, s'il veut nous châtier pour tant de négligences de notre vie passée, de le faire, soit ; il a en main mille fléaux dont il peut nous frapper : *Multa flagella peccatoris* ; mais de nous accorder au moins une grâce, celle de ne point nous infliger le plus redoutable de tous ses châtiments, c'est-à-dire de ne point permettre qu'en punition de tant de péchés véniels commis à la légère, nous tombions enfin dans le péché mortel. — Ah ! non, mon Dieu, non, ne nous châtiez point de ce terrible fléau, nous vous en supplions par ces plaies adorables que vous avez endurées par amour pour nous. Nous sommes trop effrayés par le présent examen sur le péché véniel pour vouloir encore le commettre à l'avenir. — Voici enfin la conclusion la plus importante que je veux vous faire retirer de tout ce qui a été dit jusqu'ici ; cette conclusion que je voudrais tracer en caractères indélébiles dans le cœur de chacun de vous est celle-ci : Si un péché véniel est si grave de sa nature, par ses effets, et par ses châtiments, que sera-ce d'un péché mortel ? Pensez-y.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

LA DIFFICULTÉ DU SALUT.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez qu'il y a deux choses qui augmentent pour un voyageur la difficulté d'arriver à son but, savoir, l'étroitesse de la route et la faiblesse du voyageur. Or, à ce double titre l'Evangile nous dit qu'il est fort difficile de se sauver.

En premier lieu, à cause de l'étroitesse de la route. Il est certain que tout homme sensé doit être effrayé de cette exclamation du Sauveur : *Quam arcta est via quæ ducit ad vitam*[1] *!* Oh ! qu'elle est étroite la voie du salut ? Mais en quoi consiste cette étroitesse, pour ainsi parler ? Elle consiste en ce qu'il faut mépriser tout ce qu'il y a d'attraits dans le péché, et braver tout ce que la vertu a de rebutant ; et il faut en agir de la sorte en vue d'un bien qu'on ne voit point, d'un bien qui ne nous est mani-

[1] Matth. 7, 14.

festé que par la foi. Ah! qu'un tel chemin est âpre et rude pour nos sens, enclins à suivre la voie large, battue par le grand nombre, pleine de commodités et semée d'agréments qui font oublier la fatigue de la marche. Jugez d'après cela s'il ne vous faut pas une résolution généreuse, et un secours puissant de la part de Dieu, pour ne vous point laisser séduire. Remarquez d'ailleurs que pour correspondre à la grâce d'en-haut, il importe souverainement de vous mettre dans l'état de vie auquel le Seigneur vous appelle; parce que ce n'est que dans cet état-là que vous rencontrerez certains secours efficaces que Dieu vous a préparés; dans tout autre état, qui sait ce qui peut vous advenir? Vous pourriez fort bien vous trouver dans le cas d'un aveugle, qui, ayant abandonné son guide, prétend marcher seul, et ne sait où il va jusqu'à ce qu'il tombe dans un précipice. Souvenez-vous qu'au bout de quelques pas vous allez vous trouver aux portes de l'éternité, et qu'en serait-il de vous si vous ne réussissiez pas à franchir heureusement le terrible passage du temps à l'éternité? Hélas! il ne vous resterait plus alors qu'à déplorer à jamais votre folie. Proposez-vous donc de faire tout ce qui dépend de vous pour connaître la volonté de Dieu, par rapport à l'état que vous devez embrasser; et si vous reconnaissiez au moyen d'inspirations intérieures, ou par le conseil de vos directeurs spirituels, qu'il vous appelle à l'état religieux plutôt qu'à une vie séculière, au célibat plutôt qu'au mariage, tournez le dos au monde et finissez-en. Prenez bien garde de vous tromper dans une affaire de cette importance, car il y va de votre bonheur suprême. Jetez-vous donc aux pieds de Jésus crucifié, et suppliez-le d'éclairer votre esprit d'une lumière particulière pour connaître ses desseins sur vous, et d'enflammer votre volonté pour vous y conformer.

SECOND POINT.

Considérez que la seconde difficulté d'arriver au salut provient de la faiblesse du voyageur. Ce voyageur c'est vous, et vous avez fait l'expérience de votre faiblesse par ces chutes déplorables, et aussi nombreuses peut-être que les jours de votre pèlerinage. Réfléchissez donc que si vous êtes libre de ne pas vouloir le mal et de vouloir le bien, cette liberté est cependant languissante dans le bien et effrénée dans le mal; parce que notre nature a été gâtée par le péché originel, qu'elle n'aime plus qu'elle-même, ne fait cas que des biens sensibles, et ne vise qu'à secouer les rênes de la raison, pour courir, au gré de ses caprices, où bon lui semble. Ajoutez que les inclinations dépravées de la nature ont été renforcées par les mauvaises habitudes, qui ont fait de vos passions comme autant de bêtes féroces indomptables. Or, c'est dans ces conditions que Notre-Seigneur vous avertit qu'il faut vous faire violence, qu'en dépit de toutes les difficultés il faut que vous vous efforciez de marcher par la voie étroite, et de passer par la petite porte, si vous voulez entrer au ciel : *Contendite intrare per angustam portam*[1]. Il veut dire qu'il ne suffit pas d'une application superficielle, d'une certaine velléité assez commune; mais qu'il faut de l'énergie et des efforts. Et comme ces efforts chez vous font constamment défaut, il est indispensable, pour assurer votre salut, que vous embrassiez l'état auquel Dieu vous appelle, et que vous preniez en main les moyens qu'il vous offre. Il est indubitable en effet que c'est la volonté propre qui remplit l'enfer; si elle cessait de régner dans le monde pour se soumettre à la volonté de Dieu, les hommes ces-

[1] Luc. 13, 24.

seraient de se damner. Par conséquent, si vous aimez votre âme, si vous avez bien saisi l'importance d'assurer votre bonheur éternel, jetez-vous sans réserve entre les mains de la divine Providence, et dites-lui de cœur que vous êtes prêt à tout : s'il vous veut hors du monde, ne balancez plus, sortez une bonne fois de cette Egypte pleine de périls pour vous ; s'il vous veut dans le monde, ne négligez aucun moyen pour persévérer dans le sentier de la vertu et faire la guerre au vice. Si par le passé vous avez résisté aux appels de la grâce, demandez-en pardon de bon cœur, frémissez à la vue du danger auquel vous vous êtes exposé, en cherchant vainement votre salut là où vous ne pouviez point le trouver. Prenez la résolution, dans une affaire de cette nature, de ne point prendre conseil de vos ennemis, tels que sont le monde, le démon et la chair ; mais bien de Notre-Seigneur, qui a aimé votre âme plus que sa vie, et priez-le dans un affectueux colloque, de briser l'obstination de votre cœur rebelle.

COLLOQUE.

O mon aimable Jésus, puisque vous m'avez fait comprendre combien il m'est difficile d'arriver au salut, et quelle violence je dois faire à mes passions déréglées, j'ai recours à vous pour que vous daigniez m'assister. Je suis résolu, mon Dieu, de vous choisir pour mon chef, de ne plus servir que vous et de combattre sous votre étendard contre vos ennemis et les miens. Puis donc que pour mon bien vous m'invitez à embrasser la croix et à suivre la voie étroite qui mène au ciel, donnez-moi la force d'y marcher généreusement ; car pour moi, je le proteste, je veux me sauver, et je le veux à tout prix ; advienne que pourra. Me voici prêt à contrarier mes sens et mes incli-

nations naturelles; mais pour que je le fasse avec plus d'énergie, manifestez-moi votre très-sainte et très-aimable volonté. Me voulez-vous religieux? me voulez-vous dans le célibat? me voulez-vous hors du monde? J'accepte, mon Dieu, le parti que votre amour me destine; pourvu que je me sauve, peu m'importe le reste. Et si par le passé j'ai résisté à vos divines inspirations, je vous en demande humblement pardon; après avoir tant fait pour me sauver, ne permettez pas, je vous en conjure, que je perde mon âme pour des biens aussi méprisables que ceux qui m'ont séduit jusqu'ici, et m'ont porté à résister à vos adorables desseins. Dès ce moment, touchez mon cœur, triomphez de ce cœur rebelle, afin que je commence tout de bon une vie nouvelle, une vie sainte et que je dise avec le saint roi David : *Dixi, nunc cœpi.*

MÉDITATION DU SOIR.

L'ENFANT PRODIGUE.

EXPLICATION DU SUJET.

I. Supposé que la miséricorde arrachât des mains de la justice un damné, et que, brisant ses chaînes, elle le mît en liberté pour lui laisser le temps de faire pénitence; quelles austérités, quelles macérations, quel genre de martyre ce malheureux n'embrasserait-il pas de bon cœur?... Or, ne savez-vous pas, mes chers frères, que, le péché à peine commis, une sentence de mort éternelle a été fulminée contre vous? Et malheur à vous si la miséricorde n'en avait suspendu l'exécution! Comment donc, tandis que vous jouis-

sez encore d'un bienfait aussi précieux que le temps de faire pénitence, comment, dis-je, votre cœur ne se brise-t-il pas de repentir? N'est-ce pas un plus grand bienfait d'avoir été préservé de l'enfer, que d'obtenir la faveur d'en sortir après y avoir été précipité?... Courage donc! imitez ce soir même, dans cette sainte méditation, le petit enfant à qui on a fait peur : vous remarquez que s'il le peut, il court vite se cacher dans le sein de sa mère. Vous aussi, épouvantés par le souvenir de vos fins dernières, la mort, le jugement, l'enfer, que vous avez médités les jours précédents, courez vous cacher dans les bras de votre bonne mère, je veux dire la miséricorde divine. Voici l'enfant prodigue de l'évangile[1] qui vous servira de guide. Touchante parabole, comparaison charmante! Et faites bien attention qu'elle n'a pas été inventée par un saint père, ou par quelque grand prédicateur; non; elle est sortie de la bouche même du Fils de Dieu, qui, voulant exprimer la tendresse avec laquelle le Père céleste accueille les pécheurs repentants, nous l'a dépeinte au vif dans cette admirable parabole. Il s'est proposé par là de nous enseigner deux choses :

La misère dans laquelle se précipite une âme qui abandonne Dieu par le péché; ce sera notre premier point.

La miséricorde avec laquelle Dieu reçoit une âme qui revient à lui par le repentir; ce sera notre second point.

II. Expliquons, partie par partie, cette merveilleuse parabole. L'enfant dont il s'agit était né dans l'opulence, et se voyait entouré, dans la maison de son père, de nombreux serviteurs. Malgré cela, l'amour de la liberté, l'envie de vivre à sa mode, le porta à réclamer la portion de son héritage pour tenir maison à part. Vous vous figu-

[1] Luc. 15.

rez tout ce que ce pauvre père aura dit et fait pour lui ôter ce caprice de la tête : Voyez, lui aura-t-il dit, s'il vous manque ici la moindre chose ; demandez plus encore, et rien de raisonnable ne vous sera refusé. Prenez bien garde à ce que vous faites : il vous arrivera telle chose, et puis encore telle autre. — Mais l'enfant désobéissant tient ferme dans sa résolution de quitter le toit paternel.

Voilà, pécheur qui m'écoutez, un portrait au vif de ce qui vous est arrivé, lorsque vous avez perdu l'innocence baptismale, en péchant mortellement pour la première fois. Que vous manquait-il alors? Vous jouissiez d'une paix profonde, et en rentrant en vous-même vous pouviez vous dire avec une joie ineffable : Je ne me souviens point d'avoir jamais offensé Dieu gravement. — Oh! quelle consolation! Vous aviez et vous auriez toujours eu au fond du cœur la douce confiance de vous envoler droit en paradis, et la mort n'aurait pour vous rien d'effrayant. Ah! si nous pouvions retourner sur nos pas! Si nous pouvions recommencer le cours de nos années!...

D'autant plus que vous avez imité l'enfant prodigue, non-seulement en désertant la maison de votre Père, mais aussi en vous éloignant de lui le plus possible ; comme ce jeune homme inconsidéré, vous êtes parti dans une région lointaine : *Profectus est in regionem longinquam.* Vous ne vous êtes pas borné à perdre l'innocence en commettant un seul péché mortel, mais vous vous êtes vautré dans la fange de toutes les iniquités, et à mesure que vous avez multiplié vos désordres, vous vous êtes éloigné davantage de votre aimable Père. Poussez maintenant des soupirs et des sanglots, mon pauvre pécheur, vous n'en avez que trop sujet. Ne voyez-vous pas maintenant dans quel abîme de misère le péché vous a jeté? Le prodigue de l'évangile s'adjoignant des compagnons

de désordre eut bientôt dissipé toute sa fortune en festins, en bals, en débauches : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose;* et après s'être ruiné, il tomba dans une telle misère qu'il se vit réduit à garder un troupeau de pourceaux, s'estimant heureux de pouvoir se rassasier des glands qui servaient de pâture à ces vils animaux. Ainsi vous-même du moment où vous avez abandonné votre Dieu, pour suivre vos appétits brutaux et mener la vie des bêtes, vous vous êtes vu réduit au point de ne pouvoir vous rassasier des restes des animaux les plus immondes. Et si vous voulez être franc, vous avouerez que depuis que vous vivez dans l'état du péché, vous n'avez plus goûté de contentement véritable; car il est indubitable que le péché tôt ou tard porte ses fruits : il traîne toujours à sa suite une arrière-garde d'inquiétudes qui lui font porter sa peine même dès cette vie. Et quel remède à ce mal? Pleurer, mon pauvre pécheur, pleurer et soupirer sur les désordres d'une telle conduite...

III. Retournons à l'enfant prodigue. Le malheureux en se voyant dans cette situation se prit à réfléchir : Que ferai-je ici? se dit-il; mourir de faim au milieu des champs, insensé et misérable que je suis! tandis que dans la maison de mon père tant de serviteurs nagent dans la joie et dans l'abondance : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo!* Arrêtons-nous ici, s'il vous plaît. N'est-il pas vrai aussi que beaucoup de pauvres gens sont plus contents, plus heureux que vous, uniquement parce qu'ils vivent dans la grâce de Dieu?... Interrogez tous les hommes expérimentés dans la direction des consciences, et ils vous diront que les paysans aux mœurs simples, vivent beaucoup plus heureux sous leur chaume que les riches

habitants des villes. — Mais comment cela va-t-il? ceux-là manquent cependant d'une foule de commodités temporelles et même d'avantages spirituels qui abondent pour le riche? — N'importe; ils sont aussi à l'abri de tant de dangers, de tant de mollesse, de tant de divertissements, que l'opulence crée au riche; et de là vient leur pureté de conscience et la joie qui l'accompagne. Interrogez ce pauvre : Comment faites-vous, brave homme, tandis que tant de choses vous manquent? — Dieu me procure le nécessaire; Dieu pourvoira à tout. — Contemplez les riches au contraire : que de préoccupations! que d'insomnies! que de soucis! Non, non, ce ne sont point les richesses qui font le contentement du cœur, quoi qu'en pensent beaucoup de personnes; c'est la grâce de Dieu, c'est la pratique de la vertu, qui peut rendre l'homme véritablement heureux, même en cette vie.

Ce gentilhomme français, qui fut depuis le fondateur des religieux de la Trappe, se promenait un jour seul à la campagne, occupé à méditer cette généreuse fuite du monde qu'il exécuta plus tard. Etant tombé sur un pauvre berger, il lui demanda s'il était content de son sort. — Très-content, répondit le brave homme, très-content. — Hélas! se dit le gentilhomme, celui-là en vivant dans la peine jouit d'un paradis, et moi avec toutes les aises de la vie je n'ai point de tranquillité. — Comprenons-le donc une bonne fois : pour être bien ici-bas, il faut être bien avec Dieu. Mais qu'avons-nous à faire? Ce que fit le prodigue qui, après avoir bien pensé, résolut dans son cœur de retourner vers son père : *Surgam, et ibo ad patrem.* Advienne que pourra : il faut que j'en finisse avec cette misérable existence; je n'y tiens plus. Je vais donc retourner à mon père, et me jetant à ses pieds je le supplierai, s'il ne veut plus me reconnaître pour son enfant, de me recevoir au moins au nombre de ses serviteurs.

Ah! chrétiens, mes bien-aimés frères, que je voudrais que vous prissiez tous cette belle résolution pendant nos saints exercices. Oui, retournons tous à notre Père, enfants désobéissants, enfants perdus, enfants prodigues; retournons à notre Père. Il est bien vrai que nous ne méritons plus d'être reçus en qualité d'enfants; mais il n'est pas moins vrai que nous retournons vers notre bon Père. Nous avons reconnu qu'il n'y a que déceptions à recueillir dans le monde, il faut donc que nous retournions vers ce tendre Père. — Cette résolution doit être généreuse; elle doit nous faire fouler aux pieds tout respect humain, et nous faire dire comme le prodigue : *Surgam et ibo :* Je Je me lèverai et j'irai. Il ne s'inquiéta point de ce que le monde en penserait. Ainsi devons-nous en agir nous-mêmes, et si, à la suite de ces exercices, nous ne mettons plus les pieds dans telle maison, nous fréquentons telle congrégation, on nous voie souvent un livre de piété entre les mains, ne nous soucions point de ce maudit *Qu'en dira-t-on?* — Que le monde en dise tout ce qu'il voudra, qu'il raille la vertu tant qu'il lui plaît; qu'importe? Quant à nous, nous avons à nous rappeler que nous sommes créés pour un autre monde, et que ce serait une insigne folie de sacrifier la félicité éternelle de l'autre vie pour un vil, un sot, un vain respect humain. Voici donc le fruit de la méditation : *Surgam et ibo ;* je veux retourner à mon Père, je veux me jeter à ses pieds, je veux vivre sous son obéissance. Oui, je le veux, je le jure, mon parti en est pris...

IV. La misère dans laquelle tombe un pécheur en s'éloignant de Dieu, est un puissant stimulant pour le porter à retourner à son Père ; mais il faut voir si ce Père aura assez de miséricorde pour le recevoir comme son enfant. Ah! que dites-vous là? Contemplez-le dans la

parabole du prodigue. Ce fils repentant se dirige en effet vers la maison paternelle; son bon père, qui l'aperçoit dans le lointain, le reconnaît. Il semblerait qu'il n'aurait pas dû le reconnaître si tôt, puisqu'il venait de sortir des bois, qu'il était défait par les privations qu'il avait endurées, tout déguenillé, et n'ayant plus la moindre apparence de ce qu'il avait été jadis. Mais que l'amour paternel est ingénieux! Le bon vieillard le reconnut, et soudain il se porta avec impatience à sa rencontre, lui jeta les bras autour du cou, le couvrit de ses baisers, et lui laissant à peine le temps de proférer deux mots de repentir et d'excuse, il lui fit donner un vêtement neuf, ordonna qu'on préparât un festin et qu'on appelât des musiciens pour célébrer avec joie le recouvrement de son fils, et en lui mettant l'anneau au doigt, il le fit rentrer en possession de tous les avantages et de tous les droits qu'il avait perdus.

Or, chrétiens mes bien-aimés frères, rappelons-nous encore une fois que cette parabole est tirée tout entière de l'Evangile, et que sous cette figure Notre-Seigneur Jésus-Christ s'est plu à dépeindre de quelle manière son Père et le nôtre accueille les pécheurs qui retournent repentants vers lui. Quelqu'un d'entre nous aurait-il jamais imaginé tant de bonté, tant de miséricorde, tant de tendresse de la part d'un Dieu, et d'un Dieu si souvent offensé, irrité par nos péchés? Mais c'est l'Evangile qui parle; c'est la bouche de Jésus-Christ qui nous en assure. Permettez donc que je m'écrie : O immensité du cœur de Dieu! ô miséricorde sans bornes de notre Père céleste!... Ah! que n'ai-je devant moi tous les pécheurs du monde, pour leur dire : Voilà comment Dieu traite le pécheur qui retourne à lui véritablement contrit; voilà ce qu'il a fait, et ce qu'il est encore prêt à faire pour vous, si vous vous repentez sincèrement, et si vous êtes tout de bon résolu

de briser avec le monde. Il est vrai que vous n'avez pas tenu la conduite d'un fils, mais Jésus n'a pas perdu ses entrailles de père : *Ego perdidi quod erat filii,* dit saint Pierre Chrysologue, *ille quod patris est non amisit.* Préparez donc votre cœur à se laisser toucher dans cette méditation, et à fondre en larmes de consolation et de componction tout à la fois, et soyez certains que le plus grand bien qui puisse vous advenir, que la plus vive satisfaction que vous puissiez procurer à Dieu, c'est d'imiter l'enfant prodigue, en recourant pleins de repentir à la miséricorde divine.

V. Que ceux-là surtout reprennent courage qui, ayant déjà pleuré leurs égarements passés, sont rentrés et vivent dans la maison paternelle. Je vous vois, âmes vertueuses, je vous vois quelquefois tristes, et même tourmentées par la crainte que Dieu ne vous ait pas encore pardonné, qu'il ne vous aime pas et que peut-être vous n'êtes pas en état de grâce. Oh! je vous en prie, bannissez de votre esprit ces noires idées. Notre-Seigneur nous a proposé cette parabole, dans le livre divin de son Evangile, précisément pour qu'en voyant l'accueil qu'il fait à un fils si dénaturé, nous ne nous défiions jamais de son infinie miséricorde, mais que nous espérions tous, quelque énormes, quelque multipliés qu'aient été jusqu'ici nos crimes et nos ingratitudes. Une larme du cœur suffit pour vous rendre au baiser de son amour. Disons-le hardiment à la gloire de notre Dieu : il aime tendrement les âmes innocentes, c'est vrai: mais il aime avec une égale tendresse les pécheurs repentants. Bien plus, il met tout le paradis en fête quand il lui arrive de recouvrer quelqu'un de ses enfants perdus. Les exemples vous manquent-ils ? N'est-il pas vrai que si le Sauveur s'est plu à goûter le lait sorti des blessures de la pure et chaste Agnès, il a fait savoir d'un autre côté avec quel

amour il conserve dans un vase d'or les larmes répandues par Madeleine ? S'il a envoyé à saint Hyacinthe, ce miroir de pureté, la Reine du ciel escortée d'une multitude d'anges, pour le consoler par leurs célestes accords ; en a-t-il fait moins pour saint Guillaume, duc d'Aquitaine, d'abord adultère et persécuteur de l'Eglise, et devenu ensuite un pénitent exemplaire ? N'a-t-il pas été jusqu'à essuyer ses larmes et guérir ses meurtrissures avec un baume céleste ? S'il a daigné apparaître à une Catherine de Sienne, l'embrasser comme son épouse, et lui donner à sucer la plaie de son côté ; ne l'a-t-on pas vu arroser de son précieux sang les aliments que prenait une Catherine de Rome, qui avait été la Thaïs de la sainte cité ? Ah ! qu'elles sont ineffables les merveilles de la clémence divine envers les pécheurs ! Elle va à leur rencontre avec un amour de mère, par ses grâces prévenantes ; elle les orne et les enrichit de ses grâces sanctifiantes, et va jusqu'à les introduire dans le secret de son divin cœur. Qui pourrait résister à la douce violence d'une telle miséricorde ? Quel pécheur pourrait demeurer insensible à des prévenances si délicates ? Qui voudrait fuir encore un Père si généreux, si tendre qui vient au-devant de nous, le cœur et les bras ouverts ? Pécheurs, mes frères, vous pouvez par votre pénitence et par vos larmes procurer tant de consolation à votre Père céleste et répandre une si grande joie dans le ciel ; et vous ne le feriez pas ? — Ah ! non, mon Dieu, non, plus de résistance, nous sommes vaincus : j'espère, oui, j'espère que ce que n'a pu obtenir de nous ni la mort, ni le jugement, ni l'enfer, les finesses de votre miséricorde vont l'opérer dans cette méditation. (*A genoux*).

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici, et dans tout l'univers.* — Faites ensuite un acte d'adoration profonde, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier PRÉLUDE. Représentez-vous ce jeune débauché réduit à la plus extrême misère, pâle, défiguré, couvert de haillons, et son père qui le rencontre et l'embrasse tendrement.

IIe PRÉLUDE. Demandez à Notre-Seigneur de vous faire bien comprendre l'excès de sa bonté, afin que cette même bonté que vous avez tant offensée, vous inspire une filiale confiance et soit en même temps le motif de la plus vive contrition.

PREMIER POINT.

L'enfant prodigue, épris de l'amour de la liberté, et ennuyé de vivre sous la dépendance de son père, s'en alla loin de lui ; abandonné à lui-même, il dissipa tout son bien en plaisirs mondains et en débauches, et se réduisit à une telle extrémité que, pour ne point mourir de faim, il se vit obligé de se vendre à un maître cruel, qui l'employa à garder un troupeau d'animaux immondes. Et telle était sa pénurie dans cette triste condition, qu'il ne pouvait pas même se rassasier de glands. Peut-on imaginer une misère plus grande que celle-là ?

Or, quel est ce prodigue ? C'est vous, mon pauvre pécheur, c'est vous qui, dès l'âge le plus tendre, vous

êtes éloigné de votre Père céleste, et l'avez totalement oublié : *Regio longinqua oblivio est Dei :* Cet oubli de Dieu, dit saint Augustin, voilà la région lointaine dont il s'agit. Ah ! quel déplaisir pour le cœur de votre Père ! Après vous avoir élevé et comblé de biens, après vous avoir prodigué tant d'amour et de caresses, après vous avoir enrichi de biens si précieux, se voir si mal payé de retour ! Il comptait avoir en vous ses consolations, ses délices : et vous avez été la cause de ses chagrins et de ses larmes. Réfléchissez à l'extrême misère dans laquelle vous êtes tombé en vous éloignant de Dieu. Ah ! que de trésors vous avez perdus et gaspillés ! Vous avez perdu la grâce, et avec elle la qualité d'enfant et d'ami de Dieu. Vous avez perdu le mérite de tant de bonnes œuvres. Vous avez perdu la protection spéciale que Dieu exerce sur les justes. Vous avez perdu vos droits à l'héritage de la gloire, que Dieu réserve après la mort à ceux de ses enfants qui lui auront été obéissants. Vous avez perdu la plus belle partie de votre vie, tant de belles occasions, tant de bonnes inspirations, et jusqu'aux lumières de la foi et même de la raison qui ont été offusquées par les passions. Vous avez perdu vos biens, votre santé, votre honneur. Vous avez enfin perdu Dieu, le paradis et votre âme. Oh ! quelle prodigalité ! quelle folie ! se perdre soi-même, perdre Dieu, perdre tout !...

Si quelqu'un avait pu voir ce qui se passait dans votre cœur, et vous avertir de cette ruine et de ces déceptions après lesquelles vous courriez en vous éloignant de Dieu ! Au moins détrompez-vous ce soir, et rentrez en-vous-même. Et tout couvert de confusion, exposez à Dieu votre extrême misère. Demandez-lui pardon, en versant des torrents de larmes, de vous être éloigné de lui, non pas une fois, mais cent fois, mille fois et plus. O mon Dieu !

Dieu de bonté, me voici prosterné devant le trône de votre redoutable majesté. Je confesse que je suis cet enfant prodigue en qui vous avez déposé tous les dons de la nature et de la grâce. Mais quel honneur vous en ai-je rendu? quelle reconnaissance, quels hommages? Hélas! j'ai fait de vos faveurs mêmes l'abus le plus détestable. J'ai renoncé à ma qualité d'enfant; j'ai perdu jusqu'au souvenir de votre nom. J'ai élevé dans mon cœur une autre divinité à laquelle j'ai brûlé mon encens; la divinité que j'ai adorée, c'est ce misérable corps, c'est cette criminelle, cette abominable passion qui me domine, et pour laquelle j'ai sacrifié et la liberté, et les dons, et les bienfaits que j'avais reçus de vous. Ah! pardonnez-moi, ô mon Dieu! pardonnez-moi. Me voici en face de vous tout couvert de haillons, et souillé d'une multitude d'iniquités : laissez-vous toucher de compassion à la vue de mon infortune; que ma misère provoque votre infinie miséricorde. Pardon, mon Dieu, pardon.

Frappons-nous tous la poitrine, et les larmes aux yeux, supplions un si bon maître de ne pas nous abandonner dans ce déplorable état : O Dieu de bonté! ne permettez pas que je demeure plus longtemps l'esclave du péché, l'esclave de mes passions. Inspirez-moi de cuisants remords de conscience, une salutaire frayeur de vos châtiments, une vive appréhension de la mort. Ne me laissez plus de repos, mon Dieu, jusqu'à ce que je me sois adonné entièrement à votre service, et que je confesse ouvertement, appuyé sur ma propre expérience, qu'il n'y a point d'autre félicité en ce monde que de vivre dans votre grâce, assujetti à vos saintes et adorables volontés. — Réfléchissez-y en silence.

VII. Vous reconnaîtrez la vérité de cette maxime, si vous réfléchissez au motif pour lequel vous vous êtes

éloigné de Dieu. Ce motif fut qu'il vous semblait trop dur de vivre sous l'obéissance de votre bon Père. Mais que vous vous êtes trompé! En effet, en vous éloignant de Dieu, vous vous êtes assujetti au démon, le maître le plus cruel qu'on puisse trouver. Et à quoi vous a-t-il employé? Il vous a employé à faire paître un troupeau d'appétits brutaux et immondes. Si bien qu'au lieu d'occuper un rang distingué et de mener une vie raisonnable, comme vous le faisiez avant de pécher, depuis votre péché vous différez à peine d'un animal, tout plongé que vous êtes dans la fange de plaisirs sordides, abominables, honteux, et dont vous ne pouvez pas même vous rassasier, tant à cause que l'abondance de ces vils plaisirs ne répond jamais à la soif insatiable de votre appétit dépravé, que parce qu'ils ne sont pas faits pour apaiser votre cœur, que Dieu seul peut contenter. Qu'allez-vous donc faire? Ne reconnaissez-vous pas encore votre misère? N'est-ce pas là tout ce que vous avez éprouvé à la suite du péché? Que n'apprenez-vous donc à vos dépens à détester un état si misérable, à sortir d'un pays si stérile et des mains d'un maître si inhumain, qui ne jouit que de votre malheur? Vous remettriez-vous peut-être de trouver un jour hors de Dieu ce bonheur que vous n'avez point encore rencontré jusqu'ici? Aveugle, qui voulez vous tromper vous-même! Qui jamais a eu la paix en déclarant la guerre à Dieu? *Quis restitit ei, et pacem habuit*[1]? Vous seriez donc le premier à trouver ce qu'aucun pécheur n'a pu trouver avant vous? — Ah! non, non; jetez-vous la face contre terre, et dites à votre Père : O le plus aimable des pères, j'avoue que je suis indigne de vous donner le doux nom de Père, après que je me suis si honteusement, si brutale-

[1] Job 9, 4.

ment révolté contre vous. Je confesse à vos pieds mes abominations sans nombre; je déplore les années que j'ai indignement consumées à vous offenser; je m'accuse de la plus noire ingratitude à votre égard. Je suis saisi d'horreur en considérant la multitude de mes péchés, leur gravité, leur énormité, et l'outrage qu'ils vous ont fait. Je les déteste de tout mon cœur, je les pleure et je les abhorre souverainement. Ah! quelle épine dans mon cœur de penser que je vous ai méprisé, vous, ô le meilleur des pères! Je m'en repens, mon Dieu, à cause de l'amour que je vous porte; j'en ai plus de regret que de tout autre mal, et je vous en demande pardon. Pardon, mon Dieu, pardon. Je le sais, ce pardon, j'en suis indigne, mais ce que je sais pareillement c'est que vous êtes un Père plein de tendresse, un Dieu d'une bonté infinie; c'est pourquoi j'ose demander et espérer mon pardon. Je vous demande la grâce de sortir au plus tôt d'un état si misérable; préférant être le dernier parmi vos serviteurs fidèles, plutôt que le plus riche et le plus puissant parmi les pécheurs.

SECOND POINT.

VIII. La misère extrême où tomba ce malheureux enfant fut un stimulant qui l'excita efficacement à recourir à la miséricorde de son père. Elle lui suggéra trois réflexions qui le poussèrent à prendre ce parti. La première fut de comparer son état présent avec sa félicité passée : Moi, se dit-il, moi servir des animaux immondes! moi qui, dans la maison de mon père, étais obéi par une multitude de serviteurs! Moi ne pouvoir me rassasier de glands, tandis qu'autrefois j'étais assis à une table splendide. Oh! dans quel abîme de misère je me suis donc précipité pour un caprice!...

La seconde fut de comparer ce même état avec le bonheur des serviteurs de son père, lesquels, tandis que lui-même mourait de faim, vivaient dans l'abondance : *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus.*

Mais le motif le plus puissant fut la bonté, la tendresse, la miséricorde de son père ; c'est ce qui lui fit proférer ces généreuses et touchantes paroles : *Surgam et ibo ad patrem;* je me lèverai et j'irai à mon père.

Ah ! mon pauvre pécheur, rentrez en vous-même, et pour vous déterminer à retourner à votre Père, comparez vous aussi vos misères présentes avec votre félicité passée, et considérez qu'autrefois vous viviez dans la grâce de Dieu et dans son amitié, vous étiez un ange d'innocence ; tandis que depuis que vous l'avez abandonné vous avez encouru sa disgrâce et son inimitié, vous êtes devenu un démon. Autrefois vous jouissiez de la paix de l'âme et d'une douce tranquillité, et maintenant vous êtes en proie à des craintes continuelles, aux remords de la conscience, des amertumes et des inquiétudes qui vous dévorent ; et si étant l'enfant de Dieu vous aviez droit à l'héritage céleste, maintenant, esclave du péché, vous méritez la damnation éternelle. Voilà à quel état vous vous êtes réduit en lâchant la bride à vos passions.

Comparez en outre vos misères avec la félicité d'une âme qui est bien avec Dieu, et dites-vous : Tandis que je suis plongé dans un abîme de misère, combien d'autres, de mon âge, de ma condition, de mon pays, en possédant l'amitié de Dieu, possèdent tous les biens !...

Mais ce n'est point encore là le motif le plus puissant qui doive triompher de votre cœur. Réfléchissez surtout à la bonté, à la tendresse, à la miséricorde de votre Père. Hélas ! dites-vous en vous-même, oserais-je paraître devant lui ? Tant d'abominations ! tant de sacriléges ! tant

d'années passées dans le désordre! tant de péchés de toute espèce! tant de trahisons!... Vous avez raison: votre malice a été bien grande, mais enfin on arrive à en toucher le fond : *Tua malitia mensuram habet,* dit saint Jean-Chrysostôme; *sed Dei clementia mensuram non habet;* mais la miséricorde de votre Père céleste n'a point de fond. — Et puis remarquez à combien d'autres grands pécheurs il a fait grâce : il a pardonné à une Madeleine, il a pardonné à une Pélagie, il a pardonné à un Augustin, et à une infinité d'autres; pourquoi ne vous pardonnerait-il pas aussi? — Jésus n'a-t-il pas répandu son précieux sang pour nous aussi bien que pour eux? Pourquoi donc craindriez-vous? — Courage! prenez aussi une résolution généreuse, et dites librement : *Surgam*, je sortirai de ce gouffre de maux ; *surgam,* je secouerai le joug de Satan ; *surgam,* je renoncerai à cette vie abominable : *et ibo ad patrem,* et j'irai à mon père.

Ah! tendre Père, me voici réduit à la dernière extrémité. Je n'ai plus une bonne pensée dans l'esprit, plus une bonne inclination dans le cœur; je suis noyé dans un tas de pourriture, d'où il m'est impossible de sortir, si vous ne me tendez la main. Hélas! où sont ces heureux jours où je vivais en paix, jouissant de la liberté des enfants de Dieu? Où sont ces jours où je respirais je ne sais quelle atmosphère céleste, où je mangeais le Pain des anges à la Table sainte, où j'éprouvais mille consolations dans la prière. Ce temps n'est plus, hélas! me voici réduit à la condition des bêtes; ma demeure est avec les bêtes, je ne cherche que les satisfactions des bêtes, et je ne puis en assouvir mes appétits brutaux. Suis-je condamné à vivre toujours de la sorte? toujours esclave de mes passions? toujours tourmenté par ma conscience? toujours ennemi de Dieu? toujours en état de mort et de damnation éter

nelle? Ah! non; je ne puis plus continuer un genre de vie si déréglé. Voici, mon Dieu, que je reviens à vous, et je reviens pénétré de repentir; mes larmes vous sont garant de la douleur qui remplit mon âme. Prosterné la face contre terre, j'implore votre pardon. Ayez pitié de moi, mon Dieu, ayez pitié de moi. De grâce, acceptez-moi en qualité d'esclave, si vous ne voulez plus me regarder pour votre enfant; il me suffit qu'au moins cette fois vous usiez de miséricorde : faites un effort pour remettre en grâce le plus grand pécheur que la terre supporte. Pardon, mon Dieu, pardon. — Supplions notre Père céleste, en cas qu'il prévît que nous dussions de nouveau abuser de notre liberté pour déserter le toit paternel, de nous fermer la voie par tant d'épines et de tribulations, que nous soyons forcés de rebrousser chemin, pour demeurer éternellement avec lui...

IX. Mais doucement: vous doutez peut-être du pardon? vous doutez que votre bon Père veuille bien encore vous recevoir dans sa maison, et vous traiter comme son enfant? — Ah! quelle erreur! Et ne voyez-vous pas les marques de tendresse dont ce bon vieillard comble l'enfant prodigue? Il lui jette les bras autour du cou, le couvre de baisers, le serre affectueusement sur son cœur; il oublie tout à fait ses mauvais procédés, et lui fait plus de caresses que jamais. Vous avez, mon pauvre pécheur, dans cette touchante parabole, une expression vivante de l'accueil admirable que Dieu est disposé à vous faire, si vous aussi vous retournez vers ce bon Père, en versant des larmes de componction. Figurez-vous donc votre Père céleste qui, touché de compassion en vous voyant si malheureux, si déguenillé, si épuisé, vient à votre rencontre, les bras ouverts, pour vous accueillir; et vous, pleurant et sanglotant, jetez-vous à ses pieds, et appelez-le d'abord

du nom de Père : *Pater*, mon Père ! — Ah ! quel doux nom ! Quelle insigne faveur que de pouvoir appeler de ce doux nom de Père un Dieu tout-puissant, le Maître du ciel et de la terre ! — Tendre Père, vous qui m'avez adopté pour votre enfant sur les fonts sacrés du baptême, voici à vos pieds un enfant ingrat, un enfant désobéissant, méchant, mais bien méchant, qui s'est révolté contre vous : *Peccavi*, j'ai péché, et je l'ai fait tant de fois que je ne saurais en dire le nombre ; et mes péchés sont si graves que leur poids m'accable. Vous seul connaissez tout, vous en savez le nombre, la gravité et l'énormité ; vous savez mieux que moi toutes mes ingratitudes. Ah ! plût à Dieu qu'il n'en fût pas ainsi ! que ne suis-je mort plutôt que de vous offenser ! *Peccavi in cœlum*, j'ai péché contre le ciel. — Celui qui aurait eu le malheur de ravir une âme à Dieu, en excitant les autres au mal par ses suggestions, ses mauvais conseils, ses scandales, pourrait à plus juste titre proférer ces paroles : *Peccavi in cœlum*. — Mais qui plus est, j'ai péché devant vous : *Coram te*. Non-seulement je vous ai offensé, ô le meilleur des pères, mais je vous ai outragé en face, et j'ai commis sous vos yeux des indignités telles que j'aurais rougi de les commettre en face des démons. Ah ! que je suis indigne d'être appelé votre enfant : *Non sum dignus vocari filius tuus*. Je le reconnais, je le confesse, ô grand Dieu ! je ne suis plus digne de porter ce glorieux titre. J'en ai trop fait, et j'en ai tant fait que je mériterais, non pas un, mais cent, mais mille enfers. Cependant si j'ai perdu tous mes droits d'enfant, vous n'avez pas perdu votre qualité de Père. Me voici, ô tendre Père ! me voici pénétré de douleur et de repentir. J'ai péché de toutes les manières, cela n'est que trop vrai ; mais pour ce qui est de la défiance de votre infinie miséricorde, ah ! cet énorme péché, non, je ne le commettrai

point. J'ai confiance en vous, ô le plus aimable des pères! et pour preuve que je me confie dans votre insigne clémence, j'impose silence à ma langue, pour laisser parler mon cœur...

Des larmes, s'il en est ainsi, mes bien-aimés frères, des larmes de douleur, et tout en nous frappant la poitrine jetons-nous entre les bras d'un si bon Père, et disons-lui, plutôt avec le cœur qu'avec les lèvres : Pardon, ô tendre Père, pardon! — Qu'il n'y en ait pas un seul qui ne se frappe la poitrine et ne pleure les offenses faites à un si bon Père. Répétons donc tous ensemble, les larmes aux yeux : Pardon, mon Dieu, pardon! Dieu infiniment bon, infiniment miséricordieux, nous voici tous convertis, et tous, à l'exemple de l'enfant prodigue, nous vous supplions de répandre en nous un véritable esprit de pénitence, qui nous fasse détester efficacement le péché et persévérer dans votre amitié. — Courage donc! mes chers frères, prenons tous la résolution de ne jamais plus offenser notre bon Père, d'aller nous jeter sans tarder aux genoux d'un confesseur pour achever l'œuvre de notre conversion, et pleurer plus à l'aise nos iniquités. Offrons-nous tous à Dieu, avec la disposition de nous appliquer désormais de toutes nos forces à l'aimer et à le servir ; trop heureux si nous entrions généreusement dans cette voie! C'est à la suivre en effet que l'âme trouve une jouissance solide et un avant-goût du bonheur céleste. Que le monde en dise tout ce qu'il voudra, qu'il nous suffise de plaire à Dieu ; si Dieu est content, tout est dit ; nous n'avons pas à nous inquiéter du reste. *Pater* et *Ave*.

RÉFLEXION.

X. Une fois que l'Enfant prodigue eut pris sa résolution,

nous ne lisons point qu'il ait été tantôt en avant, tantôt en arrière, comme le paresseux qui veut et ne veut pas : *Vult et non vult piger*[1]. A peine sa détermination est-elle arrêtée, qu'il se lève, abandonne son vil troupeau, se met en marche et court vers la maison de son père : *et surgens ibat*. C'est en effet dans la conjonction immédiate de ce présent *surgens ibat,* avec le futur *surgam,* que réside la condition essentielle d'une véritable conversion. Combien de fois vous aussi, éclairé par une lumière céleste, vous avez dit : *Surgam et ibo ; je me lèverai et j'irai :* mais entretemps vous n'avez jamais abandonné cette fréquentation, cette habitude, cette maudite occasion ; vous ne vous êtes jamais adressé à un bon confesseur, vous n'avez jamais embrassé sérieusement un nouveau genre de vie. Vous continuez à traîner votre existence au milieu des animaux, c'est-à-dire des passions dont vous êtes esclave, et vous mourez de faim. Allez-vous toujours vivre de la sorte ? — Ah ! non. Voici donc le fruit de la méditation : vous avez à imiter l'enfant prodigue dans sa prompte et parfaite correspondance aux inspirations d'en-haut ; répondez donc sans délai à l'inspiration que Dieu vous envoie ce soir même. Remarquez que Jésus ne fait que passer en faisant le bien : *Pertransiit benefaciendo ;* il répand ses bienfaits et ses grâces efficaces comme des éclairs fugitifs, comme des étoiles filantes : celui qui ne les saisit pas au vol n'en profite jamais. Dieu veut qu'on reçoive ses faveurs en temps opportun, *in tempore opportuno ;* sinon, il viendra un jour où il ne sera plus temps. Méditez bien ce point, et que chacun de vous se dise en soi-même : si l'inspiration que Dieu me fait sentir dans ces saints exercices, si celle qui m'a touché le cœur pen-

[1] Prov. 13, 4.

dant la méditation de ce soir devait être la dernière pour moi, et que je n'y correspondisse point, qu'en serait-il de moi?... Faites attention à l'exemple suivant pour apprendre à vous déterminer et à le faire promptement.

XI. Marguerite de Cortone fut une image vivante de l'enfant prodigue, ou plutôt la réalité même figurée dans cette touchante parabole. Marguerite encore dans la première fleur de la jeunesse, s'enfuit de la maison paternelle, et sans aucun souci de son honneur, s'abandonna à un amant débauché, avec qui elle vécut pendant neuf ans dans un libertinage effréné. Un jour elle vit revenir seul au logis le chien qui avait coutume d'accompagner son maître ; l'animal poussait des aboiements plaintifs et tirait sa maîtresse par la robe, comme pour l'inviter à le suivre. Marguerite soupçonna quelque malheur, et se laissant conduire par l'intelligent animal, elle arriva dans un endroit écarté, où il y avait un tas de fagots; là, par ses regards, ses gestes, les mouvements de ses pattes le chien lui fit signe d'enlever le bois pour voir ce qui était caché en dessous ; elle se mit à l'œuvre, et bientôt, spectacle affreux! elle reconnaît, couvert de sang et de blessures, le cadavre de son misérable amant, qui, assassiné par ses ennemis, semble la regarder en face et lui dire : C'est à cause de toi que mon corps est ici, et que mon âme sera éternellement en enfer. Marguerite saisie d'effroi tremble, pâlit, éclate en sanglots ; elle voit devant elle son ouvrage, elle le déplore, et prend sur-le-champ le parti de l'enfant prodigue. Résolue de changer de vie, elle songea avant tout à aller se jeter aux pieds de son père ; mais celui-ci, indigné de la vie qu'elle avait menée, la chassa rudement de sa maison. Que fera la malheureuse? Repoussée par son père d'ici-bas, elle a humblement recours à son Père céleste : elle entre dans une église et se prosterne tout

éplorée aux pieds d'un crucifix. Oh! Jésus ne la repoussera pas, loin de là; il l'embrasse, la console, la serre sur son sein. Dès ce moment commença cet échange de sentiments affectueux, cet empressement mutuel de Marguerite à servir son Jésus, et de Jésus à combler Marguerite de ses faveurs, au point de l'appeler bien souvent sa pauvrette. Enhardie par tant de bonté, Marguerite le suppiia de daigner l'appeler une fois sa fille, à quoi Jésus lui répondit : Lorsque tu auras purifié ton cœur par une confession générale exacte de toutes tes fautes, alors je te donnerai le doux nom de fille. Marguerite s'acquitta de la condition avec les sentiments d'une contrition extraordinaire, et un jour qu'elle s'approchait de la sainte Table, une corde au cou comme une esclave, elle entendit tout à coup la voix de Jésus : Marguerite, ma fille, lui dit-il, je t'absous de toutes tes offenses : *Filia mea Margarita, ego te absolvo ab omnibus offensis tuis.*

XII. O prodige de l'amour divin! ô miséricorde immense de mon Dieu! Qui ne se sentirait ravi ce soir? Qui pourrait tarder de retourner à vous? Qu'attendez-vous, mon pauvre pécheur? Tout ce que nous avons dit ne suffit-il pas pour vous décider à prendre une résolution prompte et généreuse? — Ne venez plus me dire : Je suis un trop grand pécheur ; Dieu ne me pardonnera pas ; la sainteté n'est pas faite pour moi. — Eh quoi! Marguerite avait probablement commis plus de péchés que vous, et la voilà sainte. Sachez donc que notre Dieu, dans sa bonté, appelle tout le monde, veut pardonner à tous, sait user de compassion envers tous, et offre à tous sa grâce. Plus même nous avons été misérables, plus nous provoquerons l'inépuisable miséricorde de notre Père. Comment agissez-vous à l'égard des pauvres plus dénués du nécessaire, ou plus infirmes que les autres? Eh bien!

voilà ce que la bonté divine fera à votre égard. Mais il ne faut pas laisser échapper la conjoncture favorable des exercices spirituels : aujourd'hui vous pouvez vous convertir ; Dieu sait si vous aurez le temps ou la volonté de le faire demain. C'est donc aujourd'hui même qu'il faut vous résoudre. Un Père si généreux mérite bien qu'on le fasse. — Il s'agit d'ailleurs de l'intérêt le plus pressant que vous ayez au monde. Je vous rappellerai seulement que sainte Marguerite ne fut digne du nom de fille qu'après avoir fait une exacte confession générale. O salutaire confession générale, qui plaît tant à Dieu ! Courage donc ! allez sur-le-champ trouver un confesseur et finissez-en. *Pater* et *Ave*.

HUITIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LA COMMUNION.

I. Le saint roi David se promenait un jour dans les salles de son palais en compagnie du prophète Nathan, son confident intime, et comme il s'entretenait avec lui des choses concernant la religion et le culte de Dieu, David s'arrêta tout à coup, comme frappé d'une pensée qui le contristait, et se tournant vers le prophète, il lui dit : Remarquez-vous, Nathan, ce contraste étrange : voici que j'habite un magnifique palais, avec des appartements nombreux, des salles et des corridors décorés avec luxe ; et l'arche du Seigneur ne loge que sous des tentes de peaux : *Vides ne quod ego habitem in domo cedrina, et arca Dei posita sit in medio pellium*[1] ? N'est-ce pas un contre-sens manifeste? Je veux construire un temple où puisse reposer l'arche du Testament, dans laquelle se conservent les tables de la loi avec la manne : *Cogitavi ut ædificarem domum in qua requiesceret arca fœderis Domini*[2]. Qu'en pensez-vous, prophète? — Je ne puis qu'approuver un pareil dessein, reprit le prophète ; certes, c'est l'œuvre la plus digne de ses sentiments que votre majesté soit en état d'entreprendre. —

[1] II Reg. 7, 2. [2] I Paralip. 28, 2.

Après que David eut reçu l'avis du prophète, il lui vint à l'esprit une réflexion : *Opus grande est;* c'est un bien grand ouvrage ; *neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo*[1]*;* puisque ce n'est pas pour un homme mais pour Dieu même que nous voulons préparer une maison ; il ne faut donc épargner ni peine, ni industrie, ni argent. Lisez le premier livre des Paralipomènes, et vous trouverez que pour cette importante construction il réunit cent mille talents d'or et un million de talents d'argent, ce qui, d'après le calcul de Pinéda, fait environ trois mille millions d'écus romains, ou seize mille millions de francs. Il est vrai que surpris par la mort il ne put mettre la main à l'œuvre ; mais l'entreprise fut exécutée par Salomon son fils, qui doubla et bien au delà la somme que lui avait laissée son père.

Mais que contenait donc cette arche? Deux pierres, en tout semblables aux autres pierres, sur lesquelles était écrite la loi, et un vase renfermant de la manne du désert, figure de la divine Eucharistie. Et pour deux pierres et une figure tant de dépenses !... Qu'auraient donc fait David et Salomon s'ils avaient eu, comme nous, le corps et le sang d'un Dieu fait homme? Ou plutôt, qu'auraient-ils fait s'ils avaient eu le bonheur de s'en nourrir, comme nous le faisons? Ah ! couvrons-nous le visage de honte, nous qui regrettons un quart-d'heure employé pour préparer notre âme à devenir le temple de Dieu. O sainte foi ! faites-nous comprendre que ce n'est pas à un homme, mais à un Dieu qu'il s'agit de préparer une demeure : *Non homini præparatur habitatio, sed Deo.* La présente Réforme roulera donc sur la communion. Nous en considérerons — la préparation, le fruit et — la fréquence.

[1] I. Paral. 29 1.

II. Lorsque Dieu voulut descendre sur le mont Sinaï pour donner sa loi à son peuple, il s'adressa d'abord à Moïse et lui dit : *Sanctifica illos hodie et cras, laventque vestimenta sua, et sint parati in diem tertium*[1] : «Sanctifiez le peuple aujourd'hui et demain, et qu'ils lavent leurs vêtements et soient tous préparés pour le troisième jour. » Saint Ambroise, méditant ce précepte, fait observer que la descente du Seigneur sur le Sinaï fut une représentation de ce qu'il allait faire un jour dans la divine Eucharistie, où il descend sous les espèces sacramentelles pour visiter son peuple et l'enrichir de ses dons. Or, poursuit-il, *si in figura tanta observatio, quanta in veritate*, si la figure seule exigeait une si grande sainteté, une si parfaite pureté pendant trois jours consécutifs, quelle préparation ne faudrait-il pas lorsqu'il s'agit de recevoir la réalité même, le Dieu du ciel qui vient s'unir à nos cœurs?

Partant il faut distinguer deux sortes de préparations pour la sainte communion, l'une rémote et négative, l'autre prochaine et positive.

La première consiste à n'avoir sur la conscience aucun péché mortel ; cette disposition est indispensable ; de plus il convient de se purifier même des péchés véniels. Quant à la première partie, savoir de n'être chargé d'aucun péché mortel, c'est une obligation telle que celui-là commet un affreux sacrilége qui ose approcher les lèvres de ce pain des anges, tandis que son âme est entre les mains du démon. Un des supplices les plus barbares inventés par le tyran Maxence, ce fut d'attacher un homme vivant à un cadavre, en les joignant bouche contre bouche, et de les laisser étroitement liés ensemble jusqu'à ce que l'infection

[1] Exod. 19, 10.

et la pourriture du cadavre fissent mourir le patient. Cette cruauté est usitée en quelque sorte à l'égard de Jésus-Christ par quiconque communie en état de péché mortel. Il unit Jésus-Christ vivant et glorieux à son âme qui est morte, et qui est, aux yeux de Dieu, la chose la plus fétide et la plus dégoûtante qu'il y ait au monde; union sacrilége et bien pire que si l'on mettait ensemble l'archange saint Michel, par exemple, et Lucifer, attendu qu'il y a une opposition beaucoup plus grande entre Dieu et le péché qu'entre Lucifer et saint Michel. Saint Thomas rapporte et condamne le sentiment de quelques-uns qui ont prétendu que lorsque Jésus-Christ vient à toucher la langue d'un pécheur, il se retire aussitôt de l'hostie pour ne point se laisser avaler par cette bouche criminelle. Ce sentiment renferme une grave erreur, sans doute; mais il serait en quelque sorte pardonnable de l'employer comme figure pour expliquer l'horreur qu'éprouve le corps très-pur et virginal du Sauveur à entrer dans une âme souillée par le péché. Et en effet, il arriva un jour, comme un de ces sacriléges communiait, qu'une sainte âme aperçut entre les mains du prêtre, au lieu de l'hostie, un très-bel enfant, qui faisait des contorsions des pieds et des mains et semblait se débattre pour ne pas entrer dans la bouche de ce malheureux. On ne peut, certes, douter que Jésus ne préférât se trouver noyé dans la fange des rues ou dans un cloaque infect plutôt qu'au milieu des ordures d'une âme criminelle, qui en communiant de la sorte se rend coupable, comme dit saint Paul, de la profanation du corps et du sang du Seigneur : *Reus erit corporis et sanguinis Domini,* et met le sceau à sa propre condamnation : *Judicium sibi manducat et bibit*[1].

[1] I Cor. 11, 27-29.

III. Mais supposé que parmi vous il n'y ait aucun sacrilége de cette espèce, combien n'y en a-t-il pas cependant qui commettent une autre indécence considérable à l'égard du Sacrement de l'autel! A peine ont-elles confessé les fautes les plus graves, qu'aussitôt, aussitôt elles courent à la sainte table pour communier. Que des âmes vertueuses et qui habituellement *n'ont besoin que de se laver les pieds,* comme le dit Jésus-Christ à ses disciples, pour être tout à fait pures, passent immédiatement du confessionnal à la table de communion, soit encore. Mais que ces âmes qui ont été plongées des mois et des années peut-être dans toute sorte d'iniquités, et qui sont encore assiégées par ces mauvaises inclinations et ces fantômes impurs que laissent après eux des désordres invétérés; que ces âmes-la, après un bain superficiel, osent s'approcher aussitôt pour recevoir le corps du Sauveur, ah! quelle indécence! Du linge d'hôtellerie a besoin de rester longtemps dans l'eau, de passer et de repasser à la lessive pour devenir blanc. Saint Jean Chrysostôme s'étonnait fort que quelqu'un se fût imaginé qu'après avoir péché librement pendant le carnaval, il suffisait de faire quarante jours de pénitence pour communier à Pâque : Plaisantez-vous donc? lui dit-il avec ironie : *Ludis-ne, quæso?* Quoi! entre le démon et Jésus-Christ seulement quarante jours de distance? — Que dirait le saint docteur de celui qui ne mettrait pas même un jour, pas même une matinée entière entre le péché et le Saint des saints, ou plutôt entre un tas de péchés et la source de toutes les grâces? Oh! quelle douleur! Et cependant, mes chers frères, n'est-ce pas là ce que font d'ordinaire ces misérables qui traînent leurs péchés d'une Pâque à l'autre, et tous les ans recommencent le même cercle vicieux? c'est-à-dire qu'après avoir pourri pendant trois cent soixante-quatre jours et demi

dans tous les vices, tous les déréglements. toutes les turpitudes, ils prennent un bain d'eau courante, et aussitôt, se croyant blancs comme neige, se présentent pour recevoir le pain des anges.

Je veux bien accorder que ces confessions annuelles faites par crainte des hommes plutôt que de Dieu soient bonnes : *transeat*. J'accorde aussi qu'on ait la douleur de ces péchés que l'on débite comme une histoire et presque en riant; *transeat*. J'accorde que le bon propos soit efficace, quoiqu'il ne voie pas le soir du jour où il est formé; *transeat*. J'accorde enfin que cet *ego te absolvo* vous délivre des liens du péché. Eh bien! malgré cela vous semble-t-il décent de se transporter aussitôt à la sainte table? Donnez-moi un captif qui a été longtemps dans les fers sans pouvoir bouger; ôtez-lui ses entraves et faites-le marcher : il ne peut pas même tenir sur ses jambes : pourquoi? parce que les nerfs engourdis refusent de remplir leur office. Or, comment une âme qui a été, non pas des jours, mais des mois et des années dans les fers, sous l'esclavage du démon et du péché, pourrait-elle faire des actes de foi en recevant la sainte Eucharistie, si sa foi est engourdie? Comment concevoir un respect filial envers le Très-Haut, si, par ses offenses multipliées, elle a perdu jusqu'au sentiment de la crainte de Dieu? Comment pourrait-elle aimer, louer, remercier Jésus dans le sacrement de l'autel, et se donner toute à lui, si elle a perdu depuis si longtemps l'habitude de faire des actes de cette nature? Il est certain que si l'on observait les règles tracées par les saints canons, et que si l'on consultait les confesseurs les plus expérimentés, on tiendrait pendant quelque temps éloigné des embrassements du Sauveur les pécheurs de cette trempe, afin qu'ils commençassent une vie meilleure et digne d'un chrétien. Je fais exception toutefois pour les

cas où, à raison de circonstances spéciales, on jugerait expédient d'agir différemment.

IV. La seconde partie de la préparation négative pour la sainte communion consiste dans l'exemption de toute faute vénielle. Je sais fort bien que les théologiens et les conciles n'exigent pas d'autre disposition, pour communier licitement que d'être exempt de péché mortel, mais ici nous cherchons ce qui est convenable pour une préparation digne. Le docteur angélique saint Thomas examine la question de savoir si la sainte Vierge a jamais commis un péché véniel, si léger que ce soit, et il se prononce sans hésiter pour la négative; ce point d'ailleurs a été établi dans le concile de Trente, cité en cet endroit par Suarez; mais la raison qu'en donne l'Ange de l'école est surtout digne de remarque. La voici : *Maria non fuisset idonea Mater Dei si peccasset aliquando;* si Marie avait jamais été tant soit peu souillée par une faute actuelle et personnelle, elle n'aurait pas été la digne Mère de Dieu. La sainteté de Marie fut donc sans pareille ; saint Bernard nous dit même qu'après celle de Dieu on ne peut en imaginer de semblable. Et cependant l'Eglise, en parlant de l'incarnation du Verbe, s'étonne que, voulant se faire homme pour sauver l'homme, il n'ait pas eu horreur d'habiter dans le sein de cette Vierge d'ailleurs si pure, si immaculée : *Tu ad liberandum suscepturus hominem, non horruisti Virginis uterum.* Cela étant, je fais le raisonnement que voici : Celui qui communie reçoit substantiellement le même Dieu qui est descendu dans le sein virginal de Marie, et quant au mode, la communion est appelée par saint Augustin une extension de l'incarnation : *Extensio incarnationis;* si dans l'incarnation le Verbe s'est uni à la nature humaine en unité de personne, ici il s'unit à autant d'individus qu'il y en a qui le reçoivent. Comment donc pourrait-on se

croire dignement préparé à cette étroite union avec Jésus-Christ, tandis que l'on se trouve engagé dans une multitude de fautes actuelles et volontaires, quoique vénielles? Si l'Eglise est saisie d'étonnement de ce que le Verbe éternel ait daigné entrer dans le chaste sein de l'auguste Vierge; de quelle stupeur les anges ne doivent-ils pas être frappés en le voyant descendre dans un lieu souillé par tant de péchés véniels? Qui est-ce qui oserait manier un riche tissu de pourpre, avec une tache d'encre sur les doigts? *Exigit extremam munditiam ;* il faut, dit saint Denis dans sa Hierarchie ecclésiastique, une extrême pureté de tout péché véniel pour prétendre être dignement préparé à ce divin sacrement. Or, peut-on dire qu'il y ait une extrême pureté chez ces personnes qui sont pleines d'imperfections et de petites passions; qui tombent tous les jours dans mille défauts, tels que l'ambition, l'avarice, la colère, le luxe, l'amour-propre; qui se laissent aller à de mauvaises habitudes, comme de jaser sur le compte du prochain, de railler, de médire; qui nourrissent des aversions volontaires et continuelles, des envies du bien d'autrui, des attaches pour les plaisirs bruyants, les divertissements, la vanité? Des cœurs si pesants seraient dignement préparés pour recevoir le pain des anges? *Probet autem seipum homo* : « Que l'homme s'éprouve lui-même, dit l'Apôtre, *et sic de pane illo edat*[1], et qu'ainsi il mange de ce pain ; » et comme l'Apôtre n'exprime pas en quoi doit consister cette épreuve préparatoire à la communion, les maîtres de la vie spirituelle entendent par là que si, pour communier licitement, il suffit d'être exempt de péchés mortels, néanmoins pour le faire avec fruit il convient de se purifier même des péchés veniels, et ils conseillent d'y

[1] I Cor. 11, 28.

préluder par une humble confession non-seulement des fautes graves, mais encore des moindres défauts : on n'en fera jamais assez ; car ce n'est pas à un homme, mais à Dieu qu'il s'agit de préparer une demeure : *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo*[1].

V. Pour en venir à la pratique en ce qui concerne cette préparation éloignée et négative, il serait bon de passer le soir qui précède la communion dans un plus grand recueillement. Imitez les personnes les plus timorées, qui ont coutume de s'abstenir ce soir-là même des réunions innocentes, bien loin de s'en permettre de dangereuses ; car ces dernières produiraient pour le matin suivant une indisposition réelle et grave. Elles s'abstiennent aussi du jeu, même de celui qui se fait par pure récréation, et s'appliquent à bien faire leur confession, afin d'être plus libres le jour suivant pour vaquer à la prière et à la méditation. Il serait utile aussi de pratiquer la veille quelque pénitence, comme de se donner la discipline ou jeûner, et si vous ne vous sentez pas le courage d'en faire autant, pratiquez au moins quelque mortification au souper ; car plus la chair est mortifiée, plus l'âme a de facilité pour s'élever aux choses de Dieu. Dans l'ancienne loi il y avait un précepte qui défendait de paraître devant le Seigneur les mains vides : *Non apparebis in conspectu meo vacuus*[2] ; à combien plus forte raison n'est-il pas inconvenant de se présenter les mains vides dans son temple, lorsqu'on a à recevoir de lui le don le plus excellent qu'il puisse nous faire ? Vous me direz : nous sommes pauvres de vertus. — Eh bien ! offrez à Dieu la mortification de quelque affection déréglée qui vous domine, en promettant dans votre confession de l'extirper complétement, et votre

[1] I Paral. 29, 1. [2] Exod. 34, 20.

offrande ne sera pas peu de chose. Le matin soyez plus prompt à vous lever, faites la méditation avec plus de soin, employez quelque temps à une lecture spirituelle pour remplir votre âme de pieux sentiments. Au moment où la manne, figure de l'Eucharistie, allait tomber du ciel, il en descendait une abondante rosée, qui préparait le sol à recevoir ce pain formé par la main des anges ; or, à plus forte raison convient-il de disposer son âme à recevoir l'aliment céleste préparé par les mains de Notre-Seigneur, ou plutôt qui est Notre-Seigneur lui-même. Que n'ont pas fait les saints ? Saint Louis de Gonzague, la veille de la communion, se disposait à cette grande action par des oraisons prolongées, par beaucoup de mortifications, et un rigoureux silence ; que s'il était obligé de prendre part à une conversation, il ne s'entretenait que du Sacrement de l'autel et il enflammait quiconque l'entendait. Si vous en faisiez autant, oh ! que votre âme serait bien disposée à se remplir des trésors de la grâce !

VI. Quant à la préparation positive et prochaine, je ne trouve pas de formule plus propre à vous faire comprendre en quoi elle consiste, que celle dont on se servait anciennement, au rapport de saint Grégoire, pour inviter le peuple à s'approcher au moment de la communion : *Accedite cum fide, tremore et dilectione.* Telle est en effet la disposition prochaine pour bien communier : d'abord la foi : *cum fide,* une foi vive, qui porte l'entendement à s'incliner avec un profond respect devant cet auguste mystère, à y adhérer fermement sans recherche curieuse et superflue, et à adorer la divinité presque anéantie dans cet aliment infiniment substantiel. Ainsi, pour en venir à la pratique, quand vous êtes sur le point de vous approcher de la sainte table, dites-vous en vous-même, et dites-le du fond du cœur, avec une conviction ferme et

inébranlable : Je crois et je tiens pour assuré que je vais recevoir dans ma maison l'hôte le plus auguste que puissent contenir le ciel et la terre. Je suis donc plus favorisé que ne le furent Abraham, Tobie, et les autres patriarches, alors qu'ils reçurent sous leur toit des anges du ciel ; car les anges ne sont que des serviteurs, tandis que moi je reçois le Maître en personne, vrai Dieu et vrai homme, mon père, mon Sauveur, mon roi, en un mot l'auteur de tout bien. Je crois fermement, quoique mes yeux et mes autres sens ne puissent atteindre à la sublimité de ce mystère, et que ma raison en soit comme écrasée ; je crois fermement que, sous ces espèces visibles, réside véritablement et réellement le corps très-saint, très-parfait de Jésus, ce corps qui fut formé dans les entrailles de Marie, le corps le plus beau, corps glorieux, immortel ; le corps de Celui-là même qui naquit à Bethléem, et fut annoncé aux bergers, qui disputa avec les docteurs et donna tant de preuves d'une sagesse surhumaine ; de Celui qui guérit par son seul attouchement une infinité de malades, et parcourut la Palestine en marquant tous ses pas par de nouveaux bienfaits : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes*[1] ; je crois ici présents ces yeux qui, d'un trait d'amour, convertirent saint Pierre ; cette langue dont il fut dit : *Verba vitæ æternæ habes*[2] : « Vous avez les paroles de la vie éternelle ; » ces pieds qui furent arrosés des larmes de Madeleine ; ce sang précieux qui fut répandu dans la circoncision, au jardin des olives, sur le Calvaire. Je reçois pareillement l'âme très-sainte de mon divin Jésus, la plus excellente, la plus sainte, la plus parfaite de toutes les créatures, bien supérieure même à l'auguste Vierge Marie. Outre le corps, le sang et l'âme de Jésus-Christ, je crois

[1] Act. 10, 38. [2] Joan. 6, 69.

fermement que je reçois la seconde personne de l'adorable Trinité, unie par un nœud admirable et indissoluble à cette humanité sacrée tout entière. Et comme, par une concomitance essentielle, le Père et le Saint-Esprit sont inséparables du Fils, je crois fermement que je reçois dans ma pauvre âme les trois personnes divines, qui daignent loger sous ce misérable toit et se faire les hôtes de cette maison de boue. Je le crois, oui, je le crois. — Excitez vivement votre foi, puis laissez agir la volonté ; et je ne doute pas qu'il ne se passe en vous quelque chose d'analogue à ce qu'on remarque dans la fournaise du forgeron : le feu paraît presque éteint et ne donne plus signe de vie ; mais le soufflet s'agite, et du premier coup vous voyez le feu qui pétille, et les étincelles qui jaillissent de toutes parts. Le soufflet qui doit réveiller en vous les sentiments et les affections envers le très-saint Sacrement, c'est une foi vive. Que la foi marche donc en avant, qu'elle prépare la voie à la volonté ; et soyez persuadés que si votre foi est bien vive, toute votre âme se répandra en sentiments de crainte révérentielle, de confiance filiale, et du plus tendre amour.

VII. Lorsque dans l'antichambre des princes on entend ces mots : Son Altesse va sortir ; vous voyez aussitôt les courtisans, les gentilshommes, les suisses se ranger et monter la garde, dans l'attitude la plus respectueuse qui soit possible ; et si quelqu'un demeurait nonchalamment assis, ou continuait à folâtrer, on en conclurait qu'il ne soupçonne pas la présence de son souverain. Je voudrais à l'aide de cet exemple familier me faire comprendre de plusieurs, et leur dire : Vous qui vous approchez de la Table sainte avec une mise si recherchée, si splendide, et parfois même si peu décente, je ne vous demande qu'une chose, c'est un peu de foi : foi que vous recevez un Dieu

qui d'un seul de ses regards fait trembler la terre : *Respicit terram et facit eam tremere*[1] ; foi que vous recevez ce Dieu devant qui les séraphins eux-mêmes, qui l'emportent cependant bien sur vous en beauté, les séraphins, dis-je, se couvrent de leurs ailes par respect. Ayez la foi, et une foi vive, et je suis persuadé que cette foi vous arrachera et de la tête et du visage, et de tout le corps, ces vanités qui vous rendent si monstrueuses aux yeux de Dieu.

Une femme juive eut la témérité un jour d'aller communier avec les fidèles ; elle fut reconnue et châtiée sévèrement. Or, savez-vous comment elle fut reconnue ? Cette malheureuse, dès qu'elle eut reçu la sainte Hostie, étant retournée à sa place, se mit la tête dans les mains, comme une personne qui cherche à se recueillir ; mais ses voisins s'aperçurent qu'elle mordait l'Hostie et la mâchait avec une sorte de rage et de fureur, qui trahissait le mépris qu'elle en faisait. De là ils conclurent que ce devait être une âme misérable qui n'avait reçu le Seigneur que pour l'outrager. Cette conclusion était légitime ; permettez donc que, de la même manière, lorsque je vois telle personne s'approcher de la sainte Table en étalant pompeusement sa vanité et son immodestie, par le luxe et l'excentricité de sa toilette ; permettez, dis-je, que moi aussi j'en conclue, non pas que c'est une âme criminelle, mais au moins que c'est une âme qui a peu, très-peu de foi. De la foi, s'il vous plaît, de la foi, et tout votre extérieur sera bientôt réformé. — De la foi, je le répète, de la foi, et votre âme sera aussi pénétrée d'une crainte salutaire, elle se couvrira de confusion et s'anéantira en quelque sorte devant son créateur, comme un pauvre serviteur en présence de son maître. Si vous avez la foi, vous vous frapperez la poitrine

[1] Psal. 103, 32.

avant de communier, vous vous humilierez profondément, et les paroles du publicain de l'Evangile vous viendront d'elles-mêmes sur les lèvres : *Deus, propitius esto mihi peccatori*[1] ; « Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur ; » et vous direz avec une sainte frayeur : *Exi a me quia homo peccator sum, Domine*[2] ; « retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur. »

VIII. Mais la foi avec la crainte ne suffit pas ; ce qui met le sceau aux dispositions requises pour une si sainte action, c'est un tendre amour : *Accedite cum fide, tremore et dilectione.* Après tout, ce divin Sacrement est un Sacrement d'amour : *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos*[3]. Par conséquent, pour le recevoir dignement, la disposition la plus propre, c'est l'amour; puisque Dieu, afin de captiver nos cœurs et nous attirer à lui, s'y donne lui-même tout entier à nous. Si je jette un os ou un morceau de pain à un chien, cet animal me suit, me caresse, et ne veut plus me quitter, quoi que je fasse pour le chasser ; et Jésus en se donnant tout entier lui-même, ne parviendra pas à se rendre une fois maître de mon cœur ! Et ainsi une bête, pour un misérable morceau de pain, sera plus reconnaissante envers moi, que je ne le suis envers un Dieu, pour le don qu'il me fait de lui-même ? A Dieu ne plaise que cela soit ! et pour exciter dans vos cœurs cette divine flamme, tâchez de vous approcher de la sainte Table avec tout le respect et toute la modestie possible, en observant les usages et les cérémonies de l'Eglise, sans vous troubler vous-même, ni les autres. N'affectez aucune singularité, nous sommes tous égaux à ce divin banquet ; évitez tout ce qui pourrait vous faire soupçonner de vouloir passer pour saint, ou pour meilleur que les autres, comme les

[1] Luc. 18, 13. [2] Ib. 5, 8. [3] Joan. 13, 1.

soupirs, les gémissements, les larmes ostensibles. L'amour-propre se repaît de ces singularités ; mais elles sont le poison de l'amour de Dieu et de la dévotion.

Les saints n'en agissaient pas de la sorte, eux qui, tout occupés à aimer au moment de la communion, se servaient de diverses pratiques pieuses pour s'embraser d'amour de plus en plus. Saint Bernard et sainte Catherine de Sienne se figuraient qu'ils recevaient quelques gouttes du lait virginal de Marie. Saint Jean Chrysostôme s'imaginait qu'il approchait les lèvres du côté sacré de Jésus, pour en sucer plus abondamment le sang. Saint François de Borgia se réfugiait dans les plaies du Sauveur, comme une brebis égarée dans le bercail de son divin pasteur. D'autres se représentaient qu'ils étaient sous l'arbre de la croix, afin de recevoir sur leur tête ce déluge de sang qui en découla pour notre salut. Attachez-vous à la pratique qui vous va le mieux, puis au moment de la communion faites un acte d'amour bien fervent, et unissant votre intention à celle du prêtre, offrez-vous tout entier à Dieu en holocauste. L'ange qui annonça à Manué la naissance de Samson, offrit au Seigneur son sacrifice, et monta lui-même sur l'autel au milieu des flammes et de là disparut en s'envolant au ciel : *Angelus Domini pariter in flamma ascendit*[1]. Si nous voulons plaire à Dieu et lui rendre nos communions agréables, offrons-les au milieu des flammes du saint amour en nous joignant au sacrifice de l'autel, et soyons persuadés que nos offrandes monteront jusqu'au ciel, conjointement avec celles de Jésus-Christ.

IX. Quant à la méditation que vous devez faire après la communion, saint Jean Chrysostôme vous en fournit le sujet par les admirables paroles que voici : Après avoir

[1] Judic. 13, 20.

communié, vous dit-il, retirez-vous dans un endroit où personne ne puisse vous distraire, et réfléchissez attentivement à l'honneur que Dieu vous a fait, en venant résider dans votre cœur. Méditez l'incomparable bienfait que vous avez reçu de la main de Dieu même, bienfait tel que ni vous, ni moi, ni aucun homme mortel n'aurait jamais pu l'imaginer, bien loin de le demander. Contemplez des yeux de la foi les anges qui vous entourent, abîmés d'étonnement et de stupéfaction à la vue d'une si grande majesté, humiliée et renfermée dans votre cœur. Eux sont saisis de frayeur d'un tel excès d'abaissement ; comment ne le seriez-vous pas vous-même ? Eux ne cessent de lui rendre grâce, et de chanter ses louanges ; et vous, vous resteriez muet ? Vous ne deviendriez pas toute langue pour remercier et glorifier un Dieu si bon, qui s'est fait votre nourriture ? *Hoc nos pascimur, huic nos unimur, et facti sumus unum Christi corpus et una caro.* Quelle condescendance de l'amour divin ! conclut le saint docteur ; votre misérable corps est devenu un même corps avec celui de Jésus-Christ, une même chair avec la sienne. Aussi ne devez-vous plus converser comme un homme avec les hommes ; vous êtes obligé de vivre comme un ange parmi les anges ; devenu leur concitoyen, vous devez imiter leur langage, emprunter leurs sentiments.

C'est en ce moment surtout, reprend sainte Térèse, que vous devez traiter avec Dieu. Quel temps précieux que celui de la communion ! — Loin de là, me dira quelqu'un ; c'est précisément le temps où je ne sais que dire ni que faire ; tout au plus, je lis quelque petit livre, je récite quelques *Pater* et *Ave*, et voilà tout. — Ah ! que dites-vous là ! non, certes, vons n'employez pas bien un temps si précieux. Laissez les petits livres pour d'autres circonstances et d'autres temps, et employez mieux ces

quelques instants où Jésus s'entretient avec vous. Mais comment? — Ecoutez : la comtesse de Feria étant devenue veuve, puis religieuse de sainte Claire, faisait ses délices de s'entretenir avec Jésus dans le saint tabernacle, et ne pouvait s'en éloigner, surtout après la communion, si bien qu'elle fut appelée l'épouse du Saint-Sacrement. On lui demanda un jour ce qu'elle faisait durant les longues heures qu'elle passait au pied de l'autel : « Ah! répondit-elle, j'y resterais toute une éternité. Ne trouve-t-on pas là l'essence divine qui doit être l'aliment éternel des bienheureux? Mon Dieu! que fait-on devant le Saint-Sacrement? Mais que n'y fait-on pas? On aime, on loue, on remercie, on offre, on demande... Que fait donc un pauvre devant un riche? que fait un malade devant son médecin? que fait un homme altéré devant une source pure, ou un affamé devant une table abondamment servie?... » Ainsi raisonnait cette vertueuse servante de Dieu. Et vous, vous ne savez que dire, ni que faire, et vous perdez le temps à lire un petit livre avec la tête en l'air? C'est alors que vous devez en esprit et en vérité vous jeter aux pieds du divin Maître, et lui demander les grâces dont vous avez le plus besoin pour assurer votre salut; faites comme ce pauvre aveugle de l'Evangile à qui Jésus-Christ demanda : *Quid tibi vis faciam?* Que voulez-vous que je vous fasse? — Seigneur, répondit-il, faites que je voie : *Domine, ut videam*[1]. Voilà ce que vous avez à dire vous-même : Seigneur, me voici à vos pieds; je suis un misérable aveugle, éclairez-moi, découvrez-moi le fond de ma misère, donnez-moi une pureté parfaite, la charité et le support à l'égard du prochain.... Formez surtout le ferme propos d'employer religieusement toute

[1] Marc. 10, 51.

la journée, de telle sorte qu'elle diffère des autres jours, en observant un plus grand recueillement, et en vous privant le plus que vous pouvez des récréations même licites ; pour conserver le fruit de votre communion, visitez le Saint-Sacrement, assistez aux offices et au sermon, récitez le chapelet et faites quelque lecture spirituelle. Gardez-vous surtout de cet abus énorme qu'on remarque chez plusieurs, lesquels s'approchant des sacrements aux grands jours de fêtes, en font des jours spécialement consacrés à la dissipation, aux passe-temps frivoles, aux divertissements, et n'en donnent à Dieu que les courts instants employés à entendre la messe et à communier. Pauvres communions ! faut-il s'étonner que malgré les richesses inépuisables du Sacrement vous ne faites que vous appauvrir au lieu de vous enrichir.

X. Pour ce qui est de la fréquence de la communion, les sentiments des docteurs aussi bien que des mystiques varient. Pour moi, je m'en tiens à celui de saint Augustin : *Omnibus diebus dominicis communicandum suadeo, si tamen mens in affectu peccati non sit.* Pourvu, dit le saint docteur, que vous n'ayez aucun attachement volontaire au péché, ne craignez pas de communier tous les dimanches. — Mais je ne me sens point de dévotion. — N'importe, reprend saint Laurent Justinien ; ne laissez pas pour cela de communier : *Licet aliquando tepide, tamen confidens de Dei misericordia fiducialiter accede;* ayez confiance, fussiez-vous tiède et froid même intérieurement, ce feu divin vous réchauffera. Communiez sur ma parole. — Mais je tombe dans beaucoup de fautes vénielles, dans une foule d'imperfections. — Le Saint fait encore à cela une réponse admirable : *Indigne manducat qui vel aliquod grave peccatum, vel multa levia commisit, et non confitetur ea :* Celui-là est positivement indigne de

recevoir son Dieu qui se trouve en état de péché mortel et ne se confesse pas ; et l'on peut regarder comme pareillement indigne en un sens (c'est-à-dire moins bien disposé), celui qui se trouve chargé d'une multitude de péchés véniels, et ne se purifie pas par une bonne confession. Confessez-vous donc avec une véritable douleur, et vous vous rendrez digne sinon proportionnellement à la sainteté du sacrement, au moins suffisamment.

Le malheur, c'est que ce n'est nullement le respect qui vous empêche de communier souvent ; il existe une cause réellement coupable, à laquelle nous arriverons par le trait suivant. Le fait, raconté par Pallade[1], est du reste tout à fait étrange. Un jeune homme de mœurs dissolues tenta par tous les moyens de séduire une honnête femme; et n'ayant pu y parvenir : « C'est bien ! lui dit-il en se mordant les doigts, tu me le paieras. » Il eut recours à un magicien pour que celui-ci l'aidât dans son projet de vengeance contre cette épouse vertueuse, fidèle à Dieu et à son mari. Le magicien, à l'aide de ses enchantements diaboliques, métamorphosa extérieurement la malheureuse femme en jument. Son mari rentrant chez lui à l'heure du repas, trouva dans une chambre supérieure cette apparence de cavale. Etonné du fait, il se met en devoir de la chasser à coups de bâton ; la cavale, qui avait tous les sentiments humains sous cette étrange figure, se jeta à genoux et, faisant un effort pour parler, poussa un hennissement terrible ; elle fut elle-même si effrayée de sa voix, qu'elle laissa tomber de ses yeux de grandes larmes. Elle essayait de se faire connaître en agitant la tête d'une manière à exciter la compassion. Ces gestes et l'absence de sa femme firent enfin soupçonner au mari quelque sor-

[1] *Historia Lausiaca,* seu *Vit. Patr.* lib. 8, c. 19.

tilége. Ayant vainement employé tous les moyens pour rendre à la malheureuse créature sa forme naturelle, au bout de trois jours, il lui mit un licol et la traîna de force à la cellule de l'abbé Macaire, solitaire d'une grande renommée et d'une égale sainteté. Celui-ci récite sur elle quelques prières, et l'ayant aspergée d'eau bénite en faisant le signe de la croix, il la fit reparaître sous son aspect naturel aux yeux de tous les assistants; puis il la congédia en lui recommandant par-dessus tout de communier souvent : « Sais-tu, lui dit-il, pourquoi Dieu a permis cette humiliante transformation? C'est parce qu'il y a cinq semaines que tu ne t'es point approchée des sacrements : « *Numquam ecclesiam deseras, numquam abstineas a communione Christi sacramentorum. Hæc enim tibi acciderunt, quod jam quinque hebdomadis non accessisti ad intemereta nostri Servatoris sacramenta.* Il déplaît à Dieu en effet que vous demeuriez longtemps éloignés des sacrements. Il ne permettra pas, à la vérité, que vous soyez revêtus d'une figure étrangère; mais combien n'en est-il pas qui, pour trop différer la communion, deviennent semblables à des brutes par leurs mœurs? Telle femme dans l'intérieur de son ménage est un aspic par la colère, elle aiguise sa langue comme une vipère, et lance du venin. Telle autre est un paon par son orgueil et son faste; elle se complaît à être admirée en faisant la roue. Tel homme est un loup par sa rapacité; tel autre est un animal immonde par sa lubricité et son immoralité. Quel est donc le magicien qui a métamorphosé des âmes si belles, des copies si parfaites du divin original, en bêtes si monstrueuses? Ce magicien, c'est le péché; mais la communion plus fréquente aurait ou empêché ou détruit l'enchantement, et vous n'auriez pas pris cette forme hideuse dont vous êtes présentement revêtu, à cause de l'empire

qu'exercent sur vous les mauvaises passions, la colère, l'avarice et la concupiscence.

Terminons donc cette réforme par une parolef ormidable de l'Esprit-Saint : *Ecce qui elongant se a te peribunt*[1]; « Voici que tous ceux qui s'éloignent de vous périront. » Tout péché mortel vous sépare de Dieu ; mais si, non content de vous séparer de lui, vous vous en éloignez encore en vous mettant au large pour la fréquentation des sacrements, vous périrez, entendez-le bien, vous périrez. Votre conscience se familiarisera avec le péché, les mauvaises habitudes passeront à l'état de seconde nature, les principes de la foi s'obscurciront, le démon prendra plus d'empire, les passions plus de pied, et vous, malheureux, vous périrez : *peribunt.* Réveillez-vous donc et excitez en vous une sainte avidité de vous nourrir souvent de ce pain céleste ; car il est certain que « celui qui mange ce pain vivra éternellement » : *Qui manducat hunc panem vivet in æternum*[2] *!* C'est ce que je vous souhaite.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

LES QUATRE PRÉROGATIVES DU TRÈS-SAINT SACREMENT, CONTENUES DANS CETTE ANTIENNE DE SAINT THOMAS D'AQUIN : O SACRUM CONVIVIUM, ETC.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon*

[1] Psalm. 72, 27. [2] Joan. 6, 59.

Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers. — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez que les deux premières prérogatives du très-saint Sacrement sont d'être un festin sacré et un souvenir de la passion du Sauveur : *O Sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus*[1].

En premier lieu, l'adorable Sacrement de l'autel est un festin sacré. La grandeur de ce festin résulte de la dignité du personnage qui le dresse. Ce n'est pas un roi de la terre; mais le monarque suprême de l'univers, Jésus-Christ Notre-Seigneur, Dieu et homme tout ensemble, devant qui les puissances du ciel et de la terre ne paraissent qu'en tremblant, et au nom duquel tout genou doit fléchir par respect. — Elle résulte en outre de l'excellence des mets qui nous y sont préparés. Ce ne sont pas des viandes viles et terrestres ; mais le corps adorable et le sang précieux de Jésus-Christ même, caché sous les espèces du pain et du vin. — Elle résulte enfin de l'amour avec lequel Jésus-Christ nous l'a dressé. Dans les festins que donnent les grands du monde, on fait ostentation de la puissance royale, et rarement on se plaît à faire briller l'amour du souverain pour ses convives ; mais dans ce festin céleste, on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la puissance ou de l'amour. D'une part il semble que ce

[1] Offic. de SS. Sacr.

soit la puissance, puisque Jésus-Christ déploie une puissance infinie en convertissant le pain en son corps, et le vin en son sang, sans détruire les accidents ; d'autre part on croirait que c'est l'amour, puisque c'est l'amour qui a trouvé ces inventions inouïes et qui surpassent toute imagination. Ce qui est certain, c'est qu'avec la puissance seule sans l'amour, ou l'amour seul sans la puissance ce festin ne saurait être dressé.

Inférez de cette considération quelle doit être votre reconnaissance envers un Dieu qui s'est montré si libéral et si généreux à votre égard, et la faim pour ainsi dire insatiable que vous devriez avoir de le recevoir ; d'autant plus que ce divin Sacrement est un souvenir vivant de la passion du Sauveur. C'est pour ce motif que Jésus s'est donné à nous dans ce sacrement sous les deux espèces distinctes du pain et du vin : du pain, qui représente le corps séparé du sang ; du vin, qui représente le sang séparé du corps, comme il arriva à sa mort ; bien que sous l'une et l'autre espèce Jésus-Christ se trouve tout entier et vivant. Par là il a voulu tout spécialement qu'on se souvînt de la mort cruelle et sanglante qu'il a endurée pour nous arracher à un abîme de maux, et nous acquérir tous les biens : *Mortem Domini annuntiabitis donec veniat*[1].

Inferez donc de tout cela que chaque fois que vous vous approchez de ce divin banquet, vous devez vous rappeler que vous recevez ce corps qui est mort pour vous, attaché à la croix, et ce sang qui a coulé pour vous par torrents ; et ce souvenir excitera dans vos âmes les plus doux sentiments d'amour, de douleur et de reconnaissance ; en un mot il sera pour vous une mine de grâces où vous vous enrichirez de tous les trésors.

[1] I Cor. 11, 26.

SECOND POINT.

Considérez que les deux autres prérogatives du très-saint Sacrement consistent en ce qu'il remplit l'âme de grâce, et qu'il est un gage assuré de la gloire.

Premièrement il remplit l'âme de grâce. En effet, comme le pain matériel conserve la vie du corps et l'augmente, ainsi cet aliment sacré conserve et augmente en nous la grâce sanctifiante, qui est la vie de l'âme. De plus, comme l'aliment matériel répare les forces et nourrit tous les membres, ainsi le très-saint Sacrement nourrit et fortifie toutes les puissances de l'âme. Il fortifie et nourrit la mémoire, par le touchant souvenir des bienfaits de Dieu. Il fortifie et nourrit l'entendement par le don de la foi, en l'éclairant de célestes lumières, afin qu'il adhère à un si auguste mystère, ainsi qu'à toutes les autres vérités de notre sainte religion. Il fortifie et nourrit la volonté, en ce que non-seulement il l'enflamme d'amour pour un Dieu si bon, mais qu'il accroît sa dévotion, et l'enrichit des dons du Saint-Esprit et des vertus infuses, d'une manière plus spéciale qu'aucun autre sacrement : attendu que dans les autres sacrements il nous communique ses grâces par l'entremise de quelques créatures, qui en sont des signes sensibles, comme l'eau, l'huile et le baume ; tandis que dans celui-ci il nous communique ses grâces par lui-même et sans intermédiaire. Notre-Seigneur en use dans l'Eucharistie comme un grand roi, qui, quand il fait l'aumône de sa propre main, la donne plus abondante que lorsqu'il la fait par la main de son aumônier. Sur ce, j'ai une question à vous faire. Combien d'années voilà-t-il que vous participez à ce banquet divin ? Une seule communion suffit pour faire un saint, et vous vous trouvez encore vides de vertus. Comment cela se fait-il ? — Frap-

pez-vous la poitrine, la faute en est à vous seul ; c'est que vous n'apportez pas à la table sainte les dispositions requises pour la rendre fructueuse.

La dernière prérogative du très-saint Sacrement, c'est d'être un gage de la gloire. Jésus-Christ lui-même nous en assure : *Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem habet vitam æternum*[1] ; Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. Remarquez que le Sauveur ne dit pas : aura la vie éternelle, au futur ; mais bien, qu'il a présentement cette vie ; tant est grande l'assurance que nous recevons de la posséder un jour, lorsque nous mangeons son corps et que nous buvons son sang, avec les dispositions voulues ; car de même que celui qui a en main une obligation est sûr du capital pour lequel elle a été constituée, ainsi celui qui reçoit la divine Eucharistie est sûr (pourvu que rien ne manque de son côté) de la vie éternelle, en vue de laquelle le très-saint Sacrement nous a été laissé pour gage.

Concluez de là que cet adorable Sacrement, étant un gage de la gloire, nous offre un puissant motif d'espérance et de crainte : d'espérance, si nous en profitons ; de crainte, si nous en abusons : *Mors est malis, vita bonis*[2]. Voyez donc quel usage vous en faites. Si vous en usez bien, proposez-vous d'en user encore mieux à l'avenir ; si vous en usez mal, proposez-vous de vous amender et prescrivez-vous la règle suivante : Toutes les fois que vous recevrez le très-saint Sacrement, figurez-vous que c'est la dernière communion de votre vie, et que vous recevez le corps du Sauveur en viatique ; je suis certain que, moyennant cette réflexion, vous y apporterez les dispositions requises. Protestez, par le colloque suivant, que c'est ce que vous voulez.

[1] Joan. 6, 55. [2] Liturg. prose : *Lauda Sion.*

COLLOQUE.

Aimable Sauveur, quel est cet auguste festin que m'a dressé votre généreuse compassion, ou votre immense charité, ou votre miséricorde inouïe? Il ne vous suffisait donc pas, pour nous témoigner votre amour ineffable, d'être descendu du ciel en terre en vous revêtant de notre dépouille mortelle; il ne vous suffisait pas d'avoir conversé avec nous pendant trente-trois ans consécutifs, en endurant tant d'incommodités et de privations, la faim, la soif, le froid, le chaud, et une infinité d'autres travaux; il ne vous suffisait pas d'avoir sacrifié votre vie, en versant votre sang dans les douleurs et les tourments : il vous fallait encore nous donner en nourriture votre chair adorable, et pour breuvage votre sang très-pur. O don précieux! O banquet d'amour! où nous recevons, non-seulement la grâce, mais la source de toutes les grâces, et le gage le plus assuré de la gloire! Comment donc mon cœur ne s'échauffe-t-il pas? comment mon âme ne se fond-elle pas d'amour? Ah! que j'ai de regret de m'être si peu préparé pour m'approcher de ce céleste banquet! Il n'en sera plus ainsi à l'avenir, ô mon Dieu! Voici la résolution que je prends : j'entends et je veux que toute ma vie, toute sans réserve, soit employée ou en préparation pour recevoir Jésus-Christ dans la communion, ou en actions de grâce après l'avoir reçu; afin que je sois rendu digne de le recevoir à l'article de la mort, et que cet auguste Sacrement me soit un gage assuré de la vie éternelle. Amen.

MÉDITATION DU SOIR.

LE CRUCIFIEMENT DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

EXPLICATION DU SUJET.

I. Si nous ne connaissions de la vie de notre divin Sauveur que sa passion et sa mort, c'en serait assez pour embraser le monde entier du feu de l'amour divin. Qu'un Dieu, mes chers frères, ait été libéral à notre égard, au point de nous combler de ses biens, ç'a été sans doute un prodige de son amour infini. Mais qu'un Dieu en soit venu par pur amour jusqu'à prendre sur lui tous nos maux, et jusqu'à souffrir la mort la plus ignominieuse afin de nous rendre la vie ; oh ! c'est là un excès qui surpasse toute expression, qui confond toutes nos pensées. On a consigné dans l'histoire, comme un trait d'amour incomparable, ce que fit une reine d'Angleterre pour le roi Etienne son mari ; voyant celui-ci percé d'une flèche empoisonnée, elle voulut, à défaut de tout autre moyen, le sauver au prix de sa vie. L'unique remède était de sucer le poison de la blessure, et le vertueux prince ne permettait pas même qu'un esclave en approchât les lèvres, ne voulant pas que sa vie coûtât la mort à qui que ce fût ; mais il ne put se mettre en garde contre le généreux dévouement de la reine son épouse. Celle-ci étant entrée dans la chambre du roi pendant qu'il dormait, découvrit adroitement la blessure, y appliqua les lèvres à plusieurs reprises, et en suça si bien le poison qu'elle attira dans son sein la mort à laquelle le roi était condamné. Il semble que ce soit là, parmi les hommes, le

comble de l'amour, et cependant l'amour de Jésus crucifié va sans comparaison bien au-delà. Cette reine, après tout, n'usa de ce stratagème qu'à l'égard d'un époux, de qui elle était tendrement aimée, mais que le Créateur en fasse autant et beaucoup plus pour une vile créature, que le Roi du ciel en fasse autant pour un esclave, et un esclave rebelle, en prenant sur lui tous les péchés commis par ce malheureux, ainsi que la peine de mort qui lui était due ; ah ! voilà un prodige d'amour que les anges eux-mêmes n'auraient pas cru possible.

Comment donc peut-on vivre dans un tel aveuglement ? Nous avons coutume, mes chers frères, en entrant dans une église, de jeter les yeux sur l'autel, pour voir si l'image du crucifix est d'argent ou de bois, et l'on ne songe pas à autre chose. Ah ! si à la vue d'un crucifix on pénétrait jusque dans le divin cœur, afin de bien comprendre que le Fils de Dieu n'a enduré une mort si atroce, que par un effet de l'amour excessif qu'il nous porte, nous sentirions chaque fois un frisson courir dans tous nos membres, en reconnaissant notre ingratitude. Et comment vivre mal en méditant souvent qu'un Dieu nous a aimés jusqu'à mourir pour nous ? — Courage donc ! gravissons la montagne du Seigneur : *Ascendamus ad montem Dei*[1], et mettons-nous à contempler un spectacle si digne de nos larmes.

Nous diviserons, à l'ordinaire, cette méditation en deux points : — dans le premier nous contemplerons les douleurs que Jésus a endurées dans son corps ; et — dans le second, les douleurs qui ont percé son âme.

II. Supposez que de tous ceux qui sont ici, aucun n'eût jamais ouï mot de la passion et de la mort du divin

[1] Isaiæ 2, 3.

Rédempteur jusqu'à ce jour, et qu'en ce moment même, tandis que nous somme réunis pour méditer, un ange descendît du ciel en habit de deuil, et d'une voix lamentable, nous adressât ces paroles : Ecoutez la triste nouvelle : le Fils unique de Dieu, le maître du ciel et de la terre, qui a pris une chair humaine, vient, après trente-trois ans d'une vie pénible et laborieuse, d'être attaché avec des clous à une croix, et il est mort par amour pour vous tous, afin de vous sauver ; — et qu'en finissant ces mots, il tirât un voile, et vous fît voir, sur le Calvaire, le Sauveur du monde suspendu à la croix, tout couvert de sang et de plaies, et venant à peine de rendre le dernier soupir.

En entendant une pareille nouvelle, en contemplant un si cruel spectacle pour la première fois, pensez combien nous serions touchés, émus, attendris! Sortirions-nous de cette église tels que nous sommes venus ? Poursuivrions-nous la vie que nous avons menée jusqu'ici ? — Et pourquoi donc cette grande vérité ne ferait-elle plus sur nous le même effet? Il est vrai, dès notre plus tendre enfance nous avons appris le mystère de notre Rédemption ; mais nous l'avons appris lorsque nous n'étions pas encore capables d'y réfléchir, et peut-être que pendant tout le cours de notre vie nous ne l'avons jamais sérieusement médité ; la vue trop fréquente du crucifix nous a ôté la sainte frayeur qu'elle devrait nous inspirer. Mais tâchons ce soir de le contempler du même œil que s'il nous apparaissait pour la première fois : laissons de côté tous les autres supplices qui ont tourmenté le corps adorable de Jésus, et bornons nos réflexions à son douloureux crucifiement.

On ordonna à Jésus de s'étendre sur cet infâme gibet, et Jésus obéissant, jetant un coup d'œil pour voir la posi-

tion qu'il devait prendre, se couche et étend ses bras et ses jambes sur la croix. Alors les bourreaux saisissant chacun de ses membres les attachent au bois avec de gros clous, capables de porter le poids du corps. Le Sauveur n'ouvre pas la bouche ; il souffre tout avec patience et se tait. Quant à l'atrocité de ce supplice, qu'il nous donne la grâce de le comprendre. Nous voyons qu'une goutte d'humeur viciée qui attaque les nerfs, suffit pour faire pousser à un goutteux des cris affreux ; que sera-ce donc d'avoir les pieds et les mains percés d'outre en outre ? Il est certainement impossible de se figurer des blessures plus cruelles que celles-là, attendu que les pieds et les mains présentent le concours d'une multitude de nerfs, de veines et d'ossements, et que d'ailleurs les blessures ne furent pas faites avec une épée ou une lame bien tranchante, mais avec de gros clous qui durent nécessairement, non-seulement diviser les chairs, mais creuser un vide au milieu de chaque pied et de chaque main. Si un chirurgien, en faisant une opération, avait le malheur d'attaquer un nerf, il faudrait en mourir de douleur ; que sera-ce d'avoir tant de nerfs à la fois, non pas atteints seulement, mais tout à fait broyés ?... Ah ! que c'est bien avec raison que le Sauveur lui-même a dit à sainte Brigitte que ce fut là la plus atroce douleur de toutes celles qu'il avait endurées, jusqu'à cette heure, dans tout le cours de sa vie : *Omnium atrocissimus totius anteactæ vitæ.* Et cependant ce ne sont pas ces clous-là qui tourmentèrent le plus impitoyablement notre aimable Sauveur ; des clous bien plus terribles, ce sont nos péchés. Rappelez-vous le dernier péché que vous avez commis : ce fut là un clou affreux qui perça le cœur de Jésus : et vous voudriez continuer à vivre de la sorte ?... Vous voudriez continuer à crucifier Jésus-Christ tout le temps de votre vie ?...

Ah! non, préparez vos larmes pour pleurer vos péchés passés, et préparez surtout votre cœur à prendre une bonne résolution.

III. Après avoir cloué le Fils de Dieu sur la croix, les bourreaux la redressent à grand'peine, puis la laissent tomber de tout son poids dans la fosse déjà préparée pour la recevoir. Figurez-vous quelle secousse dut éprouver le corps du Sauveur, d'autant plus que la fosse devait être assez profonde pour faire tenir debout un tronc d'une élévation considérable. Cette violente secousse dut rouvrir toutes les anciennes blessures et en faire couler une nouvelle abondance de sang; elle dut surtout élargir les plaies faites par les clous, sur lesquelles reposait tout le poids du corps; et le Sauveur eut à endurer les plus vives douleurs dans ses entrailles, dans ses os et dans toutes les jointures de son corps, si délicat et si disloqué en tout sens. Ah! quel affreux spectacle! Voir au sommet d'une colline le Créateur du monde, le Verbe éternel, le Fils unique du Père éternel, crucifié pour nous misérables pécheurs, et tout ruisselant de sang; le voir, dis-je, languissant et mourant entre deux infâmes assassins de grand chemin, crucifiés avec lui, comme un chef de bandits exécuté au milieu de deux scélérats de sa bande, et demeurant dans cette horrible situation durant trois heures consécutives, sans savoir où poser la tête!... Dieu de mon âme, comment mon cœur ne se brise-t-il pas dans ma poitrine!

Mes chers auditeurs, avez-vous jamais pensé à cet horrible supplice que nous allons méditer ce soir? La torture de la corde est quelque chose de si cruel que souvent le patient se souhaite la mort, et que parfois la violence de la douleur lui arrache l'aveu de crimes auxquels il n'a pas même songé; et cependant il n'est que lié et non percé de

clous, il est sain, il est vigoureux. Que n'aura donc pas dû souffrir notre divin Sauveur pendant ces trois mortelles heures, lui qui était cloué à la croix et non pas lié seulement, lui qui était affaibli, épuisé par les mauvais traitements dont on l'avait accablé pendant un jour et une nuit tout entière?... Un simple regard que jeta sur un crucifix Hubert, duc d'Aquitaine, suffit pour arracher ce prince aux ténèbres de l'idolâtrie, et nous, combien de fois n'avons-nous pas contemplé le crucifix? Quel effet a-t-il produit sur nos cœurs? Et il serait possible que nous fissions encore ce soir à la passion, au sang, à la mort d'un Dieu, l'injure horrible de partir d'ici plus obstinés et plus endurcis que jamais? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Il faut que ce soir l'amour et l'amour d'un Dieu crucifié triomphe de vos cœurs; je veux que nous sortions tous d'ici enflammés de ce saint amour, et en répétant à l'envi : Mon amour est Jésus crucifié : *Amor meus Crucifixus est.*

IV. Il est vrai que le corps adorable de Jésus fut plongé dans un abîme de maux; mais son âme?... Son âme au moins n'aura-t-elle pas été réconfortée par quelque consolation? — Hélas! non; c'est elle au contraire qui fut le plus accablée de douleur, ainsi que le divin Sauveur l'a déclaré lui-même : *Repleta est malis anima mea*[1]. En commentant ce texte, saint Thomas d'Aquin ne craint pas de dire que, même sur la croix, les tourments de l'âme furent plus atroces que ceux du corps. Et en effet, quelle confusion pour un Homme-Dieu que de se voir attaché nu sur un gibet infâme, et exposé dans cet état aux regards et aux dérisions d'un peuple insolent! confusion telle que notre divin Sauveur aurait préféré

[1] Psalm. 87, 4.

souffrir deux fois la mort ; aussi s'est-il écrié par la bouche du prophète : *Confusio faciei meæ cooperuit me*[1] : « Mon visage s'est couvert de honte. » Quelle ignominie pour une âme aussi noble que de se voir conspué par une infâme populace, bafoué, raillé par la plus vile soldatesque, blasphémé, insulté par une tourbe de pharisiens qui passent et repassent sous sa croix, en branlant la tête et en haussant les épaules : *Blasphemabant eum, moventes capita sua*[2] ! Quelle affliction pour cette sainte âme de se voir délaissée par ses plus chers disciples, trahi et vendu par l'un, renié avec serment par l'autre, abandonné de tous comme un étranger ! Quel cruel chagrin pour un fils, et un fils aussi généreux, aussi tendre que Jésus, d'avoir devant les yeux sa Mère percée d'un glaive, et prête à s'évanouir de douleur ! Je dirai plus encore, quelle affliction pour cette sainte âme de se voir repoussée même par son Père éternel, et surtout de voir les offenses que continueraient à faire à Dieu tant de pécheurs qui ne laisseraient pas de courir à leur damnation ! Oh ! quel océan d'amertume inonda le cœur du divin Sauveur !

Que pensez-vous maintenant ? Voilà que l'âme sainte de Jésus s'afflige des offenses faites à Dieu et de la perte éternelle d'une multitude de pécheurs qui mourront dans l'impénitence ; et vous n'éprouvez pas le moindre sentiment de regret des péchés d'autrui, vous ne songez même pas à votre âme. L'âme de Jésus essuie, par amour pour vous, les dérisions, les moqueries, les outrages : et vous, cédant au ressentiment, vous éclatez en murmures et en invectives pour la plus petite contrariété. Cette sainte âme ne se lasse point de souffrir pour vous ; et vous, vous ne

[1] Psalm. 43, 16.

[2] Matth. 27, 39.

recherchez que vos aises. Oh! quel amer contraste! Réveillez-vous ce soir, je vous en conjure, et protestez à Notre-Seigneur que vous voulez supporter de bon cœur tous les maux qui pourront vous assaillir, soit dans le corps, soit dans l'âme, soit dans vos biens, soit dans votre honneur, soit dans les personnes qui vous sont chères. Tâchons de rendre la méditation de ce soir bien pratique et non pas simplement spéculative, de telle sorte qu'à l'occasion vous vous souveniez de cette belle protestation, et que vous supportiez réellement tout avec patience.

V. Terminons en jetant un dernier regard sur Jésus crucifié, dont l'âme noyée dans une mer de douleurs, languit et se débat dans les transes de la dernière agonie. Elle est sur le point de se séparer de son corps. Contemplez le divin Rédempteur qui, après une longue agonie, sans aucun soulagement, au milieu des dérisions de ses ennemis, à la face du monde entier, et sous les yeux de sa Mère bien-aimée, incline sa tête auguste, et ne pouvant étendre la main pour nous bénir, nous cherche avec des yeux pleins de tendresse, pour nous donner un suprême adieu, puis expire en pensant à nous : *Inclinato capite, emisit spiritum*[1]. L'Eternel est donc mort pour moi, misérable créature! Un Dieu est mort pour me sauver! un Dieu est mort pour moi!... et il est mort en croix! et tout cela est de foi!... Ah! chrétiens, mes bien-aimés frères, que faisons-nous? Un Dieu a tant fait pour nous, et nous, que faisons-nous pour notre Dieu?... Une fois par an, le vendredi-saint, nous allons adorer la croix; nous tenons dans notre chambre un beau crucifix, et voilà tout. Ah! Seigneur, si je dois continuer à vivre de la sorte, reprenez plutôt mon âme tandis que je suis ici à

[1] Joan. 19, 30.

méditer sur votre bienheureuse mort, puisque ma vie ne sert qu'à maintenir sur pieds un monstre d'ingratitude.

Courage donc! réveillons-nous ce soir, mes chers frères, et tout au moins excitons dans nos cœurs un vif sentiment de douleur, pour pleurer au pied de la croix nos iniquités, qui ont été l'unique cause de la mort d'un Dieu. Puis nous ne manquerons pas de terminer la méditation par les affections du plus tendre amour, car toute cette tragédie d'un Dieu souffrant et mourant a été ordonnée par l'amour, et c'est l'amour qu'elle réclame de nous. Trop heureux s'il nous était donné de partager le sort de cette sainte vierge, nommée Ludgarde, qui, toute jeune encore, s'était éprise d'amour pour un gentilhomme de sa condition. Jésus lui apparut sur ces entrefaites, et lui montrant son cœur percé, il lui dit : « Voilà, ma fille, l'objet de ton amour. » A cette vue Ludgarde fond en larmes, et se sent comme presser le cœur, de telle sorte que, dégagé de tout amour profane, il ne brûla plus dans la suite que de l'affection la plus pure pour Jésus, son divin Epoux. Tel doit être le fruit de cette sainte méditation ; tous nous devons nous enflammer d'un ardent amour pour Jésus, et nous graver sur le cœur, ainsi que sur la langue, pour les répéter souvent, ces paroles : Mon amour est Jésus crucifié : *Amor meus Crucifixus est.*

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* Adorez-le du fond du cœur, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité Sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Figurez-vous que vous êtes sur le Calvaire au pied de la croix, et que vous voyez ce bon Jésus, qui, suspendu en l'air sur trois clous, après trois heures d'une douloureuse agonie expire pour votre amour.

IIme Prélude. Demandez à Dieu la grâce de bien comprendre, ce soir, tout le sens de ces paroles : Un Dieu est mort pour moi, un Dieu est mort pour détruire le péché ; — afin de sortir de l'église fermement résolu de plutôt mourir que de jamais plus pécher.

PREMIER POINT.

Considérez que le Fils de Dieu, épuisé par tant de souffrances, affaibli par une si abondante effusion de sang, n'eut pour se reposer qu'une croix. Par une barbarie inouïe, il y est attaché avec des clous, et élevé entre le ciel et la terre pour être offert en butte à tous les outrages d'une populace insolente. Levez les yeux et contemplez attentivement votre divin Sauveur agonisant et prêt à rendre le dernier soupir, et, en premier lieu, jetez un regard sur son corps adorable. Quel spectacle déchirant ! Voyez ce corps sacré de Jésus tout meurtri, ses chairs en lambeaux, ses pieds et ses mains, ces membres si sensibles à cause du concours des nerfs et des veines, percés d'outre en outre, son chef ensanglanté dans lequel pénètrent plus de soixante épines ; voyez-le tout couvert d'ignominie, exposé aux insultes de ses ennemis, et dans l'état le plus pitoyable où jamais mortel se soit trouvé. Laisse-t-il reposer le poids de son corps sur ses pieds percés? ses blessures s'élargissent et ses os se disloquent de plus en plus. Veut-il se soulever et s'appuyer un peu sur ses bras cloués à la croix ? voilà que ses mains se déchirent et que ses pieds en se retirant lui

causent de nouvelles douleurs. S'il retourne sa tête sur sa croix, hélas! les épines s'y enfoncent de plus en plus et augmentent ses tourments outre mesure; s'il la laisse retomber sur la poitrine, oh! quel affligeant spectacle s'offre à ses regards et perce son cœur! sa Mère, cette Mère de douleurs, percée du glaive le plus cruel, est là, comme pour ajouter ses souffrances à celles de son Fils mourant.... Ainsi, de quelque côté que se tourne mon Jésus, partout il ne rencontre qu'afflictions, croix et tourments. Ah! contemplez-le palpitant sur cette croix : ô Dieu! quel état plus digne de compassion que celui-là! Sa bouche divine, abreuvée de fiel et remplie d'amertume, ses yeux couverts de sang, ses joues meurtries et livides, tous ses membres endoloris, ayant chacun leur supplice distinct, et ne pouvant se soulager l'un l'autre sans un accroissement de souffrance. Voyez surtout découler des pieds et des mains ces quatre ruisseaux de sang, qui, comme les quatre fleuves du paradis terrestre, vont inonder toute la surface de la terre. La croix est rouge de sang, les bourreaux en sont tout couverts, la terre en est imbibée; et à la vue de tant de sang, à la vue d'un Dieu qui souffre tant, vous demeurez insensible?... Comment donc un tel déluge de sang ne fait-il pas couler de vos yeux un déluge de larmes?... Mais, grand Dieu! si vous voyiez un esclave, en punition de ses méfaits, endurer la millième partie de ce qu'endura Jésus, ne seriez-vous pas touché de compassion?... Et que dis-je, un esclave? si vous voyiez un chien, un vil animal cloué à un arbre, exprimant ses souffrances par ses gémissements et ses aboiements plaintifs, n'en auriez-vous pas pitié? — Vous voyez votre Dieu, qui souffre incomparablement plus; et vous n'en êtes pas touché? — Et pour qui donc le Fils de Dieu souffre-t-il tant? pour qui? Pour vous, mon pauvre

pécheur ; oui, c'est pour vous qu'est versé ce sang infiniment précieux, c'est pour vous qu'est formé ce bain salutaire, c'est pour laver les souillures de votre âme, c'est pour éteindre le feu de l'enfer qui vous était préparé, c'est pour vous mériter la possession du paradis : tout se fait pour vous. Et vous croyez tout cela de foi, et en présence de tout cela vous demeurez indifférent et froid au service de Dieu? vous vous rebutez de la moindre peine que vous auriez à vous imposer pour l'amour de votre Dieu? — Ah! s'il n'y a point de douleur semblable à celle de Jésus, il faut bien convenir aussi qu'il n'y a point de dureté pareille à la vôtre, si à l'instant même vous ne vous jetez par terre, tout en larmes, comme une Madeleine pénitente, pleurant vos péchés et vous frappant la poitrine, en disant à Jésus crucifié, plus encore du cœur que des lèvres : Pardon, mon Jésus, pardon ; mes péchés ont été les clous aigus qui vous ont attaché à ce bois. Pardon, mon Jésus, pardon; mes péchés ont été les épines cruelles qui vous ont percé la tête. Pardon, mon Jésus, pardon ; mes péchés vous ont meurtri le visage. Pardon, mon Jésus, pardon ; mes péchés vous ont abreuvé de fiel. Pardon, mon Jésus, pardon; ce sont mes péchés qui ont labouré vos chairs, qui ont fait couler votre sang, qui vous ont mis à mort. Pardon, mon Jésus, pardon!

Hélas! hélas! que faisons-nous? Nous ne demandons pardon que de bouche ; c'est du cœur, et d'un cœur contrit et humilié qu'il faut le demander ; frappons-nous la poitrine et disons du fond du cœur : O mon Jésus, pardonnez-moi et accordez-moi cette grâce, ou de m'ôter la vie au pied de votre croix, ou d'y fixer mon cœur, afin qu'il ne vous offense jamais plus. — Oui, oui, voilà la résolution qu'il faut : jamais plus de péché, jamais plus! Affermissez-vous en silence dans ce bon propos.

VII. Mais ne vous arrêtez pas à la surface du corps adorable de Jésus; pénétrez plus avant, et des yeux de la foi jetez un regard sur le cœur sacré du Sauveur, qui est tout embrasé de la plus ardente charité. Cette parole qu'il a proférée : *Sitio*[1], n'est pas sortie de la bouche de Jésus seulement, mais bien de son cœur; elle n'exprimait pas tant la soif qui le dévorait par suite de la perte de tout son sang, que la soif qu'il avait de souffrir encore davantage pour vous. Il désirait ce bon Jésus d'endurer des tourments plus atroces, une plus longue et plus douloureuse passion, et si tel eût été le bon plaisir de son Père, il serait demeuré sur la croix, non pas trois heures seulement, mais jusqu'au jour du jugement, jusqu'à la fin du monde.

Que dites-vous en présence de cette générosité du cœur de Jésus, vous qui avez si peur d'en trop faire pour votre Dieu, et qui distinguez si soigneusement ce qui est de précepte de ce qui est de conseil? Chose étrange! pour qu'une créature se rende maîtresse de votre cœur, il suffit qu'elle vous montre un peu d'affection, quelque inclination; et Jésus en vous ouvrant un cœur si dévoué ne pourra pas même vous attirer à lui! il ne parviendra pas à gagner votre cœur! Ah! cœur endurci! cœur ingrat! Prenez donc la résolution de le donner maintenant tout entier à Jésus, et comme le cœur de Jésus sur la croix, par l'excès de ses souffrances, selon ce qui fut révélé à sainte Brigitte, se brisa en deux; priez aussi Jésus pour qu'en ce moment même il vous donne une telle douleur de vos péchés, que votre cœur se brise à son tour, et partant, frappez-vous la poitrine en demandant pardon à Jésus de tant d'ingratitude : désirez même d'avoir mille cœurs, une infinité de cœurs, pour détester votre dureté.

[1] Joan. 19, 28.

O Jésus crucifié, mon souverain bien, je vous adore sur cette croix comme mon Sauveur, et afin d'avoir quelque gage de mon salut, je vous demande des larmes, des larmes de componction. Accordez-moi, je vous en conjure, une étincelle de votre ardente charité. Vous êtes toute ardeur pour moi, vous avez pris sur vous tous les châtiments qui m'étaient dus en enfer, toutes les peines, toutes les douleurs, toutes les ignominies : vous avez tout pris sur vous afin de me combler de biens ; vous avez même désiré de souffrir encore davantage, et de souffrir jusqu'à la fin du monde. Et moi que fais-je ? à quoi pensé-je?... Ai-je le moindre désir de souffrir pour vous?... Ah ! mon Dieu, me voici prêt à me consumer tout entier pour votre gloire. Enflammez mon cœur de la plus ardente charité, donnez-moi la soif des vertus qui doivent me rendre semblable à vous, humble comme vous, patient comme vous, obéissant comme vous ; au moins, au moins donnez-moi la force de vous rendre amour pour amour. Que je ne pense à autre chose, que je ne désire autre chose, que je ne cherche autre chose en cette vie, que vous seul, ô Jésus crucifié pour moi ! et que je puisse dire avec fondement : Mon amour est Jésus crucifié : *Amor meus Crucifixus est*. Pensez-y bien.

SECOND POINT.

VIII. Achevez de considérer l'état si digne de compassion de Jésus en croix, et portez maintenant votre regard sur son âme. Cette sainte âme, qui endure intérieurement d'immenses douleurs, est là comme submergée dans un océan de peines. Les souffrances extérieures de Jésus lui furent causéespar la haine des Juifs et de ses ennemis ; mais ses souffrances intérieures furent le résultat de l'amour

que Jésus nous portait ; aussi, autant cet amour surpassa la rage des bourreaux, autant les tourments de l'âme surpassèrent en cruauté ceux du corps. L'amertume de cette passion intérieure fut telle qu'elle put seule arracher cette plainte contenue à la douceur du divin Sauveur : *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me*[1] ? « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » Cet abandon de la part de son Père céleste que souffrit Jésus sur la croix, fut le plus atroce martyre qu'il ait enduré dans son humanité sainte ; le Père en ce moment lui apparaissait, non-seulement comme étranger, mais comme adversaire, sans lui accorder le moindre soulagement, et voilà le comble des souffrances de cette sainte âme : se voir contrainte d'épuiser le calice de ses amertumes jusqu'à la lie, sans recevoir de son Père d'autres secours, que le secours nécessaire pour l'empêcher de mourir et prolonger son supplice. Les martyrs ont beaucoup souffert, il est vrai ; mais leurs souffrances furent mélangées de mille consolations intérieures ; tandis que l'âme de mon Jésus fut mise en croix comme sous un pressoir qui déversait sur elle les tourments les plus raffinés, sans le plus léger adoucissement ni du ciel, ni de la terre. Ses souffrances furent donc, pour ainsi dire, la quintescence de la souffrance ; ce fut une souffrance véritable, une souffrance épurée, qui le plongea au fond d'un abîme de peines.

O justice rigoureuse de mon Dieu, quand vous châtiez l'ombre seule du péché sur la personne de votre Fils unique ! Venez ici, ô pécheurs, qui buvez l'iniquité comme l'eau ; apprenez au pied de la croix à connaître la malice du péché. Le péché mortel, en tant que c'est le mal de la

[1] Matth. 27, 46.

coulpe, est un plus grand mal que la passion la plus douloureuse d'un Homme-Dieu. Que voulez-vous de plus pour le détester?... Dieu qui l'a châtié si sévèrement sur son Fils unique, le traitera-t-il avec moins de rigueur en vous?... Qu'en sera-t-il de vous lorsque vous paraîtrez à son divin tribunal, chargé de crimes? Ah! ne perdons pas de temps. Baisez la terre du Calvaire tout imprégnée du sang d'un Dieu, et qui crie vengeance contre vous, à cause de la multitude de vos péchés; puis demandez pardon à l'adorable Trinité. Père éternel, voici celui qui a indignement mis à mort votre bien-aimé Fils; pardon, ô Père éternel, pardon! Divin Fils, voici le bourreau cruel qui vous a cloué à ce bois; pardon, ô Verbe éternel, pardon! Esprit-Saint, voici celui qui a résisté avec tant d'ingratitude aux desseins de votre amour; pardon, ô divin Paraclet, pardon!

Mais vous n'atteindrez point votre but, si vous n'usez du moyen le plus efficace pour obtenir grâce de l'auguste Trinité. Quel est-il donc ce moyen? quel est-il? — C'est de vous adresser avec larmes à la très-sainte Vierge. O Marie, reine des martyrs, mère de douleurs, nous vous demandons pardon à vous-même d'avoir égorgé un Fils si tendre et si aimable. Pardon, ô Marie, pardon! C'était à nous à être attachés à cette croix, à nous à être couronnés d'épines, à nous à subir tous les supplices, et non pas à Jésus, non pas à vous, ô la plus innocente des créatures! Ah! Vierge sainte, faites-nous verser ce soir des torrents de larmes, et obtenez-nous la grâce d'expier nos péchés en cette vie afin de ne pas encourir les châtiments de l'autre; au moins obtenez-nous la grâce de commencer à pleurer, et à pleurer maintenant pour ne jamais plus cesser jusqu'à notre dernier soupir...

IX. Mais voici que l'âme sainte de Jésus, percée de mille

glaives, est sur le point de se séparer de ce corps adorable. Ah! préparez vos larmes pour un si douloureux mystère. L'aimable Sauveur, réduit à l'extrémité, n'ayant plus que quelques instants à vivre, donne les derniers gages de son amour à sa très-sainte Mère et au disciple bien-aimé; puis il se recommande lui-même à son Père en inclinant humblement sa tête vénérable sur sa poitrine, et après un dernier soupir son âme abandonne son corps : *Tradidit spiritum.* O Dieu d'une charité infinie, mis à mort par moi, et mort pour moi, comment puis-je ne pas défaillir de douleur!... Cependant toute la nature est comme saisie d'effroi à cette mort. La terre tremble jusque dans ses fondements, les rochers se brisent, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire, le soleil s'obscurcit, toute la terre se couvre de ténèbres, en un mot toutes les créatures inanimées, quoique ce ne fût point pour elles que mourait Jésus, éprouvèrent un sentiment de compassion à la mort de leur auteur. Mon cœur seul sera-t-il donc insensible? N'y aura-t-il que mes yeux qui ne sauront point verser une larme de compassion? Moi seul je serais plus dur que les rochers? Oh! quel monstrueux endurcissement!... D'où vient une telle dureté? Ces soldats qui le crucifièrent de leurs propres mains, ne furent-ils pas touchés jusqu'à confesser leur crime? *Vere Filius Dei erat iste.* Ce larron pendu à la croix à côté de lui, ne fit-il pas pénitence?... Ces juges qui le condamnèrent ne descendaient-ils pas aussi de la montagne, en se frappant la poitrine? *Percutientes pectora sua revertebantur*[1]. Ce centurion lui-même, Longin qui lui perça le cœur, ne devint-il pas un saint pénitent, un glorieux martyr? Bien plus, tout le peuple, tous ceux qui

[1] Luc. 23, 48.

assistèrent à la mort du divin Rédempteur, tous se sentirent pénétrés de douleur, tous se frappèrent la poitrine en signe de pénitence, tous demeurèrent convaincus et de son innocence et de la pureté de ses mœurs, et en voyant cette innocente victime réduite à un état si lamentable, ils ne purent, tout barbares, tout cruels qu'ils étaient, retenir leurs larmes et s'empêcher de pleurer sa mort. Moi seul je suis assez endurci, assez scélérat pour demeurer spectateur indifférent de la mort d'un Dieu, comme si elle ne me regardait en aucune façon. Ah! s'il en est ainsi, je suis plus inhumain que les Juifs, plus impie que les bourreaux, plus pervers qu'un Longin, plus scélérat que les Pharisiens; je suis un démon incarné, si je ne me convertis pas ce soir. Il n'y a plus d'espoir pour moi si le remède si efficace qui m'est présenté par mon Sauveur ne me sert de rien. Mais non; il n'en sera pas ainsi. Avant donc de terminer la méditation, embrassons tous la croix de Jésus, et les yeux fixés sur lui, disons-lui avec le prophète : *Quid sunt plagæ istæ in medio manuum tuarum*[1]? Quelles sont, ô mon Jésus, ces plaies que je vois dans vos pieds et vos mains, d'où coulent des torrents de sang? Qui vous a déchiré les membres avec une barbarie si inouïe? Qui vous a ouvert le côté d'une manière si cruelle? Jésus ne répond point, parce qu'il est déjà mort. Jean le disciple bien-aimé répond pour lui : *Dilexit nos*[2] : C'est l'amour. Oui, l'amour, voilà le bourreau qui lui a ôté la vie; c'est l'amour qui lui a fait subir cette mort atroce; Jésus est mort par pur amour; aussi il a la tête inclinée pour nous donner le baiser de paix en signe d'amour, il a les bras ouverts pour nous embrasser comme ses enfants, les enfants de son cœur, les objets les plus chers à son amour.

[1] Zach. 13, 6. [2] I Joan. 4, 19.

O amour immense de mon Jésus ! comment ne sommes-nous pas tout feu et flammes pour vous ?... Si quelqu'un ne prend pas la résolution ce soir d'aimer Jésus, qu'il s'en aille ; il est indigne de l'amour d'un Dieu. Et qui donc pourrait demeurer froid ? Quiconque n'est pas résolu de renoncer à ses fréquentations dangereuses, ou à restituer le bien mal acquis, à se réconcilier avec son ennemi, en un mot, à changer de vie, à faire une bonne confession, celui-là est un monstre d'iniquité qui n'a point son pareil sur la terre. Tous donc embrassons la croix de Jésus, pleurons amèrement nos péchés, frappons-nous la poitrine, et que chacun de nous, élevant les yeux vers Jésus crucifié, lui dise avec soupirs et avec larmes : O Dieu d'amour ! Dieu infini dans toutes vos perfections, et plus infini encore en amour, comment avez-vous jamais pu vous déterminer à aimer mon âme jusqu'à sacrifier votre vie pour moi ?... Voici la grâce que je vous demande ce soir : c'est une goutte de votre précieux sang qui amollisse la dureté de mon cœur, et me fasse fondre en larmes de componction. Ah ! comme je me repens d'avoir coopéré à votre mort par tant d'iniquités. Pardonnez-moi, ô mon bien-aimé ! Pardon, mon Dieu, pardon ! Mais le pardon ne me suffit pas si vous n'embrasez mon cœur d'un saint amour. Oui, je suis résolu de vous aimer, et de vous aimer du fond des entrailles. Oh ! que vous me paraissez aimable sur ce lit de mort. Je vous aime, ô mon Dieu crucifié ! et je ne vous demande autre chose qu'un saint amour.

Pour montrer la sincérité de vos sentiments, protestez au pied de la croix de Jésus que vous ne commettrez jamais plus de péché mortel. Oui, oui, je le proteste pour l'amour de Jésus crucifié, plus de péché mortel, jamais plus, jamais plus ! — Oh ! c'est maintenant que vous

pouvez dire avec vérité : Mon amour est Jésus crucifié, mon amour est Jésus crucifié : *Amor meus Crucifixus est.*

RÉFLEXION.

X. L'enfer est un grand théâtre de la justice divine, bien propre à nous faire comprendre l'énormité du péché mortel ; mais un théâtre plus terrible encore, c'est le calvaire : ici la colère de Dieu ne sévit point contre des criminels, mais elle exerce toutes ses rigueurs contre son Fils unique, parce qu'il a pris sur lui l'ombre du péché : *Non sic expavesco ad pœnas inferni, sicut videre Deum pro peccato morientem ;* c'est la réflexion que faisait en tremblant saint Thomas de Villeneuve, et tel est aussi le fruit que nous devons retirer de la méditation de Jésus crucifié : concevoir une souveraine horreur du péché, et pour fuir le péché embrasser de bon cœur la souffrance. Il suffirait à cet effet de se bien pénétrer de cette seule parole : *Un Dieu mort pour moi! Un Dieu mort pour détruire le péché!* Le père Louis de Grenade étant monté en chaire un jour de vendredi-saint pour commencer le sermon de la Passion, n'eut pas plus tôt proféré les paroles de son texte : *Passio Domini nostri Jesu Christi,* qu'il éclata en sanglots ; un peu remis de cette première émotion, il essaya de continuer, aussitôt les larmes qui lui échappèrent avec plus de véhémence encore, l'interrompirent de nouveau et l'empêchèrent de poursuivre son sermon. Mais, chose étonnante! ces quelques paroles accompagnées de beaucoup de larmes furent si efficaces, qu'elles émurent tous les auditeurs et suffirent pour leur faire pleurer leurs péchés. O sainte foi, envoyez-nous un rayon de lumière ce soir pour comprendre cette grande parole : *Un Dieu mort pour moi! Un Dieu mort pour*

détruire le péché! Oh! qu'alors notre méditation serait salutaire! Savez-vous pourquoi nous n'arrivons pas à la bien comprendre? c'est parce qu'aux paroles nous ne joignons pas les faits : nous voulons bien contempler la croix, mais sans la moindre envie de souffrir. Ce n'est pas ainsi qu'en agissait le père Louis de Grenade dont nous venons de parler : tous les jours, au contraire, en mémoire de la passion de Jésus, il se donnait une rude discipline, jusqu'à effusion de sang ; sa parole n'avait tant d'efficacité que parce qu'il était encore plus puissant en actions.

Deux jeunes gentilshommes en firent l'expérience de la manière que nous allons rapporter. Une nuit qu'ils se rendaient ensemble dans une maison de débauche pour y satisfaire leurs passions, ils vinrent à passer sous la fenêtre de la cellule du serviteur de Dieu au moment où il se donnait une sanglante discipline. En entendant le bruit de ces coups redoublés, ils s'arrêtèrent ; et ayant pu apercevoir ce qui en était l'objet, confus et pénétrés de componction, ils se mirent à dire : Les scélérats que nous sommes! ce vertueux serviteur de Dieu fait pénitence pour des péchés qu'il n'a peut-être jamais commis, tandis que nous, misérables, nous allons accroître la somme de nos crimes. Ah! non ; à Dieu ne plaise! retournons sur nos pas. — Et après avoir remarqué avec soin la fenêtre de la cellule, ils se retirèrent pour revenir le lendemain. En effet, de bon matin ils frappaient à la porte du couvent et demandaient au portier quel était le religieux qui occupait telle cellule. On leur répondit que c'était le père Louis de Grenade. Ils le firent appeler, se jetèrent à ses pieds, firent une confession entière de leurs fautes, changèrent de vie, et vécurent ensuite chrétiennement.

Chose étrange! quelques coups que se donna ce servi-

teur de Dieu suffirent pour changer ces deux cœurs si dissolus ; tandis que la passion et la mort du Fils unique de Dieu ne suffira pas pour porter à la pénitence tel misérable pécheur qui assiste à cette méditation ! — Je ferais bien pénitence, mon père, mais ma répugnance pour les souffrances est excessive. — Par conséquent, l'exemple d'un Dieu qui a tant souffert pour vous ne suffit pas pour vous vaincre ? — Jean II, roi de Portugal, pour encourager un de ses favoris malade à prendre un remède qui lui répugnait, se fit apporter la potion en sa présence, et l'ayant prise en main il en avala une gorgée ; puis l'approchant de la bouche du malade, il lui dit : Moi votre roi, sans être malade, par amour pour vous et pour vous donner l'exemple, j'ai supporté l'amertume de cette potion ; et vous par amour pour moi, vous qui en avez tant besoin, vous refuseriez d'en prendre le reste ? — Ah ! sire, répondit le malade, après un tel acte de condescendance de la part de votre majesté, je boirais tout, fût-ce même du poison. — Ah ! mes bien-aimés frères, faites-en l'essai et vous verrez, vous toucherez du doigt que rien n'est plus doux que de souffrir pour Jésus, depuis que Jésus a approché ses lèvres divines du calice des souffrances.

Tel est donc le fruit de notre méditation. Embrassons tous la croix de Jésus et formons la sainte résolution de ne laisser passer aucun jour sans pratiquer quelque acte de mortification en l'honneur de la passion de Jésus. Oh ! alors qu'il nous deviendra facile de fuir le péché, et que notre cœur s'embrasera d'amour pour Jésus crucifié ! Courage, mes bien-aimés frères ; mettons la main sur le cœur et offrons-le tout entier, mais tout entier à Jésus crucifié et mort pour nous. Portons constamment Jésus crucifié auprès de notre cœur ; ayons sans cesse Jésus

crucifié sur nos lèvres ; que Jésus crucifié soit l'objet de nos regards, de nos pensées, de nos affections, et retournons chez nous en répétant à plusieurs reprises : Mon amour est Jésus crucifié ; mon amour est Jésus crucifié : *Amor meus Crucifixus est. Pater* et *Ave.*

NEUVIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

I. Dieu a donné trois lois au monde, et dans chacune de ces lois il a prescrit l'amour du prochain, en assignant toujours à cet amour une mesure de plus en plus large. La première loi est la loi naturelle gravée dans nos cœurs : elle trace pour règle de la charité de traiter les autres comme nous voudrions être traités nous-mêmes : *Omnia quæcumque vultis ut faciant vobis homines, et vos facite illis*[1]. — La seconde loi est celle qui fut écrite par Moïse, et, d'après elle, la mesure de la charité est d'aimer le prochain comme soi-même : *Diliges proximum tuum sicut teipsum*[2]. — La troisième loi enfin est la loi de grâce promulguée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ici les bornes de la charité s'élargissent sans mesure, puisque le Verbe incarné donne pour règle son propre amour : *Mandatum meum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos*[3]. Mais si le Seigneur a tant à cœur la charité fraternelle, s'il en a constamment étendu les limites, si, dans la loi nouvelle, il les a portées au delà de toute borne et jusqu'au *nec plus ultra*, comment pensez-vous qu'il doive envisager la dureté de cœur qu'on rencontre si communément aujour-

[1] Matth. 7, 12. [2] Ib. 19. 19. [3] Joan. 13, 34.

d'hui parmi les chrétiens? Ah! ce n'est point là l'esprit de Jésus-Christ, qui est la douceur sans mélange : *Spiritus meus super mel dulcis*[1] ; c'est l'esprit du paganisme, l'esprit de mort. Notre réforme spirituelle roulera donc aujourd'hui sur la charité envers le prochain. Examinons bien comment nous la pratiquons à l'égard de ceux qui nous ont offensés, à l'égard de nos inférieurs, de nos domestiques, des pauvres, des infirmes, de tout le monde; car le caractère distinctif des vrais chrétiens c'est qu'unis tous ensemble par les liens de la charité, ils n'aient qu'un cœur et qu'une âme : *Cor unum et anima una*[2].

II. Pour bien saisir l'importance de cette vertu, attention à ceci. Il est certain que la première de toutes vos résolutions dans ces saints Exercices doit être d'aimer Dieu par-dessus toute chose, d'estimer son amitié plus que tout autre bien, d'observer sa sainte loi avec la plus grande exactitude en vue de lui plaire. C'est là le premier de tous les commandements, celui qui donne la vie et le mérite de tous les autres ; et plutôt que de l'enfreindre il vaudrait mieux n'avoir jamais vu le jour : *Maximum ac primum mandatum : Diliges Dominum Deum tuum*[3]. Vous voulez donc aimer Dieu, n'est-il pas vrai? Or, s'il en est ainsi, vous voulez aussi aimer le prochain, attendu que ces deux préceptes ne peuvent jamais être séparés : ce sont deux rameaux qui sortent d'un même tronc ; deux ruisseaux qui coulent d'une même source ; deux actes provenant d'une même habitude, basés sur un seul et même motif, lequel porte à aimer Dieu pour lui-même, et le prochain pour l'amour de Dieu : *Hoc mandatum habemus a Deo, ut qui diligit Deum, diligat et fratrem suum*[4]. Une

[1] Eccli. 24, 27.
[2] Act. 4, 32.
[3] Matth. 22, 37.
[4] Joan. 4, 21.

épouse fidèle n'aime pas seulement son époux, mais elle aime également tout ce qui lui appartient, et s'attendrit même à la vue de son portrait. Ainsi une âme fidèle à Dieu aime avec lui tout ce qui est à lui, et affectionne particulièrement le prochain, parce qu'elle le regarde, non-seulement comme l'ouvrage des mains de Dieu, mais aussi comme la vivante image de son Créateur. Remarquez bien ce qui s'ensuit de là. C'est qu'il n'est pas croyable que l'amour de Dieu soit intense dans un cœur où l'amour du prochain n'occupe pas de place, ni que l'amour du prochain soit vif là où l'amour de Dieu n'existe guère. Non, car ces deux vertus vont toujours de pair. Autant vous aimez Dieu, autant vous aimerez le prochain.

Prononcez donc la sentence en vous-mêmes et dites-vous : je ne mérite point le nom de chrétien, si je n'ai point la charité envers le prochain, parce qu'en n'aimant pas le prochain je n'aime pas Dieu, et je suis pire qu'un infidèle. Tel est en effet, mes chers frères, le principal, l'unique trait qui caractérise ceux qui professent la sainte loi de Jésus-Christ ; il l'a hautement proclamé lui-même : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem*[1] ; «C'est en cela que tous connaîtront que vous êtes mes disciples, savoir, si vous vous aimez les uns les autres ; et sachez que je vous en fais un commandement exprès » : *Hæc mando vobis ut diligatis invicem*[2]. C'est parce que j'y tiens fortement, semble-t-il dire, que je vous fais un précepte si rigoureux de vous aimer les uns les autres, de vous pardonner, de vous supporter, de vous entr'aider mutuellement, et de vous faire l'un à l'autre tout le bien qui est en votre pouvoir. Le Sauveur nous déclare même qu'il se comportera à notre égard comme nous nous

[1] Joan. 13, 35. [2] Ib. 15, 17.

serons comportés à l'égard du prochain. Comment vous y prenez-vous lorsque vous écrivez une lettre de recommandation ? Vous priez l'ami auquel vous vous adressez de traiter votre protégé comme il vous traiterait vous-même. Voilà précisément ce qui a lieu. Tout homme porte sur son front une lettre de recommandation de la part de Dieu, dans laquelle Dieu exprime la volonté que vous le traitiez comme vous traiteriez le Seigneur en personne, ou comme vous vous traitez vous-même ; vous ne devez donc pas faire à autrui le mal que vous ne voudriez pas qu'on vous fît, et vous devez lui faire le bien que vous vous souhaitez à vous-même. Telles sont les deux excellentes règles de la charité chrétienne, lesquelles vont faire l'objet de notre examen.

III. Saint Jérôme dans une de ses lettres, qui est la soixante-dix-huitième, dit une chose qui paraîtra étrange, et qui n'est cependant que trop vraie. Il écrit que certaines âmes, d'ailleurs vertueuses, faisant même profession de piété, fréquentant les sacrements et les sermons, les congrégations et les confréries, entretiennent parfois des aversions opiniâtres, des ressentiments et des haines invétérées, qui couvent des années entières, et s'enveniment au point de ne plus se parler ni se saluer, voire même de refuser positivement le salut à des parents, à des frères, à des proches. Le saint Docteur ajoute qu'il a trouvé les hommes du monde et les soldats sur le champ de bataille mieux disposés à se tendre généreusement la main, que ne le sont ces cœurs étroits qui se croient tout confits de dévotion : *Inter rivos sanguinis profluentes,* dit-il, *junguntur sæpe hostiles dexteræ; hi soli, qui nobiscum sunt non valent fæderari.* Deux soldats se rencontrent en champ clos ; quatre coups d'épée de part et d'autre, et puis ils s'embrassent, s'invitent à dîner, et l'on ne pense plus à autre chose. Mais mettez-vous en devoir de persuader à

une dévote d'adresser une invitation courtoise à sa belle-mère, ou à celle-ci de dire une parole affectueuse à sa belle-fille, ou à tel autre de saluer tel parent; aussitôt le démon, en leur suggérant la maudite réflexion : *ce n'est pas à moi à faire le premier pas,* leur ferme par là le cœur et la bouche pour les empêcher de parler, et leur enfonce le chapeau sur les yeux afin qu'ils ne saluent point. Vient-on à se rencontrer? on prend un maintien apprêté, un air grave, une démarche hautaine et majestueuse, et l'on passe en détournant la tête ou en regardant en l'air. Bon jour, et bon an, c'est le plus que vous entendez; du reste, à distance autant que possible. Qui oserait excuser ces sortes de personnes, ou dire que bien souvent elles ne pèchent pas mortellement, et que par une telle dureté de cœur elles ne se mettent pas en danger d'être abandonnées de Dieu?

Ecoutez le trait suivant et tremblez. Il y avait à Antioche un prêtre fervent nommé Saprice, et un laïque nommé Nicéphore, lesquels, depuis plusieurs années, étaient unis par les liens d'une étroite amitié. Mais Saprice ayant reçu je ne sais quelle légère offense de Nicéphore, il en conçut un tel ressentiment qu'il ne voulait plus ni le voir, ni en entendre parler, et avec cette haine dans le cœur il ne laissait point de célébrer tous les jours la sainte messe, de prêcher, et de s'employer à maintenir la foi, qui était alors en butte à la persécution de la part des idolâtres. Quelques personnes de confiance essayèrent de réconcilier Saprice avec son ancien ami : « Mais Saprice, lui dit-on, vous qui prêchez la charité aux autres, quels sont vos sentiments à l'égard de Nicéphore? » — « Je ne lui veux pas de mal, mais qu'il se mêle de ses affaires. » — « Une bonne parole au moins, le lui diriez-vous? » — « Oh! quant à cela, non! » — « Le saluer? » — « Beaucoup moins encore. » — « Lui rendre le salut par politesse? » — « Pas

même. » — Or, il arriva que Saprice fut arrêté comme chrétien, jeté en prison et cruellement tourmenté ; il souffrit tout avec beaucoup de constance, et entendit prononcer sa sentence avec joie. Le voilà finalement conduit au supplice. Nicéphore l'ayant su, courut au-devant de lui, se jeta à ses pieds et lui demanda pardon avec larmes. Saprice fit un geste dédaigneux et détourna les yeux. Nicéphore revint à la charge une seconde et une troisième fois, mais sans pouvoir même en obtenir un mot de réponse. Que pensez-vous qu'il arriva ? Comme on était sur le lieu de l'exécution, et que déjà les bourreaux avaient le glaive levé, prêt à frapper, Saprice effrayé demanda s'il n'y avait plus moyen d'échapper à la mort. « Oui, lui répondit-on, à condition que tu renies le Christ et que tu brûles de l'encens à Jupiter. » — Le malheureux proféra cet affreux blasphème : « Je renonce à Jésus-Christ et j'adore Jupiter. — Le vertueux Nicéphore, vivement affecté de cet outrage fait au nom chrétien, s'écria à haute voix : « Et moi j'adore Jésus-Christ et je foule aux pieds Jupiter. » Et il parla si bien qu'il ravit la couronne du martyre à ce prêtre endurci qui, par un juste jugement, fut abandonné de Dieu, à cause de la haine volontaire qu'il nourrissait contre le prochain.

Oh ! combien et combien de chrétiens verront, au moment de la mort, s'échapper de leurs mains la palme des bonnes œuvres accumulées pendant le cours de leur vie, uniquement pour avoir entretenu dans leur cœur de longues aversions contre leurs frères ! Mettez-vous la main sur le cœur, palpez-le et voyez s'il est en paix avec tout le monde, ou s'il est aigri par les rancunes, la mauvaise humeur, les aversions, qui sont le poison de la charité. Examinez-vous bien.

IV. Je ne veux de mal à personne, me dit celle-là ; je

me souhaite à moi-même tout le mal que je lui souhaite ; mais que je lui parle, que je la salue, oh ! pour cela, non, je ne m'inquiète pas d'elle. — Voilà l'indice de ces aversions où vous ne voyez qu'une simple absence d'inclination, et qui sont de véritables haines palliées. En voulez-vous la preuve ? D'où vient que cette femme est en bonne relation avec tout le monde, affable, honnête, prévenante envers tous, au moins autant que le comporte la politesse chrétienne ; et qu'avec une ou deux seulement, qui auparavant étaient même de ses amies, de ses intimes, qu'avec celles-là dis-je, elle est d'une réserve extrême, ne leur parlant pas, faisant même semblant de ne pas les voir ? Quelle peut-être la cause d'un mépris qui s'affiche si manifestement, si ce n'est la rancune que l'on conserve d'une offense réelle ou imaginaire ? Et si cette rancune dure des mois, des années, quelle blessure ne fait-elle pas à la charité dans un cœur ? Il est vrai que ce n'est pas là une de ces haines qui éclatent en vengeances publiques, mais c'est un feu caché qui, pour couver sourdement, n'en fait que plus de ravages.

Mais, mon père, celui-là ne mérite pas que je lui fasse du bien ; l'offense qu'il m'a faite est par trop grave, et sans motif. — Vous n'êtes pas obligé d'aimer le prochain à raison de son mérite, mais vous devez l'aimer parce que Dieu l'ordonne : Dieu regarde comme fait à lui-même ce que vous faites à autrui pour son amour ; et moins le prochain a de titres personnels au pardon, plus vous aurez de mérite à le lui accorder. Que voulez-vous de plus ?

Mais cette personne est d'une humeur si désagréable que si j'ai des rapports avec elle, elle devient pire. — Il y a deux sortes de tentations : les unes portent au mal, et celles-là il faut les fuir ; les autres portent au déplaisir, et celles-ci il faut les embrasser : vous ne devez donc pas

fuir telle personne parce qu'elle est ennuyeuse; plus elle est acariâtre, plus vous aurez de mérite devant Dieu à converser avec elle.

Je vous l'avoue, mon père, j'en veux un peu à un tel, mais c'est une question d'intérêt qui est cause de cette malveillance; qu'il me donne ce qui m'appartient et nous serons d'accord. — Toutes les poursuites légales à l'effet de recouvrer votre bien sont licites, mais il n'est pas permis de refuser l'amour fraternel à celui qui procède contre vous à ce sujet. L'un n'est pas opposé à l'autre et ne lui porte aucun préjudice. Recourez aux lois civiles pour maintenir vos droits, mais observez les lois du ciel qui vous prescrivent d'aimer le prochain. Voulez-vous donc perdre votre âme pour quelques sous? Fut-on jamais si insensé que d'enlever les poutres à un palais pour étançonner une cabane? Allons donc! laissez là tous ces vains prétextes et souvenez-vous que celui qui n'aime point demeure dans la mort : *Qui non diliget manet in morte*[1]. Vous vous confessez et vous communiez souvent; je voudrais un peu savoir comment peuvent s'accorder tant de confessions, et de communions avec tant d'aversions...

V. L'Esprit-Saint vous donne un avis; c'est de ne pas être comme un lion dans votre maison, mettant tout sens dessus dessous : *Noli esse in domo tua quasi leo, evertens domesticos tuos*[2]. Gourmander vos inférieurs tout le long du jour, comme vous le faites, ne leur adressant la parole qu'en termes de mépris ou sur un ton de colère, est-ce de la charité, croyez-vous? Saint Martin n'étant encore que catéchumène traitait son serviteur comme un frère. Saint Charles, dans le cours de ses visites pastorales, afin de laisser dormir tranquillement ses domestiques, s'offrait à

[1] I Joan. 3, 14. [2] Eccli. 4, 35.

les réveiller lui-même le matin, et s'il lui arrivait de devoir traverser leurs chambres, il marchait sur la pointe des pieds pour ne point faire de bruit, de peur d'interrompre leur sommeil avant le temps. Je ne demande pas que vous en fassiez autant; mais je vous dis que vous ne devez pas mettre votre gloire à maltraiter en paroles et en gestes vos ouvriers, vos paysans, et les gens qui sont à votre service, les traitant pis que des chiens et des bêtes de somme. Pour votre cheval il y a un temps de repos quand il a bien couru ; il y a des soins et des remèdes quand il est malade ; il a sa pâture à temps, on ne le fatigue pas outre mesure. Ce pauvre serviteur se contenterait d'être traité sur le même pied que l'animal de vos écuries; au moins quand il est malade ne serait-il pas mis sur la rue. Les anciens chrétiens cherchaient les infirmes et les recueillaient chez eux afin de les soigner ; les chrétiens de nos jours vont jusqu'à mettre à la porte leurs domestiques malades. Où est la charité, où est la compassion qui doit se rencontrer dans un disciple de l'évangile? Faites-y bien attention : ce chrétien que vous maltraitez, vous le verrez peut-être au-dessus de vous au jour du jugement ; et par un renversement des rôles, vous serez le serviteur et il sera votre maître.

VI. La charité, selon saint Paul, doit commencer par les personnes de la maison. Si la femme veut s'ingérer dans ce qui regarde le mari, et le mari s'ingérer dans le département de la femme, les choses ne sauraient aller bien, il y aura des troubles. Les musiciens chantent avec tant de concert et d'harmonie, savez-vous comment? Parce que chacun chante sa partie et non celle des autres. Voilà d'où naissent tant de divisions et d'aigreurs dans certains ménages, au point que parfois pour des bagatelles, pour des riens, on fomente de vifs ressentiments qui

durent des mois et des mois ; l'un veut empiéter sur le terrain de l'autre, et par suite on ne peut plus supporter une parole ni la moindre chose faite de travers. Qui êtes-vous pour prétendre que les autres ne se trompent jamais, et qu'ils n'aient aucun défaut? Vous, mari, vous devez vous souvenir que votre femme n'est pas une servante, mais une compagne que Dieu vous a donnée ; et vous, femme, vous avez à vous souvenir que votre volonté doit être subordonnée à celle de votre mari. S'il vous ordonnait de ne pas faire d'aussi longues prières, et de revenir un peu plus tôt de l'église, vous devriez lui obéir. A plus forte raison s'il vous fait entendre qu'il ne veut pas tant de visites, tant de courses, tant de passe-temps, et qu'il lui déplaît de voir certaines partialités pour tel serviteur, telle servante, et autres choses semblables. S'il y avait un peu plus d'obéissance, il y aurait plus de paix.

Or, voilà précisément, mon père, pourquoi la bonne harmonie ne règne pas chez moi : c'est que ma femme est toujours hors de ton ; que telle parente n'en fait pas une bonne. — Est-ce bien vrai ? Et pourquoi n'en avez-vous pas un peu plus de compassion ? Si vous faites une méprise, avec quelques excuses tout s'arrange ; si elles viennent à se tromper à leur tour, on met tout sens dessus dessous. — Que voulez-vous, mon père? Nous sommes d'un caractère, d'un naturel trop contraire l'un à l'autre ; il n'y a pas de remède. — Ce n'est pas le remède qui manque, il ne s'agit que de l'employer. Supposons que votre femme, que votre parente soit d'un naturel aussi pervers que vous le dépeignez ; dites-moi, de grâce, si Jésus-Christ en personne descendait du ciel et vous dît : Prenez ce cilice et portez-le ; ne le prendriez-vous pas volontiers? Figurez-vous donc que cette femme est votre cilice, que

cette parente, cette belle-mère est votre croix ; si Jésus vous la présente, pourquoi la refusez-vous? A vrai dire pourtant, c'est votre colère, c'est votre orgueil qui est cause de tant de dissentiments dans votre intérieur. Ecoutez le trait suivant : une dame d'Alexandrie demanda au saint évêque Athanase une enfant pauvre pour l'élever. Le Saint lui en donna une, mais l'enfant devint si docile, si aimable, que la vertueuse dame n'en recevant jamais le moindre désagrément retourna chez le Saint et le pria de lui en donner une autre, protestant qu'elle en voulait une qui lui donnât occasion de mériter. Le Saint la contenta en lui en confiant une qui était difficile, querelleuse, et se mettait en colère pour un rien. Alors la bonne dame le remercia. Ah! s'il y avait chez vous un peu de cet esprit de douceur et de mortification, votre maison deviendrait un petit paradis.

VII. Notre vie a une compagne aussi inconstante que nécessaire, c'est la santé : compagne nécessaire et indispensable, car une vie maladive, qui vous fait courir sans cesse du médecin au pharmacien, n'est qu'une longue pénitence. La beauté du corps et l'élévation de l'esprit ne servent de rien, les festins somptueux, les richesses, la noblesse, les dignités sont peu de chose sans la santé. En réalité on éprouve plus de compassion que d'envie à la vue de ce grand personnage d'une complexion frêle et débile, qui ne peut jouir d'aucun des biens de ce monde, si ce n'est d'un lit, où il ne trouve pas même le repos que goûte l'ouvrier épuisé de fatigue, ou le forgeron qui s'est exercé tout le jour à remuer ses lourds marteaux. Mais autant la santé est un bien nécessaire, autant il est trompeur. Un régime un peu trop délicat l'énerve, un air un peu trop subtil l'altère, une chaleur excessive la fait languir. Aussi l'Ecriture la compare-t-elle au foin : *Omnis*

caro fœnum[1]. Or quand, après avoir perdu la santé du corps, l'infirme est étendu sans force et sans énergie sur un lit de souffrance, quelle consolation ne ressent-il pas de la visite d'un ami cher à son cœur, et qui soit en même temps discret, aimable, agréable et dans sa personne et dans ses paroles! C'est là une des œuvres de miséricorde les plus belles et les plus salutaires qui se pratiquent à l'école de la charité, surtout si elle s'exerce à l'égard des pauvres. Bénis soient vos ancêtres qui ont fondé ou accru ces hôpitaux pour le soulagement des pauvres! Ils en auront reçu une grande récompense de la main de Dieu. Mais vous-mêmes que faites-vous? Songez-vous jamais à faire au moins une visite à ces pauvres qui languissent abandonnés? C'est une insigne charité qui nous est recommandée par Notre-Seigneur Jésus-Christ. On peut faire du bien au corps tout en aidant l'âme par de pieuses exhortations. Représentez-vous les accès d'impatience, de découragement qu'éprouvent ces malheureux réduits à un tel état. Vous pouvez les consoler, les aider, les secourir doublement et dans le corps et dans l'âme : pourquoi ne le faites-vous pas? Paul II, avant comme après son élévation au souverain pontificat, passait une partie du jour à visiter et à consoler les infirmes dans les hôpitaux, et cette touchante condescendance arrachait des larmes d'attendrissement aux malades et à tous les assistants. Pourquoi n'imiteriez-vous pas un si bel exemple, qui est suivi déjà par tant de personnes de distinction, hommes et femmes, qu'on voit parcourir les hôpitaux pour servir les malades et les infirmes? Oh! quelles salutaires leçons sur les misères humaines vous recevriez de ces malheureux couverts de plaies, et tombant tout vivants en pourriture. Vous vous

[1] Is. 40, 6.

désabuseriez une bonne fois des vanités du monde, et vous vous détermineriez à avoir un peu plus de patience dans vos traverses. Proposez-vous donc de le faire dans l'intention d'obtenir que Dieu vous assiste vous-mêmes dans vos maladies, et vous fasse miséricorde à la mort.

VIII. Ce qui caractérise proprement l'esprit du monde, savez-vous ce que c'est? C'est de n'avoir de compassion que pour soi-même, de n'avoir de cœur que pour ses propres intérêts. Ainsi ces riches si énergiquement condamnés par le prophète ne songeaient qu'à traiter leurs corps délicatement, en se livrant à de splendides festins, en étendant leurs membres sur des lits moelleux, en s'enivrant de vins exquis, tandis qu'ils demeuraient insensibles à l'affliction du pauvre : *Et nihil patiebantur super contritione Joseph*[1]. En voyant ou en entendant exposer les misères de la pauvreté, on dirait bien comme Caïn : *Numquid custos fratris mei sum*[2] : Suis-je le gardien des misérables? S'ils n'ont rien, et s'ils souffrent, tant pis pour eux! quelle obligation ai-je moi de les aider? Dois-je ôter le pain à mes enfants pour le donner à des étrangers? Ainsi parlent beaucoup de riches qui, non-seulement traitent les malheureux avec hauteur, mais les repoussent avec autant de dédain et de mépris que s'il ne s'agissait point de leurs semblables, pétris du même limon qu'eux. Le lion une fois rassasié devient doux : mais ces riches avares, plus ils sont repus de biens, et plus ils sont arrogants; car plus ils se croient à l'abri du besoin, et plus ils sont éloignés de compatir à la misère de celui qui souffre. Et s'ils ont le cœur si dur, pourraient-ils n'avoir pas la main fort resserrée? Aristote remarque que les plantes les plus grasses sont d'ordinaire les moins fécondes, parce qu'elles

[1] Amos. 6, 6. [2] Gen. 4, 9.

convertissent tous les sucs à leur propre développement; de même il arrive fréquemment que les plus opulents sont bien moins charitables que les personnes de moyenne condition, parce qu'ils convertissent tous leurs revenus à leur agrandissement, comme s'ils devaient seuls occupe toute la terre, ainsi que le leur reproche le prophète : *Numquid habitabitis vos soli in medio terræ*[1] ? Le monde a-t-il donc été créé pour vous seuls? Je ne veux pas m'étendre davantage sur ce point qui a déjà été traité. J'ajouterai seulement que beaucoup ne sont avares qu'à cause qu'ils ne réfléchissent pas aux bénédictions abondantes qu'attire l'aumône sur ceux qui la font, en les rendant si agréables à Dieu. Un saint solitaire demanda à Dieu de lui montrer le modèle d'une vie qui lui fût plus agréable que la sienne. Un ange le conduisit à la cour, et lui montra l'empereur Théodose occupé à dresser des notes pour faire distribuer des aumônes aux pauvres sur ses propres revenus. Ah! c'est que les pauvres sont nos frères en Jésus-Christ, et aussi bien que nous les enfants de Dieu. Si nous pouvons leur faire du bien dans leurs nombreuses nécessités, pourquoi ne pas le faire? Remarquez qu'en faisant l'aumône à ces pauvres, vous le faites à Dieu même; c'est lui qui se trouve sous les haillons de ces pauvres, c'est lui qui accepte l'aumône, et c'est lui qui s'engage à vous en récompenser; de là vient que s'il voit qu'on leur ferme la main il s'en indigne, il se fâche. Quelles paroles frappantes que celles où le Sauveur, dans l'Evangile, nous avertit qu'au jour du dernier jugement ce dont il nous demandera compte principalement, c'est la manière dont nous aurons pratiqué la charité envers le prochain dans ses nécessités. Nous tenons cette vérité

[1] Is. 5, 8.

pour article de foi, mais comment la pratiquons-nous? On le verra au tribunal de Dieu!...

IX. Ceux qui creusent des mines, quand ils viennent à découvrir quelque métal, ont soin de suivre la veine précieuse tant qu'elle dure, en se gardant bien d'en dévier. C'est ainsi que moi-même ayant découvert dans la charité une véritable mine d'or, je ne veux pas l'abandonner avant de vous avoir dit ce qu'il y a de plus important en cette matière; faites donc bien attention. Notre prochain est composé de corps et d'âme; les actes de charité que nous pouvons exercer à son égard sont donc de deux sortes : les uns regardent le corps et consistent à lui procurer la nourriture et le vêtement ; les autres regardent l'âme et consistent à l'instruire, le consoler, l'avertir. Et comme les âmes sont de beaucoup supérieures au corps, ainsi, toute chose égale d'ailleurs, les œuvres de miséricorde spirituelle sont de beaucoup supérieures aux œuvres de miséricorde corporelle. Je voudrais par conséquent vous exhorter à celles-là, comme étant les actes de charité les plus excellents, et d'abord trouvez bon que je vous signale une erreur assez commune : certaines personnes, qui ont d'ailleurs du talent pour se mettre en rapport avec le prochain, de l'adresse à s'insinuer par leurs manières et leurs discours, pour donner aux autres de bons conseils et les porter à la vertu, ne se donnent pas la peine, par amour pour leurs aises et leur tranquillité, d'aider le prochain par aucune œuvre de miséricorde spirituelle. On peut de la sorte être honnête homme, mais non bon citoyen, ni bon chrétien. Honnête homme, parce qu'on fait ses prières en temps voulu, qu'on assiste au sermon, qu'on va à l'église; mais non bon citoyen, non chrétien bienfaisant, parce qu'on ne sait pas et qu'on ne veut pas se bouger pour rendre service à autrui; jamais une exhor-

tation à la piété, même à un ami, jamais un bon conseil à un jeune homme qui s'égare, pour le détourner de la mauvaise voie, l'amener aux pieds d'un bon confesseur, jamais une démarche pour empêcher l'offense de Dieu ou prévenir quelque scandale. C'est là une grave erreur en matière de charité, dit saint Jean Chrysostôme. Remarquez comme dans les exercices mécaniques l'un assiste l'autre, et comme tous agissent de concert pour arriver à un but commun ; à combien plus forte raison ne devrait-il pas en être ainsi dans les exercices de l'esprit. Car l'homme qui ne vit que pour lui-même est un être superflu : *Qui sibi soli vivit superfluus homo est.* Ajoutez un autre motif qui tient presque de la justice. Quel préjudice n'avez-vous pas causé autrefois au prochain dans ses biens spirituels? Quel dommage, pour ne pas dire quel ravage dans les âmes par vos mauvais exemples, vos mauvais conseils, vos correspondances secrètes, vos rendez-vous, et autres stimulants au mal? Et la restitution de tant d'âmes ravies à Dieu, quand se fera-t-elle? Attention à l'exemple suivant.

Saint Raimond de Pennafort, troisième général de l'Ordre de Saint-Dominique, homme fameux par sa science et sa piété, devint en religion un miroir de vertu et de sainteté; mais savez-vous quel motif le détermina à embrasser cet Ordre? Ce fut un motif de restitution. Ecoutez. Raimond fut appelé d'Espagne en Italie pour être professeur dans la célèbre université de Bologne. Il exerçait cette fonction depuis un certain temps et s'était déjà acquis une grande réputation de science, lorsqu'un jeune étudiant de ses disciples, qui donnait les plus brillantes espérances, se sentant porté intérieurement à se faire religieux, lui fit part de sa vocation. Le maître qui regrettait la perte d'un tel disciple, usa de toute son

influence pour le dissuader, et parvint à le détourner de son projet. Le jeune homme suivit ses conseils et ne songea plus à embrasser un autre état. A partir de ce moment Raimond n'eut plus la conscience tranquille, une pensée importune le poursuivait partout, il lui semblait entendre sans cesse ce reproche intérieur : Ah! Raimond, qu'as-tu fait? Jésus-Christ attirait à lui ce jeune homme, et toi tu as fait l'office d'antechrist en l'attirant au monde. — Il s'en repentit cent fois, cent fois il se confessa de ce mauvais conseil ; mais il eut beau faire, il ne put calmer ses regrets et ses remords ; sa conscience lui criait sans relache : Ah! voleur, voleur! tu as commis la rapine dans l'holocauste : *rapinam in holocausto*[1]. Il faut que tu restitues. — Ce remords devint si violent, si opiniâtre que, se voyant encore en âge de rendre un sujet à Dieu et à l'Eglise en se dévouant, lui-même, il déposa le manteau doctoral, renonça à sa chaire, et entra en religion.

Puisse cet exemple vous encourager à faire, si non la même chose, au moins quelque chose de semblable. Combien parmi vous qui auront causé au prochain un dommage spirituel bien plus considérable, soit par leurs mauvais exemples, soit par leurs mauvais conseils? Appliquez-vous donc maintenant, selon que votre condition le comporte, à instruire, exhorter, conseiller, en un mot à pratiquer toutes les œuvres de miséricorde spirituelle. Faites en sorte que vos enfants, vos domestiques, tous ceux qui dépendent de vous s'éloignent du vice et remplissent exactement leurs devoirs ; n'omettez aucun moyen de les porter à fréquenter les sacrements et à vivre chrétiennement. La prédication du bon exemple, nous pouvons

[1] Isa. 61, 8

tous la faire; de grâce, ne rougissons point de paraître chrétiens. Dans un cercle où on se laisse aller à la médisance, une parole dite à propos peut empêcher tant de mal! Si souvent vous avez occasion de réconcilier des ennemis, d'apaiser des dissensions, d'arracher des âmes au danger prochain d'offenser votre Créateur et votre Père! Et tous ces actes de charité sont si agréables à Dieu! Qu'un musulman, un infidèle vienne habiter parmi vous et paraisse vouloir se faire chrétien, on s'empresse à l'envi de seconder sa bonne volonté; et si une pauvre jeune fille est en danger de perdre sa vertu, si un jeune homme est plongé dans tous les vices, personne ne songe à remédier à un mal pareil et à sauver ces âmes. O Dieu de charité! répandez cette vertu, qui vous est si chère, dans le cœur de tous les hommes.

X. Dieu nous a fait dans le sacrement du baptême un don excllent, en répandant dans notre âme les habitudes des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité; ces vertus sont aussi les moyens les plus efficaces de nous porter à exercer la bienfaisance envers le prochain. Appliquez en premier lieu la foi. Il est certain que la foi vous fera envisager Jésus-Christ dans le prochain, et spécialement dans les pauvres. Il y a deux classes de personnes que Jésus-Christ a établies ses représentants sur la terre: les supérieurs et les pauvres. Il a dit aux premiers : *Qui vos audit, me audit*[1] : «Qui vous écoute, m'écoute; » et pour les pauvres il a dit : *Quod uni ex minimis meis fecistis mihi fecistis*[2] : « Quiconque vous fait du bien le fait à moi-même. » Or, pour reconnaître Notre-Seigneur dans la personne des supérieurs, il suffit d'une foi ordinaire; mais pour le reconnaître dans les men-

[1] Luc. 10, 16. [2] Matth. 25, 40.

diants et les pauvres grossiers et ignorants, il faut une foi d'élite, qui pénètre à travers les haillons dont ils sont vêtus et découvre la majesté du Sauveur cachée sous cette enveloppe informe. *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem* ; Bienheureux celui qui a l'intelligence de ce mystère ! C'est cette foi qui faisait que Robert, roi de France, partout où il allait, soit à cheval, soit en voiture, attirait autour de lui une foule de pauvres, qu'il appelait sa garde d'honneur ; c'est cette foi qui faisait que saint Jean l'aumônier, patriarche d'Alexandrie, appelait les pauvres ses enfants ; c'est cette foi qui faisait que sainte Marguerite, reine d'Ecosse, et sainte Edwige, reine de Pologne, les servaient à genoux, leur lavaient les pieds et baisaient leurs plaies. C'est elle enfin qui porta tant de saints à sacrifier les grandeurs, le repos, la vie même, pour instruire les ignorants, convertir les pécheurs, gagner des âmes à Dieu.

Venons-en maintenant à la pratique et tirons la conclusion de cette réforme spirituelle. Toutes les fois que se présentera à vous l'occasion de secourir le prochain, embrassez-la comme une occasion de faire fortune, et exercez aussitôt votre foi ; en considérant votre frère, dites-vous en vous-même : Voici un représentant de Jésus-Christ, un lieutenant de sa majesté divine, un agent chargé de ses intérêts, un personnage à qui Notre-Seigneur a cédé toutes les créances que la divine justice a droit de réclamer de moi, à cause de mes énormes péchés : il est certain que Dieu se comportera envers moi de la manière dont je me comporterai à l'égard du prochain. — Et pour exciter de plus en plus votre ferveur, mettez aussi l'espérance en exercice ; souvenez-vous des magnifiques promesses qui ont été faites à celui qui aimera ses frères : il n'y a aucune sorte de biens, ni au ciel ni sur

la terre, ni dans le temps ni dans l'éternité, que le Seigneur n'ait promis aux personnes charitables. Surtout animez vos actions d'un ardent amour de Dieu, vous réjouissant de pouvoir servir Dieu lui-même dans la personne du prochain, d'avoir occasion de plaire à votre Créateur, de seconder ses inclinations bienfaisantes et miséricordieuses, de lui être agréable. De cette manière il n'y aura rien de petit dans votre conduite, rien de vil et de dégradant ; vous donnerez à vos moindres actions un prix infini, si vous agissez en esprit de foi, d'espérance et de charité ; ces trois belles vertus vous uniront étroitement à Dieu, sanctifieront vos âmes et vous prépareront ici-bas à cette vie bienheureuse et immortelle qui vous attend au ciel, où nous nous aimerons sans fin, où nous n'aurons tous qu'un cœur et qu'une âme en Dieu pendant tous les siècles des siècles.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu nous ordonne d'imiter Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Une des fins pour lesquelles le Père céleste envoya au monde son divin Fils, ce fut de nous enseigner, par ses paroles et par ses exemples, la manière d'arriver sûrement à la béatitude éternelle pour laquelle il nous a créés. C'est pourquoi le Père céleste a dit aux Apôtres sur le Thabor, lors de la transfiguration de Jésus-Christ : *Hic est Filius meus dilectus, ipsum audite*[1] ; Celui-ci est mon Fils bien-aimé ; il vous enseignera en paroles et en actions ce que vous avez à faire : obéissez à ses paroles et suivez-en tout ses exemples; par là vous vous sauverez. Voilà donc notre divin Maître ; c'est Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Sa doctrine et ses actions sont tout le fondement de notre foi : Jésus l'a dit, donc il faut le croire, Jésus l'a fait, donc il faut l'imiter. Et de même que nous appelons hérétique en matière de foi celui qui ne croit pas ce que Jésus a dit, ainsi devons-nous réputer hérétique en matière de mœurs celui qui se refuse à pratiquer ce que Jésus a fait. Voyez un peu si vous êtes catholique ou hérétique en fait de mœurs; confrontez votre vie avec celle de Jésus-Christ pour voir si vous imitez ses exemples. Oh! quelle différence vous y trouvez! Jésus était pauvre, et vous, vous êtes ou vous désirez être riche; Jésus était humble, et vous, orgueilleux ; Jésus était doux, et vous, colère ; Jésus a pardonné, et vous, vous voulez vous venger ; Jésus a obéi, et vous, vous voulez commander ; Jésus a été haï, et vous, vous voulez être aimé ; Jésus est monté au ciel par la voie des souffrances, et vous, vous voulez vous sauver par la voie

[1] Matth. 17, 5.

des plaisirs. Vous semble-t-il que ce soit là suivre les traces de Jésus-Christ et conformer votre vie à la sienne? Croyez-vous après cela que, quand Jésus viendra pour juger le monde, il vous reconnaîtra pour un des siens et vous traitera comme son disciple? Je m'en étonne bien. Voici ce que vous devez inférer de tout ce qui vient d'être dit : il faut, ou renoncer au titre de chrétien, ou renoncer à votre manière de vivre ; oui, pas de milieu : changer de croyance, ou changer de vie.

SECOND POINT.

Considérez les avantages précieux que vous recueillerez de l'imitation de Jésus-Christ, telle qu'elle vous est commandée par le Père céleste. L'Apôtre saint Paul nous assure que ceux-là seuls seront prédestinés qui seront trouvés semblables à Jésus-Christ : *Quod præscivit, et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui..., hos et vocavit*[1]. Il est vrai qu'il y a des leçons du Fils de Dieu qui sont de conseil seulement et non de précepte. Il n'est pas nécessaire de vivre comme il a vécu dans une pauvreté extrême ; mais il est indispensable d'avoir le cœur détaché des richesses, d'estimer la pauvreté, d'être humble, de porter sa croix, d'aimer ses ennemis, de pardonner à ceux qui nous ont offensés, comme il l'a fait, parce qu'il est notre règle et notre modèle. Par suite, nous serons d'autant plus chers à Dieu que nous imiterons plus parfaitement son divin Fils ; nous ne pouvons rien faire qui lui soit plus agréable ; c'est même l'unique moyen d'engager et le Fils et son Père éternel à nous aimer tendrement. Nous y engagerons le Fils unique de Dieu,

[1] Rom. 8, 29.

parce que chacun est porté à aimer son semblable ; si donc nous devenons des copies vivantes de Jésus-Christ, Jésus-Christ est contraint de nous aimer comme son Père l'a aimé lui-même ; et sachant que son Père l'aime infiniment, au point qu'en contemplant cette image de sa substance il produit son Esprit d'amour ; ainsi le Fils en voyant reluire en nous ses vertus et sa sainteté nous aimera d'un amour presque égal à celui qu'il se porte à lui-même, et par conséquent il nous remplira de son esprit, de ses grâces, de ses dons, de mille biens. Nous engagerons aussi le Père céleste à nous aimer, attendu qu'il aime tout ce qui est parfait, tout ce qui est semblable à son Fils bien-aimé. Que dites-vous maintenant ? à quoi êtes-vous décidé ? Si un roi de la terre vous proposait d'imiter son propre fils, et qu'en récompense de cette imitation il vous promît de vous faire son cohéritier dans le royaume, ne vous offririez-vous pas aussitôt à l'imiter ? Et pourquoi ne vous offrez-vous pas au moins avec la même promptitude à imiter Jésus, tant à cause que son divin Père, le roi des rois, vous l'ordonne, que parce qu'en obéissant à cet ordre suprême vous acquerrez des biens immenses ? Prosternez-vous donc sans délai aux pieds de Jésus, et dites-lui avec générosité : *Sequar te quocumque ieris*[1] ; Seigneur, me voici prêt à vous suivre partout où vous irez : si vous marchez par des voies âpres et difficiles, contraires aux voies du monde, je vous suivrai, *Sequar te ;* je serai votre compagnon fidèle, je marcherai sur vos traces. Je ne vous demande que deux choses, le pardon de m'être comporté si mal par le passé, et votre assistance pour mieux faire à l'avenir. Affermissons-nous dans ces dispositions par un pieux colloque.

[1] Luc. 9, 57.

COLLOQUE.

O Jésus, mon Sauveur, mon Maître, mon Dieu, il y a longtemps que je porte le nom de chrétien ; mais je n'ai encore fait aucune action qui soit digne d'un chrétien : je suis catholique d'esprit et hérétique de cœur et d'action. Je crois que tout ce que vous avez dit est vrai ; mais je ne crois pas que tout ce que vous avez fait soit bien fait, puisque je ne vous imite pas, et que j'ai même de la répugnance à suivre les exemples que vous m'avez laissés. Hélas! quelle vie que la mienne! qu'elle est différente de la vôtre! que d'erreurs, que d'hérésies dans ma conduite! Je veux décidément devenir chrétien ; je veux à l'avenir conformer mon entendement à votre doctrine, et mes actions à vos exemples, parce que vous êtes la voie, la vérité et la vie. Ah! mon Dieu, donnez-moi la grâce de commencer une fois tout de bon. Me voici prêt à vous suivre partout où vous irez : si vous allez au Thabor, j'y suivrai vos pas ; si vous allez au Calvaire, je vous suivrai au milieu des épines et des tourments. Non, il n'est pas juste que le serviteur soit mieux traité que son maître, et si vous avez manqué même du nécessaire, je me dépouillerai au moins du superflu ; si vous avez été couronné d'ignominie, je fuirai aussi les honneurs et j'aimerai les mépris ; si enfin vous êtes mort en croix pour moi, faites, ô mon Dieu! faites que je meure crucifié avec vous. Amen.

MÉDITATION DU SOIR.

LE PARADIS.

EXPLICATION DU SUJET.

I. Un fervent missionnaire expliquait un jour à des peuplades sauvages de l'Afrique le dogme de la résurrection des corps ; il tâchait de leur faire entendre que les justes jouiront en paradis d'une gloire immense, et qu'après la mort ils ressusciteront impassibles, lumineux, agiles, ravissants de beauté, de grâce et de majesté. Ces sauvages, agissant plutôt en vrais fidèles qu'en sauvages, se levèrent tout à coup au milieu du sermon, et se mirent à danser et à sauter de joie à la pensée de ces espérances magnifiques et si certaines que leur révélait notre sainte religion. O séjour fortuné ! quelle allégresse inonderait nos cœurs si nous nous appliquions souvent à considérer les biens ineffables qui nous attendent là-haut ! Avec quelle ardeur ne nous efforcerions-nous pas d'avancer dans le chemin de la vertu ! Avec quelle promptitude ne nous livrerions-nous pas aux actions les plus héroïques, aux entreprises les plus ardues ! Et ce qui vaut mieux encore, avec quelle tendresse n'aimerions-nous pas Jésus ! car il n'est que trop vrai, mes chers frères, que sans Jésus il n'y aurait plus de paradis pour nous ; nous aurions beau jeter les yeux à droite et à gauche, d'aucun côté nous ne verrions luire le moindre rayon d'espérance. Mais grâce à la croix, nous pouvons dire avec un ferme espoir, en la pressant sur notre cœur : Si je n'y mets pas obstacle, je suis aussi sûr de tenir le paradis, que je suis

sûr de serrer dans mes bras ce crucifix. Nous méditerons donc ce soir sur le paradis.

Mais que vous dirai-je du paradis? Il me semble en quelque sorte que j'ai en main un charbon pour peindre une éclatante lumière. Les saints même, après en avoir eu un avant-goût ici-bas, commençaient, lorsqu'ils voulaient parler du paradis, par s'écrier : *Paradis, paradis!* et ils finissaient là; de douces larmes étouffaient leur voix, ils demeuraient comme ravis en extase. Que voulez-vous donc que je vous dise du paradis, moi misérable? Et cependant, je vous parlerai du paradis, je le ferai de la manière dont j'ai coutume de le méditer pour moi-même, et comme le Seigneur daignera m'inspirer.

Je diviserai cette méditation en deux points : En paradis, on jouit de tous les biens parfaitement, ce sera le premier point; — en paradis, on jouit de tous les biens éternellement, ce sera le second.

II. Pour nous procurer ce soir dans cette douce méditation un avant-goût des délices du paradis, et comprendre comment nous y serons en possession de tous les biens de la manière la plus parfaite, et cela pour toute l'éternité, je ne trouve pas de meilleur moyen que de jeter un regard sur une âme juste qui, au sortir du corps, pose le pied pour la première fois sur le seuil de ce bienheureux séjour. Quels transports de joie la font tressaillir en ce moment! Jugez-en par ceci : Pour peu qu'on attache de prix au salut de son âme, rien dans cette vallée de larmes ne resserre le cœur comme cette sombre pensée : *Je puis me damner*. Par contre, quelle ineffable consolation pour une âme que de se voir au port, sûre de son salut, et déjà en paradis? que de pouvoir ajouter à ce mot si doux : *il est à moi?* Le paradis est à moi, c'est mon bien! L'enfer n'est plus pour moi; je suis en paradis. — Cer-

tes, s'il pouvait y avoir dans ce fortuné séjour des évanouissements, des défaillances, nous tomberions à moitié morts de joie sur le seuil même.

Cependant la nouvelle se répand en un clin-d'œil par toute la cour céleste de l'arrivée d'un tel. Quelle allégresse! quels transports! Si pour une âme qui se convertit à Dieu, il y a grande réjouissance dans le ciel, comme l'évangile nous en assure, figurez-vous ce qu'on doit faire pour une âme, non pas seulement convertie, mais déjà parvenue au salut. Le premier qui se présentera à notre rencontre ce sera notre ange gardien, lequel, pour parler notre langage, imprimera sur notre front le baiser de paix, et de paix éternelle, et, nous servant de guide, nous conduira au trône de l'auguste Vierge Marie. Oh! comme l'éclat de sa beauté brille au loin! Vierge fortunée, la plus heureuse des vierges, que votre gloire est ineffable! Qu'elle est belle Marie! S'il se trouvait quelqu'un dans cette assemblée qui poursuivît en insensé quelque beauté terrestre, qu'il se réveille ici. Misérable, lui dirais-je, vous vous perdez en vous attachant à la boue, et en perdant de vue les beautés immenses du paradis qui ne passeront point. Prenez-y garde : vous risquez de perdre pour toujours, entre autres objets ravissants, la vue plus ravissante encore de Marie. Ces folles amours, vous le voyez bien, ne vous conduisent point en paradis, mais tendent à vous précipiter dans un abîme éternel. — Oh! quelle jouissance ineffable, mes bien-aimés frères, que de contempler Marie, d'entendre parler Marie, et de se trouver toujours avec Marie!... — Mais combien notre bonheur ne sera-t-il pas encore plus vif lorsque cette tendre mère nous prendra par la main et nous conduira en présence de son doux Jésus. Oh! quel paradis de délices que de voir Notre-Seigneur Jésus-Christ, assis à la droite de

Dieu son Père, tel qu'il fut sur la terre, mais environné de toute la gloire des cieux ! Oh ! alors apparaîtront à nos yeux ses saintes plaies, sans doute ; mais lumineuses, mais éclatantes, mais propres seulement à ravir tous les cœurs. Oh ! alors, comme notre aimable Sauveur, dans un transport de joie, nous serrera sur son sein ! Heureux de nous voir sauvés, il bénira ses souffrances et son sang versé pour nous ; il nous présentera à son Père comme le trophée de ses victoires ; puis, il fera retentir ces douces paroles : *Euge, serve bone et fidelis... intra in gaudium Domini tui*[1] : Venez, mon enfant, venez ; entrez, il en est temps, entrez dans la joie de votre Seigneur, de votre Père, de votre Dieu. Et en disant ces mots, il nous mettra pleinement en possession du paradis.

III. Pleinement en possession du paradis !... J'ai dit beaucoup par ce peu de mots. Mais ! oh Dieu ! si j'espère en jouir un jour, je n'ai point la confiance de pouvoir vous l'expliquer ni le comprendre moi-même. Un pauvre berger qui n'aurait jamais quitté sa chaumière et ses champs, ni vu de sa vie une maison construite en pierres ou en briques, pourrait-il se faire une idée de nos vastes cités, des magnifiques palais, des jardins délicieux qu'habitent les monarques de la terre ? Pauvres exilés, nous pouvons bien moins encore nous représenter les délices ineffables de la patrie. Nous savons seulement que là-haut sont réunis tous les biens possibles et que tous les maux en sont bannis ; bien plus, qu'on y jouit de tous les biens de la manière la plus parfaite, sans qu'il soit même possible de comprendre à quel point on jouit ; croyez-en l'Apôtre : *Oculus non vidit, nec auris audivit, nec in cor hominis ascendit, quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum*[2] : Non, l'œil n'a

[1] Matth. 25, 21. [2] I Cor. 2, 9.

point vu, l'oreille n'a point entendu, et le cœur de l'homme ne saurait comprendre ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment et qui le servent fidèlement en cette vie. Le paradis ne serait plus ce qu'il est, c'est-à-dire l'éclat de la toute-puissance et de la magnificence de Dieu, si nos faibles intelligences et nos imaginations bornées pouvaient en saisir la grandeur et la beauté. Courage donc, mes bien-aimés frères, car le premier coup-d'œil qu'il nous sera donné de jeter sur le paradis en y entrant, suffirait pour essuyer les larmes versées pendant des centaines d'années, et nous dédommager d'un millier de siècles consacrés à des pénitences, des prières et des bonnes œuvres continuelles. Qu'il vous suffise de savoir que nous jouirons là-haut de biens ineffables, d'ineffables contentements, de délices ineffables, parce que nous verrons face à face Dieu même. Tel est le comble de notre félicité : voir et aimer Dieu. Ces simples paroles : voir et aimer Dieu, paraissent froides à quelques-uns, mais pour quiconque a fait l'essai de l'amour de Dieu, ce sont des paroles de feu. Que si nous ne l'avons pas éprouvé, croyons du moins à ceux qui ont fait cet essai et qui sont en état de nous assurer que l'amour de Dieu est l'affection la plus tendre, la plus douce, la plus délicieuse, la seule capable de remplir notre cœur. Mais que sera le paradis lui-même, si l'on éprouve déjà tant de bonheur à le chercher seulement ? Si les âmes vertueuses goûtent déjà tant de consolation dans le service de Dieu ici-bas, que sera-ce de régner un jour avec Dieu là-haut ? S'il est si doux d'aimer Dieu sur la terre sans le voir, que sera-ce lorsque, dégagés de la prison de ce corps, nous serons admis à le contempler, à l'aimer, à le posséder parfaitement en paradis ? Oh ! alors, nous l'aimerons autant que nous voudrons, nous l'aimerons sans mesure, nous l'aimerons sans nous

rassasier jamais de l'aimer, et nous jouirons d'un bien qui renferme tous les biens actuels, imaginables, possibles, et nous les possèderons tous parfaitement. Que faites-vous donc, mon pauvre pécheur? A quoi pensez-vous? à quoi perdez-vous vos peines? Pour une satisfaction honteuse et dégradante d'un moment, vous sacrifiez ces biens immenses, qui sont les biens véritables, les biens purs, les biens exempts de toute ombre de mal, comme s'exprime saint Augustin : *Omne bonum, nullum malum.*

IV. Que sera-ce donc de jouir de tous ces biens, non-seulement de la manière la plus parfaite, mais de plus pour toute une éternité? O bienheureuse éternité! que sera-ce de vous posséder, si votre souvenir suffit seul pour réjouir nos cœurs et adoucir toutes les amertumes de nos travaux? C'est ce que comprenait bien notre glorieux patriarche saint François d'Assise ; c'était plaisir d'entendre les délicieux colloques qu'il entretenait avec ses membres souffrants et mortifiés, afin de s'animer à souffrir beaucoup pour Dieu : Souffre, souffre volontiers, mon corps, disait-il ; bientôt viendra le jour où tu seras impassible, exempt de peines, et plus brillant que le soleil. Mortifiez-vous hardiment, mes yeux, en détachant vos regards des vanités terrestres; bientôt vous contemplerez la beauté d'un Dieu, qui vous rassasiera pendant toute l'éternité. Que les jeûnes vous soient suaves, ô mon palais; que les injures vous soient agréables, mes oreilles; que les mortifications fassent vos délices, ô mes sens; car bientôt vous serez nourris de cette manne céleste qui renferme en elle-même toute saveur. O saint paradis, que tu répands de charmes sur mes souffrances! Ah! les biens que j'attends sont si grands que toutes les peines me deviennent douces. — Tel était le langage de saint François, et plût à Dieu que ce fût aussi le mien et le

vôtre, mon pauvre pécheur. C'est en effet quelque chose de bien grand que d'être toujours avec Dieu : *Semper cum Domino erimus*[1]. Voilà le refrain des bienheureux : « Nous serons toujours avec le Seigneur. » Notre brillant soleil ne se couchera jamais, et les délices de ce fortuné séjour n'auront jamais de fin. Toujours, toujours, tant que Dieu sera Dieu, je le verrai, je l'aimerai, je jouirai de ses biens, sans que ma souveraine béatitude soit jamais interrompue, ne fût-ce qu'un seul instant. — Quelle pénitence n'était-ce pas pour certaines âmes vivement éprises de l'amour de Dieu que la nécessité de se livrer au sommeil ! Pourquoi? à cause que pendant ce temps-là elles ne pouvaient s'appliquer actuellement à aimer Dieu. Elles avaient peine à s'y résoudre; la vue d'un lit leur était à charge, et finalement elles prenaient le parti de se coucher les unes sur la terre nue, les autres sur la pierre, afin qu'en s'éveillant plus tôt elles pussent recommencer à aimer et à servir Dieu. O bonheur! ô joie! en paradis on aimera Dieu sans fin, on verra Dieu sans fin, on possèdera Dieu sans fin; on ne passera pas un instant sans le voir, l'aimer et le posséder. Et tout cela ne suffit pas pour réveiller en vous le désir du paradis?...

V. Ajoutez que non-seulement nous aimerons notre Dieu à jamais, mais que nous serons certains de devoir l'aimer et le posséder sans fin. Je veux dire que, comme en enfer la certitude de n'en pouvoir jamais plus sortir double et au-delà les tourments d'un damné, et lui fait éprouver à chaque instant les souffrances de tous les siècles à venir; ainsi la certitude de l'éternelle félicité procurera aux élus toute une éternité de bonheur à la fois, et leur fera jouir, en quelque sorte, d'autant de paradis qu'il y aura d'ins-

[1] I Thes. 4, 16.

tants dans la durée des siècles sans fin. Oh! que cette pensée est consolante! Pour nous en mieux pénétrer, faisons une supposition. Si Dieu nous expédiait un ange qui, d'un vol rapide, pénétrant dans cette enceinte, s'arrêtât au milieu de nous, et nous dît de la part de Dieu : « Vous tous qui êtes ici présents, vous serez sauvés, tous en paradis ; » quel effet cette nouvelle produirait-elle sur nous? Est-ce qu'un sentiment inexprimable de contentement et d'allégresse ne nous ferait pas tressaillir? Sûrs d'être sauvés, sûrs d'aller un jour en paradis!... Ah! nous nous embrasserions de joie, en nous félicitant l'un l'autre, et nous nous écrierions comme hors de nous-mêmes : Heureux que nous sommes! nous sommes sûrs du paradis. Que les rois se disputent un vain trône ici-bas, qu'importe? que les négociants fassent fortune, qu'importe? que les voluptueux satisfassent leurs sens tant qu'ils voudront; nous ne leur portons point envie : nous sommes sûrs d'un royaume éternel ; le paradis est à nous! Or, si tels seraient nos transports en acquérant la certitude seulement d'arriver un jour en paradis, que sera-ce de s'en voir réellement en possession, et en possession pour toujours, de manière à jouir de cette éternité tout entière à chaque instant de notre existence?... Que vous dit votre cœur, mon cher frère? Ah! plaise à Dieu que vous conceviez cette sainte ardeur que conçut jadis une dame romaine, d'un esprit très-distingué, nommée Mélanie, laquelle vécut du temps de saint Augustin. Elle eut le bonheur de faire un jour une sérieuse méditation sur le paradis, et elle en fut tellement touchée qu'elle renonça sur-le-champ aux pompes et aux délicatesses du siècle ; et non contente de ce sacrifice, elle se mit à traiter si rudement son corps, qu'elle l'exténua au point de le rendre méconnaissable. Son oncle, nommé Volusien, homme

peu consciencieux et encore païen, l'ayant revue longtemps après cette conversion, fut frappé de son extérieur simple et austère, de son visage pâle et décoloré : « Oh ! s'écria-t-il, qu'est donc devenue cette belle Mélanie d'autrefois ? » La jeune dame lui répondit promptement : « L'amour du ciel l'a défigurée, mais il l'a défigurée pour la rendre plus belle. » Ces paroles firent une telle impression sur cet homme du monde, qu'elles le déterminèrent à se convertir. Tel doit être aussi le fruit de notre méditation ; je voudrais qu'à la suite de ces Exercices on pût dire : Qu'est devenu ce jeune homme si dissolu, cette jeune fille si vaine, ce vieillard si dégoûté des pratiques de piété ? — Ce qu'ils sont devenus ? L'amour du paradis les a changés, l'amour du paradis les a convertis à Dieu. Courage donc, mes bien chers frères, mettons-nous à l'œuvre. Il suffirait de penser que la moindre peine endurée pour cette fin si noble opère en nous un poids éternel de gloire : *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis*[1]. Un paradis, et un paradis éternel ne sera-t-il pas capable de gagner notre cœur ?... (*Mettez-vous à genoux*).

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* — Adorez-le du fond du cœur et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Représentez-vous le ciel ouvert, et au

[1] II Cor. 4, 16.

plus haut des cieux, un trône éclatant, majestueux, sur lequel est assis la très-sainte Trinité, entourée de millions et de millions de bienheureux, qui chantent de concert, avec des transports de joie : *Sanctus, Sanctus, Sanctus.*

IIe Prélude. Priez Notre-Seigneur de vous faire bien comprendre que vous n'avez pas été créé pour la terre, mais que vous êtes créé pour posséder Dieu éternellement dans le ciel.

PREMIER POINT.

Considérez que pour être heureux, il est requis de posséder tous les biens parfaitement et de les posséder tous éternellement. — Tel sera votre bonheur, si vous êtes admis un jour à entrer dans le ciel ; car à peine aurez-vous posé le pied sur le seuil de ce fortuné séjour, que vous serez en possession de tous les biens de la manière la plus parfaite. Remarquez toutefois que ces biens ne sont pas de ceux que votre imagination vous représente, mais des biens d'un ordre infiniment supérieur, tellement que si vous multipliiez sans fin tous les biens auxquels votre cœur aspire présentement, vous ne parviendriez pas encore à vous faire la moindre idée des délices qui vous attendent en paradis. Heureux séjour où les élus, corps et âme, seront si ravissants de beauté, si rassasiés de joie, qu'ils n'auront plus rien à désirer. Votre corps, qui vous appesantit maintenant, sera la vivante image du corps glorieux de Jésus-Christ, et par conséquent il sera si beau qu'il fera pâlir l'éclat du soleil, si lumineux qu'un seul de ses rayons suffirait pour dissiper les ténèbres de la nuit la plus profonde. Vos sens qui, maintenant, ne disent jamais : c'est assez, seront alors pleinement contents et satisfaits ; ils nageront dans un océan de délices et de voluptés toutes célestes. Vos passions seront calmes

et parfaitement assujetties à la raison, sans soulever le moindre trouble dans votre cœur; que dis-je? votre cœur sera lui-même comme un petit paradis, parce qu'il sera continuellement inondé de joie; à l'abri de toute crainte, de toute tristesse, exempt de tout mouvement déréglé, il jouira d'une félicité sans mélange. Que sera-ce après cela de votre âme, toute pleine de Dieu? Ah! il serait plus facile de renfermer toute l'eau de la mer dans une écaille de noix, que de comprendre avec notre faible imagination ce que c'est que le paradis. Paradis veut dire posséder un Dieu pour toujours, et posséder avec Dieu la source de tous les biens, de toutes les satisfactions imaginables; paradis veut dire union de l'âme avec Dieu, mais union aussi intime que celle du feu avec le fer rougi, de telle sorte que l'âme ne se distingue presque plus de Dieu, ni Dieu de l'âme; paradis veut dire être assis, en un sens, sur le trône de la divinité, se rassasier à la table de Dieu même, c'est-à-dire, jouir par participation des mêmes biens, de la même félicité dont Dieu jouit et jouira à jamais.

O moment mille et mille fois heureux, où vous serez introduit dans cette gloire! Ame chrétienne, pesez bien cette vérité, réfléchissez-y et élargissez votre cœur. Si Dieu voulait ne vous découvrir que peu à peu ses beautés, ses perfections, ses trésors, il pourrait durant toute l'éternité vous ravir sans cesse d'admiration en admiration, en faisant constamment passer sous vos yeux de nouveaux spectacles, toujours plus délicieux les uns que les autres; que sera-ce donc de vous découvrir toutes ces merveilles à la fois, de vous en mettre pleinement en possession pour toujours? Oh! qu'alors vous ne serez pas seulement bienheureux, mais en quelque sorte la béatitude personnifiée. Que faites-vous donc? comment n'employez-vous

pas toute votre vie à conquérir une pareille fortune? Hélas! qu'avez-vous fait jusqu'ici? Il est certain que les bonnes œuvres sont la semence de la gloire, et vous, qu'avez-vous semé jusqu'ici, si ce n'est des œuvres criminelles, propres à vous gagner l'enfer? Ah! demandez pardon à Dieu de votre peu de foi; car en vérité vous croyez peu au paradis; pour vous, c'est un pays inconnu que cette belle patrie des bienheureux, et parce que vous y croyez peu, vous vous en mettez aussi fort peu en peine. Qu'il n'en soit plus ainsi dès ce soir. Frappez-vous la poitrine et demandez pardon à Dieu de votre manque de foi.

O mon Dieu, je crois d'une foi sûre et certaine à la grandeur des biens que vous avez préparés; j'y crois à cause de vous, qui me les avez révélés avec tant de bonté; j'y crois à cause de vous, qui me les avez promis sur votre parole de Dieu, et je gémis en votre présence de m'en être rendu indigne par tant de péchés. Que dis-je? Je leur ai préféré trop souvent un peu de boue, un peu de fumier: aussi mériterais-je mille enfers plutôt que le paradis. J'ose cependant vous demander pardon, mon Dieu, de tant de malice : pardon, mon Dieu, pardon. Accordez-moi une sainte ferveur qui me fasse mépriser tous les biens d'ici-bas et gagner le paradis à force de bonnes œuvres. Et vous, mon Jésus, vous qui avez tant souffert pour m'ouvrir les portes de la céleste cité, aidez-moi de votre grâce, fortifiez mon courage : je suis résolu, oui, fermement résolu de tout faire, de tout entreprendre, de tout souffrir pour arriver un jour à vous posséder en paradis. — Formulez vos résolutions en silence...

VII. De plus, considérez que votre cœur là-haut ne sera plus un cœur étroit, resserré, incapable de concentrer en lui-même toute espèce de jouissances; non, ce

sera un cœur dilaté, et dilaté de telle sorte qu'il pourra renfermer pour ainsi dire la félicité de Dieu même, et par conséquent tous les biens ; car une jouissance en paradis n'empêche pas une autre jouissance ; au contraire, elle laisse le bienheureux en état de posséder tous les contentements à la fois. Ainsi vous jouirez de tous les biens en même temps, et de chacun d'eux en particulier. En cette vie, il n'est pas possible de réunir ensemble beaucoup d'avantages divers : vous ne pouvez pas goûter en même temps les douceurs du sommeil et les charmes de la conversation, les agréments du repos et ceux de l'exercice, le calme de la solitude et le bruit de la ville ; tous ces biens mettent obstacle l'un à l'autre. En paradis, il n'en sera pas ainsi ; vous jouirez de tous les biens réunis, de tous en même temps, et de tous de la manière la plus parfaite. Bien plus, vous ne jouirez pas seulement de vos biens propres, mais encore de la félicité de tous les élus, parce que, aimant chacun d'eux comme un autre vous-même, vous serez heureux de sa béatitude comme de la vôtre même ; par suite, vous posséderez en paradis autant de paradis que vous y compterez de compagnons dans la gloire. Jugez maintenant ce qu'il en sera de votre cœur, alors qu'en récompense de quelques jours consacrés au Seigneur et à l'observance de sa sainte loi, vous vous trouverez plongé dans un océan de délices et que vous vous enivrerez à longs traits du torrent des célestes voluptés. Comme vous serez rassasié de félicité ! comme vous serez perdu en Dieu, et avec Dieu ! Est-il possible que vous espériez de si grandes choses dans un avenir prochain et qu'entre temps vous vous laissiez allécher par les satisfactions mesquines que vous promettent les créatures ? Est-il possible que vous vous laissiez effrayer d'un peu de pénitence, d'un peu de peine?... Et quelle péni-

tence, quelle peine?... Peut-on donner ce nom à des œuvres qui sont la source de tant de gloire? O bienheureuses sueurs qui vous procureront un si doux repos! ô bienheureuse mortification qui vous apportera tant de contentement! ô bienheureuses humiliations qui se convertiront en honneurs infinis! Puisqu'il en est ainsi, vous n'avez plus qu'une seule chose à demander à Dieu, comme le prophète, c'est d'habiter dans la maison du Seigneur, c'est de posséder un jour le paradis. Oui, le paradis, votre délicieux séjour, voilà l'objet de nos vœux, ô mon Dieu! — Demandez-le avec larmes, demandez-le en vous frappant la poitrine et en vous en reconnaissant indigne.

Je ne vous demande que le paradis, ô mon Dieu, le paradis! Qu'importe d'être mal ici-bas, d'être méprisé, de vivre dans l'affliction? Ah! qu'une seule heure en paradis nous dédommagera avec usure de toutes ces peines passagères! Le paradis donc, le paradis! — Mais quelle est la voie du paradis? C'est l'observance des commandements de Dieu. Comment les avez-vous observés par le passé? Avez-vous suivi cette voie qui mène au ciel, je veux dire la fidélité aux préceptes du Seigneur? Ne vous êtes-vous pas plutôt précipité sur la route qui aboutit à l'enfer, en croupissant dans la fange de l'iniquité?... Repentez-vous donc, demandez pardon à Dieu. Hélas! qu'ai-je fait? Pour un plaisir brutal, j'ai sacrifié mon paradis, je l'ai échangé pour un vil intérêt, pour une passion, pour un rien. Ah! pardonnez-moi, mon Dieu, n'ayez point égard à mon indignité, mais considérez votre infinie bonté. Pardon, mon Dieu, pardon. Me voici décidé à affliger ce misérable corps par les jeûnes, par les austérités, par les pénitences; je suis prêt à tout, pourvu que vous m'accordiez un jour le paradis. Oui, je veux observer votre sainte et divine loi, quoi qu'il puisse en

coûter à cette chair rebelle; je veux plier mon corps aux exercices de piété, je veux l'appliquer à la prière, je veux lui ôter tant de satisfactions superflues, je veux le mâter ici-bas, pour m'assurer le paradis là-haut. Mon Dieu, aidez-moi de votre grâce; voyez mes larmes, et voyez surtout votre sang répandu pour moi, et faites-moi comprendre cette vérité, que tout, oui, tout ce qu'on peut faire ici-bas est peu de chose pour s'assurer une félicité si parfaite dans le ciel. Réfléchissez en silence...

SECOND POINT.

VIII. Considérez qu'en paradis, non-seulement vous posséderez tous les biens parfaitement, mais que vous les posséderez tous éternellement. Et qui pourrait comprendre ce que l'éternité ajoute de prix au paradis? — S'il est vrai qu'un bien est d'autant plus estimable qu'il est plus durable, que sera-ce d'une félicité qui, outre qu'elle est immense, sera éternelle? Il est constant que la moindre jouissance sensible, si elle ne devait jamais finir, serait préférable à toute la félicité des élus, supposé que celle-ci dût avoir une fin. Concluez de là quelle sera votre béatitude de pouvoir concentrer dans votre cœur une jouissance incompréhensible par l'abondance des biens, et interminable par sa durée dans les siècles des siècles. Votre félicité sera telle que vous réunirez à vous seul plus de satisfactions de tout genre, que tous les damnés ensemble n'auront de douleurs et de maux; au point que si une seule goutte de cet océan de délices dans lequel vous serez plongé venait à tomber en enfer, elle suffirait pour adoucir les plus horribles tourments.

Que dites-vous maintenant de tout cela? Le paradis mérite-t-il que vous vous employiez de toutes vos forces

à en faire la conquête?... Remerciez notre bon Sauveur de s'être fait esclave afin de vous procurer un royaume, et d'être monté sur l'arbre de la croix, chargé d'opprobres et de douleurs inexprimables, afin de vous faire monter sur un trône pour jouir avec lui pendant toute l'éternité. Quelle infernale ingratitude n'y aurait-il donc point à ne pas l'aimer?... et quelle ingratitude plus infernale encore à l'offenser?... Dieu pour gagner votre cœur vous a proposé la récompense la plus magnifique, un paradis, un paradis éternel, une félicité sans fin, et vous ne pourriez vous résoudre à souffrir quelque chose, à vous refuser quelque satisfaction, à mortifier un peu vos convoitises pour gagner ce paradis, qui a coûté à tant de martyrs des flots de sang? Serait-il possible que vous ne voulussiez pas même lui consacrer une larme, ni un soupir? A Dieu ne plaise qu'il en soit ainsi! Tous ensemble jetons-nous aux pieds du Crucifix, frappons-nous la poitrine, et, les yeux en larmes, détestons ces péchés qui nous ont si souvent rendus indignes du ciel. Disons à Jésus : Mon doux Sauveur, vos clous, votre croix, votre sang, voilà la rançon que vous avez payée pour me racheter, et me procurer le paradis; ah! ne permettez pas que j'en sois exclu par ma faute. Affligez-moi ici-bas, châtiez-moi en ce monde; mais épargnez-moi le plus affreux de tous les châtiments, celui d'être privé du paradis. Que voulez-vous de moi, ô mon Dieu? Des larmes, un sincère repentir, mon sang, ma vie? Me voici prêt à tout, pourvu que vous m'accordiez le paradis. C'est le paradis que je vous demande, ô mon Jésus! le paradis seul. Ah! mille fois maudits ces péchés qui m'ont tant de fois fermé la porte du paradis! Je les déteste par amour pour vous, je les déteste aussi par amour du paradis. Et si vous prévoyez, mon Dieu, que je dusse encore commettre un péché mortel,

ah! frappez-moi de la foudre du ciel, réduisez-moi en cendres; il vaut mieux pour moi être cent fois écrasé par la foudre que de perdre un bien tel que le paradis. Pensez, réfléchissez...

IX. Songez en outre que non-seulement cette jouissance de tous les biens, dont vous serez comblé en paradis, doit durer autant que l'éternité : *Justi autem in perpetuum vivent*[1] ; mais que vous serez certains de cette éternelle durée, autant que vous serez certains que vous n'y renoncerez jamais spontanément, que Dieu vous en dépouillera encore moins, et que personne au-dessus de Dieu ne pourra vous bannir du ciel. De là vous pouvez conjecturer combien vous sera douce et agréable la jouissance de ces biens jointe à une telle assurance de les posséder à jamais. Je suppose que vous eussiez ici-bas tout ce qui peut contribuer à rendre un homme parfaitement heureux : que vous vissiez tous les trésors du monde à vos pieds, que vous fussiez au comble de la magnificence, au comble des honneurs, au comble des plaisirs. Malgré tout cela, quelle amertume ne répandrait pas au fond de votre cœur la pensée qu'il faudra mourir un jour, et que la mort mettra un terme fatal à une vie si fortunée? Dans le paradis, il n'en sera pas de même : là vous serez comblé de biens, et en même temps vous verrez avec certitude qu'éternellement vous ne cesserez d'en jouir ; bien plus, la douce pensée des délices éternelles vous fera goûter à chaque instant les délices de l'éternité tout entière. Quelle ne sera donc pas votre joie de vous voir au comble de tous les biens, et de les posséder sans crainte de les perdre à jamais? Quelle ineffable consolation de pouvoir vous dire à vous-même : Me voici sauvé, je suis heureux, et je le serai éternellement.

[1] Sap. 5, 16.

O folie des mondains! A quoi pensez-vous? quel est votre but? que prétendez-vous si vous n'aspirez pas au paradis?... Allons donc! imprimez ce soir même un généreux élan à votre cœur; pour cela, figurez-vous, d'une part, le démon qui, l'œil en feu, et entouré d'un cortége de furies infernales, vous dit : Servez-moi, et après vous avoir bien malmené en ce monde, je vous paierai de vos fatigues dans l'autre par une éternité de tourments. — D'autre part, figurez-vous notre aimable Sauveur qui, accompagné de ses saints et de ses élus, vous dit : Aimez-moi, et après vous avoir traité avec le plus grand respect en cette vie, je récompenserai votre amour par une éternité de bonheur en paradis. — Qu'en dites-vous? Y aurait-il ici quelqu'un qui voulût accepter l'esclavage du démon, et refuser d'aimer et de servir son Dieu?... Ah! non. Cependant livrons-nous à une sainte indignation contre nous-mêmes pour avoir tant de fois sacrifié le paradis à un caprice. O paradis, séjour de délices, vous avez ravi mon cœur! toutes mes pensées, toute ma sollicitude, tous mes efforts auront désormais pour but d'arriver un jour à la possession du paradis. Je le sais, la voie du paradis est étroite : *Arcta via est quæ ducit ad vitam*[1]. C'est une voie toute semée d'épines, une voie de pénitence et de mortification; n'importe : toutes les peines d'ici-bas sont peu de chose quand il s'agit de conquérir le paradis. Malheureuses années passées dans le désordre, que je vous déplore! Hélas! combien je me suis éloigné du paradis par cette vie déréglée. Me voici, ô Jésus, prosterné à vos pieds, pénétré de douleur; je vous demande pardon de mon ingratitude, de ma folie et de ma perversité; pardon, mon Dieu, pardon. Et avec le pardon, accordez-moi le

[1] Matth. 7, 14.

paradis; je vous le demande avec larmes, je vous le demande au nom de votre précieux sang. Mais que dis-je : je vous le demande? Je m'enhardis ce soir, et je dis résolument que je le veux; oui, je veux le paradis et je le veux à tout prix. Périsse tout le reste, advienne que pourra, peu m'importe, pourvu que je ne perde point le paradis. — C'est là le sceau de notre méditation : un *je le veux*, bien tranché, bien déterminé, pour travailler à gagner le paradis; un adieu perpétuel aux vanités du monde afin de jouir des délices du paradis. Oui, oui, adieu au monde, adieu aux plaisirs, adieu à la vanité, adieu aux fréquentations, adieu aux intrigues et aux divertissements coupables du monde; adieu, adieu à tout cela. — C'est vers vous que je tourne mes regards, ô paradis, ravissante patrie des élus! vers vous, ô Jérusalem céleste, immortelle cité de paix, théâtre des magnificences de la divinité, jardin de délices! c'est vous qui serez l'objet de mes pensées, c'est en vous que je repose toutes mes affections, c'est à vous que je consacre mon esprit, c'est après vous que je soupire, c'est vous que je désire, vous que je veux, ô saint paradis! Paradis, paradis, paradis!...

RÉFLEXION.

X. Si avant de venir au monde quelqu'un d'entre vous eût été conduit par la main d'un ange sur le bord de l'enfer, et que là on lui eût fait voir cet affreux cachot où règnent le désespoir et la fureur, où l'on ne découvre que flammes, et supplices, et tourments : Oh Dieu ! se serait-il écrié, quel est donc ce lieu, ange saint? — C'est l'enfer. — Et pour qui est-il? Quels sont ceux qui y entrent? — Il est pour celui qui en veut; y entre qui veut. — Et celui qui ne veut point? — Celui qui ne veut point n'y entre

point. — Ah! soyez béni, ange de Dieu, vous m'avez rendu la vie; il est certain que pour moi je n'y entre point, car je n'en veux en aucune façon. — Et si l'ange l'eût ensuite conduit sur le seuil du paradis, et qu'il lui eût montré ce palais magnifique, où Dieu trône au milieu des splendeurs, au sein d'une ineffable félicité : Oh! ange saint, quel est ce séjour? — C'est le paradis. — Et pour qui est-il? Qui donc peut y entrer? — Il est pour quiconque en veut; y entre qui veut. — Qui veut! ah! pour moi je donne mon sang, ma vie pour y obtenir une place; certes, j'y entre, car je le veux.

Redescendons sur la terre; où sommes-nous? Nous sommes dans un milieu entre le paradis et l'enfer; et cependant combien et combien qui veulent en pleine connaissance de cause se précipiter en enfer! et combien peu au contraire veulent aspirer au paradis! Que de peines, que de soucis pour un procès, pour une satisfaction, pour un vain titre, pour une fumée, pour un rien! Et pour gagner le paradis, que fait-on? Ah! plutôt que ne fait-on pas pour le perdre? Or, d'où vient un pareil aveuglement? Pourquoi tant de folie? Le pourquoi, le voici : ou l'on n'y croit pas, ou l'on n'y pense pas, et pour ne pas vous faire injure en disant que vous n'y croyez pas, je dirai que vous n'y pensez pas. Oh! si vous pensiez de temps en temps au paradis, combien ce souvenir vous dilaterait le cœur, et vous aplanirait les sentiers de la sainteté et de la perfection chrétienne! Jugez-en par l'exemple suivant.

XI. Deux seigneurs attachés au service d'un puissant prince d'Italie, ennuyés du tumulte de la cour, prirent quelques jours de congé et se transportèrent à la campagne. Passant près d'un monastère, ils y entrèrent, et allant de cellule en cellule, ils demeurèrent stupéfaits en voyant la vie pénitente de ces vertueux solitaires. Ils

arrivèrent finalement à la cellule d'un saint vieillard qui portait sur son front comme un reflet du paradis; ils se mirent à converser avec lui des choses de Dieu. En le voyant si content, ils lui demandèrent si, en menant une vie si austère, il n'avait jamais éprouvé des moments de mélancolie, des afflictions d'esprit? — Oh! si j'en ai éprouvées! répondit le bon vieillard; mais, grâce à Dieu, j'ai trouvé un remède bien facile pour convertir en joie toutes les peines. Je n'ai qu'à ouvrir cette petite fenêtre, et y donner un coup d'œil; aussitôt j'aperçois un je ne sais quoi qui me remplit le cœur d'une joie indicible. — L'un des deux gentilshommes ouvrit aussitôt la fenêtre, curieux de voir ce qui pouvait produire un pareil effet; mais il fut tout surpris de n'avoir en face de la fenêtre qu'une muraille élevée, qui empêchait même la vue du jardin. — « Et cependant, dit-il, on ne voit rien d'ici qui puisse récréer l'œil. » — « Rien! reprit le solitaire, regardez donc plus attentivement. » — « Mais enfin, on ne voit qu'un vieux mur et tout au plus un petit coin du ciel, large comme la main. » — « Eh bien! reprit le saint vieillard, c'est ce petit coin du ciel qui fait toute ma consolation. Chaque fois que la tristesse me livre un assaut, je regarde le ciel et je me souviens du paradis, de ce paradis qui est ma patrie, de ce paradis où j'ai fixé mon cœur. Oh! paradis, paradis, paradis!... » Et en disant ces mots, il se mit à fondre en larmes, comme hors de lui-même et ravi en extase. Alors les deux gentilshommes, attendris eux-mêmes jusqu'aux larmes, se jetèrent à ses pieds, résolus de passer le reste de leurs jours dans cette sainte retraite, et se collant à la fenêtre pour contempler le ciel, ils dirent à leur tour un éternel adieu aux plaisirs, aux assemblées bruyantes, et à toutes les espérances du monde.

Et nous, mes bien-aimés frères, que ferons-nous?

Serons-nous seuls lâches, indifférents à l'égard du paradis? Ah! non, non. Viennent les tribulations, les tristesses, les tentations, nous penserons au paradis : voilà notre bouclier et notre casque. Armés de cette pensée, nous triompherons de tout, nous entreprendrons tout. Notre plus douce occupation sera donc de penser sans cesse au paradis. Nous imiterons les pèlerins qui, d'aussi loin qu'ils aperçoivent la Terre-Sainte, et longtemps avant de pouvoir y débarquer, la salue avec transport ; ainsi nous saluerons de loin le paradis. Salut, salut, ô brillante patrie des élus, séjour de gloire et de félicité, centre de tous nos soupirs! Voici que, par amour pour vous, nous disons un éternel adieu à toutes les vanités, nous brisons avec le monde. Oui, oui! adieu, monde frivole! adieu, vanités! adieu, plaisirs! adieu, fréquentations! adieu à tout ce qui n'est point le paradis. C'est après vous seul que nous soupirons, vous seul que nous désirons, vous seul plutôt que nous voulons ; oui, nous le voulons, le paradis. Paradis, paradis, paradis!...

DIXIÈME JOUR.

EXAMEN DE RÉFORME

SUR LA CHARITÉ ENVERS DIEU.

I. Si vous voulez remettre une maison sur un bon pied, vous n'avez qu'à en confier le gouvernement à une femme de jugement ; aussitôt vous verrez le bon ordre y renaître comme par enchantement. De même, introduisez dans une âme la charité envers Dieu, cette vertu lui communiquera un nouvel aspect et fera régner l'harmonie entre toutes ses opérations : *Qui diligit,... legem implevit*[1]. Ainsi, la charité étant, en quelque sorte, le résumé de toutes les vertus, on peut dire que dans ce dernier examen de réforme nous aurons à résumer tout ce qui a été dit dans les précédents; puisqu'il n'y a aucune vertu chrétienne qui soit véritable, si elle n'a pour fin la charité. C'est pourquoi les saints pères et les docteurs appellent la charité la mère, l'âme et la vie de toutes les vertus. Comme reine, elle les gouverne toutes et s'en forme un cortége ; comme mère, elle les enfante et les entretient ; et comme âme, elle leur communique le mouvement et la vie, car sans elle ce seraient des cadavres incapables de se mouvoir vers le ciel. Telle est donc la suprême perfection du cœur de l'homme ; c'est

[1] Rom. 13, 8.

d'être tout embrasé, tout pénétré du feu sacré de l'amour de Dieu.

Nous avons à considérer dans cet examen de réforme, — les propriétés de la charité ou de l'amour de Dieu ; — les effets que produit une si belle vertu, et — les moyens de l'acquérir. Nous examinerons en même temps dans quel état se trouve notre cœur à l'égard d'une vertu si nécessaire, si indispensable, sans laquelle aucune vertu ne mérite proprement le nom de vertu.

II. La charité est une vertu théologale qui élève notre volonté jusqu'à vouloir le bien de Dieu sur tout autre bien, par un amour d'amitié. C'est entre les vertus théologales la plus digne, la plus excellente, parce que si la foi envisage Dieu comme le premier principe de la vérité, si l'espérance l'envisage comme le premier principe de notre béatitude, la charité monte plus haut, et non-seulement elle regarde Dieu comme le bien absolu et suprême, mais elle se repose entièrement en lui, en l'aimant pour lui-même ; elle pénètre pour ainsi dire dans le cœur de Dieu, et elle fait que le cœur de l'homme s'unit tellement au cœur de Dieu, que les deux cœurs n'en forment plus qu'un seul ; c'est une propriété de l'amour de transformer celui qui aime dans l'objet aimé : si vous aimez la terre, vous êtes terrestre, dit saint Augustin ; si vous aimez Dieu, je ne craindrai pas de le dire, vous êtes un autre Dieu, vous devenez participant de sa nature divine. Voyez donc quelle admirable métamorphose opère la charité, puisqu'elle rend une âme propre à ne faire plus qu'un seul esprit avec Dieu : *Qui adhæret Deo, unus spiritus est cum eo*[1]. Vous comprendrez maintenant cette belle parole de l'Apôtre : *Charitas est vinculum perfectionis*[2] : Toute notre perfection

[1] I Cor. 6, 17. [2] Colos. 3, 14.

consiste à aimer Dieu parfaitement, à avoir un cœur embrasé de charité. Une âme qui arrive à ce point est sainte, est parfaite, elle nage dans un océan de paix.

Le trait suivant rapporté par Taulère expliquera merveilleusement ma pensée; c'est un entretien entre un savant théologien et un pauvre mendiant. Ce savant désirait ardemment faire des progrès dans la perfection, et méditait sur les moyens d'arriver à son but. Un jour qu'il sortait de l'église il vit, assis sur les degrés du temple, un mendiant couvert de haillons, d'un aspect digne de compassion et tendant la main aux passants. Le théologien en descendant lui dit : «Bonjour, mon pauvre homme. — Je vous remercie, monsieur, de votre souhait, lui répondit le mendiant; mais je vous dirai que je ne me souviens pas d'avoir eu un mauvais jour de toute ma vie. — Quoi! infortuné, je vous vois accablé de tous les maux à la fois, et vous dites que vous n'avez jamais eu de mauvais jour! — Qu'appelez-vous des maux? Les choses qui vous paraissent telles sont autant de stimulants qui m'excitent à aimer et à louer Dieu : si j'ai faim, j'en loue Dieu; si j'ai froid, j'en loue Dieu, et je me ris de tous les maux qui peuvent m'assaillir. — Et si Dieu vous envoyait en enfer, ririez-vous encore? — Si Dieu m'envoyait en enfer, sachez que j'ai deux bras pour me défendre : le bras droit qui est l'amour, la charité, et le bras gauche qui est l'humilité; avec ces deux bras, je tiens mon Dieu, mon unique bien, étroitement serré sur mon cœur; de telle sorte que s'il m'envoyait en enfer, je l'y entraînerais avec moi : or, il me serait mille fois plus doux de souffrir en enfer avec Dieu, que de jouir en paradis sans Dieu. » Le théologien demeura stupéfait : « D'où venez-vous? lui demanda-t-il encore. — De Dieu. — Et ce Dieu où est-il? — Dans mon cœur. — Pour qui vous prenez-vous?

— Pour un grand roi qui fait toujours sa volonté, puisque je n'ai pas d'autre volonté que celle de Dieu. — Mais qui donc vous a donné la possession de votre royaume? — L'amour, la charité. » Le mendiant fit toutes ces réponses avec une franchise, une candeur, une simplicité parfaites; aussi le savant avoua que depuis tant d'années qu'il se livrait à l'étude, il n'avait jamais reçu une plus belle leçon, et il demeura persuadé de cette vérité, que la perfection consiste dans la charité : *Charitas est vinculum perfectionis.* Que la charité pénètre dans un cœur, elle y introduit à sa suite toutes les vertus, tandis que sans la charité, il ne saurait y avoir ni perfection, ni paix, ni paradis.

III. Pour introduire la charité dans nos cœurs, voici la règle que nous avons à observer : voyons quelles sont les choses que nous sommes disposés à sacrifier pour l'amour de Dieu. Que chacun s'examine bien. Etes-vous disposé à ne pas offenser Dieu grièvement, par le péché mortel? Si votre disposition se borne à cela, je dirais volontiers que votre générosité est celle des brigands, *est beneficium latronum*, de qui on croit obtenir beaucoup, lorsqu'on obtient de conserver la vie sauve, en lâchant sa bourse. Etes-vous disposé à ne pas même offenser Dieu légèrement, par des péchés véniels? C'est déjà un degré fort élevé, mais c'est encore trop peu. Etes-vous disposé à procurer le bon plaisir de Dieu autant qu'il est possible de le faire sur la terre? Ah! voilà l'amour véritable, voilà une disposition digne d'introduire la charité dans votre cœur : *Probatio amoris exhibitio est operis;* et la charité une fois entrée dans un cœur, quelle guerre d'extermination ne fait-elle pas à tous les vices? Qu'il suffise de dire que l'Esprit-Saint la compare à la mort : *Fortis ut mors dilectio*[1]. Il est certain qu'il n'y a pas de force qui résiste à la

[1] Cant. 8, 6.

mort. Elle attaque le guerrier au sein de la victoire, et les armées sur le champ de bataille ; elle arrache l'enfant à son père, le mari à sa femme, l'ambitieux à ses dignités, l'avare à ses trésors : *Omnia separat amara mors*[1]. Voilà justement ce que fait la charité : celui qui aime Dieu de tout son cœur n'est pas attaché aux richesses, parce qu'il met toute sa richesse en Dieu ; il n'a point d'attachement désordonné pour ses amis et ses parents, parce qu'il reconnaît Dieu pour son ami et son père véritable, pour l'ami le plus généreux et le père le plus tendre. On dit d'une âme qui aime vraiment Dieu qu'elle est morte au monde, parce qu'aucune chose au monde ne peut l'émouvoir, et que sa devise est celle de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est*[2] : Ma vie c'est Jésus-Christ ; elle s'élève même jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit : *Pertingit usque ad divisionem animæ et spiritus*[3], parce qu'une âme réellement embrasée du feu de la charité n'a plus de volonté propre, plus d'inclination propre, plus d'opinion propre ; elle va jusqu'à se détacher entièrement d'elle-même pour s'unir à Dieu d'un amour parfait ; elle ne cherche et ne veut que le bon plaisir de Dieu. Je vous le demande, une âme éprise de la sorte de l'amour de Dieu n'est-elle pas une image vivante de l'âme bienheureuse, et ne jouit-elle pas sur la terre d'un paradis anticipé ? Trop heureux si vous parveniez à ce degré éminent !

IV. Toutes les dévotions sont belles et bonnes ; mais néanmoins quelque dévot que l'on fût aux saints et à la très-sainte Vierge, si l'on se bornait là et si cette dévotion ne nous portait pas à aimer par-dessus tout notre Père qui est aux cieux, ce ne serait que du clinquant et non pas l'or pur d'une piété sincère ; il y aurait lieu de croire que l'on

[1] I Reg. 15, 32. [2] Philip. 1, 21. [3] Hebr. 4, 14.

ne comprend pas le devoir le plus essentiel d'un chrétien. La très-sainte Vierge, pour laquelle il est très-bien de professer un culte particulier, et tous les saints auxquels nous avons une dévotion spéciale, n'ont autre chose en vue sur la terre et ne désirent autre chose dans le ciel que d'aimer Dieu et de le voir aimé sur toutes choses même par nous. Cela est si vrai qu'il y aurait encore quelque chose de déréglé dans notre dévotion si nous aimions de tout notre cœur, comme nous y sommes tenus, l'humanité sacrée de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sans penser à remonter par son entremise jusqu'à l'amour de son Père céleste. Il n'est rien qu'il nous ait recommandé avec plus d'instance dans son évangile; lui-même, il a principalement cherché et cherche encore avant tout la gloire de Dieu, son Père, désirant que son nom soit sanctifié, c'est-à-dire que celui qui l'a engendré de toute éternité et qui nous gouverne dans le temps soit adoré, aimé et servi par toutes les créatures.

Pratiquez donc autant de dévotions qu'il vous plaît, c'est bien ; mais gardez-vous de négliger ce qui importe plus que tout le reste, savoir l'amour que nous devons à notre Dieu qui est infiniment aimable. Toutes les autres dévotions sont bonnes, elles sont utiles; mais celle-ci est nécessaire, elle est de précepte, et c'est le précepte par excellence. Bien plus, sans la charité on ne peut plaire à Dieu ; par conséquent, quelques pénitences que vous pratiquiez, quelques actes de libéralité, d'humilité, de douceur et d'autres vertus que vous exerciez, si tout cela n'est pas accompagné de l'amour de Dieu, si dans toutes ces actions vous n'avez pas en vue de plaire à Dieu, vous ne commettez pas de péché, c'est vrai ; mais il n'y aura pas là non plus de vertu véritable, ni rien de méritoire pour votre âme, rien qui vous conduise à régner un jour avec

Dieu : *Si charitatem non habuero, nihil sum ..... ; nihil mihi prodest*[1]. Sans la charité, je ne suis rien, et tout ce que je peux faire ne sert de rien. C'est l'Apôtre qui parle de la sorte. Remarquez bien cette importante leçon, parce que nous en avons tous besoin. Faute de la savoir, ou de savoir la mettre en pratique, on perd des trésors immenses et on retire très-peu de fruit de ses bonnes œuvres. Il y en a beaucoup qui s'abstiennent du péché, mais pour quelle fin, pour quel motif? Par respect humain, par jalousie de leur réputation terrestre, par manque d'occasions et de moyens ; s'ils ne le font pas par amour pour Dieu, ils n'y gagnent rien devant Dieu. Il en est d'autres qui sont doux, patients, chastes, qui se privent de certains divertissements et s'exercent aux bonnes œuvres, mais uniquement par motif d'économie, de santé, de vaine gloire, dans l'intérêt de leur position, ou pour d'autres fins purement humaines. S'ils n'agissent pas en vue de plaire à Dieu, ils en perdent tout le fruit devant Dieu. Il est donc bien avantageux de s'habituer à élever son cœur vers Dieu soir et matin et au commencement de ses principales actions, en disant : Seigneur, je fais cela parce que vous le voulez et pour votre bon plaisir ; car il est indubitable que sans la charité il n'y a point de vertu véritable. Pour plonger le monde dans les ténèbres, il suffirait d'éteindre le soleil d'où découle toute lumière ; ainsi la charité étant éteinte, notre âme reste sans lumière et sans vie.

V. Il en est qui se trompent en s'imaginant que l'amour de Dieu consiste tout simplement dans une certaine tendresse de cœur, ou dans des sentiments intérieurs d'affection envers lui ; l'amour véritable doit imiter le feu, c'est-

[1] I Cor. 13, 2-3.

à dire qu'il doit être actif, et cette activité doit spécialement se produire par des actes. Un fidèle serviteur, sincèrement dévoué à son maître et désireux de lui plaire, ne se contente pas de paroles et de désirs, mais il fait en outre tout ce qu'il peut pour le satisfaire par ses bons offices, sans se lasser jamais. Il faut donc offrir à Dieu des œuvres et des œuvres ferventes, si nous prétendons lui prouver notre amour. Il regarde bien le cœur à la vérité, mais il regarde encore plus la main. Attention surtout dans les occasions si fréquentes qui se présentent d'offenser Dieu : protestons alors avec la plus grande ferveur que nous ne voulons point lui déplaire ; que, dussions-nous même demeurer toujours malades et perdre la vie, nous nous y soumettrions volontiers, plutôt que de recourir à des moyens superstitieux et offenser Dieu ; que, dussions-nous perdre notre réputation en nous abstenant d'une vengeance, nous sacrifierions tout plutôt que d'offenser Dieu. — Il est vrai que je ne pècherais pas mortellement en m'accordant telle satisfaction, tel passe-temps ; mais je sais que je commettrais un péché véniel et que je donnerais à Dieu quelque déplaisir ; c'en est assez, je ne le ferai pas. Je pourrais fréquenter tel lieu où je me sens attiré, prendre part à telle récréation, m'habiller de telle manière, goûter de telle nourriture, jouir de telle commodité sans offenser Dieu ; mais j'aime mieux m'en priver pour plaire à Dieu, et si je savais que ce fût le bon plaisir de Dieu et sa plus grande gloire que je perdisse tous mes biens, tous mes enfants, tout ce que je possède au monde, au point d'être réduit à la mendicité, j'embrasserais de bon cœur toutes ces privations. Pour que mon Dieu soit content, j'accepte toutes les tribulations, les infirmités, les disgrâces ; tout ce qu'il plaira à la divine Providence de disposer à mon égard, tout me sera agréa-

ble, pourvu que je sache que je procure le bon plaisir de mon Dieu. La bienheureuse Catherine de Gênes avait coutume de dire : « J'ai donné les clefs de ma maison à l'amour, sans m'inquiéter de parents, d'amis et autres personnes, non plus que des choses qui me sont les plus chères; du moment où l'amour est entré en possession chez moi, je ne me suis plus souciée de mes affaires, non plus que si elles ne me regardaient pas, trouvant toute ma satisfaction à satisfaire mon Dieu. » Celui qui est parvenu à ce point a atteint le suprême degré de l'amour de Dieu.

VI. Le plus beau triomphe de l'amour, c'est de détacher totalement un cœur des créatures, et de faire en sorte qu'il se donne entièrement à son Dieu ; ce premier pas une fois fait, quels trésors, quelles délices, quelle paix ne trouve-t-il pas en Dieu ! Un saint solitaire, nommé Macédonius, fit un jour une réponse bien remarquable à un prince, qui, s'étant égaré dans la forêt, se rencontra par hasard à la porte de son petit ermitage. Le prince s'étonnait qu'un homme pût vivre dans un lieu si désert, si éloigné de tout commerce avec ses semblables, et il demanda au saint anachorète ce qu'il était venu faire dans cette affreuse solitude. L'homme de Dieu lui retourna la question avec une humilité respectueuse, mais pleine de sagacité : Dites-moi plutôt, Seigneur, lui répondit-il, ce que vous êtes venu faire vous-même dans des lieux qui conviennent si peu à votre condition? Si vous aviez la bonté de me découvrir d'abord votre but, je pense que vous ne désapprouverez pas le mien quand je vous l'aurai dit. — Je suis venu, dit le prince, pour chasser les sangliers et les cerfs : *Ego veni ut venarer apros et cervos.* — Et moi je suis venu, reprit Macédonius, pour faire la chasse à Dieu même, et je me livrerai sans relâche à cette

chasse si importante et si noble : *Ego autem veni ut venarer Deum meum, et ab hac tam pulchra venatione nunquam cessabo*. Cela dit, il inclina la tête, salua respectueusement l'étranger et se retira.

Que vous semble de cette grande âme, non moins admirable par sa vertu que par sa réponse? Quant à moi, je me représente ce saint solitaire comme un homme qui s'était consacré tout entier à son Dieu, dont le cœur était tout embrasé de charité par suite du détachement absolu des créatures, à tel point que les plus grands monarques du monde ne lui imposaient pas plus que les arbres de sa forêt. Quelle douceur, quelle paix, quelle consolation ne goûtait-il pas au sein de ces déserts silencieux! Que si l'exemple de Macédonius ne suffit pas pour vous persuader qu'en se donnant à Dieu avec une parfaite charité on nage dans un océan de paix, même au milieu des plus rudes privations, croyez-en du moins l'apôtre saint Paul qui écrivait aux Galates : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra*[1]. Si je pouvais vous découvrir mon cœur, mes frères, leur disait-il, vous le verriez inondé de délices; les tribulations ne manquent pas de nous assaillir et de nous serrer de près, mais elles prennent le dessous et l'huile des consolations surnage : *impinguasti in oleo caput meum*[2]. — On lit pareillement dans la vie de saint Ephrem qu'au milieu des austérités de la vie monastique il était tellement enivré de joie, qu'il adressait à Dieu ces paroles : *Recede, Domine, parumper, vasis hujus infirmitas ferre non potest* : « Seigneur, je me meurs; oui, je meurs de joie, si vous ne suspendez le cours de vos faveurs. » — Sainte Catherine de Sienne en disait autant, et saint François Xavier dans l'excès de sa joie

[1] II Cor. 7, 4. [2] Ps. 22, 5.

s'écriait : *Satis est, Domine, satis est :* « C'est assez, Seigneur, c'est assez. » Telle est la surabondance des douceurs, des sentiments de joie, des ineffables consolations que la charité introduit dans un cœur bien disposé. Tout cela ne suffit-il pas pour que vous soyez ravi des charmes d'une si belle vertu?

VII. Il existe une opinion d'une fausseté extrême : c'est que quiconque s'adonne à l'exercice de l'amour de Dieu devient bientôt mélancolique et mène une vie triste et désagréable, à cause qu'on ne le voit plus communément se permettre certaines légèretés, ni se prêter à un certain genre de conversations, ni se laisser aller à des rires immodérés; il ne se soucie plus de spectacles, ni de festins, ni de certains divertissements un peu trop libres, et cette réserve dans ses discours, cette retenue, cette modestie est appelée et réputée mélancolie. Au contraire, voit-on un jeune homme, une jeune personne, chanter sur tous les tons, entrer dans tous les cercles, se lier à toutes les conversations, se permettre tous les divertissements et les satisfactions de tout genre : à la bonne heure, dit-on ; voilà une humeur gaie, joviale, charmante ; voilà ce qui s'appelle savoir vivre et jouir de son paradis sur la terre ! Voilà ce que dit le monde, le trompeur le plus insigne, et ce que moi je vous déclare faux et trois fois faux. Les monnaies les plus belles et les plus précieuses sont les plus exposées à la falsification ; employons donc la pierre de touche et voyons de quel côté on contrefait le plus cette monnaie si recherchée qu'on nomme la joie. Voilà un homme du monde gai et jovial, d'une part ; de l'autre, un serviteur de Dieu d'un extérieur sérieux et composé : attendez qu'une disgrâce quelconque survienne à l'un et à l'autre, lequel des deux la ressentira davantage? lequel se laissera aller à un plus grand abattement,

à de plus violents accès de désespoir, à des blasphèmes plus terribles contre Dieu et sa Providence? lequel verra-t-on s'abandonner au chagrin, jusqu'à en perdre le sommeil pendant la nuit et la paix durant le jour, jusqu'à trouver insipides les festins et la musique, les charmes de la campagne comme les divertissements bruyants de la ville? lequel verra-t-on le cœur rongé par la haine; l'écume à la bouche, le poison sur la langue? Nul doute; c'est le partisan du monde; tandis que le serviteur de Dieu, tout en ressentant le coup cependant, dès le premier entretien avec le confident de sa conscience, dès la première communion, se ranime dans l'amour de son Dieu, et voilà la plaie cicatrisée. Bien plus, cette tribulation même sert de stimulant pour enflammer de plus en plus sa charité. Un bon religieux eut un jour l'occasion d'en faire l'épreuve. Il était allé consoler une mère et sa fille surprises par un très-grand malheur. Il les trouva l'une et l'autre pleurant à chaudes larmes. La fille était une jeune personne pieuse qui avait été élevée dans un monastère très-fervent; la mère était une femme du monde, sans principes, sans piété, ne songeant qu'à se divertir et à plaire. Le religieux, homme habile et éloquent, proposa entre autres motifs la douloureuse passion endurée par Jésus-Christ quoique innocent. A ces mots, la mère l'interrompit de la manière la plus inconvenante, en lui disant : « Eh! mon père, avec quelle maigre consolation venez-vous là? le crucifix! bon pour les moines et les nonnes! » La fille au contraire, quoique le malheur pesât beaucoup plus sur elle que sur sa mère, la fille, dis-je, en personne vertueuse qu'elle était, se calma aussitôt, et en s'exerçant, dans sa méditation accoutumée, à se conformer à la volonté de Dieu, elle parvint en peu de jours à recouvrer la paix du cœur. La pauvre mère, insensible aux consolations de la

religion, après avoir envenimée sa plaie pendant plusieurs mois par ses veilles pénibles et continuelles, finit par tomber en démence. et mourut tout à fait folle, victime, hélas! sans mérite, de sa noire mélancolie.

Vous voyez maintenant s'il n'est pas bien vrai qu'un cœur sans Dieu et sans la charité est un cœur plein de fiel et d'amertume. Laissez rire les pécheurs, pour vous soyez certains que leur rire n'est que sur le bout des lèvres ; car c'est une maxime de l'Esprit-Saint, qu'il n'y a point de paix pour l'impie : *Non est pax impiis*. Non, non, point de paix pour l'impie ; il a crié : paix, paix, mais il n'y a point de paix : *Dixerunt : pax, pax; et non erat pax*[1]. Il n'y a que celui qui aime Dieu parfaitement qui entende bien ses intérêts, parce qu'en même temps il s'aime saintement lui-même, et tout en se procurant une grande paix ici-bas, il s'assure une gloire éternelle là-haut.

VIII. Entre tous les moyens propres à nous faire acquérir un ardent amour de Dieu, le plus efficace c'est de le demander souvent et avec persévérance à Dieu même, attendu que l'amour divin est un feu que nous ne pouvons tirer du rocher de notre cœur ; il faut qu'il nous vienne d'en-haut, c'est-à-dire de Dieu même. Demandons-le-lui donc ; supplions-le avec instance et sans relâche d'enflammer notre volonté de ce feu sacré qui fasse de nous des serviteurs fidèles, des enfants dévoués et obéissants d'un si bon père. toujours prêts à lui plaire en toute chose ; disons-lui souvent : Embrasez, mon Dieu, embrasez ce cœur si froid du feu de votre amour. C'est en effet la plus grande grâce qu'il puisse nous faire, et il est très-disposé à nous la faire, c'est même pour allu-

[1] Jerem. 6. 14.

mer en nous cette belle flamme que le Fils de Dieu est descendu du ciel en terre ; ce fut là tout son dessein, et l'unique but de ses désirs : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur*[1] ?

Mais il ne suffit pas de demander un don aussi excellent que la charité parfaite; Dieu veut que nous employions encore d'autres moyens pour l'obtenir. Saint Laurent Justinien nous en propose trois qui sont très-efficaces : *Libenter de Deo cogitare, libenter pro Deo dare, libenter pro Deo pati*[2]; c'est-à-dire « penser volontiers à Dieu, donner volontiers pour l'amour de Dieu, et souffrir volontiers pour Dieu. »

Un moyen des plus efficaces pour parvenir à un ardent amour de Dieu, c'est de penser beaucoup à Dieu. En effet, plus nous avançons dans la connaissance de Dieu, plus nous apprenons combien il est digne d'être aimé. S'il en est ainsi, contemplons jour et nuit cette majesté, cette puissance, cette bonté infinies, cette libéralité inépuisable envers tout le monde et spécialement envers nous, à qui il a fait et ne cesse de faire tant de bien, disposé qu'il est à nous en faire beaucoup plus encore dans l'autre vie. A cette fin, nous devons nous affectionner à l'oraison et à la lecture spirituelle, et aimer d'entendre parler de Dieu. Car il est certain que plus nous nous plairons à penser à ce Dieu tout-puissant, tout aimable, qui nous a créés tous, qui nous gouverne, qui nous attend dans sa gloire ; plus aussi nous croîtrons dans l'amour de Dieu, plus nous trouverons de douceur à en produire des actes. Alors notre plus chère occupation sera de faire des actes d'un amour de complaisance envers Dieu, en nous réjouissant de ce que Dieu est Dieu ;

[1] Luc. 12, 49. [2] S. Laurent. Just. *Stimuli div. am.*

d'un amour de bienveillance, en désirant qu'il soit aimé, servi et adoré par tout le monde ; d'un amour de préférence, en mettant Dieu bien au-dessus de toutes les créatures, ou plutôt en regardant toutes les créatures possibles comme un pur néant en comparaison de notre Dieu infiniment aimable. Voilà ce qui ferait de la terre un paradis, et de notre vie une béatitude anticipée. L'essentiel, c'est que nous entretenions ces saintes pensées de Dieu, ce qui ne pourra avoir lieu si nous ne pratiquons la retraite. Les occupations convenables à notre état, comme celles que Dieu nous prescrit ou qu'il nous permet dans l'ordre de sa providence, ne nous détournent pas de Dieu ; mais les préoccupations de la vanité ou de l'ambition, les distractions superflues, voilà ce qui dissipe le cœur. Chacun doit donc songer à s'éloigner des créatures s'il veut trouver Dieu ; si l'on ne se sent pas le courage de briser totalement avec elles, au moins que l'on écarte celles qui feraient obstacle à l'acquisition d'un si grand bien. La retraite, au jugement du père Louis de Grenade, est comme l'écorce des arbres, qui les préserve du froid et du chaud ; sans écorce, l'arbre se dessèche. Ainsi la retraite sert à conserver en nous le souvenir de Dieu, et avec le souvenir son saint amour.

IX. Le second moyen de vous embraser de l'amour de Dieu, c'est de donner volontiers pour Dieu : *Libenter pro Deo dare.* Je n'entends point ici parler de l'aumône, vu que j'en ai déjà dit assez ; il est certain que pour la pratiquer largement vous ne devez pas craindre de vous restreindre dans le vêtement, dans la table, dans le train de vie, en tout. Mais de combien d'autres choses ne pouvez-vous pas vous priver pour en faire don à Dieu en témoignage de votre amour ? tels sont, par exemple, ces divertissements, ces attaches sensibles, ces commodités, en

un mot, toutes ces recherches de l'amour-propre, qui est l'unique poison de la véritable charité envers Dieu. Et ici, faites-y bien attention, quand je dis l'amour-propre, je n'entends point parler de ce saint amour qu'une âme a pour elle-même et qui la porte à se procurer le plus grand de tous les biens, savoir l'amitié de Dieu. J'entends par amour-propre cette inclination perverse du cœur humain vers les bien caducs, vers sa propre satisfaction en toute chose, même en dépit de la volonté divine. C'est cette affection déréglée qu'il faut prendre pour point de mire, afin de détruire toutes ses envies par des actes contraires. Pénétrez-vous donc de cette vérité que pour être ami de Dieu il faut que vous soyez ennemi de vous-même, en pratiquant généreusement la mortification et en l'appliquant surtout aux parties les plus sensibles. A Dieu ne plaise que vous fassiez jamais consister votre vertu dans un extérieur composé, et une dévotion de femmelette, apparence vaine qui est bien souvent le résultat de l'éducation plutôt que de la grâce; non, non, j'aimerais bien mieux vous voir mettre votre sainteté à triompher continuellement de votre amour-propre, en saisissant toutes les occasions qui se présentent dans le cours de la journée de le mortifier. Sainte Térèse interrogée par l'infirmière pourquoi elle ne goûtait pas d'un aliment qui paraissait bien préparé : « C'est précisément, répondit-elle, parce qu'il est si bon que je n'en mange point. » Voilà comment en agit celui qui aime Dieu. Il s'abstient de telle et telle nourriture parce qu'elle lui plaît ; il retient un bon mot qui lui vient sur la langue, parce qu'il est piquant; il baisse les yeux à la rencontre d'un objet, parce qu'il est avenant; il sert volontiers telle personne, parce qu'elle est ingrate; il aime à s'entretenir avec telle autre, parce qu'elle est désagréable. Si vous en faites

autant vous-même, en peu de temps vous verrez votre cœur brûler des plus belles flammes de la charité. Examinez-vous bien et prenez vos résolutions.

X. Nous voilà au dernier moyen d'allumer ce feu divin dans nos âmes : *Libenter pro Deo pati.* « Souffrir volontiers pour Dieu. » Tout ce qui n'est pas mortification n'est que dévotion apparente. Tant d'heures passées à l'église, tant de prières vocales, tant de neuvaines, ce sont là de beaux arbres ornés de feuilles, mais sans fruits, s'ils ne produisent pas l'esprit de pénitence et le désir de souffrir volontiers pour l'amour de Dieu. « Détrompez-vous, dit saint François de Sales. Le bois le plus propre à brûler et à exciter les flammes de la charité, c'est le bois de la croix ; mariez votre cœur avec la sainte mortification et vous serez disposé à un grand amour. » On rapporte, dans l'histoire de saint Dominique, qu'il y avait dans un monastère de son Ordre une religieuse d'une éminente vertu, et surtout passionnée pour son céleste Epoux; elle l'aimait de toute l'ardeur de son cœur, et son amour l'excitait à se macérer par les jeûnes, les veilles, les cilices, et autres austérités semblables ; mais tout ce qu'elle faisait pour son bien-aimé n'était rien à ses yeux. Elle déplorait amèrement sa tiédeur, se regardant comme la plus négligente et la plus ingrate de toutes. Il arriva une fois qu'elle fut trois jours entiers sans faire autre chose que pleurer. Dieu voulut récompenser cette soif ardente des souffrances ; un jour que cette sainte âme était en oraison, il la ravit en esprit et lui donna un avant-goût du paradis ; il la revêtit de gloire de telle sorte qu'elle brillait comme un soleil, et se sentait consumer au milieu des douces flammes du plus ardent amour ; en même temps elle entendit ces mots : « Ma fille, la charité s'acquiert par la mortification et l'oraison. » — Voilà donc

les moyens les plus sûrs de vous embraser de ce feu divin : La mortification et l'oraison. La première détache l'âme de tous les objets terrestres, la seconde l'unit avec Dieu. Mettons donc la main à l'œuvre, et proposons-nous de faire chaque jour un peu d'oraison mentale. Consacrez-y, si vous n'avez pas d'autre moment libre, le temps de la sainte messe, et tâchez pendant ce temps d'exciter dans votre cœur de fréquents actes d'amour ; par là vous contracterez l'habitude de ces actes et votre cœur deviendra bientôt tout autre.

Quant à la mortification, gravez profondément dans votre cœur cette maxime de sainte Térèse : *Ou souffrir ou mourir*, ou bien celle de sainte Marie Madeleine de Pazzi : *Souffrir et non mourir :* répétez-les plusieurs fois dans la journée avec un cœur brûlant d'amour ; ou mieux encore, de ces deux précieuses maximes : *Ou souffrir ou mourir, — Souffrir et non mourir,* formez-en une troisième qui vous sera plus profitable et mieux appropriée : *Souffrir et aimer,* oui, souffrir et aimer. Soyez persuadé que ce désir de souffrir par amour pour Dieu vous rendra formidable à l'enfer. La charité fondée sur la base d'une solide mortification est celle-là même qui dérobe le cœur de Dieu ; c'est elle qui l'apaise, c'est elle qui le touche et qui le porte à nous faire toute sorte de bien. Imprimons donc le sceau, s'il en est ainsi, à toutes nos réformes spirituelles par cette belle maxime : Souffrir et aimer, afin de jouir de Dieu en cette vie ; souffrir et aimer, pour nous rendre Dieu propice au moment de la mort ; souffrir et aimer, pour nous assurer la jouissance en Dieu, et cela pendant toute l'éternité. Amen.

SUJET DE LA MÉDITATION DU MATIN.

MOTIFS D'AIMER JÉSUS-CHRIST.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici, et dans tout l'univers.* — Faites ensuite un acte d'adoration profonde, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

PREMIER POINT.

Considérez l'obligation immense que vous avez, comme chrétien, d'aimer tendrement Notre-Seigneur Jésus-Christ, à raison des titres infinis qu'il possède à votre amour, mais particulièrement de ces deux-ci : Jésus est votre ami véritable, Jésus est pour vous la source de tous les biens.

Jésus est votre ami. — Cette amitié serait impossible entre la majesté infinie du Très-Haut et la bassesse de l'homme, si notre divin Rédempteur, au moyen de la grâce qu'il nous a méritée par son sang, ne nous avait d'abord élevés à un état surnaturel et en quelque sorte céleste ; mais dans cet état si sublime nous pouvons proclamer avec vérité en face de toutes les créatures : Dieu est mon ami ; *Ipse est amicus meus.* C'est donc un prodige

de malice que parmi les hommes il se rencontre quelqu'un qui, pour une amitié terrestre, ne fasse pas difficulté de renoncer, en péchant, à l'amitié du Roi des cieux. Pesez un instant les avantages de l'une et de l'autre, en les comparant ensemble, et après cela retenez votre étonnement, si vous le pouvez. L'amitié des hommes est toujours entachée de trois imperfections : ils nous aiment peu; ils commencent tard à nous aimer, et ils finissent bientôt de s'intéresser à nous, car s'ils ne nous abandonnent point dans nos tribulations, ils le font tout au moins à la mort ; après vous avoir accompagné à votre dernière demeure, ils vous y laissent en proie aux vers et ensevelissent votre souvenir dans la tombe. Jésus-Christ, ami immortel, ne cesse jamais de vous aimer, à moins que vous ne soyez le premier à lui tourner le dos, et loin de vous abandonner dans la tribulation, c'est alors plus que jamais qu'il vous tient compagnie pour vous aider à la supporter ; loin de vous délaisser à la mort, il se dispose à vous donner l'immortalité ; il veille sur vos cendres refroidies, pour leur rendre en son temps une vie nouvelle qui ne finira plus ; et alors que votre nom est oublié dans le temps, il l'écrit en caractères indélébiles dans l'éternité. En outre, Jésus est un ami éternel ; comme homme, dès le moment où il reçut l'existence il vous connut et il vous aima ; et comme Dieu, dès lors qu'il aima son Père céleste par qui il a été engendré, il se détermina à vous aimer et à vous combler de bienfaits. Si nous voyons une personne douée de qualités précieuses qui la rendent aimable, nous l'aimons bien qu'elle ne nous aime pas; mais s'il arrive qu'elle recherche notre affection, qu'elle nous livre son cœur, avec les témoignages d'une passion tendre, sincère et généreuse, surtout si elle nous fait du bien, nous ne pouvons lui refuser notre amour. Le cœur peut bien résister

à la haine, mais il ne saurait se défendre contre l'amour. Or, le Fils de Dieu, ce prince si beau, si noble, si accompli, non-seulement nous permet de l'aimer, mais nous supplie même de vouloir l'aimer : il demeure constamment sur nos autels comme une victime d'amour, comme un époux qui languit d'amour, comme l'amour des amours, dit saint Bernard. Pouvez-vous encore douter de la tendresse de ce divin amant pour vous? Contemplez-le dans la crèche, considérez-le sur la croix, pénétrez dans son cœur. et refusez-lui ensuite votre amour, si vous en êtes capable.

A la suite de ces réflexions, excitez en vous, d'abord, une grande confusion de l'avoir abandonné autant de fois que vous avez commis le péché mortel, en renonçant pour l'amour des choses créées à l'amour du souverain bien.

En second lieu, demandez-lui humblement pardon, et prenez la résolution de l'aimer toujours à l'avenir ; priez-le même de fixer irrévocablement dans votre cœur, avec un clou de sa très-sainte croix, ce bon propos de l'aimer à jamais.

SECOND POINT.

Considérez de plus que Jésus est pour vous la source de tous les biens. — C'est une vérité incontestable que tous les biens nous viennent de lui, en tant que Dieu, et nous viennent par lui, en tant qu'homme. Et vous pourriez n'être pas porté à lui plaire en toute chose? Si vous possédez les biens de la nature, c'est par lui que vous les possédez, puisque c'est par lui que tout a été fait : *Omnia per ipsum et in ipso creata sunt*[1]. Si le Père éternel vous regarde avec bienveillance, c'est par amour pour Jésus; s'il vous pardonne vos péchés, il vous les pardonne par

[1] Colos. 1, 16.

considération pour Jésus ; s'il vous délivre des maux temporels et éternels, il vous en délivre, grâce à Jésus. En un mot, tous les biens que vous pouvez jamais espérer en cette vie et dans l'autre, vous devez les recevoir des mains bénies de Jésus. Vous êtes tellement habitué à vous entendre répéter ces mêmes vérités, que l'habitude vous empêche d'en sentir l'importance. Mais, grand Dieu! un petit animal, un chien qui vous caresse vous inspire de l'attachement ; comment donc pouvez-vous résister aux avances d'un Dieu qui s'est fait homme pour vous, et par des travaux immenses, d'incompréhensibles humiliations, au prix d'une vie divine, nous a arrachés à une immense misère? Où est la fidélité, où est la justice, où est l'amour que vous devez à un Dieu? Supposé que désormais et après avoir médité cette vérité, vous recommenciez à l'offenser, vous ne mériteriez pas le même enfer que les autres pécheurs ; mais vous mériteriez qu'on créât tout exprès pour vous un enfer avec des flammes sept fois plus dévorantes, et des démons sept fois plus implacables. Offenser, non-seulement celui qui vous pardonne, mais celui qui est mort pour vous pardonner! Un crime pareil n'existe point à la charge des démons, et s'il existait ils en seraient bien plus confus que vous ne l'êtes, vous qui ne savez pas même vous en humilier tant soit peu. Baissez la tête, frappez-vous la poitrine et rougissez d'une ingratitude si monstrueuse ; comptez que la vie qui vous reste ne vous est donnée que pour racheter cette monstruosité par une vie désormais toute chrétienne. Bien plus, demandez grâce à Dieu avec soupirs et avec larmes, conjurez-le de vous aider, et de vous aider efficacement, afin que vous ne vous borniez plus cette fois à de simples protestations d'amour, mais que vous prouviez cet amour par des actes, par des bonnes œuvres conti-

nuées jusqu'à la mort. Exprimez ces sentiments dans un fervent colloque.

COLLOQUE.

O amour des amours, ô cœur des cœurs! comment est-il possible que vous aimiez une créature aussi vile, aussi abjecte, aussi méchante, aussi détestable que je le suis? Qu'y a-t-il en moi que péché et malice, souillure et impureté, ingratitude et perfidie? O le plus beau des enfants des hommes! comment pouvez-vous aimer le plus infâme de tous les pécheurs, au point de vous déclarer son ami? O Saint des Saints! comment pouvez-vous rechercher un misérable, esclave de tous les vices? Et cependant vous m'aimez, vous désirez infiniment d'être aimé de moi, et vous me menacez de me rendre malheureux pendant toute l'éternité si je ne vous aime pas, comme si votre propre félicité dependait de mon amour! O mon âme, que penses-tu? Peux-tu avoir un cœur et ne pas le consacrer tout entier à aimer un objet si beau? Oui, il n'est que trop juste, ô mon aimable Sauveur! que je vous aime. Ah! que j'ai honte de ne vous avoir pas aimé et, qui pis est, de vous avoir si longtemps méprisé, offensé! Que j'ai de regret de vous avoir refusé mon cœur pour le livrer à de misérables créatures! Vit-on jamais dans le monde un amant plus passionné que vous, et un amant plus maltraité que vous? Hélas! je confesse et je déplore trop tard mes égarements. O beauté toujours ancienne, et toujours nouvelle, j'ai commencé trop tard à vous aimer, et trop tôt à vous offenser. Mais mieux vaut tard que jamais. Voici donc que je vous donne, que je vous consacre mon cœur tout entier; je ne veux plus aimer que vous, je veux être éternellement à vous, et toute ma gloire sera désormais de vous appartenir. Rien n'est au-

dessus de mon Jésus, rien n'est comparable à mon Jésus, rien n'a de prix en ce monde sans Jésus ; je proteste donc et je proteste souverainement que je veux être tout à Jésus, tout en Jésus. Amen.

MÉDITATION DU SOIR.

L'AMOUR DE DIEU.

EXPLICATION DU SUJET.

I. Une grande âme, qui s'était échauffée dans une douce méditation sur l'amour de Dieu, poussée par un excès de ferveur, sortit en public tenant d'une main une torche allumée, et de l'autre un vase plein d'eau. Interrogée pour savoir ce qu'elle voulait faire de ces deux objets, elle répondit : Avec cette torche je veux mettre le feu au paradis, et avec cet eau je veux éteindre l'enfer, afin que Dieu soit aimé, non plus par espoir des récompenses ou par crainte des châtiments, mais pour sa seule, son infinie bonté. Idée vraiment originale d'une âme éprise de l'amour de Dieu, et qui nous servira d'introduction pour expliquer le sujet de la méditation que nous allons faire ce soir sur le saint amour de Dieu.

Supposons que tous les motifs apportés jusqu'ici aient été insuffisants pour triompher de nos cœurs, il faut bien que l'amour de Dieu en remporte une victoire signalée ; car les flammes de son infinie charité ne manqueront pas de nous faire une forte et douce violence, lorsque nous méditerons les immenses bienfaits par lesquels il nous a

montré combien il nous aime, et les infinies perfections pour lesquelles il mérite d'être aimé. Telle sera la division de notre méditation, en deux points, comme de coutume. — Dieu provoque notre amour par les bienfaits sans nombre dont il ne cesse de nous combler, c'est le premier point : — Dieu mérite notre amour par les perfections infinies qu'il daigne nous révéler, c'est le second. — Dieu nous aime, donc il mérite d'être aimé ; Dieu est aimable, donc il mérite toutes les affections de notre cœur.

II. Commençons par le premier point. Saint Augustin, toutes les fois qu'il jetait les yeux sur le monde et ses merveilles, croyait le voir embrasé des flammes de l'amour divin, et entendre chaque créature l'exciter à aimer le Créateur : *Cœlum et terra clamant, Domine, ut amen te.* Si j'élève les yeux au ciel, oh ! quel théâtre de merveilles, toutes plus propres les unes que les autres à exciter l'amour de Dieu. Le soleil, la lune, les étoiles et leurs salutaires influences, tout me dit : *Ama amantem Creatorem :* « Aime un Créateur si aimant. » Si je promène mes regards sur cette variété prodigieuse de volatiles qui peuplent l'air et de poissons qui nagent dans l'eau, je les entends redire encore : *Ama amantem Creatorem :* « Aime un Créateur si aimant. » Si je regarde la terre couverte de plantes, ornée de fleurs, ah ! leurs fruits, leurs doux parfums, leur beauté, tout me dit au cœur : *Ama amantem Creatorem :* « Aime un Créateur si aimant. » En un mot, conclut l'illustre Docteur, toutes les créatures sont pour moi autant de flammes qui allument dans mon cœur le saint amour de Dieu. A l'exemple de saint Augustin, le grand saint François de Paule s'embrasait aussi à tel point de l'amour divin qu'au sortir de la méditation, en plongeant la main dans un vase d'eau froide, il la faisait bouillir, et n'avait qu'à approcher le doigt d'une chandelle pour l'allu-

mer. Et nous, nous demeurerons froids au milieu de tant de flammes ardentes ?

Contemplons-nous un instant de la tête aux pieds, et souvenons-nous que tout ce qu'il y a en nous et hors de nous est un don de la libéralité de notre Dieu. Sans Dieu, qu'en serait-il de nous? Eh! nous serions un pur néant, c'est-à-dire beaucoup moins qu'une fourmi, moins qu'un brin d'herbe. Est-ce donc là un si mince bienfait, à votre avis? Mais il y a plus. Non-seulement il nous a donné l'être, mais avec quelle partialité ne nous a-t-il pas traités? Que chacun fasse son calcul pour ce qui le concerne personnellement. Cette naissance distinguée, ce poste, ces richesses, ce génie, cette santé vigoureuse, cette science, cet heureux caractère, et tant d'autres biens de l'âme, du corps et de la fortune, nous crient assez haut, quoique nous n'y fassions pas attention : Nous sommes des dons de Dieu, des bienfaits du Tout-Puissant, des effets de sa bonté ; et si vous voulez nous mieux apprécier, jetez un coup d'œil sur tant d'autres qui n'ont pas été à moitié aussi bien partagés que vous, et après cela, si vous en avez le cœur, abstenez-vous de vous écrier : O Dieu infiniment bon, que vous avez été libéral envers moi! et moi, je n'y ai pas pensé jusqu'ici !...

En outre, remarquons à combien de maux, de chagrins, de revers, de misères sont assujettis tant de malheureux en cette vie, et puis, avouons-le, si Dieu nous a épargnés, c'est un effet tout spécial de sa bienfaisance à notre égard. A d'autres il présente la coupe amère des tribulations, tandis que nous, il nous traite avec ménagement, avec délicatesse. En un mot, tous les biens dont nous jouissons ici-bas sont autant de présents de notre tendre Père, et tous les maux dont nous sommes préservés ne proclament pas moins sa générosité à notre égard ; et

nous, ingrats, quand le reconnaîtrons-nous, quand nous réveillerons-nous ? Quand nous embraserons-nous tous du feu sacré de l'amour divin?...

III. Mais tout ce qui a été dit jusqu'ici est bien peu de chose en comparaison de ce qu'il a fait pour nos âmes. Oh! quelle est grande la sollicitude de notre Dieu pour qu'après le pèlerinage de cette misérable vie, nous ne perdions pas l'autre. A cette fin il nous a séparés des infidèles et des hérétiques, et nous a fait naître dans le sein de la véritable Eglise. Malheur à nous! si nous fussions nés au milieu des musulmans ou des païens. Que nous servirait-il d'être nés même sur les marches d'un trône, si nous étions condamnés à vivre au sein des épaisses ténèbres de l'idolâtrie ou des erreurs de l'hérésie? Saint Louis, roi de France, savait apprécier ce bienfait ; un jour que des ambassadeurs le félicitaient d'être né souverain du royaume le plus florissant, il répondit : Je fais peu de cas d'être né roi, mais j'en fais beaucoup d'être devenu serviteur de Jésus-Christ en renaissant dans les eaux du baptême. Et vous qui m'écoutez, avez-vous jamais rendu grâce à Dieu de vous avoir fait enfant de notre mère la sainte Eglise? Est-ce peu de chose, selon vous, de former le peuple élu, d'être fournis des secours les plus abondants de la grâce, et destinés en outre, si nous n'y mettons pas obstacle, à régner avec lui dans le ciel? Et que n'a pas fait notre Dieu pour nous préparer cette longue chaîne de grâces et de secours, avec lesquels nous puissions vivre saintement ici-bas et parvenir enfin au salut! Il a été jusqu'à envoyer du ciel en terre son bien-aimé fils, pour se revêtir de notre nature, et mourir pour nous, attaché à une croix ; bien plus, il a formé de son sang adorable une source de grâces, qui découlent sur nous par les sacrements comme par autant de canaux, et forment l'ornement le plus précieux

qui puisse nous être accordé en cette vie. Et nous, combien de fois ne lui avons-nous pas tourné le dos? Qui pourrait jamais compter les grâces dont il a abusé?... Que de lumières répandues dans notre esprit pour nous ramener à la voie du salut! Que d'inspirations destinées à attirer doucement notre cœur au service de Dieu! Que de moyens cachés, ménagés en temps et lieu opportun, pour conduire à bonne fin la grande œuvre de notre salut éternel! Et vous en particulier, ne vous a-t-il pas élevé à un degré sublime dans son Eglise? Ne vous a-t-il pas admis au nombre de ses plus intimes amis? Ne vous a-t-il pas placé sur le chandelier pour luire et pour éclairer les autres, afin qu'ils ne se trompent pas sur la route qui mène au ciel? Mais il y a plus encore; après que vous vous fûtes précipité dans cet abîme d'iniquités que vous savez, et tandis que la justice divine criait : tranchez, abattez cet arbre qui ne porte point de fruit, ou qui n'en porte que de si mauvais; la miséricorde ne s'est-elle pas interposée pour suspendre le coup? Combien et combien de pécheurs sont tombés en enfer pendant ces heures et ces jours-là mêmes où vous croupissiez nonchalamment dans l'état du péché, sans souci de la colère de Dieu! C'en est fait d'eux, et vous êtes encore ici. Or, à tant de grâces d'un Dieu si bon, comment votre cœur correspond-il? Mais, grand Dieu! si nous avions mille cœurs, ne devrions-nous pas les consacrer tous à l'amour d'un Père si généreux et si tendre? Et il serait possible que n'en ayant qu'un seul, et encore si petit, on le divisât pour en donner la meilleure part aux créatures et ne réserver que la moindre pour le Créateur? *Fieri-ne potest,* disait saint Philippe de Néri, *ut homo credens in Deum possit aliud amare quam Deum?* « Peut-il se faire qu'un homme qui croit en Dieu aime autre chose que Dieu? » Comment, Seigneur, vous nous

avez fait un précepte de vous aimer et nous pourrions nous employer à autre chose qu'à vous aimer!... Ah! il me prend envie de donner dans ces saintes extravagances auxquelles se laissait aller une Marie Madeleine de Pazzi; cette grande âme courait de tous côtés en criant: *L'amour n'est pas aimé, l'amour n'est pas aimé!* Disposons-nous donc, mes bien-aimés frères, disposons-nous dans cette méditation à faire à Dieu le don de notre cœur, non pas à moitié, mais en entier. Bien plus, soyons prêts à lui offrir une infinité de cœurs, si nous les possédions, en retour des bienfaits infinis dont il nous a comblés et ne cesse de nous combler.

IV. Dieu est aimant, donc il mérite d'être aimé; mais, ce qui doit nous toucher davantage, Dieu est aimable et par là il mérite toutes les affections de notre cœur. Aimer Dieu parce qu'il nous a fait et nous fait encore du bien, c'est un amour qui n'est pas entièrement désintéressé. Mais aimer Dieu à cause de ses infinies perfections, et particulièrement parce qu'il est infiniment beau, infiniment bon, oh! voilà un amour pur, un amour qui touche le cœur de Dieu. O grand Dieu! si l'on vous connaissait! Voilà notre malheur : cet océan immense de perfections n'est pas connu, et en effet il n'est rien dont on parle davantage et que l'on connaisse moins que Dieu. Efforçons-nous cependant dans cette méditation de le connaître le plus possible. Que chacun donc recueille ses pensées et fixe toute l'attention de son esprit sur Dieu.

En premier lieu se présente à vous l'infinité de Dieu. Etre sans limites, sans mesure, sans nombre, sans poids, sans étendue, Dieu est infini par essence, infini par nature, infini en substance, infini dans son unité, infini dans sa trinité; sa volonté est infinie, sa justice infinie, sa sagesse infinie, sa prudence infinie, sa miséricorde infinie, sa sain-

teté, sa grandeur, sa gloire, sa majesté, sa beauté, sa bonté sont infinies; enfin il est l'infini absolu, l'infinité même. O grand Dieu! si l'on vous connaissait!... Les théologiens ont bien raison de dire que Dieu est un océan d'essence, *pelagus essentiæ,* d'où sortent tous les êtres, et où l'intelligence la plus vaste se perd et se confond.

Méditons néanmoins, comme en passant et à la dérobée, ces deux perfections qui nous le rendent souverainement aimable, savoir la beauté et la bonté. Oh! que Dieu est beau! Jetez un regard sur toutes les beautés qui vous charment, soit sur la terre, soit au ciel; contemplez ces fleurs, ces arbres, ces plantes et ces fruits; voyez ces fleuves qui serpentent dans la plaine, et les collines qui la bordent; admirez les étoiles et les planètes, et la lumière elle-même; admirez aussi, je ne crains pas de le dire, la symétrie du corps humain dont la beauté a ôté la raison à plus d'un : ah! toutes ces choses nous paraissent bien belles, n'est-il pas vrai? Certes, elles sont belles! Et pourtant que sont-elles auprès de la beauté infinie de Dieu? Ce sont des charbons éteints. Et notre Dieu est un type, sans comparaison aucune, infiniment plus beau que toutes ces froides copies. Ce ne sont que de faibles rayons échappés à ce soleil infini, immense, à côté duquel le soleil qui nous éclaire n'est que ténèbres et que néant. Comment donc la vue de ces beautés éphémères et vaines ne nous porte-t-elle pas à élever notre cœur en haut pour contempler la beauté infinie de notre Dieu? C'est ce que faisait une âme ardente, embrasée de l'amour de Dieu : Siméon Salus, lorsqu'il se promenait dans la campagne, imposait silence aux fleurs, comme si elles eussent formé un harmonieux concert autour de lui : « Taisez-vous, leur disait-il, taisez-vous, fleurettes, je vous ai compris, ne m'étourdissez pas davantage. Vous voulez dire que votre

Dieu est infiniment plus beau que vous; je le sais, je le sais par moi-même. Votre Dieu et le mien est infiniment plus beau que vous et que toutes les choses les plus ravissantes qu'il y ait au monde. » — O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle! quand vous verrai-je? quand, ô mon Dieu?

V. La bonté infinie de Dieu va de pair avec son infinie beauté. On rencontre même ici-bas de ces âmes vraiment bonnes, qui enchantent tous ceux qui ont à traiter avec elles, par leur excellent naturel, leurs heureuses dispositions, un cœur aimant, plein d'humilité, de charité et de désintéressement. Quelle jouissance de rencontrer de semblables personnes! que cette bonté les rend aimables! Celui qui aurait eu le bonheur de converser familièrement avec la très-sainte Vierge, de contempler sa modestie virginale, de recueillir les paroles de sa bouche, d'entendre ses pieux discours, en aurait été, je crois, comme ravi en extase. Or, si telle est l'influence, l'ascendant de la bonté et de la sainteté dans les créatures, que penser et que dire de notre Dieu, qui est le saint des saints, la bonté par excellence, supérieure à toute bonté? Ah! notre Dieu est bien au-dessus de nous; et cependant il est tout à nous, tout avec nous, tout pour nous; il n'y eut, il n'y a, il n'y aura jamais, il ne saurait y avoir de mère aussi bonne, aussi tendre envers ses enfants, que ne l'est ce Dieu envers chacun de nous. O Dieu, infiniment beau, infiniment doux, infiniment sage, principe sans principe, sujet et objet tout à la fois et de la connaissance et de l'amour, créateur incréé, fin infinie, terme sans terme, mesure immense, verbe ineffable, souverain, excellent et très-grand, qui, seul, veut, peut, fait, possède et est tout, tout, tout. O Dieu! ô mon Dieu! comment mon cœur ne s'abîme-t-il pas dans cette contemplation!...

Que dites-vous maintenant? Un Dieu si beau, un Dieu si bon, un Dieu si saint, mérite-t-il notre amour? Venons-en donc aux conclusions. Dieu existe-t-il? que répondez-vous? Y a-t-il un Dieu? — On ne peut en douter. — Tout ce que vous êtes, tout ce que vous possédez est-il un don de Dieu? — Très-certainement. — Peut-on trouver ici-bas une beauté plus ravissante, une bonté plus parfaite et plus sainte que celle de Dieu? — Certainement non. — Pourquoi donc ne tournons-nous pas toutes nos pensées, toutes nos affections vers un Dieu si beau, si bon, et si saint, notre souverain principe et notre dernière fin? Pourquoi prostituer notre amour aux bagatelles de ce monde, et ne pas aimer celui qui nous aime tant et qui est aimable sur toutes choses? Voici donc l'importante résolution que nous avons à tirer de cette sainte méditation : *Unum uni,* comme disait le bienheureux Gilles, compagnon du patriarche saint François d'Assise : *Unum uni,* c'est-à-dire, un seul cœur pour un seul Dieu; oui, puisque notre cœur est un et qu'il n'y a qu'un Dieu, notre cœur tout entier doit appartenir à Dieu seul : *Unum cor uni Deo.* La main sur le cœur, consacrons-le tout entier à un Dieu si bon, en disant : O mon Dieu, je vous dédie, je vous consacre mon cœur et toutes ses affections. S'il y avait quelqu'un qui ne se convertît pas dans cette méditation, et qui ne fît pas le don absolu de son cœur à Dieu, dites hardiment qu'il est pire qu'un démon, car le démon s'est écrié lui-même un jour, par la bouche d'un possédé qu'on exorcisait : *Ego sum ille nequam privatus amore Dei;* « Je suis ce scélérat privé de l'amour de Dieu. » La bienheureuse Catherine de Gênes, qui était présente, en fut saisie d'horreur et laissa échapper cette exclamation : « O enfer des enfers! être privé de l'amour de Dieu! »

Mettez-vous à genoux, et si jamais vous avez été

recueillis et attentifs, soyez-le maintenant, afin de retirer un fruit durable de cette douce méditation sur l'amour de Dieu.

ORAISON PRÉPARATOIRE.

VI. Ranimez votre foi sur la présence de Dieu, qui est en vous et autour de vous, et dites avec humilité : *Mon Dieu, je crois fermement que vous êtes présent ici et dans tout l'univers.* Adorez-le du fond du cœur, et dites en inclinant la tête : *Je vous adore, ô Trinité Sainte, Père, Fils et Saint-Esprit ; je vous reconnais pour mon Dieu, mon Seigneur et le souverain Maître de mon âme.*

Ier Prélude. Figurez-vous que vous êtes en présence de la majesté de Dieu, qui, tout plein de bonté et d'amour envers vous, vous invite à l'aimer, en vous imposant à vous en particulier ce doux précepte : *Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex omnibus viribus tuis*[1] : « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. »

IIe Prélude. Demandez à Dieu la grâce de pouvoir accomplir ce divin commandement, en l'aimant uniquement et en lui consacrant votre pauvre cœur tout entier.

PREMIER POINT.

Considérez que Dieu mérite d'être aimé parce qu'il nous aime, et qu'il provoque notre amour par les bienfaits sans nombre dont il nous a comblés et ne cesse de nous combler. Son premier bienfait fut d'avoir jeté les yeux sur vous, et de vous avoir aimé pendant toute l'éternité. Il n'a pas attendu que vous fussiez le premier à l'aimer, non ;

[1] Luc. 10, 27.

c'est lui qui a voulu vous aimer le premier : bien plus, il ne s'est pas aimé lui-même d'abord, et vous ensuite ; mais il vous a en quelque sorte traité de pair avec lui, comme un autre lui-même : de toute éternité il s'est aimé lui-même, et de toute éternité il vous a aimé pareillement. N'en est-ce pas assez pour vous embraser d'amour envers un Dieu si aimant, qui vous a aimé d'un amour éternel, et qui est disposé à vous aimer encore durant tous les siècles des siècles, si vous-même le premier vous ne brisez pas le lien d'amitié qui existe entre lui et vous?... Comment un feu s'allume-t-il? Par un autre feu. Ainsi l'amour ne se paie qu'avec l'amour. Comment donc vous serait-il difficile d'aimer un Dieu qui vous aime tant?... Surtout si vous réfléchissiez que non-seulement il vous aime d'un amour éternel, mais qu'il vous aime aussi d'un amour infini.

Il n'y a en Dieu qu'un seul amour, et par conséquent ce même amour infini dont il s'aime lui-même est aussi celui dont il vous aime ; bien que par là il ne vous veuille pas le bien qu'il se veut à lui-même, savoir d'être Dieu par nature, il vous veut cependant un bien immense, car il veut faire de vous un autre Dieu par participation là-haut dans le ciel : bien si grand que toutes les créatures ensemble, encore qu'elles s'uniraient pour n'aimer que vous, ne pourraient en faire autant. Que dites-vous maintenant? que fait votre cœur? Ne se réveille-t-il pas encore pour aimer un Dieu si aimant?...

Remarquez que cet amour, Dieu ne vous le demande pas comme une grâce, mais qu'il le veut absolument, et qu'en conséquence il vous en fait le précepte le plus strict, le plus rigoureux. O grand Dieu! que vous êtes épris d'amour pour nous! Si vous nous aviez défendu de vous aimer, ah! comme nous devrions vous supplier tous à

genoux de nous permettre de le faire! Et maintenant que vous nous l'ordonnez si strictement, nous pourrions négliger de vous satisfaire?... Ah! qu'il n'en soit pas ainsi. Nous voici, ô mon Dieu, nous voici tous disposés à vous aimer; et à quel objet pourrions-nous mieux consacrer notre amour qu'à vous?...

Mais en quoi consiste cet amour? est-ce en des paroles, en des marques de tendresse? Ah! non, non; ce doit être un amour fort, un amour de préférence, par lequel on mette toujours la volonté du Créateur au-dessus de tous les biens créés. Et vous, qu'avez-vous fait jusqu'ici? A quoi avez-vous employé votre amour? Ah! rougissez-en: vous avez aimé un tison d'enfer, vous avez aimé un peu de boue, vous avez aimé une furie infernale; humiliez-vous d'avoir fait une pareille injure à votre Dieu, détestez une si criante injustice, frappez-vous la poitrine, demandez-lui-en pardon. O Dieu infiniment bon et miséricordieux, qu'ai-je fait? Non-seulement je ne vous ai point aimé, mais je vous ai offensé, je vous ai outragé par tant d'indignités. Ah! pardonnez-moi: pardon, ô mon Dieu, pardon. Quel affreux sacrilégé! je vous ai chassé de mon cœur pour y introduire cette misérable créature: pardon, mon Dieu, pardon. Ne serait-il donc pas vrai que moi, toute vile créature que je suis, terre et boue, abîme de misères et d'iniquités, source de péchés et de vices, je suis aimé de vous, que j'ai été aimé de toute éternité, et que je dois l'être encore éternellement? Comment donc ne vous aimé-je pas? et qui pis est, comment ai-je l'insolence de vous offenser?... Ah! que je voudrais mourir de douleur. Pardon, mon Dieu, pardon; et faites-moi comprendre ce soir cette grande vérité, savoir que mon cœur est placé ici entre deux extrémités, ou de brûler des douces flammes de votre amour, ô mon Dieu! en cette vie, ou de brûler

dans l'autre du feu éternel. — Que choisissez-vous?... Quant à moi, je veux aimer mon Dieu, et je veux l'aimer avec toute la ferveur et de toute l'étendue de mon cœur. O amour de mon amour, ô âme de mon âme, ô vie de ma vie, ô mon Dieu, mon amour! je vous préfère à tous les biens créés, je vous aime plus que moi-même; je ne veux pour rien au monde ni vous désobéir, ni vous déplaire jamais. Je ne vous demande qu'une seule chose, de l'amour, de l'amour pour vous aimer avec plus d'ardeur. — Faites cette demande en silence.

VII. Voilà pour le bien que Dieu vous veut; mais qui pourrait jamais dire le bien que Dieu vous a fait? Que sont toutes les autres créatures, sinon autant de bienfaits que Dieu vous a accordés pour vous contraindre à l'aimer?... En effet, il vous a donné l'être dans l'ordre de la nature, il vous l'a conservé, il vous a protégé contre une multitude de dangers, il vous a entouré de tout ce qui peut vous rendre la vie non-seulement tolérable, mais douce et agréable. C'est pour vous qu'il a mis les étoiles au firmament, et qu'il a dit à la terre, à l'eau et à l'air de produire tout ce qu'ils renferment. C'est pour vous que les champs, les jardins, les forêts se couvrent de moissons, de fruits et de fleurs; tout cela est fait pour vous; mais ce n'est encore que la moindre chose.

Dans l'ordre de la grâce, il vous a placé dans le giron de la sainte Eglise catholique, il vous a admis à la participation de ses sacrements, il vous a prodigué le secours des prédicateurs, des confesseurs, des bonnes et salutaires inspirations, et qui plus est, le Père éternel, pour vous arracher à un malheur infini, vous a fait don de son divin Fils; le Fils de Dieu, pour la même fin, vous a fait don de sa propre vie, et l'Esprit-Saint s'est associé à ces dons avec un amour infini; les trois personnes divines

vous ont comblé de bienfaits de si bon cœur, que si le Père avait eu quelque chose de mieux à vous donner que son Fils unique, il vous l'aurait donné pour gagner votre amour; si le Fils unique du Père avait eu quelque chose de plus précieux que sa vie, il vous l'aurait donné pour être payé de retour; et si le Saint-Esprit avait eu un amour plus intense, il l'aurait employé pour vous. Et tout cela ne suffit pas encore? — Mais, grand Dieu! il n'y a rien au ciel ni sur la terre qui coûte plus cher que votre amour. Pour l'amour des neuf chœurs des anges il n'a pas été versé une seule goutte de sang, mais pour votre amour un Homme-Dieu a versé tout le sien. Ah! que votre cœur, que votre amour coûte cher à Dieu! Et vous qui devriez lui offrir une infinité de cœurs s'ils étaient en votre pouvoir, vous lui refuseriez ce pauvre cœur que vous avez, tandis qu'il se l'est acheté au prix de tant de souffrances, et que pour l'obtenir il a sacrifié son honneur, son repos, sa joie, sa liberté et sa vie même? — Que tardez-vous donc? Ce cœur qui bat dans votre poitrine n'est pas à vous, il est tout à Dieu; donnez-le donc à Dieu sans réserve, donnez-le-lui généreusement. Tous, s'il en est ainsi, tous, la main sur le cœur, faisons-en la consécration à Dieu.

Ah! mon Dieu, je vous offre, je vous consacre mon cœur et toutes mes affections. Je voudrais que ce cœur se fondît en larmes, et en larmes d'amour, pour les répandre en pleurant en présence de mon Dieu; je n'ai, hélas! que trop de motifs de pleurer pour avoir tant de fois consacré au démon ce cœur qui vous était dû. Combien de fois ne l'ai-je pas souillé par d'indignes affections, par des emportements, par d'infâmes passions! Je m'en repens, ô mon Dieu, et je vous en demande humblement pardon. Ah! pardonnez-moi, ô Dieu infiniment miséri-

cordieux ! Voyez mes larmes, tandis que prosterné devant le trône de votre redoutable Majesté, je proteste que je veux vous aimer, et vous aimer plus que tous les biens créés. Non, je ne veux plus vous déplaire, je ne veux plus offenser vous-même en la moindre chose. Plutôt mourir que de pécher. Bénissez donc mon cœur et remplissez-le d'un saint amour, afin que je m'emploie tout entier à vous aimer et à vous servir par pur amour, en n'agissant plus que par un motif d'amour. C'est votre amour que j'implore, ô mon Dieu ! votre amour seul ; donnez-moi ce saint amour et voici que je suis à vous à la vie, à la mort, et pour toute l'éternité. — Faites cette demande en silence...

SECOND POINT.

VIII. Dieu est aimable, donc il mérite de posséder notre cœur. Supposez que Dieu n'ait jamais pensé à vous, qu'il ne vous ait fait aucun bien, devriez-vous pour cela laisser de l'aimer ? Ah ! non ; c'en est assez de sa souveraine beauté, de sa suprême bonté, de toutes ses perfections qui sont infinies, pour lui mériter l'amour de tous les cœurs. N'est-il pas vrai qu'à un degré d'amabilité doit correspondre un degré de bienveillance ? Il s'ensuit donc que, Dieu étant infiniment aimable, il lui est dû une bienveillance, un amour infini de la part de tous les cœurs. Tout le mal vient de ce que nous n'avons pas une juste idée de notre Dieu. Que vous figurez-vous dans votre esprit lorsque vous prononcez ce nom auguste : Dieu? Réunissez en imagination toutes les perfections, toutes les prérogatives les plus magnifiques que vous puissiez concevoir : beauté, science, bonté, grandeur, sainteté, justice, majesté, providence, souveraincté, éternité, immortalité, immutabilité, indépendance, gloire,

toute-puissance ; multipliez-les des centaines et des millions de fois ; qu'avez-vous fait ? Rien. Ce n'est point là notre grand Dieu et notre Père. Dieu est un être au-dessus de tout être, infiniment supérieur à tout ce que vous avez pensé. Recommencez donc à élever, à étendre, à multiplier toutes ces perfections sublimes, et continuez à les multiplier pendant toute l'éternité : après des siècles et des siècles sans nombre, vous serez encore aussi loin de vous représenter votre Dieu tel qu'il est, que vous l'étiez le premier jour où vous vous êtes mis à l'œuvre. Ah ! c'est que notre Dieu est un être suressentiel, suprasubstantiel, s'il est permis de s'exprimer ainsi, un être qui surpasse toutes nos pensées. Quoiqu'il possède toutes les perfections que nous avons énumérées, et une infinité d'autres, il les possède cependant d'une manière que notre intelligence ne peut comprendre ; attendu qu'il les possède sans limites, parce qu'il est infini ; qu'il les possède sans la moindre imperfection, parce qu'il est acte pur ; qu'il les possède de lui-même, parce qu'il est indépendant ; qu'il les possède toutes en même temps, parce qu'il est immuable ; qu'il les possède sans crainte de les perdre, parce qu'elles lui sont essentielles. Et qui pourrait dire les beautés au-dessus de toute beauté que contiennent en elles-mêmes de si merveilleuses perfections !..

Et maintenant je vous le demande, un Dieu si beau, un Dieu si bon, un Dieu si aimable, qui, contemplé sans voile, plonge tous les élus dans un océan de délices, et dont la vue suffirait pour changer l'enfer des damnés en un véritable paradis, ce Dieu ne pourra pas encore se faire aimer de vous ?... Chose étrange ! un rayon de beauté terrestre, une étincelle de bien jaillissant de la boue suffit pour captiver notre cœur, et un Dieu si aimable, qui renferme en lui-même la source et la plénitude

de tous les biens, ne sera pas en état de le gagner? Si vous étiez capable d'un amour infini, vous le devriez tout entier à cette ineffable majesté; et maintenant que vous n'avez qu'un cœur si petit, si étroit, vous voudriez le diviser et ne lui en donner qu'une faible part? Ah! quelle injure vous faites par là à un Dieu si bon! « Mon fils, vous dit-il, donne-moi ton cœur » : *Præbe, fili mi, cor tuum mihi*[1], donne-moi ce cœur que j'ai formé pour moi, ce cœur que j'ai racheté de mon sang; donne-le-moi qui suis ton père, ton créateur, ton rédempteur, ton époux, ton ami, qui suis tout pour toi; il est certain que si tu avais autant de cœurs qu'il y a de grains de sable dans le lit de la mer, tu me les devrais tous : tu n'en as qu'un seul, et encore bien misérable, et tu me le refuses? — Seigneur, je vous en donnerai la moitié. — La moitié! ah! ingrat, est-ce ainsi que tu traites ton Dieu? Tu veux donc m'admettre en partage? et pour qui réserveras-tu l'autre moitié?... N'ai-je créé que la moitié de ton cœur? n'en ai-je racheté que la moitié? n'en ai-je sanctifié que la moitié? Quelle injustice donc de retenir un bien qui m'appartient pour le donner à mon ennemi! Va, je ne veux point de ce cœur divisé; donne-le tout entier au démon, puisque tu ne veux pas me le donner tout entier à moi-même. Tout ou rien, seul à seul, un à un; tel est le caractère de l'amour.

Hélas! pauvre pécheur, combien de fois n'avez-vous pas divisé votre cœur, partie à telle créature et partie à Dieu, partie au démon et partie à votre Père céleste. Ah! prosternez-vous la face contre terre, et demandez-lui pardon d'une telle injustice; frappez-vous la poitrine et dites-lui tout en larmes : Hélas! mon Dieu, quelle vie j'ai menée! que de petits tyrans ont régné dans mon cœur!

[1] Prov. 23, 26.

Je le reconnais, je le confesse, je n'ai pas été tout à vous, mais bien tout au démon, plongé dans l'iniquité jusqu'aux yeux; je m'en repens, ô mon Dieu! pardonnez-moi, Seigneur, qui êtes infiniment aimable. Oh! l'outrage énorme que je vous ai fait en voulant vous offrir un cœur divisé, profané, réduit en esclavage par tant de créatures! Pardon, mon Dieu, pardon! Voici que décidément je brise toutes mes chaînes, et je proteste à la face du ciel et de la terre que désormais ce cœur sera à vous sans réserve; il vous appartient déjà sous tous les rapports, à tous les titres; mais je veux le rendre vôtre par choix, par une cession volontaire de mon libre arbitre, tellement que s'il ne vous appartenait pas encore, j'entends que désormais il soit tout à vous. Adieu tel attachement, adieu telle créature, adieu telle passion. Vous seul, ô mon Dieu! vous seul prenez possession de mon cœur. Ah! vous ne le méritez que trop, vous le méritez si bien qu'il est juste que je vous en renouvelle l'offrande cent et mille fois: O mon Dieu! je vous donne mon cœur et tout mon amour.

Répétez vous-même cette offrande, et répétez-la avec larmes, en vous frappant la poitrine: *O mon Dieu, mon Dieu, je vous donne mon cœur et tout mon amour*. Reditès-la en silence.

IX. Après tout, qu'est-ce que Dieu prétend en demandant votre cœur tout entier? Il ne prétend qu'une chose, c'est que vous l'aimiez: voilà le principe et la fin de toutes les œuvres de Dieu; voilà ce qu'il cherche, ce qu'il désire, ce Dieu si bon: l'amour, l'amour, l'amour. Terminons donc cette douce méditation par l'acte d'amour le plus ardent, et pour le faire comme il faut, fermons les yeux et rentrons en nous-mêmes, ou plutôt laissons notre âme prendre son essor et s'élancer hors d'elle-même, pour

contempler et aimer un Dieu qui par sa bonté absorbe tout amour, par sa beauté surpasse tout entendement, par son immensité dépasse toute imagination ; — un Dieu bien éloigné, non-seulement des défauts, mais même des perfections de toutes les créatures, parce que les perfections de Dieu sont infiniment plus parfaites que celles d'ici-bas, sa beauté infiniment plus belle, sa bonté infiniment meilleure, sa sagesse infiniment plus sage que tout ce que nous appelons beauté, bonté et sagesse ; — un Dieu, dont l'être est bien au-dessus de tout être, au-dessus de toute substance, au-dessus de toute existence ; dont l'être est souverainement substantiel, souverainement bon, souverainement beau.

O mon Dieu ! Dieu de mon cœur, si je ne puis vous contempler, au moins je vous adore. O visage ravissant de mon Dieu, qui captivez tellement tous les bienheureux qu'ils ne peuvent faire autre chose que de vous aimer, oh ! que vous êtes beau et que vous êtes différent des beautés d'ici-bas ! Celles-ci ne sont que des semences de regrets et de tourments, tandis que vous êtes une source vive de joie et de délices. On vous possède sans jalousie, parce que vous êtes infini ; on vous possède sans inquiétude, parce que vous êtes fidèle ; on vous possède sans chagrin, parce que vous êtes affable et généreux. Celui qui vous possède n'est jamais rassasié, parce que vous êtes immense ; celui qui vous possède est exempt de soucis, parce que vous lui suffisez parfaitement ; celui qui vous possède est à l'abri des refroidissements, parce que votre beauté, qui ne se ternit jamais, est toujours dans son premier éclat. O visage ravissant de mon Dieu, paradis de mon âme, mon Dieu et mon amour, quand donc, quand vous aimerai-je ? Ah ! voici tout ce dont mon pauvre cœur est capable : Je proteste, mon Dieu, que je ne

veux, que je ne désire, que je n'aime autre chose que vous ; je vous aime, ô mon souverain bien ! de tout mon cœur , de toute mon âme, de toutes mes forces. Vous seul règnerez désormais sur ce misérable cœur. Vous seul serez l'objet de mon amour. Je consacre toutes les puissances de mon âme à vous servir, mes pensées à considérer vos grandeurs, ma mémoire à me rappeler vos bienfaits, ma volonté, mes sentiments à s'épuiser d'amour envers votre souveraine bonté. Bien plus, toutes les facultés, tous les talents, tous les dons que j'ai reçus de vous, tous doivent m'aider à vous aimer. Oh ! quelle douceur, quel paradis de vous aimer ! Je le répète donc : O Dieu infiniment aimable ! je vous aime de tout mon cœur, de toute mon âme, de toutes mes forces, et je proteste que je ne veux vivre que pour vous aimer, que je ne veux mourir qu'en vous aimant. Pour mettre le sceau à mon amour, je renouvelle, la main sur le cœur, cette offrande que j'ai déjà faite : *O mon Dieu, mon Dieu, je vous donne mon cœur et tout mon amour.*

Renouvelez-la à votre tour, en portant la main au cœur, et dites avec les larmes aux yeux, mais des larmes d'amour : *O mon Dieu, mon Dieu, je vous donne mon cœur et tout mon amour.* Répétez-la encore : *Mon Dieu, je vous donne mon cœur et tout mon amour...*

RÉFLEXION.

X. Dieu est aimant, Dieu est aimable, et cependant il n'est pas aimé par un bon nombre. Mais que dis-je, par un bon nombre? Ah ! il ne faut pas aller bien loin pour trouver de ces monstres d'ingratitude qui n'aiment pas Dieu. Nous-mêmes, nous sommes de ces indifférents à l'égard d'un Dieu si aimable et qui nous aime tant ; enten-

dons-nous parler de Dieu, nous y prêtons une oreille distraite, comme si cela nous importait peu; nous ne nous faisons aucun scrupule d'offenser un père si tendre, au lieu de l'aimer, au point de nous endormir paisiblement dans le sommeil du péché. Mais où en sommes-nous, chrétiens, mes bien-aimés frères? Pensons-y un peu. En vivant de la sorte, nous ne pouvons certes pas dire que nous sommes les amis de Dieu, mais bien les contempteurs de Dieu, des ingrats, des insensés. Que vous en semble? Voudriez-vous quitter cette vie en signant cette protestation-ci : Me voilà au moment de sortir de ce monde, où j'ai montré bon cœur envers tous, excepté envers mon Dieu. J'ai usé de gratitude avec tous, excepté avec Dieu qui m'a comblé de biens. Je me suis consumé, épuisé pour tout le reste, et je n'ai rien fait pour mon Dieu, qui est seul digne d'être aimé. — Voudrions-nous mourir avec cette épine dans le cœur? — Mais, mon père, qu'avons-nous donc à faire? — Voici le cachet de la méditation : si vous voulez que votre cœur soit tout à Dieu, et que son saint et pur amour en prenne possession, vous avez à bannir de ce cœur l'amour profane, l'amour-propre, cet amour plein de délicatesse pour vous-même. Cet amour banni, oh! alors votre cœur se remplira de l'amour de Dieu. Que l'exemple suivant vous serve de stimulant.

XI. Raymond Lulle, personnage d'une éminente vertu, s'était abandonné dans sa jeunesse à de folles amours, au point de n'être plus maître de lui-même. S'étant épris d'une dame de grand mérite, il se laissa aller à des extravagances qu'on aurait peine à croire. Un jour, tandis qu'il était monté sur un cheval magnifiquement harnaché, il vit entrer la dame susdite dans une église ; entraîné par son aveugle passion, et oubliant le respect dû au lieu saint et à l'auguste sacrement de l'autel, il pénétra avec son cheval

dans l'église pour le faire caracoler sous les yeux de cette personne. Tout le peuple se souleva aussitôt, et chassa ce forcené. Sa prétendue galanterie deplut tellement à la dame que, pour guérir son fol amant, après en avoir demandé la permission à qui de droit, elle l'appela en particulier, et lui fit voir un cancer affreux qui lui rongeait la poitrine, et d'où le pus coulait en abondance en répandant une horrible puanteur ; en même temps elle lui adressa ces paroles : Voilà le cloaque infect auquel tu prostitues ton amour. — Raymond contempla cette plaie purulente, et recula en frémissant d'horreur à la vue d'un spectacle si hideux ; soudain il sentit son cœur complètement changé, et l'amour de Dieu ayant pris la place de l'amour profane, il distribua tous ses biens aux pauvres, et se retira dans la solitude pour faire pénitence de ses péchés. La ferveur de sa charité envers Dieu était si grande, que, lorsqu'on le rencontrait en ville et qu'on lui demandait d'où il venait? — De l'amour, répondait-il ; — où il allait? — à l'amour ; — à quoi il pensait? — à l'amour. Son zèle se dilatant sans mesure, il alla parmi les infidèles verser son sang et donner sa vie pour l'amour de son Dieu.

XII. Plût à Dieu que nous aussi, en nous en retournant ce soir, nous eussions le cœur tout autre, et que nous imitassions ces âmes ferventes qui n'ont constamment à l'esprit que leur Dieu, et sont tout embrasées de son amour. Leur bien-aimé c'est Dieu. Tout autre amour leur paraît vil s'il ne sert pas à leur faire aimer et goûter de plus en plus le souverain bien, Dieu, l'objet continuel de leurs pensées et le terme de tous leurs soupirs. N'ayant qu'une crainte, celle de lui déplaire, et qu'un désir, celui de lui plaire en toutes choses, elles répètent sans cesse ce mot du séraphique saint François : *Deus meus et omnia ;*

c'est-à-dire : Mon Dieu, et l'on ne peut rien dire de plus ; mon Dieu, et l'on ne peut rien chercher de plus ; mon Dieu, et l'on ne peut rien avoir de plus ; mon Dieu, c'est tout ; mon Dieu, c'est tout !

Tel sera donc le fruit de nos saints exercices : *Unum uni*. Nous n'avons qu'un cœur ; nous devons le donner tout entier à un seul, c'est-à-dire à notre Dieu si aimable, en le vidant des désirs intéressés, des amours profanes, des satisfactions illicites, et de tout ce qui n'est pas Dieu. C'est là la fin pour laquelle nous sommes créés, c'est là la grande affaire pour laquelle nous avons été mis au monde : aimer notre Dieu qui est infiniment beau, infiniment saint et infiniment aimable. C'est à cela que nous devons penser nuit et jour ; c'est sur ce sujet que nous devons nous laisser aller à de saints et amoureux colloques. C'est pour ce motif que nous devons faire toutes nos actions de la journée. Si nous faisions cette seule chose : aimer, nous ferions tout ; et si nous faisions tout sans faire cela, nous ne ferions rien. Oh ! qu'il marche loin de sa route, celui dont le cœur n'est pas embrasé de l'amour de Dieu ! Pour terminer, mettons le sceau à toutes nos résolutions, par cette belle offrande que saint Ignace avait coutume de faire à la fin des exercices.

Suscipe, Domine, universam libertatem meam ; accipe memoriam, intellectum, voluntatem. Quidquid habeo, vel possideo, tu mihi largitus es ; id tibi totum restituo, ac tuæ me prorsus trado voluntati gubernandum. Amorem tui solum, cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis, nec quidquam aliud ultra posco. — « Recevez, Seigneur, ma liberté tout entière ; recevez ma mémoire, mon intelligence, ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, je le tiens de votre libéralité ; je vous le rends de bon cœur, m'abandonnant sans réserve à votre providen-

ce. Donnez-moi votre amour avec votre grâce ; avec cela je serai assez riche, et je ne vous demande que cela, ô mon Dieu! l'amour, l'amour, l'amour! » — J'éprouve, au fond de l'âme, la plus douce consolation en finissant avec ces belles paroles sur les lèvres : *O mon Dieu, je vous donne mon cœur et tout mon amour*. Amen.

INSTRUCTIONS ET RÈGLEMENT

POUR LA CONGRÉGATION

DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE,

AYANT POUR FIN LA PRATIQUE DE L'ORAISON MENTALE
ET LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

AU PAPE, BENOIT XIV.

TRÈS-SAINT PÈRE.

Le dernier des Frères-Mineurs, prosterné aux pieds de Votre Sainteté, ose lui offrir l'humble tribut d'un opuscule qu'il met au jour sous le titre de RÈGLES DE LA CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE, *et qui a pour but la pratique de l'oraison mentale et la fréquentation des sacrements. Des raisons de convenance et de justice tout à la fois m'ont porté à vous en faire hommage. Les raisons de convenance ne sauraient être plus fortes. En effet, il s'agit de propager parmi les fidèles la pratique si salutaire de l'oraison mentale et la fréquentation des sacrements; or à qui pourrais-je mieux dédier cette entreprise qu'à ce Pasteur suprême, qui, non content d'offrir dans sa personne le modèle d'une éminente piété, a déployé en outre tant de zèle pour répandre l'usage de la méditation parmi*

le peuple, lequel a si grand besoin de lumières? C'est ainsi, TRÈS-SAINT PÈRE, *que vous avez stimulé les Prélats à ne négliger aucun moyen de rendre cet exercice familier à tous les fidèles, et que vous les y avez invités vous-même en répandant avec profusion les faveurs spirituelles et le trésor des indulgences.*

Que simon offrande est due à Votre Sainteté par raison de convenance, elle ne l'est pas moins à titre de justice. De nombreux et puissants motifs me pressent depuis longtemps de lui témoigner par un acte quelconque ma profonde reconnaissance, attendu que j'en ai été comblé d'une multitude de bienfaits tout particuliers. Je les résume en deux mots : Elle me traite en fils, et non pas en vil sujet et enserviteur inutile, comme je le mérite; et de toutes les faveurs que je lui ai demandées pour le bien général des fidèles ou pour mon bien spirituel, il n'en est aucune qu'elle ne m'ait accordée avec bonté. Or ces motifs et bien d'autres, tout en réveillant dans mon cœur les sentiments du plus profond dévouement, m'obligent aussi de les manifester publiquement, et m'inspirent la hardiesse d'imprimer au frontispice de ces pages son glorieux nom. Il en rejaillira sur elles une recommandation qui les rendra en même temps plus précieuses et plus utiles au prochain.

Telles sont les raisons de convenance et de justice qui réclamaient cet hommage de ma part ; mais ce sera toujours un pur effet de votre bonté, TRÈS-SAINT PÈRE, *si vous daignez l'agréer. Je l'espère, en vous voyant si enclin à promouvoir tout ce qui peut concourir d'une manière quelconque au salut des âmes. C'est par son zèle admirable que Votre Sainteté attire sur elle cette protection visible d'en haut, qui la maintient dans un état de santé florissante, malgré ses graves et continuelles occupations. Dieu donc soit loué, qui est son guide et son conseil parmi tant*

et de si importantes déterminations ! Dieu soit loué, qui est sa force au milieu de tant de peines et de difficultés ! Dieu enfin soit loué, qui sera sa récompense, et sa récompense éternelle pour tant de glorieuses entreprises, tendant toutes au bien public !

Souffrez, par conséquent, TRÈS-SAINT-PÈRE, *que, prosterné à vos pieds dans les sentiments de la plus profonde soumission, je les baise humblement, en y déposant ma langue, ma main et mon cœur.*

De Votre Sainteté,

Le très-humble, très-dévoué et très-obéissant fils et serviteur,

FR. LÉONARD DE PORT-MAURICE.

Du couvent de Saint-Bonaventure de Rome, 10 juin 1749

AU LECTEUR.

BUT DE LA CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE.
SON UTILITÉ. — FACILITÉ DE SES OBSERVANCES.

Ne dédaignez pas ce petit livre, lecteur bienveillant, à cause de son aspect si modeste; il est mince quant au volume, mais lu avec attention et bien médité il vous paraîtra important à raison du but auquel il est destiné. Il s'agit d'établir les règles d'une association intitulée la CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE; ce qu'on a en vue dans ces règles, c'est d'affectionner les fidèles au saint exercice de l'oraison mentale et à la fréquentation des sacrements, et de les familiariser avec le genre de vie qui convient à un parfait chrétien.

Le motif principal qui m'a porté à instituer cette congrégation, c'est que, si l'on parvenait à généraliser l'usage de la méditation, même parmi les séculiers, on pourrait espérer de rendre stable et permanent le bien qu'opèrent les missions; on estime même que la mission se perpétuerait en un sens dans les villes, les villages et les contrées où les fidèles embrasseraient cette pratique avec ferveur, en s'enrôlant dans la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie, qui n'est autre que la Petite Couronne. Elle

était présentée d'abord sous ce dernier titre, parce que, lorsque les confrères se réunissent, ils récitent un petit chapelet de trois dizaines, en l'honneur de la pureté immaculée de Marie, qui fut toute pure avant, pendant et après son divin enfantement. Elle a changé de nom parce que ses règles ont été renouvelées, mais elle n'a pas changé de nature. Elle n'a fait au contraire que se perfectionner, puisque la règle la plus importante de la Congrégation sera que tous ses membres consacreront chaque jour un certain temps à la méditation, selon la méthode pratique et facile qui sera tracée ci-après ; et qu'en outre, tous les dimanches soir ils se réuniront pour faire en commun une lecture spirituelle d'un quart d'heure environ, et une méditation d'un quart d'heure ou d'une demi-heure au plus, sur quelqu'une des maximes éternelles, en se proposant pour fruit principal de ces pieux exercices la fréquentation assidue des sacrements et l'exacte observance des règles que nous allons exposer.

Pour comprendre combien cette Congrégation des Amants de Jésus et de Marie est utile, nécessaire même, il suffit de jeter un coup d'œil sur les désordres qui règnent dans le monde. Qui ne s'aperçoit que de nos jours le genre humain tout entier est comme enseveli dans un cahos de ténèbres et de corruption ? Et quelle est la cause d'un si grand mal ? Le prophète Jerémie vous le dira, les larmes aux yeux : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*[1] : « Toute la terre est couverte de désolation, parce qu'il n'est personne qui rentre au fond de son cœur et qui médite. » Cela n'est que trop vrai ; on ne pense à rien, on ne réfléchit point ; et de là le dérèglement des mœurs. Dites-le hardiment, les

[1] Jerem. 12, 11.

scandales qui affligent le christianisme n'ont pas d'autre origine que cette insouciance, cet oubli de la sainte pratique de l'oraison mentale. Ah! si pendant un quart d'heure seulement chaque jour on méditait sérieusement sur les maximes éternelles, les bienfaits de Dieu, les devoirs de son état, les dangers que l'on court au milieu du monde, et surtout sur la douloureuse Passion du Sauveur[1], non, non, on ne verrait point tant de scandales, tant de vanité, tant de luxe, tant de perversité, des mœurs si dissolues chez la plupart des hommes. Répétons-le donc : ce n'est pas l'ignorance, mais une indifférence insensée, une froideur excessive. l'absence de toute pensée, de toute réflexion sérieuse qui est cause de tous les désordres qui s'étalent aujourd'hui librement par le monde, selon la plainte trop fondée du prophète : *Nullus est qui recogitet corde.*

Or, quel remède apporter à un mal si considérable, si profond et si universel? Voici ce que la bonté de Dieu m'a inspiré de faire : c'est d'introduire en tous lieux, à la ville et à la campagne, et dans tous les oratoires, la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie. Cette association n'a pas pour but de faire de belles processions, de réciter les jours de fête un petit bout d'office ou d'autres prières vocales : toutes choses bonnes et saintes en soi, mais qui n'influent guère sur la réforme des mœurs. Son but est de méditer sérieusement les vérités chrétiennes, de réfléchir sur les dangers manifestes de se perdre au milieu desquels on vit, d'apprécier le néant de ce qui passe et l'importance de ce qui est éternel. On a la ferme confiance que ces salutaires considérations produiront

[1] *La Voie du Paradis* (ci-dessus, *OEuvres*, t. 2.), renferme une série de méditations sur tous ces sujets.

l'extirpation des vices et celle de tant de mauvaises coutumes qui rendent le monde bien malade. Que les prêtres choisis pour directeurs de notre Congrégation mettent tous leurs soins à faire observer les règles que nous allons tracer, et j'ose vous garantir une réforme des mœurs, si pas complète, au moins bien notable, dans les villages, les bourgs et les villes entières. En effet, nos associés s'habituant à faire tous les jours un peu d'oraison mentale et de lecture spirituelle, et à s'approcher fréquemment des Sacrements, deviendront, sans nul doute, des modèles de piété pour des localités entières ; leur exemple fera refleurir parmi le peuple la régularité des mœurs : il opposera une digue aux débordements du vice, et inspirera l'amour des vertus chrétiennes.

Mais avant d'exposer les règles dont il s'agit, il est bon de redresser les idées de certaines personnes qui se les représentent d'avance comme des prescriptions austères, difficiles à mettre en pratique et entraînant après elles des obligations graves. Rien de plus contraire à la vérité. Notre Congrégation doit être réglée par l'amour plutôt que par la crainte ; ses règles, en petit nombre, sont douces et faciles, de telle sorte que tous les fidèles, sans autre motif que celui de vivre chrétiennement, devraient les observer d'eux-mêmes. Aucune d'ailleurs n'oblige sous peine de péché, même véniel ; il ne résulte d'autre dommage pour qui les transgresse que de perdre les mérites qu'il pourrait acquérir s'il se faisait tant soit peu violence afin de les observer. A l'effet donc de détromper les associés, et afin que tous les fidèles acceptent de bon cœur le joug d'observances si douces et si faciles, je développerai les trois qui pourraient seules présenter quelque difficulté : ce sont l'oraison mentale, la lecture spirituelle, et le choix d'un confesseur ordinaire, qui excite ses péni-

tents à s'approcher fréquemment des Sacrements, et à qui le pénitent ouvre son cœur comme à un guide envoyé de Dieu pour le diriger dans la voie du paradis. Je traiterai de ces trois ou quatre points dans une seule instruction, en commençant par celui de l'oraison mentale, qui est le plus important de tous.

CONGRÉGATION

DES

AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE.

INSTRUCTION PRÉLIMINAIRE

SUR LES

PRINCIPALES FÊTES DE LA CONGRÉGATION.

§ I.

L'ORAISON MENTALE.

1. Redressez vos idées, de grâce, et retenez votre langue ; je suis sûr que vous prenez déjà l'épouvante au seul nom d'oraison mentale, et qu'il vous vient presque l'envie de fermer le livre. Il vous semble que ce genre d'oraison est une marchandise venue du ciel pour l'usage exclusif des religieux et des personnes cloîtrées, mais nullement propre aux personnes séculières. Oh ! quelle diabolique illusion ! — Dites-moi, je vous en prie : ne pensez-vous jamais à votre commerce, à votre profession, à vos affaires domestiques ? — Eh ! mon père, nous y pensons du matin au soir, ainsi donc du matin au soir vous faites l'oraison mentale ou la méditation des choses du monde ; puisque vous réfléchissez, et que vous réflé-

chissez avec beaucoup de sollicitude aux besoins de votre famille, aux malheurs qui peuvent vous arriver, aux moyens de les éviter, etc., et que vous prenez des résolutions en conséquence, n'est-il pas vrai? Voilà ce que j'appelle l'oraison mentale séculière. Comment donc ne pourriez-vous pas, avec la grâce de Dieu, réfléchir pendant une demi-heure à la grande affaire de votre salut, en méditer l'importance, et déduire de cette considération un bon propos efficace, des résolutions fermes d'employer tous les moyens d'en assurer le succès? Voilà l'oraison mentale des Saints. Que vous figurez-vous donc que ce soit?... Sainte Térèse, cette illustre maîtresse de la vie spirituelle, avait coutume de dire que tout chrétien, à moins de ne l'être que de nom, doit méditer tous les jours sur ses péchés et sur les vérités éternelles[1]. Et vous, qu'en avez-vous fait jusqu'ici? Vous êtes-vous jamais appliqué à ce saint exercice? Ah! qu'il n'en soit plus ainsi à l'avenir; et pour vous en faciliter la pratique, lisez ce qui suit, mais posément, sans précipitation.

2. Méditer ou prier mentalement n'est autre chose qu'exercer les trois puissances de l'âme, la mémoire, l'entendement et la volonté, sur une vérité de la foi, dans le but de se corriger de quelque défaut et d'acquérir quelque vertu. Comme je m'adresse à des personnes simples, ou du moins inexpérimentées dans l'exercice de l'oraison, je ferai remarquer que mon intention n'est point de vous embrouiller l'esprit en vous détaillant toutes les règles que tracent les maîtres de la vie spirituelle, pour ceux qui s'adonnent à la méditation des vérités éternelles. Oh! non; je veux tout simplement vous suggérer la méthode qui sera usitée dans notre Congrégation,

[1] SAINTE TÉRÈSE. *Chem. de la perf.*, ch. 16.

dans laquelle on fera l'oraison, partie en lisant, partie en méditant. Le directeur vous conduira, pour ainsi dire, par la main, et les sentiments qu'il exprimera avec la langue en lisant, vous les formerez dans le cœur en méditant. De cette façon, sans presque vous en apercevoir, vous apprendrez à prier mentalement, et peut-être ferez-vous mieux oraison tous les dimanches soir, dans votre oratoire, que ne le font beaucoup de religieux dans leurs solitudes. Mais pour vous faire quelque idée de ce travail intérieur de l'esprit et du cœur, faites attention à l'explication que je vais en donner.

3. On exerce en premier lieu la mémoire en se remettant devant les yeux le mystère ou la vérité dont on veut faire le sujet de la méditation. Voici comment cela se pratique. Après avoir fait le signe de la croix, on fait la préparation prochaine qu'on nomme l'oraison préparatoire. Elle consiste en trois actes : le premier est un acte de foi par lequel vous vous pénétrez vivement de la présence de Dieu, qui vous entend et vous voit plus clairement que vous ne vous entendez et ne vous voyez vous-même ; c'est pourquoi vous devez vous habituer à faire la méditation dans une attitude modeste, et avec un profond respect pour la majesté divine. Le second est un acte d'adoration, par lequel vous vénérez ce grand Dieu présent devant vous, en vous prosternant jusqu'à terre, en signe d'humilité et de soumission. Le troisième est une prière pour conjurer le Seigneur de vous accorder la grâce de bien faire votre oraison ; et afin que votre prière soit plus efficace, choisissez-vous quelques saints protecteurs, tels que votre ange gardien, saint Joseph, et surtout la glorieuse Vierge Marie, et récitez un *Pater* et un *Ave*, afin qu'ils vous obtiennent les lumières qu'ils jugent vous être les plus nécessaires, pour que votre

méditation soit bien salutaire. Tous ces actes, vous les ferez conjointement avec le directeur ; ce qu'il exprimera de vive voix, vous l'exprimerez de cœur. Vous voyez par là combien ce saint exercice vous est rendu facile.

4. Après ces préludes on commence à lire les points de la méditation ; c'est ce que fera encore le directeur, en ayant soin de lire lentement, posément. Ensuite commence l'exercice de l'entendement, qui consiste à peser mûrement tout ce qui peut concourir à nous convaincre et à nous persuader de la vérité méditée. Ce travail de l'entendement a pour but de déduire d'une vérité générale bien approfondie, une vérité plus pratique, plus particulière, relative à notre avancement spirituel ; celle-ci étant proposée à la volonté, met aussitôt cette faculté en mouvement. Je prends un exemple : voulez-vous faire une méditation sur l'enfer ? représentez-vous en premier lieu cette sombre prison remplie de feu ; tâchez ensuite de pénétrer cette terrible vérité de l'enfer, en considérant d'abord que c'est une vérité enseignée par la foi : *Ibunt hi in supplicium æternum*[1] ; que c'est une vérité admise aussi par les Juifs, par les hérétiques et même par beaucoup d'infidèles ; une vérité que nous devons croire à bien plus forte raison, nous qui sommes les véritables disciples de l'Evangile. Puis vous réfléchissez attentivement à la grandeur des tourments de l'enfer qui sont affreux, et à leur durée qui est éternelle. Enfin de cette vérité universelle vous déduirez une vérité plus spéciale et qui vous concerne personnellement : puisque l'enfer est préparé pour celui qui vit et meurt dans le péché, vous vous demanderez combien de fois vous avez mérité l'enfer depuis tant d'années que vous vivez dans le désordre, et

[1] Matth. 25, 46.

quelle serait votre folie si vous ne preniez pas tous les moyens d'y échapper. Ici vous examinerez ce que vous avez fait jusqu'à ce jour, si vous avez employé ces moyens ou non.

Et voilà que votre volonté entrera en exercice, pour produire des actes de douleur d'avoir suivi une si mauvaise voie par le passé, et d'avoir tant de fois mérité l'enfer, des actes de bon propos de mieux vivre à l'avenir, et autres semblables. Ces actes de la volonté sont la moelle de l'oraison. Pourvu que vous les fassiez bien, et que vous les multipliiez le plus que vous pouvez, vous ne devez pas vous inquiéter du reste. Il faut avoir soin toutefois de couronner ces actes par des résolutions efficaces de s'amender. C'est pourquoi le directeur fera à haute voix, à la fin de chaque méditation, un acte de contrition qui contiendra ces bons propos, et que vous ferez en même temps et de bouche et de cœur.

Voilà tout le mécanisme de l'oraison mentale, laquelle se fait sans bruit et sans parole, dans le secret du cœur, n'ayant pour témoin que Dieu seul qui voit toutes nos pensées.

5. Résumons maintenant tout ce qui a été dit jusqu'ici, et laissant de côté la théorie, venons-en à la pratique. Tous les associés étant réunis le dimanche au soir vers six heures, ou à l'heure que les directeurs jugeront la plus convenable selon les localités, on fera une lecture spirituelle d'un quart d'heure plus ou moins, puis, après avoir récité la petite Couronne mentionnée plus haut, on se mettra en oraison de la manière suivante, tout le monde se tenant debout ou à genoux. Après avoir fait le signe de la croix, le directeur dira à haute voix : *Mettons-nous en la présence de Dieu.* Tous alors ranimeront la foi dans leur cœur, en croyant fermement que Dieu est pré-

sent, non-seulement en ce lieu, mais au fond de leur âme. — Après une pause d'un instant, le directeur reprendra : *Adorons profondément la majesté de Dieu ;* et chacun baissant la tête dira tout bas dans son cœur : *Je vous adore, ô Dieu trois fois saint, et je vous reconnais pour mon Seigneur et pour mon souverain Maître.* — Après une nouvelle pause, il reprend : *Demandons à Dieu la grâce de bien faire cette méditation, et à cet effet récitons à voix basse un* Pater *et un* Ave *en l'honneur de notre ange gardien, de saint Joseph et de la bienheureuse Vierge Marie, afin qu'ils nous obtiennent de Dieu les lumières dont nous avons besoin pour en retirer les fruits les plus salutaires.* — Le *Pater* et l'*Ave* terminés, on commencera la lecture du sujet de la méditation, mais lentement et posément. De temps en temps le lecteur s'arrêtera un instant, durant lequel les assistants se pénètreront de la vérité qu'ils auront entendue, et exciteront dans leurs cœurs des actes de foi, d'espérance, d'amour, de douleur, avec un propos efficace de s'amender, etc., et l'on continuera de cette manière jusqu'à la fin, entremêlant la lecture et la méditation.

Que dites-vous de cette méthode? ne vous semble-t-elle pas bien facile?... Vous n'avez qu'à imiter l'oiseau qui se désaltère : vous le voyez s'incliner pour prendre l'eau avec le bec, puis relever la tête vers le ciel pour l'avaler, et recommencer cette opération à plusieurs reprises jusqu'à ce que sa soif soit apaisée. De même, lorsque le directeur lit, vous êtes attentif à la vérité qui vous est exposée, et vous en pénétrez votre esprit ; puis, lorsqu'il ferme le livre, vous relevez la tête, c'est-à-dire que vous élevez votre esprit vers Dieu, en produisant quelques-uns des actes indiqués plus haut, et vous poursuivez de la sorte jusqu'au bout. Oh! que de fruits salutaires vous

recueillerez de cette pratique! Peut-on imaginer une méthode plus facile de faire l'oraison mentale?...

La méditation finie, les associés tous ensemble réciteront à demi-voix, de concert avec le directeur, l'acte de contrition qui se trouvera à la fin de ce petit livre, en se frappant la poitrine en signe de repentir. Que si le directeur voulait ensuite, en peu de mots, confirmer la vérité méditée, soit par un exemple, soit par quelques paroles d'édification, la chose est laissée à sa libre appréciation; il n'y est pas tenu; mais il n'omettra pas l'oraison : *Agimus tibi gratias,* et c'est par là que se terminera l'exercice du dimanche soir.

6. Tous les vendredis soir les associés se réuniront pour vaquer tous ensemble au saint exercice du Chemin de la Croix, soit dans un oratoire, soit dans une église où il est érigé. Cet exercice est une véritable oraison mentale; car en marchant vous vous imaginez que vous accompagnez Jésus au Calvaire, et tandis que le directeur lit la considération correspondant à chaque station, vous méditez les cruelles douleurs du divin Sauveur, en excitant dans votre cœur divers actes, ou de repentir de vos péchés, ou d'amour envers Dieu, etc., et en formant dans votre cœur les bonnes résolutions qui vous sont suggérées par les lectures que vous entendez. En sorte que tous les vendredis soir vous ferez réellement une oraison mentale. Et soyez persuadé que la méditation est le moyen le plus facile et le plus efficace pour assurer la grande affaire de votre salut. Sainte Térèse avait coutume de dire que quand le démon voit une âme persévérer dans la pratique de l'oraison, il désespère tout à fait de la gagner, bien qu'elle ne la fasse que partie en lisant, partie en méditant[1]. Bien plus, elle-même durant dix-sept années

[1] *Vie de sainte Térèse,* ch. 19.

consécutives ne fit oraison qu'un livre à la main, de la manière décrite ci-dessus, ce qui ne l'empêcha pas de devenir une maîtresse des plus éclairées dans les voies de l'esprit. Faites-en de même, et soyez assuré que vous pratiquerez fort bien l'exercice de la méditation. Que s'il se trouvait quelque membre tellement dépourvu de capacité, qu'il ne sût pas même faire oraison de cette manière, qu'il ne se retire pas pour cela de l'association, qu'il assiste tous les dimanches à la réunion du soir, et tous les vendredis au Chemin de la Croix, et encore qu'il lui semble faire la figure d'une statue dans l'oratoire, qu'il sache que son oraison ne sera pas sans fruit. Ecoutez à ce sujet l'exemple rapporté par le P. Rodriguez, de la Compagnie de Jésus[1]. Un jour que saint Ignace et ses compagnons voyageaient à pied, selon leur coutume, portant chacun leur sac sur le dos, ils rencontrèrent un paysan, qui, ayant compassion de les voir en cet état, les supplia de lui donner leurs hardes à porter ; il fit tant d'instances, qu'ils furent contraints de céder à ses désirs. Ils continuèrent leur chemin de la sorte ; et le bon homme qui voyait que les pères, arrivant dans une hôtellerie, tâchaient aussitôt de trouver quelque coin pour se recueillir devant Dieu, en faisait autant, et cherchait aussi un endroit écarté pour se mettre à genoux comme eux. Ils lui demandèrent un jour ce qu'il faisait dans son coin : Je ne fais autre chose, répondit-il, que de dire au bon Dieu : Seigneur, ces gens-ci sont des saints, et je suis leur bête de somme ; je ne suis pas capable de faire oraison, mais cependant je veux faire ce qu'ils font. Voilà ce que je dis à Dieu, et rien de plus. — Or, on remarque que cet homme profita tellement par le moyen de cet

[1] Rodriguez, Traité de l'Oraison, ch. 19.

exercice continuel qu'il parvint à exceller dans l'oraison et la spiritualité.

Cet exemple est bien propre à encourager tout le monde. Allez donc aussi assister tous les dimanches à la méditation ; mettez-vous avec les autres et dites : Seigneur, je ne suis qu'une brute ; je ne sais pas faire oraison, mais je veux faire ce que font mes confrères ; — et n'en doutez pas, Dieu vous éclairera, et vous ferez une excellente oraison.

Bénies donc soient les confréries qui ouvriront leurs oratoires à la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie, ou plutôt qui en embrasseront les règles, ce qui peut se faire sans qu'il en résulte aucun trouble pour leurs offices accoutumés. Qu'elles soient persuadées qu'en adoptant la pratique de l'oraison mentale tous les dimanches soir, et celle du Chemin de la Croix tous les vendredis, elles feront de leurs oratoires des séminaires de sainteté. Je le répète encore une fois, par cette manière de prier si douce et si facile, on verra bientôt la réforme des mœurs s'introduire partout, dans les villages et dans les cités populeuses. Des missionnaires d'un institut différent du mien, ayant donné la mission dans des lieux où nous avions établi et mis en train la congrégation sous le titre de Petite Couronne, nous ont assuré avoir remarqué que les hommes qui en fréquentaient assidûment les exercices du dimanche soir vivaient comme des anges, éloignés du péché et tout adonnés aux œuvres de piété. Cet exemple les a même portés à instituer eux-mêmes notre congrégation dans leurs missions. Je prie Dieu d'éclairer tout le monde sur un si grand bien, et de susciter des directeurs zélés qui prennent à cœur une œuvre si salutaire. Oh ! quel bien il en résulterait pour les fidèles, quel bien !...

§ II.

LA LECTURE SPIRITUELLE.

7. Une seconde règle des plus importantes qu'il y aura à observer dans notre congrégation, c'est de faire tous les jours, sauf empêchement, une lecture spirituelle d'une demi-heure, ou au moins d'un quart d'heure, particulièrement les jours fériés et le soir en hiver. La lecture des livres de piété est sœur de l'oraison mentale. Les Saints en faisaient leurs délices. Saint Bernard avoue qu'il trouvait plus de charmes dans la lecture que dans l'oraison, et cédant à cet attrait, il passait quelquefois un temps si considérable à lire qu'il ne lui en restait guère pour méditer. Je ne crois pas que la lecture des livres de piété produise le même effet sur vous ; mais je voudrais au moins que vous en fissiez tous les jours votre récréation spirituelle pendant l'espace d'une demi-heure, lorsque vous ne serez pas empêché. Si vous avez un enfant qui sache lire, faites-lui faire la lecture en présence de toute la famille ; sinon, faites-la vous-même. Avant de commencer, invoquez les lumières de l'Esprit-Saint, en récitant le *Veni Creator ;* puis lisez sans précipitation, sans vaine curiosité, et arrêtez-vous de temps en temps pour réfléchir sur ce qui vous frappe. Vous reconnaîtrez bientôt les grands avantages que votre âme retirera de cette pratique.

Dieu nous dit dans les saintes Ecritures qu'il n'y a point de trésor comparable à un ami fidèle : *Amico fideli nulla est comparatio*[1]. Et quel est l'ami le plus fidèle que nous puissions avoir en ce monde ? C'est un bon livre ; car il

[1] Eccl. 6, 15.

nous accompagne partout où nous voulons, il nous dit la vérité avec une douce liberté, il nous parle clairement, sans flatterie, sans intérêt, sans contention. Quelle ne serait donc pas votre insouciance si, pouvant vous procurer un ami si fidèle, vous ne vous en mettiez pas en peine! Quiconque veut faire des progrès dans le chemin de la vertu, dit saint Isidore, ne trouvera pas de moyen plus efficace que la méditation et la lecture des livres de piété[1] ; par la raison que ces sortes de livres éclairent l'entendement, dissipent les nuages de l'ignorance, mettent un frein aux passions, répandent leur lumière dans nos esprits, embrasent nos cœurs des douces flammes de l'amour divin. De là vient que saint Ignace de Loyola et saint Jean de Dieu achetaient une multitude de ces livres édifiants, et les portant avec eux de ville en ville, les faisaient vendre à bas prix afin que tous les fidèles en fussent pourvus; par ce moyen ils gagnèrent beaucoup d'âmes à Dieu.

Que si vous désiriez savoir quels sont les livres dont vous pourriez tirer le plus de profit, je vous citerai la réponse de saint Philippe de Néri : « Lisez, disait-il, les livres qui commencent par la lettre S.[2] » Il voulait dire les livres composés par des Saints, ou au moins par des personnes d'une grande piété et très-versées dans les matières spirituelles. A cela je joindrai l'indication de quelques livres qui jouissent d'un grand crédit; ce sont :

Le livre des Exercices spirituels, de saint IGNACE.

Les Chroniques de l'Ordre séraphique.

Les œuvres de saint FRANÇOIS DE SALES, particulièrement l'*Introduction à la Vie dévote.*

Les œuvres de sainte TÉRÈSE.

[1] S. ISIDOR. lib. 2. *Sent.* cap. 8. [2] *In ejus vita.*

Le petit livre de l'*Imitation,* de THOMAS A KEMPIS.

Le Mépris du monde, du célèbre DIÉGO STELLA.

Les OEuvres du père LOUIS DE GRENADE.

L'Épouvante du pécheur.

Le Combat spirituel, du père SCUPOLI, dont saint François de Sales faisait tant de cas.

Le Miroir qui ne trompe pas, avec les autres ouvrages du père PINAMONTI ;

Et surtout *La Balance du Temps ou le discernement entre le temporel et l'éternel,* du père NIEREMBERG[1].

Que de Saints ne vénérons-nous pas sur nos autels qui ont dû leur conversion et leur sanctification à un bon livre!...

8. Laissons de côté un saint Fulgence, un saint Augustin, un saint Ignace de Loyola, un bienheureux Jean Colombino et tant d'autres, qui commencèrent à mener une vie sainte après s'être appliqués sérieusement à la lecture d'un saint livre, et bornons-nous à rappeler l'impression profonde que produisit sur un personnage auguste l'ouvrage du père Nieremberg, que nous venons de mentionner. C'est ce livre en effet qui rendit si admirable aux yeux du monde entier l'illustre et infortuné monarque Jacques II, roi d'Angleterre, d'Ecosse et d'Irlande. Ce prince, dans son exil, faisait ses délices de la lecture de livres de piété, mais son livre de prédilection était *La Balance du Temps, ou la différence entre le temporel et l'éternel.* C'est là qu'il puisa ces sentiments qui en firent un prodige de constance dans la foi, un modèle de fidélité à Dieu et à son Eglise. Vivement pénétré des maximes éternelles que ce livre imprime dans le cœur de tous ceux

[1] Joignons-y aujourd'hui les OEuvres du B. Léonard lui-même, et celles de saint Alphonse de Liguori.

qui le lisent, il professait avoir les plus grandes obligations envers le prince d'Orange, qui, en lui ravissant trois royaumes temporels, l'avait mis en état d'en conquérir un d'une valeur infiniment supérieure, savoir le royaume éternel ; aussi recommandait-il tous les jours ce prince à Dieu d'une manière spéciale. Un jour, un des seigneurs de sa cour qui l'avaient suivi en France lui fit part d'une peine qui le tourmentait beaucoup et l'empêchait de dormir : « Je vous trouverai bien un remède efficace et salutaire, lui dit le roi : » et s'étant fait apporter l'ouvrage du père Nieremberg : « Prenez ce livre, mylord, ajouta-t-il, lisez-le avec attention, et je vous promets que vous dormirez d'un paisible sommeil. » Il voulait par là lui faire comprendre que rien n'est plus propre à procurer la paix et le repos de l'âme que le mépris des choses temporelles, et la méditation des vérités éternelles, dont ce livre nous pénètre[1]. Profitez d'un si bel exemple, et en vous faisant inscrire dans notre Congrégation, proposez-vous d'observer fidèlement la règle qui prescrit de lire au moins tous les jours un chapitre de quelque livre de piété ; ainsi vous pourrez espérer vous aussi de devenir un saint, avec la grâce de Dieu.

9. Quant à ceux qui ne savent pas lire, tels que beaucoup de villageois, d'artisans et autres, comme il peut s'en trouver dans notre Congrégation, laquelle s'ouvre aux personnes de toute condition, pourvu que ce soient d'honnêtes gens, il est manifeste que la présente règle ne leur est point applicable. Ce qui est certain, c'est que pour suppléer à la lecture spirituelle qu'ils ne peuvent faire par eux-mêmes, ils doivent être d'autant plus diligents à se rendre à temps aux réunions du dimanche, pour assister à

[1] P. Franc. Brer., *Abrégé de la Vie de Jacques II.*

la lecture qui s'y fait en commun, et tâcher de retenir quelque exemple, ou quelque pensée qui les frappe davantage, afin de la ruminer dans leur esprit pendant la semaine suivante. Je ne crains pas de dire qu'ils auront plus de mérite que ceux qui savent lire, si, chaque jour, tout en travaillant, ils gardent le silence pendant un quart d'heure pour réfléchir à cette vérité ou à cet exemple qu'ils auront retenu de la lecture du dimanche. Je dis que parfois ils auront plus de mérite que ceux qui savent lire, parce que pour eux la lecture fait place à des considérations pratiques, souvent plus salutaires que la méditation elle-même, et que l'on peut faire d'ailleurs soit en travaillant, soit assis, soit en voyageant. Il est bon de procéder dans cet exercice par voie d'examen en s'interrogeant soi-même, comme le faisait saint Bernard : *Bernarde, ad quid venisti?* « Bernard, pourquoi es-tu venu ici ? » De même, celui qui a été frappé de quelque vérité dans la lecture du dimanche s'en fera l'application à lui-même, en se demandant intérieurement : « Qu'est-ce que je fais? à quoi pensé-je ? comment est-ce que je vis? qu'en sera-t-il de moi si je ne prends une sérieuse résolution? est-ce bien vrai tout ce que j'ai entendu? » et qui se mettra ensuite à réfléchir aux moyens les plus propres de changer complètement de vie. Cet entretien journalier avec soi-même, ne fût-il que d'un quart d'heure, sans passion et pour ainsi dire de sang-froid, sera déjà un excellent moyen de se déterminer à de généreuses résolutions. « L'esprit de réflexion, dit saint Augustin, est le principe de tout bien : » *Intellectus cogitabundus est principium omnis boni.* Que personne, par conséquent, quel qu'il soit, ne se dispense d'un moyen si puissant et si efficace pour arriver à une réforme totale de sa conduite.

§ III.

LE CHOIX D'UN CONFESSEUR.

10. La troisième règle dont nous avons à parler est celle qui prescrit à nos confrères le choix d'un confesseur ferme, à qui ils ouvriront leur cœur ingénument, et de qui ils s'approcheront fréquemment pour recevoir le sacrement de pénitence; pourvu, bien entendu, qu'ils puissent commodément se procurer un tel confesseur.

Quiconque voudra s'inscrire dans notre Congrégation, devra prendre la résolution d'embrasser une vie nouvelle, et pour débuter avec ferveur, il est invité à faire en premier lieu une exacte confession générale, afin de confondre le démon, qui ne manquera pas de traverser son dessein de mille manières. Qu'il soit persuadé que cette confession une fois faite, il en ressentira une grande paix au fond du cœur. Ensuite, pour combattre victorieusement l'ennemi infernal, qu'il s'arme de pied en cap de saintes pensées, comme celles que je vais exposer. Premièrement qu'il se mette devant les yeux cette maxime du Sauveur : *Quid prodest homini si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur*[1]? « Que sert à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme? » Figurez-vous que vous soyez élevé aux postes les plus sublimes, général, président, confident intime d'un monarque; supposez que vous possédiez des richesses immenses, les trésors les plus précieux, les dignités les plus éminentes, les honneurs les plus éclatants : lorsque l'heure suprême sonnera, *quid prodest*? A

[1] Matth. 16, 26.

quoi tout cela vous servira-t-il? Supposons que vous arriviez sain et robuste jusqu'à l'âge de cent ans, que jusqu'alors vous nagiez dans les délices et dans l'abondance de tous les biens que votre cœur peut désirer; lorsque l'heure suprême sera venue, ces mots retentiront de nouveau à vos oreilles ; *Quid prodest?* A quoi tout cela vous servira-t-il? A quoi? à rien, si ce n'est à vous rendre la mort plus amère et plus agitée. Ah! le temps consacré au service de Dieu vous servira seul à cette heure d'où dépend l'éternité.

11. Ici veuillez rentrer en vous-même pour répondre à mes questions : Quel genre de vie menez-vous? que faites-vous? à quoi pensez-vous? Hélas! vous êtes continuellement absorbé par de viles préoccupations d'intérêts et par les embarras de ce monde. S'agit-il de vous procurer quelque avantage temporel? le temps ne vous manque jamais; et vous ne sauriez pas trouver un jour pour assurer cette grande affaire qui devrait vous tenir à cœur plus que tout le reste, je veux dire le salut de votre âme. Presque toute votre vie s'est passée à former de vains désirs, de vagues espérances de servir Dieu ; et si parfois vous avez excité dans votre cœur une fervente résolution de vous y adonner tout de bon, ce n'a été qu'un éclair passager, jamais vous n'avez mis la main à l'œuvre. Puis vous êtes de ces gens qui, avec un chapelet récité à la hâte, une messe basse et des plus courtes, et quelques pratiques de piété observées par routine, prétendent tenir déjà le paradis en main. Mais, grand Dieu! n'êtes-vous donc pas effrayé de cette parole du Sauveur : « Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite : « *Contendite intrare per angustam portam*[1]? Certes, c'est vous dire

[1] Luc. 13, 24

bien clairement que pour arriver au ciel il faut faire de grands efforts. Et sainte Térèse ne répète-t-elle pas que dans le principe il importe essentiellement, absolument d'avoir une résolution ferme, inébranlable de se donner à Dieu[1] ? Un soldat qui ne s'élance pas avec ardeur au-devant de l'ennemi et qui n'est pas déterminé à risquer sa vie pour le service de son prince, ne remportera jamais la victoire. Voulez-vous triompher de vos ennemis? il faut que vous ayez un cœur grand, généreux, prêt à sacrifier fortune, honneur et vie pour vous consacrer entièrement au service de Dieu.

12. Voilà les salutaires maximes que vous devez avoir devant les yeux en vous enrôlant dans la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie; et quel est le moyen le plus propre de vous en bien pénétrer? C'est un bon confesseur. Oui, un bon confesseur, un homme expérimenté, sage et prudent, dont le choix est surtout nécessaire dans les commencements d'une vie dévote. « C'est ici, selon saint François de Sales, l'avertissement des avertissements ; » et il ajoute : « Pour cela, choisissez-en un entre mille, dit Avila ; et moi je dis, entre dix mille, car il s'en trouve moins que l'on ne saurait dire qui soient capables de cet office : il le faut plein de charité, de science et de prudence ; si l'une de ces trois parties lui manque, il y a du danger[2] » de le prendre pour guide de votre âme.

C'est ce qu'éprouva un gentilhomme fort adonné à l'usure. Sans nul propos de restituer les gains illicites qu'il avait réalisés par cet injuste trafic, il alla un jour trouver un vertueux confesseur qui lui différa l'absolution. Le malheureux taxant le confesseur de scrupule exagéré, en chercha un autre, et fit si bien qu'il trouva un religieux

[1] *Le Chemin de la perf.*, ch. 21.
[2] S. Fr. de Sales, *Introd. à la Vie dévote,* part. I, ch. 4.

qui lui donna l'absolution en toute simplicité. Le gentilhomme en fut tellement satisfait qu'il le choisit pour son confesseur ; il lui faisait force présents et l'invitait fréquemment à sa table. Or, un soir qu'ils avaient soupé ensemble, le religieux s'en étant retourné à son couvent, le gentilhomme se retira de son côté pour prendre son repos ; mais voilà qu'au moment de se mettre au lit il est atteint d'un coup d'apoplexie qui l'étend raide mort par terre. A l'instant même où il expirait, le confesseur se trouva appelé en toute hâte par deux individus qui paraissaient être les serviteurs du défunt, tandis qu'en réalité c'étaient deux démons ; il arriva sur-le-champ, et comme il montait, le gentilhomme en robe de chambre se présenta en haut de l'escalier comme pour le saluer : « Vous m'avez joué un tour, lui dit le religieux en le voyant. Dieu soit loué ; il n'y a donc rien de vrai dans la funeste nouvelle qu'on m'avait apportée, en disant que vous étiez dans un état désespéré. » — « Tellement désespéré, reprit le gentilhomme, que je brûle déjà en enfer pour m'être toujours mal confessé, et toi tu vas me suivre pour m'avoir toujours absous indûment. » A ces mots, l'un des démons dont nous avons parlé saisit le gentilhomme, et l'autre le religieux, et ils les entraînèrent corps et âme au fond des abîmes de l'enfer, où pendant toute l'éternité ils porteront la peine de tant de sacrements indignement profanés[1].

13. Dites-nous encore après cela : Pour moi tous les confesseurs sont bons. Je veux bien croire que tous les confesseurs soient bons ; mais parmi les bons il y en a de meilleurs ! Chose étrange ! si vous avez un procès d'où dépende une partie de votre fortune, vous cherchez

[1] SEGNERI, *Le Chrétien instr.* p. 17.

l'avocat le plus habile, le plus expérimenté, afin d'en assurer le succès, n'est-il pas vrai? Et pour gagner ce grand procès où votre éternité est en jeu, vous ne vous mettriez pas en peine? Et vous vous borneriez à dire : pour moi tous les confesseurs sont bons? Encore une fois, je veux bien que tous soient bons; mais tous n'ont pas ce don particulier de Dieu qui est nécessaire pour guider les âmes dans la voie la plus sûre. Sainte Térèse se plaignait que certains confesseurs lui eussent causé un grand dommage spirituel. Je vous recommande donc instamment le choix d'un bon confesseur, et lorsque vous l'aurez trouvé, ouvrez-lui votre cœur sans détour : *Effunde sicut aquam cor tuum,* vous dit le Seigneur par la bouche du prophète Jérémie[1]. De même que lorsqu'on épanche par terre de l'eau contenue dans un vase, il n'en reste plus rien sur les parois du vase; ainsi en rendant compte de votre conscience à votre père spirituel, vous devez tout lui déclarer nettement, le bien comme le mal.

14. Mais, mon père, je ne sais que dire. — Je vais vous indiquer la matière. Déclarez, en premier lieu, tous les péchés que vous connaissez; s'il s'agissait de péchés graves, un seul que vous cacheriez volontairement serait cause de votre perte éternelle, parce que vous commettriez un grand sacrilége. Déclarez aussi les péchés véniels que vous commettez avec le plus d'advertance, et particulièrement ceux dans lesquels vous tombez par habitude. Quoiqu'il n'y ait pas précisément obligation de les dire à confesse, il est toujours excellent de le faire, et il pourrait résulter un grave dommage pour votre âme de la pratique contraire. Manifestez les tentations qui vous assaillent, les passions qui vous agitent, et surtout votre

[1] Jerem. 2, 19.

passion dominante. Faites connaître, en second lieu, les occasions et les dangers qui résultent soit de vos occupations, soit des lieux et des personnes que vous fréquentez. Découvrez, troisièmement, votre désir de changer de vie ou de faire choix d'un état, si vous ne l'avez pas encore fait; car ce choix est de la plus grande importance et il ne doit point s'effectuer sans le conseil d'un confesseur instruit. Quatrièmement, manifestez-lui les bonnes œuvres que vous pratiquez, les bons désirs que vous nourrissez au fond du cœur, vos oraisons, vos mortifications, les salutaires inspirations que Dieu daigne vous envoyer de temps en temps. Cinquièmement, exposez-lui la vie que vous menez journalièrement, en lui demandant de vous prescrire ce que vous devez faire tous les ans, tous les mois, tous les jours, pour vivre en bon chrétien. Enfin, lorsque vous ne trouverez pas autre chose à dire, priez-le en qualité de directeur de votre âme, de vous parler clairement et de vous dire ce que vous avez à faire pour vous sauver : *Magister quid faciendo vitam æternam possidebo*[1] ?

§ IV.

LA FRÉQUENTATION DES SACREMENTS.

15. Le point le plus essentiel que vous ayez à régler avec le concours de votre confesseur, c'est la fréquentation des sacrements ; c'est là une des règles les plus importantes de notre Congrégation. Toutes les autres pratiques de piété, telles que le chapelet, les visites d'églises, les jeûnes, les disciplines et autres mortifications sont des

[1] Luc. 10, 29.

œuvres bonnes et salutaires ; mais la fréquentation des sacrements est le fondement de la vie spirituelle, et il n'est rien que le démon redoute davantage, rien qui le mette plus en fureur que de voir une âme s'approcher régulièrement des sacrements. Un prêtre d'une éminente piété, étant occupé à exorciser un possédé, força le démon à dire quelle était la chose qui lui déplaisait le plus dans un chrétien, et déjouait plus efficacement ses ruses. Après avoir témoigné beaucoup de répugnance, l'esprit malin répondit enfin : « Il n'y a rien dans l'Eglise de Dieu qui détruise et anéantisse nos forces comme la fréquente confession.[1] » C'est aussi ce qu'il cherche à empêcher par de vaines illusions et de fallacieux prétextes. Vous en aurez fait l'expérience plus d'une fois : jamais vous ne semblez rencontrer plus d'obstacles, plus de difficultés que lorsque vous devez aller à confesse ; de là vient que vous cédez facilement, que vous remettez de jour en jour, de mois en mois, et que peut-être même vous différez jusqu'à l'année suivante ; les jours fériés sont d'ailleurs pour vous les jours les plus occupés ; vous avez alors vos comptes à mettre en ordre, vos affaires à débrouiller, des lettres à écrire ; et votre âme ?... Chaque mois compte sept cents heures et plus ; comment donc ne pourriez-vous pas, un jour ou l'autre, prendre deux heures, que vous consacreriez à faire une bonne confession et une sainte communion ? Vous ne laissez jamais passer huit jours sans faire nettoyer, épousseter votre chambre ; est-ce que votre âme par hasard mériterait moins de soins que le pavement que vous foulez aux pieds ?

16. Il en est qui se persuadent que le sacrement de

[1] Cæsar. lib. 11, cap. 18.

pénitence n'est fait que pour purifier l'âme des fautes graves, et si parfois ils remarquent un prêtre ou un séculier qui s'en approche plus souvent que de coutume, ils le critiquent et s'en moquent, ils le tiennent pour un homme d'une conscience scrupuleuse ou relâchée. Oh! quelle erreur!... Que de Saints, que de serviteurs de Dieu, comme on le voit dans leur vie, se confessaient jusqu'à deux et trois fois par jour! ils n'avaient cependant pas matière nécessaire de confession, ni la conscience chargée de fautes graves. — Mais s'ils n'avaient pas de matière nécessaire, ni de péchés graves à confesser, de quoi donc se confessaient-ils bien? — Cette question accuse votre aveuglement. Ces serviteurs de Dieu, par humilité ou par zèle, et afin de rendre leurs âmes de plus en plus pures, se confessaient des moindres imperfections, et en finissant ils déclaraient, pour matière suffisante d'absolution, quelque péché de leur vie passée déjà confessé antérieurement, en ayant soin d'en concevoir une sincère contrition; de cette manière ils recevaient le sacrement avec fruit, et augmentaient continuellement en eux la grâce. Or, ce que nous avons de plus important à faire en cette vie, c'est bien d'accroître la grâce le plus que nous pouvons, car plus nous croîtrons en grâce ici-bas, plus nous acquerrons de titres à la gloire dans le ciel. Et quel est le moyen le plus efficace d'augmenter la grâce en nous? C'est la fréquentation des sacrements, particulièrement de la pénitence et de l'Eucharistie, pourvu qu'on ait soin de les recevoir avec les dispositions requises, et non pas avec une coupable négligence et comme par routine.

17. Mais pour éclairer encore mieux ce sujet, il faut savoir que tous les sacrements confèrent deux sortes de grâces accidentellement distinctes, savoir la grâce sanc-

tifiante et la grâce sacramentelle. La grâce *sanctifiante* est une qualité surnaturelle qui rend notre âme participante de la beauté même de Dieu, et par suite la rend agréable à ses yeux et chère à son cœur. La grâce *sacramentelle* consiste dans certains secours spéciaux qui accompagnent la grâce sanctifiante, et sont nécessaires pour nous faire atteindre la fin pour laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué les sacrements.

Cette notion générale de la grâce étant posée, sachez que, quand vous vous confessez, vous recevez la grâce sanctifiante, ou en d'autres termes, votre âme devient belle, agréable et chère à Dieu; que si en outre vous avez le bonheur de communier, cette beauté devient encore beaucoup plus éclatante. La grâce sanctifiante est un ornement tel que lorsqu'une âme en est revêtue, particulièrement au moyen de la divine Eucharistie, il n'est aucune beauté dans le ciel, ni sur la terre, qui l'égale ou ne s'éclipse devant elle. Elle surpasse l'éclat des étoiles, la beauté des cieux et celle des anges eux-mêmes, à ne considérer les anges que selon leurs perfections naturelles. C'est ce qu'enseigne l'illustre docteur saint Augustin : *Non solum omnia sidera, et omnes cœlos, verum etiam omnes angelos gratia supergreditur*[1]. Et remarquez qu'on peut recevoir cette grâce sanctifiante, non pas une fois seulement, mais aussi souvent que l'on se confesse et que l'on communie dignement. Qui pourrait dire après cela combien est ravissante aux yeux de Dieu une âme qui, dans le cours de sa vie, a multiplié ses confessions et ses communions toujours en état de grâce ! Oui, elle est ravissante ; Dieu même en est épris en la contemplant, comme il le proclame à deux reprises dans un mouvement d'admira-

[1] S. Aug. lib. 2, *ad Bonif.*

tion : *Quam pulchra es, amica mea, quam pulchra es*[1] ! « Que vous êtes belle, ô ma bien-aimée, que vous êtes belle ! » Et il déclare par deux fois que la vivacité de l'amour a blessé son cœur : *Vulnerasti cor meum, soror mea sponsa, vulnerasti cor meum*[2]. Comprenez d'après cela le préjudice immense que vous vous faites lorsque, par pure paresse, vous omettez la confession et la communion. Malheureux que vous êtes ! les anges en pleureraient s'ils étaient capables de pleurer, en voyant votre inconcevable aveuglement.

18. Ajoutez qu'en omettant la confession et principalement la communion par négligence ou par tiédeur, non-seulement vous vous privez d'une augmentation de grâce sanctifiante, qui rendrait votre âme plus belle devant Dieu, mais qu'en outre vous vous privez aussi des grâces sacramentelles qui produiraient des effets admirables dans votre âme. Je ne puis vous énumérer tous ces effets, je dépasserais les limites de cet écrit ; je me bornerai donc à en indiquer un seul, c'est que la grâce sacramentelle conserve votre âme saine et robuste, pour la faire avancer généreusement dans le chemin de la vertu. Il est deux maladies terribles qui troublent la santé de l'âme, savoir le péché véniel et le péché mortel. Le péché véniel parce qu'il diminue la ferveur de la charité, cette ferveur qui la fait agir avec force ; et le péché mortel qui éteint tout à fait la charité dans une âme, comme vous le savez. Or, un remède puissant contre ces deux maladies, c'est l'Eucharistie, parce qu'elle enlève et efface tous les péchés véniels, et nous préserve des péchés mortels.

Ne pensez pas que ce que j'avance ici ne repose que sur quelque opinion probable des théologiens, non ;

[1] Cant. 4, 1. [2] Ib. ỷ. 9.

c'est la doctrine authentique, irréfragable du saint Concile de Trente, qui affirme que « notre divin Sauveur a voulu que cet adorable sacrement fût reçu comme un antidote par lequel nous fussions délivrés de nos fautes journalières, et préservés des péchés mortels » : *Sumi voluit Sacramentum hoc... tamquam antidotum, quo liberemur a culpis quotidianis, et a peccatis mortalibus præservemur*[1].

Mais comment cela se fait-il? me dira quelqu'un; je fréquente la confession aussi bien que la communion, et je me trouve plus froid et plus fragile que jamais : d'où peut donc provenir tant de froideur? — Je vais vous l'apprendre. Il y avait une personne qui se confessait et communiait fréquemment, mais sans faire aucun progrès dans la vertu; craignant pour cette raison d'avoir sur la conscience quelque faute cachée qui mît obstacle aux effets du sacrement, elle s'examina longuement, et n'ayant rien trouvé de grave, elle communiqua sa peine à sainte Brigitte. Celle-ci ayant eu recours à Dieu, apprit par révélation que la cause du peu de fruit que cette personne-là avait retiré jusqu'alors de ses communions, c'était qu'elle ne s'était jamais préparée comme elle l'aurait dû à la réception de cet auguste sacrement : *Quia non se præparavit ut debuit*[2]. Voilà la cause pour laquelle on ne retire guère de fruit de tant de confessions et de communions; c'est qu'on ne reçoit pas ces sacrements avec la préparation voulue.

19. Mais quelle doit être cette préparation pour recevoir non-seulement une augmentation de la grâce sanctifiante, mais aussi la grâce sacramentelle avec les effets qu'elle produit, et dont le premier est de ranimer le feu

[1] *Conc. Trid.*, sess. 13, cap. 2.

[2] ENGELGRAVE, part. 2, Dom. 2 post. Pent.

de la charité qui consume les fautes vénielles et nous préserve des péchés mortels? — Il y aurait ici beaucoup de choses à dire, mais pour être bref, je me bornerai à deux dispositions seulement, savoir une foi vive et un désir ardent de recevoir ce divin Sacrement.

En premier lieu, une foi vive, active, agissante ; telle est la préparation pratique que vous devez apporter à une si sainte action. Je vous conseille d'abord de faire précéder la communion de la confession sacramentelle, lors même que votre conscience ne vous reproche aucune faute grave, et cela afin d'augmenter en vous la grâce de plus en plus, et de purifier votre âme de ses plus légères souillures. Puis, recueilli en vous-même, dites-vous avec les sentiments d'un tendre amour : Je vais présentement recevoir mon aimable Jésus, vrai Dieu et vrai homme, mon Père, mon Sauveur, mon Roi; en un mot, mon souverain bien. Je crois fermement, quoique mes yeux et mes autres sens ne puissent atteindre à la sublimité de ce mystère, et que ma raison en soit comme écrasée, je crois fermement que, sous ces espèces visibles, réside véritablement et réellement le corps très-saint, très-parfait de Jésus, ce corps qui fut formé dans les chastes entrailles de Marie, le corps le plus beau, corps glorieux, immortel ; le corps de celui-là même qui naquit à Bethléem et fut annoncé aux bergers, qui conversa avec les docteurs et donna tant de preuves d'une sagesse surhumaine ; de celui qui par son seul attouchement guérit une infinité de malades, et parcourut la Palestine en marquant tous ses pas par de nouveaux bienfaits : *Pertransiit benefaciendo et sanando omnes*[1]; ces mêmes yeux qui, d'un regard plein d'amour, convertirent saint Pierre ; cette

[1] Act. 10, 38.

langue dont il fut dit : *Verba vitæ æternæ habes*[1] : « Vous avez les paroles de la vie éternelle ; » ces pieds qui furent arrosés des larmes de Madeleine ; ce sang précieux qui fut répandu dans la Circoncision, au jardin des Olives, sur le Calvaire. Je reçois pareillement l'âme très-sainte de mon divin Jésus, la plus excellente, la plus sainte, la plus parfaite de toutes les créatures, bien supérieure même à l'auguste Vierge Marie. Outre le corps, le sang et l'âme de Jésus-Christ, je crois fermement que je reçois la seconde personne de l'adorable Trinité, unie par un nœud admirable et indissoluble à cette humanité sacrée tout entière. Et comme, par une concomitance essentielle, le Père et le Saint-Esprit sont inséparables du Fils, je crois fermement que je reçois dans ma pauvre âme les trois personnes divines, qui daignent loger sous ce misérable toit et se faire les hôtes de cette maison de boue. Je le crois, oui, je le crois. — Excitez vivement votre foi, puis laissez agir la volonté, et elle se répandra en sentiments et en affections de crainte et de respect, de confiance et d'amour. Si chaque fois que vous vous approchez de la sainte Table, vous avez soin d'exciter en vous cette foi vive et animée, oh ! quelle merveilleuse augmentation de grâce vous remporterez de ce divin Sacrement !

20. Si à une foi vive vous joignez un ardent désir, un désir amoureux de cette nourriture céleste, alors surtout vous doublerez l'augmentation de la grâce et de la charité dans votre cœur. Contemplez l'exemple des saints et vous trouverez que tous se consumaient du désir qu'ils avaient de se nourrir de ce pain de vie. Je n'en mettrai qu'un seul exemple sous vos yeux et je suis certain que vous ne pourrez retenir vos larmes.

[1] Joan. 6, 69.

Le glorieux martyr saint Lucien, évêque de Nicomédie, fut jeté dans un cachot avec tous ses prêtres. Les chrétiens affligés au plus haut point se montraient inconsolables ; mais pourquoi ? Ecoutez et vous allez comprendre. A force d'argent, ils gagnèrent les gardes de la prison, et tous allèrent visiter leur bien-aimé pasteur. En le voyant, à la faible lueur d'une lampe, étendu par terre, étroitement lié et chargé de chaînes, tous éclatèrent en sanglots. « Mes chers enfants, dit le Saint, pourquoi pleurez-vous? Réjouissez-vous plutôt avec moi et baisez mes chaînes ; elles retiennent mon corps captif, il est vrai, mais elles font ma joie, parce que bientôt elles m'ouvriront les portes du ciel. » — « Ah ! saint père, répondirent ces pieux fidèles, ce ne sont pas vos souffrances qui nous arrachent des larmes, car nous savons très-bien qu'elles vous sont chères ; mais nous pleurons en pensant que demain revient le jour solennel de l'Epiphanie, et tandis que vous êtes prisonnier avec tous vos prêtres, qui nous procurera le bonheur de recevoir la sainte communion ? Oui, la cause de notre douleur, c'est de nous voir privés de ce divin Sacrement. » Le Saint fut attendri jusqu'aux larmes en voyant ces ardents soupirs des fidèles pour la communion, et leur dit avec une vive émotion : « Ne pleurez plus, mes bien-aimés enfants ; revenez demain avec tout ce qui est nécessaire pour le saint sacrifice et je vous consolerai. » Heureux de cette promesse, les fidèles s'en retournèrent chez eux et, après avoir passé la nuit en oraison, dès le point du jour ils se transportèrent à la prison, où le Saint les accueillit avec joie et se prépara à célébrer le redoutable sacrifice. Mais comment ? sur quel autel? Ecoutez, rien de plus touchant. Le saint évêque était étendu par terre, et ne pouvait mouvoir que les bras ; il se fit donc un autel de sa poitrine, y étendit le

corporal, prit le calice et la patène et célébra ainsi les saints Mystères, étant couché sur le dos.

Oh! si les chrétiens de nos jours eussent vu la dévotion de ces fidèles, qu'ils eussent rougi de honte et de confusion en réfléchissant à leur peu de respect lorsqu'ils assistent au divin sacrifice! qu'ils eussent été édifiés de voir ces fervents chrétiens tous inclinés jusqu'à terre et fondant en larmes, puis, au moment de la communion, le visage tout enflammé, le cœur embrasé des plus ardents désirs, recevant de la main du saint Evêque le pain de vie après lequel ils soupiraient! Je ne saurais vous rendre les sentiments de reconnaissance et de componction qui pénétraient ces saintes âmes ; mais je vous dirai bien que tous fondaient en larmes, que tous exhalaient avec d'ardents soupirs le feu de la charité qui embrasait leur cœur, que tous, uniquement attentifs à louer, à bénir la bonté infinie de cet hôte divin, lui consacraient la journée tout entièrre ne s'entretenant que de lui, et dirigeant vers lui toutes leurs pensées et toutes leurs affections. Telle était la communion de ces premiers chrétiens ; aussi n'est-il pas étonnant qu'ils fussent tous si courageux et si constants à verser leur sang pour Jésus-Christ[1].

Examinez maintenant si chaque fois que vous vous êtes approché du tribunal de la pénitence et de la sainte Table, vous y avez apporté une foi vive, un cœur enflammé d'un ardent désir de recevoir ce pain des Anges. S'il en est ainsi, quelle abondance de grâces n'en avez-vous pas recueillie! Sinon, songez au moins à prendre pour l'avenir une bonne et généreuse résolution.

21. Mais si vous me le permettez, je vous suggèrerai la résolution la plus convenable que vous ayez à prendre. et

[1] In ejus vita.

soyez persuadé qu'elle tournera à votre avantage spirituel et à la plus grande gloire de Dieu. Si donc vous voulez vous habituer à fréquenter les Sacrements avec les dispositions requises, inscrivez-vous dans la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie, où l'on s'approche des Sacrements avec une assiduité admirable et une dévotion exemplaire. En vertu de la Règle, tous les associés doivent se confesser une fois par mois, et communier tous ensemble, de la manière qui sera indiquée ci-après ; par convenance, ils le font en outre tous les quinze jours, particulièrement aux fêtes de la sainte Vierge et des saints Apôtres, et par conseil, tous les huit jours. Voyez d'après cela si notre Congrégation n'est pas une école de perfection. Réunissez tous les moyens de sanctification qui s'y pratiquent assidûment : Oraison mentale, Chemin de la Croix, lectures spirituelles, fréquentation des Sacrements, choix d'un bon confesseur, observance d'une Règle qui tend efficacement à former un parfait chrétien. N'est-ce pas là, avouez-le, le chemin royal qui mène au ciel, ou plutôt une machine céleste capable de renverser l'enfer?

Le point capital toutefois, si vous entrez dans l'association, c'est que vous le fassiez avec une résolution noble et généreuse, je veux dire, que vous soyez bien disposé à en fréquenter les exercices sans en omettre aucun, et particulièrement à ne pas vous dispenser de recevoir les Sacrements sans une véritable et absolue nécessité. Car Dieu vous ayant appelé dans cette sainte Compagnie par un effet de sa miséricorde, si ensuite vous lui tourniez le dos par pure tiédeur, et que vous devinssiez négligent dans la fréquentation des Sacrements, vous provoqueriez son ressentiment. Lisez à ce sujet le fait excessivement étrange rapporté par Pallade et par saint Antonin[1].

[1] PALLAD. *Vit. Pat.*, l. 8, c. 19. — S. ANTON. *Sum.*, part. 2, t. 9, c. 9.

Un jeune homme de mœurs dissolues tenta par tous les moyens de séduire une honnête femme, et n'ayant pu y parvenir : « C'est bien ! lui dit-il en se mordant les doigts, tu me le paieras. » Il eut recours à un magicien pour que celui-ci l'aidât dans son projet de vengeance contre cette femme vertueuse, fidèle à Dieu et à son mari. Le magicien, à l'aide de ses enchantements diaboliques, métamorphosa extérieurement la malheureuse femme en jument. Son mari rentrant chez lui à l'heure du repas, trouva dans une chambre supérieure cette apparence de cavale. Etonné du fait, il se met en devoir de la chasser à coups de bâton ; la pauvre créature, qui conservait tous les sentiments humains sous cette étrange figure, se jeta à genoux, et faisant un effort pour parler, poussa un hennissement terrible. Elle fut elle-même si effrayée de sa voix qu'elle laissa tomber de ses yeux de grandes larmes. Elle essayait de se faire connaître en agitant la tête de manière à exciter la compassion. Ces gestes et l'absence de sa femme firent enfin soupçonner au mari quelque sortilége. Ayant vainement employé tous les moyens pour rendre à la malheureuse créature sa forme naturelle, au bout de trois jours, il lui mit un licol et la traîna de force à la cellule de l'abbé Macaire, solitaire d'une grande renommée et d'une égale sainteté. Celui-ci récita sur elle quelques prières, et l'ayant aspergée d'eau bénite en faisant le signe de la croix, il la fit reparaître sous son aspect naturel aux yeux de tous les assistants ; puis il la congédia, en lui recommandant par dessus tout de communier souvent : « Sais-tu, ajouta-t-il, pourquoi Dieu a permis cette humiliante transformation ? C'est parce qu'il y a cinq semaines que tu ne t'es point approchée des sacrements : » *Nunquam ecclesiam deseras, nunquam abstineas a communione. Hæc enim tibi acciderunt, quod jam quinque heb-*

domadis non accessisti ad intemerata nostri Servatoris sacramenta. Que dites-vous en entendant ces paroles? Il n'y a pas seulement cinq semaines ni cinq mois, mais peut-être une année et plus que vous vivez éloigné de la communion; qu'en sera-t-il donc de vous? Comment ne redoutez-vous pas les châtiments de Dieu? Embrassez donc la résolution que je vous indique : enrôlez-vous dans notre Congrégation et approchez-vous plus souvent des sacrements; par là vous pourrez espérer de parvenir à apaiser la colère de Dieu et vivre heureux.

22. Pour ne pas trop prolonger cette Instruction, je m'abstiens de développer les autres Règles qui seront tracées ci-après, et je me borne à exhorter nos associés à les observer fidèlement. En les suivant avec exactitude, chacun d'eux pourra être certain qu'il accomplit la volonté de Dieu, puisqu'on n'a autre chose en vue dans ces Règles que l'observance entière et parfaite de la loi de Dieu. Embrassez-les donc avec ferveur, tâchez de les mettre en pratique avec l'intention pure et simple de plaire à Dieu, et faites-les observer aussi par d'autres. On confiera l'office spécial de zélateurs à trois ou quatre associés, qui seront chargés d'aller à la pêche des âmes. Ils exhorteront les hommes de tout rang, de toute condition, ecclésiastiques et séculiers, grands et petits, riches et pauvres, artisans et paysans, tout le monde en un mot, pourvu que ce soient d'honnêtes gens, ou des pécheurs repentants, animés d'une sincère volonté de se corriger; ils les prieront, dis-je, les supplieront, les forceront, pour ainsi dire, de s'inscrire dans notre Congrégation. On n'y porte pas de sac[1], on n'y fait pas de procession. Tout se borne aux

[1] On appelle ainsi une grande robe de toile dont se couvrent, de la tête aux pieds, les membres de diverses confréries, dans leurs cérémonies.

exercices indiqués : il n'y a rien par conséquent qui soit de nature à en détourner les fidèles. Que chacun donc tâche de se faire tout à tous, afin d'attirer tout le monde au service de Dieu. Le dimanche soir, pendant le temps de la lecture spirituelle et de la méditation, qu'on laisse la porte de l'oratoire ouverte, afin que tous les hommes, même ceux qui ne sont pas de l'association, puissent entrer et prendre part à ces salutaires exercices.

Notre chère Congrégation est destinée à former une pépinière d'hommes fervents qui n'aspireront qu'à faire des progrès dans le chemin de la vertu. En conséquence il faut que ses membres se montrent tous exemplaires, modestes, religieux, ne cherchant intérieurement que la plus grande gloire de Dieu en toute chose, et faisant extérieurement l'édification de tout le monde par leurs paroles et par leurs actions. Qu'ils ne laissent pas de faire le bien par respect humain, par crainte de passer pour hypocrites, ou de s'attirer quelque raillerie. C'est une recommandation que faisait notre séraphique père saint François : *Licet dicantur hypocritæ, non cessent benefacere.* D'autant plus que notre Congrégation a pour fin, non-seulement la sanctification de ses membres, mais la réforme universelle des mœurs partout où elle s'établira, de manière à vérifier ce que nous avons dit dès le principe, savoir que par l'institution de cette pieuse association on espère voir en peu de temps les villages et même des villes entières changer d'aspect. Cette fin, on l'obtiendra indubitablement si, partout où notre Congrégation se propagera, on observe les Règles que nous allons tracer.

Que Dieu daigne les bénir, par l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie, du glorieux patriarche saint Joseph, et de notre séraphique père saint François. *Amen.*

RÈGLES

DE LA

CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE.

RÈGLES GÉNÉRALES.

I.

La première et principale règle de notre Congrégation est celle qui prescrit à chacun de ses membres de faire tous les jours, en particulier, un quart d'heure au moins d'Oraison mentale, selon la méthode si facile indiquée dans l'Instruction précédente, savoir, partie en lisant, partie en méditant. Pour ceux qui ne savent pas lire, il suffit qu'ils réfléchissent comme ils peuvent à quelque maxime éternelle. Tous les dimanches soir, les associés se réuniront pour faire une demi-heure de méditation en commun, et s'exciter par ce commerce intérieur avec Dieu à des actes fervents de contrition et d'amour, et à un propos efficace de s'amender

II.

Tous feront pareillement chaque jour un quart d'heure de lecture spirituelle, non par curiosité, mais avec le désir d'en profiter. A cet effet, ils pèseront mûrement les vérités

qu'ils auront lues, afin de les imprimer dans leur esprit, et par là détester de plus en plus les maximes du monde et de la chair, pour s'attacher à celles de Jésus-Christ et de son Evangile. Ceux qui ne savent pas lire penseront aux vérités qu'ils ont entendues dans les lectures faites en commun.

III.

Chacun se choisira un Directeur spirituel, fixe et stable autant que possible, auquel il s'ouvrira entièrement, lui manifestant ses bonnes et ses mauvaises qualités, et le priant de lui prescrire ce qu'il doit faire chaque jour, chaque mois, chaque année, et particulièrement à quels intervalles il doit s'approcher des Sacrements.

IV.

Chaque associé se confessera et communiera, en vertu de la Règle, une fois par mois ; et la communion générale aura lieu le dimanche assigné par le Directeur. Si cependant ce dimanche-là quelqu'un avait un empêchement, il pourra différer sa communion à un autre jour, avec l'assentiment du Directeur. En outre, par convenance et à raison du respect dû aux fêtes de la Bienheureuse Vierge et des saints Apôtres, on exhorte tous les associés à honorer aussi ces saints jours par une Communion ; d'autant plus qu'on désire que tous s'approchent des Sacrements tous les huit jours, moyennant toutefois la permission du confesseur.

Voici comment se pratiquera la Communion générale. On récitera tous ensemble le *Confiteor*, et puis on s'approchera de la sainte table deux à deux, les mains jointes. Si

la communion ne pouvait se faire dans l'oratoire, les congréganistes se rendront processionnellement à l'église paroissiale, le crucifix en tête, en marchant deux à deux, avec la plus grande modestie. Ils chanteront les litanies en allant, et le *Te Deum* en revenant. Ils auront soin, du reste, toutes les fois qu'ils communieront, non-seulement de le faire avec la préparation requise, d'y apporter la pureté intérieure et la décence extérieure, et d'entendre la sainte Messe ; mais en outre d'employer au moins un quart d'heure à l'action de grâce.

V.

Le matin à leur lever, après avoir pris de l'eau bénite et fait le signe de la croix, ils se mettront à genoux, remercieront Dieu de tous ses bienfaits et feront les actes de Foi, d'Espérance, de Charité et de Contrition. Puis ils réciteront avec toute l'attention possible l'acte d'Offrande : *O Dieu éternel,* etc.[1], pour offrir au Seigneur toutes les actions de la journée, avec le ferme propos de ne pas l'offenser, et renouveler aussi l'intention de gagner toutes les indulgences qui se présenteront dans le cours de la journée. S'il arrivait qu'ils ne pussent faire ces actes avant de sortir, qu'ils tâchent de les faire en se rendant à leurs occupations.

VI.

Tous les jours, ils assisteront au saint sacrifice de la Messe. S'il arrivait qu'un jour ils eussent un empêchement grave, ils tâcheront du moins ce jour-là de visiter le Saint-

[1] Voyez la *Voie du Paradis,* OEuvres, t. 2, p. 278.

Sacrement dans une église, en y récitant cinq *Pater* et *Ave* en l'honneur des cinq plaies de Notre-Seigneur.

VII.

Tous les vendredis soir, après le coucher du soleil, les congréganistes se réuniront pour faire en commun le Chemin de la Croix, soit dans leur oratoire particulier, soit dans une autre église où il se trouvera érigé. Se représentant qu'ils accompagnent Jésus au Calvaire, ils vaqueront à ce pieux exercice en méditant la douloureuse passion du Sauveur, afin de gagner les nombreuses indulgences qui y sont attachées, de soulager les âmes du purgatoire, et d'apprendre à l'école du divin Maître à réformer leur conduite. On les exhorte de plus à pratiquer fréquemment en particulier ce salutaire exercice, voire même tous les jours s'il était possible ; c'est un moyen d'accumuler d'immenses trésors de mérites en cette vie et de gloire en l'autre.

VIII.

Dans le cours de la journée, qu'ils élèvent souvent leur esprit vers Dieu, qu'ils se souviennent, spécialement s'ils étaient assaillis de quelque tentation, que Dieu voit toutes leurs pensées, et que chacun se dise alors en soi-même : *Dieu me voit.* Qu'ils contractent aussi la précieuse habitude, lorsqu'ils sont tentés, de mettre aussitôt la main au crucifix, que tous porteront sur la poitrine en-dessous de l'habit, et de dire : *Mon Jésus, miséricorde !* Ils répèteront cette belle oraison jaculatoire le plus souvent possible dans la journée.

IX.

Ils chanteront tous les soirs en famille le Chapelet ou la troisième partie du Rosaire, pour donner le bon exemple aux voisins et honorer la glorieuse Vierge Marie : ils s'efforceront de l'aimer comme une Mère, et surtout d'imiter ses éminentes vertus par une grande pureté de corps et d'âme, détestant pour son amour l'impureté plus que tous les autres vices, et se recommandant à elle du fond du cœur afin de ne jamais consentir à une tentation quelconque.

X.

Avant de se coucher, ils prendront de l'eau bénite, feront un petit examen sur les pensées, les paroles et les actions de la journée, puis un acte de contrition avec un vif sentiment de douleur d'avoir offensé un Dieu si bon, et un ferme propos de ne jamais plus pécher; après quoi, ils tâcheront de s'endormir avec quelque salutaire pensée à l'esprit.

XI.

Ils seront très-diligents à accompagner le Saint-Sacrement lorsqu'il est porté aux infirmes, interrompant pour cela toute autre occupation et donnant le bon exemple à tout le monde. Ils feront même en sorte d'avoir chez eux un cierge exclusivement destiné à cet usage, et ils ne manqueront pas de le faire porter toutes les fois que l'occasion s'en présentera, pour honorer Notre-Seigneur dans l'Eucharistie.

XII.

Qu'ils professent un souverain respect pour les églises, et s'y fassent toujours remarquer par leur modestie, leur silence et leur dévotion, et qu'ils assistent les dimanches et jours de fêtes aux instructions et aux catéchismes qui s'y feront.

XIII.

Qu'ils se gardent bien de travailler les jours défendus ; en cas de nécessité, qu'ils demandent la permission voulue, et qu'ils aient soin d'écarter jusqu'à l'ombre du scandale.

XIV.

Qu'ils s'instruisent exactement de la doctrine chrétienne, qu'ils aient soin d'envoyer leurs enfants au catéchisme et à l'école, et de veiller sur leur éducation ; qu'ils soient attentifs à leur donner le bon exemple et se gardent bien de dire ou de faire en leur présence la moindre chose qui serait indigne d'un bon chrétien. Ils pourront les conduire aux assemblées de la Congrégation lorsqu'ils en seront capables, bien qu'ils n'aient pas encore l'âge de quinze ans, qui est requis pour en faire partie, afin de les initier aux pratiques de piété, leur inspirer la crainte salutaire de Dieu et la dévotion envers la très-sainte Vierge.

XV.

Qu'ils se gardent bien de parcourir les rues la nuit en chantant ou en faisant du bruit, soit en ville soit à la cam-

pagne; qu'ils rentrent, au contraire, chez eux de bonne heure le soir ; qu'ils s'abstiennent de chansons lascives ou profanes et ne se permettent jamais de discours indécents; si même on s'en permettait en leur présence, qu'ils les interrompent aussitôt. Ils se garderont pareillement de proférer des paroles obscènes, de lire des romans ou d'autres mauvais livres; ils s'abstiendront de se masquer en temps de carnaval, ou de jouer un rôle quelconque dans les comédies peu décentes, auxquelles des femmes prennent part.

XVI.

Que les jeunes gens évitent les fréquentations dangereuses, se souvenant que l'amour profane est un filet à l'aide duquel le démon entraîne une multitude de familles à leur ruine, et, qui pis est, une infinité d'âmes en enfer. Lorsqu'ils songeront à s'établir, qu'ils ne prennent pas d'engagement sans l'avis et l'assentiment de leurs parents, afin de prévenir les troubles et les divisions qui naissent trop souvent de ces mariages conclus dans l'ombre, sans guide ni conseil.

XVII.

Qu'ils aient en horreur tout ce qui sent la médisance, la calomnie, le blasphème et le faux serment, les regardant comme des vices qui déplaisent souverainement à Dieu. Ils tâcheront même, autant qu'il est en leur pouvoir, de corriger les blasphémateurs, et tout au moins ils diront chaque fois à haute voix : *Loué soit Jésus-Christ.* C'est aussi par ces paroles qu'ils salueront tous ceux qu'ils rencontreront dans les rues, dans les magasins ou en rentrant au logis, ayant soin d enseigner aux autres à répon-

dre : *A jamais* ou *Amen,* afin de gagner les indulgences attachées à cette pieuse pratique.

XVIII.

Qu'ils fuient comme la peste les mauvais compagnons, ceux qui par leurs exemples entraînent les autres au mal, et qu'ils s'abstiennent de leur côté de tout ce qui pourrait scandaliser le prochain. Par conséquent, ils ne hanteront point les lieux où l'on s'assemble pour boire et pour jouer; et si, en voyage, ils sont dans le cas de devoir entrer dans les auberges, ils s'y comporteront avec modestie, s'y tiendront à l'écart et n'y prendront que le nécessaire.

XIX.

Qu'ils s'abstiennent du jeu de cartes et de dés, et en général de tous ces jeux de hasard qui ruinent les familles. On leur permet les jeux de boule ou de balle, pourvu qu'ils aient soin d'éviter les contestations, les fraudes, et les enjeux trop considérables.

XX.

Lorsqu'un congréganiste est malade, les autres ont soin de le visiter, de le consoler, et même, s'il est pauvre, de l'assister chacun selon ses moyens. En cas de mort, on priera pour le repos de son âme, selon l'usage de chaque association ; toutefois qu'on n'impose pas aux associés des honoraires de messes ou autres aumônes en argent, mais plutôt tant de fois le Chemin de la Croix ou autres pratiques à faire pour le défunt.

XXI.

Que tout ce qui sent l'intérêt soit banni de notre Congrégation, et que jamais les associés ne soient grevés de taxes pécuniaires. Seulement le dimanche, après l'exercice du soir, deux congréganistes se tiendront à la porte de l'oratoire avec une bourse, et chacun sera libre de donner ce qu'il voudra pour couvrir les frais de luminaire et d'éclairage : ces aumônes seront déposées entre les mains du Directeur.

XXII.

Aux fêtes principales de la sainte Vierge, savoir aux fêtes de l'Immaculée Conception, de l'Annonciation et de l'Assomption, tous s'offriront à cette auguste Mère comme ses enfants; on se servira à cet effet de l'Acte de Consécration qui sera donné ci-après, et qu'on récitera tous ensemble après la sainte communion. Cette consécration se fera aussi entre les mains du Directeur par chaque nouveau congréganiste en particulier, le jour de sa réception. L'admission des aspirants n'aura lieu qu'après une épreuve de quelques mois, durant lesquels on s'assurera de leur ponctualité et de leur assiduité aux exercices de la congrégation.

DES OFFICIERS DE LA CONGRÉGATION.

XXIII.

On choisira deux ou trois prêtres, et même quatre lorsqu'on pourra en trouver, et à leur défaut deux ou trois

personnes des plus capables, auxquels on donnera le titre de Directeurs. C'est à eux qu'il appartiendra de présider tous les exercices de la Congrégation, en se relevant tour à tour chaque semaine, afin que cette fonction leur soit moins à charge : ils se concerteront aussi sur les besoins de la Congrégation, et veilleront à ce que tout marche avec ordre, sans trouble ni confusion. C'est à eux encore qu'il appartiendra de choisir les officiers inférieurs, et de recevoir les aspirants admis dans la Congrégation. Ils feront tout cela, non par intérêt, mais uniquement par zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

XXIV.

On choisira un Maître des Novices, qui aura soin d'inscrire sur le registre les nouveaux associés, et de leur enseigner les usages de la Congrégation ; — un ou plusieurs Sacristains, chargés du soin de l'oratoire ou chapelle, où se feront les exercices, et de sonner la cloche aux heures voulues ; — deux ou trois Conseillers qui auront pour mission d'étouffer les dissensions et les petites inimitiés, afin de maintenir la paix entre les congréganistes : — et enfin, ce qui est le plus important, trois ou quatre Zélateurs des plus recommandables, auxquels on donnera la charge d'aller à la pêche des âmes, en invitant à s'inscrire dans la Congrégation tous ceux qu'ils jugeront propres à en faire partie.

XXV.

Tout directeur veillera surtout à ce que les règles suivantes soient fidèlement observées. Premièrement nul ne

pourra être inscrit dans notre Congrégation avant l'âge de quinze ans accomplis, et l'admission se fera par les directeurs. Rien n'empêche que le récipiendaire ne soit en même temps membre d'une autre confrérie, pourvu qu'il ait le loisir d'assister aux exercices. Il devra d'abord faire une confession générale de toute sa vie, s'il n'en a jamais faite; dans le cas contraire, il suffirait de remonter jusqu'à la précédente confession générale. Puis, le jour de son admission, il se confessera, communiera, et fera entre les mains du directeur son acte de consécration.

XXVI.

Les directeurs ont la faculté de modifier quelques-unes des présentes règles, comme aussi d'ajouter ou de retrancher certaines choses selon les circonstances diverses d'oratoires, de temps et de lieux, pourvu qu'ils laissent intactes les règles les plus essentielles, je veux dire celles qui concernent l'oraison mentale, les lectures spirituelles, la fréquentation des sacrements et autres semblables.

XXVII.

Les directeurs feront faire la lecture des présentes règles par un congréganiste une fois tous les deux mois; on pourra choisir pour cela un des dimanches où a lieu la communion générale. On observera que, quoique ces règles n'imposent aucune obligation sous peine de péché, même véniel, sauf l'obligation résultant de la loi de Dieu ou de l'Eglise, néanmoins la négligence à les observer pourrait causer un préjudice notable à leurs transgresseurs.

XXVIII.

La dernière règle, qui n'est pas moins importante que les autres, c'est que si un congréganiste se montrait peu fidèle observateur du Règlement, particulièrement s'il se dispensait assez souvent d'assister aux assemblées sans une véritable nécessité, surtout s'il lui arrivait de faire du tapage dans les rues pendant la nuit, s'il se livrait aux jeux de hasard, s'il entretenait des fréquentations dangereuses ou des liaisons suspectes avec des femmes, ou causait quelque autre scandale public, il sera d'abord averti et repris par les Directeurs ; et si après plusieurs avertissements il ne se corrige point, il sera exclu de la Congrégation et son nom rayé du registre des associés.

CONGRÉGATION DES FILLES DE MARIE.

Quoique les règles que nous venons de tracer ne soient appropriées qu'aux hommes, il est arrivé néanmoins dans plusieurs localités que les femmes ont fait des instances à l'effet de pouvoir les observer, moyennant les modifications indispensables. La chose a parfaitement réussi dans les lieux où il y a des religieuses pour institutrices ; il n'en faut qu'une, bien souvent, pour faire la lecture spirituelle et la méditation le dimanche soir, et faire observer tout ce qui a été réglé ci-dessus, avec cette différence toutefois que si les hommes s'assemblent après le coucher du soleil, il convient que les femmes le fassent avant ; au reste, de même que les femmes sont exclues de la congrégation des hommes et de leurs réunions, ainsi les hom-

mes doivent l'être de celles des femmes. Là où il n'y a pas de religieuses, s'il se rencontrait une dame prudente et capable, on ferait bien d'établir cette excellente institution, surtout pour la conservation des jeunes filles, qu'on tient de la sorte éloignées des fréquentations dangereuses et qu'on maintient dans des habitudes de décence et de modestie ; c'est un moyen d'obvier à tous les désordres dont nous avons si souvent à gémir de nos jours.

Cette importante affaire est remise à la sollicitude et au zèle des Pasteurs. Qu'ils soient persuadés que s'ils introduisent dans leurs paroisses la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie pour les hommes, et celle des Filles de Marie pour les femmes, en assignant à cette dernière l'église paroissiale pour lieu de réunion, ils verront bientôt un grand changement s'introduire dans les mœurs, les scandales disparaître et la piété régner dans toutes les familles. Puissent-ils en faire l'expérience pendant l'espace d'une année seulement ! Convaincus alors d'une manière palpable du bien que procurent ces Congrégations, ils voudront les perpétuer dans leurs paroisses, tant pour la gloire de Dieu que pour le salut d'une foule d'âmes confiées à leurs soins. Dieu daigne les éclairer sur ce qu'ils ont à faire ! Amen.

DE LA TENUE DES ASSEMBLÉES.

Les réunions auront lieu vers le coucher du soleil ou à une autre heure quelconque, si le Directeur le jugeait bon, eu égard aux lieux et aux circonstances. Au premier signal de la cloche donné par le sacristain, tous les congréganistes se dirigeront vers l'oratoire ou l'église. En y arri-

vant ils prendront de l'eau bénite, se mettront à genoux et réciteront un *Pater* et un *Ave*; puis iront baiser le Crucifix déposé près de l'autel et de là reviendront à leur place, en observant de faire, en passant, une inclination au Directeur. Si à raison du grand nombre, ils ne pouvaient trouver moyen de s'asseoir, ils resteront debout, et garderont pendant toute la durée des exercices une attitude modeste, recueillie et silencieuse. Si quelqu'un avait besoin de dire un mot, qu'il le fasse à voix basse, car un religieux silence est nécessaire pour entretenir la piété et la ferveur.

Dès que les Congréganistes se trouveront en nombre suffisant, on sonnera le dernier coup, et on commencera la Lecture spirituelle de la manière indiquée plus haut. Elle durera environ vingt minutes, à la discrétion du Directeur, lequel fera en sorte que les réunions ne durent pas plus de cinq quarts d'heure. C'est lui qui fera le choix du livre de lecture qu'il croira le plus convenable. Je trouverais bon qu'on se servît de l'un de ceux que j'ai signalés dans l'Instruction, particulièrement de *la Balance du temps ou Différence entre le Temporel et l'Eternel* du P. Nieremberg, ou de tout autre semblable, propre à instruire et à toucher en même temps.

Au signal donné par le Directeur, la lecture cesse et tous se mettent à genoux. Le Directeur dit d'abord l'oraison *Actiones nostras*, puis on récite la petite Couronne de trois dizaines, en ajoutant à la fin de chaque dizaine, après le *Gloria Patri* : *Bénie soit la Très-Sainte et Immaculée Conception de Marie toujours Vierge*[1]. La

[1] Cette Couronne ou Chapelet se récite de la manière suivante. En commençant, on dit :

℣. *Deus, in adjutorium meum intende.*

℟. *Domine, ad adjuvandum me festina.*

petite Couronne terminée, le Directeur reprendra, en disant :

Nous réciterons un *Pater* et un *Ave* pour ceux qui vivent en état de péché mortel ou dans l'occasion prochaine du péché, afin que Dieu les convertisse.

Un autre *Pater* et *Ave* pour ceux qui sont en état de grâce, afin qu'ils y persévèrent jusqu'à la mort.

Un autre en l'honneur de saint François d'Assise et de saint Pierre d'Alcantara, Protecteurs de la Congrégation, afin que du haut du ciel ils bénissent les fondateurs de notre association, et obtiennent de Dieu pour tous les associés la grâce d'y persévérer jusqu'à la mort.

Après ces prières on se lève, et tous ensemble on récite à haute voix le *Salve Regina* ; puis le Directeur dit :

« *Bénie soit la très-sainte et Immaculée Conception de Marie toujours Vierge.* »

Dans le premier mystère, on contemple Jésus agonisant au jardin des olives, attaché à la colonne, flagellé et couronné d'épines. — Un *Pater*, dix *Ave*, et un *Gloria ;* puis : Bénie soit la Très-Sainte, etc.

Dans le second mystère, on contemple le voyage de Jésus au Calvaire, ses trois douloureuses chutes, et la rencontre de sa Mère affligée. — Un *Pater*, dix *Ave*, et un *Gloria ;* et Bénie soit, etc.

Dans le troisième mystère, on contemple Jésus dépouillé de ses vêtements, cloué à la croix, expirant après trois heures d'agonie, et le côté percé d'une lance sous les yeux de sa très-sainte Mère. — Un *Pater*, dix *Ave*, et un *Gloria;* et Bénie soit, etc.

Puis on ajoute :

Nous compatirons aux douleurs de la très-sainte Vierge, en récitant trois *Ave Maria*.

En finissant, on répète trois fois :

℣. *Virgo dolorosissima.*

℟. *Ora pro nobis.*

℣. Ora pro nobis sancta Dei Genitrix ;
℟. Ut digni efficiamur promissionibus Christi.

OREMUS.

Defende, quæsumus, Domine, beata Maria semper Virgine intercedente, istam ab omni adversitate familiam congregatam, et toto corde tibi prostratam ab hostium propitius tuere clementer insidiis. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Ensuite commencera la Méditation, qui se fera de la manière indiquée dans l'Instruction, au numéro 5. Debout, assis ou à genoux, ou aura soin de garder un profond silence et un recueillement parfait. Chacun s'efforcera de se pénétrer intérieurement des réflexions et des sentiments que le Directeur exprimera de vive voix, et la méditation finie, tous ensemble formeront à demi-voix et en se frappant la poitrine l'acte de contrition suivant :

O mon Dieu, vous êtes infiniment bon et je vous aime par-dessus toute chose : c'est pourquoi je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensé, et je me propose fermement avec le secours de votre grâce de ne jamais plus, non, jamais plus vous offenser.

Toutes les assemblées se termineront par cet acte après lequel on se lève et on se retire en silence.

ACTE DE CONSÉCRATION A LA SAINTE VIERGE

que font les Congréganistes en particulier le jour de leur admission, et tous ensemble aux trois fêtes principales de la très-sainte Vierge, indiquées ci-dessus art. XXII, immédiatement après la méditation et avant l'acte de contrition.

Vierge très-sainte, — Marie Mère de Dieu, — Moi N. N. — pauvre et misérable pécheur, — tout indigne que je suis — d'être votre serviteur, — animé néanmoins — du désir de vous servir, — je vous choisis aujourd'hui, — en présence de mon Ange gardien — et de toute la cour céleste, — pour ma Souveraine, — mon Avocate et ma Mère. — Je prends la ferme résolution, — premièrement, de fréquenter assidûment — les exercices de la Congrégation, — et de porter les autres à les fréquenter; — secondement, d'en observer constamment les Règles, — et de ne refuser aucune charge; — troisièmement, de m'appliquer sans relâche à vous servir, — et à vous faire servir, — autant qu'il sera en mon pouvoir. — Je vous supplie donc, — ô miséricordieuse Mère, — par le sang que Jésus-Christ, votre divin Fils, — a répandu pour moi, — de me recevoir au nombre de vos dévoués serviteurs, — et de ne pas m'abandonner — à l'heure de ma mort. — Ainsi soit-il.

Les associés réciteront cet acte mot à mot à la suite du Directeur, qui observera les pauses marquées par de petits traits.

EXHORTATION

AUX MEMBRES DE LA CONGRÉGATION

afin qu'ils y persévèrent jusqu'à la fin.

Voilà les Règles de notre Congrégation établies, mes chers Associés, et par là même s'évanouissent toutes les difficultés qui auraient pu détourner les fidèles d'embrasser avec zèle et avec ferveur une si sainte institution, dont l'unique but est de procurer la plus grande gloire de Dieu et la sanctification de vos âmes. Sa fin principale, en effet, est de vous unir à Dieu au moyen de l'oraison mentale, qui n'est après tout qu'une élévation de l'âme vers Dieu. C'est par elle que notre âme, apprenant à mépriser les choses terrestres et visibles, s'élance vers son Dieu, s'entretient avec Dieu, converse avec Dieu, et plaçant toutes ses affections dans les biens célestes et invisibles, jouit sur la terre d'un avant-goût des délices ineffables dont jouissent les Bienheureux dans le ciel. Vos règles d'ailleurs vous ont merveilleusement facilité ce saint exercice ; vous n'avez qu'à suivre doucement et sans effort les inspirations de votre Directeur ; partie en lisant, partie en méditant, il vous initiera à la pratique, si difficile, au premier aspect, et si négligée de l'oraison mentale.

Mais vous sentirez surtout votre ferveur s'enflammer, si vous daignez jeter un coup d'œil sur l'Encyclique de N. S. P. le Pape Benoît XIV. Vous verrez qu'il invite de la manière le plus pressante les Patriarches, Archevêques, Evêques, Prélats et Ordinaires de tous les diocèses,

à faire tous leurs efforts pour que les peuples soient formés à l'exercice de l'oraison mentale, afin que nos prières en montant au ciel fassent descendre sur nous les miséricordes divines. Avec ces termes énergiques qui sont l'expression de son zèle ardent et de sa charité, il inculque non-seulement à tous les ecclésiastiques, mais même aux séculiers, cette grande parole de l'Evangile : *Oportet semper orare et nunquam deficere*[1]. « Il faut toujours prier et ne jamais se lasser. » Désirant que tous entretiennent avec Dieu ce commerce intime qui se pratique dans l'oraison mentale, il ouvre les trésors de l'Eglise et accorde de nombreuses indulgences, tant à ceux qui enseignent aux autres la manière de faire oraison, qu'à ceux qui s'en instruisent ou qui la pratiquent.

Nous reproduirons ci-après le texte de cette Bulle, mais pour l'intelligence de ceux qui ne comprennent pas le latin, je ferai ici le relevé succinct des Indulgences qu'elle accorde.

Premièrement, *Indulgence de sept ans et sept quarantaines* à tous ceux qui, en public ou en particulier, à l'église ou ailleurs, enseigneront la manière de méditer ou faire oraison mentale, ou assisteront à ces instructions, chaque fois que, vraiment repentants de leurs péchés, ils s'approcheront de la sainte table.

En second lieu, *indulgence plénière,* applicable aux âmes du purgatoire, une fois par mois, pour ceux qui auront été assidus à faire ou à écouter ces instructions, à condition que le jour qui leur conviendra le mieux, ils se confessent, communient et prient selon les fins accoutumées, savoir pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des hérésies et l'exaltation de notre Mère la sainte Eglise.

[1] Luc. 18, 1.

Troisièmement, *indulgence plénière,* pareillement applicable aux âmes du purgatoire, une fois par mois et le jour à volonté, pour ceux qui feront oraison tous les jours pendant une demi-heure ou au moins un quart-d'heure, sous la condition de se confesser, de communier et de prier selon les fins ordinaires.

Que les membres de la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie sachent donc que toutes les fois que, conformément à leur Règle, ils feront oraison mentale, se confesseront, communieront, et prieront pour les fins prescrites, ils gagneront une indulgence de sept ans et sept quarantaines.

En outre, s'ils font tous les jours une demi-heure ou au moins un quart-d'heure de méditation, comme la Règle y exhorte, ils pourront choisir un jour du mois, par exemple, ce qu'il y aurait de plus convenable, le jour fixé pour la communion générale, et gagner ce jour-là, aux mêmes conditions que plus haut, une indulgence plénière applicable aux âmes du purgatoire.

Cependant ce n'est pas là la fin principale pour laquelle les vrais amants de Jésus et de Marie doivent prendre la généreuse résolution de persévérer dans la Congrégation jusqu'à la mort. Celui qui agit par un amour pur vise plus haut ; il n'est pas mu par le seul motif du bien spirituel que procurent les indulgences ; ayant le cœur fixé en Dieu et dans son saint amour, encore qu'il apprécie autant qu'elles le méritent les indulgences, qui lui sont si utiles à lui-même et aux âmes du purgatoire, il estime néanmoins beaucoup plus encore l'augmentation de la grâce, le progrès dans la vertu, et la satisfaction qu'il procure à Dieu, non-seulement par l'oraison mentale, mais aussi par la lecture spirituelle, la fréquentation des sacrements et l'observance de toutes ces Règles, si propres à former un parfait chré-

tien. De là vient qu'enflammé d'un saint zèle, il tâche d'abord de se réformer lui-même et puis, menant publiquement une vie réglée et édifiante, il fait voir au prochain, par son propre exemple, les avantages sensibles que l'on retire de la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie. Ainsi se faisant tout à tous, il s'efforce d'amener tout le monde à se faire inscrire dans cette sainte association.

Réveillez-vous donc, mes bien-aimés frères, réveillez-vous ; et non contents d'avoir trouvé pour vous-mêmes un si précieux trésor dans notre sainte Congrégation, non contents d'avoir pris la résolution d'y persévérer fidèlement jusqu'à la mort, tâchez en outre de faire partager aux autres les biens dont vous jouissez. A cet effet, déployez toute la diligence possible, mettez en œuvre toutes vos ressources, faites tous vos efforts pour vous attirer bon nombre de compagnons et multiplier les Amants de Jésus et de Marie. S'il en est parmi vous qui jouissent d'une certaine autorité, qu'ils usent de toute leur influence auprès des prélats, des curés, des ministres de Dieu pour les engager à établir en tous lieux, dans les villes et dans les campagnes, notre salutaire institution. Qu'on ne se laisse pas effrayer par l'opposition que le démon ne manquera jamais de susciter. Vous connaissez ses ruses et vous savez qu'il n'a en vue que de soustraire la lumière aux yeux des fidèles : il sait très-bien, le malin esprit, que s'ils s'adonnent à l'oraison mentale, à la lecture des livres de piété, à la fréquentation des sacrements, bientôt au reflet de ces divines clartés ils découvriront leurs souillures, ils s'empresseront de s'en purifier et de rendre à leur conscience sa pureté primitive. Voilà ce que le démon ne voudrait pas : mais c'est précisément ce que nous devons vouloir nous, c'est ce qu'attend de nous notre

aimable Sauveur, c'est aussi ce que, prosterné à vos pieds je vous demande en grâce.

Ah! mes chers frères, assistez avec la plus grande ferveur aux assemblées du dimanche soir, et le vendredi à l'exercice du Chemin de la Croix. S'il arrivait que quelqu'un d'entre vous se serait absenté des réunions par tiédeur ou par négligence, qu'il déplore la perte qu'il a faite, et se relève promptement, en reprenant sa première ferveur. S'il agit de la sorte, qu'il soit persuadé qu'il peut espérer avec fondement une magnifique couronne de gloire dans le ciel.

Je terminerai cette Exhortation par les paroles consignées dans le livre de Josué : *Non recedat volumen legis hujus ab ore tuo ; sed meditaberis in eo diebus ac noctibus, ut custodias et facias omnia quæ scripta sunt in eo : tunc diriges viam tuam et intelliges eam*[1] : c'est-à-dire : « Que ce livre de la loi soit continuellement en votre bouche ; ayez soin de le méditer jour et nuit, afin que vous observiez et que vous fassiez tout ce qui y est écrit. Ce sera alors que vous rendrez votre voie droite et heureuse, et que vous vous conduirez avec intelligence et avec sagesse. » Que chaque associé porte sur lui ce petit livret, qu'il repasse souvent ses Règles et qu'il tâche de les observer ; par là il assurera son bonheur en ce monde et dans l'autre.

C'est à vous enfin que je m'adresse, auguste Vierge, auguste Mère, auguste Reine, ô Marie! Souffrez que je place sous le manteau de votre puissante protection ce petit opuscule, qui est de nature à procurer tant de gloire à Dieu en multipliant les véritables Amants de Jésus, et un honneur si grand à vous-même, en propageant la Con-

[1] Jos. 1, 8.

grégation des filles de Marie. Daignez bénir l'une et l'autre association, afin que les hommes aussi bien que les femmes observant fidèlement les Règles que nous venons de tracer, tous soient unis en Dieu par la grâce ici-bas, afin de lui être unis par la gloire dans le ciel durant tous les siècles des siècles. *Amen. Amen.*

INDULGENTIÆ PERPETUÆ

A sanctissimo Domino nostro BENEDICTO XIV, tam docentibus et addiscentibus methodum orationis mentalis, quam ipsam orationem mentalem peragentibus concessæ.

Ven. Fratribus, Patriarchis, Primatibus, Metropolitanis, Archiepiscopis, Episcopis et Præsulibus locorum ordinariis universis gratiam et communionem sedis Apostolicæ habentibus.

BENEDICTUS XIV.

Venerabiles fratres, salutem et apostolicam benedictionem.

Quemadmodum nihil est hominibus a familiari Dei consortio et consuetudine avulsis, et ejectis, ad divinos hauriendos fulgores, ad æternam salutem procurandam, et ad Deum quasi manu facta coeundum, magis opportunum, salutare ac necessarium oratione, quæ est veluti ascensio animæ de terrestribus ad cœlestia, inquisitio supernorum, invisibilium desiderium, conjunctio Spiritui Sancto, et ad Deum locutio ; ita, ne desolatione desoletur universa terra ex eo quod nullus recogitet corde, omnes et singuli, ubique et semper, salutaribus præceptis monendi sunt quod oporteat semper orare et nunquam deficere ; ut in omni oratione et obsecratione, cum gratiarum actione, petitionibus nostris innotescentibus apud Deum, ipse, qui dives est in omnes eum invocantes, nec nostras abs se depre-

cationes, nec suas a nobis amoveat miserationes. Eapropter prædecessores nostri Romani Pontifices divina institutione formati, ut Christifideles ad orationis sive vocalis, sive mentalis, ut dicitur, illa sit, studium cum alacritate ineundum, et sine intermissione frequentandum incitarent, eosdem tum cohortationibus inflammare, tum cœlestium etiam munerum thesauris, quorum dispensationem ipsis crediderat Altissimus, allicere studuerunt. Indulgentias enim, peccatorum remissiones, et de injunctis eis quomodolibet debitis pœnitentiis relaxationes elargiti sunt iis qui sive vocales preces recitarent, sive per aliquod temporis spatium quotidie in lege Domini meditarentur. Nos autem laudatissimis eorumdem Prædecessorum nostrorum exemplis incensi, non solum omnes et singulas indulgentias, peccatorum remissiones et pœnitentiarum relaxationes per eosdem nostros Prædecessores pro recitantibus quascumque vocales preces (dummodo numquam revocatæ fuerint), aut quomodolibet orantibus, quocumque modo sive ad tempus, sive in perpetuum ad hanc usque diem concessas, Apostolica auctoritate, tenore præsentium, sub iisdem prorsus modo ac forma confirmamus et, quatenus opus sit, de novo concedimus; verum etiam alias insuper iis præsertim qui mentalis orationis, seu meditationis studio operam dederint, ut infra, impertimur. Primum itaque omnibus et singulis, sive qui tam in Ecclesiis, quam alibi, et ubicumque locorum, publice et privatе, quoscumque homines orandi, seu meditandi rudes quomodocumque orare et meditari docuerint, sive qui piæ orandi et meditandi institutioni hujusmodi, ut præmittitur, interfuerint, dummodo vere pœnitentes, ac sacra communione refecti, qua vice id egerint, septem annos et totidem quadragenas de injunctis eis, seu alias quomodolibet debitis pœnitentiis, in forma Ecclesiæ con-

sueta relaxamus. Iis vero tam docentibus, quam addiscentibus, qui assidue præmissa peregerint, ac similiter vere pœnitentes ac sacra Communione refecti, pro Christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, ac sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione, pias ad Deum preces effuderint, semel in mense, pro uniuscujusque commodo et arbitrio, plenariam omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem, quam per modum suffragii animabus Christifidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, applicare possint, misericorditer in Domino concedimus. Insuper iis, qui per duos quadrantes continuatos, vel saltem per quadrantem horæ singulis diebus, et per totum mensem, orationi mentali dabunt operam, et vere pœnitentes et confessi, sanctissimum Eucharistiæ sacramentum sumpserint, ac pro christianorum principum concordia, hæresum extirpatione, et sanctæ matris Ecclesiæ exaltatione, pias ad Deum preces pariter effuderint, plenariam semel quolibet mense omnium peccatorum suorum indulgentiam et remissionem, quam itidem per modum suffragii animabus Christifidelium, quæ Deo in charitate conjunctæ ab hac luce migraverint, applicare possint, auctoritate et tenore similibus misericorditer in Domino elargimur. Etsi autem, juxta divinum Domini Nostri Jesu Christi præceptum, oporteat ut quisquis oraturus, ne ad instar hypocritarum videatur ab hominibus, intret cubiculum suum, et clauso ostio oret cœlestem Patrem in abscondito; tamen, cum ipse Dominus dixerit, quod *ubi sunt duo, vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum;* et Sanctus Joannes Chrysostomus prædicet esse in oratione cum fratribus plus aliquid, videlicet concordiam, conspirationem, amoris conjunctionem, et charitatis clamorem felici societate, ex qua orationes infirmiores se simul com-

plexas, validiores in cœlum evehi : optimum esset, ubi commode fieri posset, ut, quemadmodum in nonnullis institutum esse accepimus, ita in omnibus et singulis diœcesibus in more poneretur, nimirum, ut singulis diebus, dato certo campanarum signo, sive in Ecclesiis, dummodo totius populi multitudo unum in locum ubi oret, masculis a fœminis seorsim collocatis, convenire facile possit, et nulla suboriatur confusio et inordinatio, sive in propria domo patresfamilias, eo aut alio opportuniori tempore, ante Imaginem Sacram cum tota familia convenientes orent. Eapropter Vos, Venerabiles Fratres, rogamus et in Domino hortamur, ut omnibus et singulis Ecclesiarum piorumque locorum, in civitatibus quidem cathedralis aliarumque præcipuarum Ecclesiarum, in oppidis vero parochialium Ecclesiarum Superioribus ac Rectoribus injungatis, ut præmisso campanæ sonitu iis diebus, iisque horis, quibus Vobis opportunius in Domino visum fuerit, dando decernendoque, omnes Christifideles uniuscujusque curæ commissos, quos in unum convenire contigerit, in mentalis orationis studio erudire, sive per alios peritos erudiri faciant, àtque ad illam frequentandam accendere, necessitatem utilitatemque proponere, Indulgentiarum thesauros, quos de benignitate Apostolica elargimur, explicare, et ad ipsos ea, qua decet, pietate, ac reverentia lucrandos inflammare studeant et enitantur; atque etiam, si commode, ut præmittitur, fieri poterit, orationi mentali in communi practica, ut dicitur, vacare, in eaque exerceri faciant et curent. Præsentibus perpetuis futuris temporibus valituris. Volumus autem ut earumdem præsentium literarum transumptis, seu exemplis etiam impressis, manu alicujus Notarii publici subscriptis, et sigillo personæ in dignitate Ecclesiastica constitutæ munitis, eadem prorsus fides adhibeatur, quæ

adhiberetur eisdem præsentibus, si forent exhibitæ ve ostensæ. Interim Apostolicam Benedictionem Vobis, Venerabiles Fratres, peramanter impertimur.

Datum Romæ apud Sanctam Mariam Majorem, sub Annulo Piscatoris, die XVI. Decembris MDCCXLVI. Pontificatus Nostri anno sexto.

Cajetanus Amatus.

FIN.

TABLE.

EXERCICES SPIRITUELS.

PRÉFACE. v

PREMIER JOUR. — *Conférence* préliminaire sur les exercices spirituels. 3

Méditation. La fin de l'homme. 21

DEUXIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur le désir efficace et pratique de sauver son âme. 44

Sujet de la méditation du matin. — La fin des autres créatures. 62

Méditation du soir. — Châtiment que la justice divine a tiré du péché dans les anges rebelles et dans la personne de Jésus-Christ. 67

TROISIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur l'avarice contraire à la justice. 89

Sujet de la méditation du matin. — Motifs qui doivent nous exciter à la douleur de nos péchés. 109

Méditation du soir. — La mort. 114

QUATRIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur l'avarice opposée à la libéralité. 139

Sujet de la méditation du matin. — Motifs que nous avons de ne pas différer de nous préparer à la mort. 158

Méditation du soir. — Le jugement particulier. 163

CINQUIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur les moyens de conserver la tranquillité et la paix du cœur. 186

Sujet de la méditation du matin. — La miséricorde infinie de Dieu envers les pécheurs, motif pour nous de l'aimer de tout notre cœur. 205

Méditation du soir. — Les sentiments d'une âme réprouvée. 211

SIXIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur la sanctification des dimanches et fêtes et l'assistance à la sainte messe. 233

Sujet de la méditation du matin. — La damnation d'un chrétien, bien plus terrible que celle d'un infidèle. 252

Méditation du soir. — Les deux étendards. 256

SEPTIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur le péché véniel. 277

Sujet de la méditation du matin. — La difficulté du salut. 296

Méditation du soir. — L'enfant prodigue. 300

HUITIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur la communion. 323

Sujet de la méditation du matin. — Les quatre prérogatives du très-saint Sacrement, contenues dans cette antienne de saint Thomas d'Aquin : *O sacrum convivium*, etc. 343

Méditation du soir. — Le crucifiement de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 349

NEUVIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur la charité envers le prochain. 372

Sujet de la méditation du matin. — L'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 391

Méditation du soir. — Le paradis. 396

DIXIÈME JOUR. — *Examen de réforme* sur la charité envers Dieu. 418

Sujet de la méditation du matin. — Motifs d'aimer Jésus-Christ. 436

Méditation du soir. — L'amour de Dieu. 441

CONGRÉGATION DES AMANTS DE JÉSUS ET DE MARIE.

INSTRUCTIONS ET RÈGLEMENT pour la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie, ayant pour fin la pratique de l'Oraison mentale et la fréquentation des Sacrements. 465

Au Pape, Benoît XIV. 467

Au lecteur. 471

Instruction préliminaire sur les principales Règles de la Congrégation. 476

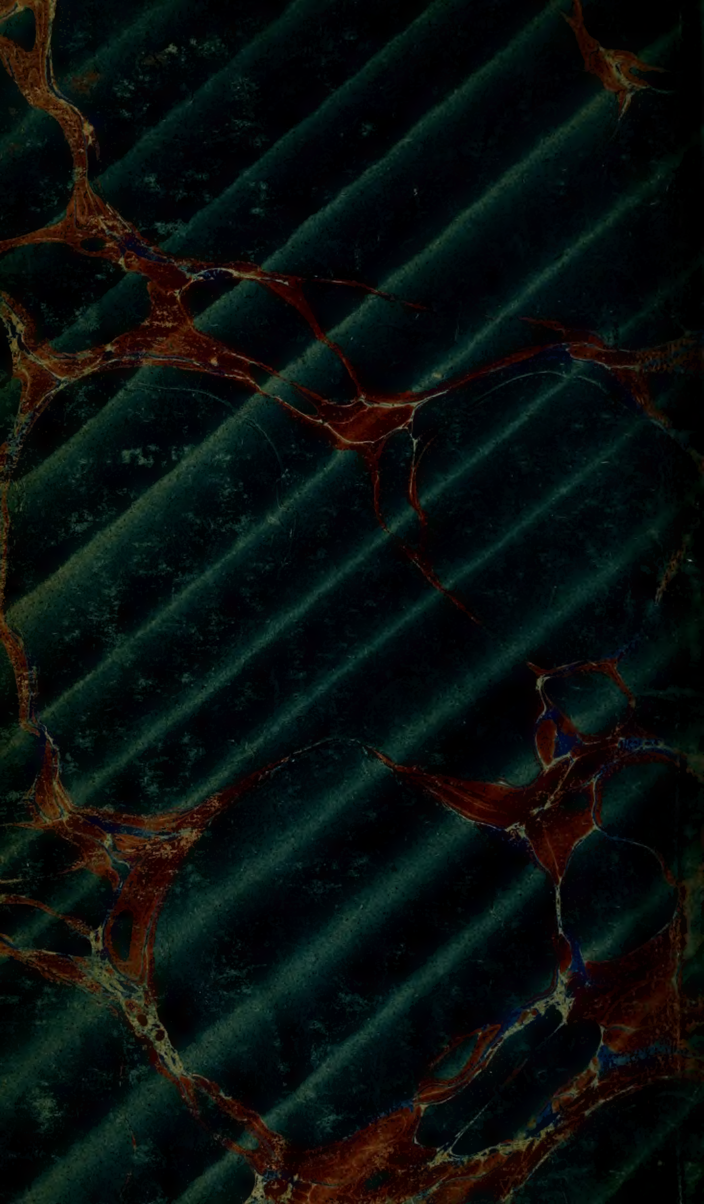
Règles de la Congrégation des Amants de Jésus et de Marie. 509

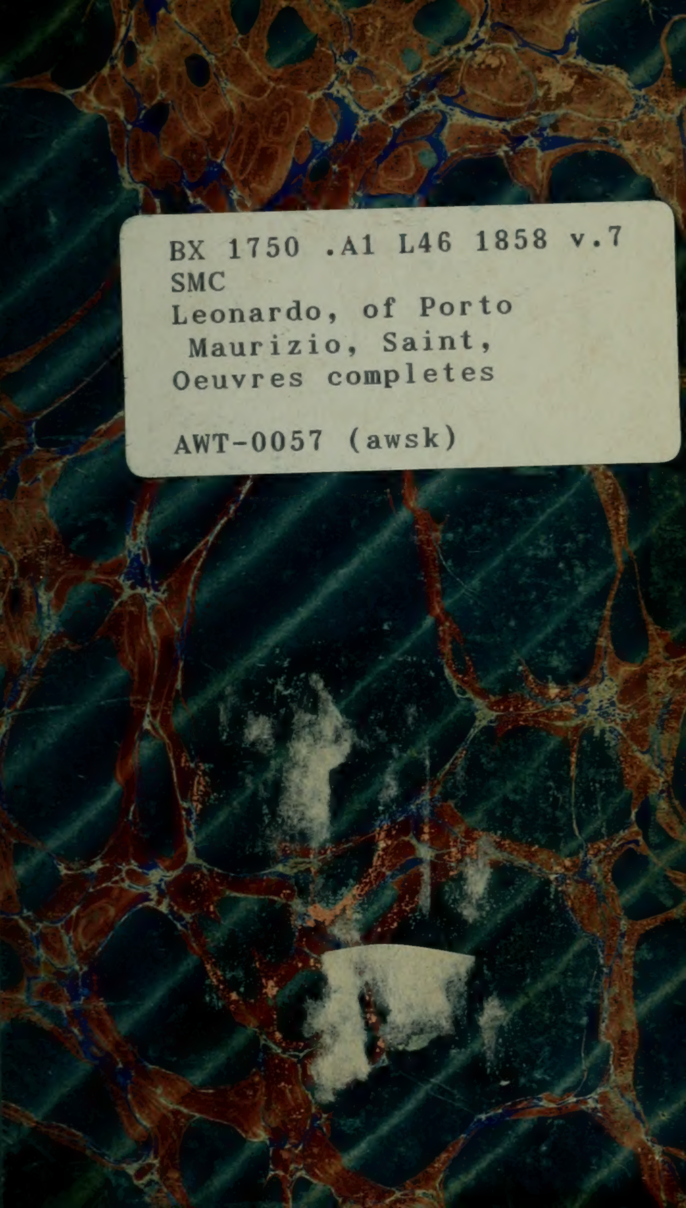
Exhortation aux membres de la Congrégation afin qu'ils y persévèrent jusqu'à la mort. 525

Bulle de Benoît XIV accordant des Indulgences. 538

FIN DE LA TABLE.

Tournai, typ. Casterman.




BX 1750 .A1 L46 1858 v.7
SMC
Leonardo, of Porto
Maurizio, Saint,
Oeuvres completes
AWT-0057 (awsk)

